

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE DROIT

DE

Henri de Saint-Simon

A

Charles Fourier

ÉTUDE SUR LE SOCIALISME ROMANTIQUE FRANÇAIS DE 1830

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le Mardi 4 Novembre 1913, à 3 heures.

PAR

HENRI LOUVANCOUR

Président. M. DESCHAMPS, professeur.

Suffragants : { MM. FERNAND FAURE, professeur.
CHARLES GIDE, agrégé.

CHARTRES

IMPRIMERIE DURAND

9, RUE FULBERT

1913

DE
Henri de Saint Simon
A
Charles Fourier

(ÉTUDE SUR LE SOCIALISME ROMANTIQUE FRANÇAIS DE 1830)

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses. Ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE DROIT

DE
Henri de Saint-Simon
A
Charles Fourier

ÉTUDE SUR LE SOCIALISME ROMANTIQUE FRANÇAIS DE 1830

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le Mardi 4 Novembre 1913, à 3 heures.

PAR

HENRI LOUVANCOUR



Président. M. DESCHAMPS, professeur.

Suffragants : { MM. FERNAND FAURE, professeur.
CHARLES GIDE, agrégé.

CHARTRES
IMPRIMERIE DURAND

9, RUE FULBERT

1913

Si l'humanité n'a pas encore fait choix d'un abri, ce n'est certes pas faute d'être convoquée chaque matin en quelque nouvelle enceinte, mais toute souffrante qu'elle est incontestablement, tout exposée qu'on la voit aux fléaux de la nature et à l'incurie de ses guides, cette pauvre humanité ne paraît pas empressée de courir à l'un plutôt qu'à l'autre de ces paradis terrestres qu'on lui propose. Elle attend, elle se sent mal et accepterait avec reconnaissance tout soulagement positif qu'on voudrait lui apporter. Mais pour la convaincre, il ne faut pas trop lui promettre ; elle n'est plus aux illusions de l'enfance...

SAINTE-BEUVE.

Portraits contemporains

(II, 504).

Il est bien aisé d'accuser d'imperfection une police, car toutes choses humaines en sont pleines ; il est bien aisé d'engendrer à un peuple le mépris de ses anciennes observances. Jamais homme n'entreprend cela qui n'en veinst à bout. Mais d'y établir un meilleur estat en la place de celui qu'on y a ruyné, à ceci plusieurs se sont morfondus qui l'avaient entrepris.

MONTAIGNE. *Essais*.

PRÉFACE

L'esprit de 1830 (1).

« Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes : le peuple qui est passé par 93 et par 1814 porte au cœur deux blessures : tout ce qui était n'est plus, tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le sens de nos maux.

« Voilà un homme dont la maison tombe en ruines, il l'a démolie pour en bâtir une autre. Les décombres gisent sur son champ et il attend des pierres nouvelles pour son édifice nouveau. Au moment où le voilà prêt à tailler ses moellons et à faire du ciment, la pioche en mains, les bras retroussés, on vient lui dire que les pierres manquent et lui conseiller de reblanchir les vieilles pour en tirer parti. Que voulez-vous qu'il fasse, lui qui ne veut point de ruines pour faire un nid à sa couvée ? La carrière est pourtant profonde, les instruments trop faibles pour en tirer les pierres. « Attendez, lui dit-on, on les tirera peu à peu, espérez, travaillez, « avancez, reculez. » Que ne lui dit-on pas ? Et pendant ce temps-là cet homme, n'ayant pas sa vieille maison et pas encore sa maison nouvelle, ne sait comment se défendre de la pluie, ni comment préparer son repas du soir, ni où travailler, ni où reposer, ni où vivre, ni où mourir ; et ses enfants sont nouveau-nés. »

MUSSET. *Confession d'un enfant du siècle* (Ch. II).

« ... C'est votre âme qui souffre, c'est votre pensée qui est malade, c'est votre cœur qui est inquiet dans l'attente des choses qui vont arriver : suspendus entre un passé qui s'écroule et un avenir qui n'est pas encore, vous vous tournez tantôt vers l'un pour lui adresser un dernier adieu : tantôt vers l'autre pour lui demander : qui es-tu ? Et comme il ne répond point, vous vous efforcez de pénétrer ses mystères, votre esprit s'agite en mille sens, se ronge, se dévore et de là résulte un malaise invincible, inexprimable. »

Fréd. OZANAM. *Lettre à Hipp. Fortoul* (15 janvier 1831).

Au commencement du XIX^e siècle, le sentiment d'une crise profonde et générale est unanime en France. Cette crise, les philosophes, les moralistes, les économistes,

(1) (Voir sur ce point : Introduction de Halévy, aux *opinions littéraires, philosophiques et industrielles*).

Je signale que quand je dis : l'esprit de 1830, je ne prends pas cette expression *stricto sensu* ; j'entends par là l'esprit de la période qui s'étend depuis le Consulat jusqu'aux journées de juillet et aux émeutes lyonnaises de 1831 et de 1834 ; période qui comme on l'a déjà fait remarquer peut être considérée comme une seule tranche d'histoire au point de vue social.

les publicistes, les vrais observateurs de tous les partis la constatent. Malgré l'extrême divergence de leurs opinions spéculatives, comme dit Auguste Comte, sur ses causes et sur sa terminaison, un Bonald, un de Maistre, un Saint-Simon, un Fourier ont tous la même impression de gêne, de malaise et d'anxiété ; tous, ils ont le sentiment du « fatigant état d'incertitude » (Saint-Simon), de « l'inquiétude universelle » (Fourier) dans lesquels s'agite la société française profondément bouleversée et désorganisée.

Le XVIII^e siècle, dont l'ambition avait été de tout expliquer, de tout comprendre, de tout mesurer, avait procédé à une revision, disons même : à un essai de démolition générale de toutes les idées traditionnelles et de toutes les institutions. Il avait voulu en tout rompre avec le passé ; il avait été incrédule et antichrétien, et d'une façon générale hostile aux « idolâtries diverses qui avaient pesé jusqu'alors sur l'homme » (P. Leroux). Il avait nié l'autorité comme la foi ; il s'était montré épris de novation en toutes choses, désireux de transformation radicale, de métamorphose, et avait aspiré à un changement absolu de la condition humaine. Il n'avait cependant pas abouti à la négation pure et simple mais à une croyance que les Turgot et les Condorcet avaient résu-mée dans une doctrine positive et organique, celle du progrès. Il avait été sentimental jusqu'à l'étalage de cette sensibilité qu'il identifiait avec la vertu. Il avait été philanthrope et sociologue. Il avait préféré la nature « sauvage » à la nature cultivée, il avait mis à la mode une confiance éperdue dans les lois de la nature « qui est bonne » et une confiance non moins grande dans la raison destinée à refaire les lois comme les hommes, à reconstituer la société, à créer la justice et le bonheur universels ; il avait été rationaliste à l'excès avec les encyclopédistes, mais avait tout en même temps, avec Jean-Jacques Rousseau, mis à la mode l'emphase de la passion.

Telles avaient été les façons de sentir et de penser

dont les manifestations incontestables et multiples étaient apparues partout, à la fin du XVIII^e siècle, sous toutes les formes et de toutes les façons, et qui avaient produit la Révolution française.

La Révolution française, qui apparaît aux uns comme un événement mystique universel, comme un événement « inhumain » (Ballauche), comme un événement surnaturel et messianique, comme une révélation divine (Quinet, et d'une façon générale tous les romantiques); à d'autres comme un événement « apocalyptique » et « satanique » dans son essence (de Maistre y revient plusieurs fois), comme une catastrophe, à d'autres enfin comme un phénomène naturel et subordonné (Saint-Simon), a démolì l'ancien édifice social, brisé les cadres traditionnels de l'ancienne société si profondément hiérarchisée, bouleversé les anciens rapports des conditions sociales, proclamé l'égalité des droits de l'homme et affranchi l'individu de tous liens tant au point de vue politique et économique qu'au point de vue intellectuel, religieux et moral. Elle a, à la fois, exalté et révolté les âmes, et, alors qu'elle est depuis longtemps terminée dans les faits, elle a laissé dans les esprits des principes d'égalité civile, de liberté politique, de liberté religieuse, de liberté économique autour desquels la lutte va se prolonger pendant toute la Restauration.

Le principe d'autorité attaqué avec ardeur sous tous ses aspects, sacrifié à la liberté, succombe. Le sentiment de la hiérarchie s'éteint, le respect des traditions disparaît.

Un impatient besoin d'émancipation⁽¹⁾, un besoin général de s'évader dans tous les ordres de direction, hors des cadres vieillis — ou du moins qu'on croit tels — un désir de liberté abstraite et universelle se fait sentir. « L'esprit d'individualité a pénétré dans toutes les classes » (Aug. Comte). « Les Français depuis quelque

(1) « Besoin général d'émancipation », c'est le titre d'un chapitre de Fourier, p. 2, art. III, t. II. *Fausse Industrie*.

temps, écrit Fourier, sont atteints d'une maladie d'affranchissement, ils veulent émanciper l'humanité de tous les genres d'esclavage » (Manuscrits). Et Saint-Simon constate que « Les Français prêchent l'émancipation absolue de toute autorité et de toute convention ».

Tel est l'effet principal de la métaphysique révolutionnaire ; elle a, en démontrant pratiquement et avec brutalité que rien n'était intangible dans l'ordre social, « détruit dans l'esprit du peuple », comme dit M. Charles Benoist, « le sens de l'immuable et de l'éternel ».

« La Révolution française, écrit Saint-Simon, a fait entrer les Français « en verve sous le rapport de la politique (1) ». De 1815 à 1830, dans cette période confuse, remplie de bruit et d'agitation, époque de « versatilité politique », dit Aug. Comte, les discussions politiques absorbent la pensée publique. Les partis incessamment agités et morcelés se livrent des luttes passionnées autour des idées de légitimité du roi et de souveraineté du peuple au nom de la justice, de la patrie et de la liberté (2). On bataille pour la liberté de la presse et le droit électoral. « Quand nous écrivons avec transport que la Révolution est à jamais finie, nous exprimons bien plus un désir qu'une confiance raisonnée et ce que nous voulons que ce que nous savons (3). »

Saint-Simon, Fourier, Enfantin constatent comme Aug. Comte, le « grand ébranlement universel » qu'elle a causé, et, avec cette clairvoyance et ce sens prophétique qu'ils ont souvent, prévoient de nouvelles révolutions. « Le volcan ouvert par la philosophie, écrit Fourier, n'est qu'à sa première éruption ; d'autres succéderont dès qu'un

(1) *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles*, p. 135.

(2) Tocqueville résume ainsi cette période : Notre histoire de 1789 à 1830 vue de loin et dans son ensemble ne doit apparaître que comme le tableau d'une lutte acharnée entre l'ancien régime, ses traditions, ses souvenirs, ses espérances et ses hommes représentés par l'aristocratie de la France nouvelle conduite par la classe moyenne.

(3) Saint-Simon, t. III, p. 80.

règne faible favorisera les agitateurs(1). » Lamennais « regarde une nouvelle révolution, ou plusieurs, peut-être, comme inévitables » et il ne s'en effraie « qu'autant qu'on peut s'effrayer d'une crise nécessaire(2) ». La révolution n'est donc pas terminée. « Nous sommes en RÉVOLUTION, la révolution française dure encore », disent en termes identiques Lamennais et Enfantin.

La philosophie sceptique et athée de la fin du XVIII^e siècle, qui a débattu, mis en question et ruiné les dogmes politiques, a avec Voltaire, d'Alembert, Diderot, d'Helvétius et d'Holbach sinon détruit, du moins fortement ébranlé les dogmes religieux et même l'idée religieuse(3). « Il n'y a plus de religion sur la terre, s'écrie douloureusement de Maistre, le monde ne peut rester en cet état. » Le scepticisme, l'athéisme laissent à l'égoïsme la direction des actes. — Aug. Comte, qu'on ne peut, — à cette époque du moins, — soupçonner de religiosité, écrit à son ami Vallat (lettre du 30 mars 1825) : « La décadence inévitable des doctrines religieuses a laissé sans appui la partie généreuse du cœur humain et tout s'est réduit à la plus abjecte individualité. » D'Eichthal ajoute que « l'homme est laissé tout entier à l'impulsion de ses intérêts et de ses besoins. » Les théories de la société alors à la mode ne lui donnent pour principe fondamental que la force et l'intérêt. La morale qui règne, c'est la morale sèche et mesquine de l'intérêt bien

(1) Et encore : Cet orage de 45 ans de révolution que nous venons d'essuyer, ce volcan ouvert en 89 et qui menace de nouvelles éruptions..., p. 133. *Fausse Industrie*. Fourier.

(2) Lamennais, Lettre au baron Cottu, 1829.

(3) Les vérités auxquelles il faudra croire désormais ne sont pas encore formulées, celles auxquelles on a cru pendant des siècles sont renversées avec les institutions qui en étaient l'expression sociale... (Isaac Pereire). Le même Pereire parle également de « l'affaiblissement général des croyances qui soutenaient auparavant les hommes et raffermisaient leur moralité en fortifiant leur cœur et en leur portant des consolations et des espérances.

« Hier encore l'individu avait des dieux auxquels l'enchaînaient des habitudes de respect — aujourd'hui ces dieux ont disparu et il ne sait où rattacher ses croyances » (D'Eichthal).

entendu (1), la morale de l'utilité, — une morale sans grandeur, soumise au calcul, celle de d'Helvétius, de Saint-Lambert, de d'Holbach, de Cabanis et de Bentham. « L'égoïsme » d'ailleurs « envahit de jour en jour la société (2) ». Il est général (Saint-Simon, *Système industriel*). Fourier et les Saint-Simoniens blâment avec une égale force et en termes presque identiques « cette société qui n'éprouve de *sympathie* vive pour aucune entreprise générale, qui ne sait se *passionner* que pour des intérêts purement individuels, qui *calcule* ce que doivent pécutiairement rapporter même les actes où les sentiments les plus tendres devraient seuls se faire écouter, qui enfin est livrée tout entière à l'égoïsme » (3) (p. 22. *Exposition de la doctrine saint-simonienne*, 1^{re} année). « En nommant l'égoïsme, disent-ils encore, nous avons mis le doigt sur la plaie la plus profonde des sociétés humaines » (*Ibidem*, p. 99). — Et Fourier constate avec mépris que « les coffres-forts sont ce qu'il y a de plus respectable en civilisation, surtout dans ce siècle (4) » et que « les bénéfices pécuniaires sont maintenant le seul véhicule de l'esprit social (5) ». Nous entendons un contemporain proclamer que « la religion d'état, c'est l'amour du gain (6) ». C'est le temps où le ministre bourgeois Guizot

(1) Le système de la morale de l'intérêt bien entendu est la négation de toute morale sociale, puisqu'il suppose que l'homme ne peut et ne doit être déterminé que par des considérations ou des inspirations purement individuelles, jamais par l'impulsion des sympathies sociales (*Doct. de Saint-Simon*, 1^{re} année, p. 177, écrit par Bazard en 1829).

(2) La décadence des doctrines générales anciennes a rendu les individus incapables de désintéressement et a laissé développer l'égoïsme qui envahit de jour en jour la société et qui s'oppose entièrement à la formation des nouvelles doctrines. Il faut donc mettre en jeu la philanthropie pour le combattre et le terrasser (*Syst. industriel*, Saint-Simon).

(3) La religion, le pouvoir, les mœurs, les institutions, tout est ébranlé, la société est en souffrance, et le mal se manifeste surtout dans les âmes vides de croyances et de principes livrées en un égoïsme presque exclusif (D'Eichthal).

(4) *Manuscrits*, t. III, p. 86.

(5) *Unité universelle*, t. II, p. 44.

(6) Le xix^e siècle est tout entier à l'agiotage et à la soif de l'or (*Fausse industrie*, t. I p. 409).

lance du haut de la tribune le fameux mot d'ordre : enrichissez-vous et c'est le commencement du règne des gens d'affaires.

La France, appauvrie par les guerres de la Révolution et de l'Empire, fatiguée de tant de luttes, obligée de payer aux vainqueurs une indemnité considérable, n'aspire, après 1815, qu'à la paix, elle n'a qu'un désir, celui de travailler dans la tranquillité et de s'enrichir. « Ce n'est plus la nécessité de combattre qui occupe les peuples, mais bien celle de tirer de leur position tous les avantages qu'elle comporte. Ils sentent qu'ils ne peuvent plus attendre le bien-être que de l'abondance et de la perfection des produits de leur sol et de leur fabrique. Et c'est vers le travail ou l'industrie qu'ils tournent leurs espérances ou leurs efforts » (1), l'ordre matériel, une liberté modérée, du pain et de l'argent, voilà tout ce qu'on veut ; on est fatigué des révolutions, c'est du repos qu'on désire » (2). Telles sont, vers 1828, les idées dominantes. Et un Saint-Simon et un Fourier se rencontrent avec un Benjamin Constant et avec les écrivains du Censeur, Comte et Dunoyer, ainsi qu'avec tous les économistes, pour proclamer la banqueroute de la guerre qui est « le fléau constant de la civilisation ».

Un contemporain à qui l'on demandait ce qu'on pensait autour de lui répond : « Je crois... qu'on ne pense pas, ou du moins qu'on pense fort peu, on vit une vie industrielle ou matérielle ; chacun avise à sa commodité personnelle, à son bien-être particulier et puis quand Messire Gaster est satisfait, quand le coffre-fort est plein, on fait de la politique autour des cheminées ou des tables de billard..... » La passion du bien-être matériel, de la

(1) Ces lignes sont extraites d'une notice manuscrite : « Sur Saint-Simon et sa doctrine et sur quelques autres ouvrages qui en seraient le développement ». — On n'a pu, jusqu'ici, en identifier l'auteur qui aurait été secrétaire de Saint-Simon. — M. Alfred Pereire, dans un ouvrage récemment paru, a publié des extraits de cette notice.

(2) Frédéric Ozanam, Lettre à H. Fortoul, 15 septembre 1831.

jouissance physique va tendre de plus en plus à devenir exclusive. C'est le triomphe et la suprématie de l'individualisme pratique. L'économie politique naissante, la « philosophie de l'industrie » dont on commence à se préoccuper, va d'ailleurs les consacrer.

La doctrine individualiste qu'A. Smith a formulée, et qui s'est précisée dans les écrits de J.-B. Say, prend un caractère plus rigoureusement individualiste. Cette modification s'explique par les transformations économiques qui se succèdent à cette époque. Là aussi, on est en révolution.

On cultive les sciences physiques avec une véritable ardeur ; les découvertes se multiplient, surtout dans la mécanique physique qui transforme des industries tout entières, comme les industries textiles. L'industrie française, stimulée par l'exemple de sa rivale anglaise, prend, grâce au machinisme, un prodigieux développement. Sur tous les points du territoire se créent des manufactures de drap et d'étoffes de coton. La culture de la betterave et la fabrication de la soude prennent naissance. C'est l'avènement de la grande industrie qui, entre 1815 et 1848, se substitue à l'industrie domestique. Tous les publicistes célèbrent avec enthousiasme l'extraordinaire développement « l'essor prodigieux » qu'a pris l'industrie manufacturière et les modifications profondes qui s'opèrent dans l'organisation industrielle. «... (En France), les villes de fabrique ont doublé de population depuis 1790, et ce surcroît de population est presque entièrement absorbé par les travaux des manufactures et des ateliers qui en ressortent. Lyon et Rouen, et les villages qui les environnent, ne sont plus reconnaissables. Saint-Étienne et Mulhouse, qui n'étaient que de petites villes, se sont transformés en grandes cités. L'Alsace et la Lorraine d'un côté, le Forez et le Dauphiné d'un autre, se sont couverts de filatures, de fabriques, de cotonnades, de soieries et de dentelles. La Flandre et l'Artois sont parsemées de ces hautes cheminées qui indiquent au

loin la présence des machines motrices. Le sucre de betteraves dans les départements du Nord, la porcelaine dans le Limousin, la soude dans la Provence, les aluns et les tissus de coton dans l'Aisne sont des industries qui n'existaient pas même en germe il y a cinquante ans. Dans la Champagne et la Bourgogne, la fabrication du fer, de la fonte ; dans le Doubs et les Vosges celle du fer-blanc et de la tôle s'est considérablement élargie. L'exploitation des mines qui était grossière, superficielle et bornée a décuplé peut-être depuis lors, et cependant elle est bien rétrécie encore en comparaison de ce qu'elle doit et peut être. Car, par exemple, les riches bassins houillers de Virmy (Aveyron), d'Alais (Gard), de Saint-Gervais et de Bédarieux (Hérault) sont à peine effleurés et un grand nombre de gîtes sont tout au plus reconnus. Il n'est pas un cours d'eau le long duquel ne s'échelonnent des forges, des tréfileries, des lavoirs à mine, des moulins à faïence, à huile ou à cailloux, des papeteries et des scieries ; pas de pays de plaine sur l'horizon duquel ne se projettent les hautes cheminées des machines à vapeur ; les fabriques de produits chimiques qui n'existaient pas il y a cinquante ans, abondent aujourd'hui.... » (1) On voit naître en même temps que la grande industrie, la classe ouvrière au sens moderne du mot.

Mais, à la suite de cette révolution qui transforme les anciens modes de production, on assiste à des crises douloureuses (2) ; on voit se produire bien des heurts, des à-coups dont souffrent surtout les ouvriers ; le chômage augmente, les salaires sont déprimés, la misère est navrante. Les économistes eux-mêmes s'en émeuvent. Des polémiques naissent entre eux à ce sujet, et Fourier,

(1) Michel Chevalier, *Système de la Méditerranée*, p. 8.

(2) Depuis un siècle, la phase a marché très rapidement à raison du progrès colossal de l'industrie. Nous avons trop de matériaux, et ces matériaux n'ayant pas leur emploi naturel, il y a surcharge et malaise dans le mécanisme social (Fourier, *Nouveau monde*, p. 418).

tout heureux du débat que viennent d'engager dans la *Revue Encyclopédique* deux des plus autorisés parmi ces économistes qu'il a tous en horreur — Sismondi et J.-B. Say, se donne le plaisir de constater, non sans ironie, que les « économistes confus de voir la ténacité et même le progrès de l'indigence commencent à soupçonner que leur science est une fausse route » (1). On voit enfin les oppositions d'intérêts devenir de plus en plus flagrantes entre les diverses classes de producteurs, entre les capitalistes, et les « industriels » comme on dit alors, entre les employeurs et les employés. Les antagonismes économiques de groupes se développent entre les détenteurs du capital et les fournisseurs du travail. Le conflit des classes s'accroît (2), et les journaux de toutes nuances constatent « l'état de guerre, de méfiance, d'*individualisme* qui agite l'industrie. »

La question sociale, disons plutôt la question ouvrière, est donc posée et l'aurore du xix^e siècle voit se lever ce prolétariat que nous dépeint Balzac, « déhabitué de sentiments, sans autre Dieu que l'envie, sans autre fanatisme que le désespoir et la faim, sans foi, ni croyance » qui va former l'immense armée pacifique des travailleurs.

Ce n'est donc plus seulement le régime politique qui est en cause, c'est le régime économique et social tout entier, dont le vice longtemps dissimulé apparaît à la faveur de l'ébranlement et du bouleversement général causé par la tourmente révolutionnaire en des fissures qui vont devenir de plus en plus larges.

La Révolution a d'ailleurs été loin de réaliser les espoirs illimités (3) que le peuple avait mis en elle. Sans

(1) Fourier, *Nouveau monde industriel*. Préface, art. III.

(2) L'antagonisme des riches et des pauvres « devenu plus aigu depuis la Révolution », dit Engel.

(3) « Vous le savez, Messieurs, à l'aurore de la Révolution française, au moment où la Bastille fut prise, l'enthousiasme du peuple français était à son comble. Tout le monde se disait : Nous allons être heureux, l'âge d'or va commencer. Les faits prouvèrent bientôt combien cette illusion était profonde » (Victor Hennequin, *Organisation du Travail*, p. 5).

doute, les privilèges nobiliaires avaient été détruits, l'ordre féodal renversé, l'égalité des droits écrite dans la loi, l'émancipation politique proclamée; mais aux classes privilégiées déchues s'était substituée une classe nouvelle, la bourgeoisie, et il existait toujours des catégories sociales. « Sans doute, écrivait Isaac Pereire, il n'y a plus deux espèces dans l'acception brutale du mot, mais il y a des patrons et des ouvriers, des riches et des pauvres. »

On s'aperçut enfin que ce qu'on appelait les conquêtes politiques de 89, comme aussi celles de la mécanique, n'avaient produit sinon aucune du moins qu'une très faible amélioration dans les conditions d'existence des travailleurs. Au fond, du point de vue ouvrier, la misère du peuple n'avait guère diminué; peut-être même que sous l'influence de causes diverses elle s'était accrue. En tout cas, la situation n'avait pas sensiblement changé; l'antagonisme des pauvres et des riches était seulement devenu plus aigu depuis la Révolution, ainsi que le constate Engels (1).

Il ne suffisait point d'avoir proclamé l'émancipation politique, il fallait la réaliser. Et d'ailleurs l'émancipation politique n'intéressait que médiocrement les travailleurs. Il leur était difficile de se passionner pour les lois électorales, sur le jury ou sur la presse, car « que fait au pauvre une loi électorale qui ne le rend point électeur faute d'argent ?

(1) Cf. ce qu'écrivit l'ancien secrétaire de Saint-Simon : « La Révolution de 1790 avait bien eu pour but de faire cesser cet antagonisme (entre la classe primitive et la classe dernièrement admise) et d'améliorer le sort de la classe déshéritée, en lui rendant tous ses droits, c'est-à-dire des droits égaux à ceux de l'autre classe; la Constitution l'avait décidé en principe; mais l'avait-elle réalisé ? Non certes, ou du moins elle n'avait pu consolider son œuvre puisque en définitive il existait encore des catégories, puisque les uns étaient électeurs et éligibles, et que les autres ne l'étaient pas; puisque les uns pouvaient obtenir justice et faire juger leurs différends, tandis que les autres, trop pauvres pour supporter les frais de procédure, étaient forcés d'abandonner la lutte avant la sentence définitive; puisqu'en cas de compétition d'emploi, et à mérite égal entre les concurrents, le plus riche et le plus protégé l'emportait presque toujours. »

une loi du jury qui ne le rend point juré faute d'argent ? une loi municipale qui ne l'appelle pas aux conseils de sa commune faute d'argent ? une loi sur la presse qui ne lui permet pas d'écrire ni de comprendre ce qui s'écrit faute d'argent ? Que fait au pauvre une liberté qui l'exclut de tout, précisément parce qu'il est pauvre ? que lui fait l'admission légale aux emplois, la concurrence illimitée entre les citoyens, lui qui manque des premiers éléments nécessaires pour concourir en quoi que ce soit ? Car l'argent est le moyen de tout, le prix de tout, la mesure de tout et le pauvre n'en a pas, et justement parce qu'il n'en a pas, il ne peut en acquérir, sauf le hasard, et il est une loi qui a condamné l'immense majorité des hommes à n'en point avoir » (1).

Ce qui intéressait les pauvres, c'est non pas tant l'émancipation politique que l'émancipation sociale, c'est l'organisation de l'ordre social nouveau. « Ce n'est pas, s'écriait Hennequin, que nous prétendions disputer à la Révolution française les grands principes qu'elle a conquis. Mais nous affirmons que ces grands principes n'ont pas encore enfanté leurs conséquences pratiques, et qu'ils ont eu jusqu'à ce jour peu d'influence sur la condition du prolétaire ; nous affirmons que leur promulgation n'a pas résolu les questions les plus importantes, celles du paupérisme et de l'organisation du travail » (Hennequin. *Organisation du travail*, page 5). Certains esprits allaient même plus loin que Hennequin, et Fourier notamment, avant Engels, dénonçait déjà dans la Révolution française « la faillite des pompeuses promesses des philosophes. » Allait-il donc falloir compléter la Révolution politique par une révolution sociale ?

Dans cette société en désordre qui vit « au milieu d'une immense révolution » (Aug. Comte)(2), révolution politique, économique et sociale, règne en maîtresse l'anar-

(1) Lacordaire, *L'Univers religieux. État actuel de l'Église de France*.

(2) *Philosophie positive*, tome IV, p. 21.

chie politique, morale et intellectuelle (1) sous toutes ses formes. « Les hommes n'ont aucune croyance commune, aucun idéal commun », il y a « autant de systèmes moraux qu'il y a de classes », écrit Fourier. La désunion est profonde.

Pour Aug. Comte « le vice principal de la situation sociale consiste en ce que les idées d'ordre et les idées de progrès se trouvent aujourd'hui profondément séparées et semblent même nécessairement antipathiques ». Il déplore que « ...depuis un demi-siècle que la crise révolutionnaire des sociétés modernes développe son vrai caractère..., un esprit essentiellement rétrograde ait constamment dirigé toutes les grandes tentatives en faveur de l'ordre, et que les principaux efforts entrepris pour le progrès aient toujours été construits par des doctrines radicalement anarchistes (2) ». Au même moment, Fourier écrit presque dans les mêmes termes : « Bien loin d'y tendre en aucun sens (à la découverte des garanties sociales) on n'est parvenu qu'à envenimer les défiances et établir entre l'autorité et le mot de libéralisme une antipathie très fâcheuse (3). »

Sans doute, quelques-uns, pour qui la Révolution est radicalement mauvaise, — les rétrogrades — rêvent de rendre à la société l'ordre social qu'elle a renversé, et veulent le retour à l'ancien régime ; tandis que d'autres « se jettent, comme on dit alors, au mouvement populaire ». Mais, entre ces extrêmes, chez la masse des individus, qui se déclarent stationnaires, une multiplicité confuse et contradictoire d'idées, de sentiments et d'at-

(1) Tous aujourd'hui, écrivent les *Débats*, nous en sommes arrivés à nous sentir profondément saisis et attristés par le spectacle de la désorganisation intellectuelle, par l'absence de tout lien moral, par l'insubordination, par l'indépendance presque sauvage des esprits, le délire, le dévergondage, l'inconséquence et la contradiction des idées, par l'abâtardissement, l'avortement des systèmes. — Et ils décrivent « l'effroyable anarchie contemporaine ».

(2) *Physique sociale*, p. 6.

(3) Fourier, p. 392, 2^e livre.

taches se partage et se dispute les intelligences et les volontés ; beaucoup d'esprits — un Ballanche, par exemple — se sentent tiraillés entre des traditions contraires entre leur regret et leur piété du passé et leur tourment de l'avenir, entre leur respect des traditions et leur amour du progrès. On est à la fois royaliste et démocrate, catholique et libéral, et le vicomte René de Chateaubriand rêve de faire appliquer par des royalistes les idées révolutionnaires.

Lamennais a raison d'écrire que « toutes les têtes fermentent », que « la Révolution, sous différentes formes, est dans toutes les têtes ». De cela, tout le monde tombe d'accord. L'anarchie est partout, dans les sentiments, dans les intérêts, dans les âmes, dans les intelligences, dans les mœurs, dans les opinions, Saint-Simon, Aug. Comte et Fourier lui-même la distinguent aussi dans les sciences qui n'ont entre elles aucun lien commun. « Descartes avait monarchisé la science, Newton l'a républicanisée ; il l'a anarchisée, vous n'êtes, Messieurs, que des anarchistes (1) », écrit Saint-Simon. Et c'est dans cette anarchie des intelligences, « dans l'anarchie intellectuelle » qu'Auguste Comte voit « la véritable source première de l'anarchie sociale et ensuite de l'anarchie politique(2) ». On voit poindre à côté du scepticisme et de l'athéisme régnants une sentimentalité vague et inquiète, et une espèce de religiosité individuelle qui cherche vainement et dans le vague des formes pour se produire.

Cette incertitude, cette « confusion générale de tous les principes sur lesquels repose l'organisation des sociétés »,

(1) Lettre de Saint-Simon, p. 74.

(2) Fourier lui-même la dénomme « anarchie religieuse, anarchie politique, anarchie commerciale » (voir *Fausse Industrie*, t. I, p. 108 et 310), « anarchie industrielle et scientifique » (c'es fit le titre d'une de ses brochures).

Seul, à peu près, Lerménier proteste et déclare que « l'anarchie des intelligences dont on fait tant de bruit depuis seize mois n'est ni un grand scandale, ni un mal si profond que l'ont représenté certaines déclamations », p. 11. *Lettres à un Berlinoïse*.

comme dit Pereire, caractérisent d'ailleurs l'histoire des trente premières années du XIX^e siècle pendant lesquelles, et surtout de 1815 à 1830, — dans cette période si fertile en événements, traversée par tant d'orages, — parmi les fluctuations et les atermoiements, on poursuit ce double but : propager les principes révolutionnaires et rechercher les bases d'un ordre social nouveau.

La Restauration, pleine de bonne volonté, ne voit rien de mieux pour construire que de tout jeter pêle-mêle dans le creuset : religion de l'État et liberté des cultes, légitimité monarchique et représentation populaire, loi athée et morale publique. Elle s'efforce de concilier, d'accommoder, de s'entremettre, de transiger, de satisfaire à la fois l'ancien régime et les nouvelles sympathies, la tradition et le progrès, la Révolution et la Religion ; enfin d'amalgamer les contraires, sans d'ailleurs y pouvoir parvenir. L'éclectisme de Victor Cousin — véritable juste milieu de la philosophie — « monstrueux alliage qu'on tente d'établir entre des principes incompatibles » (Auguste Comte)(1), vient d'ailleurs apporter la consécration de l'orthodoxie officielle à ce chaos d'aspirations nébuleuses et contradictoires que l'étude du panthéisme allemand et de la dialectique hégélienne va bientôt obscurcir complètement. On lit dans le *Globe* du 21 novembre 1826 : « L'anarchie des esprits est aujourd'hui notre premier désir, notre premier bien, notre vie. » Stupéfiant aveu qui suffirait à lui seul à justifier la sévérité de l'arrêt qu'Aug. Comte prononce sur ce temps : « C'est une époque de divagation intellectuelle. »

Tels sont les indices de désorganisation que constatent tous les observateurs, que ceux-ci s'appellent de Maistre ou Comte, Saint-Simon ou Fourier, symptômes d'un état pathologique d'un mal profond qui se développe peu à peu pour atteindre à peu près toutes les fonctions d'un organisme social fortement ébranlé par la crise

(1) Aug. Comte, p. 9. *Philosophie positive*.

révolutionnaire. Tous reconnaissent le mal, ils s'efforcent d'en diagnostiquer l'étendue et la profondeur, et d'en indiquer le remède. « On voit se multiplier chaque jour, écrit Fourier, les germes de désorganisation qui menacent nos frêles sociétés (1). » De toutes parts, retentissent les cris d'alarme. C'est de Maistre qui, avec une admirable éloquence, dénonce « l'affaiblissement des principes moraux, la divergence des opinions, l'ébranlement des souverainetés qui manquent de base, l'immensité des besoins et l'inanité des moyens ». C'est Enfantin qui écrit à un ami : « Ne voyez-vous pas que depuis cinquante années la terre tremble, que nous sommes sur un volcan, que les hommes n'ont plus rien qui leur commande l'ordre, la paix ; que les classes les plus nombreuses rugissent souvent et que leurs maîtres n'ont pas de chaînes qui ne soient brisées en un instant par ces mains calleuses » (Lettre à Morin). « Tout le monde voit que la société marche vers une dissolution complète, qu'aucune science ne règle ses mouvements, qu'aucun amour ne lie ses membres, qu'aucune force ne coordonne ses efforts » (Laurent de l'Ardèche). « Tout se précipite tellement vers la catastrophe annoncée depuis longtemps par les hommes capables de prévoyance, qu'elle ne surprendra personne désormais » (Lamennais, 1829).

Et si je multiplie ainsi les citations, c'est pour montrer l'unanimité absolue des opinions sur ce point. « Tous les esprits élevés, écrit un contemporain, annoncent que nous sommes arrivés à une époque de catastrophes et de déchirements universels. »

La Révolution, après avoir tout renversé, s'est trouvée incapable de reconstruire. Assez forte pour détruire, elle n'a pu bâtir et conserver.

Les institutions et les croyances provisoires qu'on s'était faites, pour remplacer momentanément toutes celles qu'en politique, en morale ou en religion l'esprit

(1) *Quatre mouvements*, p. 416.

d'examen du XVIII^e siècle avait renversées, ne suffisent plus. L'« Être suprême », la « Déesse Raison », la théophilanthropie comme la morale de Volny ont fait leur temps. « On ne veut plus du statu quo » (Lettre de Corelle à Fourier). « Ce qu'il faut, c'est *autre chose* » (*Ibidem*). Chacun sent qu'il faut donner aux questions qui sont posées une solution prompte et complète et qu'il ne faut pas tarder (1).

Un besoin de nouveauté travaille les esprits. « Nous sommes à un moment curieux de l'histoire du monde », écrit Stuart Mill, constatant avec une sympathique curiosité le « travail d'esprit souterrain » qui « envahit toutes les branches de la société et toutes les nuances de l'opinion ». « Je me dis qu'il est grand, le spectacle auquel nous sommes appelés ; qu'il est beau d'assister à une époque aussi solennelle », écrit le jeune Ozanam. Et le secrétaire anonyme de Saint-Simon déclare avec intrépidité : « Notre époque est incontestablement celle d'une transformation universelle dans l'organisation sociale des peuples », traduisant dans cette formule le sentiment unanime de la génération qui monte et va atteindre en 1830, selon le mot de Renan, « la plénitude de sa virilité ».

On se rappelle avec quelle éloquence et quel lyrisme Musset analyse l'état d'esprit de ses contemporains qui ont « connu le dur passage de l'ancienne France à la nouvelle et qui en ont souffert (2) », de cette « jeunesse qui a vu 1793 et 1814 » et « qui porte au cœur ces deux blessures ». Nés à la veille de la Révolution française ou dans les années qui l'ont immédiatement suivie, dès qu'ils s'éveillent à la vie intellectuelle, ils respirent l'atmosphère du romantisme.

On a déjà souvent constaté le besoin de vivre par l'esprit qui les anime, besoin qui s'explique peut-être par la

(1) « Chacun sent aujourd'hui qu'au point où en sont les choses, il faut une solution prompte et complète aux questions que l'esprit d'examen a soulevées en politique, en morale et en religion » (*Revue Encyclopédique*, t. LIII, p. 272).

(2) Jules Lemaitre.

compression des esprits sous Napoléon. Cette génération veut tout apprendre. Aussi ces jeunes hommes se livrent-ils avec passion aux études scientifiques ; ils croient que la philosophie dissipera toutes leurs incertitudes et leurs doutes, car s'ils n'ont pas foi dans le catholicisme, ils sont sans croyances religieuses bien arrêtées. Ils ont lu avec avidité Locke, Condillac, d'Helvétius et Destutt de Tracy, ils étudient Jouffroy, Cousin, Kant et les idées allemandes, tous les philosophes de leur temps, sans que les puisse satisfaire cette « philosophie variable qui après avoir égaré dans les ténèbres toutes les vérités, toutes les espérances, les laisse nus à l'entrée de l'avenir (1). (Lamennais, lettre à Cottu, 13 mai 1829). « Quand les idées anglaises et allemandes passèrent sur nos têtes, nous dit Musset, ce fut comme un dégoût morne et silencieux suivi d'une convulsion terrible ».

Et après avoir tout espéré de la philosophie, ils reviennent de leur promenade à travers tous les systèmes, incertains, déçus, aigris, sans conviction fixe, désespérés. « Ce fut comme une dénégation de toutes choses du ciel et de la terre qu'on peut nommer désenchantement ou, si l'on veut, désespérance » (Musset).

Telle est cette triste et inquiète jeunesse, frémissante et désenchantée, sentimentale et passionnée, audacieuse, sentant amèrement le vide de son existence, rongée de ce mal du siècle, de cette mélancolie qui sévira en France pendant plus d'un demi-siècle, que les poètes romantiques revêtent de l'éblouissant prestige de leur poétique expression, brûlée d'une fièvre de vitalité qui lui fait désirer avec une égale avidité les plaisirs ou la gloire, qui la fait enfin aspirer à une « vie ardente », et lui fait supporter avec impatience la monotonie de la vie courante, de « cette vie mesquine, sans poésie(2) » qui

(1) C. f. r. L'homme seul, nu, sans croyances, haletant en face de la vérité (Lacordaire, *Univers religieux*, 2 mai 1834).

(2) C'est un trait commun à tous les Saint-Simoniens et à toutes les Saint-Simoniennes et on retrouve chez eux presque textuellement les mêmes mots :

est un « insupportable supplice », mais pleine d'un sang précieux qui, faute de pouvoir se prodiguer et se répandre comme celui des ancêtres, refoule vers le cœur. Certains en viendront au suicide. Les autres, les plus nombreux, préfèrent l'action et l'enthousiasme. Ils cherchent un aliment à leur pensée, un but au besoin d'agir qui les dévore et à l'ardeur généreuse qui les anime. Ils veulent quelque chose qui les possède et les transporte, qui domine leurs pensées et les élève. Ils ont besoin de poésie au milieu de ce monde bourgeois prosaïque et froid qu'ils détestent et en même temps d'une philosophie qui donne

« Cette chère enfant avait horreur de la vie réelle, sa nature exaltée, toujours montée sur les cimes, ne peut s'accommoder de la vie mesquine et sans poésie que nous menons » (Voy. Voilquin).

« Cette vie mesquine, cette vie sans poésie était pour nous un insupportable fardeau; nous rêvions quelque chose de mieux, quelque chose de grand qui fût à notre hauteur. Nous n'avons plus les joies du guerrier, nous n'avons plus de croisade à faire, de monde à découvrir; le temps même est passé des expéditions napoléoniennes. Nous n'avons plus ni solennités, ni temples, ni tournois, ni chants, ni fêtes. La vie est terne et monotone aujourd'hui, et Dieu a mis dans le cœur de beaucoup d'hommes une énergie qui ne peut se ployer à cette contrainte » (G. d'Eichthal au procès, *Oeuvres-procès*, p. 424). Ch. Charton (*Lettre à Souvestre*). En Révolution, la vie est pleine, bien ardente, bien furieuse, bien avide d'amour et de haine — vie parfaite comme l'avait été autrefois celle de la Régence en sa gloire de débauche, son exaltation d'avilissement. Aujourd'hui, en dehors de nous (réformateurs) où y a-t-il une vie digne de ce nom? » « Je vous ferai, écrit Lerminier (*Lettres à un Berlinoïse*, p. 5), aussi bon marché du présent : il est terne, il est triste, il est peu digne de nous. » Et nous trouvons le même état d'esprit exprimé par Lacordaire.

« Faites silence, laissez venir à votre cœur le bruit du monde tel qu'il est aujourd'hui. Qu'entendez-vous? Des voix confuses qui s'appellent sans jamais se répondre; des monologues innombrables dans une foule pressée et béante; le cri de l'homme perdu le soir au milieu du désert; des voyageurs sans but qui se disent : allons; des cœurs las avant d'avoir vécu; des bouches taciturnes qui n'ont que deux mots : peut-être ! hélas, nulle harmonie, nulle unité que celle de la plainte ! Si encore il y avait des champs de bataille où on pût se tuer avec quelque gloire; s'il y avait des révolutions qui en donnant des craintes à la vie lui donnassent quelque intérêt; s'il y avait du sang, de la débauche, des amphithéâtres, des gladiateurs, quelque chose qui nous empêchât de sentir dans le vide de notre cœur la grâce du ciel qui y tombe malgré nous. — Mais non, la société nous emporte d'un mouvement froid et comme régulier, malgré ses catastrophes, et la littérature seule, expression de notre démençe, évoque autour de nous un monde à notre gré » (Lacordaire, *De l'état actuel de l'Eglise de France. L'Univers religieux*, 2 mai 1834).

quelque réalité à leur conception idéale, d'un ensemble de doctrines qui soit la base et la règle de leurs études et de leur action.

Impatients d'agir et de se dévouer, de se rattacher à quelque chose pour rendre à leur cœur un peu de paix et de tranquillité et chasser cette mélancolie qui les accable, qu'ils rencontrent sur leur chemin un Saint-Simon, un Fourier, ou même un Enfantin ou un Bazard, qui les appellent à eux pour « leur révéler la vie nouvelle » et leur découvrir la vaste perspective de l'œuvre à accomplir; leurs vies ne feront plus qu'une même vie, leurs destinées deviendront communes, ils sentiront qu'ils sont appelés à faire ensemble une « chose glorieuse, sainte, divine » (1), et ils voueront tous leurs efforts, ils se donneront corps et âme, tout entiers, à l'œuvre de régénération sociale universelle qu'ils entrevoient; ils tenteront tous les essais, religieux ou sociaux, scientifiques, artistiques, littéraires. L'œuvre n'est-elle pas magnifique? et puis ils sont jeunes et leur sensibilité est ardente.

D'ailleurs, des pensées nouvelles se font jour. Il y a, au début du xix^e siècle, une poussée d'opinions, de croyances, d'idées nouvelles, de sentiments nouveaux, dans cette jeunesse qui monte et grandit. Parmi ces courants encore incertains, et ce flot d'aspirations confuses, il y a cependant, vers 1828, un certain nombre d'idées touchant les tendances morales, philosophiques et sociales de ce temps qui sont, peut-on dire, admises par presque toute la jeunesse cultivée.

Ce qu'on constate tout d'abord, c'est une réaction très sensible, très nette contre le rationalisme sec et froid de la fin du xviii^e siècle; c'est une sorte de révolte de l'idéalisme, qui aboutit à un mysticisme exalté en réaction contre le prosaïsme bourgeois. La raison, on n'en veut plus. Et ce n'est pas seulement Rousseau qui a dit que le cœur est tout, mais c'est aussi Rivarol, chez qui

(1) G. d'Eichthal, *Procès*, p. 424.

d'ailleurs on ne s'attend guère à trouver cette pensée, qui déclare que « le vice radical de la philosophie, c'est de ne pas pouvoir parler au cœur,... or, le cœur est tout ». Après le grand ébranlement sentimental qui s'est fait dans cette jeunesse désarmée et incertaine, il ne s'agit plus pour elle de comprendre mais d'aimer. On a soif d'amour (1), de croyance, et de sacrifice ; on désire se dévouer. « Le zèle le plus pur et le plus désintéressé, l'enthousiasme et le dévouement errent par le monde » (2).

Au point de vue politique et social, un mouvement de réaction très net se dessine contre les dogmes triomphants de l'individualisme et du libéralisme révolutionnaires. Saint-Simon et Fourier, Maistre et Aug. Comte se rencontrent pour prononcer leur condamnation. On s'aperçoit des insuffisances, des lacunes de l'individualisme politique et social. Sur ce point, la réaction contre les principes révolutionnaires est très nette ; elle est formelle. On connaît le décret de Le Chapelier, qui fut un des membres les plus en vue de la Constituante, et qui parlait, avec le mépris que l'on sait « des prétendus intérêts communs ». Ce décret déclarait que l'anéantissement de toutes les espèces de corporations est une des bases de la Constitution française, et proscrivait l'association. Or, Saint-Simon et Fourier veulent l'association, et c'est même la base de leur système (3). La Révolution a désuni, désassocié les hommes ; toute communauté de pensée, toute action d'ensemble, toute coordination a cessé

(1) « Nous approchons du temps où les hommes de tous les pays se reconnaissent pour frères.... l'on dira de nous : Voyez comme ils s'aiment » (Lamennais, *Lettres*).

(2) D'Eichthal à Stuart Mill, 23 nov. 1829.

(3) Beaucoup de jeunes gens d'ailleurs, même avant que le saint-simonisme et le fouriérisme ne viennent prêcher la nécessité de l'association, voyaient en elle seule le salut. Le Saint-Simonien Gay écrivait à Lechevalier : « Le cours de mes idées depuis quelques années, même avant la publicité de la doctrine saint-simonienne, était déjà tourné vers l'association mais d'une manière beaucoup moins large qu'aujourd'hui. » Beaucoup de lettres aux archives saint-simonienne et fouriériste expriment le même sentiment.

entre eux. Il faut les unir, il faut les associer. On se rend compte que les doctrines politiques du libéralisme sont épuisées et que leur mission est remplie. On voit l'école libérale déchirée par les effets de sa propre doctrine, se morceler de plus en plus et « les vieilles puissances quotidiennes du parti crouler de toutes parts » (*Le Correspondant*). Beaucoup pensent comme M. Chevalier que les principes du libéralisme français n'ont qu'une valeur de désorganisation (1). On est las de l'esprit d'examen, du scepticisme, du voltairianisme, de cet esprit de discussion, d'opposition et de négation qui, ainsi que le reconnaissent les contemporains, est devenu l'esprit dominant, le ton de l'époque. On commence à s'apercevoir que l'œuvre du XVIII^e siècle a été purement négative, mais que les doctrines négatives ne peuvent pas suffire, car l'humanité ne vit point sur des négations (2). « Le XVIII^e siècle n'a fait que détruire ; nous ne continuerons pas son ouvrage ; ce que nous entreprenons, au contraire, c'est de jeter les fondements d'une société nouvelle » (*Prospectus de l'industrie*). Les jeunes gens commencent à « sonder le vide et à sentir la stérilité pour leur époque de la philosophie critique et de la politique révolutionnaire » (Bazard, *Lettres à Enfantin*) qui tend à perpétuer le siècle de la démolition. Le rôle de la critique — qui n'a de puissance que pour détruire — paraît complètement épuisé. De toutes parts on crie que la société tombe en dissolution, on veut travailler à la restaurer. Or les

(1) Les événements tendent chaque jour davantage à démontrer cette triste vérité que les principes du libéralisme français sont purement *négatifs* et ne peuvent produire que la dissolution et la ruine de toutes les institutions sociales, que surtout ils sont impuissants pour satisfaire le sentiment religieux dont sont animés tous les cœurs bien nés » (Wamkœnig, De la philosophie du droit en France, 3^e article. *Kritische Zeitschrift*, IV vol., 1^{re} livraison, 1831).

(2) « La société ne vit point d'idées négatives, mais d'idées positives » (Saint-Simon, *Système industriel*).

« Croyez-vous en bonne foi, Messieurs, que la critique des idées théologiques et féodales faite ou du moins terminée par les philosophes du XVIII^e siècle puisse tenir lieu d'une doctrine ? » (Saint-Simon, *Système industriel*).

principes et les dogmes révolutionnaires privés de base positive ne peuvent fournir de règles certaines pour reconstruire. Que faut-il donc faire ? Il faut terminer la crise révolutionnaire, il faut mettre un frein au XVIII^e siècle qui dure toujours » (de Maistre et Enfantin) (1). Le XVIII^e siècle a détruit ; il appartient au XIX^e de reconstruire en renonçant aux critiques stériles, en ralliant toutes les bonnes volontés pour mettre fin aux conflits de l'individualisme. A tous le problème de reconstruction s'impose ; on ne s'entend pas toujours sur le plan de l'édifice mais personne ne doute qu'il faille chercher le constructeur.

Enfin, après « l'ébranlement, le bouleversement révolutionnaires, on sent le besoin et l'impérieuse nécessité d'un nouvel ordre. » On reconnaît que la « société ne peut se passer de moyens d'ordre ». La plupart pensent qu'elle ne saurait subsister sans une autorité morale reconnue de tous qui fasse l'unité des consciences, sans un idéal commun ; qu'en tous cas, il faut, dans tous les ordres de connaissances et partout une unité systématique, et c'est une idée sur laquelle Fourier comme Saint-Simon ne cessent d'insister. Partout on constate un magnifique effort pour rétablir l'ordre dans les esprits et dans les cœurs, dans les vues morales et intellectuelles — effort qui ne sera pas toujours couronné de succès — et l'on peut penser, notamment en ce qui concerne Fourier et les Saint-Simoniens, qu'ils y ont particulièrement mal réussi. Mais il faut bien reconnaître que devant Fourier et Saint-Simon, comme devant de Maistre et Comte, se dresse ce que le plus grand de ces penseurs a appelé « la grande image de l'ordre. » Ce que Fourier, ce que Saint-Simon veulent découvrir — ils le répètent à maintes reprises — c'est un nouveau principe d'ordre.

(1) Cfr. Lamennais, 11 nov. 1828. Il faut « arrêter le mouvement révolutionnaire qui de toute nécessité doit conduire l'Europe jusqu'aux dernières conséquences des doctrines qui constituent ce que j'appelle le libéralisme dogmatique ».

Le problème de l'ordre est posé avec force et clarté par tout ce qui est digne d'attention à cette époque. C'est un temps « saturé de l'idée d'organisation », dit très justement Henri Michel.

On commence à constater l'insuffisance de la politique (1), l'impuissance des doctrines les plus opposées. On se lasse des « querelles scholastiques sur l'égalité », des petits combats politiques (Fourier, 4 *Mouvements*, p. 416) (2), des luttes engagées entre la noblesse et la bourgeoisie, ainsi que des disputes constitutionnelles dans lesquelles on ne voit guère que de simples querelles de mots. Et on va bientôt s'en détourner tout à fait pour se préoccuper d'études sociales, car il apparaît qu'il y a des préoccupations plus importantes que celle de savoir quelle sera la couleur de la cocarde. Le problème de l'organisation sociale prend peu à peu la place de celui de l'organisation politique (3), qui avait seul, ou à peu près seul, occupé les esprits pendant la Restauration, et qui avait d'ailleurs reçu des solutions diverses et des remaniements nombreux.

A côté de la crise politique se produit en effet un élan

(1) La France, écrit Fourier, a un besoin pressant de faire diversion à la politique (*Fausse industrie*, t. I, p. 403).

(2) Je voudrais, écrit Ozanam, l'anéantissement de l'esprit politique au profit de l'esprit social (*Correspondance*, t. I, p. 108). « La question qui divise les hommes de nos jours n'est plus une question de forme politique, c'est une question sociale : c'est de savoir qui l'emportera de l'esprit d'égoïsme ou de celui de sacrifice : si la société ne veut qu'une grande exploitation au profit des plus forts ou une consécration de chacun pour le bien de tous et surtout pour la protection des faibles. Il y a beaucoup d'hommes qui ont trop et qui veulent avoir plus encore : il y en a beaucoup d'autres qui n'ont pas assez, qui n'ont rien et qui veulent prendre si on ne leur donne pas. Entre les deux classes d'hommes une lutte se prépare et cette lutte menace d'être terrible : d'un côté la puissance de l'or, de l'autre celle du désespoir (*Ibidem*).

(3) Les vieux liens de parti et l'attachement aux opinions établies ont été..... tellement affaiblis parmi les classes qui lisent, que le moment semble propice pour lancer de nouvelles opinions et principalement celles qui ouvrent assez d'espérances de bien général pour enrôler à leur profit cet enthousiasme et ce dévouement qui errent aujourd'hui de par le monde cherchant un objet digne d'eux (Stuart Mill à d'Eichthal, 7 nov. 1827).

des cœurs et des esprits jeunes et enthousiastes, une protestation indignée des consciences contre les rigueurs du régime industriel, qu'on commence à dénoncer, contre les iniquités sociales, contre la misère effroyable qui règne, une attaque de front pleine d'audace et d'entrain contre la prétendue fatalité du mal ici-bas que certains économistes déclarent nécessaire, que d'autres analysent en spectateurs sinon désintéressés du moins impuissants (1). Il apparaît qu'il ne suffit plus d'observer le mal, ni de le décrire, ni de rechercher sa nature, mais qu'il faut en chercher et en trouver le remède. On voit apparaître des préoccupations morales nouvelles, se préciser le sentiment des injustices sociales, et se manifester le souci évident d'une plus grande et plus large distribution de justice. Les doctrines économiques dont le but exclusif avait été jusqu'ici d'étudier scientifiquement les phénomènes de production et de circulation des richesses, d'accroître la masse des biens, sans tenir compte de leur répartition, de produire en grande quantité et en toute liberté toutes sortes de marchandises, de les laisser circuler avec la même liberté pleine et entière, commencent à se préoccuper de ce problème grave et complexe. « Je ne conçois pas, écrit Bonald, soulignant les souffrances qu'engendre en Angleterre « l'industrie cosmopolite », la richesse comme une chose abstraite et sans application à une très grande partie des individus » (2). Les publicistes s'inquiètent de ce

(1) Fourier s'indigne de ce que les économistes ne sachent que « crier sauve qui peut ; ainsi fait J.-B. Say dès son premier chapitre, où il nous apprend que sa science est bornée au rôle passif, qu'elle est spectatrice du mal, qu'elle ne doit que l'analyse du désordre et non le remède » (*Fausse industrie*, t. I, p. 13).

(2) *Observations sur la Révolution française* (1818). Cf. Isaac Pereire.

Il y aussi en Angleterre, malgré la richesse nationale, plus de misère individuelle que partout ailleurs, et M. Moorton Eden, dans son *Traité de mendicité* et M. Malthus dans son *Essai sur le Principe de population* entrent à cet égard dans des détails qui paraissent à peine croyables. Je sais qu'une philosophie libérale traitera cette considération de superficielle, et qu'elle m'opposera la perfection des arts, la circulation activée, etc..... Mais je ne conçois pas, je l'avoue, la richesse publique comme une chose abstraite et sans applica-

qu'ils appellent le « peuple », c'est-à-dire des ouvriers, de la masse des travailleurs manuels, de leur bien-être. On sent le besoin d'un ordre social nouveau, qui aurait pour but de donner à tous les hommes *sans exception* le bonheur sur la terre (J. Lechevalier, mai 1831). La nécessité et l'urgence de la réforme économique sont reconnues même par les écrivains les plus modérés dans leurs vues d'amélioration sociale. Et des esprits d'origine, de formation, d'opinions et de croyances aussi diverses que Bonald, Fourier, Isaac Pereire tombent là aussi d'accord pour dénoncer l'amoralisme de l'économie politique et demander, presque en termes identiques, sa « moralisation » (1).

Enfin, il faut signaler dans la jeunesse une renaissance très nette de l'état d'esprit religieux. La vieille religion avait été remplacée en même temps que la vieille monarchie; mais les innovations religieuses : athéisme ou culte de l'Être suprême, religion naturelle ou théophilanthropie, n'ont pas eu de succès. Sans doute, vers 1814, tout l'Institut est voltairien, mais déjà beaucoup de jeunes gens ne professent que du dédain pour la philosophie du XVIII^e siècle. Ils ne font plus montre, en tout cas, de l'irreligion badine et facétieuse de leurs aînés, ni de leur scepticisme railleur et dégagé, ils méprisent « l'incrédulité frivole et ignorante du dernier siècle » ;

tion à une très grande partie des individus. et le devoir d'un gouvernement est de perfectionner les hommes au moral comme au physique, plutôt que de perfectionner des machines (Bonald, *Observations sur la Révolution française*, 1818, ch. vi de l'Angleterre.

(1) « Les économistes n'ont vu dans ces questions vitales de capital et de revenu, de propriété et de fermage, de salaire, qu'un équilibre entre des intérêts également dignes de sollicitude. Ils les ont toutes réduites à la loi de l'offre et de la demande : triste impartialité entre la richesse fainéante et la misère laborieuse. Dans ce va-et-vient de produit, de richesses, on n'a vu qu'un ensemble de phénomènes physiques soumis à des lois, on n'a pas vu que l'homme est vivant dans ces phénomènes, qu'il s'agit de lui avant tout et pas autre chose. L'économie politique n'a pas de moralité. Pour elle l'homme n'est qu'un moyen ; pour la morale il est une fin. Moralisons l'économie politique » (Isaac Pereire, 1831).

bien plus, une inquiétude mystérieuse, une angoisse métaphysique les agitent (1), ils sont comme en suspens, et dans l'attente d'une croyance, d'une foi nouvelle ou tout au moins renouvelée. C'est le moment où un jeune émigré rêve sur le génie du christianisme, et où un jeune diplomate savoisien médite sur ses grandeurs. Vers 1830, on constate chez beaucoup d'esprits de cette génération qui « habite avec un cœur plein dans un monde vide » comme un effroi de la ruine, comme une angoisse du vide qui leur fait subitement comprendre, ou plutôt sentir, la nécessité sinon d'une religion du moins d'un état d'esprit religieux (2). Tous ou presque tous arrivent à cette conclusion qu'il faut se rallier à quelque chose, à des principes, à des croyances, à une foi, et ils parcourent les systèmes de philosophie (3); le Kantisme

(1) « La génération actuelle a fait disparaître de nos livres et de notre société ce ton de frivolité et de plaisanterie sur les croyances religieuses dont la génération précédente faisait parade » (*Œuvres*, V, p. 26, Saint-Simon).

(2) Le sentiment religieux, revenu du trouble où l'avait jeté le triomphe rapide et bruyant du scepticisme de la philosophie, de l'empirisme athée de la science, cherchait de toute part à se faire jour; mais en présence du chaos, de l'histoire, dans l'entassement désordonné des révolutions sociales qui dans cet état n'apparaissaient plus que comme autant de catastrophes, il revenait incessamment se perdre dans le doute et le désespoir (*Religion saint-simonienne*, préface, p. vii). Discussions morales, politiques et religieuses qui ont amené la séparation qui s'est effectuée au mois de novembre 1831 dans le sein de la société saint-simonienne. La préface est signée Bazard).

(3) Jeune, sans croyances religieuses bien arrêtées, sans foi dans le catholicisme, les idées de Dieu, du juste et du beau vinrent me distraire de mes études scientifiques. Je crus que la philosophie dissiperait toutes mes incertitudes.... Les premiers ouvrages que je rencontrais furent.... des produits de l'école matérialiste. Locke, Condillac furent mes premiers maîtres. Loin de me satisfaire, ils ne m'aigrirent que davantage, et enfin ils ne m'inspirèrent que de l'horreur quand j'arrivais comme déduction de leurs principes à la morale d'Helvétius, à la négation des sentiments généreux, à la consécration de l'égoïsme. Je quittais donc cette école et je me lançais au milieu des spiritualistes qui étaient plus en harmonie avec moi sous le rapport de l'intelligence et moral; mais cette perpétuelle contradiction entre la conscience de la matière et celle de l'idée m'empêcha d'accepter leur système. Kant, seul, me séduisit par sa foi, sa conviction en Dieu, à la loi du devoir, à l'idée du beau, du sublime. J'acceptai toute la critique de la *raison pure*, en regrettant toutefois plusieurs points de la critique de la *raison pure* principalement ceux où l'uni-

les séduira; l'éclectisme viendra leur apporter quelques espérances vagues et d'imparfaites consolations. Les âmes douloureuses et désenchantées, déçues de ne pas trouver dans les systèmes de philosophie la vérité qui doit dissiper toutes leurs incertitudes, les sensibilités en suspens, les cœurs enthousiastes excédés de rationalisme sont avides de se donner à une foi. Jamais le besoin de croire à quelque chose n'a été aussi grand. Qu'un Enfantin ou un Fourier, qu'un Michelet ou un Quinet vienne leur prêcher son évangile, ils sont tout prêts à l'entendre.

Telles sont les façons de sentir et de penser communes à la plupart de ces jeunes gens chez qui le désarroi d'âme, l'anarchie sentimentale, la prédominance de la sensibilité et de l'imagination, l'exaltation du sentiment, le besoin de croire, la curiosité intellectuelle et la sensibilité généreuse apparaissent comme des traits distinctifs. Tels sont les courants d'idées dominants dans cette jeunesse aux ardeurs passionnées et aux espoirs illimités, pleine de bouillonnements et de révoltes; ils aident à comprendre la nature de ce mouvement qui sur tout le continent de l'Europe agite l'esprit humain (1). « Une inquiétude universelle, écrit Fourier, atteste que le genre humain n'est point arrivé où la nature veut le conduire, et cette inquiétude semble présager quelque grand événement qui changera notre sort. » « Un étrange malaise (2), dit un contemporain, nous travaille aujourd'hui sans relâche. C'est le mal de l'avenir, mal aigu, sans sommeil... Ce rien est déjà quelque chose qui palpite dans notre sein. Nous le voyons, nous le touchons, quoique le monde l'ignore encore. L'humanité est sour-

vers est réduit à une vie toute subjective et ne contient plus que des noumènes pures et abstractives dans l'existence. Enfin, j'étais parvenu à une morale sèche, il est vrai, mais au moins à une loi de Dieu, à une loi qui devait diriger et soumettre mon activité. (Signé) H...

(1) Stuart Mill, *Correspondance avec G. d'Eichthal*.

(2) Cf. « L'humanité attend, elle se sent mal » (Sainte-Beuve).

dement travaillée dans ses entrailles comme si elle allait enfanter un Dieu. » « L'Univers est dans l'attente », écrit de Maistre ; et le *Globe* nous prédit que « les temps sont proches où une rénovation sociale sera opérée (1) ». Il s'agit d'une rénovation absolue, d'une transformation universelle. Le monde, pense-t-on, va se renouveler de fond en comble. « La société », écrit J. Le Chevalier (*Phalanstère*, 25 octobre 1832), attend un renouvellement complet de toutes ses croyances morales, politiques ou religieuses », une rénovation entière des théories sociales, une transformation universelle dans l'organisation sociale des peuples. Extraordinaire unanimité. Les publicistes de toutes nuances n'ont à la bouche que ce mot magique de rénovation. Tous croient à un renouvellement fatal du monde, à une palingénésie (2).

(1) « Enfin le terme des malheurs sociaux, le terme de l'enfance politique du globe est arrivé ; nous tombons dans la grande métamorphose qui semblait s'annoncer par une commotion universelle. C'est vraiment aujourd'hui que le présent est gros de l'avenir, et que l'excès des souffrances doit amener la crise du salut. A voir la continuité des secousses politiques, on dirait que la nature fait effort pour secouer un fardeau qui l'opprime. Les guerres, les révolutions, embrasent incessamment tous les points du globe ; les orages à peine conjurés renaissent de leurs cendres. Les esprits de parti s'enveniment sans nul augure de conciliation. Le corps social est devenu ombrageux, délateur, pétri de vices, familier avec toutes les monstruosités jusqu'à s'allier aux Barbares pour la persécution des chrétiens, la fortune publique n'est plus qu'une proie livrée aux vampires d'agiotage ; l'industrie est devenue par ses monopoles et ses excès une punition pour les peuples réduits au supplice de Tantale, et affamés au sein de leurs trésors. L'ambition coloniale a fait naître un nouveau volcan..... le commerce émule des Cannibales raffine les atrocités de la traite et insulte aux décrets bienfaisants d'un Congrès des souverains. L'esprit mercantile a étendu la sphère des crimes ; à chaque guerre il porte les ravages dans les deux hémisphères..... la terre n'offre plus qu'un affreux chaos d'immoralité, et la civilisation devient plus odieuse aux approches de sa fin » (*Dualité du destin social*. Fourier).

(2) Pour quiconque sait voir les choses d'un peu haut, pour quiconque a une certaine intelligence du développement historique de l'humanité, il est évident que les sociétés civilisées ont atteint une de ces grandes époques palingénésiques où une transformation fondamentale dans leur constitution est imposée par une loi absolument invincible..... par une *nécessité* naturelle ou providentielle, comme on voudra dire, mais certainement impossible à conjurer, fatale. » Considérant.

Aussi, comme l'écrit Muiroa à Gréa (10 février 1831), « jamais moment ne fut plus opportun pour faire saisir et désirer des idées neuves. » Stuart Mill, au même moment, écrit à d'Eichthal que « le jour est venu d'annoncer de nouvelles opinions, celles-là surtout qui présentent à l'humanité une brillante perspective d'avenir(1) ». « Le malaise général qui *travaille* la société, cette inquiétude vague qui la tourmente, cette attente, on pourrait dire cette avidité de choses nouvelles qui la pousse vers l'avenir, ne révèlent que trop la caducité de ses vieilles institutions et le besoin qu'elle a de s'en donner de nouvelles » (*Loco citato*, Secrétaire de Saint-Simon). Tout le monde attend. Quoi ? On serait bien embarrassé de le dire(2). Du nouveau. Le temps est favorable à l'éclosion des prophètes. Ne nous étonnons donc pas de voir pulluler les réformateurs sociaux. « Aujourd'hui, écrit Saint-Simon, le seul objet que puisse se proposer un penseur est de travailler à la *réorganisation* du système de *morale*, du système *religieux*, du système *politique*, en un mot, du système des *idées* sous quelque face qu'on l'envisage. » Et tout le monde se croit prédestiné à révéler l'avenir. « Depuis l'hiver de 1821..., écrit Stuart Mill..., j'avais un objectif, ce qu'on peut appeler un but dans la vie ; je voulais travailler à réformer le

(1) « Vous me dites que le public commence à être dégoûté de ses docteurs quotidiens : que les vieux préjugés, les attachements de partis s'évanouissent ; que le jour est venu d'annoncer de nouvelles opérations, celles-là surtout qui présentent à l'humanité une brillante perspective d'avenir ; et puis qu'il faut offrir un point de ralliement à cet enthousiasme, à cet esprit de dévouement qui erre maintenant par le monde sans trouver où reposer sa tête » (G. d'Eichthal à Mill, 23 nov. 1829).

(2) « ...Comme vous, je sens que la pierre tombe, que les bases du vieil édifice sont ébranlées et qu'une secousse terrible a changé la face de la terre. Mais que doit-il sortir de ces ruines ? La société doit-elle rester sous les décombres des trônes renversés ? ou bien doit-elle reparaître plus brillante, plus jeune et plus belle ! Verrons-nous « *novos cælos et novam terram* » ? Voilà la grande question. Moi qui crois à la Providence et qui ne désespère pas de mon pays comme Charles Nodier, je crois à une sorte de *palingénésie*. Mais quelle en sera la forme, quelle sera la loi de la société nouvelle ? Je n'entreprends pas de le décider » (Lettre d'Ozanam à Fortoul, 15 décembre 1831).

monde » (*Mes Mémoires*. Stuart Mill, p. 126). Au milieu de cette société désorientée, sans direction et sans boussole, toutes les théories peuvent se donner carrière et c'est ce qui ne manque pas d'arriver.

On voit éclore « deux ou trois doctrines générales par semaine » ; qui sont à la fois une nouvelle politique, une nouvelle doctrine d'organisation sociale, un nouveau système économique, une nouvelle méthode philosophique, une nouvelle morale, souvent même une nouvelle religion, et toujours une recette infailible pour assurer « à tous les hommes sans exception le bonheur sur la terre (1) ». C'est un envahissement, un déluge de systèmes et de doctrines philosophiques. A côté d'Aug. Comte, de Bonald, de Maistre, de Saint-Simon, de Fourier, de Cousin, Azaïs, Wronski, Coessin, Ballanche, Aucar ont leur système. Les journaux eux-mêmes ont une doctrine ; c'est la doctrine « unitaire » de la Revue Encyclopédique, c'est « la synthèse générale » de l'Européen, et tant d'autres.

Ces systèmes ne brillent d'ailleurs pas tous par l'originalité. Et beaucoup d'entre eux sont le fruit de compilations un peu hâtives. « ... A force de travail, dit un Saint-Simonien, prenant par-ci par-là quelques débris de toutes les doctrines, sans principe pour les choisir, sans lien pour les combiner, nous étions à peu près parvenus... à des compilations informes que nous appelions des doctrines ; et ce n'était pas celle de Descartes, de Mallebranche, de Locke, de Condillac ou de Kant ; ces grands philosophes n'étaient plus nos maîtres ; tu étais l'élève de *ta conscience*, moi de la mienne et nous pouvions dire ce mot si doux pour l'égoïsme : *ma doctrine* (2). » Jamais, je crois, on n'a assisté à une telle

(1) J. Lechevalier, mai 1831. *Science sociale*.

(2) Doctrine saint-simonienne, page 409.

Et Lermnier, ancien saint-simonien repent, écrit ironiquement : « Il y a 5 ans, je commençais de professer et d'écrire. J'aurais pu, dès cette époque, me fabriquer facilement un petit système, mes études m'en fournissaient les maté-

fermentation et à une aussi luxuriante éclosion de systèmes. « C'est un débordement journalier des plus extravagantes illusions (1) » ; c'est une orgie philosophique (2).

On verra tous ces réformateurs, dans la période de fièvre qui suivra les journées de juillet, perdre de plus en plus le sens du réel et du positif, ne juger impossible aucune nouveauté, — car toutes les têtes sont échauffées, la jeunesse est surexcitée ; les journaux, les événements ont secoué l'indolence des uns, éveillé l'ambition des autres, donné à tous des espoirs illimités ; — et convaincus que Dieu est en eux, qu'ils sont prédestinés, annoncer avec une imperturbable assurance le renouveau prochain, vaticiner comme des prophètes, prêcher à leurs contemporains, en un langage apocalyptique, l'évangile des temps nouveaux, et bâtir dans les nuages « le temple, l'atelier et la cité de l'avenir ». Cet évangile n'est pas seulement religieux ; il est encore moral, politique, philosophique, économique, car ces systèmes s'occupent de tout ; ils embrassent tout : le monde moral comme le monde physique, la vie individuelle comme la vie sociale ; ils comprennent le règlement de tous les rapports industriels, civils, politiques, moraux et religieux. Et pour régler tous ces rapports un seul principe suffit la plupart du temps. Ces systèmes ont le caractère commun de vouloir fondre en un seul tout harmonique les forces, les

riaux. » J'ai déjà bâti vingt systèmes, écrit à ses amis le jeune Ozanam qui a 18 ans (1831).

« Un des traits les plus caractéristiques de l'état social de la France d'alors, c'est cette quantité de systèmes généraux et de plans de réforme universelle qui apparaissent de toutes parts et qui promettent chacun leur remède aux souffrances évidentes de l'humanité » (Sainte-Beuve, *Premiers lundis*, t. II, p. 91).

(1) Aug. Comte, p. 4.

(2) Ce n'est pas, écrit un contemporain, qu'on manquât de sauveurs : ils pullulaient ; de plans miraculeux les murs de la ville en étaient couverts. Chaque jour cent individus offraient de prendre le bonheur de la société à l'entreprise. A leurs yeux tant de souffrances n'étaient qu'un malentendu ; ils avaient pour le guérir un baume sûr et des mots magiques.

sentiments et les idées du genre humain. Peu d'époques sont plus curieuses à étudier que les années 1828 à 1832 où toute nouveauté attire l'attention.

Tous ces systèmes et toutes ces doctrines eurent des fortunes différentes mais connurent leur heure de succès. Et le secrétaire de Saint-Simon, que j'ai déjà cité, en donne très finement les raisons : « Malgré tous leurs défauts, écrit-il, les écrits des novateurs furent accueillis avec une faveur qu'on aurait peine à comprendre si l'on perdait de vue que les abus étaient si multipliés, si choquants et les aspirations de la société vers un ordre meilleur si vivement senties que tout ce qui porte le nom de réformes était ardemment recherché. On se précipitait au-devant de toute idée nouvelle avec l'espoir d'y trouver le remède du malaise dont on souffrait, ou du moins un soulagement dont on ne pouvait se passer. On n'envisageait que le but sans s'occuper des moyens, et l'on donnait tête baissée dans tous les projets quelque étranges qu'ils fussent sans prendre la peine d'y réfléchir et d'en faire un sérieux examen, ce qu'il eût cependant fallu faire pour éviter des mécomptes (1). » (Secrétaire de Saint-Simon. *Op. citat.*)

Aussi passait-on de l'un à l'autre avec une surprenante facilité. Un monsieur C..., chirurgien militaire, qui avait, comme presque tous ses contemporains, passé de la philosophie du XVIII^e siècle à celle de Kant, puis du Kantisme à l'éclectisme, fatigué d'études philosophiques et métaphysiques, écrivait dans une lettre très caractéristique où il apportait au *Globe* son adhésion au Saint-Simonisme. « Fréquemment déçu dans le plus violent de mes désirs, je m'adresse à tout ce qui m'offre quelque espoir — comme un valétudinaire à un remède nou-

(1) Et Fourier écrit : Dans cette fluctuation de systèmes, la civilisation est comme le malade qui essaie toutes les positions pour trouver quelque soulagement ; elle accueille tous les charlatans qui savent en style pompeux la flatter d'un rétablissement et qui en promettant la nouveauté ne font naître que de nouvelles calamités (*Unité universelle*, t. II, p. 115).

veau (1) ; ni fatigué, ni rebuté de tant d'efforts infructueux, je sou mets avec confiance ma raison à l'épreuve des maximes d'un nouveau système, d'où des hommes, naguère plongés comme moi dans le crépuscule du doute, ont tiré des lumières douces et consolantes. L'attrait qu'offre à mon esprit la prédiction d'un nouvel ordre de choses, l'ouverture d'une nouvelle voie, dans laquelle la civilisation marchera sans rencontrer d'obstacles et sans tomber dans des ornières profondes et fangeuses ; cette espérance si douce à mon cœur de voir un jour les hommes égaux et frères, c'est-à-dire s'aimant et s'aidant les uns les autres. Ce style pur, élevé et entraînant dans lequel ces prédictions ont été proclamées, la force de raisonnement et de logique qui est employée pour exposer et faire sentir la vérité, enfin les progrès rapides, le mérite et le nombre de ses disciples, tout dans cette nouvelle doctrine me séduit et m'attire ».

Telles étaient les raisons que la raison ne connaît pas qui le poussaient, lui et quantité d'autres de ses contemporains, — cherchant ensemble une voie à travers ce chaos et ce pêle-mêle de doctrines impuissantes, — à se convertir à une doctrine à laquelle il ne croyait pas. Il le dit formellement à la fin de sa lettre : « Ainsi je l'avoue sincèrement, je viens à vous sans croire, mais j'y viens dégagé de ces préventions peu bienveillantes qu'ont les hommes pour tout système nouveau Est-ce curiosité, est-ce besoin d'apprendre ou bien est-ce une heureuse impulsion..... qui me portent à rechercher et à me nourrir de votre doctrine ? »

La lettre est datée de 1831. Je gagerais que deux ans plus tard, son auteur était devenu fouriériste.

(1) Les nations harassées par le malheur s'attachent avidement à toute rêverie politique ou religieuse qui leur fait entrevoir une lueur de bien-être ; elles ressemblent à un malade désespéré qui compte sur une miraculeuse guérison. Il semble que la nature souffle à l'oreille du genre humain qu'il est réservé à un bonheur dont il ignore les routes et qu'une découverte merveilleuse viendra tout à coup dissiper les ténèbres de la civilisation (Fourier, *Quatre mouvements*, p. 21).

Parmi ce chaos de théories, cette confusion de doctrines dont quelques-unes eurent la fortune de se faire écouter, comprendre et de se concilier des adhésions et même des admirations enthousiastes et passionnées, il en est deux qui, apparues presque simultanément, se détachent très nettement des autres et offrent un intérêt tout particulier au point de vue de l'histoire des doctrines économiques et même de l'histoire de la pensée française au xix^e siècle. Elles ont exercé sur les contemporains une influence certaine et durable et ont eu un retentissement profond sur le mouvement des idées et des faits par les résultats moraux et sociologiques auxquels elles ont abouti. Enfin elles ont apporté à la formation du socialisme français et, peut-être aussi, quoi qu'on en ait dit, à celle du socialisme allemand, une contribution des plus importantes. Nous nous proposons de les étudier — mais comme elles nous apparaissent moins comme les causes que comme les effets et les « résultantes » si je puis dire de l'état d'esprit de 1830, nous avons cru indispensable avant de commencer cette étude d'indiquer les caractères principaux de cet état d'esprit.

Une bibliographie complète des ouvrages, opuscules, articles de journaux ou de revues, manuscrits, correspondance de Saint-Simon et des Saint-Simoniens, de Fourier et de ses disciples, et plus encore des commentaires qu'ils ont les uns et les autres inspirés et des études qui leur ont été consacrées, remplirait presque tout un volume. Ces derniers temps, et depuis une dizaine d'années surtout, ces deux mouvements socialistes ont été l'objet d'études nombreuses, et les publications ont afflué. Parmi celles-ci, il convient de citer sur le Saint-Simonisme, les ouvrages de MM. Weill et Charlety, et sur Fourier la thèse très documentée de M. Hubert Bourgin. De nombreux articles de revues sur le Saint-Simonisme surtout, la publication intégrale ou fragmentaire de correspondances privées sont venus apporter d'intéressantes contributions de détails et des clartés

nouvelles sur l'histoire de ces deux doctrines et grâce à eux nous possédons actuellement sur les maîtres du socialisme de 1830 les renseignements indispensables à l'intelligence de leurs œuvres.

Aussi ne nous sommes-nous pas tant proposés dans ce travail d'apporter des documents nouveaux, et des « inédits », que de tenter une étude et un tableau d'ensemble du Saint-Simonisme et du Fourierisme, bien que nous ne nous dissimulions pas que des mouvements d'idées aussi vastes et aussi complexes que ceux-ci ne soient guère de ceux qu'on puisse se flatter de peindre dans un ouvrage aussi court.

Nous voudrions ici cependant essayer d'analyser la pensée de ces deux doctrines et d'en fournir une synthèse qui permit d'en saisir d'un seul coup d'œil une vue d'ensemble et d'embrasser toute la courbe de ce mouvement que j'appellerai le socialisme de 1830.

Nous étudierons donc les rapports qui existent entre ces deux doctrines tant au point dogmatique qu'historique; nous essaierons notamment d'apporter une précision nouvelle sur l'histoire des relations des Saints-Simoniens et de Fourier. Nous nous efforcerons ensuite de montrer comment ces deux doctrines se sont interpénétrées et de déterminer les raisons qui ont fait passer nombre d'anciens Saint-Simoniens dans les rangs des Fourieristes. Nous verrons quel fut le rôle de ces néophytes dans l'école fouriériste, et en analysant les sentiments d'où dérivent ces deux doctrines, l'influence qu'elles exercèrent, l'impression qu'elles laissèrent, nous tâcherons de voir si elles ne présentent pas entre elles une espèce de parenté par leur but, leurs moyens d'action et leurs tendances.

Nous nous sommes surtout servis pour cette étude de la correspondance saint-simonienne qui est à la bibliothèque de l'Arsenal, à laquelle nous avons fait de très nombreux emprunts, et de la correspondance fouriériste qui se trouve aux Archives sociétaires.

Qu'il nous soit permis, à ce propos, de dire ici toute la reconnaissance que nous gardons à M. Kleine pour avoir bien voulu nous permettre d'examiner le trésor véritable, abondant et confus, que constituent les archives sociétaires qui sont en sa possession, et de lui en exprimer notre bien vive gratitude.

Toutes ces correspondances jettent une précieuse lumière sur le développement des écoles fouriériste et saint-simonienne et sur ce que j'appellerai l'état d'esprit de 1830. Nous puiserons d'ailleurs largement à cette source, mais tenons à signaler que plusieurs passages des correspondances fouriéristes que nous citons l'ont déjà été, sinon tout entiers, du moins en partie, dans le livre de M. Bourgin auquel nous faisons plus haut allusion.

CHAPITRE PREMIER

Deux réformateurs :

Le comte de Saint-Simon et Charles Fourier.

Si le parallèle n'était pas un genre de rhétorique assez démodé — et d'ailleurs un peu superficiel — Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, et Charles Fourier, les deux précurseurs du socialisme français du XIX^e siècle, en fourniraient un beau sujet. On a d'ailleurs souvent déjà esquissé la comparaison ; mais il me semble qu'on a toujours été enclin jusqu'ici à accuser avec excès l'opposition — très réelle d'ailleurs — qu'il y a entre eux, et qu'on ait transformé avec un peu de complaisance et d'exagération en un abîme le fossé profond, il est vrai, qui les sépare. Il faut avouer du reste qu'au premier abord il apparaît qu'ils n'ont sinon absolument rien de commun, du moins que peu de rapports entre eux si ce n'est antithétiques et encore pas sur tous les points ; et que entre tous les réformateurs contemporains, il en est peu de qui Saint-Simon diffère autant que de Fourier, par sa vie, sa physionomie morale, son caractère et son éducation.

Nous voudrions à notre tour, et après beaucoup d'autres, essayer de retracer le plus nettement possible, et en quelques traits caractéristiques la figure morale de Saint-Simon et celle de Fourier, et résumer leur doctrine sociale, voir s'ils offrent entre eux une ressemblance quelconque, si leurs doctrines ont des points communs et quels ils sont ; et si l'on ne peut pas découvrir entre

eux, un air de famille, une parenté plus ou moins étroite.

D'ailleurs si désuet qu'il soit, le parallèle est une méthode qui n'est peut-être pas mauvaise ni inutile et qui peut apporter des résultats intéressants à condition toutefois que les deux termes de la comparaison soient bien choisis : ils le sont excellemment quand on rapproche Saint-Simon de Fourier, qui d'ailleurs s'en serait montré fort indigné, car il a dit cent fois — et même davantage — qu'il ne voulait point être « confondu avec les sophistes qu'il combattait ».

Ils sont contemporains — ou à peu près (Saint-Simon né en 1760, mort en 1825 ; Fourier né en 1772, mort en 1837). Ils sont tous deux animés de la même passion ; ils veulent réorganiser la société — et c'est le but de toute leur vie. Leur existence à tous deux est remplie d'échecs matériels. Presque inconnus, en tout cas méconnus de leur vivant, ils s'aperçoivent l'un et l'autre, après avoir connu l'indifférence et quelquefois même les railleries de la foule, qu'il faut plus de temps qu'ils ne l'ont pensé pour que l'intérêt public se porte sur leurs travaux, et ils meurent sans avoir pu assister au succès de leurs idées et à leur apothéose. Leurs destinées pareilles semblent donc devoir les rapprocher l'un de l'autre ; ils restèrent pourtant complètement étrangers l'un à l'autre. Ne nous en étonnons pas trop.

Ces deux révélateurs sont issus de deux mondes bien différents : Saint-Simon, c'est un noble de vieille race ; petit-cousin de l'auteur des *Mémoires*, il descend des comtes de Vermandois. Toute sa vie, bien qu'il ait abandonné son titre sous la Révolution, il conserve son orgueil de race, et sa morgue hautaine de grand seigneur (1) ; qu'il soit riche et opulent, ou bien ruiné et dans le plus grand dénuement, il vit, il pense, et écrit toujours en

(1) Ce qu'il y a de plus grand de fait, de plus grand de dit a été fait, a été dit par des gentilshommes : Copernic, Galilée, Bacon, Descartes, Newton et Leibnitz étaient gentilshommes (*Introduit. aux trav. scientifiques du xv^e siècle*).

grand seigneur (1), malgré le débraillé de son existence, il est et restera toujours un aristocrate — d'ailleurs souvent déclassé.

Fourier, lui, est issu d'une famille de commerçants. Il est bourgeois dans l'âme, et obligé pour vivre de se faire tour à tour fonctionnaire, caissier, teneur de livres, rédacteur de correspondance et commis voyageur, il gardera toujours son caractère, sa physionomie, ses manières et ses habitudes de petit bourgeois.

On ne peut concevoir deux existences plus différentes : celle de Saint-Simon aventureuse, incohérente, heurtée et romanesque, — celle de Fourier calme, réglée, monotone et méthodique. Saint-Simon a mis intégralement en pratique le programme de vie qu'il s'était tracé : « 1° mener dans la vigueur de l'âge la vie la plus originale et la plus active ; 2° prendre connaissance de toutes les théories scientifiques, particulièrement des théories anatomiques et physiologiques ; 3° parcourir toutes les classes de la société et se placer personnellement dans le plus grand nombre de positions sociales différentes et même créer pour les autres et pour soi des relations qui n'aient point existé ; 4° employer sa vieillesse à résumer ses observations sur les effets qui ont résulté de ces expériences tant pour les autres que pour soi, et lier ces observations de manière que cela forme une théorie philosophique neuve. » — « On conçoit aisément, écrivait-il dans son autobiographie, qu'il a dû m'arriver beaucoup de choses extraordinaires. » Et en effet, sa vie qui fut un « cours d'expériences psychologiques » n'est qu'une « série de chutes » (2). Ce réformateur aristocrate, en qui se con-

(1) Michelet voyait en lui « le dernier des gentilshommes et le premier des socialistes ». La phrase est d'ailleurs plus brillante qu'exacte.

(2) Cependant elle n'est pas « manquée », car « loin de descendre il a toujours monté »..... « il a eu sur le champ des découvertes l'action de la marée montante ; il a descendu souvent, mais la force ascendive l'a toujours emporté sur la force opposée »..... « Âgé de 50 ans, écrit-il, je suis à cette époque où on prend sa retraite et j'entre dans la carrière..... ma position morale est en-

fondent, ou plutôt se débattent et s'agitent en un bizarre assemblage, l'aventurier, le financier, l'homme d'affaires parfois un peu téméraire, le philosophe et le révélateur, a connu toutes les extrémités de la destinée. Peu d'existences sont aussi diverses que la sienne. Fort riche grâce à des spéculations sur les biens nationaux, puis complètement ruiné en 1805, après avoir dépensé sans compter l'immense fortune qu'il a acquise, il se voit forcé d'accepter pour vivre une place de copiste au Mont-de-Piété, puis de devenir l'hôte de son ancien domestique ; il mendie presque car il « meurt de faim », tente de se suicider et meurt finalement en 1825 au grabat commun.

Autant la vie de Saint-Simon est agitée, follement secouée, et remplie d'événements, autant celle de Fourier est prosaïque, unie, sédentaire, bien qu'il ait toujours été — c'est lui qui nous le confie — violemment tourmenté par le goût des voyages, et tranquille, extérieurement du moins ; si celle de Saint-Simon est un roman d'aventures où l'on peut glaner les anecdotes, il serait impossible au contraire de signaler dans celle de Fourier le moindre événement mémorable, s'il n'avait été emprisonné pendant la Terreur — tout comme Saint-Simon d'ailleurs —, s'il n'avait pas dû, encore tout comme Saint-Simon, recourir à ses parents ou amis pour ne pas mourir indigent, et s'il n'y avait pas enfin cette anecdote — en soi peu importante, mais grosse de conséquences, et qu'il a bien des fois racontée — de la pomme qui lui fit découvrir les lois du mouvement universel manquées par Newton, et qui forme avec celles d'Adam, de Pâris et de Newton, le « quadrille des pommes célèbres » dans l'histoire.

Leurs caractères diffèrent presque autant que leurs vies :

core plus fâcheuse que ma position pécuniaire ; chaque conseil que je reçois tend à me décourager ; eh bien, dans cette position je jouis, je me trouve heureux ; j'ai la sensation de ma force et cette sensation est plus agréable pour moi qu'aucune autre que j'ai éprouvée dans ma vie » (Saint-Simon, *Histoire de ma vie*, p. 11).

l'un désordonné (1), dépensier, généreux, voluptueux, l'autre rangé et réglé, minutieux à l'excès, méticuleux et maniaque, aimant, dit M. Gide, « l'arrangement, la symétrie, l'étiquetage, écrivant avec la régularité d'une machine à écrire » (*OEuvres choisies*. Introd. p. v, vi et viii).

Mais, tous deux ont le goût de l'observation, de l'expérimentation ; Fourier ne veut s'étayer que sur des « événements récents », ne démontrer que « par application à des faits connus » ; quant à Saint-Simon nous avons vu que le programme de sa vie n'était basé que sur l'observation. « Même les affaires et les femmes, écrit Michelet dans son portrait d'après de Fourcy, c'était visiblement pour lui matière à l'observation, aux expériences hardies » ; tout en combattant en Amérique, il en a étudié les mœurs et l'état social. Ils prétendent l'un et l'autre ne raisonner jamais que d'après des faits et non des principes.

Ils sont l'un et l'autre tenaces, persévérants, héroïques même à l'occasion ; ils ne manquent ni l'un ni l'autre — et Fourier moins encore que Saint-Simon — de sens pratique ; ils ont la même confiance admirable et aveugle dans les événements, dans les hommes et surtout en eux-mêmes, la même candeur surprenante ; ils sont tous deux immensément orgueilleux (2), également convaincus

(1) « J'ai beaucoup connu leur dieu Saint-Simon. Il demeurait alors rue de Richelieu, où il vivait très retiré..... Son appartement était un modèle parfait du désordre le plus complet. Il n'est pas une chaise pas un fauteuil qui ne fût encombré..... Sur son bureau on voyait les choses les plus disparates : des livres, des papiers, des croûtes de pain, du linge sale, des bouteilles de formes diverses. Sa conversation roulait toujours sur les réformes à opérer, les améliorations à faire, et sur des théories gouvernementales..... Il faut lui rendre la justice qu'il était un peu moins fou qu'eux (les Saint-Simoniens) » (Dr Poumiès de la Siboutie, *Souvenirs d'un médecin de Paris. Revue hebdomadaire*, 8 janvier 1910, p. 236).

(2) M. G. Dumas, qui a étudié au point de vue de la psychologie morbide Saint-Simon, parle de son « immense orgueil » (p. 120), de « l'étendue démesurée de son orgueil » (p. 49), de son orgueil de race, de son orgueil de philosophe et de réformateur (p. 46) (2 messies positivistes). Et M. Seillère de « l'hypertrophie du moi » de Fourier, de son « egocentrisme », de son « égoïsme pathologique », de son « individualisme sans boussoles » (p. 30) (*Le mal*

qu'ils sont des révélateurs, des Messies et qu'ils remplissent une mission divine.

Enfin ils sont guidés et menés par une idée unique ; ils n'ont qu'un but constant, une préoccupation exclusive, celle de la réforme sociale, et la vie agitée du « grand seigneur sans culottes » comme celle monotone du « sergent de boutique » présentent une magnifique unité, un seul acte ininterrompu et permanent, ardent et tenace, le développement de leur système et sa réalisation qu'ils poursuivent, et à laquelle ils se donnent corps et âme tous deux jusqu'au jour même de leur mort, accablant de leurs lettres et de leurs mémoires avec une aussi inlassable persévérance et une aussi candide naïveté l'empereur ou le roi, et tous les grands personnages. Ils ne vivent que pour la réforme sociale ; ils y vouent toutes leurs facultés, toutes leurs pensées, tout leur argent et tout leur temps. Réformateurs, ils le sont de la tête aux pieds, si je puis dire, constamment et sans relâche jusqu'à l'obsession, disons même jusqu'au martyre. Chez l'un comme chez l'autre se retrouvent la même domination, la même tyrannie de l'idée fixe, qui fait que Saint-Simon quelques heures avant sa mort refuse de voir ses parents, afin de pouvoir faire une dernière fois et « sans être troublé » le résumé fidèle de sa pensée à ses disciples — et qui ramène Fourier durant dix années tous les jours régulièrement chez lui à la même heure parce qu'il attend le capitaliste intelligent qui lui procurera les moyens de tenter son essai d'association industrielle.

Par leur exaltation chimérique ils relèvent non seule-

romantique). « Moi SEUL, écrit Fourier, j'aurai confondu vingt siècles d'imbécillité politique et c'est à moi seul que les générations présentes et futures devront l'initiative de leur immense bonheur. Avant moi l'humanité a perdu plusieurs 1000 ans à lutter follement contre la Nature ; moi le premier, j'ai fléchi devant elle en étudiant l'attraction, organe de ses décrets : elle a daigné sourire au seul mortel qui l'eût encensée, elle m'a livré tous ses Trésors. Possesseur du livre des Destins, je viens dissiper les ténèbres politiques et morales et sur les ruines des sciences incertaines, j'élève la théorie de l'harmonie universelle.

« Exegi monumentum aere perennius. »

ment de la psychologie, mais de la psychiatrie. Un pathologiste de l'esprit, M. le Dr G. Dumas, a longuement étudié la folie de Saint-Simon chez lequel il diagnostiquait une « mentalité d'agité » (p. 121). Celle de Fourier, qui pourtant a non seulement été mise en doute mais formellement contestée par des admirateurs passionnés, apparaît comme très probable, mais certaine. L'un et l'autre d'ailleurs ne se seraient pas offensés d'être traités de fous et s'en seraient plutôt fait gloire; « la folie n'est pas autre chose, écrivait en 1810 Saint-Simon à son neveu Victor, qu'une exaltation extrême et nécessaire pour faire de grandes choses. Il n'entre dans le temple de la gloire que des échappés des petites maisons »; quant à Fourier il ne lui déplaisait pas d'être traité de fou car « les orgueilleux appellent fous ceux qui en savent plus qu'eux ». Leurs folies semblent d'ailleurs différentes à M. Janet, Saint-Simon lui paraissant être un illuminé et Fourier lui donnant bien que très lucide l'impression d'un halluciné. Il est à regretter d'ailleurs que nous n'ayons pas sur Fourier (1) une monographie analogue à celle que M. Dumas a consacrée à Saint-Simon, elle nous fournirait une interprétation médico-psychologique utile. Quoi qu'il en soit, Fourier et Saint-Simon furent tous deux sinon des fous, du moins des candidats éventuels de la folie. Il faut dire quelques mots de leur formation qui est également bien différente.

Le comte de Saint-Simon a eu son éducation dirigée par d'Alembert, « éducation qui lui a tressé un filet métaphysique si serré qu'aucun fait important ne peut passer à travers » (Saint-Simon); Condorcet est son « père spirituel ». Jeune homme, il fut le contemporain de Voltaire et de Diderot, il admira les encyclopédistes;

(1) Sur la folie de Fourier, voir P. Janet, *Revue des Deux Mondes*. Hubert Bourgin, *loco citato*, p. 50 — et surtout deux articles : l'un de Villey. *Charles Fourier. L'homme et son œuvre* (*Revue d'économie politique*, 1898), l'autre de Limousin, *ibidem*. *De la prétendue folie de Fourier*, où les deux thèses contraires sont assez longuement exposées.

et peut-être n'a-t-il pas dédaigné Rousseau qu'à 19 ans il allait visiter en son ermitage. Mais il est « homme de raison plus que de sentiment » suivant le mot de Jean Reynaud. Il a constaté au début du xix^e siècle l'extraordinaire développement des sciences, et il a pensé que sa mission sociale exigeait des connaissances scientifiques complètes. Aussi a-t-il pour les acquérir, dans le temps de sa splendeur et de son opulence, fréquenté les cours de l'École polytechnique et de l'École de médecine, et même convié à sa table les Lagrange et les Monge. On comprend dès lors que son éducation scientifique ait été assez décousue et ait manqué de profondeur. « Il a le tort de se croire un savant » disait Carnot ; et en effet il ne déplaisait pas à Saint-Simon de se faire passer pour tel. En réalité il avait reçu la culture d'un idéologue du xviii^e siècle. Fourier au contraire se complait à répéter qu'il est un « illitéré » ; peut être d'ailleurs l'est-il un peu moins qu'il ne voudrait le faire croire ; il a été élevé bourgeoisement, il a reçu l'éducation du collège, puis il a cessé d'étudier lorsqu'il en est sorti, « ses occupations mercantiles ne le lui permettant pas et lui « interdisant de songer à s'instruire. » « Après avoir, écrit-il, employé mes journées à revoir les fourberies des marchands, et à m'hébéter ou m'abrutir dans des fonctions mensongères ou avilissantes, je ne pouvais pas employer les nuits à m'initier aux sciences vraies » (*Manuscrits*, 1851, p. 23). Aussi n'a-t-il que des connaissances très superficielles dont il se hâtera d'ailleurs de tirer des conclusions générales.

Mais si différents qu'ils soient l'un de l'autre, par leur vie, leur tempérament, leur caractère, leur tour d'esprit et leur éducation, ces deux « concurrents en matière de réformation sociale » ont de nombreux points de contact : tous deux, issus du xviii^e siècle, ils ont été formés par lui ; ils sont, comme disait O. Rodrigues de Saint-Simon, — des « produits intellectuels de la Révolution » — bien que, comme nous le verrons, ils ne l'aimaient ni l'un

ni l'autre; c'est au xviii^e siècle qu'ils tiennent par les racines de tout leur être; il n'est pas une de leurs idées qui n'ait son origine dans la philosophie du xviii^e siècle; à lui ils doivent leur optimisme, leur esprit novateur, l'assurance où ils sont de l'excellence originelle de la nature humaine, leur manie de systématisation, leur désir de coordonner, en un vaste système, les résultats de toutes les sciences, leur tendance à ramener tout à la physique, leur haine de la guerre, et leur respect pour le travail considéré comme base de toute société bien organisée; et ils lui doivent encore l'idée que le bonheur est le but exclusif de l'organisation sociale, leur cosmopolitisme, si je puis dire, leur croyance au progrès, leur aspiration à un changement radical de la condition humaine, leur conviction que les sociétés peuvent être brusquement refondues et la certitude où ils sont qu'ils vont pouvoir exercer une action immédiate sur la société où ils vivent.

Sans doute, on retrouve chez Saint-Simon — et on l'a signalé souvent — l'influence prépondérante des encyclopédistes, et chez Fourier celle de Rousseau, qui est avec Hobbes l'un des seuls écrivains qu'il consente à citer avec éloge (1). Une des idées fondamentales — l'idée fondamentale — de Saint-Simon c'est celle du progrès, c'est sa croyance à la perfectibilité indéfinie, et c'est une idée de Condorcet. — Fourier lui part de ce principe, que « tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses » (Rousseau, *L'Emile*), que la « civilisation s'est trompée », qu'elle est un « renversement des vues de la nature », un « développement de tous les vices » et c'est une idée de Rousseau, dont il partage et développe les vues sur les « passions » qui sont « le plus

(1) « On a étouffé la voix de quelques hommes qui inclinaient à la sincérité tels que Hobbes et Rousseau et qui entrevoyaient dans la civilisation un renversement des vues de la nature, un développement de tous les vices. »

M. Fagnat dans l'étude qu'il a consacrée à Fourier (*Politiques et Moralistes du xix^e siècle*) le considère comme « le vrai héritier de Jean-Jacques Rousseau ».

sublime des œuvres de Dieu ». Mais comme l'a déjà observé M. Georges Renard, il ne faut peut-être pas exagérer le contraste entre Rousseau et les Encyclopédistes qui ne diffèrent pas autant qu'on le dit d'ordinaire.

Peut-être semblera-t-il que j'ai insisté un peu longuement sur tout ceci, je crois pourtant l'avoir fait dans la mesure seulement où cela est indispensable à l'intelligence complète des œuvres que nous allons maintenant étudier : par la différence des vies, des génies, des caractères, des formations, on peut expliquer les différences des œuvres et des systèmes qu'elles commandent. S'il est vrai que les œuvres ne se peuvent jamais comprendre que par les hommes, cela l'est surtout pour Fourier et Saint-Simon, chez qui on ne peut guère séparer l'un de l'autre.

Mais avant d'étudier les œuvres en elles-mêmes il faut dire un mot des méthodes, et les comparer ; l'objet des études de Saint-Simon et de Fourier est le même ; c'est la question sociale. Tous deux, comme ils le disent, se sont donnés par tâche d'« éclaircir la question de l'organisation sociale » ; ils recherchent les moyens de réaliser le bien-être sous toutes ses formes : social et individuel, — physique, moral et intellectuel. Ce qui leur semble prédominant c'est la question économique : la réforme économique leur apparaît comme une condition indispensable de toute réforme sociale ; le nœud de la question, c'est l'organisation du travail et de ses conditions.

Mais si la question économique est prédominante, elle n'est pas exclusive : il y a la question morale, la question religieuse, la question philosophique : un seul système devra les résoudre toutes, car ils veulent l'un et l'autre donner une explication générale du monde. Pour cela ils fonderont la « science sociale ». Ils prétendent en effet faire œuvre scientifique et leurs doctrines ont ceci de commun qu'en même temps qu'elles sont une science, elles sont une révélation.

L'un et l'autre sont des « révélateurs » : et c'est par une

« inspiration de génie qu'ils ont fait leurs découvertes. » Quant à la méthode — qu'ils jugent également indispensable — elle n'est pas dans ses grandes lignes du moins très différente chez Fourier et chez Saint-Simon. On pourrait la résumer en disant qu'ils se proposent l'un et l'autre d'unir l'invention à l'observation. Ils n'aiment ni l'un ni l'autre les gens « nourris d'abstractions et d'idées vagues », ils prétendent se baser avant tout sur l'observation et sur l'expérience : ils veulent faire — ils le disent à maintes reprises — de la science positive⁽¹⁾, et déclarent se soucier l'un et l'autre exclusivement de la pratique. L'un et l'autre sont à prioristes : ils pensent que tout est lié dans la nature et que le monde forme un système cohérent dans toutes ses parties ; c'est ce système qu'il s'agit de trouver ou de retrouver en apportant par une loi générale, par une théorie unique l'explication du mécanisme de l'univers — du monde physi-

(1) Il faut dit Saint-Simon « organiser sur la base *positive* de l'expérience ». Il veut baser « tous ses raisonnements sur des faits observés et discutés ».

Cf. également la méthode qu'indique Fourier — et qui serait presque parfaite, si seulement Fourier avait bien voulu s'y soumettre. La voici d'ailleurs telle qu'il la formule lui-même.

1. Explorer en entier le domaine de la science, et croire qu'il n'y a rien de fait tant qu'il reste quelque chose à faire.
 2. Consulter l'expérience et la prendre pour guide.
 3. Aller du connu à l'inconnu par analogie.
 4. Procéder par analyse et par synthèse.
 5. Ne pas croire la nature bornée aux moyens à nous connus.
 6. Simplifier les ressorts dans toute mécanique industrielle ou sociale.
 7. Se rallier à la vérité expérimentale, et n'admettre que la vérité confirmée par l'expérience.
 8. Se rallier à la nature.
 9. Garder que les erreurs devenues des préjugés ne soient prises pour des principes.
 10. Observer les choses que nous voulons connaître et non pas les imaginer.
 11. Éviter de prendre pour raisonnements l'abus des mots qu'on n'entend pas.
 12. Oublier ce qu'on a appris, reprendre nos idées à l'origine et refaire l'entendement humain.
- Croire que tout est lié dans l'univers et qu'il y a unité entre ses parties.
Spéculer sur l'unité de système.

(Théorie de l'Unité Universelle.)

que comme du monde moral. Seulement, alors que pour Saint-Simon il s'agit de perfectionner les théories antérieures qui ont été proposées par ses devanciers — pour Fourier il s'agit de trouver, d'inventer une théorie nouvelle que n'ont jamais même entrevue les philosophes qui l'ont précédé.

Quant au mode d'exposition des deux doctrines, il est bien différent. Celui de Saint-Simon est diffus à tel point qu'on ne peut vraiment parler de son système lorsqu'il s'agit de son œuvre, mais bien plutôt de vues, qu'il jette à pleines mains avec une extraordinaire prodigalité. Il manque à ses ouvrages l'ensemble, l'ordonnance, cette liaison des parties qui constitue le tout. Il y a dans son œuvre de l'indécision (1), un partage de tendances contraires et non pas seulement dans les parties accessoires mais dans les thèses fondamentales. Ses idées sont une forêt où l'on risque parfois de s'égarer ; son œuvre est touffue, sa pensée souvent obscure et incertaine, difficile à suivre. Ses écrits quelquefois si singuliers nous sont une attestation du tohu-bohu de notions diverses, parfois presque contradictoires qui se débattent et s'agitent dans cet esprit sincère mais mobile et inconstant. Aussi est-il malaisé sinon de donner une vue d'ensemble des idées de Saint-Simon, du moins de les serrer de près et d'exposer dans un corps de doctrine rigoureusement lié les vues

(1) M. de Saint-Simon n'avait encore ni donné ni même conçu aucun système particulier d'organisation sociale, ou même *scientifique* selon son expression. Il n'avait fait jusque-là que présenter quelques aperçus, ou soulever des questions détachées ; mais il n'avait ni lié ses matériaux, ni élevé l'édifice. Son plan n'était point arrêté, ses idées étaient si vagues et si confuses qu'il lui était impossible de les exposer clairement et de faire comprendre ce qu'il n'entrevoyait lui-même que très imparfaitement ; aussi arrivait-il presque chaque fois que nous reprenions l'ouvrage qu'après m'avoir fait lire ce qu'il avait dicté dans la séance précédente, il le déchirait ou le jetait au feu en me disant de prendre une autre feuille..... C'est cette obscurité de ses idées, son incertitude du principe auquel il disait les rattacher qui amenèrent le départ de M. Augustin Thierry..... (quant à moi) j'étais trop jeune encore..... pour m'occuper de choses si sérieuses et entreprendre d'éclaircir et de tirer [au clair] des idées encore si embrouillées dans le cerveau du maître (*Notice sur Saint-Simon et sa doctrine*).

fugitives qu'au hasard de l'improvisation (1) il a semées dans ses brochures et dans ses livres. Dans aucune de ses œuvres il n'est complet : ni les « *lettres de Genève* », ni le « *mémoire sur la science de l'homme* », ni même le « *Nouveau Christianisme* » ne réussirait à donner à qui lirait un seul de ces ouvrages une idée même approximativement exacte de leur auteur. Cela tient sans doute à ce que Saint-Simon a toujours été préoccupé d'exercer sur ses contemporains une action immédiate.

Plusieurs phases sont à distinguer dans sa pensée, il est d'abord enthousiaste de la science et des savants, et veut fonder une religion de Newton (*lettres de Genève*), puis « devient enthousiaste de l'industrie et des banquiers, et veut donner aux industriels la suprême direction de la société ; enfin plus tard il écrit le *Nouveau Christianisme* « toujours influencé par le milieu politique du jour, par les sentiments qui agitent la société autour de lui ou plutôt toujours occupé de faire tourner ces sentiments au succès de la reconstitution sociale qui le possède tout entier (2) » (J. Reynaud, *Revue Encyclop.*, 1832, p. 403-405).

Il est donc difficile de ramener à l'unité les avatars de la pensée de Saint-Simon bien que ses disciples l'aient

(1) Saint-Simon prend souvent les questions du jour pour point de départ ; pendant plusieurs années il fait des journaux, de la polémique et non des livres. Il n'expose jamais sa philosophie générale que d'une manière fragmentaire. (Jean Reynaud).

(2) Cf. Jean Reynaud : « ...pénétré comme à son insu de l'esprit qui s'échappait des masses..... il songeait sous la période de l'empire à régénérer la société par la science, sous celle de la Restauration il proclamait l'avènement de l'industrie..... au terme de sa longue carrière il aperçut enfin l'immense vérité se dresser complètement devant lui ; Dieu était là ; il écrivit le *Nouveau Christianisme* » (*De la Société Saint-Simonienne*).

Saint-Simon après avoir dans ses premiers écrits essayé de réorganiser la société au nom de la science, après avoir postérieurement renouvelé la même tentative au nom de l'industrie s'aperçoit qu'il a pris les *moyens* pour la *fin* ; c'est au nom de leurs sympathies qu'il faut parler aux hommes, et surtout au nom des sympathies religieuses qui doivent résumer toutes les autres (*Lettre de d'Eichthal à Stuart Mill*, 1^{er} décembre 1825).

souvent tenté (1) : tout au plus peut-on dégager de son œuvre quelques idées directrices, quelques notions maîtresses qui dominent sa doctrine et qu'on retrouve dans tous ses ouvrages : l'idée de l'association des intérêts industriels et financiers, du bienfait croissant de la science, du rôle social de l'industrie, l'idée de la nécessité pour l'individu comme pour la société de fonder sur le travail la dignité et la sécurité de la vie, l'oisiveté flétrie comme un danger public.

Pour Fourier au contraire, qui a lu un de ses ouvrages et surtout (2) « *l'association domestique et agricole* », les a tous lus, comme le fait observer M. Gide ; Fourier ne se renouvelle pas. Chacun de ses ouvrages contient l'exposition de son système qui ne variera guère, qui ne se contredira jamais, et dont les détails se précisent de plus en plus, au fur et à mesure qu'il perfectionne sa découverte. Sans doute ce système n'est-il pas toujours très clair dans toutes ses parties, à cause du vocabulaire spécial de son auteur, mais on ne peut lui refuser la précision. Alors que Fourier poursuit des analyses très poussées et des classifications innombrables, alors qu'il ne néglige rien, qu'il ne nous fait grâce d'aucun détail, si menu et si dépourvu d'intérêt qu'il paraisse, Saint-Simon ne nous donne que des principes généraux, que des lignes directrices très larges, que des vues qui pour être généralement toujours intéressantes et suggestives,

(1) Il est beau, écrit d'Eichthal (*loco citato*) de voir généraliser le principe fondamental du Christianisme : aime ton prochain comme toi-même en mettant l'humanité à la place du prochain ; et à ces principes ainsi généralisés rattacher tous ses travaux précédents parce que celui qui aimera véritablement travaillera à l'amélioration des conditions des hommes par le perfectionnement de la science et le perfectionnement de l'industrie. « Ayant ainsi, écrit Jean Reynaud (*loco citato*), au fond de lui-même une admirable unité qui dans chacun de ses écrits est presque toujours obscurcie et blessée par la préoccupation trop forte de ses idées du moment. »

(2) Et pourtant il a varié sur quelques points et notamment sur la liberté de tester. Il a fini par la proclamer mais auparavant il avait proposé de répartir les successions « par $\frac{1}{3}$ ou $\frac{1}{2}$ aux enfants de tous degrés, $\frac{1}{4}$ aux adoptifs et $\frac{1}{4}$ aux amis, épouses, collatéraux ».

comme on dit, n'en sont pas moins souvent assez difficilement conciliables entre elles. — « M. Fourier, disait J. Lechevalier aux Saint-Simoniens, descend aux plus menus détails de la pratique sans négliger pour cela l'ensemble et sans abandonner un seul instant toutes les grandes vues de cosmogonie et d'analogie. Saint-Simon au contraire dont les prétentions étaient pourtant moins audacieuses que celles de M. Fourier est demeuré toute sa vie préoccupé de vues générales, n'a jamais précisé aucun détail, s'est contenté sur plusieurs points de vagues promesses et enfin sur un aspect capital de l'infiniment petit sur la nature de l'INDIVIDU ou microcosme ou petit monde a tout laissé à faire. » (2^e séance, dimanche 19 février 1832. Arsenal 7861. Br. 9, pages 79 et 80). Disons d'ailleurs qu'il n'est pas beaucoup plus facile de donner brièvement une vue d'ensemble de la doctrine de Fourier que de celle de Saint-Simon ; cela vient de ce que son œuvre est extrêmement touffue et de ce qu'il décrit avec une complaisance excessive le fonctionnement du monde qu'il rêve.

La construction de Fourier est un édifice entièrement terminé, tout surchargé de décors et d'ornements variés plus ou moins ingénieux, celle de Saint-Simon n'est guère composée que des fondations et d'un échafaudage, dans la disposition duquel l'auteur apporte des modifications, des changements et des transformations incessantes.

Examinons maintenant les œuvres en elles-mêmes.

Et d'abord que constatent-ils ? — Que la société est en désordre, que la désorganisation est universelle, que l'anarchie se manifeste partout, — dans le commerce, dans les arts, dans les sciences et même dans la morale. Sur ce point ils sont identiquement du même avis. La société actuelle, disent-ils, est véritablement « le monde renversé » ; la marche du siècle est « celle de l'écrevisse qui chemine à reculons » (*Un. Un.*, 167). Le désordre est général ; mais le plus apparent et le plus grave est

le désordre économique ; c'est de lui que découle le désordre social. Sur la description de ce désordre économique et social, Fourier s'étend très longuement : il analyse avec complaisance et avec verve tous les vices de la civilisation : il dépeint les « disgrâces des industriels », les conditions défectueuses du travail civilisé, énumère les vices innombrables du commerce, critique le sort de la femme, le mariage, l'éducation. Sa critique est infiniment plus rigoureuse, plus détaillée, plus approfondie, plus complète et plus précise que celle de Saint-Simon, lequel ne fait qu'indiquer en passant quelques critiques, et ne trace que de courts tableaux de la société au milieu de laquelle il vit. La critique de Saint-Simon n'est qu'ébauchée ; celle de Fourier est très poussée ; mais enfin ils constatent l'un et l'autre le même état de choses, la même crise.

A quoi en attribuent-ils la cause ? Pour Fourier il n'y a pas de doute : c'est la civilisation qui en est la seule responsable ! — Elle est une « plaie sociale » pour le globe, un « cercle vicieux d'abus ». Saint-Simon se sépare très nettement de lui sur ce point, il semble bien qu'il estime que cette désorganisation provient de ce qu'il ne s'exerce pas d'action générale et combinée, de ce que la société n'a pas de but, enfin en résumé du défaut d'idées générales. « C'est le défaut d'idées générales, de la théorie générale, dit-il, qui nous a perdus. »

Aussi Saint-Simon s'attache-t-il bien plus à la critique des idées et des théories qu'à celle des faits, laquelle occupe chez Fourier une place importante, comme nous l'avons dit. En ce qui concerne les sciences sociales, ils constatent l'un et l'autre leur imperfection (1) ; Fourier dit même leur « nullité » (2). Il faut, dit Saint-Simon,

(1) Par quelle fatalité les sciences modernes qui ont atteint à une perfection gigantesque dans la physique et les arts sont-elles restées pygmées dans la science bien subalterne de la politique ? (Fourier).

(2) Voir sur ce point l'article de M. Halévy (*Revue du Mois*, 10 décembre 1907), en ce qui concerne Saint-Simon.

les rendre positives, comme le sont déjà l'astronomie, la physique et la chimie. Pour Fourier, qui les appelle « sciences incertaines » et qui pense que non seulement elles n'ont rien fait pour le bonheur de l'humanité, mais qu'elles n'ont en somme abouti qu'à « perpétuer et à accroître l'indigence et les perfidies », il ne s'agit pas tant de science que d'inventions utiles, « car à quoi sert la raison si elle ne doit nous donner que de la science et toujours de la science sans nous donner les richesses qui nous sont nécessaires avant la science » (*Quatre Mouvements*, p. 24).

Il pense pourtant comme Saint-Simon, lequel veut réunir la politique aux sciences en la ramenant comme la morale à la loi même des sciences physiques(1), que la politique devrait être une science; elle devrait être « la science de la production »; l'économie politique, disait Saint-Simon, est le « véritable et unique fondement de la politique(2) ». Aussi Saint-Simon s'en occupe-t-il assidûment: il vit au milieu des économistes, il se proclame leur disciple; on a d'ailleurs signalé maintes fois l'analogie de ses théories avec celles des rédacteurs du *Censeur*, tandis que Fourier maudit l'économie politique(3) et les économistes parmi lesquels seuls, les

(1) Pour Saint-Simon la politique doit devenir une « science d'observation ». Les questions qu'elle comporte doivent être traitées un jour « par ceux qui auront étudié la science positive de l'homme, par la même méthode et de la même manière qu'on traite aujourd'hui celles relatives aux autres phénomènes » (*Mémoire sur la science de l'homme (Oeuvres choisies)*, t. II, p. 105 et sqq.).

(2) Fourier n'aurait certainement pas contresigné cette pensée car il ne croyait pas qu'il pût y avoir quelque chose de raisonnable en économie politique. Mais au fond il est bien de l'avis de Saint-Simon: lui-même d'ailleurs écarte tout plan de réforme administrative et religieuse et ne prétend s'occuper que de la réforme *industrielle et domestique*. Pour lui comme pour Saint-Simon c'est la question économique qui est de beaucoup la plus importante.

(3) Quel contraste entre vos bévues (celles des philosophes et des économistes) et les succès des sciences fixes! Chaque jour, vous ajoutez des erreurs nouvelles à d'antiques erreurs, tandis qu'on voit chaque jour les sciences physiques avancer dans les routes de la vérité et répandre sur l'âge moderne un

physiocrates trouvent grâce devant lui, ou tout au moins sont jugés moins sévèrement.

En tous cas, Fourier comme Saint-Simon ont la préoccupation très nette, le souci constant d'écarter la question politique au sens propre du mot. « Nous attachons, écrit Saint-Simon, trop d'importance à la forme des gouvernements » (*Vues sur la propriété*, p. 255, édit. Rodrigues). Ils n'appartiennent ni l'un ni l'autre à un parti politique ; ils se tiennent et veulent rester complètement en dehors de la lutte des partis : ils se désintéressent de la forme du régime et se rallient au pouvoir établi, dont ils attendent l'aide et aux dépositaires duquel ils prodiguent à l'envi l'un comme l'autre les assurances et les garanties les plus formelles : ils cherchent à amener à eux les hommes de toutes les opinions. Bien qu'aussi résolument pacifiques l'un que l'autre ils ne craignent pas de s'adresser au « vainqueur de l'Europe ». Saint-Simon veut mettre le roi de France à la tête du mouvement industriel et Fourier invoque l'intervention et sollicite l'aide du ministère Polignac. Ne va-t-il pas jusqu'à dire, — lui qui ne veut d'aucune contrainte, d'aucun gouvernement, — que les libéraux s'ils avaient voulu frayer les voies au régime sociétaire auraient dû se concilier avec tout gouvernement fût-ce avec l'Inquisition.

Ce ne sont pas d'ailleurs seulement les disputes politiques du moment qui ne les intéressent pas ; ce sont même les questions de métaphysique et de philosophie politique. Et les « chimères connues sous le nom de liberté et d'égalité » (Fourier) ainsi que les principes révolutionnaires trouvent en eux des critiques sévères.

C'est d'abord la liberté, ce « dogme de la liberté illimitée » que critique Saint-Simon. « L'idée vague et métaphysique de liberté, telle qu'elle est en circulation aujour-

lustre égal à l'opprobre qu'ont répandu sur lui les visions régénératrices des sophistes (Fourier).

d'hui, écrit-il, si on continuait de la prendre pour base des doctrines politiques, serait contraire... à l'organisation d'un système bien ordonné qui exige que les parties soient fortement liées à l'ensemble et dans sa dépendance » (Saint-Simon, *Syst. Ind.*, p. 15). Et Fourier — qu'on fait parfois passer pour un libertaire — proclame que « de toutes les théories du siècle il n'en est pas de plus funeste que l'esprit de liberté » (*Traité de libre arbitre*). Il n'a d'ailleurs que du mépris pour les « fictions et le sophisme de liberté (1) » (*Unité Univ.*, t. I, p. 182), pour ce « fantôme dont on ne voit éclore aucun remède aux misères du peuple » (*Unité Univ.*, p. 157, 3^e vol.). Les « visions de liberté », écrit-il, seront des « niaiseries tant qu'elles ne garantissent pas au peuple la bonne chère et l'insouciance (2) » (*Fausse Ind.*, t. I, p. 391).

Fourier marque d'ailleurs dans un passage peu connu, mais très curieux, avec beaucoup de force la nécessité de cette interdépendance, de cette liaison des parties au tout dont parle Saint-Simon dans le passage que j'ai cité et sur laquelle il a souvent insisté. « Dans l'état sociétaire, écrit-il, les divers agents s'aiment et se soutiennent par utilité réciproque et sont *aussi indispensables* les uns aux autres que le bras l'est aux doigts. Ils ne peuvent pas plus songer à s'isoler du supérieur que nous ne songerions à nous couper un doigt pour le rendre indépendant du bras. Ils sont entre eux comme une chaîne de postes dont, chacun est indispensable à la sûreté de ses deux voisins et de la ligue entière » (*Un. Univ.*, livre 2, p. 379).

(1) Fourier écrit même : « L'oppression spéculative peut devenir un ressort plus judicieux que ce fantôme de liberté dont on ne voit éclore aucun remède aux misères du peuple » (*Unité Universelle*, 3^e vol., p. 157).

(2) Pour indemniser un civilisé de la perte des sept droits, nos publicistes lui garantissent quelques rêveries et gasconnades comme l'orgueil du beau nom d'homme libre et le bonheur de vivre sous la charte. Ces niaiseries qui ne méritent même pas le nom d'illusions.... (*Unité Universelle*, t. II, p. 170). Et encore : Nos libertés électorales ont produit un trio de vertus neuves, une noblesse vandale, une bourgeoisie calomnieuse et des savants pétris de zoilisme (*Nouveau Monde*, p. 420).

L'égalité n'est pas mieux traitée par nos deux auteurs. Saint-Simon parle à plusieurs reprises des « atrocités épouvantables qu'entraîne l'application du principe de l'égalité en mettant le pouvoir aux mains des ignorants » (*lettres d'un habitant de Genève*); il se montre sévère pour cette « bêtise sanguinaire : l'égalité ou la mort » et oppose à « l'égalité turque (il entend par là l'égalité admissibilité à l'exercice du pouvoir arbitraire) l'égalité industrielle ».

Fourier est tout aussi catégorique, 'il l'est même davantage. Il se moque de « cette égalité et de cette fraternité » « admissibles chez les sauvages mais nullement chez les nations policées »; « aussi, dit-il, quel résultat obtient-on de ce monstrueux amalgame ? Une fraternité dont les Coryphées s'envoient tour à tour à l'échafaud, une égalité où le peuple qui se décore du nom de souverain n'a ni travail ni pain, vend sa vie à 5 sous par jour, est traîné à la boucherie la chaîne au cou » (*Un. Un.*, t. II, p. 16). Et d'ailleurs l'égalité, la « sainte égalité » lui apparaît comme un « poison politique en association » (*Un. Un.*, t. II, p. 4), elle est incompatible avec les vues de Dieu, et « dans le régime harmonien tous les hommes seront « très inégaux en fortune » (*Un. Univ.*, livre 2, sect. III, p. 6)(1).

Les droits de l'homme, la souveraineté du peuple ne sont pas mieux jugés : Billevesées que tout cela, selon Fourier ; — Désirs vagues et indéfinis d'un bien imaginaire, selon Saint-Simon. — « C'est persifler le peuple, écrit Fourier, que de lui donner des droits à la souveraineté » (*Manuscrits*, t. I, p. 220). — Et Saint-Simon déclare que « le peuple sent très bien, excepté dans les moments

(1) Rien de moins égal et de moins fraternel que les groupes d'une série passionnelle (*Unité Universelle*, livre 2, p. 161).

.....Un tel régime sera aussi loin de la fraternité que de l'égalité (*Ibidem*).

Le régime sociétaire est aussi incompatible avec l'égalité des fortunes qu'avec l'uniformité des caractères : il veut en tout sens l'échelle progressive, la plus grande variété des fonctions et surtout l'assemblage des contrastes extrêmes comme celui de l'homme opulent avec l'homme sans fortune (*Unité Universelle*, II, 35).

de délire d'une courte durée qu'il n'a pas le loisir d'être souverain » (*Œuvres de Saint-Simon*, t. V, p. 210). — Il lui faut travailler pour manger, « il est difficile, écrit Fourier, de comprendre ce que c'est qu'un souverain sans pain » (*F. Ind.*, t. I, p. 9) (1). Le droit au travail lui serait bien plus agréable que le droit de vote. « Nous avons passé des siècles à ergoter sur les droits de l'homme sans songer à reconnaître le plus essentiel » (*Assoc. domestique et agricole*, t. I, p. 138).

Qu'on ne s'étonne pas après cela si Fourier n'aime ni le libéralisme « esprit stationnaire qui ne sait point avancer et qui se passionne pour un caractère de la deuxième phase pour le *système représentatif*, gimblette bonne dans une petite république mais tout à fait illusoire dans un empire vaste et opulent comme la France », (*N. M.*, p. 388), ni les libéraux, « enfileurs de mots bâtissant sur quelques verbiages des constitutions libérales dont les ressorts *nominaux* sont la liberté, l'égalité, la fraternité et dont les ressorts *effectifs* sont la contrainte, les sbires et les gibets » (*Un. Un.*, t. II, p. 184), car l'esprit libéral actuel n'est qu'un « égoïsme travesti et maladroitement fardé ». Partout d'ailleurs, si l'on en croit Fourier et Saint-Simon, qui jusque vers 1816, il faut le noter, ne fut pas très éloigné des libéraux, la fortune se déclare contre le libéralisme. « Avis à lui, déclare Fourier, de quitter sa position qui n'est plus tenable et de recourir aux inventions de progrès réel qui lui sont apportées » (*N. M. Ind.*, p. 417).

Ils ont également de l'antipathie pour la Révolution, et surtout pour les révolutions. Saint-Simon a traversé la Révolution avec un CALME DIVIN (2), disent ses disciples

(1) Et encore : le plaisant souverain qu'un souverain qui meurt de faim.

(2) Je ne voulais pas me mêler de la Révolution parce que d'un côté j'avais de l'aversion pour la destruction et qu'il n'était possible de se lancer dans la carrière politique qu'en s'attachant au parti de la Cour qui voulait anéantir la représentation nationale ou au parti révolutionnaire qui voulait anéantir le pouvoir royal (*Œuvres complètes*, I, p. 56, note).

avec un peu d'exagération. Fourier n'a pas le même calme lorsqu'il parle de la « catastrophe de 1793 » et des « vieilles chimères qui ont ensanglanté le monde ». Il est, disait Considérant, « en réaction violente contre la Révolution »; il n'est pas exagéré de dire qu'il a pour elle de la haine. « Il déblatère contre elle à la façon d'un épicier mécontent, disait P. Leroux », et la juge « au point de vue des marchands de denrées coloniales » (1).

Mais quelle que soit la différence des appréciations de Fourier et de Saint-Simon sur la Révolution française, ni l'un ni l'autre ne sont des révolutionnaires. Ils ont la terreur de l'anarchie, l'horreur des révolutions que « les philosophes provoquent et dont le peuple est l'éternelle victime » (voir Fourier, *F. Ind.*, t. I, p. 302). Ils ne rêvent pas de troubles sociaux, mais au contraire de concorde et d'harmonie. Ce qu'ils veulent c'est assurer la paix sociale. Dans le régime harmonien les antipathies de classe à classe disparaîtront; « il faudra que chaque individu aime passionnément tous les autres » (*Nouveau Monde*, p. 288). Et la doctrine de Fourier donne d'ailleurs « en toutes relations sensuelles ou animiques les moyens de ralliement *affectueux* entre les classes extrêmes; elle rend le riche intime ami du pauvre et le pauvre zélé pour le soutien des fantaisies du riche » (*Un. Un.*, 3^e vol., p. 139). C'est le même conseil évangélique que donne Saint-Simon quand il reprend à son compte la parole divine : Aimez-vous les uns les autres.

Ils veulent concilier les sentiments et les intérêts de tous. Ils ne sont démocrates ni l'un ni l'autre (2) et Fou-

(1) Quel contraste, écrit P. Leroux, entre Fourier et Saint-Simon relativement à leur appréciation de la Révolution française. Saint-Simon avait prévu cette Révolution et lui-même nous apprend combien ce grand événement le remua profondément. Mais le spectacle d'une époque à la fois digne d'horreur et de pitié ce n'est pas seulement pour lui le sujet d'émotions stériles et vides d'instruction (*Lettres sur le fouriérisme*, t. I, p. 182).

(2) L'erreur, écrit Fourier en 1826, où sont tombés nos philosophes civilisés c'est de croire qu'il faut travailler au bonheur des pauvres sans rien faire pour les riches. On est loin des voies de la nature quand on ne travaille pas pour tous (*Manuscripts*, 1852, p. 24).

rier moins encore peut-être que Saint-Simon. Ils ne se donnent pas comme les représentants des intérêts prolétaires ; ce n'est pas une classe déterminée, mais l'humanité entière qu'ils se proposent d'affranchir. Ils veulent le bonheur de tous, le « bonheur universel ». « Il faut, dit Fourier, enrichir toutes les classes de citoyens sans en appauvrir ni spolier aucune (1) » (*Un. Un.*, t. II, p. 388). Mais M. Gide remarque très justement que « Fourier s'adresse presque toujours de préférence à la classe riche plutôt qu'à ce qu'on appelle aujourd'hui la classe ouvrière » (Introd., p. xxiii).

Saint-Simon au contraire dit et répète que « toutes les institutions sociales doivent avoir pour objet l'amélioration physique et morale de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre (2) », et sur la fin de sa vie il n'envisageait guère que la classe qui n'a pas « d'autre moyen d'existence que le travail de ses bras ». — C'est d'ailleurs sur les riches, sur les classes dirigeantes que Saint-Simon compte comme Fourier pour fonder la société future.

J'ai dit l'aversion qu'avait Fourier pour l'économie politique et les révolutions. Il y a quelque chose qu'il déteste presque également, c'est la morale (3) : elle lui est odieuse ; tous les systèmes de cette prétendue science ne sont que « fadaïses et balivernes ». Saint-Simon n'est pas du même avis : pour lui, la morale compte beaucoup, tellement même que dans ses derniers ouvrages il considère l'amélioration morale comme plus importante

(1) Fourier condamne formellement les « chimères démocratiques ». — Il hait les « démagogues troupes de gouvernants qui en cas de victoire s'emparent du butin et immoleront les libéraux mêmes ainsi qu'on l'a vu en 1794 (*Unité Universelle*, 2^e livre, p. 392).

(2) Cf. dans la *Théorie des 4 Mouvements*, ce que demande Fourier c'est une « opulence graduée qui mette à l'abri du besoin les hommes les moins riches » (p. 23).

(3) « ... qu'on pût le prendre pour un républicain ou un philosophe moraliste, voilà ce qui le désobligeait par dessus tout ». Pellarin (*Théorie de Fourier*, p. 28).

presque que l'amélioration physique (1). D'ailleurs la question morale l'a toujours beaucoup préoccupé ; déjà les *lettres de Genève* s'en occupaient, pour chercher à lui donner une base scientifique. « La seule digne, écrivait-il, que les propriétaires puissent opposer aux prolétaires c'est un système de morale. » Car Saint-Simon estime — comme les philosophes qui sont les ennemis personnels de Fourier — qu'il faut « combattre les passions malfaisantes » ce qui suffirait à différencier Fourier lequel considère qu'il n'y a point de passions malfaisantes, de ce philosophe « imbu de cette doctrine appelée morale qui est mortelle ennemie de l'attraction passionnée » (*N.M.*, p. 125).

Voyons maintenant quel but Saint-Simon et Fourier se proposent : ils veulent l'un et l'autre « réorganiser » (l'un des traités de Saint-Simon a pour titre : *De la réorganisation de la société européenne*, [1814]) — et cette réorganisation qu'ils rêvent et qu'ils veulent générale et universelle est leur préoccupation dominante. Ce qu'il leur faut, c'est l'unité, l'ordre — et peut-être même se soucient-ils moins au fond de faire le bonheur du peuple que de le placer dans un bel organisme ; ils ont le souci de faire disparaître le désordre et l'anarchie, pour les remplacer par l'ordre, l'harmonie et l'unité. « Aujourd'hui, écrit Saint-Simon, le seul objet que puisse se proposer un penseur est de travailler à la réorganisation du système de morale, du système religieux, du système politique, en un mot du système des idées sous quelque face qu'on l'envisage. » Et ils veulent en second lieu assurer le bonheur du peuple et des individus. Saint-Simon dirait plutôt l'utile — mais cela revient au même, car pour lui

(1) Déjà dans l'*Industrie* (1817), Saint-Simon écrit : en définitive le perfectionnement de l'état social n'est autre chose que le perfectionnement du système de morale positive. Dans le *Nouveau Christianisme* il ajoute que « la doctrine de la morale sera considérée par les Nouveaux Chrétiens comme plus importante que le culte et le dogme qui ne seront envisagés que comme des accessoires ayant pour objet principal de fixer sur la morale l'attention des fidèles de toutes classes. »

le bonheur se confond avec l'utilité (1). Or, en quoi consiste le bonheur d'après Fourier ? Il consiste dans la liberté et dans « l'essor intégral et continu des passions ». Là encore Fourier ne diffère pas beaucoup de Saint-Simon qui déclarait en mourant que toute sa vie se résu-
mait dans une seule pensée : assurer à tous les hommes la plus grande latitude pour le libre développement de leurs facultés ; nous verrons d'ailleurs que les mesures qu'il préconise ne répondent guère à ce but.

La liberté absolue et l'ordre absolu, tels sont les deux rêves de Fourier ; ils dépendent d'ailleurs l'un et l'autre, car la liberté complète ne se trouve, s'il faut l'en croire, que dans l'ordre absolu, et inversement l'ordre parfait est une conséquence de la liberté absolue. « Dans l'association domestique agricole, écrivait Transon exposant le système de Fourier, il y a liberté, liberté absolue ; et cependant il y a ordre, harmonie, parce qu'il y a *garantie mathématique* que l'intérêt général sera toujours senti et proclamé par des voix compétentes et que l'intérêt individuel coïncidera toujours avec lui. »

Chose curieuse : leur point de départ est le même, Fourier et Saint-Simon suspendent l'un et l'autre leur système à l'idée d'attraction (2). « L'idée de gravitation universelle, écrit Saint-Simon, est pour le physicien ce que l'idée de Dieu est pour le théologien. Le plus grand recueillement est nécessaire pour examiner cette généralité des généralités (*Traité de la gravitation universelle*). Tout deux ont pour Newton — tout au moins au début de leur vie — la plus grande admiration. Plus tard, ils lui reprocheront l'un et l'autre de n'avoir pas étendu sa loi d'attraction aux sciences autres que l'astronomie, et même de n'avoir pas compris la loi qu'il avait

(1) Du reste ils sont tous deux des utilitaristes, ce qu'ils rêvent c'est un ordre social où chacun travaillerait au bien de tous en ne cherchant que son bien propre comme il l'entend.

(2) Il faut d'ailleurs remarquer que cette attraction considérée en elle-même comme loi universelle n'est pas une idée nouvelle. Elle se trouve déjà formulée dans Diderot et dans d'Holbach.

découverte ou du moins son importance (1), en ne voyant pas que la loi de la gravitation est la loi unique de l'univers entier, physique et moral. Là était le grand point. Car tout est lié dans l'univers. Mais si Fourier comme Saint-Simon essaie d'appliquer aux sociétés humaines la loi physique de la gravitation, ils diffèrent l'un de l'autre en ce que Saint-Simon, qui déclare qu'il n'y a pas deux ordres de choses, mais un seul : le monde physique, croit saisir dans la gravitation universelle un principe d'explication générale ; aussi basera-t-il sa philosophie tout entière sur cette idée et cherchera-t-il à ramener à cette grande loi physique, toutes celles du monde biologique et moral ; il voit là le nœud de la science générale qu'il appelle d'ailleurs « physique » sociale, tandis que Fourier ne doute pas lui non plus qu'il y ait « unité du système du mouvement pour le monde matériel et spirituel », mais il surbordonne les sciences de la matière, les sciences physiques à celle de l'homme, et l'attraction matérielle que Newton a découverte à l'attraction passionnelle dont Fourier lui-même est l'inventeur. Il en résultera que Fourier se propose non pas de modifier l'homme, mais de modifier le milieu physique, tandis que le Saint-Simonisme se proposera la réforme morale.

Tous deux, ayant le même but, la même préoccupation, le même point de départ, aboutissent à la même conclusion : il faut reconstituer la société sur le principe de l'association universelle, parce que l'association est la forme supérieure de l'organisation productive ; mais leur entente se borne à ce point : ils désirent la perfection de l'ordre social — mais cette perfection ils l'envisagent différemment — et les moyens qu'ils préconisent sont

(1) « Newton, écrit Fourier, l'illustre aveugle qui avait la main sur le grand mystère de la nature, qui l'a laissé échapper et n'en a saisi que l'ombre... » il a « effleuré le secret »,... « il n'a découvert que l'attraction matérielle la moins importante des 5 (matérielle, anormale, organique, instinctuelle, sociale ou passionnelle) encore en a-t-il expliqué seulement les effets et non les causes. » — Il a « pris le roman par la queue. »

très dissemblables : l'association industrialiste de Saint-Simon et l'association sociétaire de Fourier sont deux types d'association très éloignés l'un de l'autre. Ce qui les distingue dès l'abord c'est la part d'autorité et de liberté qu'elles comportent. « Je ne conçois pas, écrivait Saint-Simon à l'historien Aug. Thierry qui fut son secrétaire, d'association *sans le gouvernement de quelqu'un* » ; ce à quoi Thierry répondait : « Et moi je ne conçois pas d'association sans liberté ». Là est la différence absolue entre Saint-Simon et Fourier. L'idée fondamentale de Saint-Simon — c'est qu'il faut « un nouveau pouvoir spirituel », une autorité souveraine et absolue — qu'il a d'ailleurs confiée tantôt aux savants, tantôt aux artistes et aux penseurs avec le concours des propriétaires et tantôt aux industriels, — il a très souvent varié sur ce point comme sur beaucoup d'autres, — et il est inutile de faire ici l'histoire détaillée de ses variations à cet égard qui furent très nombreuses ; une seule chose importe c'est que sur un point il ne varia jamais, et que des « *lettres de Genève* » au « *Nouveau Christianisme* » il affirme, plus ou moins nettement d'ailleurs mais toujours, la nécessité d'un pouvoir spirituel, d'un pouvoir fort et que cette idée pourrait bien être à travers toutes les variations, les transformations successives de sa pensée, le principe directeur de Saint-Simon et le fil constant de son unité intellectuelle. La liberté aux yeux de Saint-Simon n'a pas de valeur⁽¹⁾ : elle n'est rien dans un univers physique et moral qui est réglé, comme nous l'avons vu, par des lois mathématiques ou physiques ; elle n'est rien non plus dans un univers social qui est réglé par des lois non moins fatales, et où le mouvement des idées et des hommes suit une marche irrésistible.

(1) Et pourtant Saint-Simon ne disait-il pas du temps qu'il fréquentait les libéraux : « Les hommes livrés à l'industrie n'ont qu'un besoin c'est la liberté ; et la liberté pour eux c'est de n'être point gênés dans le travail de la production ; c'est de n'être pas troublés dans la jouissance de ce qu'ils produisent. » Saint-Simon, *Industrie*, t. 2, p. 131.

Elle est tout au contraire dans le système de Fourier chez qui l'autorité « dans le sens attribué jusqu'ici à ce mot a pleinement disparu ». Fourier n'accepte aucune contrainte, aucune entrave d'aucune sorte. Ce qu'il veut c'est le « règne absolu de la liberté » (1); c'est, comme disait excellemment Trauson, « l'ordre absolu par la liberté absolue » (2). L'harmonie, dans sa doctrine, est spontanée et sans contrainte. Alors que la doctrine de Saint-Simon implique la notion de discipline et de hiérarchie, celle de Fourier implique la notion de liberté et d'affranchissement.

La doctrine harmonienne n'admet aucune mesure coercitive : il n'y a pas besoin de gendarmes dans le Phalanstère, chacun demeurant pleinement libre dans sa façon d'agir (3) et le Phalanstère assurant à tous « l'aisance, le luxe, les plaisirs et par suite le goût du bon ordre » (4). Il y aura seulement dans le système de Fourier une administration du travail, administration des choses — administration purement économique, qui sera exercée par des conseils dont les attributions d'ailleurs paraissent extrêmement peu importantes, car elle est réduite à son minimum. Cette idée-là Saint-Simon l'a eue également vers le temps où il fréquentait les libéraux — et où ses idées ne semblaient être que le reflet de celles exprimées par les économistes et les écrivains du *Censeur*. Il estimait alors que le mot « gouvernemental » s'oppose au mot

(1) On pourrait faire observer l'analogie de l'association de Fourier avec celle que J.-J. Rousseau entrevoyait lorsqu'il formulait ainsi dans le *Contrat Social* le problème à résoudre : trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé et par lequel chacun s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant ».

(2) Trauson, *Phalanstère*, t. I, p. 108.

(3) On a pourtant déjà souvent remarqué l'abondance des règlements, et des sanctions chez Fourier.

(4) M. Gide a pourtant signalé un passage de Fourier qui semble contredire absolument les théories que ce dernier expose couramment. « Tel est le civilisé, écrit-il, être sans raison, il faut pour son propre bien employer avec lui les voies coercitives » (*Unité Universelle*, 3^e vol., p. 147). Mais remarquons qu'il s'agit là du civilisé, « être sans raison ». — L'harmonien n'aura nullement besoin de contrainte.

« industriel » et il distinguait le régime militaire ou gouvernemental du régime libéral ou industriel. Il proclamait la supériorité du « régime administratif industriel et pacifique » sur le régime gouvernemental féodal et militaire et annonçait que l'esprit humain était destiné à passer du second de ces systèmes au premier; il demandait la réduction des fonctions gouvernementales et militaires (1), et supprimait presque complètement l'organisation politique; « la société nouvelle, disait-il, ne sera pas gouvernée mais administrée »; le gouvernement ne devait plus être que « le chargé d'affaires de la société »; « son seul rôle était de maintenir le liberté et la sécurité de la production » (Voir sur ce point l'*Industrie*).

Ce que cherche Saint-Simon c'est à diriger les esprits vers la recherche des moyens propres à établir le régime industriel. Dans ce régime, l'association universelle supprimerait les guerres et la direction de la communauté serait confiée aux plus capables. Ce que Saint-Simon rêve c'est le triomphe de l'industrie, dans le sens large du mot, car l'industrie est la « source unique de toutes les richesses et de toutes les prospérités »; le régime qu'il veut établir, c'est « l'industrialisme », c'est-à-dire une sorte d'organisation industrielle qui serait calquée sur l'organisation féodale, un régime administratif et pacifique qui constituerait le terme vers lequel tend l'humanité depuis le commencement des siècles.

On retrouve chez Fourier la glorification de l'industrie. Mais Fourier combat avec ardeur cette « récente chimère scientifique » cette « manie de produire confusément sans aucune méthode en rétribution proportionnelle, sans aucune garantie pour le producteur ou salarié de participer à l'accroissement de richesse »; et il dénonce la féodalité industrielle, qui serait, s'il faut l'en croire, « aussi funeste que le militarisme ».

(1) La société, écrit-il, a besoin d'être gouvernée le moins possible et pour cela il n'est qu'un moyen c'est d'en venir à être gouverné au meilleur marché possible (*Industrie*, 1817).

Saint-Simon distingue deux termes dans l'évolution du monde, deux phases : guerre et industrie — organisation féodale et organisation pacifique, — la société moderne n'ayant plus à ses yeux comme l'ancienne la guerre et la conquête pour objet, mais exclusivement la production et l'industrie. Fourier au contraire formule ainsi ces deux termes : incohérence civilisée et ordre sociétaire, industrie morcelée et industrie harmonienne.

Nous en venons ainsi à la comparaison des idées économiques de nos deux auteurs.

Tous deux pensent que le bonheur doit être cherché dans le bien-être complet, dans l'abondance de la production d'où doit résulter l'abondance des jouissances surtout matérielles. La politique, dit Saint-Simon, est pour nous résumer la science de la production ; et le premier journal qui sera fondé pour répandre les idées du maître aura pour titre le « *Producteur* ». Fourier est d'accord sur ce point avec Saint-Simon et déclare qu'il faut « un ordre social plus productif que le nôtre ». C'est donc la production qu'ils assignent comme but unique à la société, et la production la plus intense.

Ce qu'il faut tout d'abord, c'est organiser la production, de manière à assurer complètement la satisfaction des besoins ; c'est la question de l'organisation du travail. Il s'agit de combiner et de distribuer les forces productives. Et Fourier comme Saint-Simon, qui constatent et déplorent l'un comme l'autre l'abondance des improductifs, des oisifs (voir dans Saint-Simon la « *parabole* » et dans Fourier *Unité Universelle*, 1822, I, p. 167 et sqq.) et qui déclarent que tout oisif, tout « agent superflu » est un spoliateur de la société dans laquelle il consomme sans rien produire, posent en principe que tout le monde travaillera ; seulement chez Fourier on travaillera par plaisir, par attraction (travail attrayant) tandis que chez Saint-Simon, on travaillera par devoir (1).

(1) L'obligation est imposée à chacun de donner constamment à ses forces

Là encore Fourier a apporté des précisions qu'on ne retrouve point dans Saint-Simon, et l'organisation du travail se fait chez lui grâce à un système vraiment ingénieux par le moyen des séries passionnées et par l'application poussée presque dans ses extrêmes limites du principe de la division du travail et de l'alternance et de l'engrenage des travaux (Séances courtes et variées).

Mais le problème de la production n'est qu'une des faces du problème social ; il faut se soucier aussi de l'attribution, qui est la question la plus importante, et qui est d'ailleurs étroitement liée avec celle de la production. Elle s'accomplit chez Fourier sur la triple base du travail, du capital et du talent (il accorde $5/12$ au travail, $4/12$ au capital et $3/12$ au talent). Chez Saint-Simon c'est sur la même base que s'opère la répartition : Chacun doit retirer de la société des bénéfices exactement proportionnés à sa mise sociale c'est-à-dire à sa capacité positive, à l'emploi qu'il fait de ses moyens parmi lesquels il faut comprendre « bien entendu ses capitaux ». Telle est la conception qu'a Saint-Simon de l'égalité industrielle. On voit donc que ni Saint-Simon ni Fourier ne détruisent le revenu capitaliste.

Quant à la propriété, Fourier n'en conteste pas le principe : il en critique certains abus mais il ne l'abolit pas, et même il la généralise ; car l'esprit de propriété est un « puissant ressort moral » ; « en cadre infiniment petit comme en cadre infiniment grand » il est « la véritable source de progrès réel vers la richesse nationale et la moralité générale », il veut, dit-il dans son jargon, « élever le peuple au rôle de propriétaire », transformer tous les salariés en propriétaires co-intéressés et associés. Ainsi la propriété individuelle ne disparaît pas chez lui ; pas de propriété en commun ; la propriété

personnelles une direction utile à l'humanité (Saint-Simon, *Œuvres complètes*, t. I, p. 55).

Tout sociétaire se passionnera pour le travail par amour du travail lui-même (Fourier).

dans sa méthode s'établit « en participation échelonnée » (Voir *F. Ind.*, t. I, p. 270 ; *Un. Un.*, t. III, p. 170). On prétend souvent que Saint-Simon a voulu réformer la propriété, ce qui n'est rien moins que certain, car les textes qu'on trouve chez lui à ce sujet sont assez vagues ; il déclare seulement que le droit individuel de propriété ne peut être basé que sur « l'utilité commune et générale de l'exercice de ce droit, utilité qui peut varier selon les temps » (*Vues sur la propriété et la législation*, p. 226).

En ce qui concerne le fonctionnement de l'association, Saint-Simon n'a pas spécifié quel il serait. Il s'est contenté de dire que les « dispositions principales » du système devraient « avoir pour objet d'établir clairement, de combiner le plus sagement possible les travaux à faire par la société pour améliorer physiquement et moralement l'existence de tous ses membres » ; l'association nationale, dit-il encore, doit être considérée comme une entreprise industrielle : la France deviendra une grande manufacture et la nation française un grand atelier. Il faut avouer que ces indications sont un peu vagues. L'association de Fourier au contraire n'est pas une association quelconque ; c'est une association très nettement déterminée, dont Fourier a analysé avec sa précision coutumière tous les caractères, et tous les ressorts, et dont il a minutieusement décrit le mode de fonctionnement dans ses moindres détails (1).

Il faudrait enfin signaler qu'on retrouve chez Fourier et chez Saint-Simon le principe du droit à l'existence et au travail, une conception similaire des banques, sur laquelle nous n'insisterons pas ici, notre objet étant seulement de déterminer sommairement dans ce chapitre les caractères principaux des deux doctrines ; nous aurons

(1) Il ne nous fait grâce de rien, et il décrit le plan et la distribution des maisons, la forme et la couleur des costumes avec autant de complaisance et de sérieux que les programmes à ouvrir entre les cuisiniers pour la confection des compotes et des omelettes soufflées.

d'ailleurs dans le courant de cette étude l'occasion de revenir sur plusieurs des différences que nous signalons ici.

On voit donc qu'à côté de contrastes, et de différences essentielles, capitales même, on retrouve chez les deux précurseurs de socialisme des relations générales, des analogies curieuses, et des concordances singulières. Ils ont exercé l'un et l'autre une action commune ; ils appartiennent trop au même temps pour n'avoir pas été préoccupés par les mêmes questions. Mais ils sont trop différents l'un de l'autre pour y avoir apporté les mêmes réponses ; ils ont deux méthodes et deux conceptions très dissemblables ; ils ne parlent pas la même langue. On reconnaît bien au fond qu'il y a quelque chose qui les rattache — et même assez étroitement — l'un à l'autre et que ce n'est point par hasard qu'ils ont abouti aux mêmes conclusions. Mais chacun d'eux a travaillé selon son tempérament et ses facultés ; chacun a dit à sa manière ce qu'il avait à dire, et selon son tempérament : Fourier avec plus de verve, plus de précision et de minutie, Saint-Simon avec plus de largeur, d'ampleur et de philosophie, l'un avec le souci de la pratique et de la réalisation, l'autre avec celui des théories et des idées générales. Car c'est bien là ce qui les différencie le plus : Saint-Simon, très à son aise dans le domaine de l'histoire et de la philosophie est incertain dès qu'il s'agit d'institutions pratiques, c'est un philosophe, un économiste. Quel est selon lui le besoin le plus grand, le plus immédiat du corps social ? C'est celui d'une « doctrine philosophique proportionnée à l'état des lumières ». Il est, dit Saint-Simon, « le plus fortement senti par les têtes pensantes » « celui qui est le moins susceptible d'ajournement » (*Œuvres*, VI, p. 48). Il pense que l'humanité posséderait la science parfaite et par conséquent le parfait bonheur si elle avait une bonne encyclopédie.

Cela ferait sourire Fourier, si Fourier souriait jamais ; disons plutôt que cela lui ferait hausser les épaules de colère, et qu'il répondrait avec son ton bourru tout crû-

ment que le peuple laborieux ne sent aucunement le besoin d'une nouvelle encyclopédie, qui ne serait que duperie, mais tout simplement celui « de manger trois fois par jour ».

Saint-Simon croit que l'histoire peut et doit nous apprendre à diriger notre activité ; et il lui fait dans son système une place importante (1). Il est désireux de rénover sans détruire et d'utiliser « toutes les forces du passé ». Ce dont Fourier ne se soucie guère ; et alors que Saint-Simon se considère comme le continuateur des philosophes des xvii^e et xviii^e siècles, de Descartes, de Voltaire et de Condorcet, dont il se déclare solidaire, alors qu'il veut compléter et continuer leur œuvre, et que jusqu'en 1817 il ne s'occupe que de philosophie scientifique, Fourier veut « jeter à terre tous les livres des philosophes » et prétend ne rien devoir à aucun de ses prédécesseurs. Je me trompe, car il se déclare « redevable en quelque façon des philosophes anciens » puisque c'est « l'immensité de leurs erreurs qui l'a fait soupçonner l'égarement général et l'a enhardi à des recherches dont il ne prévoyait pas le succès ».

Enfin Saint-Simon attribue aux savants, aux hommes de lettres et aux philosophes comme aux artistes une part énorme dans l'œuvre de réorganisation sociale qu'il entreprend, tandis que Fourier s'en méfie et même les a en horreur. Telles sont les principales différences de points de vue provenant de la différence des tempéraments et des formations de nos deux auteurs. — Somme toute, leurs systèmes, s'ils les rapprochent l'un de l'autre comme artisans d'une œuvre commune, les éloignent comme réformateurs.

(1) Il faut noter que Saint-Simon fonde la science de l'homme sur l'histoire de l'humanité, tandis que Fourier fonde l'histoire de l'humanité sur la science de l'homme.

CHAPITRE II

La doctrine des Saint-Simoniens.

Quand Saint-Simon mourut, il laissait tout à faire à ses disciples : il avait jeté les idées à pleines mains (1), laissant à d'autres le soin d'élaborer, de perfectionner, de réaliser (2) sa conception primitive qui devait embrasser l'ensemble des relations humaines. Les disciples eurent donc à ordonner, à développer, à compléter, à systématiser ses vues pour en faire une doctrine. Fourier, au contraire, avait laissé à ses disciples une doctrine arrêtée jusque dans ses détails les plus minimes, tellement précise qu'elle ne pouvait laisser aucune place à leur invention et à leur initiative ; ici, les disciples n'avaient qu'à élaguer, abréger, vulgariser, réduire et reléguer dans l'ombre les parties de la doctrine ou les détails qui étaient de nature à trop étonner, ou à choquer. Aussi, un disciple de Fourier, Beaudet-Dulary, pouvait-il dire en 1874 que la théorie sociétaire était alors ce qu'elle était en 1832 : elle n'avait point varié.

(1) « M. de Saint-Simon ne saurait être considéré comme restaurateur d'un ordre social qu'il n'a point donné de vrais moyens de faire changer ; il en a signalé les abus et les vices ; il a indiqué certaines conditions à remplir dans le nouveau système qui devra remplacer l'ancien : il a planté quelques jalons sur la route qui mène au but, mais elle reste encore à faire. » (Secrétaire de Saint-Simon, *Loco citato*).

(2) Le résumé (des idées générales qui se dégagèrent lors du dépouillement des œuvres de Saint-Simon) formait en quelque sorte l'introduction aux travaux philosophiques du 19^e siècle ; c'est l'annonce d'une doctrine complète, d'une doctrine religieuse ; car dans son genre on pourrait entrevoir déjà l'accord définitif du sentiment et de la raison. J. Reynaud, *De la Société saint-simonienne et des causes qui ont amené sa dissolution*, p. 20. Paris, 1832.

Les Saint-Simoniens n'auraient pu en dire autant : ils aboutirent en effet à une doctrine toute différente de celle de leur maître, à une doctrine nouvelle, qui est habituellement connue sous le nom de saint-simonisme. Le saint-simonisme ne fut en réalité qu'une œuvre posthume des disciples qu'il ne faut pas confondre avec celle du maître, car autre chose est le saint-simonisme de Saint-Simon, autre chose celui des Saint-Simoniens. Il convient même de distinguer plusieurs phases dans le saint-simonisme des Saint-Simoniens. Au début leur doctrine est scientifique et positive. C'est « l'ère de la perfectibilité de Condorcet revue par des physiciens modernes », ainsi qu'on la définit dans le *Producteur*, puis vient une ère de philosophie et d'abstraction pure ; du matérialisme du « *Producteur* » on passe au semi-panthéisme de « *l'Organisateur* » pour en arriver insensiblement au mysticisme sensuel du « *Globe* ». — Mais ce qu'il faut observer c'est qu'on chercherait vainement dans l'œuvre de Saint-Simon un système complet d'organisation sociale, et que ce système existe dans celle de ses disciples.

Le saint-simonisme des Saint-Simoniens est donc un développement des vues exposées par Saint-Simon — dont il s'éloigne plus ou moins. Mais les principes essentiels du saint-simonisme de 1829-1830 se trouvent déjà dans la doctrine de Saint-Simon et ne sont que des déductions plus ou moins subtiles de ceux que ce dernier a posés.

D'une façon générale, les Saint-Simoniens ne s'occupent pas comme Saint-Simon de philosophie des sciences ni de méthode scientifique. On ne retrouve pas chez eux les classifications qui figurent dans l'œuvre de Saint-Simon : l'objet de leurs études c'est l'économie politique et sociale — à laquelle viendront bientôt s'ajouter la morale et la religion. Au point de vue de la méthode, il faut signaler que chez les Saint-Simoniens les préoccupations de leur maître tendant à rattacher à la loi de Newton tous les phénomènes de quelque nature qu'ils soient ont disparu ; on

ne retrouve chez eux pour ainsi dire aucune trace du « physicisme » de Saint-Simon. Les Saint-Simoniens ne s'occupent que de « physique sociale ». C'est l'étude de l'histoire — ou plutôt de la philosophie de l'histoire — qui prend chez eux la place prépondérante, car l'histoire qui présente « un tableau successif des états physiologiques de l'espèce humaine, considérée dans son existence collective, constitue une science humaine, qui prend le caractère de rigueur des sciences exactes, les faits y étant classés par séries de termes homogènes enchaînés par ordre de *généralisation* et de *particularisation* de manière à faire ressortir leur TENDANCE, c'est-à-dire à montrer la loi de *croissance* et de *décroissance* à laquelle ils sont soumis (voir *Exposit.* 2, ch. III, 1^{re} année).

C'est par l'histoire, considérée comme la série des développements de l'espèce humaine qu'on peut arriver à concevoir la direction dans laquelle s'avancent les sociétés ; c'est grâce à elle qu'on peut apercevoir le lien qui joint le présent à l'avenir et que la science peut hâter la marche de l'humanité vers le but dont elle se rapproche sans cesse (voir *le Producteur*, IV, p. 3805). Mais les Saint-Simoniens qui prétendent tout d'abord fonder leur système sur l'observation des faits présents ou passés et qui insistent sur le caractère scientifique de leur doctrine, professeront bientôt que « contrairement à l'opinion courante qui veut que l'esprit humain observant successivement une masse d'objets passe de l'un à l'autre et parvienne ainsi sans interruption des faits particuliers au fait général », on ne peut arriver à la découverte de la « pensée créatrice », comme ils disent, que par l'inspiration du génie et non pas au moyen d'une méthode. Déjà dans les premières séances de leur exposition, ils déclarent que leurs croyances sur l'avenir de l'humanité leur sont révélées par une vive sympathie, par un ardent désir de contribuer à son bonheur et sont justifiées par l'observation la plus rigoureuse des faits. L'utilité de l'histoire ne consistera plus dès lors que dans la vérification des concep-

tions de Saint-Simon sur le développement de l'humanité — et c'est ainsi que les Saint-Simoniens reprennent les termes déjà employés par Saint-Simon d'« époque critique » et « époque organique » ; ils en précisent le sens et en donnent une analyse plus rigoureuse que celle de Saint-Simon : les époques critiques sont à leur avis caractérisées par un ensemble de faits auxquels correspondent le désordre, l'athéisme, l'individualisme et l'égoïsme — les époques organiques par un ensemble de faits auxquels correspondent l'ordre, la religion, le dévouement et l'association. Au point de vue critique on les voit reproduire avec plus de force encore les critiques que Saint-Simon a formulées contre le constitutionnalisme « système bâtard de garanties », — contre le gouvernement représentatif « bon pour répondre aux critiques révolutionnaires du dernier siècle », — contre le libéralisme, (1) doctrine « purement négative » à leurs yeux, qui ne sait guère que « douter, soupçonner, craindre, accuser, gémir », et contre les libéraux qui n'ont pas de doctrine, qui sont « dans la confusion et le désordre et en cela subissent leur destinée » (*Globe*, 20 février 1831), — contre la liberté (2). (« Le fils du pauvre est-il libre comme celui du riche ? Est-on libre quand on manque de pain ? Sont-ils égaux en droits ? Lorsque l'un a le droit de vivre sans travailler et que l'autre n'a que le droit de mourir. ») Ils développent l'idée de l'inégalité naturelle de l'homme, qui est pour eux « la base même de l'association et la condition indispensable de l'ordre social », et ce sont là presque identiquement les termes mêmes dont se servait Fourier. Ils déclarent que la souveraineté du

(1) Pellarin considérait pourtant le saint-simonisme « comme la dernière déduction des principes de l'école libérale » (Théorie de Fourier). Il expliquait sa pensée dans la 2^e édition de son livre en ajoutant : « par exemple en tant qu'il proclamait l'abolition de tous les privilèges de naissance sans exception. »

(2) La liberté des cultes, voilà la religion. La liberté de la presse voilà la politique. Liberté de conscience, voilà la morale. Liberté de commerce et de concurrence, voilà l'industrie ; égalité devant la loi, voilà la hiérarchie sociale. Liberté partout, c'est-à-dire anarchie partout (Adolphe Guérault).

peuple est « incompatible avec toute harmonie, toute direction sociale, toute distribution et combinaison bien entendue de travaux avec tout gouvernement », et qu'elle est « seulement compatible avec l'anarchie » (*Globe*), que le suffrage universel est vain, et que « le public en est saturé, car on en a mis partout » (Michel Chevalier), que les droits politiques sont inutiles (1). On voit que sur tous ces points leurs critiques sont identiques à celles de leur maître et sont seulement plus nettes, plus appuyées et plus formelles.

Mais il faut ajouter que chez eux la critique des faits est bien plus complète, plus précise et plus nourrie que chez Saint-Simon ; sur ce point ils se rapprochent absolument de Fourier. Ils décrivent et analysent le désordre de la société : toute communion de pensée, toute activité d'ensemble, toute coordination a cessé. L'anarchie est partout : dans la politique qui divise au nom du pouvoir et de la liberté ; dans les sciences qui n'ont aucun lien entre elles, dans l'industrie « où une concurrence acharnée sacrifie tant de victimes et élève des temples brillants à la fraude, à la mauvaise foi » ; dans les beaux-arts enfin, qui languissent, privés d'inspirations larges et généreuses. Ils dépeignent sous les couleurs les plus sombres tous les liens d'affection brisés, « la défiance et la haine, le charlatanisme et la ruse présidant aux relations générales et apparaissant aussi dans les relations les plus particulières » (voir *Exposition de la doctrine de Saint-Simon*, 1^{re} année, 1^{re} séance : De la nécessité d'une doctrine générale nouvelle).

Au point de vue social, on retrouve chez eux la critique du sort des femmes, celle du mariage, « sorte de prostitution légale », et de « trafic honteux » qui « consacre si fréquemment aujourd'hui l'union monstrueuse du dévouement et de l'égoïsme, des lumières et de l'ignorance,

(1) Peuple, nous ne demandons pas pour toi le droit de vote dans les assemblées électorales mais nous voulons que tu sois bon, sage et riche (Ch. Béranger, ouvrier horloger, *Les Saint-Simoniens, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils veulent*).

de la jeunesse et de la décrépitude » (Cf. Fourier, *Unité Univ.*, t. IV, p. 241, 243, 244, 462). Au point de vue économique, ils formulent sur les oisifs, sur le défaut d'organisation industrielle (1), sur la production qui est anarchique et sur la répartition qui est injuste, sur la concurrence qui « laisse sur le carreau d'innombrables victimes » (*Exposit.*, 1^{re} année, p. 151), sur le sort de l'ouvrier qui est « exploité matériellement, intellectuellement et moralement (2) », sur l'intérêt, sur la propriété privée, des critiques qui ne sont point dans Saint-Simon ou du moins, sauf en ce qui concerne les oisifs, qui n'y sont qu'à l'état embryonnaire et fragmentaire, et auxquelles ils donnent une portée beaucoup plus grande.

Il n'en faut pas conclure que les Saint-Simoniens soient des révolutionnaires ; ils ont l'horreur de la lutte, sous quelque nom qu'elle se déguise, et l'un des résultats de l'association qu'ils rêvent sera de faire disparaître tous les antagonismes. Ils aiment *l'ordre*, ils le réclament car « la société ne peut exister que là où il y a unité, ordre, association, hiérarchie », et ils insistent sur cette idée de hiérarchie ; c'est la hiérarchie la plus unitaire, la plus ferme que nous appelons pour l'avenir » (*Exposition de la doctrine*, p. 188). « Car toute *société* véritable est une *hiérarchie* ; nous croyons que plus la *hiérarchie sociale* est

(1) Chaque individu est livré à ses connaissances personnelles ; aucune vue d'ensemble ne préside à la production ; elle a lieu sans discernement, sans prévoyance ; elle manque sur un point, sur un autre elle est excessive ; c'est à ce défaut d'une vue générale des besoins de la consommation, des ressources de la production qu'il faut attribuer les crises industrielles sur l'origines desquelles tant d'erreurs ont été émises et le sont encore journellement. Si dans cette branche importante de l'activité sociale on voit se manifester tant de perturbation, tant de désordre, c'est que la répartition des instruments de travail est faite par des individus isolés ignorant à la fois et les besoins de l'industrie et les hommes et les moyens capables d'y satisfaire ; la cause du mal n'en est point ailleurs (*Doctrine de Saint-Simon*, p. 191-192).

(2) Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce qui se passe autour de nous pour reconnaître que l'ouvrier sauf l'intensité est exploité matériellement, intellectuellement et moralement comme l'était autrefois l'esclave. Il est évident en effet qu'il peut à peine subvenir par son travail à ses propres besoins et qu'il ne dépend pas de lui de travailler (*Exposit. doct.*, I, 105).

complète, que plus elle est prévoyante, et plus aussi il y a société ; que là où il n'y a pas de hiérarchie il n'y a pas de société, mais seulement une agrégation d'individus » (*Exposit. de la doctr.*, p. 428)(1). Ils reprennent donc en les amplifiant et en les aggravant les idées que Saint-Simon avait exprimées sur la nécessité d'un nouveau pouvoir spirituel et d'une hiérarchie nouvelle. Nous avons vu que c'était sur ce point que Saint-Simon s'était éloigné des libéraux ; ses disciples s'en éloignent bien davantage encore en proclamant que « bien loin d'admettre que l'on doive se proposer de réduire toujours de plus en plus l'action directrice dans le sens des sociétés », ils pensent qu'elle « doit s'étendre à tout et qu'elle doit être toujours présente » (*Exp. de la doctr.*, p. 343).

Et ils en arrivent bientôt à une théocratie religieuse. « Que si l'on entend par *théocratie* l'état dans lequel la loi politique et la loi religieuse sont identiques, où les chefs de la société sont ceux qui parlent au nom de *Dieu*, assurément, et nous n'hésitons point à le dire, c'est vers une théocratie nouvelle que l'humanité s'achemine » (*Exposit.*, p. 478 et 193), et ils conviennent peu à peu de prendre pour synonymes les mots « social » et « religieux ». Non seulement la religion dominera l'ordre politique, mais l'ordre politique sera dans son ensemble une institution religieuse.

Voyons maintenant quel est le programme des Saint-Simoniens. Ils veulent substituer une civilisation pacifique et industrielle visant à la production, à l'exploitation industrielle du globe(2), à une civilisation féodale visant à la destruction, et ils arrivent ainsi au système

(1) « Sans les idées de *hiérarchie* et de *pouvoir* il n'y a point de société possible, point de progrès à faire », disent-ils encore.

(2) « Une innombrable et fraternelle population n'ayant plus qu'un même intérêt et qu'une même pensée : l'exploitation complète et méthodique de la planète » (*Produc.*, 125), une exploitation savante, réglée, fraternelle du globe. L'idéal serait que chaque individu ou chaque peuple pût dans tous les cas être livré au genre d'activité auquel il est le plus propre, soit par ses dispo-

de l'avenir, à l'association pacifique, universelle, scientifique, religieuse et industrielle, c'est-à-dire à un système essentiellement industriel, qui aura de plus en plus tendance à devenir une doctrine religieuse. Ils aboutiront finalement à un industrialisme religieux, ou plutôt à un papisme industriel, ainsi que le prévoyait Benjamin Constant dès les débuts de l'école. Leur but c'est l'organisation du travail, qui sera faite de telle sorte que chacun trouvera sa place dans le grand atelier social après avoir appris à le remplir et qui mettra fin aux résolutions. Leur principe de répartition, ils le formulent ainsi : « A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres » (le *Producteur* avait dit : chacun sera doté suivant son mérite, rétribué selon ses œuvres) ; il résulte de ce droit nouveau, substitué à celui de la conquête et de la naissance, en premier lieu l'abolition du droit d'héritage (1), qui dans le nouvel ordre sera transporté à l'état devenu association des travailleurs ; et en second lieu, l'abolition de la propriété (2) qui ne sera plus seulement individuelle mais deviendra sociale.

Ils ont gardé le principe de Saint-Simon, disant que toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration progressive du sens moral intellectuel et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pau-

sitions naturelles, soit par ses antécédents, soit par les circonstances spéciales où il se trouve placé. » Confer sur ce point encore Fourier.

(1) Ils (les légistes et les économistes) prétendent que les privilèges de la naissance sont détruits : Eh ! qu'est-ce donc que l'hérédité dans le sein des familles ? Qu'est-ce que la transmission de la fortune des pères aux enfants sans autre raison que la filiation de sang, si ce n'est le plus *immoral* de tous les privilèges, celui de *vivre en société sans travailler* ou d'y être récompensé au delà de ses œuvres (8^e séance).

(2) Ils nous répètent sans cesse que la propriété est la base de l'ordre social ; nous aussi nous proclamons cette éternelle vérité, mais, qui sera propriétaire ? Est-ce le fils *oisif, ignorant, IMMORAL* du *défunt* ou bien est-ce l'homme capable de remplir dignement sa *fonction sociale* ? Nous aussi, nous répétons, si l'on veut, que la propriété est la base de l'ordre politique, mais la propriété est un fait social, soumis comme les autres faits sociaux à la loi du progrès ; elle peut donc à diverses époques être entendue, définie et réglée de diverses manières (Bazard, *Doct. saint-simonienne, Exposition*, p. 108).

vre, car bien que, comme Fourier, ils veulent assurer à tous les hommes, sans exception (1), le bonheur sur la terre, c'est surtout à la classe pauvre, aux travailleurs qu'ils pensent, et ils sont même dans l'ensemble bien plus démocrates que Saint-Simon.

Dans un article du *Globe* du 9 février 1830, les Saint-Simoniens formulent d'ailleurs ainsi leur programme économique : « Nous voulons l'abolition de tous les privilèges héréditaires sans exception, c'est-à-dire l'abolition de l'hérédité, l'émancipation des travailleurs et la déchéance de l'oisiveté qui les ronge ; il ne peut y avoir honneur et abondance que pour les savants, les industriels et les artistes ; nous voulons que celui qui sème récolte, que les fruits du travail des classes laborieuses ne soient pas dévorés par les oisifs : à chacun selon son travail, à chacun selon ses œuvres. »

Maintenant qui fera la répartition entre les associés ? Ce seront les chefs suivant les besoins du travail et du travailleur.

On voit donc que le rôle de l'état, — dont le mot ne figure pas chez Fourier qui élimine absolument cette notion, comme les Saint-Simoniens éliminent celle de l'individu pour ne voir que l'espèce humaine, et qui, nous l'avons vu, chez Saint-Simon avait une si petite place, — puisque le gouvernement des personnes devait dans son système être remplacé par l'administration des choses, — s'accroît considérablement. Les Saint-Simoniens proclament qu'il peut exister sur la terre un pouvoir légitime, et ils préconisent la soumission absolue à ce pouvoir, dont l'action doit s'étendre à tous, être toujours présente, embrasser l'ordre social tout entier. Ils élargissent donc considérablement les limites du do-

(1) Tous les hommes naissent avec le droit de développer et d'employer dans leur plénitude les facultés diverses que Dieu leur a données. Tous doivent recevoir de la société l'éducation selon la vocation, la fonction selon la capacité, la rétribution selon les œuvres. Voilà la véritable doctrine démocratique, l'égalité véritable, les véritables droits de l'homme (Ibidem, p. x [Préface]).

maine de l'État, transformé en une vaste association des travailleurs. Non seulement lui revient la répartition des instruments, du travail et du crédit, et l'autorité économique centrale, mais toutes les fonctions et tous les métiers vont devenir des fonctions publiques conférées et rétribuées par l'État qui exerce une direction de tous les instants portant sur tous les modes d'activité. Un tel régime ne peut se passer d'autorité, il le suppose, il l'exige. Il faut donc reconstituer une autorité très forte ; cette autorité sera revêtue d'un caractère théocratique et la partie religieuse de la doctrine prédominera de plus en plus. Les Saint-Simoniens professent d'ailleurs qu'il n'y a pas de milieu possible entre l'autorité et la liberté, pas de conciliation entre la centralisation et l'anarchie. La liberté existe bien sans doute dans leur système mais elle ne consiste à leurs yeux que dans le fait d'aimer ce qu'on *doit* faire. On voit la différence avec Fourier pour qui elle consiste dans le fait d'aimer ce qu'on *veut* faire, ce qui est bien différent. Les Saint-Simoniens se sont d'ailleurs énergiquement défendus de favoriser le despotisme ; ils adjurent les hommes de bénir le joug qui s'imposera à eux par la conviction.

Pour rendre applicables tous ces principes, il faut une transformation absolue et radicale des mœurs, des idées, des sentiments, des intérêts. La réforme mentale doit précéder la réforme matérielle ; en d'autres termes, il faut d'abord changer l'homme. C'est ce que Fourier contredit formellement en nous disant qu'il ne s'agit pas de changer l'homme pour l'adapter au milieu, mais de changer le milieu pour l'adapter à l'homme. Il faut inspirer à tous les hommes, développer, « cultiver en eux les *sentiments*, les *connaissances*, les *habitudes* qui doivent les rendre dignes d'être les membres d'une société AIMANTE, ordonnée et forte, préparer chacun d'eux, selon sa *vocation*, à lui apporter son tribut d'AMOUR, d'*intelligence* et de *force* ». Il faut créer entre les hommes cette unité d'action et de pensée que seule peut donner

une croyance religieuse commune. D'où l'importance du problème de l'éducation, la nécessité d'une éducation nouvelle, qui mettra les volontés individuelles en harmonie avec le but général et qui est, à leurs yeux, l'un des aspects prépondérants du règlement social (1). Et ils distinguent l'éducation générale qui fait l'homme, qui développe en lui l'amour, c'est-à-dire l'amour de l'ordre social impliquant l'obéissance absolue à ceux qui commandent, et l'éducation spéciale ou professionnelle qui fait l'ouvrier et qui dirige chacun selon ses aptitudes vers les fonctions d'artiste, de savant et d'industriel.

L'ère saint-simonienne sera marquée par l'affranchissement complet des travailleurs. Elle sera aussi marquée par l'affranchissement des femmes qui restent « frappées de l'anathème porté contre elles autrefois par le guerrier », et qu'il faut relever de la tutelle à laquelle elles sont soumises. « *L'individu social* n'a été jusqu'ici que l'homme ; il doit être désormais l'homme et la femme » (Lettre à M. le Président de la Chambre des députés, 1^{er} octobre 1830, de Bazard et Enfantin). Enfin, elle sera marquée par la réhabilitation de la chair.

Toutes ces idées découlent du principe de la perfectibilité infinie, de la croyance au progrès (2) — à laquelle Saint-Simon était déjà attaché — et de la conviction qu'avaient les Saint-Simoniens que l'humanité est soumise à une loi dont la formule peut se réduire à ces termes : tendance vers l'unité de sentiment, de doctrine et d'activité (3). « L'unité systématique », ce qu'ils appellent

(1) Fourier dit de même que « tout serait manqué en Harmonie si on manquait l'éducation soit en matériel soit en passionnel » (Livre II, p. 15. S. III).

(2) Fourier a vivement critiqué cette idée de perfectibilité indéfinie des Saint-Simoniens. — Et pourtant on retrouve chez lui, comme chez les Saint-Simoniens, la notion du « développement successif de l'humanité ». C'est Fourier qui nous parle du « mouvement social » qui « répugne à l'état stationnaire et tend au progrès » (*Nouveau monde*, p. 418), et qui nous dit que « notre destinée est d'avancer ».

(3) Fourier aussi croit à « l'unité universelle » (c'est le titre d'un de ses ouvrages).

pompeusement « l'unité absolue de l'être », est le principe général de la doctrine. Cette unité, ils veulent l'introduire partout : entre l'homme et la femme formant l'individu social — entre la chair et l'esprit formant l'individu humain — entre le pouvoir spirituel et temporel — entre la religion et la politique, entre la doctrine et l'action.

Ainsi les ressemblances entre les Saint-Simoniens et Fourier sont plus grandes sur certains points que celles entre Fourier et Saint-Simon ; sur d'autres, au contraire, des analogies, que nous avons constatées, qui existaient entre Fourier et Saint-Simon, disparaissent chez les Saint-Simoniens. Sur la critique du présent, Fourier et les Saint-Simoniens se rencontrent, ils se rapprochent, je dirai même : ils se confondent. Mais ils s'éloignent sur l'organisation de l'avenir — bien plus encore que Saint-Simon ne s'éloignait de Fourier — en aggravant ce que le système de leur maître avait déjà d'autoritaire et d'industriel.

Les deux systèmes présentent pourtant ce caractère commun qu'ils ont l'un et l'autre comme but l'association. Mais, comme M. Gide le fait observer, les Saint-Simoniens cherchent la solution des questions sociales dans la socialisation plutôt que dans l'association universelle, ou, comme dit Transon, l'association politique générale. Fourier leur oppose « l'association domestique » ou « le ménage ». Par lequel de ces deux termes extrêmes faut-il aborder le problème de l'association ? En d'autres termes, l'unité doit-elle venir d'en bas ou d'en haut ? Là est la divergence fondamentale entre Fourier et les Saint-Simoniens (1).

(1) Le philosophe Saint-Simon prêche l'association universelle ; fadaise sans portée. La vraie association humaine, pratique et restreinte à un petit groupe, c'est le Phalanstère (Fourier).

CHAPITRE III

Les relations de Fourier avec les Saint-Simoniens.

Fourier et Saint-Simon, à peu près contemporains l'un de l'autre, et dont le but était le même, s'ignorèrent. Il est vraisemblable que Saint-Simon n'entendit jamais parler de Fourier qui passa presque inaperçu jusque vers 1822. Il est certain, en tout cas, qu'il ne prêta jamais la moindre attention à son système : quoi qu'en ait dit Engels Saint-Simon ne doit rien à Fourier. Quant à Fourier, il n'ignore pas absolument Saint-Simon. Il en a entendu parler, il a lu dans les journaux des résumés et des analyses de ses œuvres. Et l'on trouve parmi les manuscrits inédits de Fourier des notes de lecture que M. Bourgin a d'ailleurs déjà citées (page 105 de son livre). Fourier y critique les idées de Saint-Simon en se basant, suivant sa coutume, sur l'exposé — plus ou moins exact — qu'en donne le *Constitutionnel*. C'est une critique de la critique du *Constitutionnel*. Il en cite ou résume l'article, il interrompt ses citations de ses réflexions et de ses boutades. « Mardi 19 septembre 1820. *Constitutionnel-Journal du Commerce*. Analyse d'une brochure de M. de Saint-Simon. Titre. Considérations sur les mesures à prendre pour terminer la Révolution. « On y trouve, dit-il (Citation de l'article), beaucoup de vérités, beaucoup « d'erreurs, des vues originales qui, pour n'être pas « applicables, ne manquent ni de profondeur ni de « justesse ». Je ne sais trop [réflexion de Fourier] quelle peut être la justesse de vues qui ne sont pas applicables

L'auteur travaille-t-il pour quelque autre monde que le nôtre ? C'est le seul cas où ses vues non applicables pourraient être justes. Mais examinons-les et nous y trouverons, selon les paroles du *Constitutionnel*, les illusions d'un honnête homme qui rêve. M. de Saint-Simon pense que le trône a pour appuis nécessaires l'industrie, le commerce et l'agriculture qui sont aujourd'hui les puissances réelles de l'état... Et les propriétaires ne sont donc rien en civilisation, leur condition est pourtant le but ultérieur de toute la classe industrielle et agricole. Par suite de cette nullité politique assignée aux propriétaires, M. de Saint-Simon veut que le pouvoir en France soit exercé par les seuls négociants et les seuls manufacturiers ; il n'appelle qu'eux à la Chambre des députés et leur distribue tous les ministères. Il ne saurait souffrir un légiste dans la Chambre des communes et les hautes administrations. Le journal réfute fort sérieusement les prétentions de M. de Saint-Simon. Comme journal du commerce, il n'ose pas contredire le docte avocat des marchands ; il ne le dément qu'abstraitemment dans cette dernière phrase : « en élaguant de cette brochure... nos « hommes d'état ». Mais si nos hommes d'état se rendent à cet avis, s'ils méditent sérieusement sur cette brochure, la première conclusion qu'ils en tireront c'est qu'ils doivent quitter les ministères et le Conseil d'État parce qu'ils ne sont pas marchands et que M. de Saint-Simon lui-même n'est admissible à aucune fonction puisqu'il n'est ni marchand, ni manufacturier, ni laboureur, à moins qu'il ne veuille compter la fabrique de systèmes au nombre des fabrications utiles à l'état. Le même écrivain, ajoute Fourier, fut inquiété peu de temps auparavant (ceci fait allusion au procès de Saint-Simon, 20 mars 1820) pour une autre brochure qui n'était rien moins qu'un moyen de terminer la Révolution et qui était accusée d'opinions jacobites. »

Telle est l'opinion que dès l'abord Fourier a de Saint-Simon ; et il n'en changera pas, car il n'est pas homme

à varier ses points de vue. Quand il lui fera allusion dans ses ouvrages postérieurs — assez rarement d'ailleurs — (car il s'intéresse davantage aux Saint-Simoniens — qui sont vivants et bien vivants — qu'à leur maître qui est mort), il ne le nommera que « l'économiste Saint-Simon » (1) ou le « docte avocat des marchands ». Il n'aura même pas toujours de tels ménagements et il lui arrivera de traiter le « bonhomme Saint-Simon » de « radoteur économiste ». Une fois pour toutes, il a classé Saint-Simon dans la catégorie de ces « faiseurs de systèmes commerciaux dont le talent est d'encenser tous les vices de l'hydre mercantile ».

Quant aux Saint-Simoniens, ils n'ignoraient pas absolument Fourier, puisque dès 1826 le *Producteur* citait son nom et son œuvre à côté de ceux de Owen et de Aucar (2).

Ce n'est au contraire qu'au début de l'année 1829 (3) que Fourier apprit l'existence des Saint-Simoniens ou tout au moins leur prêta quelque attention. On ne pouvait d'ailleurs plus ignorer ce mouvement d'idées, de propagande et d'action dont les rapides progrès forçaient de plus en plus l'attention de tous les esprits, — ennemis ou amis, indifférents ou favorables — à Paris comme en province et même au delà des frontières. Au mois de mai de cette année 1829, Fourier fut mis en rapport avec les Saint-Simoniens par M. de Corcelles fils qui le con-

(1) Remarquons d'ailleurs que pour beaucoup de contemporains Saint-Simon est un « économiste ». Le secrétaire de Saint-Simon qu'on n'a pu identifier et que j'ai déjà mentionné parle dans son manuscrit de « la doctrine du célèbre économiste ».

(2) « Si à ces entreprises scientifiques et littéraires qui se soutiennent par un plus ou moins grand nombre d'écrivains se joint l'expression des opinions purement individuelles ou à peu près telles que la société coopérative de M. Owen, le collectisme de M. Aucar, la théorie sociétaire de M. Fourier,.... on aura de plus en plus la preuve que les hommes sentent le besoin d'accroître les moyens qu'ils ont de s'entendre, les motifs qu'ils ont de s'aimer. » Examen des faits qui prouvent la tendance de la société à s'organiser, par J. Allier. *Le Producteur*, 1826, t. 2.

(3) Dans son traité du Nouveau Monde publié en 1823, Fourier fait allusion aux Saint-Simoniens en termes assez brefs d'ailleurs et peu précis.

duisit à une de ces leçons publiques qu'ils avaient entreprises pour exposer leur doctrine. Il semble bien que Fourier ne les connaissait pas. Dans la lettre qu'il adresse à Muiron, — son disciple et son ami — pour l'informer de cette visite il ne parle des Saint-Simoniens qu'en termes très vagues. « J'ai différé à vous écrire pour deux raisons... la deuxième est que je voulais conférer avec *quelques membres d'une société* où M. de Corcelles fils m'a conduit mercredi soir, jour de leur séance quinzainale. Ce sont les disciples de feu l'économiste Saint-Simon et rédacteurs du *Producteur*, journal qui est suspendu et qui va reprendre (1). »

Pourtant, il s'inquiétait déjà de cette doctrine qui n'avait que quelques années d'existence, mais qui gagnait sans cesse du terrain et semblait vouloir bouleverser l'opinion, et dont plusieurs de ses amis — Considérant notamment — suivaient avec attention et intérêt les progrès (2). Il voulait « voir ce qu'était la doctrine de ces messieurs et si on pouvait les intéresser à la sienne dubitativement (3) pour les deux branches déjà certaines, avant la sanction de l'expérience, l'économie politique et machinique, l'économie instinctive et sociétaire

(1) Lettre à Muiron, 22 mai 1829.

(2) Je voudrais avoir la place et le tems de vous parler d'un journal intitulé « *L'Organisateur* » et dont j'ai lu les 10 premiers numéros. On doit y développer la doctrine de Saint-Simon. Jusqu'à ce moment on s'est borné à l'attaque de ce qui existe et à faire ressortir la nécessité d'un nouvel ordre social. Il y a des pages que je croirais sorties de la main de l'un de nous.... Ces Messieurs ont déjà des idées très fortes mais ils sont loin d'être entrés dans l'intérieur. Je vous en dirai plus long sur cette doctrine si je vous écris de Dieuze et si j'ai le temps j'en causerai avec M. Just [Muiron]. V. Considérant à Clarisse Vigoureux.

(3) Pellarin, qui essaie de préciser, écrit : « L'auteur de la théorie sociétaire aurait demandé aux Saint-Simoniens de *professer dubitativement* sa doctrine, ce qui semble assez étrange. Il y a certainement ici quelque inexactitude dans les termes. Fourier ne demandait pas aux Saint-Simoniens de *professer* sa doctrine, ce qu'il voulait d'eux c'est qu'ils l'aidassent, de leur crédit, de leurs moyens divers, à monter une entreprise d'association ; sans partager la confiance de l'inventeur dans son système, on pouvait raisonnablement lui prêter son assistance. Considérant souscrivait à la banque d'échange de Proudhon, sans adopter le principe sur lequel elle repose. Pellarin, p. 178. *Théorie de Ch. Fourier*.

ou emploi de tous les instincts, leur éclosion précoce et leur application à l'équilibre sociétaire ». Lettre à Mui-ron (22 mai 1829).

La première impression de Fourier fut, à n'en pas douter, très nettement défavorable ; la doctrine « de ces messieurs » ne lui plut pas. Leurs dogmes lui parurent « faibles, taillés à coups de hache ». « Pour vous donner une idée de leur faiblesse, écrit-il, ils prétendent que feu l'économiste Saint-Simon est un inspiré de Dieu et qu'il y a trois révélations : celle de Moïse, celle de Jésus-Christ, celle de l'économiste Saint-Simon. N'est-ce pas faire des systèmes à coup de hache ? » Les Saint-Simoniens, ce jour-là, avaient pris pour sujet d'enseignement l'éducation et avaient indiqué la distinction qu'ils formulaient : éducation générale ou morale, et éducation spéciale ou professionnelle. Or, leur enseignement a été bien pauvre, s'il faut en croire Fourier. « Si j'avais argumenté, écrit-il, j'aurais pu leur dire : comment, avec la méthode civilisée ou division par familles, pouvez-vous empêcher que l'enfant ne reçoive une douzaine d'éducat-ions contradictoires que la dernière, la *mondaine* vient détruire. Et quant à l'éducation spéciale comment par-viendrez-vous à mettre l'homme à la place où l'instinct l'appelle ; faire éclore dès l'âge de 3 à 5 ans tous ses ins- tincts industriels étouffés souvent toute la vie ; faire de l'homme ainsi que de la femme des industriels robustes et adroits, avant d'en faire des savants ; leur donner cette éducation industrielle et sociétaire à l'âge de 3 à 5 ans, où ils ne sont bons à rien et où on est obligé de les gar- der à vue pour les empêcher de faire le mal. »

Mais, Fourier fut surpris, il s'attendait à trouver chez les disciples de l'économiste Saint-Simon une de ces doctrines économiques qu'il maudissait. Et il y trouvait une religion. Il les entendit avec stupeur « dissenter et argumenter sur la confession dont ils firent l'apologie ». Et Fourier de s'indigner : « Je gagerais bien que des quatre-vingts assistants pas un ne va à confesse à moins de

spéculation en hypocrisie » (1). Il ne fit d'ailleurs part de ses réflexions qu'à son ami Muiron à qui il avoue qu'il se serait « bien gardé de heurter en rien cette société puisqu'il venait pour faire connaissance avec elle ».

Avec l'admirable naïveté et la confiance imperturbable qu'il avait en soi, il ne pouvait pas ne pas s'étonner, lui l'inventeur méconnu, le docte interprète « des plans divins », « dont seul il a sondé la profondeur », le « sage d'entre les sages », (c'est ainsi qu'il se qualifie modestement), que dans Paris « on pût trouver du crédit avec des doctrines aussi faibles ». « C'est une chose pitoyable, écrivait-il, que leurs dogmes faits à coups de hache, et pourtant ils ont un auditoire, des souscripteurs, on y argumente le bureau. » C'est cela surtout qui le frappe, car il y revient souvent dans sa correspondance.

Il y avait dans la société saint-simonienne, déjà puissante, fondée par des hommes jeunes et actifs, des moyens d'action réunis qui pouvaient lui être d'un grand secours. Il était, lui, isolé, à peu près inconnu, n'avait pour disciples que quelques rares amis et essayait d'attirer l'attention de son siècle en publiant le *Nouveau monde industriel et sociétaire*. Il se décida à « sonder cette société » ; peut-être faudrait-il dire qu'on l'y décida, et non sans peine vraisemblablement. Il avait en effet toujours eu une véritable répugnance pour les rapprochements entre sa théorie et d'autres doctrines. Depuis longtemps, ses amis lui conseillaient de « concilier sa théorie avec celle de diverses sectes sans compromettre leurs doctrines, sans supposer une rétractation de leur part ». 16 février 1817 (2). Mais ces conseils n'avaient jusqu'ici réussi qu'à irriter et agacer Fourier

(1) Quelqu'un me conduisit un soir à leur séance où on pérorait en faveur de la confession ; ce sujet me parut étrange dans un auditoire de jeunes gens dont pas un n'allait à confesse ; les chefs n'y allaient pas davantage, car l'un est juif, l'autre protestant,..... etc. *Pièges et Charlatanisme*.

(2) Sur tout cela, voir Pellarin, 2^e édition. *Théorie de Charles Fourier*, p. 254 et sqq.

qui répondait avec nervosité que « toutes les querelles de dogmes n'étaient pas le point essentiel » ; « laissons là la forme, disait-il, et occupons-nous du fond ; quels sont les résultats de leur science depuis 3 000 ans ? L'indigence, la fourberie, l'oppression et le carnage ; dès lors, si je me concilie avec cette doctrine, je donnerai donc les mêmes résultats. Il n'en sera rien. » Mais son intransigeance, dédaigneuse et obstinée au début, s'amollit peu à peu et Fourier céda. Depuis plus de dix ans, il attendait pour bâtir son phalanstère la venue du capitaliste généreux et intelligent qui lui en fournirait les moyens, persuadé que dès que l'essai aurait été, je ne dirai pas tenté, mais fait, et aurait par conséquent réussi, ce dont il ne doutait pas un seul instant, tous les hommes seraient aussitôt convertis à ses idées, que de toutes parts, sur toute la surface de la terre, on verrait se multiplier les phalanstères et qu'on assisterait ainsi en moins de six années à l'avènement universel et définitif du régime harmonien. Malgré ces magnifiques perspectives, c'est inutilement qu'il s'était adressé au roi, aux ministres, aux écrivains, aux banquiers, à tous les grands personnages du royaume. Il n'avait guère eu plus de succès auprès d'Owen, qui avait chargé son secrétaire de lui envoyer ses félicitations. Il était las d'attendre, las d'être méconnu, las de prêcher sans cesse dans le désert de la civilisation. Il voulait faire appel à l'opinion du monde civilisé pour qu'elle proclamât son génie. Pour cela, il se serait adressé à n'importe qui, fût-ce à un économiste ou à un professeur de morale (1).

(1) J'ai vu dimanche dernier... le moraliste J... directeur de la *Revue encyclopédique*. Il y a emmené Canaris et d'autres gens et nous a communiqué à tous sa méthode morale qui a occupé une séance d'une demi-heure. Là-dessus, je lui ai prouvé qu'il était un grand philosophe et que M. Ad. Garnier avait eu grand tort de ne pas le compter comme 6^e école dans le nombre dont il a donné récemment l'analyse dans la *revue ou tableau des productions de 1825*. Ensuite, il m'a fait beaucoup de politesses et voulait même me faire visite. Mais je pensais à part moi : Vilain matin, tu ferais bien mieux de me donner un analyste impartial, cela me serait bien plus utile qu'une visite et des paroles mielleuses. Tou-

D'ailleurs les Saint-Simoniens étaient riches ; ou du moins Fourier le croyait ; « on les disait, écrit-il, protégés par un banquier opulent. » Il vit donc tout naturellement en eux les bailleurs de fonds, sinon certains du moins possibles, de l'expérience phalanstérienne, et, n'ayant en vue que la réalisation de ses doctrines, il tenta — malgré l'accueil plutôt froid qu'il avait reçu d'Owen, et qui n'était point fait pour l'encourager à continuer à sonder ses confrères en utopie — un peu à contre-cœur, j'imagine — les démarches que certains de ses amis le pressaient de faire auprès des Saint-Simoniens, en qui lui-même avait déjà tendance à voir surtout des rivaux.

Dès le lendemain de la réunion, à laquelle il a assisté, il envoie à Enfantin le *Nouveau monde industriel*. « Hier, jeudi, écrit-il à Muiron, j'ai envoyé un exemplaire à l'un des principaux membres de cette société avec une note de dix pages sur les avantages qu'elle trouverait à adopter *en partie* (c'est Fourier qui souligne) la doctrine sociale et à en faire l'essai. » Il exposait dans cette note sa doctrine et l'intérêt essentiel qu'il y avait pour les Saint-Simoniens à la connaître et à en tenir compte. « Je désire, écrivait-il, que votre société après en avoir pris connaissance par quelques uns de ses membres, envisage les moyens de célébrité que lui fournirait un ralliement à cette découverte. » Il insinuait que « des hommes dans la force de l'âge et qui doivent désirer de faire un coup décisif, s'ouvrir une ample carrière de gloire et de fortune, pourraient prêter l'oreille à l'idée de changer de bannière » (1) ; car « quel fruit avaient-ils à espé-

tefois, je pense que la prochaine fois il me donnera un analyste autre que Ferry. Fourier, Paris, 5 avril 1826.

(1) Les Saint-Simoniens connaissent mon traité. Je leur ai envoyé il y a environ deux ans ; ils n'étaient alors que novices, ne sachant trop quelle bannière adopter. Ils avaient d'abord voulu faire une nouvelle philosophie comme on en voit tant chaque année ; ensuite, ils spéculèrent sur une nouvelle religion, idée renouvelée de Laréveillère-Lépeaux et de Robespierre. Ne comprenant rien à cette comédie ni à leur amalgame d'idées qui n'ont aucun rapport, association

rer du patrimoine de Saint-Simon ? C'était chose à discuter. » Tandis que les avantages de la proposition qu'il faisait aux Saint-Simoniens étaient certains et indéniabls, ou du moins lui apparaissaient comme tels. Il supputait tout le prix qu'ils recueilleraient de cette alliance, et exposait « le rôle sur lequel pouvait spéculer la société saint-simonienne en intervenant *dubitativement* sur les branches de la théorie qui présentent certitude matérielle et incontestable même avant la sanction de l'expérience ; telles sont les économies d'extension des machines et l'emploi des instincts que l'ordre civilisé ne sait ni faire éclore ni employer utilement. » Il terminait en disant que cette communication pourrait être le sujet d'une conférence, et demandait un rendez-vous pour s'expliquer et donner tous les éclaircissements qu'on jugerait utiles. Il ne doutait d'ailleurs pas qu'on dût arriver à une entente et que « l'inventeur lèverait *en un instant* tous les doutes par des détails qu'il est, disait-il, difficile de confier au papier » (1).

Enfantin ne manifesta pas l'enthousiasme ou même seulement l'empressement qu'escomptait Fourier, et c'est avec une légère ironie qu'il accueillit la proposition qui lui était faite de « changer de bannière » ; il répondit froidement mais poliment en remerciant Fourier de « la communication qu'il avait bien voulu lui faire ». « Je lirai, écrivait-il, l'ouvrage que vous m'avez envoyé avec toute l'attention que mérite la question que vous traitez, attention qui a été donnée à vos précédents ouvrages. » Faut-il voir là la preuve certaine que déjà Enfantin lisait Fourier ? ou bien faut-il y voir simplement

et schisme religieux, j'en dus conclure qu'ils n'avaient point de doctrine fixe et qu'ils en cherchaient une (...ils en ont changé sept à huit fois). Je me suis présenté à un de leurs chefs et le lendemain je lui adressais mon traité de l'association. J'y joignis une notice et je lui indiquais le parti que sa compagnie pourrait tirer de cette découverte si elle voulait réellement sonder le mécanisme sociétaire, le noyau de démonstration. *Pièges et Charlatanisme*.

(1) La note était signée : Fourier, Rue de Richelieu, Hôtel de Hollande, 45 bis. (Note de 10 pages). Archives saint-simoniennes. Arsenal.

un compliment quelconque, une banale formule de politesse sans signification ni portée véritable ? C'est cette dernière interprétation que nous aurions tendance à adopter.

Mais Enfantin déclinait l'offre d'une conférence, estimant qu'il était « nécessaire avant d'entreprendre une discussion ou plutôt même avant de demander à Fourier quelques éclaircissements sur la note qu'il lui avait remise, qu'il lût le *Nouveau monde industriel* ». « Cette nécessité, ajoutait-il, est d'autant plus indispensable qu'il me semble, d'après votre lettre d'envoi et votre note, que vous ne connaissez de votre côté la doctrine de Saint-Simon que par une ou deux séances de la rue Taranne. Ainsi ai-je cru voir en parcourant, il est vrai fort rapidement votre livre, que vous n'y faisiez mention ni de Saint-Simon, ni des ouvrages de son école. Dans cette position, une controverse aurait peu ou point de résultats avantageux, si même elle ne nous portait point les uns ou les autres à fixer trop promptement nos opinions, vous, monsieur, sur les idées de Saint-Simon développées par nous, et nous sur les vôtres. Je prends la liberté de vous adresser quelques-uns des ouvrages de Saint-Simon et de son école que j'ai en ce moment sous la main, en vous priant d'en prendre connaissance et de recevoir l'assurance, etc... ».

Fourier se montra surpris de cette froideur et quelques jours après il faisait remettre rue Taranne une longue note dans laquelle il développait ses observations et ses objections sur la doctrine saint-simonienne. Enfantin répondit lui-même aux principaux passages de la note de Fourier par une lettre très étudiée et très sérieuse dont le ton de courtoise politesse nuancée d'ironie faisait contraste avec l'âpreté de quelques-unes des objections et des critiques de Fourier. Il répondait en détail « et même par d'assez bons raisonnements, écrivait Jules Lechevalier, faits *au point de vue* de la méthode historique ; mais ces arguments ne reposant que sur des

préjugés saint-simoniens étaient simplement des fins de non recevoir et ne touchaient nullement au fond de la théorie de Fourier ». Voyons, d'ailleurs, les arguments des deux parties.

Fourier prétendait que « c'est par le physique et non par le moral qu'il faut commencer la réforme ». Il opposait à « l'entreprise gigantesque des Saint-Simoniens » la « petite entreprise qu'il proposait et qui n'exigeait qu'un tiers de lieue carrée pour l'exécution » et à la « tendance ploutocratique » des Saint-Simoniens — qui mettaient la société entre les mains des banquiers et des industriels qu'il raillait — sa vieille aversion contre les « tripotiers de bourse », contre le commerce lequel « subordonne le corps social à une classe d'agents parasites et improductifs qui sont les négociants », contre ses procédés déloyaux, contre les marchands « qui ne s'occupent que de tromper l'acheteur » et contre toute féodalité mercantile ou industrielle en général. Telles sont les principales objections développées par Fourier ; il y ajoutait de charitables avertissements aux Saint-Simoniens « qui faisaient fausse route en parodiant le catholicisme et en attaquant pacifiquement ou non la propriété, la religion et le pouvoir » ; il terminait en vantant encore une fois les mérites de sa méthode qui « opérerait sans chicaner ni ministres, ni prêtres, sans s'emparer des finances de France, sans persécution contre ceux qui l'emploieraient, sans irriter la cour et sa garde ».

En somme, Fourier n'examinait que très superficiellement et sans aller au fond des choses la doctrine saint-simonienne ; il parlait des Saint-Simoniens sans bien les connaître et sans les avoir sérieusement étudiés.

Enfantin l'en railla d'ailleurs dans sa réponse qui est plus intéressante et qui présente avec beaucoup de netteté les objections des Saint-Simoniens. « Vous avez laissé passer, écrivait-il à Fourier, à peu près toutes les idées capitales d'organisation sociale. » Il insistait notam-

ment sur la divergence absolue qui séparait Fourier et les Saint-Simoniens, au point de vue de leur conception de la propriété et de l'héritage. « Plus d'héritage par droit de *naissance* mais par droit de *capacité*. » Il considérait comme négligeable l'idée d'une épreuve locale susceptible d'être accomplie, comme le prétendait Fourier, « avec des gens étrangers à la théorie sociétaire, pourvu toutefois qu'ils soient mis dans des conditions telles qu'elles entraînent l'organisation des travailleurs par groupes et par séries », suivant la méthode qu'il préconisait. Il repoussait l'idée de tenter une expérience partielle. Le lieu de l'épreuve ne doit pas être autre, à ses yeux, que le Globe tout entier ou du moins qu'un territoire pris dans son ensemble. Aussi estimait-il qu'il fallait commencer par une « affiliation de prosélytisme avant de faire une association industrielle (1) ». Enfin dans l'œuvre de réformation sociale, il faut, d'après Enfantin, procéder du moral au physique et non pas en suivant la marche inverse comme le veut Fourier, qui pense au contraire qu'il faut commencer par la transformation industrielle de la société. Il reconnaissait d'ailleurs, après avoir signalé ces divergences essentielles, qu'il y avait entre eux des points communs. « Vous souffrez, monsieur, la société où vous vivez vous *pue*, la position relative des oisifs et des travailleurs vous irrite ; c'en est assez pour que de grand cœur les élèves de Saint-Simon vous tendent la main. » Il écrivait, un peu plus loin : « Le sentiment dont vous êtes animé, le dévouement auquel vous vous abandonnez établit véritablement un lien

(1) C'est d'ailleurs, comme nous le verrons, ce que les Saint-Simoniens ont toujours professé : Cfr. « Au sein de l'existence universelle, nous connaissons la destinée de l'humanité. C'est l'humanité *tout entière* que nous venons enseigner et convertir ; vous pouvez comprendre pourquoi nous n'avons pas voulu organiser saint-simoniennement une vallée, un canton. » Transon (*Globe*, 12 fév. 1831). Barrault écrivait dédaigneusement : « Ne serait-ce pas bien présumer à l'association universelle que d'aller fonder une association mesquine, chétive, minable, et dont la trivialité ne sera pas au-dessous de la chose, une association de ménage et de pot-au-feu ? »

entre les élèves de Saint-Simon et vous ». Mais leur entente se bornait à la partie critique ; ils étaient, quant au reste, en parfait désaccord... « Nous adoptons *positivement* le sentiment qui vous a conduit à votre doctrine ; nous adoptons *positivement* une grande partie de la critique que vous faites de ces agglomérations d'êtres hétéroclites, hostiles, qu'on ose appeler sociétés aujourd'hui, mais nous rejetons tout aussi *positivement* la presque totalité de vos vues sur l'avenir destiné à l'humanité ; nous ne les voyons appuyées sur aucune *tendance* indiquée par l'épreuve des faits humains... ».

Ainsi Enfantin et Fourier ne se comprirent pas, comme il fallait s'y attendre ; et sans doute ne firent-ils aucun effort pour chercher à se comprendre. La correspondance qu'ils échangèrent, bien loin de les rapprocher, eut plutôt pour résultat de les éloigner un peu plus l'un de l'autre, et ne fit qu'accuser l'antagonisme et l'opposition entre les idées, le tempéramment, le tour d'esprit des deux hommes et la méthode des deux doctrines (1) : il paraissait à la vérité impossible qu'on pût jamais concilier des principes aussi contradictoires que l'attraction universelle de Fourier et le sacerdoce universel auquel visait déjà Enfantin.

Fourier fut froissé et blessé mais surtout surpris de voir refuser ses offres que très sincèrement il considérait comme avantageuses. Tant d'aveuglement le stupéfiait. Dans une lettre du 5 juin 1829 son ton est changé. Ses illusions sont tombées, il est découragé. Il écrit à Muiron : « Je réponds à votre lettre du 2 juin où vous paraissez croire qu'il sera aisé de manier la société Saint-Simon. Vous tombez à cet égard dans l'erreur que M. Gréa

(1) Il n'en résulta, écrit Fourier, qu'un échange de lettres où le pape répondit qu'il trouvait sa doctrine sublime et qu'il y persistait. De mon côté, je n'insistais pas. « On se contenta de lui conseiller (à Fourier) l'étude des ouvrages de Saint-Simon et il ne fut plus question des *séries passionnées* que pour rire des détails de *ménage* et d'économie sociétaire comme la *Revue française* avait ri des détails d'éducation appliqués aux *bambins* et aux *lutins*. » Page 12. Lechevalier. *Science sociale*.

reproche à ses commettants : celle de prolonger une marche calculée sur des possibilités imaginaires et dont on voit le contraire quand on est sur les lieux. » Il juge déjà les Saint-Simoniens avec moins de réserve et se montre plus sévère à leur égard. Il les accuse d'hypocrisie. « Eux-mêmes ne croient pas plus à Saint-Simon qu'à l'Alcoran... Si j'avais l'air de croire aux niaiseries de son système, ces messieurs diraient : Voilà un hypocrite qui veut nous empaumer. » Et dans une autre lettre, où il expose d'ailleurs de façon fort imprécise et inexacte les doctrines saint-simoniennes : « Il n'est pas possible de penser que la société Saint-Simon n'ait ri de ces sornettes comme vous en rirez. » Ses amis lui conseillaient plus de modération. « Gardez-vous bien, lui écrivait Gabet, de les supposer de mauvaise foi ; dites hautement que Saint-Simon est entré dans la voie de la vérité. » Mais Fourier continue à donner libre cours à son humeur, et dans son dépit naïf, il nous dévoile son but et le rôle modeste qu'il a l'ambition de jouer. Il se contenterait de celui « d'arrangeur » (il nous le dit en termes formels). « Je ne leur ai fait mes propositions que par les voies les plus droites et à *titre d'arrangeur* en leur prouvant que l'on peut, laissant de côté la partie absurde du prédicant Saint-Simon, s'appuyer de tels ou tels détails, tels principes, et les greffer sur une doctrine certaine » (Notons en passant la différence de ton de cette lettre avec celle de 1817 que nous avons citée); et il y revient et y insiste dans une autre lettre encore plus précise : « Je n'ai pu leur proposer mon intervention qu'à titre *d'arrangeur, qui tirera parti de ce qu'il pourra greffer, amalgamer avec la doctrine sociétaire.* »

Remarquons d'ailleurs, — et je crois qu'on ne peut douter sur ce point de la sincérité de Fourier, — que s'il agit ainsi c'est dans l'intérêt des Saint-Simoniens qu'il essaie de « détourner de la voie de perdition où ils s'engagent en jouant au culte et au sacerdoce. » « Saint-Simon lui-même n'a-t-il pas prévu l'écueil où échouerait sa pre-

mière proposition : celle de créer un nouveau christianisme en déclarant hérétiques le pape, les catholiques et les protestants ; il avoue que cela pourra attirer des persécutions à ses disciples. C'est ce qui ne leur manquerait pas et au lieu de les encourager dans cette voie de perdition, il m'a paru bien mieux de leur dire qu'on pourrait négliger ce vicieux ressort, ce brandon de guerre civile et religieuse et greffer la nouvelle doctrine sur le principe simoniste qui établit le droit des industriels ou salariés à un meilleur sort. » « Je ne pouvais, continue-t-il, dire à ces messieurs que le temps a manqué à Saint-Simon, puisqu'il dit avoir travaillé 45 ans à son risible projet dont le deuxième ressort est de s'emparer de la gestion des finances, déterminer le roi à congédier la noblesse, le haut clergé, et même le bas clergé, s'il veut rester dans la religion existante ; congédier aussi les militaires et les légistes et remettre les finances aux industries qui formeraient un conseil SUPERPOSÉ aux ministres, au Conseil d'État et autres » ; « ce faisant, Sa Majesté, dit-il, se trouverait avoir opéré le changement radical qu'ont nécessité les progrès de la civilisation ». ... « Voilà un plan bien séduisant pour la cour, la noblesse, le clergé, les militaires et la judicature, un moyen sûr de faire remettre les finances aux industriels des rues Saint-Denis, la Verrerie et des Bourdonnais (il désigne ces trois quartiers !) il ne se soucie pas des banquiers de la Chaussée d'Antin, parce qu'ils ne remplissent pas leurs salons des marchands de ces trois rues, ou que si l'on en voit parfois chez eux, ils y sont placés au bout de la table !!! *Risum teneatis...* » (1) Il concluait : « C'est donc une société qui cherche ses dogmes sans savoir où en prendre. » Aussi lui proposait-il les siens, en insistant copieusement sur la quantité considérable d'avantages certains qu'en retireraient les Saint-Simoniens, celui de « devenir la première société de Paris, de rallier les fractions de toutes

(1) Lettre du 5 juin 1829.

les autres, s'incorporer peut-être des compagnies formées comme celle des treize millions pour la plantation des landes bretonnes, l'avantage d'avoir la cour dans leur parti, un journal qui serait bientôt le plus couru, etc... »

Fourier avait été, nous l'avons dit, étrangement surpris de voir Bazard et Enfantin refuser tous ces avantages qu'il leur offrait si généreusement. Il imaginait d'ailleurs très bien les raisons de leur refus qu'il expliquait très simplement dans une lettre à Muiron. « Ce qu'ont bien entrevu ces aigrefins c'est que je serais bientôt le véritable chef et que la doctrine de Saint-Simon irait trop vite au fleuve d'oubli; s'ils n'avaient pas encore prêché cette doctrine, peut-être auraient-ils consenti à en épouser une toute nouvelle; mais à présent comment l'amour-propre peut-il se prêter à une chute qu'ils présentent fort bien et qu'aucune phrase mielleuse ne peut déguiser »? Il n'avait pourtant pas perdu tout espoir. « Je ne sais ce que penseront ultérieurement ces messieurs, mais je crains que l'orgueil ne l'emporte sur l'intérêt. »

Peu à peu, l'agacement de Fourier et son dépit se transforment en une véritable haine. Dans toutes leurs lettres, ses amis, Gabet, Muiron, Considérant lui parlent des Saint-Simoniens, font allusion à leur succès, à leur vogue. C'est Gabet qui, non content de lui exprimer son admiration pour les Saint-Simoniens (1), lui déclare que « la doctrine de Saint-Simon semble se rapprocher beaucoup de la sienne » (2) (et l'on pense bien que le rapproche-

(1) On dit qu'il se forme une association nouvelle sous le nom de Saint-Simonisme. Je ne connais ni ses principes ni ses bases, mais d'après ce que j'en ai appris, c'est plutôt une secte religieuse qu'une institution sociale et le mysticisme est loin d'être à l'ordre du jour. Cependant, elle a, dit-on, un grand nombre d'affiliés (1^{er} février 1831).

(2) « J'ai pu me procurer les œuvres de Saint-Simon (1^{er} volume); quoique ce livre ne soit encore qu'une introduction, il m'a donné une haute idée de sa doctrine qui me semble se rapprocher beaucoup de la vôtre. Mais quel est le mode d'organisation? C'est ce que doit m'apprendre le 2^e volume que j'attends avec la plus vive impatience. »

ment de ses théories de celles de « l'économiste Saint-Simon », n'était pas de nature à faire plaisir à Fourier). C'est Muiron qui lui conseille « de dire hautement que Saint-Simon est entré dans la voie de la vérité » et qui cherche à le rapprocher des Saint-Simoniens et à le persuader de leur bon vouloir. Fourier lui répond avec mauvaise humeur : « Quand ils voudront, ils formeront une compagnie actionnaire, mais il faut qu'ils renoncent à leur morale cosaque de s'emparer des successions ; au reste, pour confondre leur pathos évasif, *leur plein sentiment de l'humanité*, je suis toujours prêt à entendre toute proposition d'opérer mais non pas d'adopter leur tartufferie » [Lettre à Muiron, 30 avril 1830].

C'est en vain que Fourier attendit leurs propositions ; les succès de l'école grandissaient d'ailleurs de jour en jour (1) ; deux ans s'étaient à peine écoulés depuis que les disciples de Saint-Simon avaient commencé dans les salles de la rue Taranne devant un petit nombre de personnes la première exposition publique de la doctrine du maître. Maintenant, sur tous les points de la France, à Metz, à Bordeaux, à Toulouse, à Montpellier, à Limoges, à Castres, à Lyon, à Rouen, il y avait des centres de propagation ; dans l'Ouest et dans le Midi les enseignements saint-simoniens étaient l'objet d'expositions régulières. A Paris, les prédications avaient attiré une telle affluence que le local auparavant destiné aux expositions dogmatiques était devenu trop étroit, et qu'on s'était vu obligé de transporter les séances dans la salle plus vaste du Prado et d'instituer un deuxième enseignement à côté de celui qui existait déjà. « Nous avons des correspondants dans plusieurs villes de province et les séances de la rue Taranne sont extrêmement fréquentées. Maintenant que la doctrine a été suffisamment complétée

(1) « Depuis 3 mois nos progrès ont été immenses, notre société est constituée, c'est une association matérielle non pas seulement spirituelle.... A Lodève, à Castres, à Montpellier, à Toulouse, à Metz nous avons des succursales organisées. » Lettre d'Eichthal à Stuart Mill.

pour qu'on puisse sentir sa valeur *comme application*, et qu'elle a été coordonnée au point d'en rendre l'exposition simple et facile, les progrès vont être d'une extrême rapidité », écrivait d'Eichthal, 28 novembre 1829, à Stuart Mill. C'est en effet ce qui se produisit et dans l'automne de 1830, l'impulsion donnée à la doctrine par la révolution de juillet fut telle qu'elle nécessita un grand développement matériel et que la doctrine prit une très grande extension. *Le Globe*, que les Saint-Simoniens avaient pris aux mains des doctrinaires et qu'ils avaient continué, avait été fort bien accueilli; d'ailleurs les Saint-Simoniens ne reculaient devant aucun sacrifice pour accroître le nombre de leurs adhérents. Au bout de quelque temps on avait supprimé l'abonnement et on envoyait le journal à quiconque en témoignait le désir. Des brochures, des ouvrages destinés à propager la doctrine étaient imprimés et distribués gratuitement. Des réunions hebdomadaires avaient été instituées; puis d'hebdomadaires elles n'avaient pas tardé à devenir quotidiennes; des enseignements avaient lieu à Paris à l'Athénée, au faubourg Saint-Germain, au Grand Centre, à la salle Taitbout et chaque branche de l'enseignement de la doctrine avait son jour d'exposition. Des missions parcouraient les provinces. En Belgique même, l'église avait six centres. La doctrine, avait grâce à cette propagande extraordinairement active et chaleureuse, fait des progrès tels que les plus ardents et les plus convaincus de ses adeptes n'avaient jamais osé l'espérer. « Ils se croyaient à la veille de conquérir le monde (1). » On ne s'étonnera donc pas qu'ils n'aient point répondu aux appels que Fourier leur adressait, le moment était vraiment mal choisi. Il est vraisemblable que ces succès, cette vogue du saint-simonisme que les amis de Fourier lui signalaient, et que lui-même, qui avait assisté à quelques séances saint-

(1) Carnot.

simoniennes, avait bien été obligé de constater (1), ne firent qu'accroître son animosité contre les Saint-Simoniens. Il s'irritait de voir que « sans aucun examen on ajoutait foi à leurs simagrées de philanthropie... » qu'on leur fournissait des capitaux, que les journaux prênaient leur doctrine, ou tout au moins parlaient d'eux, ne fût-ce que pour les discuter ou les combattre. « Notre siècle qui se dit positif, écrivait-il, accueille gravement toutes les fadaïses; on voit la jeunesse aller pendant une année entière étudier aux prêches saint-simoniens la nouvelle politique de donner tout son bien aux prêtres de la rétrogradation(2). Sans doute, les dogmes de Saint-Simon étaient absurdes, « en attendant la secte se grossissait avec facilité (3) ».

Fourier était dégoûté et aigri; sa mauvaise humeur s'était changée en une aversion haineuse; une rancune s'amassait en lui, une bile amère. Ses lettres retentissent désormais de ses plaintes et de ses récriminations; on sent à chaque ligne le parti pris, l'acrimonie, l'accent de rancune. On dirait que Fourier a des injures personnelles à venger. En réalité, il fait expier aux Saint-Simoniens les espérances trop vives et trop promptes que naïvement il a mises en eux.

Ses amis cherchaient à le consoler(4). Mais il prenait en

(1) « Les Saint-Simoniens, écrit-il, ont une énorme vogue et pourtant ils n'ont ni moyens ni doctrine. »

(2) *Pièges et Charlatanisme*, p. 9.

(3) « Pour justifier cet accueil fait au charlatanisme, on répond : Le siècle a besoin d'innovation en politique industrielle : le besoin en est si généralement senti qu'on incline pour tout ce qui a une teinte de nouveauté, mais rien n'est plus éloigné de la nouveauté que les antiquailles démagogiques remises en scène par Owen et Saint-Simon qui dévorés de l'envie de former secte et ne sachant rien inventer ont réchauffé et replâtré les visions les plus ridicules des anciens sophistes et des athées de l'autre siècle » (Manuscrits).

(4) « Ne vous lassez pas, écrit Gabet à Fourier, de combattre les obstacles et vous les surmonterez. Regardez les peines que tous les hommes de génie, quand ils étaient comme vous supérieurs à leur siècle, ont eues pour se faire comprendre et renverser les préjugés qui les empêchaient de répandre leurs lumières; mais avec la patience et le temps ils sont venus à bout de leurs desseins » (12 juillet 1830).

mauvaise part les conseils que ceux-ci lui donnaient; ils avaient le tort de lui proposer trop souvent les Saint-Simoniens pour modèle. A Muiron qui l'exhortait à les imiter dans leur propagande, il répondait avec mépris : « Vous voulez que j'imiter leur ton, leurs capucinades sentimentales, que vous nommez effusion de cœur; c'est le ton des charlatans, jamais je ne pourrai donner dans cette jonglerie. Je ne m'attache qu'aux raisonnements péremptoirs » (20 janvier 1831, cité par Pellarin. *Vie de Fourier*, p. 110-117). Mais ce qui mit le comble à l'exaspération de Fourier, c'est l'idée — que sans doute on lui suggéra — mais qu'il adopta avec empressement, que les chefs de la secte saint-simonienne n'avaient en vue que de piller sa théorie et d'en donner les principales vues comme émanant d'eux-mêmes ou de leur maître Saint-Simon. A partir de 1831, les lettres concernant les Saint-Simoniens, que Fourier adresse à ses amis, répètent cette accusation de plagiat (dont nous examinerons plus loin ce qu'il faut penser); il attaque les Saint-Simoniens avec une vigueur et une âpreté de plus en plus grandes; c'est d'ailleurs à peu près toujours les mêmes arguments, les mêmes objections que Fourier leur oppose, il n'y a guère que les injures et les épithètes qui changent et il faut bien convenir que sur ce point son vocabulaire est très riche et presque inépuisable.

C'est alors que Fourier en vint à ce que Pellarin lui-même, biographe respectueux et admirateur passionné de son maître, appelle très justement une « agression », et qu'il lança contre les Saint-Simoniens son factum intitulé : « *Pièges et charlatanismes des 2 sectes : Saint-Simon et Owen qui promettent l'association et le progrès. Moyen d'organiser en 2 mois le progrès réel, la vraie association ou combinaison de travaux agricoles et domestiques donnant quadruple produit et élevant à 25 milliards le revenu de la France borné aujourd'hui à 6 milliards un tiers* » (Bos-sange père, Paris, 1831, in-8, 72 pages) [Un des manus-

crits porte en sous-titre « *protestation contre les plagiat
et les pièges des 2 sectes* » (1).

Fourier se propose dans cette brochure d'exposer, en regard des erreurs et de l'absence de théorie qu'il signale chez ses rivaux, les conditions et les moyens de l'association véritable « de l'association intégrale » que lui seul connaît, dont il a seul donné une « théorie régulière, pleine et sans lacunes, abordant et résolvant tous problèmes, posant hardiment ceux devant lesquels ont reculé tous les économistes. » Il indique d'ailleurs lui-même dans une lettre à Muiron ce qu'il a voulu faire : « ... j'expose fort gaïement dans un court préambule l'absurdité de leurs bases théocratie et mainmorte et le charlatanisme de leur manière ampoulée ; ensuite, j'en viens à leur plagiat.... avant de disséquer leur théorie et leur tactique, j'ai employé trois articles à faire connaître en abrégé les deux sciences qu'ils veulent m'enlever ; ensuite, j'examine leurs astuces. » Tel est le plan général de Fourier ; entrons maintenant dans le détail.

« Les Saint-Simoniens et les Owenistes se flattent de savoir associer ; ils ignorent que pour y réussir, il est seize problèmes, seize conditions à remplir. Leurs méthodes, leurs doctrines, loin de satisfaire à aucune des seize conditions opèrent toutes à contresens. » Ils ignorent la solution de tous ces problèmes, c'est-à-dire le premier mot de la question, ils prétendent qu'ils veu-

(1) Cette brochure est actuellement presque introuvable. On lit dans le catalogue raisonné des publications de l'école sociétaire : « P. et C. des Sectes O. et St S. Br. in-8°, Paris, 1831. Cet écrit entièrement épuisé, sera réimprimé à la fin du dernier volume des œuvres complètes. Ce pamphlet est très intéressant quant aux questions de science et de doctrine ; mais les éditeurs et les disciples de Fourier n'entendent point épouser certaines exagérations et certaines accusations dirigées par l'auteur contre les intentions d'hommes aussi recommandables que M. Owen et aussi honorables que l'étaient la plupart des chefs du Saint-Simonisme. L'auteur, du reste, était revenu plus tard sur ses premières opinions à ce sujet » [ce qui d'ailleurs est tout à fait inexact]. Voici la liste des chapitres : Préambule sur le ressort sociétaire exposé sur le faux progrès — association intégrale — progrès réel, son échelle — résumé sur les astuces des 2 sectes — proposition d'une société de progrès réel.

lent fonder l'association ; « mais ils ne disent même pas laquelle des trois. Est-ce la demie, ou la simple ou la composée ? » Ceci indique le ton général de l'ouvrage qui, bien que dirigé à la fois contre Owen et les Saint-Simoniens, ne vise guère que ces derniers ; c'est contre eux que Fourier s'acharne, et l'on peut dire que c'est contre eux que l'ouvrage est fait (1). Il les invective avec une merveilleuse abondance. Ce sont « des saltimbanques philanthropiques » (p. 5), des « charlatans ascétiques dignes du x^e siècle, des schismatiques suspects et dangereux, des captateurs d'hoiries et de patrimoines, des plagiaires dogmatiques n'ayant aucune idée de leur crû, des caméléons spéculatifs changeant dix fois de systèmes, des cosaques scientifiques pillant et travestissant les idées d'autrui » (p. 47), des frelons scientifiques, des « hérésiarques fardés de philanthropie, trompant méchamment le siècle en lui promettant les deux bienfaits dont il a besoin », leurs doctrines ne sont guère mieux traitées, ce sont « des tartufferies philanthropiques, des billevées de progrès imaginaire, des jongleries, des lubies ascétiques, des caricatures de prophétie » (p. III), « des oripeaux d'hérésiarques féconds en belles phrases. » Ils ne savent pas comment s'y prendre pour associer. « Ils tombent à chaque pas dans des erreurs choquantes, faute de connaître l'industrie attrayante. On voit leur journal déclamer trois cent soixante fois sur ou contre les oisifs (à chaque numéro du *Globe*) (2), et ils restent eux-mêmes dans une oisiveté coupable, ils prétendent connaître l'art d'associer les travailleurs, mais ils ne veulent faire aucun essai, aucune démonstration expérimentale de leur savoir. Du reste, ils n'ont « aucune intention de fonder

(1) « En passant d'Owen à Saint-Simon, vous tombez de Charybde en Scylla. Owen essaie. Saint-Simon rien. »

(2) « Les riches ne veulent pas travailler, nous dit la secte simonienne qui ne saurait écrire une phrase contre la richesse oisive. Si elle est oisive c'est parce que nos sciences n'ont pas su inventer le mécanisme d'industrie attrayante... » *Bon sens*, 1838, 20 août.

l'Association, ni d'opérer le progrès ». S'ils avaient voulu associer, ils le pouvaient ; et même s'ils le voulaient ils le pourraient encore, ils y gagneraient « brillante fortune et lustre éclatant » (p. 47). Ils n'auraient pour cela qu'à accepter les propositions de Fourier qu' « il leur a plu de dédaigner » (1) ; « au lieu d'accueillir la voix du progrès réel qui leur était offerte », ils ont préféré la carrière banale des critiques politiques, des captations d'hoiries, leur pathos superstitieux, leur ascétisme démagogique, leurs schismes, et germes de guerre civile », et ils n'ont rien fait, ils n'ont pas « opéré » comme dit Fourier ; malgré toutes les facilités qu'ils en avaient, ils n'ont fait « aucun bien réel », ils n'ont « introduit aucune grande amélioration généralement reconnue ». Owen, qui n'était guère plus fort qu'eux, a lui du moins tenté un essai, essai qui n'a pas réussi, et qui ne pouvait pas réussir. Les Saint-Simoniens « plus rusés » avec une clientèle décuple du nécessaire « ont eu l'habileté de n'en rien faire et d'esquiver toute épreuve en association industrielle », « brillants en paroles, ils craignent d'échouer en action » au lieu d'aller directement au but, ils gagnent du temps, ils disent qu'il faut avant d'associer prêcher la doctrine par toute l'Europe (2) (p. 27). Mais ce n'est là qu'un prétexte. La vraie raison de leur inaction est qu'ils ignorent tout des conditions de l'association. Aussi se contentent-ils de promettre vaguement une association théocratique-démagogique sans dire comment seront distribués les travaux agricoles et domestiques, c'est-à-dire en oubliant l'essentiel, la base qui doit « s'appliquer avant tout aux trois fonctions agricole, domestique et manufacturière, amalgamées combiné-

(1) D'ailleurs Fourier leur propose de mettre au concours l'invention du procédé. « Si donc les Saint-Simoniens et les Owenistes ou autres sectaires avaient voulu faire franchement l'association, ils auraient mis au concours l'invention du procédé, le mécanisme des passions et instincts, attractions et répugnances, accords et discords... » (Manuscrits).

(2) Ils veulent fonder la cité universelle et ne savent pas fonder le petit canton sociétaire (Manuscrits).

ment et exercées par des masses très nombreuses. » Ils seraient d'ailleurs bien embarrassés de le faire, car ils sont condamnés à cette alternative ou bien « d'essayer une association industrielle sans suivre la méthode de Fourier », — et alors « ils tomberont à plat comme Owen » —, ou bien d'adopter sa méthode ou tout au moins de la « piller en tout ou en partie » (1), — et c'est la seule façon pour eux de réussir car il n'existe pas deux méthodes d'association mais une seule, celle que Fourier a découverte, la méthode naturelle dont l'invention lui appartient. Mais Fourier veille : il signalera le plagiat, qui sera « confondu par un traité publié en 1822 avant qu'il n'existât des Saint-Simoniens, et un plus récent de 1829 intitulé le *Nouveau Monde* » ; Fourier se rassure d'ailleurs en pensant qu'« ils ne manqueront pas s'ils le plagient de faire beaucoup de fautes de mécanisme, d'attraction industrielle », à moins qu'ils ne l'appellent lui-même « pour inspecter les dispositions. »

Et pourtant il est inquiet. Il attribue aux Saint-Simoniens les projets les plus ténébreux : N'a-t-il pas en effet reconnu « à divers indices que les Saint-Simoniens méditent de s'emparer de la théorie d'industrie attrayante ou

(1) « Mais un contre-tems les gêne : le véritable inventeur du régime sociétaire existe. L'impossibilité de travestir sa théorie de l'industrie attrayante réduit la compagnie saint-simonienne à temporiser tant que l'inventeur existera et pourra signaler le plagiat. Elle gagne du tems ; elle distrait l'attention par une intrigue de schisme religieux, par des doctrines théocratique-démagogiques, par des incursions dans la politique du jour, le tout en attendant la mort de l'inventeur. Lorsqu'il ne pourra plus réclamer, la secte simonienne s'évertuera à remanier son invention et s'approprier la théorie du mécanisme sociétaire et du quadruple produit. De là vient qu'ils n'osent pas faire une tentative d'association sur un canton agricole de 300 à 400 familles ni même proposer cette épreuve décisive : ils seraient dans l'alternative de voir leur établissement tomber comme ceux d'Owen, qui étaient en tous points à contre-sens de la nature ou de mettre en pratique la méthode naturelle, sa distribution en séries de groupes contrastés, méthode dont l'inventeur les confondrait comme plagiaires d'un procédé publié avant l'existence de leur secte et annoncé depuis plus de 20 ans (Extrait d'un manuscrit intitulé : Réfutation contre les plagiat de la société saint-simonienne et proposition d'une société de réforme industrielle qui réalisera les biens que les sophistes n'osent pas promettre, le quadruple produit et l'industrie attrayante, fruits de la véritable association).

art d'associer dont il est l'inventeur... c'est une mission de piraterie ; ils attendent qu'un accident quelconque, un décès prématuré les favorisent dans le larcin projeté de sa méthode » (p. 5). Aussi Fourier veut-il dès maintenant les démasquer ; « entrevoyant les intentions de ces corsaires je proteste contre eux et vais signaler leurs intrigues » (p. 9). Il dénonce donc leur plan et leurs mobiles.

« Leur but secret est d'attaquer la religion catholique : c'est là ce qui rallie leurs partisans » (1) (p. 10). Le plan des Saint-Simoniens, pour arriver à leurs fins, peut se diviser en deux parties : l'une politique et l'autre dogmatique (p. 52). Au point de vue politique, le but des Saint-Simoniens serait de « s'emparer de la moitié des donations et legs qu'obtenait annuellement le clergé de France avant juillet 1830 » (2), « les donations s'élevaient de qua-

(1) Leur doctrine, ou plutôt leur semblant de doctrine, est un « masque, une intrigue dont le plan paraît être de renverser la religion catholique, de lui enlever au moins la moitié de ses sectaires et par suite d'exciter des troubles qui ménageraient aux prêtres saint-simoniens quelque moyen de s'emparer du gouvernement ; en attendant, ils se créent des places d'évêque bien payées, dit-on, par les donations de quelques dupes ; il en faut de riches pour subvenir aux frais énormes de cette nouvelle mission » (p. 11). « Les patrons secrets de la secte, les esprits forts ont l'espoir de réaliser le vœu des encyclopédistes : écraser l'infâme. Aussi voit-on que cette secte est poussée, soutenue par des personnages qui gardent l'incognito » (p. 61) et encore : « la Religion est réellement menacée par le Saint-Simonisme qui ne déguise pas son projet de la détruire. Les Saint-Simoniens n'ont rien de menaçant pour la philosophie ; ils en remanient les dogmes et c'est une philosophie de plus » (Réponse à la *Gazette de France*).

(2) « Ladite secte, au nom de son dieu, se crée des fonctions de papes, cardinaux, évêques et curés d'un schisme tendant à établir le plus obscurant des gouvernements la THÉOCRATIE et à ressusciter le plus odieux des rites féodaux, la MAINMORTE, générale et même en ligne directe. De par ce nouveau Dieu, la secte, dans un transport d'amour et de sympathie, somme les Parisiens de lui livrer leur fortune, hoirie ou patrimoine, peu importe ; elle prend tout indistinctement et elle accorde une petite pension viagère à tout bénin disciple, à tout badaud qui lui a remis sa fortune. Les Saint-Simoniens appellent cela organiser : oui, leur bourse. En outre, ils veulent s'emparer du gouvernement et des finances, diriger les rois et peuples, fournir un conseil superposé aux ministres. Ils offrent aux savants une part au gâteau de cette cupide association. *Préface*, p. III. Ils se créent (les Saint-Simoniens) des canonicats oratoires, des papautés et évêchés qu'il faut alimenter par des intrigues peu honorables » (Manuscrits).

tre à cinq millions par an et aujourd'hui que le clergé paraît avoir perdu de son influence, les Saint-Simoniens ont d'autant plus de chances pour obtenir chaque année dans la seule France deux millions et plus en donations de patrimoines ou d'hoiries qui ne leur coûteront que du pathos oratoire, qu'un GONFLEMENT d'amour et de sympathie pour les *bonnes bourses* » (p. 52) (1).

« Leurs moyens sont au nombre de trois » (et nous retrouvons ici les divisions et subdivisions chères à Fourier); ils veulent séduire les femmes, les savants, les artistes et les industriels, aussi ne sont-ils occupés qu'à les flagorner; en réalité, ils leurrent ces trois classes et ils n'ont aucune connaissance de ce qui peut les satisfaire. Ils les « amorcent par quelques perspectives d'émancipation et d'avènement à un rôle qu'on ne fait pas entrevoir, qu'on dissimule avec soin. » Ils veulent « exalter l'imagination des femmes en les élevant au rôle de papesses, cardinales, évêquesses, rôle à l'appui duquel une *jolie femme gonflée d'amour et de sympathie* (cette plaisanterie revient souvent sous la plume de Fourier) pourra facilement capter les patrimoines des jeunes héritiers majeurs et les héritages des barbons tombés en enfance. » « Quand ce nouveau ressort de moisson sera mis en jeu, la récolte annuelle sera peut-être plus copieuse que celle du clergé français avant juillet; mais la secte n'est pas encore assez forte, il faut temporiser..... ils veulent gagner du temps, bien étayer leur intrigue avant de mettre

(1) Fourier va même plus loin dans des notes manuscrites, il ne s'agit plus seulement d'un envahissement politique mais d'un « envahissement universel » que la secte saint-simonienne « médite sous le nom d'association ». « Elle tend, écrit Fourier, à la quadruple invasion des pouvoirs existants : 1° *pécuniaire* (tout absorbé en 30 ans); 2° *politique* (conseil superposé, élections, banques); 3° *industrie* (estimer capacités arbitrairement); 4° *intellectuel* (sous masque de hiérarchie. » Encore Fourier spécifie-t-il que « dans cet exposé du plan saint-simonien » il se borne à signaler « l'envahissement notoire » et qu'il « néglige les on-dit : le plan de baillon universel » — « l'accaparement des journaux a été assuré, ne garantis pas; seulement on connaît l'esprit théocratique saint-simonien de baillon. »

en jeu le ressort des grands miracles, les *jeunes prêtresses* » (p. 53). Et pourtant toutes les flatteries qu'ils prodiguent aux femmes ne servent de rien ; les Saint-Simoniens ont mal jugé de ce qui peut leur plaire, « surtout quand ils les astreignent à subir une inspection sacerdotale dans leurs capacités et dans leurs œuvres ; cela ne favoriserait que le petit nombre, que les plus jolies » (p. 55).

La secte saint-simonienne n'a pas été plus habile avec les savants et les artistes. L'organisation sociétaire réservera au monde savant « des perspectives autrement brillantes qu'un triste avenir de soumission à des théocrates à qui il devrait de viles complaisances pour aider leur machiavélisme, et de basses flatteries sur le gaspillage des hoiries versées entre leurs mains » (p. 56).

Quant aux industriels, ils ne sauraient être heureux en dehors du mécanisme de travail attrayant que le régime saint-simonien est incapable de réaliser.

Pour ce qui est de la partie dogmatique, Fourier, qui, signale le goût des Saint-Simoniens pour les « trinités grotesques », la résume sous ces trois titres : « théocratie fardée de sympathie et d'amour, mainmorte ressuscitée et généralisée, loi agraire en variation en mode consécutif », et en dénonce la misère doctrinale. D'abord, les Saint-Simoniens n'ont pas une seule idée neuve et personnelle : ils sont « stériles en génie personnel et en raison ».

« Au lieu de faire des recherches exactes, ils ont mis en scène quelques antiquailles démagogiques replâtrées, quelques haillons d'athéisme et de théocratie qu'ils ont donnés pour l'art d'associer » (Manuscrits). « Sur tous les points leur doctrine heurte la raison et la nature » (p. 62) ; « alors que « le vrai progrès doit faciliter l'essor « des passions, le régime saint-simonien les étouffe en « tous sens » ; c'est ainsi qu'en voulant supprimer l'héritage ils détruisent l'affection paternelle, l'une des plus fortes qui existent ; ils étouffent l'ambition et l'émulation, car quel stimulant un homme âgé trouvera-t-il dans se's

travaux quand il ne pourra rien léguer à ses enfants ou amis, et qu'il n'aura que la fâcheuse perspective d'envahissement de sa fortune par les prêtres du progrès *en rapacité* » (p. 25). Ils veulent anéantir l'esprit de propriété, qui est d'après Fourier « voie des bonnes mœurs et de l'émulation industrielle » ; la propriété c'est le « palladium du bon ordre » et la vraie association ne tend par conséquent qu'à la consolider. Les Saint-Simoniens commettent d'ailleurs bien d'autres erreurs : ils veulent faire de leurs sociétaires une famille de frères tous unis d'opinion (p. 12) ; ils ne rêvent que « fraternité, qu'amour, effusion de cœur et débordement sentimental (1) » (p. 16) ; et ils ignorent que cette uniformité de caractères à laquelle ils aspirent comme à un idéal est absolument incompatible avec le régime sociétaire, qui s'efforcera non pas de concilier, mais d'utiliser les discords et les

(1) « Vous avez préféré la vieille méthode morale de détruire ou vouloir détruire les passions, anéantir l'ambition en paternité... il sera prouvé que même la classe pauvre voudra dans l'ordre sociétaire que la faculté de tester soit moins limitée qu'aujourd'hui ; et un des bénéfices qu'elle y trouve sera celui des legs aux adoptifs continuateurs d'industrie ; coutume que vous avez depuis peu incorporée à vos dogmes et qui est tirée des miens expliquée, traité (1822), t. 2, p. 528 et sqq. (1829), t. 2, p. 391 et sqq. (Manuscrits). Un préjugé a persuadé que pour associer il faudrait mettre les sociétaires en plein accord, détruire les passions, rendre les hommes tous frères, tous baignés des douces larmes de la sympathie philanthropique. De là vient que les faiseurs de système qui promettent l'association, les O., les St-S., les Bellers... ne roucoulent que tendres sympathies et douce union des cœurs ; ces fadeurs décèlent l'ignorance et le charlatanisme. Il faut en mécanique sociétaire une balance de discords et accords, d'antipathies et sympathies, de répugnances et attractions ; une réunion sociétaire de phalange agricole de grande échelle, environ 1 800 personnes, doit faire éclore au moins 30 000 antipathies et 600 000 discords pour former contrepoids et équilibre sur les accords qui sont de même en grand nombre. C'est donc une sottise rêverie que les perspectives de douce fraternité morale, tendre famille de frères et autres fadaïses que font retentir les jongleurs en association. Les St-S. veulent apprendre aux hommes à s'aimer. Eh ! S'ils s'aiment tous, comment développera-t-on 30 000 antipathies nécessaires au mécanisme d'une phalange agricole de 1 800 personnes. Heureusement la nature y a mis bon ordre et le régime de la vraie association prouvera qu'au lieu de ces amours simoniens chaque homme, femme, enfant discernera bien vite dans sa phalange une vingtaine d'antipathiques qui lui déplairont fortement, qu'il raillera et évitera de fréquenter. Si les antipathies n'avaient pas un emploi utile, Dieu ne les aurait pas créées (Manuscrits).

antipathies, de « mécaniser », comme dit Fourier, et que ces « fadeurs morales » qu'ils recommandent ne sont pas — bien au contraire — ressort d'harmonie ; ils n'ont à la bouche que le mot de progrès, de perfectibilité, ce dont Fourier les raille ; car ces « prédicants du progrès » ne savent pas distinguer l'échelle des progrès à venir ; d'ailleurs leur nouveau dieu Saint-Simon, « qu'ils associent à Jésus et à Moïse fort étonnés de se trouver en pareil trio » (Préface, p. III) et « qu'ils donnent pour dieu de l'avenir », leur « divin maître » « dans les conceptions de qui ils veulent tout encadrer » et dont Fourier reconnaît d'ailleurs loyalement qu'il a « souvent dit tout le contraire des fadaïses que lui prêtent ses disciples » (p. 2) n'en a pas eu lui non plus « la moindre notion » (1). Et pourtant ils n'ont que ce mot de progrès à la bouche, « ils ont bonne grâce à nous le chanter, quand ils sont le plus obscurant des trois partis qui nous conduisent à rebours. » Enfin, les nouveaux apôtres du progrès veulent renverser brusquement les institutions, sans admettre des modifications progressives, ni de transition (2), et méconnaissent ainsi les conditions de toute transformation sociale (3). Sans doute, ils promettent

(1) Ses conceptions bizarres de former les industriels en conseil *superposé* aux ministres, de faire congédier de la cour noblesse, clergé, magistrature et militaires, de n'entourer le roi que de Saint-Simoniens, que d'épiciers et boutiquiers des rues Verrerie et Saint-Denis (Fourier les poursuit toujours de sa haine, voir les lettres citées précédemment et encore *Pièges et Charlatanisme*, p. 42). « Nos oracles de l'avenir ont le front de vanter les boutiquiers, engeance malfaisante qui ne s'exerce qu'à inventer de nouvelles fraudes » ; et c'est toujours le même refrain : Saint-Simon veut qu'on leur livre les finances, qu'on leur donne à table et dans les salons la place d'honneur (p. 42), de leur confier exclusivement la gestion des finances, toutes ces idées saugrenues cousues à un schisme religieux, à un plan de spoliation des riches, à un retour de la mainmorte, à une morale démagogique, à une politique d'anarchie mercantile ; ces monstruosité, — dis-je, — sont des voies de rétrogradation sociale, n'en déplaise à leur dieu du progrès à venir, dieu profondément ignorant sur ce qui touche à l'échelle et aux caractères du progrès (p. 9).

(2) Saint-Simon veut établir *subitement* la mainmorte et la théocratie (p. 54).

(3) Il faut que l'admission de ces libertés puisse convenir sous le rapport de la fortune et des mœurs et quand elle pourra convenir on « ne les introduira que par degrés ». *Pièges et Charlatanisme* (p. 53).

monts et merveilles, ils disent qu'ils veulent supprimer l'aumône, qu'ils veulent supprimer la guerre, transformer le mariage et l'amour ; réhabiliter la chair. Mais ils ne savent pas que l'aumône ne peut pas disparaître avant qu'on ait organisé le régime d'attraction industrielle, ou bien que sa suppression ne serait obtenue qu'en prenant sur la part des riches pour donner aux pauvres, c'est-à-dire par une spoliation des riches qui, certes, n'y consentiraient pas, et que cette spoliation ne serait qu'un palliatif de quelques jours de durée (1). Ils ignorent que la guerre est inhérente à toutes les périodes sociales organisées par familles comme la civilisation, la barbarie. Ils veulent donc nous élever plus haut que la civilisation et ils ne savent pas nous enseigner un mécanisme industriel autre que celui des familles et des couvents » (p. 8). Ils ne savent pas qu' « avant de rien changer au système établi en relations d'amour, il faudra bien des années pour créer plusieurs garanties qui n'existent pas » (2).

Donc, sur tous les points de leur doctrine, les Saint-Simoniens font fausse route ; non seulement il ne se rapprochent pas de l'association mais encore ils s'en

(1) Les sectes saint-simoniennes et owénistes ne sachant pas quadrupler le produit veulent prendre sur la part des riches pour donner aux pauvres les biens en communauté monastique [Manuscrits] et encore : Les Saint-Simoniens veulent (ou feignent de vouloir) donner à la classe ouvrière toute la portion qu'absorbent les fermages, loyers et agios. Le vrai progrès n'est pas de prendre aux riches pour donner aux pauvres, mais de créer par régime d'industrie combinée nouvelle masse de produits suffisante pour satisfaire à la fois riches et pauvres. Les Saint-Simoniens n'ont rêvé que la partie qui satisferait les pauvres et n'ont pas su la mettre à exécution [Manuscrits].

(2) On trouve dans les manuscrits de Fourier une note ainsi conçue : railler Saint-Simon : leur prouver que nous seuls pouvons donner réhabilitation de la chair et liberté réelle des femmes. Chez eux tout est illusoire sur ces deux points. Ils veulent, dit-il, réhabiliter la chair, prétention qui rompt en visière à la morale toujours répressive de la chair. Mais savent-ils faire un bon emploi de ces sens qu'ils veulent réhabiliter (Phalanst., 5 juillet 1833). Fourier reproche d'ailleurs dans un autre passage aux Saint-Simoniens de « vouloir déplacer les sens en voulant les réhabiliter. C'est, écrit-il, dégrader les trois classes de passions que de vouloir prôner les uns et flétrir et comprimer les autres » (Manuscrits). Et il est amusant de voir Fourier « blâmer la licence promise par Saint-Simon. »

éloignent (1). Leur système est plein de contradictions, de lacunes, d'erreurs, d'incohérences et d'absurdités. Ils n'ont qu'un principe louable, un seul (2), rétribuer chacun selon sa capacité et ses œuvres ; encore ce principe n'est-il pas d'eux, et est d'ailleurs vieux comme le monde. Quant aux choses utiles ou désirables qu'ils promettent, ils les ont lues dans les traités de Fourier, mais n'osent, du vivant de l'inventeur, proposer les moyens d'exécution, grâce auxquels ils pourraient tenir et réaliser leurs promesses. « Ils n'ont fait, dit Fourier, que réchauffer les vieilles hérésies démagogiques tendant à spolier les riches pour donner aux pauvres, car ils n'ont pas une idée de leur crû, ce sont des « frelons scientifiques » (p. 10), « riches de verbiage et pauvres de génie, ils pillent et travestissent toutes les idées d'autrui » ; ils « maraudent effrontément » sur le terrain de Fourier et prétendent établir le mécanisme d'association universelle publié par lui dès 1822 (p. 7). « Ce ne serait pas un dommage pour le public — (ajoutons : ni pour Fourier) — si on lui communiquait les inventions pillées, mais la secte Saint-Simon les dénature et n'en prend que le mot sans donner la chose ». La caractéristique des Saint-Simoniens, c'est avec le jésuitisme, le caméléonisme (3),

(1) La doctrine de Saint-Simon est en tous points en contre-sens à la nature ; elle est toujours opposée aux convenances des sens et de l'âme, convenances qu'on ne doit jamais séparer et que la secte Saint-Simon veut toujours isoler (Manuscrits).

(2) Fourier dans un manuscrit déclare que l'une des causes qui « mettent en crédit les Saint-Simoniens » est que « ces prédicants ont l'adresse de se rallier à un principe fort juste qui est l'insuffisance du salaire alloué à la classe ouvrière. »

(3) Fourier note aussi les changements et les transformations du Saint-Simonisme que « quelqu'un lui a communiqués » : 1^o Industriels exclusifs ne comptant que l'ouvrage des mains. 2^o Industriels hiérarchiques plaçant banquiers en tête comme souverains moteurs du monde industriel. 3^o Philosophes positifs. 4^o Historiens prétendus divisant en époques critiques et organiques. 5^o Individualistes reconnaissant que l'antagonisme est le pivot de l'ordre humain. 6^o Religieux chrétiens et ils invectivent maintenant le dieu incomplet des chrétiens. 7^o Physiologistes. Cause première, sensibilité, irritation. 8^o Prêchent maintenant association au nom de Saint-Simon qui n'en dit pas un mot. Après

car les Saint-Simoniens n'ont point de doctrine fixe ; ils en cherchent une et sous prétexte de méthodes transitoires on les voit hasarder cent paradoxes qu'ils abandonnent le lendemain, par exemple leur dogme principal : mainmorte directe et collatérale. Comment donc, avec de telles doctrines, « avec des dogmes si absurdes, réussissent-ils à attirer la foule ? » car il n'est pas niable que « la foule grossit sous la bannière saint-simonienne » (1) (p. 64). « Les uns se font Saint-Simonien par intérêt, parce que les dogmes saints-simoniens sont des « voiles d'in-
« téré personnel », « les épiciers pour obtenir, quand la secte aura triomphé, une recette principale à Lyon, à Rouen ou à Lille — ce qui vaut mieux qu'une boutique de savon » (p. 61) ; les badauds « pour être quelque chose et parce qu'ils se croient des personnages quand ils ont dit : je suis Saint-Simonien ; les autres dans des vues d'ambition pour obtenir une fonction lucrative ou s'ouvrir des chances de révolution ; d'autres enfin par lassitude, parce que tout va si mal qu'on voudrait voir quelque chose de nouveau, parce qu'un besoin de nouveauté travaille les esprits, — et cette dernière raison est exactement observée.

Fourier ne pense point qu'on doive négliger le saint-simonisme. « Il est à craindre plus qu'on ne le pense » « et quoiqu'on pense ». « Il faut s'en défier. » Il a de nombreux appuis, il jouit de la protection du parti anticatholique, il a le projet d'employer les femmes dans sa politique secrète de captation d'hoiries, et d'exploitation de

avoir dénoncé les banquiers et transcrit en mars dans le *Globe* la diatribe de Saint-Simon contre eux, se ravisent en avril et veulent se faire banquiers, créer beaucoup de banques pour le peuple. Quel galimatias de doctrines pour étayer un schisme religieux (p. 63). Et encore : Les Saint-Simoniens ont changé souvent de bannière ; ils ont débuté par l'industrialisme — ensuite, ils ont fabriqué une religion — maintenant, ils font de la politique, de l'opposition, ils se disent libéraux. Lorsqu'on a une invention certaine, on s'y tient, sans essayer tant de carrières (Manuscrit).

(1) C'est avec ces tirades ampoulées qu'on obtient l'héritage des crédules parisiens ! (Manuscrit).

donations et de legs, il amalgame pour cela tous les ressorts : démagogisme, religion, industrie ; le caméléonisme de ses doctrines en fait un Protée qui revêt toutes les formes. Joignez à cela la chance des révolutions fréquentes qui peuvent rallier à lui les parties faibles et dans certains cas une fraction du gouvernement, la tendance des esprits aux innovations politiques et religieuses, et vous comprendrez que devant le péril « plus grand qu'on ne l'imagine » que fait courir le saint-simonisme au monde « toutes les classes, depuis le clergé jusqu'aux libéraux, et le gouvernement soient intéressées à ren-
« verser leur frêle échafaudage. »

Mais cette destruction facile au fond ne suffira point, il faut songer à construire, il faut fonder le régime sociétaire. Et Fourier fait appel pour cette grande œuvre à tout le monde, car le siècle doit tenir à se réhabiliter, à « se laver de sa crédulité aux sectes Owen et Saint-Simon qui le mystifient depuis dix ans » (Manuscrits) et aux Saint-Simoniens eux-mêmes, à ceux-là du moins qui n'ont pas les « cardinalats, évêchés, et le maniement de la caisse ». « Dans toutes les sectes, écrit-il, est une portion mécontente, c'est à elle que j'adresse quelques détails sur le triste dénouement qui attend la secte saint-simonienne et sur le lustre qu'acquerront ceux qui la quitteront à temps pour agir au lieu de parler, pour fonder la vraie association et se rallier à cet effet quelques membres de diverses sociétés (1). » Tel est en résumé dans ses grandes lignes le pamphlet de Fourier.

(1) Fourier dans son manuscrit fait appel aux Saint-Simoniens. Il écrit : « Hâtez-vous de réparer le temps perdu ; *sans quitter vos chefs religieux* (ceci est intéressant) réunissez-vous à nous pour la réalisation... et quand vous verrez au bout de 6 semaines d'exercice les nombreux prodiges de l'industrie combinée, le quadruple produit, l'attraction industrielle, l'équilibre des passions par l'affluence des plaisirs, vous comprendrez que si le saint-simonisme a été louable de donner l'impulsion au régime sociétaire, il devient coupable aujourd'hui de ne pas procéder à la réalisation et de retarder l'avènement de l'humanité aux destinées heureuses. Si une fraction des Saint-Simoniens veut coopérer avec

Fourier avait sans doute grand espoir en sa brochure ; elle devait, pensait-il, écraser ses adversaires, et l'auteur était si satisfait, qu'il comptait bien le « présenter avec lettres et détails de circonstances à ceux dont il recherchait la protection, et d'abord au roi et à deux ou trois ministres ». Mais, malgré sa violence — et peut-être à cause de sa violence — le pamphlet de Fourier n'émut personne. Il ne semble pas que les Saint-Simoniens eux-mêmes y aient prêté grande attention. *Le Globe* n'y fit qu'une brève allusion (1).

nous, leur nombreuse clientèle donnera moyen de profiter de la belle saison pour effectuer la métamorphose sociale sous très peu de temps et mettre un terme à ces misères. Du reste, si les Saint-Simoniens refusent la réunion, notre noyau n'en grossira pas moins ; à nous seuls nous aurons la victoire : ils regretteront trop tard d'avoir hésité à prendre part au plus beau des triomphes quand on leur offrait d'en partager l'honneur. » — Et après le schisme, il renouvelle encore son offre : « Vous changez de marche : la division de vos chefs ne vous laisse pour héritage qu'une tour de Babel ; en attendant que leur quadruple schisme soit débrouillé, essayez de venir à nous *conditionnellement et sans renoncer à vos opinions religieuses*, auxquelles nous ne touchons pas. Liberté à tous en conscience. » Et il leur demande de réfléchir, car « votre position devient précaire : déconsidérés par le quadruple schisme, vous l'êtes encore plus par votre budget mensuel de 140 000 fr., faisant 1 700 000 par an... Vous n'avez pas encore de dogmes fixes sur différents points, pas même de liturgie. Votre nouveau culte est borné à des homélies bâtarde, à des bals et à des soirées. »

(1) Il avait répondu dans son numéro du 24 juin 1831 à un article de l'*Impartial de Besançon* du 19 juin 1831 qui, quelques jours avant l'arrivée des prédicateurs Saint-Simoniens dans cette ville, reproduisait textuellement, ainsi que les saint-simoniens s'en aperçurent plus tard, quelques-unes des critiques de *Pièges et Charlatanismes*. *Le Globe* recommandait à l'auteur anonyme de l'article de puiser à l'avenir ses renseignements à meilleure source ; et déclarait que sa propre bonne foi ne pouvait être suspectée en aucun cas ni par personne. Il répondait ensuite au passage sur les « 4 millions du clergé ». « Que parlez-vous des quatre millions du clergé ? Notre ambition est autrement plus large, nous qui avons la pensée de réunir en une propriété *sociale* toutes les propriétés *individuelles*. Nous ne faisons pas de mystère, nous disons tout haut ce que nous voulons. » Aux reproches qui leur étaient faits au sujet des donations, les Saint-Simoniens répliquaient en avouant qu'ils consacraient tout ce qu'ils possédaient à l'entreprise que leur maître leur avait léguée. Ils énuméraient ensuite tout ce qu'ils avaient fait et terminaient en déclarant qu'ils étaient tout à fait d'accord avec le journaliste de l'*Impartial* lorsque celui-ci déclarait qu'il fallait améliorer non seulement le sort de la classe la plus nombreuse, mais de toutes les classes sans en exclure aucune. Mais ils insistaient sur ce fait que c'est la classe pauvre qui est le plus à plaindre. Sans doute, di-

« Il fut à peine remarqué, même des Saint-Simoniens », écrit Jules Lechevalier. Lambert en dit pourtant un mot dans le cours sur Fourier qu'il fit aux Saint-Simoniens, où il déclare que cette brochure est « absurde », que c'est la « seule qualification qu'on puisse lui donner », et qu'elle est reconnue comme telle par Lechevalier et les amis de Fourier ». Peut-être exagère-t-il un peu, mais il faut avouer que Lechevalier défend bien mollement *Pièges et Charlatanismes*. Sans doute, il reconnaît que ce livre « contient les meilleures critiques des Saint-Simoniens », mais il se rend parfaitement compte qu'elles sont dirigées « si mal à propos et d'un ton si acerbe et en vue d'une autre théorie si peu avancée et si mal connue, qu'elles ne peuvent mordre même sur des lecteurs attentifs et bienveillants ». Pellarin pensait lui aussi que c'était une « excellente » critique mais il était bien obligé de reconnaître que « la forme en était dure; l'écrivain n'épargnant ni les injures, ni les sarcasmes ». Ce qui est certain, c'est que les plus impartiaux et les plus zélés des disciples de Fourier désapprouvèrent au moins tacitement et trouvèrent inopportune cette publication. Certains d'entre eux craignaient que l'agression de ce pamphlet ne desservit Fourier plus qu'elle ne lui serait utile, car « la bile et le fiel semblaient y découler

saient-ils, il peut arriver que la classe riche soit ignorante et immorale; mais de cela on ne peut lui faire un reproche, tandis que la classe pauvre est au contraire en droit d'accuser l'ordre social qui n'a rien prévu ni fait pour développer son intelligence et sa moralité. Trois jours après, le 27 juin, le *Globe* publiait cette note : « Dans notre numéro du 25 juin, nous avons répondu à un article de *l'Impartial de Besançon* dirigé contre notre doctrine. Nous nous sommes aperçus depuis que cet article avait été copié dans une diatribe récemment publiée contre nous par M. Charles Fouriez (*sic*) avec ce titre : *Pièges et Charlatanismes des deux sectes Saint-Simon et Owen*. Il y a bien peu d'impartialité à aller chercher des renseignements sur notre compte dans un ouvrage qui s'annonce sous un titre pareil. » Et sans doute faut-il voir une allusion à Fourier dans ce passage d'une critique faite par le *Globe* d'un ouvrage du baron Massias, qui était un adversaire des Saint-Simoniens, où il est dit que « M. Massias n'est pas de ceux qui croient devoir déchirer les personnes dans l'espérance de discréditer leurs idées et qui pensent que le public peut avoir foi à des raisonnements *cherchés* sous l'empire de la colère. »

plus que l'indignation honnête et pure ». Ils estimaient que Fourier avait « tort de refuser la bonne foi à des tentatives d'association (1) » qui, sans doute, n'étaient pas étayées « d'une véritable doctrine », mais qui n'en constituaient pas moins des essais intéressants et que « les attaques qui portaient sur les intentions s'égareraient complètement » (Pellarin, p. 111). Et Pellarin nous avoue que Fourier eut à se défendre contre le juste blâme de ses plus intimes amis. Muiron lui fit des représentations sur « ses déchirantes invectives » qui « repousseraient les Saint-Simoniens (2) ». Ne voyez pas, lui conseillait-il, dans tous les hommes des ennemis, défaites-vous de cette peur ridicule des plagiaires; soyez moins exclusif; profitez des travaux de vos devanciers et de vos contemporains, soignez votre style ». A quoi Fourier répondait: « Vous prétendez que je vois des ennemis dans tous les hommes; non, mais je sais que ceux qui ne font qu'effleurer mes écrits deviennent hostiles contre moi, en m'opposant leurs préjugés et en me rangeant parmi les charlatans et les intrigants. Ce n'est pas leur intention qui est hostile, c'est leur faux jugement. Tel est le sort de la classe qui m'attribue le projet des philosophes de vouloir changer les hommes et les passions. Et j'ai bien le droit de faire entendre ce reproche puisque les neuf dixièmes de mes critiques tombent dans la même faute. Il paraît que mon débor-

(1) Transon. *Revue Encyclopédique*, en note, p. 291-54-1832.

(2) Ce à quoi Fourier répondait: Vous dites qu'ils sont repoussés par mes *déchirantes invectives*. Qu'y a-t-il de déchirant d'entendre dire qu'on se trompe depuis 3000 ans; que ce n'est pas dans les réformes administratives et sacerdotales qu'il faut chercher les voies du bien mais dans la réforme industrielle. Le principe admis, on peut admettre la conséquence, celle d'*esprits faussés*, de *coutumes vicieuses*. Cela n'est pas flatteur, mais il s'en faut que cela soit déchirant. On doit, dites-vous, avoir pitié des malheureux aveugles qui conduisent des aveugles; mais quand ils les conduisent au précipice, ce serait une pitié féroce que de leur dire: « Vous êtes dans une bonne direction, continuez. » D'ailleurs je n'exprime contre eux ni véhémence colère ni colère moyenne: je les raille.

dement de reproches est encore trop faible... ». « Au préambule je commence à les prendre en défaut sur le fond en ajoutant à leur phrase ampoulée : *ils ne savent même pas associer un village et ils veulent opérer l'association universelle*. Je ne leur crée pas de ridicules, je cite ceux qu'eux-mêmes se créent, et quant à la plaisanterie sur leur *gonflement d'amour*, il faut être insidieux comme M. J... (1) (Jouffroy sans doute) pour voir là de virulentes sorties et de déchirantes invectives (2) » (18 juillet 1831). D'ailleurs Fourier comprend de moins en moins l'admiration que nourrissent ses amis à l'endroit des Saint-Simoniens. Il écrit le 26 juillet 1831 : « Vous admirez le talent de ces MM. (les Saint-Simoniens) à charmer leur auditoire, c'est précisément l'écueil contre lequel il faut se prémunir. Tous les sophistes ont cet art et en abusent. Le vice du public est de les tenir quittes pour de bonnes promesses sans exiger des moyens de succès ». « Il ne se trouvera, ajoute-t-il, dans Besançon ni dans Paris personne pour leur adresser l'argument sur les 10 sous et demi, et leur prouver par là qu'avec un vernis d'amis du peuple, ils en sont les ennemis, les assassins, tant qu'ils refusent de fonder l'association donnant le

(1) Jouffroy était en correspondance suivie avec Muiron. Il lisait Fourier : « ... Je suis d'accord avec vous et les Saint-Simoniens sur la situation actuelle de l'humanité, nous ne différons que sur la bonté du remède que vous et eux proposez, c'est-à-dire sur la doctrine sociale de l'avenir. Je crois à un dogme nouveau... M. Fourier a-t-il trouvé un dogme nouveau ? Les Saint-Simoniens l'ont-ils trouvé ? Je pense que non. Voilà donc ce qu'il y a de commun entre nous. Du reste, je ne fais pas de comparaison entre la vaste et minutieuse conception de Fourier et l'édifice à peine ébauché des Saint-Simoniens. M. Fourier est infiniment supérieur. » (14 mars 1832).

(2) Et encore : « M. Jouffroy m'accuse de sorties virulentes et injustes contre des hommes qui peuvent se tromper : ce sont deux reproches vides de sens. » Et Fourier s'en défend : « Loin d'user de diatribes et de virulence » il ne fait « qu'exposer fort gaiement l'absurdité et le charlatanisme des Saint-Simoniens ; sans doute il dénonce leur plagiat « mais il a le droit de dénoncer qui le vole » ; enfin, après ses démonstrations il a « bien le droit de dire que les Saint-Simoniens sont hypocrites et dénués d'invention » et « loin de donner dans la virulence il ne sort pas du ton plaisant. Mais un philosophe comme M. J. juge cela comme un inquisiteur juge Voltaire. »

quadruple produit, seule voie de salut pour le peuple. »

Fourier se plaignait que les Saint-Simoniens ne parlaient pas de lui et l'ignoraient, et qu'on organisât autour de lui la plus terrible des persécutions, la ligue et la conspiration du silence. Mais voici qu'ils commencent à parler de lui ; il apprend par un de ses amis, Gabet, qui habite Dijon, et qui fait de la propagande pour sa doctrine, qu'un « acolyte saint-simonien de Dijon prétend qu'on ne trouve pas dans son traité une seule idée sociale : « C'est, dit-il, un type bon pour ceux qui veulent organiser *un ménage, une manufacture* », et que son ouvrage est « purement industriel (1) ». « Nous aussi, a dit le prédicateur saint-simonien, nous rendons justice à M. Fourier et engageons ceux qui s'occupent d'idées sérieuses à le lire. Ils y trouveront des moyens ingénieux d'organiser un ménage, une manufacture, mais c'est en vain qu'ils y chercheraient une idée sociale capable de relier les hommes. Le système de M. Fourier est seulement industriel. Le titre de ses ouvrages l'indique assez (2). » Fourier s'emporte. Cette appréciation lui est une nouvelle raison de s'indigner. Il soupçonne les Saint-Simoniens de « vouloir avilir sa découverte en feignant de la louer » (3). « Ce serait une ruse adroite,

(1) Lettre de Fourier au *Globe*.

(2) Sous la signature : Un Saint-Simonien. *Journal de la Côte-d'Or* du 22 juillet. A quoi Fourier répond : « Ainsi l'art d'associer n'est pas une idée sociale ! C'est, dit-il, un livre bon pour ceux qui veulent organiser *un ménage, une manufacture, un et une, seulement un et une*, quoique j'enseigne l'art d'opérer la fusion des ménages inégaux, d'en élever la réunion à 3 ou 400 familles, et non pas *une* et d'y joindre non pas *une* mais environ 50 manufactures, dont une dizaine en genre spéculatif pour la vente et une quarantaine en emploi de ménage et culture. Toutes ses assertions sont aussi exactes. Mon ouvrage, dit-il, est *purement industriel* ; et c'est le seul depuis qu'on écrit qui ait donné un calcul régulier sur l'essor et l'emploi des passions. D'un ton tranchant il décide que ce qui est ignoré des Saint-Simoniens ne peut pas être découvert par d'autres. (Lettre au *Globe*.)

(3) Les Saint-Simoniens avilissent ma théorie en disant qu'elle est purement industrielle et passionnelle, traitant du plein développement des 12 passions appliquées à l'industrie. Ils disent, en feignant de me louer, qu'on trouve dans mon livre des moyens ingénieux d'organiser un ménage, une manufacture.

mais si la ruse est trop visible, elle dégénère en maladresse. Tel est le tort du cercle Saint-Simonien de Dijon (1) ». Muiron, qui essaie de répandre la théorie sociétaire et qui a fondé à cet effet l'*Impartial de Besançon*, lui signale qu'à Besançon également, le prédicateur saint-simonien a parlé de Fourier, dont il a dit qu'il avait perdu le sentiment de l'humanité. « Vos prédicateurs bisontins (les Saint-Simoniens alors en mission à Besançon) disent que j'ai perdu le sentiment de l'humanité. Mais eux ne l'ont pas trouvé, car s'ils avaient quelque pitié réelle des misères humaines, ils fonderaient l'association au lieu de la promettre, au lieu de jouer sur le mot pour nous priver de la chose, nous donner le change sur l'emploi de l'association qui ne peut s'établir que dans l'agriculture » (13 août 1831). Il serait d'ailleurs trop long, dit Fourier, de réfuter toutes les absurdités qu'on lui attribue. Ces prétendus amis du peuple (les Saint-Simoniens) inhabiles à faire les inventions qui pourraient servir le peuple, s'empressent de les étouffer quand elles sont publiées; ils les ridiculisent en feignant de les protéger (2).

Mais il ne suffit pas à Fourier d'être trahi par ses ennemis, il faut encore qu'il le soit par ses amis qui lui attribuent des « absurdités saint-simoniennes ». Gabet, polémiquant avec le cercle saint-simonien de Dijon, a écrit que « Fourier placerait les associés d'après leurs penchants et les récompenserait suivant leurs œuvres » (3).

J'enseigne, au contraire, à opérer la fusion de 400 ménages et d'une dizaine de manufactures avec l'agriculture combinée. Mais c'est en vain, ajoutent-ils, qu'on y chercherait une idée sociale capable de relier les hommes; j'enseigne à associer et non pas à relier, là où il n'y a point de lien antérieur. (Paris, 6 août 1831.)

(1) D'ailleurs « les menus plagats (faits par les Saint-Simoniens) contredisent étrangement votre acolyte de Dijon qui prétend qu'on ne trouve pas dans mon traité de 1829 une seule idée sociale. D'où vient donc que ses chefs y puisent largement? »

(2) Ceci est tiré des manuscrits de Fourier : *Projet de réplique à l'article saint-simonien* du 21 juillet, qui d'ailleurs ne fut jamais envoyé par Fourier.

(3) *Journal de la Côte-d'Or*, 22 juillet. Voici un extrait de cet article : Mais

Ceci fait bondir Fourier qui sermonne ses disciples et écrit à Muirôn : « Si vous envoyez des articles au *Globe*,

pour arriver à ce résultat [que chacun soit placé suivant son talent et récompensé suivant son travail] faut-il inventer une religion nouvelle ? Ne peut-il pas être atteint sans détruire la propriété individuelle, sans attaquer les anciennes croyances ? Le plus grand vice de ce système suivant nous est qu'on ne voit pas comment on parviendra à classer sans erreur les capacités, à distribuer avec impartialité le prix du travail, à organiser la société d'après ces nouvelles vues. Une seule chose est connue, c'est que tout s'opérera par le ministère des prêtres ; mais les rouages qui feront mouvoir l'association sont encore un problème à résoudre et là cependant est toute l'institution. Ce que les Saint-Simoniens cherchent, M. Charles Fourier depuis longtemps l'a trouvé avec un rare bonheur, sans changer la religion d'aucun peuple, ni déranger les propriétés de personne, et en rendant le travail attrayant même pour le plus paresseux des hommes ; Fourier organise la société universelle de manière à placer les associés d'après leurs penchants à les récompenser suivant leurs œuvres et à accroître les richesses dans des dimensions inespérées, ce qui est établi d'une manière si évidente que ses calculs sont mis à la portée de tout le monde. Nous invitons ceux qui ont écouté avec intérêt la doctrine de Saint-Simon à lire les ouvrages de M. Fourier, ils y trouveront d'abondantes émotions de surprise et apprendront avec étonnement qu'il existe des moyens simples, faciles et prompts de constituer l'ordre social de manière à procurer aux riches comme aux pauvres un bonheur dont jusqu'à présent on n'avait pas l'idée (Ces ouvrages de M. Fourier sont le *Traité d'association domestique et agricole* et le *Nouveau Monde industriel*. Ils se trouvent chez MM. Gaulard-Lapier et Tussac, libraires). Voici la réponse que le cercle saint-simonien établi à Dijon y a faite le 28.

« Le Cercle Saint-Simonien établi à Dijon à Monsieur le Rédacteur »,

Monsieur, on lit dans votre numéro du 22 un article saint-simonien signé S. J'attends de votre impartialité la publication de cette réponse.

L'auteur de cet article, M. G. a dit que les nouveaux apôtres mes pères ont bien mérité de l'humanité en apprenant que *la société doit être constituée sur la capacité et les œuvres* (je souligne ces expressions parce que ce sont celles dont on se sert) que chacun doit être placé suivant son talent et récompensé suivant son travail ; mais, ajoute-t-on, pour arriver à ce résultat faut-il inventer une religion nouvelle ? Ne peut-il pas être atteint sans détruire la propriété individuelle, sans attaquer les anciennes croyances. Je réponds : 1^o que pour parvenir à ce but du classement suivant la capacité et de la rétribution suivant les œuvres, nous Saint-Simoniens, ne voyons qu'un moyen, le seul qui existe, l'abolition successive mais radicale de tous les privilèges qui se transmettent par droit de naissance et par l'abolition de l'hérédité de la fortune qui de tous les privilèges est le plus réel et le seul qui subsiste aujourd'hui. Et en effet M. G. prétendrait-il élever au même degré de développement intellectuel et celui qui naîtra sans autre moyen d'existence que la mendicité, par exemple, et celui qui naîtra entouré de toutes les commodités de la vie et en possession de tous les moyens d'éducation ? Evidemment non ! Hé bien ! donc ! comment pourra-t-il apprécier ces différences de capacité d'après lesquelles il veut d'ailleurs que la société soit hiérarchisée. C'est un principe vrai suivant M. G.

veuillez y mettre exactement mes opinions et ne pas m'en prêter d'autres : Gabet est tombé dans cette faute

que chacun doit être rétribué suivant ses œuvres, mais il lui répugne de porter atteinte à la propriété individuelle. M. G. ne voit-il pas qu'il émet une proposition contradictoire, que la propriété individuelle que nous voulons détruire est celle qui n'a d'autre mode de transmission que la succession par droit de naissance et qu'en même temps que celle-ci ne peut être établie la rétribution suivant les œuvres puisque par elle certains individus naissent rétribués avant même d'avoir fait des œuvres et avec le droit de n'en jamais faire. M. G. continue : « Le plus grand vice de ce système suivant nous est que l'on ne voit pas comment on parviendra à classer sans erreur les capacités, à distribuer avec impartialité le prix du travail, à organiser la société d'après ces nouvelles vues. Et plus bas il dit : « Que ce que les Saint-Simoniens cherchent (bien que nous ne cherchions plus) M. Fourier l'a trouvé avec un rare bonheur, sans changer la religion d'aucun peuple, sans déranger les propriétés de personne et en rendant le travail attrayant même pour le plus paresseux des hommes, il organise la société universelle de manière à placer les associés d'après leur penchant, à les récompenser suivant leurs œuvres. » M. Fourier parviendra à l'association universelle sans rien changer à la religion d'aucun peuple, et cette association est fondée sur le principe de classement suivant la capacité ! Comment s'associera-t-il donc sans changer sa religion, le chrétien qui veut rendre à César ce qui appartient à César, car ce qui appartient au même César ne lui appartient pas le plus souvent par droit de capacité. M. Fourier placera chaque associé suivant ses penchants et M. G. comprend cela : nous, Saint-Simoniens, voulons les classer suivant leur degré de capacité qui selon nous est déterminé par la force de leurs penchants et M. G. ne comprend plus. M. Fourier rétribue ses associés suivant leurs œuvres, et il consacre le principe de succession établi et cependant M. G. le comprend. Nous aussi nous rendons justice à M. Fourier et engageons ceux qui s'occupent d'études sérieuses à le lire. Ils y trouveront des moyens ingénieux d'organiser un ménage, une manufacture, mais c'est en vain qu'ils y chercheraient une idée sociale capable de relier les hommes, le système de M. Fourier est seulement industriel. Le titre de ses ouvrages l'indique assez. *Un Saint-Simonien.*

Gabet réplique :

« A Monsieur le Rédacteur du *Journal de la Côte-d'Or*,

Ce n'est pas pour répondre à ce qui m'est personnel dans la lettre du cercle saint-simonien que je prends la plume. Je veux seulement observer qu'il ne connaît pas tous les ouvrages de M. Fourier et qu'il induit le public en erreur en disant que *c'est en vain que ceux qui s'occupent d'études sérieuses*, etc... Le système de M. Fourier, ajoute-t-il, est seulement industriel... J'invite le cercle saint-simonien à ne pas juger ces livres par leurs titres et surtout à lire le traité d'Association domestique agricole. Il y trouvera EN ABONDANCE des idées sociales capables de relier les hommes et il se convaincra que l'auteur y a tracé un plan complet d'organisation sociale. Si un jour la civilisation change sa forme d'association, ce qui doit arriver avant peu, ce sera pour adopter celle de M. Fourier et les Saint-Simoniens seront les premiers à l'embrasser avec ardeur car ils sont sur la voie qui y conduit. »

en répliquant aux Saint-Simoniens. Il dit que je placerai chaque associé selon ses penchants. Non, je ne placerai personne. J'enseigne que le mécanisme qui fera éclore tous les penchants industriels leur fournira un emploi lucratif, et dans cet ordre où tout travail sera accessible à chacun, chacun aura à se placer lui-même selon ses penchants, sans que moi ni aucun directeur y intervienne. Ce serait tomber dans l'arbitraire des prêtres saint-simoniens qui veulent se faire juges des capacités et déterminer le placement de l'individu (1). »

Muiron continue d'ailleurs à lui reprocher ses « préventions excessives » contre le Saint-Simonisme. Fourier lui répond : « Vous me soupçonnez de colère aveuglée contre les Saint-Simoniens ; ce n'est pas colère, c'est mépris fondé... » « D'ailleurs, ajoute-t-il, je les attends ; ils me trouveront toujours disposé quand ils voudront faire le bien ; mais il suffit de leur verbiage philanthropique pour m'éclairer sur le compte de ces histrions qui disent que j'ai perdu le *sentiment de l'humanité*. » Malgré tout, Fourier n'avait pas encore abandonné définitivement l'idée de s'adresser aux Saint-Simoniens. « Je m'adresserai volontiers, selon votre avis, écrivait-il, à M. Michel Chevalier, mais il faut voir auparavant s'il y aura quelque chose de réel dans la promesse faite par celui de Besançon (2) de faire valoir ma théorie et s'il ne finira pas, comme celui de Dijon, par me bafouer en feignant de me protéger. » Maintenant, il se défiait un peu, car « telle est la tactique des Saint-Simoniens : toujours un masque tutélaire, une gasconnade sympathique. Si on les laissait aller, si l'on comptait sur leur protection simulée, on serait bien

(1) [13 août 1831.] Donc dans le système fouriériste comme dans celui des Saint-Simoniens c'est le règne des capacités. Mais Fourier charge la nature qui les a produites du soin de les mettre à leur place.

(2) Nous verrons plus loin que « celui de Besançon » n'est autre que Jules Lechevalier qui avait promis à Muiron d'examiner sérieusement les ouvrages de Fourier et d'en rendre compte dans le *Globe*. (Lettre du 16 janvier 1832).

vite coulé à fond par cette protection même qui est le baiser de Judas » (1).

Fourier eut d'ailleurs bientôt l'occasion de triompher. Le *Globe* du 31 août, exposant en effet très franchement et très nettement la situation, avouait que l'état actuel des ressources des Saint-Simoniens ne leur permettait de continuer que jusqu'au 5 septembre la publication du journal. Celle-ci n'avait jamais été considérée par les Saint-Simoniens comme une spéculation, mais comme une œuvre d'apostolat, et parmi toutes les manifestations de la doctrine, écrites ou orales, elle avait joué un des rôles les plus importants ; aussi les Saint-Simoniens voulaient-ils distribuer au public l'enseignement écrit du *Globe* aux mêmes conditions que l'enseignement oral des missions et prédications, c'est-à-dire gratuitement. Or, depuis le mois de novembre jusqu'au 31 août, le *Globe* avait coûté 120 000 francs, déduction faite des abonnements. On n'avait pu subvenir à ces dépenses qu'en réalisant une partie des propriétés appartenant aux membres de la famille saint-simonienne. Mais, d'après les Saint-Simoniens, des retards s'étaient produits dans la réalisation de ces propriétés, ce qui avait amené de graves difficultés à la continuation du *Globe*. Aussi les Saint-Simoniens faisaient-ils, sans détour, appel aux personnes qui « ayant de la sympathie pour eux et leurs principes, voudraient bien s'associer à leur œuvre, et particulièrement à celles qui, sentant la portée de leurs travaux et ne pouvant y prendre part directement et personnellement, pourraient du moins y contribuer par leurs capitaux. » Ils offraient en garantie la réalisation successive des propriétés immobilières leur appartenant et dont la valeur s'élevait à plusieurs centaines de mille francs.

(1) Ils ne sont pas encore assez forts pour persécuter et ils ont pour consigne générale de flatter l'homme qu'ils veulent étouffer... D'ailleurs, ce sont des théocrates et par suite des cloaques de vice et d'hypocrisie. On voit qu'ils ont bien pillé les jésuites dans leur tactique de s'attacher à capter les hoiries et de suivre strictement l'impulsion des chefs. *Eritis sicut baculus*.

Les événements donnaient raison à Fourier qui pouvait tirer quelque orgueil de cette constatation. « Les Saint-Simoniens, écrit-il joyeusement à Muiron (lettre du 19 septembre 1831), ont, comme vous l'avez pu lire dans le *Globe*, tiré le canon d'alarme (31 août) disant qu'à défaut de secours, le *Globe* ne paraîtrait plus passé le 5 septembre. » L'occasion parut bonne à Fourier de leur faire la leçon et il leur écrivit, le 2 septembre, une lettre où « sans leur dire aucune chose désobligeante » il présentait un « parallèle de leur situation avec celle où ils se trouveraient s'ils avaient fondé l'association au lieu de la prêcher » (1). Et il écrit naïvement : « A cette lettre, ils n'ont rien répondu, pas même un accusé de réception » (Paris, 19 septembre 1831).

Les Saint-Simoniens firent mieux, ils la publièrent, tardivement d'ailleurs, plus d'un mois après l'avoir reçue — dans le numéro du 19 octobre seulement. Fourier y reprenait avec plus de modération ses critiques habituelles et montrait aux Saint-Simoniens la situation où ils se trouveraient « s'ils avaient tenu au lieu de *promettre* » (2).

Avec sa puissante imagination et sa précision coutumière, il décrivait aux Saint-Simoniens, dans les moindres détails, ce qui serait arrivé s'ils avaient consenti à écouter ses conseils et leur faisait le tableau des « succès qu'ils avaient manqués » par leur obstination à ne pas vouloir le faire (3). S'ils avaient « manœuvré pendant l'hiver de manière à pouvoir installer au premier mai

(1) Lettre à Muiron (19 septembre 1831).

(2) Messieurs, en voyant votre journal du 31 août faire des signaux de détresse (je ne l'ai lu qu'aujourd'hui) je crois devoir vous adresser un parallèle de la situation où vous vous trouveriez si vous aviez suivi la voie droite en prosélytisme sociétaire ; si vous aviez fondé l'association au lieu de la prêcher ; si vous aviez TENU au lieu de PROMETTRE.

(3) Cfr. « En proposant franchement à leur nombreuse clientèle de former une compagnie actionnaire avec hypothèque sur la phalange à fonder, ils auraient pu déjà entrer en exercice au printemps de 1831... Mais l'orgueil les a égarés » (Manuscrits).

un noyau d'association, un germe en basse échelle de 6 à 700 » (la moyenne échelle étant de 11 à 1200 et la grande échelle de 1700 à 1800) « en moins de deux mois l'épreuve eût été consommée » et « dès le mois de juillet toute l'Europe aurait été informée que l'association industrielle ou réunion des trois industries productives : culture, fabrique et ménage, est possible, que la richesse va quadrupler, que les travaux seront transformés en plaisirs ; que la métamorphose va s'étendre à l'humanité toute entière. » « Aussitôt, tous les propriétaires de domaines auraient demandé la paix, se seraient ligués pour forcer les souverains au désarmement » (1), en même temps on aurait pu « annoncer et garantir au peuple, l'abolition très prochaine de tous les impôts anciens et malfaisants.... car il serait avéré que le produit de la France qui compte aujourd'hui pour six millions un tiers s'élèverait à six milliards et plus, par la suite... Si l'on prélève au budget de paix un milliard sur six, le fisc en réduisant l'impôt de moitié, du sixième ou douzième, aura deux milliards plus cent millions d'épargne sur la perception, et davantage sur les ministères de la guerre et de la marine. Le fisc aurait donc un milliard deux cents millions de superflu à employer : un tiers à la compensation des impôts supprimés : un tiers à l'extinction de la dette, un tiers aux travaux publics. « Avec cette perspective de quadruple produit et doublement de revenu fiscal, malgré le dégrèvement de moitié, on aurait pu emprunter et anticiper sur le revenu futur pour supprimer, dès cette année, les droits réunis et la taxe du sel. » Cette bonne aubaine aurait mis en crédit la religion saint-simonienne bien mieux que ne font des prédications stériles.

(1) « Ceux de Russie et de Hongrie, qui ont beaucoup de terres incultes auraient été les plus ardents à vouloir la paix, elle aurait été conclue dès le mois d'août même par la Pologne, car chacun aurait insisté sur la nécessité de cesser le massacre au moment où les ouvriers vont devenir si nécessaires, si précieux. »

Tous ces résultats merveilleux c'est aux Saint-Simoniens qu'on les devrait et « leur société aurait été proclamée libératrice des peuples, comblée, accablée des faveurs de tous les monarques ». « Ils auraient déjà un bénéfice de 30 000 000 *réalisé* sur une seule branche des profits attachés au rôle de fondation du germe du noyau sociétaire... (1) Leur journal aurait 50 000 abonnés au lieu de 500 et l'Europe serait forcée de le lire... Enfin ils auraient eu le roi, la cour et les grands pour souscripteurs... » On aurait fait prendre des actions à don Pedro, au dey d'Alger; ç'eût été un bon stimulant, ajoute Fourier qui parsème ses vues utopiques de remarques judicieuses, pour faire signer les Français.

Mais les Saint-Simoniens n'ont pas voulu « suivre la voie droite en prosélytisme sociétaire (2) ». « Au lieu de

(1) Voici, à titre de curiosité, comment Fourier en établit le calcul : « Cette fondation du noyau en basse échelle exige 6 000 000, mais seulement deux en effectif parce qu'on obtient aisément des crédits pour 4 000 000 dans une affaire où il y a hypothèque bien solide. Il vous resterait donc quatre millions d'actions en réserve et pour élever le noyau de troisième en première échelle, vous auriez encore 12 000 000 d'actions à émettre, total : 16 000 000 ou 16 000 actions de réserve à placer. Elles seraient enlevées, soit à cause de la certitude *acquise* sur le quadruple produit, soit parce que le canton de fondation aura pendant trois ans des avantages notables sur les autres, et d'abord le tribut des curieux payants. Ainsi vos seize mille actions de réserve (mille francs pièce) se placeraient aisément à trois mille francs, ce qui donnerait 32 000 000 de bénéfice. Or, il serait déjà réalisé car vous auriez commencé le placement dès le premier juillet. Ainsi, au lieu d'un appel au soutien d'un journal, vous auriez 30 000 000 en portefeuille et de plus, une recette de 5 000 francs par jour, trois cents curieux admis à un louis. Ladite recette serait sextuplée, octuplée en mai 1832, soit 1 800 curieux par jour à trois louis, à l'époque où vous installeriez le plein mécanisme à 1 800 personnes. Quant à votre journal qui pourrait seul rendre compte, jour par jour, des progrès de la mécanique sociétaire, au lieu de décliner à 500 abonnés, il en aurait eu 50 000, trois fois plus que le *Constitutionnel*, car toute l'Europe serait forcée de le lire, vu que lui seul donnerait le bulletin journalier de l'établissement d'où dépendrait le sort du monde entier. »

(2) Fourier revient très souvent sur le refus que les Saint-Simoniens ont opposé à ses offres. « Avec moitié de leur dépense annuelle estimée 1 200 000 fr., avec 600 000 francs on fonderait une réunion sociétaire en bas degré. À l'aspect des grands bénéfices qu'elle donnerait et des germes d'attraction indus-

tenter l'essai de ce beau mécanisme, qui satisferait tout le monde », ils ont préféré la vieille méthode morale de détruire ou de vouloir détruire les passions ; ils ont adopté une doctrine si rebutante qu'elle n'a pour sectaires que des spéculateurs sur la fortune d'autrui « et qu'ils sont obligés d'avouer que le public abandonne leur journal et que leurs élucubrations ascétiques ne sont pas goûtées. Aussi sont-ils si embarrassés qu'ils abjurent leur doctrine pièce à pièce (1).

« Il n'en restera rien quand elle aura été réfutée par un parallèle des vrais moyens d'amélioration et de progrès réel. » Et Fourier reprend sous une forme plus modérée et plus atténuée ses critiques du Saint-Simonisme, toujours les mêmes.

En terminant, il leur donne paternellement des conseils : « Quand on est engagé dans une aussi mauvaise thèse, le seul parti sage est de l'abandonner : vous seriez encore à temps de mettre la main à l'œuvre, agir au lieu de parler... Vous n'avez pas voulu faire ce que les pompiers appellent *la part du feu*... Vous n'avez pas voulu faire la part de l'inventeur et vous perdez tout. Il vous eût été facile d'essayer la méthode naturelle, les séries passionnées ; vous auriez eu pour votre part le bénéfice de fondations détaillées précédemment et les récompenses de fondation qui seront décernées aussitôt que la hiérarchie sphérique sera constituée. Moi, j'aurais eu

trielle qui s'y développeraient, chacun opinerait à fonder le plus haut degré : celui de plein essor des passions contrebalancées par l'affluence des plaisirs. Un seul échantillon de ce bel ordre qui est la destinée de l'humanité suffirait pour étendre à l'instant cette méthode au globe entier, métamorphoser les villages et cités en 500 000 phalanges d'harmonie industrielle et sociétaire. Telle est la palme qui s'offrait aux Saint-Simoniens. Ils seraient parvenus au faite de l'opulence et de la gloire : ils ont préféré ne rien faire » (Manuscrits).

(1) Fourier a signalé à plusieurs reprises ces « abjurations ». On trouve dans ses notes manuscrites : « les 22 juillet et 7 août 1831 les Saint-Simoniens ont abjuré dans le *Globe* leurs dogmes sur l'hérédité, ils ont admis l'hérédité directe. Peu de temps après, ils ont admis l'hérédité indirecte en prenant sur ma théorie l'un des 48 ressorts de ralliement, celui de l'adoption spéciale au titre de continuateur d'industrie récompensé par un legs. »

l'honneur de l'invention, ce n'est pas trop prétendre », mais ils courent au même dénouement qu'Owen. Leur secte va à des écueils certains.

« Quoiqu'il en soit, je dois, à titre d'inventeur du mécanisme sociétaire, dénoncer ceux qui spéculent sur le mot pour nous priver de la chose, et quand j'ai publié, il y a trois mois, un factum sur les sectes Owen et Saint-Simon, loin de m'emporter (comme vous l'avez dit le 13 juillet) j'ai au contraire poussé trop loin les ménagements, car j'aurais pu disséquer vos doctrines avec plus de succès que le baron Massias.... il est trop négatif dans sa critique; c'est le vice de tous les journaux qui ont parlé contre votre secte : si j'avais été le collaborateur de l'un d'entre eux, j'aurais traité l'affaire au sens positif et donné le moyen de faire le bien promis par les deux sectes O... et S.-S... ; cela ne tardera guère (1). »

Les Saint-Simoniens accueillirent ironiquement la lettre de Fourier. Si utopiques que fussent leurs projets et bien qu'ils eussent déjà perdu le sens du réel, les avantages que leur promettait Fourier s'ils appliquaient son système, leur parurent excessifs et déraisonnables ; ils étaient nerveux, un peu agacés sans doute aussi par les accusations de plagiat qu'on commençait à lancer contre eux. Ils publièrent la lettre en la faisant précéder d'une note (2) où ils déclaraient que : Pour en finir soit avec les accusations de plagiat, soit avec les prétentions de M. Fourier et de ses disciples, ils publiaient une lettre adressée par M. Fourier aux chefs de la religion saint-simonienne, à l'occasion de l'article du 31 août ; lettre dans laquelle se trouvaient indiqués les moyens infailli-

(1) La lettre est signée Ch. Fourier, rue de Richelieu, 45 bis.

(2) « Quelques personnes qui ne pouvaient plus contester la supériorité de nos doctrines nous ont accusés de plagiat. Suivant elles, nous aurions puisé les éléments dont se compose le système social, tel que nous le concevons, à des sources que nous aurions eu grand soin de cacher. On a particulièrement signalé M. Fourier comme l'un des écrivains auxquels nous aurions fait le plus de ces emprunts frauduleux » (*Globe*, 19 octobre 1831).

bles, suivant M. Fourier, pour donner un immense développement à la société saint-simonienne, pour attirer une trentaine de millions dans ses coffres et pour mettre les Saint-Simoniens à même de *sauver la Pologne*. » Ils distribuaient ensuite quelques éloges à Fourier, reconnaissant qu'il y avait chez lui « une grande virtualité » et qu'il avait même souvent critiqué l'organisation sociale actuelle avec une sagacité rare (1).

Mais dans quel but avaient-ils fait cette publication ? Transon et Lechevalier (2) affirment que c'est dans le but de nuire à Fourier et de le ridiculiser. C'est possible et même très probable ; la note tendrait à le prouver. Ce qui n'est pas douteux, c'est que cette lettre n'était pas écrite pour le public. Fourier lui-même le déclare (3). Et Lechevalier pense que « la publication de cette pièce sous le voile d'une douceuse impartialité cachait le dessein de discréditer les idées de Fourier ». Néanmoins, plusieurs des amis de Fourier accueillirent avec joie cette publication. Ce qu'ils désiraient depuis longtemps, c'est qu'on parlât de leur grand homme, qu'on s'occupât de sa découverte (4). L'insertion de la lettre

(1) Nous reconnaissons, au reste, écrivaient-ils, qu'il y a chez M. Fourier une grande virtualité. Il a même critiqué souvent l'organisation sociale actuelle avec une sagacité rare (en note : voir surtout la préface du *Nouveau Monde industriel*) ; mais il s'est engagé de bonne heure dans une fausse voie où toujours il a été plus avant parce qu'il a toujours travaillé à l'écart des hommes ; et aujourd'hui, de conséquence en conséquence, il est arrivé aux rêves les plus bizarres comme il s'en trouve dans la lettre ci-dessous (*Le Globe*, 19 octobre 1831).

(2) Michel (Chevalier) a inséré dans son journal une lettre que Fourier n'avait pas écrite pour le public et cette lettre a été insérée à votre connaissance dans l'intention formelle d'écraser Fourier par le ridicule (Lettre à Enfantin, janvier 1832).

(3) « Ils ont inséré ma lettre parce qu'elle les compromettait peu, elle n'était pas faite pour le public » (Lettre à Muiron, 10 novembre 1831).

(4) Lettre de Considérant à Fourier : « Samedi midi, sans date... et remercions Dieu de ce que les ennemis nous fournissent des armes pour se faire battre. Voici la gazette qui va fonder la grande publicité de vos livres et de vos idées. Il faudra bien maintenant que le gouvernement y prenne garde et s'en inquiète. »

du 2 septembre devait, dans leur pensée, donner à Fourier une grande publicité et par conséquent le satisfaire. « Cette lettre insérée dans le *Globe* nous a fait un très grand plaisir et quoiqu'elle n'ait pas été faite pour le public et que ceux à qui elle était adressée l'aient peut-être pour cette seule raison méchamment insérée, elle a pourtant un heureux effet. C'est de vous donner une grande publicité, et qu'il arrive que ceux qui le lisent inclinent fort à vous donner raison et ne mettent pas en doute votre supériorité. Ainsi, que ce soit malice des Saint-Simoniens ou embarras de leur position, le succès nous reste (1). »

Mais parmi les amis de Fourier tout le monde ne pensait pas comme Clarisse Vigoureux et ne partageait point son enthousiasme. Cette lettre que Fourier avait envoyée « particulièrement aux chefs de doctrine » « ne pouvait avoir quelque valeur que pour des hommes déjà familiarisés avec la théorie de M. Fourier; à tous autres, disait Lechevalier, elle doit paraître étrange et bizarre », et il avouait que « sans doute elle suffirait pour détourner même l'attention des hommes consciencieux et éclairés... (2) ». Aussi, dans son entourage, certains conseillaient-ils à Fourier de répliquer, de préciser, d'expliquer(3). Mais Fourier était las et découragé (4). Il fit un projet de réponse mais qu'il garda pour lui parce qu'il ne savait à qui

(1) Lettre de Clarisse Vigoureux à Fourier. 16 novembre.

(2) Jules Lechevalier, *Science sociale*, p. 133.

(3) Voir lettre de Clarisse Vigoureux : « Je serais fort d'avis que, comme le disait M. Muiron, vous fissiez une réplique en employant le moyen qui vous plaît. »

(4) Vous avez pu voir dans le *Globe* du 19 une insertion de ma lettre du 2 septembre. Ils disent qu'ils l'insèrent pour en finir, pour prouver qu'ils n'ont pillé personne, qu'on est étonné de la supériorité de leur doctrine... Si je leur envoie une réfutation régulière ils ne l'inséreront pas... Ils vous donnent pour hiérarchie leurs dispositions arbitraires, tandis que je donne les deux distributions fournies par les mathématiques : 1° la progression ou série libre et illimitée en groupes; 2° la proportion ou série mesurée, limitée en groupes. D'ailleurs, je donne les bases pour en faire l'application à l'industrie à toutes les relations et non pour créer des hiérarchies distribuées fantastiquement.

l'adresser. « Vous m'engagez à répondre aux Saint-Simoniens, écrivait-il à Muiron, mais dans quel journal? Ils ont inséré ma lettre parce qu'elle ne les compromettait pas; elle n'était pas faite pour le public; mais si je leur riposte de la bonne encre, ils se garderont bien de l'insérer. Ce qu'il lui aurait fallu, c'est un journal, un journal qui fût à lui. « Si je peux avoir un journal quelque jour, écrivait-il, je donnerai de la tablature à ces hypocrites (1). »

Mais, il manquait à Fourier de l'argent; il ne lui en fallait d'ailleurs pas beaucoup, et on ne peut l'accuser d'être exigeant : 1 000 francs lui auraient suffi; avec ces mille francs il pourrait « former à l'instant une société aussi bien établie que celle des Saint-Simoniens ».

Il sentait bien en effet qu'il ne lui fallait plus compter sur aucun appui de la part de ces derniers, et que l'échec de ses tentatives auprès d'eux était définitif, et il en était profondément affecté.

Il en voulait à tout le monde : d'abord aux Saint-Simoniens qu'il accusait d'avoir par leurs fausses doctrines causé à l'humanité un préjudice très funeste en retardant l'avènement de la vraie association (2). Il leur reprochait d'avoir « prostitué et compromis le mot d'association tellement qu'il était devenu « synonyme (*sic*) de rébellion et de machination désastreuse » ou même

(1) Cfr. Lettre du 26 octobre 1831. « Que je battrais bien ces histrions si j'avais un journal ! » et : « Vous me dites d'imiter les philanthropes et de crier la vérité sur les toits : mais il faudrait avoir des toits où je puisse les crier. Les toits sont les journaux qu'il faudrait acheter en lignes à 120 francs le cent, quand on peut payer il est bien aisé de crier la fausseté sur les toits ! » (Lettre à Muiron).

(2) « Quel est votre but, hâbleurs qui ne chantez que progrès et association ? Vous cherchez insidieusement à étouffer tout essai d'association réelle et de progrès réel. Vous ne voulez que donner le change, faire oublier les choses par des controverses sur le mot et quand vous aurez à force de subtilités affadi le public sur cette question, vous prétendrez que tout est dit, que c'est une vision à laquelle il faut renoncer, qu'on ne peut pas associer des masses de 3 à 400 familles agricoles, que le quadruplement de produit est une chimère, qu'il faut se défier de ces illusions et s'en tenir aux torrents de lumière philosophique. » (*Les torpilles du progrès*) (Manuscrits).

absolument « vide de sens ». Et il ne leur pardonnait pas — il ne leur pardonnera d'ailleurs jamais — d'avoir voulu « lui ôter l'honneur de l'invention au lieu de s'en tenir loyalement à l'honneur de fondation qui était pour eux une assez belle proie puisqu'ils ne savaient rien inventer », d'avoir par leur orgueil (1) commis la sottise de « tout perdre en voulant tout envahir », et le crime de détourner les esprits de l'œuvre sociétaire ou « de toute recherche sur la seule association qui soit utile et urgente, celle des travaux agricoles et domestiques exercés économiquement par des masses de 1 800 à 2 000 personnes inégales en fortunes et en toutes facultés ».

Les Saint-Simoniens s'étaient dit « les oracles du régime d'association » et leur doctrine n'en était qu'« éteignoir et antipode (2) ». Mais il ne leur avait pas suffi de s'abstenir de toute tentative d'association, de ne rien faire pour provoquer la découverte du mécanisme sociétaire. Il avait encore fallu qu'ils fissent tous leurs efforts dès qu'ils avaient pu se rendre compte que cette découverte était faite pour l'avilir (3) et pour la repousser parce qu'elle n'était pas de leur crû. Aussi longtemps que cela leur a été possible ils ont étouffé l'idée de Fourier; puis dès qu'elle commença de se produire

(1) « Ce sont de faux frères qui sacrifient le genre humain à leur orgueil. » *Pièges et Charlatanismes*, p. 27. C'est bien peu d'intelligence et de moralité chez des apôtres du progrès intellectuel et moral de ne pas accueillir la voie du progrès réel qui leur est offerte par ma théorie. Les sophistes aussi nuisibles que Robert Owen causent à l'humanité un préjudice énorme, un retard d'avènement au bonheur, au quadruple produit; ignorant la chose ils nous leurrent sur le mot et nous privent de la chose dont le siècle sent de plus en plus le besoin.

(2) Les prédications des Saint-Simoniens tendent à nous détourner de toute recherche sur la seule association qui soit utile et urgente, celle des travaux agricoles et domestiques exercés économiquement par des masses de 1 800 à 2 000 personnes inégales en fortune et en toute faculté. *Pièges*, p. 20.

(3) La secte saint-simonienne bien pourvue de faconde mais dénuée de génie inventif croit se faire valoir en avilissant une découverte qu'elle invoque par le fait car chaque jour elle invoque la nécessité d'établir le régime sociétaire pour remédier aux misères des classes ouvrières (Projet de réplique à l'article saint-simonien du 28 juillet) (Manuscrits).

malgré tous les obstacles qu'ils lui opposaient, ils l'ont mutilée, calomniée, dénigrée, défigurée; enfin, ils l'ont pillée sans scrupules, s'en appropriant des fragments et des lambeaux et dérochant même au vocabulaire de Fourier certaines de leurs expressions, sans en indiquer la source,

Il en voulait aussi au public qui protégeait tous les « charlatans en art d'associer », qui avait « la bonhomie d'entendre de sang-froid leurs risibles doctrines », qui prônait les sectes Saint-Simon et autres (1), qui « se confiait aveuglément à ces charlatans qui ne savent rien inventer et qui ne proposent que des monstruosité démagogiques et théocratiques : établir la communauté des biens, la mainmorte même en ligne directe, la promiscuité des femmes et la suppression des cultes et du mariage, l'absolutisme théocratique même en répartition des bénéfices (2) », et qui, étourdi par une cohue d'associations politiques et pensant que tout était dit sur la matière, négligeait ou même dénigrant le véritable inventeur.

Il en voulait enfin à ses amis eux-mêmes qui lui conseillaient plus de modération et de douceur. Bien que Muiron, Gabet, et Mme Clarisse Vigoureux montrassent un admirable dévouement à le servir et à l'encourager (3),

(1) Loin de provoquer cette découverte (du mécanisme sociétaire) on accueille effrontément tous ces charlatans qui se vantent de savoir associer; on leur fournit des capitaux sans exiger aucune preuve de leur savoir, de leur compétence; enfin on encourage sous le nom d'association 100 folles entreprises dont on prévoit bien la chute, comme celles de Rob. Owen, et on s'appuie de leur insuccès pour persuader que l'art d'associer est introuvable, que tant de perfection n'est pas faite pour les hommes, que la nature est couverte d'un voile d'airain, que les destinées sont impénétrables, que l'homme n'est pas fait pour sonder la profondeur des décrets divins, etc..., etc... C'est pour étouffer les recherches qu'on a encouragé depuis 20 ans les sectes owéniennes et saint-simoniennes qui sous le masque d'association et progrès accréditent les doctrines les plus opposées au mécanisme sociétaire.

(2) *Coup d'œil sur les lumières en vogue au XIX^e siècle.* Fourier.

(3) Gabet indiquant à Fourier ce qu'il avait écrit dans sa polémique avec les Saint-Simoniens de Dijon dont j'ai cité des extraits, terminait ainsi sa lettre : « Si, Monsieur, tout ce que j'ai dit et fait peut ne pas mériter votre approba-

il se croyait desservi par eux. Ils avaient le grave tort à ses yeux de ne pas épouser aveuglément toutes ses haines, et certains d'entre eux se montraient trop bienveillants à l'égard des Saint-Simoniens (1) (voir lettres de Clarisse Vigouroux et Gabet aux archives fouriéristes, notamment 12 juillet 1830) (2).

Pour conclure, s'il semble exagéré de dire que les Saint-Simoniens ne prêtèrent pas la moindre attention à Fourier, ils se montrèrent du moins polis et distants; il

tion, il sera du moins à vos yeux le témoignage de mon zèle à vous servir et l'expression du dévouement sans borne de votre très affectionné. » Gabet. (2 août 1831).

« Je ne comptais pas vous écrire... mais votre dernière lettre à M. Muiron et dont il m'a en partie donné connaissance me cause trop de peine pour que je ne cherche pas à dissiper celle que vous avez vous-même. Pourquoi donc semblez-vous si triste et mécontent, pour le moment où il y a de si belles espérances, où depuis un an les choses ont marché mieux qu'on ne pouvait s'attendre. Vous paraissez mécontent de tous vos disciples, vous vous plaignez de Victor, et pourtant je puis vous assurer qu'ils sont bien dévoués à vous-même et à l'humanité entière..... Ce qui m'afflige le plus, c'est le mal et la tristesse que vous ressentez. Cela me pèse sur le cœur et presque sur la conscience, comme si nous étions impérieusement chargés de vous rendre heureux jusqu'à ce que le genre humain vous ait reconnu pour son Messie et que nous manquions à notre tâche..... Je vous en supplie, Monsieur, *ne vous exercez pas à vous aigrir*, mais bien à nous croire, quand nous vous disons que tel ou tel moyen convient avec les civilisés. Encore une fois vous êtes trop haut pour qu'ils puissent en tout vous comprendre, et vous ne pouvez vous mettre à leur niveau, sans perdre de la dignité nécessaire au succès. C'est pourquoi les intermédiaires vous ont servi depuis que vous en avez, mais au nom du ciel, n'allez pas vous égarer au point de croire que l'on ait la pensée de vous éloigner ni du journal ni de rien autre. Votre science n'est-elle pas tout? D'ailleurs je vous répondrais que vous dites cela depuis le commencement du journal, ce qu'en résultat personne n'y a écrit autant que vous. Clarisse Vigoureux à Fourier. 3 novembre. Besançon.

(1) Malheureusement, écrivait Fourier, ceux qui sont avec moi voudraient que j'adoptasse pour règle de conduite de me laisser calomnier doucereusement par toutes les vipères. Je n'y consentirai jamais, et aucune considération ne me décidera à me laisser traîner dans la boue sans démentir mes diffamateurs... Vous voudriez donc que je me misse à leurs genoux en leur disant : Vous avez *peut-être raison*; c'est peut-être moi qui ai tort.

(2) Pour moi, non seulement je les juge (les Saint-Simoniens) sans courroux mais je vous assure que je suis tout près d'être reconnaissante envers eux lors même qu'ils détesteraient vous et tous vos disciples. Clarisse Vigoureux à Fourier (16 novembre 1831).

est certain qu'ils ne l'accueillirent que froidement. Profitèrent-ils comme on l'a dit, et autant qu'on l'a dit, de la doctrine qu'ils repoussaient ? C'est ce que nous examinerons plus loin. Quoi qu'il en soit le saint-simonisme fut souvent blâmé par ses amis mêmes de son attitude dédaigneuse envers Fourier. On lui reprochait d'ailleurs son exclusivisme (1).

Mais si on peut lui faire grief d'avoir méconnu Fourier, si l'attitude des Saint-Simoniens n'est pas exempte de tout reproche, celle de Fourier ne l'est pas davantage et l'est même encore moins. Il nous apparaît dans cette polémique avec ses insuffisances d'information, ses erreurs d'optique, ses illusions, sa conviction qu'on complotait pour lui nuire. Il est victime de sa propre confiance dans l'inévitable succès de ses doctrines bien plus que des machinations des Saint-Simoniens. Il se trompe, fait des suppositions et des hypothèses que les événements viennent démentir et finalement suspecte des hostilités, peut-être pas absolument imaginaires, mais qu'à coup sûr il s'exagère considérablement. Il témoigne — selon l'aveu de ses propres amis — de préventions excessives et la profonde amertume qu'il ressent de son échec lui inspire les jugements les plus téméraires et les calomnies les plus injurieuses, que certes les Saint-Simoniens ne méritaient nullement.

(1) Et d'abord les Saint-Simoniens sont éminemment sectaires.... Vous avez toujours à la bouche ces mots, l'École, la doctrine, notre société, notre maître, initiation, conversion... Les dogmes, le langage et je n'en doute pas les intentions de vous et de vos amis Saint-Simoniens sont catholiques dans le sens philosophique de ce mot ; mais votre esprit est éminemment sectaire, c'est-à-dire que vous ne concevez la réalisation de vos vues que par le moyen des ouvrages de votre fondateur et de ses disciples à la condition d'adopter les formules de leur doctrine et de leur langage, à la condition d'une affiliation ou d'une subordination à leur direction, tandis que vous traitez avec un sentiment de dédain ou bien approchant du dédain, les efforts de ceux qui tendent au même but, c'est-à-dire au bonheur de l'humanité par des voies différentes. Eyton Tobke à d'Eichthal (19 janvier 1830).

CHAPITRE IV

Les accusations de plagiat.

Il faut maintenant examiner la valeur des accusations de plagiat qui furent lancées des deux camps, mais surtout du camp fouriériste, et voir si elles sont fondées.

I. — Contre les Saint-Simoniens.

C'est pour la première fois dans un article du *Mercur de France du XIX^e siècle* (1830, t. 28, p. 453) que l'idée du plagiat de Fourier par les Saint-Simoniens fut, si j'ose dire, officiellement lancée. *Le Mercur de France* publiant le « *mnémonique géographique* » de Fourier l'avait fait précéder d'une note ainsi conçue : « Monsieur Charles Fourier, osons le dire, est un des savants les plus distingués de l'époque ; il n'est cependant pas de l'Institut, car il a autant de répugnance pour l'intrigue que d'amour pour le vrai savoir. Nous nous proposons de prouver que *tout ce qu'il y a de raisonnable dans le Saint-Simonisme est un plagiat fait à la découverte de l'attraction passionnée de Charles Fourier.* » Fourier qui, comme nous venons de le voir, ne connaissait guère à cette époque les Saint-Simoniens, se laissa très aisément persuader de la vérité de cette accusation qu'il reprit lui-même tout aussitôt. « Ils (les Saint-Simoniens) m'ont pillé quelques idées, écrivait-il ; le *Mercur* en a parlé ; je l'ai su par M. Monnier fils et M. Pichot me l'a répété, en me disant que c'était lui qui avait

dénoncé le plagiat dans le *Mercure*. Cela est bon à connaître avant d'aller à leurs séances ascétiques. » Il ne cesse dès lors de dénoncer les plagats des Saint-Simoniens et chaque jour il en découvre de nouveaux qu'il s'empresse de signaler, de sorte qu'il est bientôt convaincu que les « chefs de la secte saint-simonienne veulent piller sa théorie et en donner les principales vues comme émanant d'eux-mêmes (1). » Quand son exaspération fut portée à son comble, il lança son pamphlet qui porte en sous-titre : Protestation contre les plagats et les pièges des deux sectes. Il avait adopté d'ailleurs l'accusation du *Mercure* et l'avait faite sienne, et s'était laissé convaincre avec d'autant plus de facilité qu'il est certain qu'il avait une tendance excessive à échafauder des histoires de faux, de soupçons, de conspirations, de combinaisons et à voir des plagats partout. Les disciples eux-mêmes, — Muiron notamment, « l'Olinde Rodrigues du fouriérisme » — lui reprochaient cette hantise du plagiat, dont le maître se défendait d'ailleurs avec son habituelle énergie : « Vous me supposez une terreur panique des plagiaires. Il serait curieux de ne pas les craindre puisqu'ils existent... On doit craindre tout mal qui existe et se précautionner sans avoir des craintes à en perdre la tête comme vous me les supposez » (7 avril 1831).

Mais Fourier n'est pas le seul à parler du plagiat des Saint-Simoniens. Dès 1827, Victor Considérant, dont la croyance de néophyte en la doctrine de Fourier s'alarmait sans doute à tort, et un peu trop promptement, reconnaissait dans les dix premiers numéros de l'*Organisateur* qu'il venait de lire « des néologismes de Fourier »

(1) Fourier écrit : « Ils spéculent (les Saint-Simoniens) sur des plagats successifs, ils me spolient pièce à pièce... ils méditent quantité de ces menus plagats ; j'en vois les indices bien distincts dans le *Globe* et quand ils auraient pillé beaucoup de dispositions, ils essaieraient de prouver que la méthode naturelle est leur propriété. » Et encore : « Les Saint-Simoniens n'ayant pas de procédé sont obligés de prendre le mien dont ils dérobent parcelles en railant pour cacher plagiat » (Manuscrits).

(Lettre à Clarisse Vigoureux, 1^{er} nov. 1827) (1). Il ne faisait d'ailleurs à cette époque qu'une timide et hésitante allusion au plagiat. « Du reste, écrivait-il, lors même qu'il n'y aurait pas plagiat, etc... » Mais il précisa plus tard son accusation. Un de ses amis, Morel, lui écrivait d'ailleurs le 4 décembre 1830 : « J'ai songé à ton système parce qu'on l'attaque. Que sont donc ces Saint-Simoniens autres que des voleurs ou des plagiaires ? Tu devrais, ce me semble, leur répondre vigoureusement et leur montrer que ce qu'ils disent et prêchent très obscurément et sous des formes plus mystiques et plus séduisantes pour les ignorants est écrit depuis longtemps par un homme d'une haute érudition dans un livre dont la forme seule est difficile à étudier. Tu feras d'autant mieux qu'ils nuisent à vos doctrines en se couvrant de ridicule. » De son côté, G. Laury écrivait à Fourier que le Saint-Simonisme avait « pris toute la pensée mère » de sa doctrine dont il n'était que « la caricature ». Ces accusations se multiplièrent d'ailleurs au point que les Saint-Simoniens eux-mêmes s'en émurent, ainsi que le prouve la note parue dans le *Globe* du 17 octobre 1831, où ils se plaignaient d'avoir été et d'être accusés de plagiat par « quelques personnes qui ne pouvaient plus contester la supériorité de leurs doctrines ». « Suivant elles, écrivaient-ils, nous aurions puisé les éléments dont se compose le système social, tels que nous le concevons, à des sources que nous aurions eu grand soin de cacher. On a *particulièrement* signalé M. Fourier comme l'un des écrivains auxquels nous aurions fait le plus de ces emprunts frauduleux. » Que faut-il penser de ces accusations ? Un Saint-Simonien, qui devait se convertir au Fourierisme, dont il allait devenir l'un des sectateurs les plus influents, Pellarin, estime qu'elles sont pleinement justifiées. Il écrit : « Les chefs de la société saint-

(1) « Il y a des pages que je croirais sorties de la main de quelqu'un de nous, il y a même des néologismes de M. Fourier. »

simonienne avaient essayé des s'approprier quelques-unes des dispositions de la théorie de Fourier en se gardant bien de faire connaître l'auteur même à leurs adhérents les plus élevés dans l'espèce de hiérarchie qu'ils avaient instituée « (page 100, 2^e édition, 1843, *loco citato*). L'accusation dans la bouche d'un homme qui fut Saint-Simonien paraît grave. Il est vrai que Jules Lechevalier qui fut lui aussi Saint-Simonien — et qui exerça, comme nous le verrons, sur la doctrine saint-simonienne la plus grande influence — écrit dans la *Science sociale* (1) que le *pamphlet contre les sectes Saint-Simon et Owen* contient contre les Saint-Simoniens des « accusations de plagiat à ses yeux tout à fait sans fondement ». Il faut d'ailleurs ajouter qu'à la page 298 du même ouvrage, il accuse « les Saint-Simoniens tout en attendant la femme » de « s'amuser à fureter autour des livres de M. Fourier et de grignoter quelques rognures de la théorie sociétaire pour les enseigner, ensuite en balbutiant au nom du progrès », qu'il leur reproche vivement « cet étroit système de « larcin et d'emprunt sans titre ni garantie » et finalement n'hésite pas à les traiter de « rafistoleurs de « systèmes et de ravaudeurs de doctrines, d'accommodeurs. » Il convient au surplus de signaler qu'il écrivait cette phrase au plus fort de sa lutte contre le saint-simonisme dont il venait de se séparer, et qu'il revint plus tard à sa première opinion.

On voit enfin des écrivains, qu'on ne peut accuser de partialité envers aucune de ces deux doctrines qu'ils ont l'une et l'autre plus ou moins âprement combattues, reprendre l'accusation de plagiat lancée par Fourier contre les Saint-Simoniens. « La théorie de Fourier; écrit Louis Reybaud — qui ne peut guère être taxé d'indulgence à son endroit — complète dès 1808, a défrayé longtemps des théories qui la désavouaient en la dépouillant. Le saint-simonisme, pour ne citer que lui, ne

(1) Page 136.

se bornait-il pas à traduire Fourier ? » Et encore : « Le saint-simonisme né à peine et qui avait déjà les prétentions d'un parvenu, refusa son concours à un homme qu'il dépouilla de ses idées » (Louis Reybaud, p. 463); ce qui paraît fort exagéré. De nos jours, M. Ernest Seillère a écrit qu'« il est probable que Bazard et Enfantin ont beaucoup emprunté aux écrits de Fourier pour la mise au point de leurs théories » (*Le mal romantique*, p. 1 et 2).

Notons ici, en passant, une erreur. Il est à peu près certain que Bazard, comme d'ailleurs Saint-Simon, n'a pas, ou du moins a très mal connu les œuvres de Fourier (1) (Voir Laurenz de Stein). C'est seulement sur Enfantin que Fourier pourrait et paraît avoir exercé quelque influence. Mais cette influence s'est-elle exercée directement ou indirectement; et dans quelles conditions, dans quelle mesure, comment s'est-elle exercée? C'est ce qu'on ne saurait très exactement dire, et l'on est réduit sur ces différents points à des conjectures plus ou moins hypothétiques. Ce qui est certain, ce qu'on ne peut contester, c'est que certaines parties du socialisme enfantine présentent des analogies frappantes et remarquables avec la doctrine de Fourier. Maintenant, faut-il voir là des emprunts, des réminiscences plus ou moins inconscientes, des plagiat ou de simples rencontres (2)? Il est délicat et un peu hasardeux d'en décider. Contentons-nous de constater ces analogies et ces ressemblances, là où nous les trouvons, et de signaler l'antériorité quand il est possible de la découvrir; c'est à peu près tout ce qu'on peut faire, car il nous semble bien difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer avec

(1) Transon nous dit que Fourier a été personnellement repoussé par Bazard. Lettre à Enfantin (janvier 1832).

(2) Lors même qu'il n'y aurait pas plagiat, je m'en étonnerais peu (des ressemblances des Saint-Simoniens avec Fourier) car il y a partout un instinct qui crée la nécessité d'un changement social. Considérant à Clarisse Vigoureux (Metz, 1^{er} novembre 1829).

certitude et avec précision dans quelle mesure exacte Enfantin a subi l'influence de Fourier. Pour Laurenz de Stein qui s'est occupé de la question, la réponse n'est pas douteuse. Il est indubitable pour lui « que la partie religieuse du dogme saint-simonien n'appartient ni à Saint-Simon, ni à Enfantin mais à Fourier (1) » Il n'est pas douteux qu'Enfantin a puisé à cette source et « tout son système n'est en somme rien autre chose que la tentative d'une application pratique des principes fondamentaux que Fourier avait émis avant lui sur l'opposition entre le plaisir et le devoir, entre la chair et l'esprit » (je traduis littéralement par ne pas m'éloigner du texte) (2).

Et il ajoute, — ce qui est plus intéressant que les appréciations personnelles que je viens de citer — que « Victor Considérant lui disait qu'Enfantin avait dans sa bibliothèque le premier ouvrage de Fourier, la *théorie des quatre mouvements*, et qu'Abel Transon l'avait retrouvé plus tard parmi ses livres, beaucoup usagé. Abel Transon l'avait d'ailleurs surpris maintes fois en train de lire ce livre, mais Enfantin n'avait jamais voulu reconnaître qu'il lui fût redevable de quoi que ce fût. » Enfantin avait donc lu Fourier — ceci est établi — et n'est pas discutable puisque Enfantin lui-même le reconnaît (On trouve encore aujourd'hui d'ailleurs aux archives saint-simoniennes de l'Arsenal quelques ouvrages de Fourier) et il l'avait lu avec attention, et il se l'était assimilé. Mais ce n'est qu'en 1829 qu'il connut les œuvres de Fourier et qu'il les lut. Or, à cette date, presque toute la partie économique de la doctrine saint-simonienne est formu-

(1) P. Leroux écrit de même : « Est-ce que la théorie d'Enfantin n'est pas le système de Fourier augmenté de tout ce qui manque à ce système pour être autre chose que le délire d'un esprit malade ? » Pour Pierre Leroux, Enfantin n'avait fait qu'« ajouter un complément » au fouriérisme (Voir *Revue sociale*, juillet 1846, 2^e lettre sur le fouriérisme).

(2) Aber Enfantin hat ganz unzweifelhaft aus dieser Quelle geschöpft und sein ganzes System ist in Wahrheit nichts Zweites als der Versuch einer praktischen Angewandung des von Fourier zuerst aufgestellten Grundgedankens des Widerspruchs zwischen Lust und Sollen zwischen Fleisch und Geist.

lée et arrêtée, et sur ce point la doctrine, peut-on dire, ne variera guère. Il n'est cependant pas impossible que ce soit sous l'influence des lectures de Fourier qu'on ait ajouté, adapté à la doctrine quelques détails nouveaux et quelques idées nouvelles.

C'est ainsi qu'on voit apparaître entre l'année 1830 et l'année 1831 dans la doctrine saint-simonienne l'idée du « travail attrayant (1) » que sans nul doute les Saint-Simoniens ont empruntée à Fourier. (« La rétribution des œuvres fait qu'on *aime* ce qu'on doit faire », écrit Enfantin en 1831.) De même on retrouve chez les Saint-Simoniens les « armées industrielles » qui sont une idée fouriériste (2). Fourier sur ce point les accuse très nettement de plagiat. « Les Saint-Simoniens ont rêvé les armées industrielles, écrit-il; c'est une idée qu'ils m'ont prise avec beaucoup d'autres; mais peu adroits en plagiat ils ne considèrent pas qu'avant de former des armées industrielles il faut les rendre attrayantes et par suite gratuites. » Il y aurait peut-être sur ce point matière à discussion (3). Il y a lieu de rappeler en effet que s'il est vrai que Fourier lance dès 1808 l'idée des « armées industrielles », « armées attrayantes, armées bienfaisantes qui élèveront à l'envi de superbes monuments, qui jetteront des ponts, recouvriront des montagnes effritées, creuseront des canaux d'irrigation, dessècheront les marécages (4) », Saint-Simon avait déjà également songé à l'utilisation des milices pour les grands travaux, et qu'un de ses désirs notamment était de voir creuser le canal de Madrid à la mer et de l'isthme mexicain par les troupes espagnoles.

(1) Fourier (18 décembre 1832): « (Les armées industrielles des Saint-Simoniens) et encore je crois bien que ce dernier système ils l'ont un peu puisé chez Ch. Fourier » (Lemoyne).

(2) « Il serait bon, écrivent les Saint-Simoniens, de former au lieu de régiments guerriers des régiments de travailleurs pacifiques. »

(3) P. Leroux prétend que le principe de l'industrie attrayante appartient à Saint-Simon.

(4) Fourier. *Quatre mouvements*, p. 248-249.

Il est incontestable cependant que cette idée des milices employées à des travaux industriels n'est qu'à l'état d'ébauche dans l'œuvre de Saint-Simon, tandis que Fourier lui a donné, suivant son habitude, une bien plus grande précision. Il n'est pas douteux également que les Saint-Simoniens à partir de 1832 insistent beaucoup sur cette idée de *l'organisation industrielle de l'armée*, sur son importance, sur le profit qu'on en pourrait tirer, et que lorsqu'on lit les brochures et les articles nombreux qu'ils y consacrent (1), on ne peut pas ne pas être frappé des analogies et des ressemblances entre leurs théories et celle de Fourier, et souvent même par l'identité absolue des termes employés. Lisons Fourier « ... par opposition à l'ordre civilisé qui enrôle ses héros en leur mettant la chaîne au cou, l'ordre sociétaire doit enrôler les siens par amour de fêtes et plaisirs inconnus dans l'état actuel où une armée de 100 000 hommes ne connaît d'autre plaisir collectif que celui de détruire, tuer, incendier, piller, violer, etc... » (*Unité universelle*, III, 559). « Comment nos faiseurs d'utopies n'ont-ils pas osé rêver ceci ? : une réunion de 500 000 hommes occupés à construire au lieu de détruire » ? (*Ibidem*). — Lisons maintenant Michel Chevalier : « On ne recrutera plus les hommes pour leur enseigner l'art de détruire et de tuer, mais pour leur apprendre la *production*, la *création*. Alors s'organisera l'industrie *attrayante* et *glorieuse* » (*Globe* du 23 avril 1832). Et encore dans un passage de l'organisation industrielle : « Le gouvernement français tient maintenant enrégimentés, casernés ou cantonnés, 400 000 hommes pris dans la partie la plus robuste de la population. On a souvent tenté d'appliquer l'armée aux travaux publics et l'on n'y a jamais réussi. C'est que dans toutes ces tentatives, on imposait aux soldats des

(1) Voir *Globe*, 4, 6, 15 février, 3, 6, 8, 9 et 21 mars 1832, notamment un article de Michel Chevalier sur « les armées industrielles » et un article de Delaporte sur « l'application de l'armée aux travaux publics et la nouvelle organisation de l'armée » (13 mars 1832).

travaux sans nul attrait(1). » (Et cette dernière phrase est à souligner car c'est elle qui précise et révèle à mon avis par son idée de « travail attrayant » (voir également celle citée ci-dessus), l'origine nettement fouriériste du passage.) « Supposez, continue-t-il, qu'au lieu de harasser la fleur de la jeunesse pour lui apprendre des manœuvres qui ne produiront jamais rien à la société, on profite de sa réunion sous les drapeaux pour lui donner une *éducation professionnelle*, il y aurait alors un *point d'honneur industriel* (ceci est encore une idée et un mot de Fourier), source de jouissances pour le travailleur et d'avantages pour la société ». Et dans un autre article sur le même sujet : « Les régiments avec leur costume, leur musique, leur religion du drapeau deviendraient alors de grandes écoles d'arts et métiers où les travailleurs trouveraient un fonds précieux de *sentiment et d'honneur* et d'habitudes de ponctualité (2). » Sur ce point donc, l'influence de Fourier ne fait aucun doute. Mais il convient de noter que les Saint-Simoniens tirent de cette institution de l'armée industrielle des conclusions, qui sont bien à eux, qu'ils rattachent cette idée à leur système ; ils l'adaptent. « Les régiments tendant à s'assimiler par voie d'engagement tous les ouvriers, il y aura tendance à ce que l'État devienne le dispensateur général du *travail* et de la *rétribution*, et aussi d'une *retraite* accessible à tous » (*Globe*, 20 avril 1832) (3).

(1) Cf. *Doctrine*, I, 124 : « Tous travaillent avec ardeur car celui qui *produit* peut aimer la gloire, peut avoir de l'honneur aussi bien que celui qui *détruit*. »

(2) Dans un autre article : « Nous croyons qu'il est temps de donner à l'armée une organisation industrielle qui prépare la France entière à l'organisation qu'elle-même doit bientôt recevoir et dont les bases soient justes, sages et *attrayantes*. » (Remarquons encore une fois le mot attrayant qui trahit bien l'influence fouriériste.) Dans la suite de l'article on dit qu'il faut « *passionner* (encore un mot que Fourier pourrait légitimement revendiquer) le soldat pour des travaux industriels. »

(3) Et encore : ... Les travailleurs (des armées pacifiques) conduits par des *chefs aimants* (ceci est bien Saint-Simonien) et gouvernés non par les règles brutales de la discipline militaire mais par des *lois douces, paternelles*, accompli-

Il faudrait aussi signaler un prétendu plagiat, de minime importance d'ailleurs, mais sur lequel Fourier revient à chaque instant : c'est celui des « adoptifs industriels » ou continueurs d'industrie, coutume qui, selon Fourier, consisterait à « titrer d'adoption les enfants qui seraient continueurs » (*Traité de 1822 F*, t. II, p. 528. *Traité de 1829*, p. 390 et suivantes). Fourier prétend aussi que l'idée de la répartition de dividende qui, dans le saint-simonisme, aura lieu, on le sait, suivant la capacité et les œuvres et qui se formule « à chaque capacité suivant ses œuvres » a été prise dans son système. « J'ai dit, observe-t-il, au *talent* et au *travail*; ce sont des mots changés. » Mais on peut lui objecter qu'il entre dans la répartition telle qu'il la conçoit, un autre élément : le capital, ce qui a son importance ; ce à quoi Fourier, qui n'est pas embarrassé, répond immédiatement, que l'omission de dividende au capital est faite par les Saint-Simoniens, « spéculativement pour n'avoir pas l'air copistes de sa trinité de répartition », et que « s'il était mort, les Saint-Simoniens accommoderaient sur le capital comme ils ont accommodé sur les successions en ligne directe admises les 22 juillet et 7 août au *Globe* ». Mais l'accusation sur ce dernier point est sans aucun fondement.

Il y a au point de vue économique une analogie autrement importante à indiquer. Le but des Saint-Simoniens est de constituer industriellement la propriété territoriale. Pour y parvenir, ils proposent le moyen suivant : Obtenir une loi qui mettrait les industriels agricoles (métayers ou fermiers) à l'égard de leurs bailleurs de fonds — les propriétaires — dans la même position que les industriels fabricants et commerçants envers les personnes dont ils font valoir les capitaux, ce qui aurait pour résultat de faire des propriétaires non cultivateurs autant de commanditaires. Or, cela, c'est exactement le

raient des travaux considérables et formeraient un spectacle plus magnifique que celle de la plus brillante armée guerrière (la fin de la phrase pourrait être indifféremment signée de Fourier ou d'un Saint-Simonien).

régime de la propriété actionnaire de Fourier, dans lequel les immeubles peuvent être réduits immédiatement en effets circulants réalisables à volonté. L'analogie est évidente mais, il y a là certainement bien plutôt une coïncidence et une rencontre qu'un plagiat, car cette idée se trouve déjà exprimée dans Saint-Simon. Somme toute, je ne crois pas au point de vue économique qu'on puisse parler sérieusement de plagiat, ni même d'emprunts de la part des Saint-Simoniens.

Au point de vue philosophique les analogies sont beaucoup plus nombreuses et plus nettes. Fourier accuse d'ailleurs les Saint-Simoniens de lui avoir volé à peu près toute sa psychologie. « Quant aux dogmes qu'ils soutiennent, comme la division de l'homme en moral, physique et intellectuel, ces dogmes ne sont point d'eux, ils ne sont que des travestissements de ma théorie entremêlés de jongleries avec lesquelles je n'ai aucun rapport » (Lettre de Fourier à Considérant). Et Fourier se montre spécialement touché de ce plagiat, ou tout au moins de ce prétendu plagiat (cette division n'étant pas une invention propre à Fourier) car il y revient fréquemment (1). Les Saint-Simoniens auraient encore pris à Fourier sa classification des passions et sa distinction de trois ordres de facultés primordiales de l'homme, savoir : Cinq facultés sensitives. Quatre affectives. Trois distributives mécanisantes (*Le Phalanstère*, 5 juillet 1833). Et parmi ces dernières, celle qui aurait particulièrement retenu, selon M. Halévy, l'attention des Saint-Simoniens, serait la composite, laquelle est, d'après Fourier, une « espèce de fougue aveugle » qui exige dans toute fonction l'amorce composée du plaisir de l'âme et des sens et, par suite, l'aveugle enthousiasme qui ne naît que de l'assemblage de ces deux sortes de plaisir (Fourier 5. N. M. p. 121). Mais là encore, bien qu'il y ait certainement

(1) « Leur division de l'homme en trois facultés : le physique, le moral et l'intellectuel, est encore un travestissement d'une division en trois foyers d'attraction » (Lettre à Considérant non datée).

des caractères communs à la composite de Fourier et à l'amour et au sentiment tels que le comprennent et le définissent les Saint-Simoniens, peut-on dire vraiment qu'il y ait plagiat ; je ne le crois pas. Les expressions des Saint-Simoniens ne sont pas les mêmes que celles de Fourier, il le reconnaît lui-même (1), et leur analyse est beaucoup moins complète que la sienne (2). Tout au plus peut-on en examinant et en comparant attentivement les vues de Fourier avec celles des Saint-Simoniens, saisir une analogie générale et d'ensemble dans les deux conceptions ; on retrouverait aussi des ressemblances certaines entre les caractères de « la constance » de Fourier et de la « fougue réfléchie » des Saint-Simoniens ; on pourrait découvrir des analogies entre sa papillonne et leur mobilité, entre l'opposition qu'on rencontre toujours dans Fourier entre les sens et l'âme et chez les Saint-Simoniens entre la chair et l'esprit. Il ne serait pas impossible non plus de trouver des rapports assez étroits entre la conception fouriériste de *l'attraction* et la conception saint-simonienne qui donne à toute chose pour principe l'amour, pour fin l'harmonie, et qui reconnaît pour « boussole de révélation » le désir (3).

(1) Ils (les Saint-Simoniens) ont pu puiser dans mes écrits antérieurs de vingt ans aux leurs une distinction de trois ordres de facultés primordiales de l'homme, savoir : cinq facultés sensitives, quatre affectives, trois distributives ou mécaniques. Je m'en tiens aux expressions que j'ai choisies et je répudie celles des Saint-Simoniens formant équivoque et contresens.

(2) Ils prétendent avoir étudié l'homme physique, ils ne traitent pas de ses instincts et goûts ni de l'art de les faire éclore et les utiliser dès le bas âge. Au contraire, ils veulent donner à chaque enfant une éducation professionnelle réglée par les prêtres et bonne à une seule profession. Ils disent avoir étudié l'homme intellectuel et n'ont pas eu l'intelligence de comprendre que l'homme veut en industrie les courtes séances aidées de cabale émulative ce double charme. Ils ont étudié l'homme moral, c'est l'opposé de l'homme naturel. Il fallait au lieu de l'homme moral abstrait et par suite faux, hypocrite, étudier l'homme passionnel et l'art de donner aux passions un essor bienfaisant quoique libre.

(3) Mais, comme le remarquait J. Lechevalier, je crois, ce n'a jamais été qu'une notion abstraite chez les Saint-Simoniens qui n'ont fait ni l'analyse ni la synthèse de l'amour.

Et peut-être en comparant attentivement les trois propriétés du Dieu de Fourier, providence universelle, justice distributive et économie de ressorts, aux trois termes de la Trinité saint-simonienne, on pourrait découvrir des analogies plus ou moins nettement apparentes.

Ce qui attire davantage l'attention quand on compare les deux systèmes, c'est d'abord l'importance que l'un et l'autre donnent à la femme et au féminisme. « L'extension des privilèges des femmes est le principe général de tous les progrès sociaux » (1) écrit Fourier (Q. M. p. 195) (1808). Et encore : « En thèse générale, les progrès sociaux et changements de période s'opèrent en raison du progrès des femmes vers la liberté, et les décadences d'ordre social s'opèrent en raison du décroissement de la liberté des femmes » (Q. M. p. 195). Les Saint-Simoniens ont maintes fois exprimé la même idée (2). Mais il faut dire que cette idée ils l'avaient trouvée dans l'œuvre de leur maître qui, bien qu'il ait très peu parlé de la femme, affirmait lui aussi l'équivalence économique et sociale de l'homme et de la femme, et proclamait leur égalité politique et administrative, au moment même où Fourier déclarait qu'en harmonie il n'est pas un seul des degrés de souveraineté qui n'ait sa titulaire féminine comme son titulaire masculin. M. Charléty, dans l'ou-

(1) Un Saint-Simonien semble dire que Bazard et Enfantin ont emprunté cette idée à Fourier ou du moins l'ont trouvée dans son œuvre. « Condorcet, écrit-il, agite plus qu'il ne résout la question de l'homme et de la femme. Fourier formule en 1808 (*Quatre Mouvements*) cet axiome que l'extension des privilèges des femmes... etc... et de nos jours Bazard, Enfantin s'incarnant cette vérité profonde le révèlent au monde au nom de Saint-Simon et prophétisent l'affranchissement définitif de la femme, p. 9. » *Le Christianisme temporel* (adressé aux Saint-Simoniens et Saint-Simoniennes) par Bourgeois, architecte, 3^e édition, augmentée d'une note sur l'église, selon Saint Jean, ou réalisante.

(2) Enfin, mon ami, voici qui vous fera plaisir : nous croyons que la femme est appelée à une parfaite association avec l'homme au lieu de cette demi-servitude, où elle est aujourd'hui : après que la *Nouvelle Héloïse* a été écrite, qu'une *de Staël* et une *Roland* ont apparu sous notre firmament, après enfin que les femmes nous ont en France gouvernés pendant 200 ans, on peut croire que leur condition sociale doit changer. Lettre d'Eichthal à S. Mill (23 novembre 1829).

vrage qu'il a consacré au Saint-Simonisme, prétend que c'est à Fourier que les Saint-Simoniens empruntèrent leur idée que « l'individu social doit être un COUPLE, l'homme et la femme » (1) (Lettre au président de la Chambre des Députés). Mais cette allégation paraît erronée, et Considérant protestait déjà contre elle avec véhémence dans une lettre qu'il adressait à Fourier le 5 janvier 1832. « Les voilà aussi, écrivait-il en parlant des Saint-Simoniens, qui cherchent à vous englober dans leur mouvement, car j'ai lu dans le *Globe* du 2 ou 3 janvier une prédication de Trançon (*sic*) terminée par une lecture d'un passage des *Quatre-Mouvements*, sur la femme. Ils ajoutaient faussement que vous proposiez une organisation industrielle dans laquelle les travaux s'exécuteraient par couples ; vous savez que ça été leur première rêvasserie : un travail quelconque devait être exécuté par le groupe conjugal. Pourquoi ? Ah ! c'est parce qu'il avait plu à Saint-Simon de dire en mourant que l'individu social c'est l'homme et la femme » (Metz, Lettre à Fourier, 5 janvier 1832). Jules Lechevalier déclarait également que Fourier repoussait « comme faux et non scientifique l'axiome saint-simonien : L'individu social c'est l'homme et la femme. » L'homme « et la femme, ajoutait-il, ne forment qu'un individu *humain* ; l'individu social, d'après Fourier, c'est la phalange harmonienne » (Lechevalier, p. 64). Sur ce point, il semble donc qu'on ne puisse sérieusement parler de plagiat ni

(1) Saint Simon n'avait pas prononcé le nom de la femme. Ses disciples durent s'occuper d'elle. Ils prirent à Fourier l'idée que l'individu social doit être un couple, l'homme et la femme (voir *Exposition de la Doctrine*). Dès 1808, Fourier l'avait exposée dans sa théorie des *Quatre Mouvements* ; en 1821, Just Muiron, son disciple, dans un livre sur les vices des procédés industriels, reproduisit le plan d'association de Fourier, dans lequel toute fonction sociale devait être remplie par un couple (Les Saint-Simoniens reconnaissent qu'ils devaient cette idée à Fourier, voir *Globe* du 2 janvier 1832). Mais le fouriérisme se bornait à cette affirmation. Il était nécessaire de préciser dans quelles conditions se ferait l'union des sexes ? Les opinions les plus divergentes se produisirent pendant l'année 1829 (Charléty, page 164).

même d'emprunt et qu'il faille reconnaître l'originalité des Saint-Simoniens. Fourier leur attribue d'ailleurs bien assez de plagats pour qu'il n'y ait pas lieu d'y ajouter ceux qui ne sont que douteux, et dont lui-même n'a pas parlé. Ce n'est d'ailleurs pas plus dans Saint-Simon que dans Fourier qu'il faudrait chercher l'origine de cette idée saint-simonienne, mais bien plutôt dans Rousseau, qui dit que Julie et M. de Wolmar ne faisaient qu'une seule et même personne dont M. de Wolmar était l'entendement et Julie *la volonté* (1).

Mais c'est surtout entre l'idée fouriériste d'attraction passionnelle, et l'idée saint-simonienne de réhabilitation de la chair, qui peut se résumer dans la satisfaction des passions, que les rapports et les analogies entre les deux doctrines apparaissent le plus clairement. Certains passages de Fourier (2) pourraient à ce point de vue servir d'épigraphe au développement qu'Enfantin fit subir à la doctrine saint-simonienne. Est-ce que, en effet, ce mélange du divin et du sensuel qu'on rencontre dans les passages où Fourier traite de sa politique galante ne sont pas de l'enfantinisme avant la lettre ? Dans le Phalanstère l'amour est « le ressort de toute activité humaine ». Est-ce qu'il ne l'est pas également dans la doctrine saint-simonienne ? Mais il y a plus. On peut dire que Fourier a tracé le programme du Saint-Simonisme enfantin dès 1808. « Il y avait avant 1789, dit-il, un grand

(1) C'est pour cela, écrit d'Eichthal à Stuart Mill (lettre du 23 novembre 1829 déjà citée), qu'à l'avenir les femmes appelées à prendre part à toutes les fonctions sociales, même à celles du *gouvernement*, si on applique ce mot profane à une œuvre toute de *perfectionnement*, décideront lorsque les hommes auront discuté.

(2) « Si Dieu, dit Fourier, a donné aux coutumes amoureuses tant d'influence sur le mécanisme social et sur les métamorphoses qu'il peut subir... » (*Q. M.* 131 (1808). Et encore : « Il y a dans chaque période un caractère qui forme PIVOT de mécanique et dont la présence détermine le changement de période ; ce caractère est toujours tiré de l'amour. » Et enfin, celui-ci qui est comme le plan de l'enfantinisme : « Les questions relatives à la galanterie... sont traitées facétieusement par les civilisés qui ne connaissent pas l'importance que Dieu attache à nos plaisirs (*Q. M.*, p. 237).

coup à faire en matière de religion. Les esprits étaient avides d'innovations et une secte religieuse qui se serait élevée aurait eu en sa faveur plus de chances que n'en eurent Mahomet et Luther. Il eût fallu pour convenir à l'esprit du siècle une secte amie de la volupté. » Au lieu de cela qu'a-t-on créé ? Le culte de la Raison et la théophilanthropie, que Fourier accable de ses railleries, en indiquant ce qu'aurait dû être ce culte nouveau pour vaincre le catholicisme, et il décrit avec beaucoup de précision ce qu'Enfantin tentera en 1831.

Qu'aurait-il donc fallu faire, que faudrait-il faire selon Fourier ? « La religion catholique divinise les privations, il faut « diviniser les voluptés, se rallier franchement à « la nature, aux passions voluptueuses qu'il faut enfin « tolérer puisqu'on ne peut pas les combattre ; il fallait « créer un culte de l'amour, culte dont les philosophes se « seraient établis prêtres et pontifes » (p. 275); « créer, une « secte voluptueuse et religieuse » qui donnerait une « teinte religieuse au plaisir sensuel », une secte qui « réduisant les voluptés en actes religieux, prouverait que l'amour des plaisirs est très compatible avec la probité, la charité et les passions généreuses ». « Le culte de la volupté aurait cadré merveilleusement, ajoutait-il, avec la philosophie moderne. Les systèmes économiques trop décharnés et prêchant crûment l'amour des richesses avaient besoin de s'allier à une secte religieuse pour donner de l'âme à leurs arides préceptes. » Fourier ne doutait pas, si l'on créait la « religion passionnée » qu'il rêvait, qu'on fût « assuré de réduire les individus en faisant agir l'appât des voluptés joint à l'esprit de secte et de prosélytisme » (1) (Voir *Quatre-*

(1) Et encore : Ils devaient donc rentrer dans la seule voie d'élévation qui leur fût connue, manœuvrer pour se réassocier au sacerdoce ou se mettre à sa place par un nouveau culte de leur invention. C'est ce qu'ils ont tenté sans avoir su le faire, sans avoir compris qu'il fallait un culte voluptueux pour lequel la franc-maçonnerie offrait des fondements déjà tout élevés. Un tel culte aurait ouvert l'entrée en 6^e et 7^e périodes, car il conduisait à la *liberté amoureuse*

Mouvements, p. 269-76-78-84). La volupté n'est-elle pas, en effet, pour Fourier « la seule arme dont Dieu puisse faire usage pour nous maîtriser et nous amener à l'exécution de ses vues... ainsi les jouissances des créatures sont l'objet le plus important des calculs de Dieu » (Q. M. p. 237).

Est-ce qu'Enfantin n'a pas créé ce culte de la volupté, cette religion passionnée dont rêve Fourier en venant prêcher la réhabilitation, la « sainte résurrection de la chair », « la sanctification de la beauté, la direction et la règle des appétits physiques » ? Est-ce que les Saint-Simoniens ne se vantaient pas en pleine cour d'assises, par la bouche du « poète de Dieu », Duveyrier, qui se croyait « plus grand que saint Jean » (défense de Duveyrier) d'avoir « apporté au monde cette foi qu'une morale sensuelle qui érige la gloire et la volupté en vertus saintes, quand elles sont charitables, qui sanctifie la richesse et divinise la beauté, peut seule ennoblir, rendre bons, laborieux et joyeux les peuples » (*Ibidem*). Dans le saint-simonisme enfantinien comme dans le fouriérisme, l'amour, la volupté conduisent, suivant le mot de Fourier, à toutes les vertus, à toutes les merveilles en politique sociale (1) (p. 463, l. II, *Un. Un.*). Et peut-on n'être pas frappé, je ne dis pas des rapports et de l'analogie, mais de l'identité absolue sur ce point de la doctrine dont Fourier rêvait et dont il indiquait le but et les moyens, avec celle qu'Enfantin a créée (2) ? Les paroles

qui se serait bientôt étendue du corps maçonnique à la civilisation entière. *Quatre Mouvements*, p. 291 à 303. III^e Partie (De la franc-maçonnerie et de ses propriétés encore inconnues).

(1) « Il sera curieux de voir comment les divertissements, entre autres les amours qui, aujourd'hui, n'ont aucun rapport avec l'industrie productive, en deviennent les appuis dans l'état sociétaire. » (L. II, S. III, p. 93, *Un-Un*, Fourier).

(2) « Les jouissances matérielles ne sont plus un crime ni un larcin. Les fils de Dieu verront sans péché que les filles des hommes sont belles et la terre ainsi belle et parée sera la couche aux mille harmonies où se formeront les joies, les extases, les ravissements de l'humanité progressant dans sa chair comme dans son esprit » (*Globe*, 2 mars 1832).

qu'on a tant reprochées aux Saint-Simoniens : « Nous ignorons la puissance d'une vertueuse caresse... c'est l'amour qui assure le pouvoir du prêtre, et l'obéissance de l'inférieur... L'autorité deviendra aimable quand la femme y participera ; le prêtre et la prêtresse useront non seulement de leur intelligence mais de leur beauté ; parfois ils modéreront les appétits des sens, parfois ils réchaufferont les sens engourdis », ne sont-elles pas le commentaire orné mais exact, et la paraphrase à la fois plus mystique et plus sensuelle, plus voilée et plus enveloppée, moins crûment cynique des théories de Fourier, et ne sont-elles pas purement et simplement leur adaptation et leur mise en pratique ?

Observons encore l'importance qu'ont, dans les deux doctrines, les plaisirs (1). Chez Fourier, le plaisir simple, matériel, s'allie au plaisir spirituel. Il aime les réunions, la table, la danse, l'amour. Chez les Saint-Simoniens, la salle des fêtes devient la maison du Seigneur..., « le bal sera la sainte-communion où sous les yeux et la tendre inspiration du couple sacerdotal, la légèreté et la froide réserve viendront s'initier ensemble à la grâce innommée de l'amour nouveau » (*Globe*, 12 mars 1832). Au phalanstère, comme dans la société saint-simonienne, on aime les chants, les danses, les uniformes de parade, les fêtes. Il faut au peuple des fêtes splendides qui l'exaltent et l'attachent de *passion* à l'accomplissement d'immenses travaux (*Globe*, 11 avril 1832). Et certaines descriptions présentent chez Fourier et les Saint-Simoniens de telles analogies que même quelqu'un de très averti aurait parfois du mal à en reconnaître la paternité. Qu'on lise le passage suivant qu'on pourrait intituler : De la façon d'éviter le choléra : « ... Tous les corps d'état viendraient avec leurs enseignes prêcher d'exemple. Le roi et sa

(1) « Là où les plaisirs sont glorifiés, à la condition qu'ils soient la récompense des œuvres, ou l'encouragement à des œuvres nouvelles, le délire des sens n'est point à redouter. »

famille, les ministres, le Conseil d'État, la Cour de Cassation, la Cour Royale, ce qui reste des deux Chambres y apparaîtraient fréquemment et manieraient la pelle et la pioche. *Le vieux La Fayette y assisterait plusieurs heures par jour.* Les régiments viendraient y faire leur service *en grande tenue avec la musique.* Les escouades de travailleurs seraient commandées par les ingénieurs des Ponts et Chaussées et des Mines, par les élèves de l'École Polytechnique, *tous en grand uniforme.* Le canon marquerait le commencement et la fin de la journée et sonnerait les heures. *Les femmes les plus brillantes se mêleraient aux travailleurs pour les encourager.* La population devenue ainsi exaltée et fière serait certainement invulnérable au choléra » (11 avril 1832), et qu'on nous dise s'il faut l'attribuer à Fourier ou à Chevalier ? Est-ce que cette musique, ces uniformes brillants, par lesquels Enfantin veut remplacer « les haillons physiques, intellectuels et moraux de l'ouvrier » (*Œuvres*, t. II, p. 55), ces fêtes splendides, qui doivent, dans l'esprit de Chevalier, détourner la pensée du peuple du fléau dont il est frappé, n'évoquent pas le souvenir des descriptions de fêtes harmoniennes ? (1). Fourier ne la désavouerait point. D'ailleurs les contemporains ne s'y trompaient pas, ou plutôt s'y trompaient car ils prenaient les projets de Michel Chevalier pour « des rêves à la façon de Fourier » (J. Simon).

Je crois donc, tout compte fait, que la théorie de la « réhabilitation de la chair » et tout ce qui s'y rattache, peuvent être considérés comme une importation du fouriérisme dans le saint-simonisme comme le dit P. Leroux (3^e lettre sur le fouriérisme). Là est peut-être le vrai plagiat des Saint-Simoniens dont Fourier aurait pu très légitimement se plaindre, et, chose curieuse, c'est peut-

(1) « Cette jeunesse d'élite a le privilège d'aller aux armées industrielles qui sont de magnifiques rassemblements.... Chaque jour, l'armée donne à la suite de ses travaux des fêtes d'autant plus brillantes qu'elles réunissent l'élite de la jeunesse en beauté et en talent (O. C. t. 1, p. 258. Fourier).

être le seul dont il n'ait jamais soufflé mot. Il n'est pas douteux néanmoins que les Saint-Simoniens ont beaucoup emprunté à ce que Fourier appelait « l'organisation des libertés amoureuses ». Il faut d'ailleurs ajouter que le Père Enfantin avait apparemment des dispositions évidentes à penser comme Fourier sur la politique galante, mais je crois qu'on ne peut nier ici l'influence de Fourier, elle est très nette. P. Leroux nous dit d'ailleurs — mais est-ce vrai, car c'est le seul témoignage que j'aie pu recueillir sur ce point — que les enfantiniens ne cachaient pas qu'ils avaient « pris la moelle de Fourier, sa politique galante et sa liberté amoureuse (1) » (2^e lettre sur le fouriérisme).

On trouverait si on le voulait beaucoup d'autres points de comparaison dans les détails du système social. Le « damoisellat » de Fourier composé d'hommes ou de femmes qui ne veulent s'attacher qu'à un seul amant, ou à une seule amante, n'évoque-t-il pas la théorie saint-simonienne de la nature constante ? L'« omniophilie », la « phanérogamie harmonienne (2) », l'infidélité composée », l'« inconstance vertueuse », le « sympathisme occasionnel », on les retrouve chez les Saint-Simoniens, mais dépouillés de ces dénominations rébarbatives et avec des apparences plus séduisantes. Les Saint-Simoniens en parlent moins crûment, d'une façon plus métaphysique ils les célèbrent en termes religieux, ils les enveloppent

(1) « Il y a longtemps, écrit Pierre Leroux, que je connais Fourier, car j'ai rencontré ses idées systématisées par des têtes plus fortes que toutes celles qui font de lui aujourd'hui un Dieu, par *des hommes qui appelaient ses livres leur cuisine* et qui tout en profitant dans la voie de l'erreux où ils étaient engagés, de ses méditations sur *la gastrosophie et le luxe des sens* n'auraient pas daigné l'appeler leur maître tant ils le trouvaient dépourvu d'une science quelconque. »

(2) Cfr. On verrait sur la terre ce qu'on n'a jamais vu... on verrait des hommes et des femmes unis par un amour sans exemple et sans nom puisqu'il ne connaîtrait ni le refroidissement ni la jalousie; des hommes et des femmes qui se donneraient à plusieurs sans jamais cesser d'être l'un à l'autre, et dont l'amour serait au contraire comme un divin banquet augmentant de magnificence en raison du nombre et du choix des convives. Duveyrier. *De la Femme*. 12 janvier 1832. *Le Globe*. Voir aussi l'article du 15 janvier.

d'un nuage d'encens derrière lequel la réalité apparaît plus ou moins vaguement, embellie et poétisée. Mais quelle que soit la différence des noms, ou des manières, ce sont bien les mêmes rêveries monstrueuses qu'on retrouve. De même, l'omnititre de Fourier qui a *par droit de nature la régie passionnelle* de sa phalange, qui en sera *le premier personnage en hiérarchie* harmonique, et jouira *de dividendes et de bénéfices attachés à ce rang*, l'omnititre qui est, au dire de Fourier, « comme un diamant passionnel et le foyer de toute perfection », « le suromnititre qui a la singulière propriété de découvrir presque d'inspiration les lois de l'harmonie », peut-être ne serait-il pas difficile de reconnaître les liens d'étroite parenté qui les unissent au pape saint-simonien, dont l'omniarque harmonien qui *étend son autorité sur tout le globe*, qui est le commandant suprême des armées industrielles et *le régulateur de la production* ne diffère pas non plus beaucoup. Les hauts titres ou âmes susceptibles de liens grandioses et d'aptitudes à la direction générale rappellent le prêtre saint-simonien. Et il est très vraisemblable que les Saint-Simoniens n'ont pas ignoré la « noblesse amoureuse » (1) de Fourier, et que le prêtre confesseur Enfantin, prêtre « androgyne » qui attire et *harmonise* les hommes par *l'attrait des sens* se souvient du confesseur sympathiste de Fourier.

Je ne crois pas qu'on puisse contester que « la morale nouvelle » dont rêve Enfantin est empruntée à Fourier. La critique de l'inviolabilité du mariage, de la « loi de

(1) « En harmonie la célébrité en amour peut conduire au trône du monde et aux fonctions les plus brillantes et les plus lucratives. On appelle en harmonie noblesse d'amour la classe des âmes fortes et raffinées qui savent subordonner l'amour aux convenances de l'honneur, de l'amitié et des affections indépendamment du plaisir. Cette classe... se considère comme noblesse amoureuse. Elle envisage comme rotures tous ceux qui sont assez faibles pour ne pas connaître l'esprit libéral en amour et rester philosophiquement égoïstes pour sacrifier à l'amour le [ici un mot illisible] de l'honneur et de l'amitié en faveur de qui doit pencher la balance selon la loi de nature énoncée, prologue vestalique 5^e section. Fragments et notes sur l'Amour, p. 384. *La Phalange*, 1^{re} série, 8.

fidélité » qui ne tient pas compte des instincts profonds de la nature humaine, qui donne naissance à l'adultère et à la prostitution, est faite en termes presque identiques chez les Saint-Simoniens et Fourier. Des unions définitives ou temporaires que rêvent les Saint-Simoniens, résulte dans leur système, — comme dans celui de Fourier — un profit pour les individus comme pour la société (1).

Il est donc absolument hors de doute qu'on rencontre dans Fourier et les Saint-Simoniens de très nombreuses ressemblances. Doit-on pour cela crier au plagiat, comme le fait Fourier, à chaque instant. Sont-ce des emprunts, c'est bien possible — et c'est même probable, mais il est difficile de l'assurer. — Ce qui est sûr, c'est qu'il y a d'évidentes analogies. Il est possible qu'il y ait coïncidence ; il est possible également qu'il y ait réminiscence et adaptation, et c'est ce qui s'est produit presque certainement pour tout ce qui concerne l'amour, les femmes et la morale. Il est pas niable que « la politique galante » de Fourier et ses « libertés amoureuses », ce que P. Leroux appelle « la moelle de Fourier » aient eu la plus grande influence sur la transformation du saint-simonisme par Enfantin ; il est infiniment moins certain qu'on doive en partie à l'influence de Fourier la transformation du positivisme saint-simonien du *Producteur* en panthéisme métaphysique, comme le déclare également P. Leroux. Sur ce point l'influence de la philosophie allemande est à mon avis beaucoup plus nette que celle de Fourier.

Que quelqu'un parmi les Enfantiniens — Enfantin ou bien un autre, — ou même plusieurs autres — ait lu Fou-

(1) Ils (les passages de légions d'un et d'autre sexe) donnent lieu à tous les couples d'amants de conclure des *trêves* de quelques jours, lesquelles trêves ne seront point réputées infidélité, pourvu qu'elles soient régulières, consenties réciproquement après tout et enregistrées, dès le lendemain de la variante, en chancellerie de la cour d'amour afin de démentir l'intention de fraude cachée (p. 468).

rier et s'en soit inspiré, c'est très vraisemblable. Ainsi donc, les emprunts saint-simoniens, dont il s'agit seulement de délimiter l'importance, ne sont pas douteux. Mais somme toute, ils sont assez restreints, quoi qu'en dise Fourier, et si le maître reconnaissait souvent chez les autres ses idées, elles étaient parfois si défigurées que ses disciples eux-mêmes se refusaient obstinément à les reconnaître. Un de ces derniers, dont on ne peut suspecter l'orthodoxie, écrivait avec ironie : « Et ces hommes (les Saint-Simoniens) ont la bonhomie de croire que leur *sympathie* c'est l'*attraction* de Fourier. Il y en a bien qui sont allés jusqu'à dire que la hiérarchie de Saint-Simon c'était la série de Fourier. » Il n'y a pas que les Saint-Simoniens qui le disaient, car Fourier se plaint qu'on ait pillé tout cela chez lui. « Quant aux sympathies, écrit-il, c'est chez les Saint-Simoniens travestissements de mes calculs d'attraction... ils me prennent la hiérarchie au lieu de série (1).

Ainsi, Fourier le reconnaît lui-même : les Saint-Simoniens travestissent sa doctrine, ils l'adaptent, et il avoue d'ailleurs naïvement qu'il ne s'en plaindrait pas si les Saint-Simoniens puisaient dans sa théorie des « doctrines complètes », mais ceux-ci, qui « ne cessent de « marauder sur ses traités » y prennent « des lambeaux », « des pierres d'attente », des parcelles qu'ils amalgament « avec leurs doctrines tout opposées (2) » — et ceci est parfaitement exact.

(1) Fourier écrit le 13 février 1831 : « Les Saint-Simoniens dans le *Globe* d'hier s'émancipaient déjà à parler de séries ; on voit qu'ils voudraient s'habituer à prendre le mot, s'en emparer pour ensuite s'emparer de la chose. C'est dommage pour eux que j'en aie imprimé la théorie en 1822 et qu'il existât des Saint-Simoniens. »

(2) Fourier écrit encore, très justement : « Vos doctrines étant l'opposé des miennes, les vôtres étant doctrines d'oppression, de statuts répressifs, coercitifs, moraux, et les miennes étant méthode d'attraction, de plaisir, d'impulsion naturelle, je ne peux pas avoir dit que votre système d'éléments sociaux soit un plagiat fait sur moi ! J'ai déclaré au contraire que les sectes et les théories Owen, Saint-Simon, Bellers, Combe, Rapp, Wright, les Secoueurs, les quakers, les coopératifs, étaient en hostilité avec la nature. C'est assez

Que font les Saint-Simoniens ? Ils « grapillent » des bribes du programme de Fourier au dire même de celui-ci (1), mais ce sont de « menus plagiats » il le reconnaît lui-même, comme les fouriéristes le reconnaissent également ; admettons même qu'ils lui font de larges emprunts mais ceux-ci de l'aveu même de Fourier s'ils sont pleins d'impudence le sont plus encore d'incohérence. — Dans l'innocence de leur cœur les Saint-Simoniens n'oublient qu'une chose, celle que Fourier ne voudrait point qu'ils oubliassent, le support central (2), l'organe vivant, le nœud du système, « le moteur général » de ces pièces diverses

dire que je m'isole de leurs doctrines bien loin de les revendiquer. Ce que je vous reproche à bon droit, c'est d'avoir emprunté mes titres « *association et progrès* » pour les appliquer à vos méthodes ennemies de l'association industrielle et du progrès réel.... Nos plans, nos moyens sont, vous le voyez, si différents que loin de réclamer contre vos plagiats, je serais dans le cas de les désirer, si vous vouliez effectuer l'association industrielle, celle des cultures, fabriques ménagères, car vous ne pourriez y réussir qu'en adoptant ma méthode de la mécanique d'industrie attrayante ; il me resterait l'honneur d'invention et à vous les honneurs et bénéfices d'exécution. ... Tel serait l'effet de ma méthode dont vous empruntez certains titres et parfois quelques ressorts. C'est ce que vous avez fait au sujet des adoptifs continuateurs d'industrie, coutume qui n'est pas applicable aux sociétés civilisées. En vous l'appropriant, vous commettez un plagiat de disposition *secondaire* mais non pas *élémentaire* » (2 octobre 1831). Projet de réponse de Fourier qui ne fut jamais envoyé.

(1) Vous avez vu par cette lettre combien les Saint-Simoniens sont plagiaires de mots, d'idées, et de rameaux de ma théorie qu'ils veulent calquer par leur baragouinage de sympathie et d'hérarchie. Ce que je leur reproche, c'est *de ne pas piller le fond, de tâtonner et piécotter sur de menus plagiats dénaturés*, je voudrais qu'ils s'emparassent franchement du fond, qu'ils fissent une application de l'agriculture à une masse vraiment sociétaire. Ils verraient bien vite qu'elle ne réussit que dans les détails où elle se rapproche de ma méthode. Lettre du 24 septembre 1831 à Considérant.

(2) Lechevalier disait aux Saint-Simoniens : Qu'importe qu'en face de cette conception si large et si complète, les Saint-Simoniens, tout en attendant la femme, s'amuse à fureter autour des livres de M. Fourier et grignotent les rognures de la théorie sociétaire pour les enseigner ensuite en balbutiant au nom du progrès ? Qu'importe cet étroit système de larcin et d'emprunt, sans titre ni garantie. Hommes de tâtonnements et de circuit, rafistoliers de systèmes et ravaudeurs de doctrines, il n'y a entre nous qu'une question. Acceptez-vous toute la méthode de M. Fourier ? Oui ou non. Accommodeurs, il n'y a pas de juste milieu ici. Entre oui et non, je vous le dis, il y a la *nullité* et non pas le progrès. Acceptez-vous la *méthode* ? Alors faites un progrès et transformez-vous. *Science sociale*, p. 298.

qui isolées sont dans l'impossibilité absolue de marcher. Aussi Fourier déclare-t-il que sa méthode n'a « aucun rapport avec les monstruosité théocratiques et démagogiques des Saint-Simoniens » (*Pièges et Charlatanismes*, p. 4 et 5 (1)). On ne peut donc, de l'aveu même de Fourier, que parler d'adaptation et il ne reste véritablement pas grand'chose des accusations virulentes qu'il lançait contre ses concurrents.

A quoi bon dès lors tant crier ? A quoi bon un tel flot d'injures (2) ? D'ailleurs si les Saint-Simoniens ont pris quelque chose chez Fourier — et ça ne peut être que ce qui concerne les femmes et l'amour — ils en ont été bien punis car c'est là ce qui les a perdus. « Si vous n'acceptez pas la doctrine de Fourier tout entière, disait J. Lechevalier dans une de ses conférences aux Saint-Simoniens, vous n'avez rien à prendre ; — ce que vous prendriez serait un poison mortel pour vous-mêmes. » Il avait raison ; sans doute le savait-il par expérience.

II. — *Contre Fourier.*

L'accusation de plagiat a été également lancée contre Fourier. Elle le fut par Pierre Leroux dans ses *lettres*

(1) Les faux disciples de Saint-Simon étaient encore des hommes de connaissance et s'ils pâturaient dans le domaine de Fourier c'était avec la prétention d'apporter leurs emprunts à une science générale ; ils prétendaient transformer sérieusement tous les dogmes et constituer l'encyclopédie. P. Leroux, 3^e Lettre sur le fouriérisme.

(2) Pierre Leroux l'explique très simplement : ...Si Saint-Simon avait eu un système complet, personne n'aurait pensé à amalgamer avec lui Hegel et Fourier !... Ce qui est indubitable, c'est que Fourier lui-même intervint en personne, proposant de se faire l'arrangeur du composé, du mixte, et promettant d'utiliser les idées de celui qu'il appelait l'économiste saint-simonien, de s'étayer de tels ou tels détails, de conserver tels ou tels principes sur sa propre doctrine, qu'il disait être certaine (Curieuses lettres de Fourier en mai-juin 1829, rapportées par Pellarin, p. 215 de la 2^e édition). Enfantin s'était chargé lui-même du rôle que Fourier a voulu prendre, du rôle d'arrangeur. Aussi Fourier l'appelle-t-il quelque part un *aigrefin*. 3^e Lettre sur le fouriérisme.

sur le fouriérisme (1), et je crois qu'il est le seul à l'avoir soutenue (2).

P. Leroux accuse formellement Fourier d'avoir pris sans en rien dire sa physique et sa cosmogonie dans Rétif de la Bretonne, sa morale dans le même Rétif et dans Diderot, et enfin d'avoir pris à la fois dans Diderot et Saint-Simon l'idée générale de l'attraction, loi universelle (3) sur laquelle il fait reposer tout son système. Fourier aurait amalgamé, mêlé ces différents éléments, et le résultat de ce mélange aurait été son système. « Il lui a plu, dit-il, de ne jamais citer un seul de ses devanciers et de tirer pour ainsi dire l'échelle après lui » (2^e partie, 1^{re} lettre, *Revue sociale*, 3^e année, mars 1850). Mais, c'est de beaucoup, d'après Pierre Leroux, Saint-Simon qui a été le plus pillé (4) au point que P. Leroux

(1) Lettres sur le fouriérisme. *Revue sociale* ou solution pacifique du problème du prolétariat, 8 lettres : juin 1846 à avril 1847. Voici le titre des chapitres : 1^{re} lettre : Fénelon et son critique (juin 1846). 2^e : Les disciples de Fourier (intéressant) (juillet). 3^e : Saint-Simon et Fourier (intéressant) (août). 4^e : Le plagiat de Fourier (intéressant) (septembre). 5^e : La morale de Fourier (octobre). 6^e : L'otaitisme transcendantal (novembre). 7^e : L'Abbaye de Thélème (janvier 1847).

(2) Il faut pourtant signaler que le secrétaire de Saint-Simon à qui j'ai déjà fait allusion parlant des ouvrages « qui semblent nés de ceux de Saint-Simon ou inspirés de ses idées » cite, à côté des ouvrages de Boyer et de Cabet, ceux de Fourier (*sic*), qui ne lui semblent pas très différents de ceux des Saint-Simoniens. « Toutes les hypothèses du *Phalanstère*, écrit-il, ne sont guère plus raisonnables que la promiscuité des femmes que voulaient introduire les Saint-Simoniens » (Le titre du manuscrit est : Considérations sur la doctrine du célèbre économiste et sur quelques ouvrages qui semblent s'en être inspirés).

(3) Ayant ainsi altéré, avec l'éthique et l'esthétique de d'Holbach et de Diderot la conception d'une organisation nouvelle de l'humanité que lui avait fournie Saint-Simon, il dut rêver aux moyens de réaliser cette organisation annoncée mais non véritablement exposée par Saint-Simon et de la réaliser conformément aux principes de la *Morale des passions* de Diderot et de d'Holbach, p. 18, novembre 1846.

(4) « Qui a eu le premier l'idée de l'attraction, loi universelle conçue comme devant régner au moral ? Qui a le premier élevé cette idée à la hauteur d'un système philosophique en soutenant que les sciences morales et politiques actuelles par cela seul qu'elles n'avaient pas pour point de départ et pour but l'attraction, n'étaient pas arrivées à l'état de certitude ? Qui a le premier proposé aux hommes de passer de l'état de société sous la loi de compression à

ne considère le fouriérisme que « comme une grossière hérésie entée sur une idée vraie de Saint-Simon » (1). — « Tout ce qui a un air de génie dans ses livres (les livres de Fourier), écrit-il, ne lui appartient pas mais appartient au génie véritable qui a nom Saint-Simon. » Mais Fourier, non content de puiser et de piller tout ce qu'il y a de philosophique dans les *lettres de Genève*, aurait de plus défiguré et déformé afin de les rendre méconnaissables ou difficilement reconnaissables les idées de Saint-Simon et il n'y aurait pas un mot dans ces *lettres de Genève* qui à l'en croire ne serait devenu « l'origine d'une déviation incommensurable de la part de Fourier » (p. 185, 13 septembre 1846, *Revue sociale*).

C'est ainsi qu'en partant de l'idée d'attraction telle que l'avait conçue Saint-Simon, idée qui chez ce dernier est pleine de vérité et de grandeur, Fourier serait arrivé à élaborer « le système le plus faux et le plus absurde » (oct. 1846, n° 1, p. 1). Telle est en gros l'accusation.

Pierre Leroux précise que Fourier a pris à Saint-Simon la distinction entre les sciences certaines et incertaines (2), que la formule : Les attractions sont propor-

celui de société sous la loi d'attraction ? Qui a le premier proposé la voie de l'association volontaire pour y parvenir ? Qui a formulé le premier la composition de l'atelier social sous le rapport de la connaissance et du sentiment ? Qui a donné la formule septennaire d'où Fourier a déduit l'ordre sériaire ? »

(1) « L'esprit d'Enfantin règne encore dans cet empire imaginaire où ils veulent introduire l'idéal de Fourier ; mais le dieu qu'on y adore ne s'appelle plus Enfantin. Il s'appelle Fourier et c'est justice. »

(2) Fourier se serait emparé de la théorie de Saint-Simon d'après laquelle toute science, de *science incertaine* devient plus tard *science fixe*. Il reproduit presque textuellement cette phrase de Saint-Simon qu'il a poussée à l'absurde : « La physiologie se trouve encore dans la position par laquelle ont passé les sciences astrologiques et chimiques. Il faut que les physiologistes chassent de leur société les philosophes, les moralistes et les métaphysiciens, comme les astronomes ont chassé les astrologues, comme les chimistes ont chassé les alchimistes », p. 173, tome I.

Fourier écrit : « Sous le nom de philosophes, je ne comprends ici que les auteurs de sciences *incertaines*, les politiques, moralistes, économistes et autres, dont les théories ne sont pas compatibles avec l'expérience et n'ont pour règle que la fantaisie des auteurs. On se rappellera donc lorsque je nommerai les

tionnelles aux destinées qui est un axiome de la science fouriériste — serait une idée prise à Saint-Simon. Il l'accuse encore d'avoir volé Saint-Simon, des formules, des mots, la formule « ordre combiné » (1) par exemple, qu'il donne dans son ouvrage aux périodes d'harmonie (v. p. 18, novembre 1846) et non seulement de s'être attribué en les défigurant et même en les rendant monstrueuses (2) les idées philosophiques de Saint-Simon, mais encore certains détails d'application et de mise en pratique de ces idées et de ces principes (3) (p. 184, tome I, septembre 1846).

Il faut voir maintenant quelles preuves P. Leroux apporte à l'appui de son accusation.

philosophes que je n'entends parler que de ceux de la classe incertaine et non pas des auteurs de sciences fixes. » *Théorie des Quatre Mouvements*. Disc. prélim., page 2, édit. 1808. Pierre Leroux dit : « Voilà qui est étrange. Fourier a décrit la célèbre distinction des 2 phases successives de toute science. » « ... On ne trouve pas de ces idées-là quand on ignore les premiers éléments de la question de la certitude ; et quand on trouve de ces idées-là on les démontre. Quand on ne les démontre pas, c'est qu'on les a trouvées démontrées par d'autres », p. 177, lettre IV, septembre 1846.

Et encore : « Nous verrons Fourier s'emparer de ce principe de Saint-Simon : « mettre un homme dans une position telle que son intérêt personnel et l'intérêt général se trouvent constamment dans la même direction » pour le corrompre en refusant de voir autre chose dans la société que des individus, des intérêts personnels sans intérêt général et sans unité véritable et finir par en faire ce qu'il appelle la *substitution absorbante* au moyen de laquelle il détruit la morale en prétendant la rendre inutile », p. 172, t. I.

(1) « Saint-Simon a donné à Fourier l'idée de considérer l'histoire entière de l'humanité comme divisée en deux phases, l'une d'incohérence et de disharmonie, l'autre d'ordre combiné ou harmonique... Fourier a pris dans Saint-Simon ce terme même d'*ordre combiné* qu'il donne dans son ouvrage aux périodes d'harmonie. »

(2) Quand j'aurai prouvé par des preuves irrésistibles que Fourier a connu cette œuvre de Saint-Simon, pourra-t-on dire que le principe de l'*industrie attrayante* lui appartienne ? Il n'y aura bien de lui à cet égard que ce qui est bien à lui, l'industrie rendue attrayante par la promiscuité des sexes, par le renversement de toutes les lois de la nature humaine. P. 175, tome I.

(3) P. Leroux cite comme exemple l'idée de souscription devant le tombeau de Newton pour « assurer aux hommes de génie une récompense digne d'eux, les investir d'une immense considération et mettre une grande force pécuniaire à leur disposition » et le lustre des sciences et des arts dans l'ordre combiné. (*Théorie des Quatre Mouvements*), p. 184, tome I, septembre 1846.

Il constate d'abord que le système de Fourier n'existait qu'à l'état virtuel en 1799, et n'a vu le jour qu'en 1808. Or, les *lettres d'un habitant de Genève* ont paru en 1802 (1), époque où les disciples de Fourier attribuent à leur maître la première intuition de sa découverte. Fourier était à ce moment rédacteur du *Bulletin de Lyon* dont Ballanche était imprimeur. Il y écrivit même le 25 primaire an XII (17 décembre 1803) un article intitulé : *Triumvirat continental et paix perpétuelle dans 30 ans*, article qui ne serait que le reflet légèrement nuancé des idées de Saint-Simon, et où Fourier se contenterait de « développer ce qu'il vient de prendre dans l'écrit de Saint-Simon. » C'est donc, conclut P. Leroux, que Fourier a eu connaissance de la brochure de Saint-Simon et il l'explique très simplement en supposant que Saint-Simon a dû envoyer ses *lettres de Genève* au journal et que peut-être Fourier les a eues entre les mains pour les lire et pour en rendre compte.

P. Leroux tire d'ailleurs argument contre Fourier de ce que celui-ci voulait dans le cours de sa vie supprimer, malgré l'avis de bien des disciples, la *Théorie des Quatre Mouvements*, de ce qu'il la refondit, de ce qu'il fit disparaître de son vocabulaire certains mots, certaines formules, celle d'ordre combiné (2) et de sectes progres-

(1) A quelle époque parurent les *Lettres d'un habitant de Genève* ? Précisé-ment à l'époque où les disciples de Fourier attribuent à leur maître la première intuition de sa découverte. S'il s'agit donc d'une aussi sublime trouvaille que le pensent les disciples de Fourier la priorité de l'invention est incontestablement acquise à Saint-Simon, puisque les *Lettres de Genève* sont antérieures de 6 ans à la *Théorie des Quatre Mouvements*.

(2) Saint-Simon parle de la *Combinaison des intérêts*. « Nous verrons Fourier appeler d'abord son système l'ordre combiné et faire ensuite disparaître cette dénomination qui rappelait trop la source où il est puisé. » Saint-Simon écrit (*Lettres de Genève*) : La première génération de l'humanité a été celle dans laquelle il y a eu le plus d'égoïsme personnel, puisque les individus ne COMBINAIENT point leurs intérêts. » « Nous verrons Fourier, en fournissant cette idée à Saint-Simon, caractériser par l'incohérence l'état primitif nommé par lui sauvagerie, et appeler combinaison l'état d'harmonie. » P. 172.

sives par exemple, qui à l'en croire auraient eu le tort de trop rappeler Saint-Simon (1).

Mais les arguments de P. Leroux paraissent bien hypothétiques et sont tout à fait insuffisants pour établir le plagiat de Fourier : Une remarque d'ordre général s'impose tout d'abord : c'est que Fourier lisait peu, méprisait tous les écrivains, philosophes, économistes, ceux du passé comme ses contemporains, et qu'il ne connaissait guère leurs idées que par les résumés et les critiques qu'en publiaient les journaux ; il ne copiait personne, et son originalité dont il était si jaloux apparaît comme indiscutable. Il faut aussi observer que Saint-Simon ne commença véritablement à écrire et à exercer une influence réelle qu'à partir de 1814, date à laquelle il lance ses écrits politiques. Jusque-là il n'a rien écrit sur l'ordre social, il ne s'est guère occupé que de philosophie scientifique. Ses premiers plans de réorganisation sociale datent de 1818. Or, à cette époque Ch. Fourier a depuis 10 ans (*Quatre Mouvements*) jeté les bases de son système social, qui est arrêté non seulement dans ses grandes lignes mais encore souvent dans ses plus petits détails, et il va exposer le tout 4 ans plus tard dans le plus important de ses ouvrages le *Traité de l'association domestique agricole* (2). Il paraît de plus très difficile à M. Bourgin, qui est si informé de la vie de Fourier, que ce dernier dans les conditions où il se trouvait alors ait connu le petit livre sans éclat, et sans lecteurs, qui servit de début à Saint-Simon dont les disciples l'ignoraient eux-mêmes 24 ans après sa publication.

(1) « Pourquoi en 1818, écrit-il, préparant son traité sur l'Association qui parut en 1822, essayait-il de reprendre son premier livre et effaçait-il soigneusement le nom de *sectes* en le remplaçant partout par le nom de *séries* ? (Ce nom de secte qui rappelait la religion de Newton était pourtant bien choisi). Fourier apparemment le trouvait trop significatif. » Septembre 1846, page 192, t. I. Lettre IV.

(2) Deux traités ont été publiés par moi sur l'association et le progrès réel, écrit Fourier. L'un des traités parut en 1822, l'autre en 1823. Or, il n'existait pas de Saint-Simoniens en 1822.

Quoi qu'il en soit et en admettant même ce qui après tout n'a rien d'impossible mais ce qui paraît assez invraisemblable que Fourier ait connu *les lettres de Genève* comme le veut P. Leroux, et que ce soit cet opuscule qui lui ait fourni l'idée première de la doctrine de l'attraction passionnée sur laquelle il a bâti tout son système, on est forcé de reconnaître qu'il y a loin de la simple énonciation du principe à l'ensemble des déductions et des applications que Fourier en a tirées, et non seulement que celles-ci appartiennent bien en propre à Fourier mais que l'idée dont il a profité il l'a si profondément marquée de son empreinte qu'il l'a faite sienne, et qu'elle est bien à lui.

CHAPITRE V

L'école saint-simonienne. Ses variations. Ses schismes.

Dans une de ses adjurations passionnées et avec la phraséologie romantique et mystico-lyrique dont il avait l'habitude, Barrault demandait un jour aux Saint-Simoniens ce qu'ils étaient : « A mon tour, s'écriait-il, je vous demanderai qui vous êtes. Hélas ! le savez-vous ? Etes-vous des chrétiens, aveugles adorateurs de la croix solitaire ? Etes-vous des philosophes dévots d'incrédulité ? Etes-vous des partisans obstinés de toutes les légitimités surannées ? Etes-vous des libéraux révoltés à la seule pensée d'une hiérarchie et rêvant les chimériques douceurs de l'individualisme ? Etes-vous enfin des hommes qui s'épouvantent de toute idée nouvelle et ont sans cesse le frisson du progrès ? » Personne ne répondit à cette apostrophe à laquelle, je pense, il eût été bien difficile de répondre.

L'école saint-simonienne réunissait, en effet, sous la même bannière, les étiquettes les plus opposées, la plus grande diversité d'opinions, d'origine, de tradition et de formation, des hommes venus des points les plus extrêmes de l'horizon politique. Dans l'état-major même du Saint-Simonisme, si j'ose employer ce terme militaire en parlant d'hommes qui l'étaient si peu qu'ils n'hésitèrent pas à se faire condamner parce qu'ils refusaient de servir dans la garde nationale, on distingue sans peine des divergences très nettes, des oppositions absolues, en

politique comme en religion. Au point de vue des opinions confessionnelles, à côté de catholiques comme Margerin, ou d'esprits à tendance catholique comme Buchez, on voit quelques protestants, des juifs en grand nombre (Rodrigues, Halévy, Pereyre), des athées voltairiens (1) comme M. Chevalier, des disciples de Kant, des sceptiques ; le Saint-Simonisme comprend des gens de toute croyance et de toute incroyance.

Au point de vue des opinions politiques, à côté de républicains convaincus comme Bazard ou Buchez, qui avaient été « entraînés dans les écarts du libéralisme le plus violent » (d'Eichthal) et qui avaient été impliqués dans les conspirations de 1820, à côté de Dugied fondateur de la Charbonnerie française, à côté de Carnot et de Laurent, « ancien révolutionnaire, ancien athée, vieux philosophe qui s'est roulé tant qu'il a pu dans le borbier de l'encyclopédie » (Enfantin), il y a des légitimistes.

On ne peut lire d'ailleurs un volume de la correspondance saint-simonienne sans être frappé des divergences qui séparent un Enfantin d'un Bazard, un Michel Chevalier d'un Reynaud, un Jules Lechevalier d'un Transon. Ce contraste entre la nature des esprits, et leur formation, il apparaît, il éclate à tout instant. Ouvrons au hasard une publication saint-simonienne à deux pages de distance, dans l'*Organisateur*, on voit la philosophie du XVIII^e siècle portée aux nues, puis traînée plus bas que terre. (Voir *Organisateur*, p. I et III). Ainsi le Saint-Simonisme a réussi à réunir dans la même action des esprits que séparaient moralement et doctrinalement des abîmes.

(1) Ceux-ci étaient très nombreux. A. de Pontmartin, dans ses *Mémoires d'enfance et de jeunesse*, parle longuement de Léonard-Moïse Retouret qui fut Saint-Simonien. Il nous décrit « sa haine contre la religion et le parti prêtre. Intelligence excellemment douée, esprit très fin..... il redescendait au niveau des plus fougueux commis-voyageurs ou des plus vulgaires lecteurs du *Constitutionnel*, dès qu'il s'agissait de déblatérer contre l'inquisition, la torture, les autodafés, les dragonnades, la Saint-Barthélemy et le « parti prêtre ».

Quel était donc le caractère commun des jeunes gens qui, entre 1828 et 1830, venaient chaque jour en plus grand nombre à la nouvelle doctrine ? C'était d'abord qu'il « ne croyaient plus fortement à rien » (Barrault). Pour la plupart esprits fatigués et flottants, âmes inquiètes, tourmentées, désemparées, malades de scepticisme, leur correspondance est pleine de gémissements et de confidences sur leur ennui, leur incertitude, sur les « amers dégoûts de leur âme » et sur les « nausées de vie » qu'ils éprouvent, premières atteintes de ce mal du siècle qui commençait de devenir si fort à la mode ; ces tristes jeunes hommes instruits et même presque tous d'esprit cultivé, gorgés de philosophie, ont « du vague au cœur » (Charton) ; ils sentent se creuser en eux « un vide profond comme un abîme » (J. Reynaud) (1). Ce vide, ils veulent le combler d'amour et c'est la loi d'amour que proclame Saint-Simon qui les réunit sous sa bannière. Ce dont ils souffrent, en effet, c'est de leur inactivité, de l'absence de foi religieuse ; ils sentent se réveiller en eux le besoin d'action, d'enthousiasme, de croyance, de sympathie, d'affection et d'amour.

Telle est la raison générale, et unanime, des conversions. Elles eurent d'ailleurs d'autres causes, individuelles celles-là, et très diverses, que nous n'avons pas à signaler ici. Notons seulement la remarque que fait d'Eichthal qu'il n'y avait « peut-être pas dans le saint-simonisme une personne qui n'y eût été poussée par des chagrins de famille » (Note de d'Eichthal aux archives saint-simoniennes, 1866), et que la plupart y vinrent rechercher une « consolation » (Charton, Dory et bien d'autres).

Il est donc bien malaisé de donner une définition pré-

(1) Cfr. Ed. Charton, *Revue Encyclopédique. Mémoires d'un prédicateur saint-simonien*, 1831, p. 658. « le vide aride qu'avait fait autour d'eux un long désenchantement de toutes choses et une paresseuse mélancolie. »

cise de ce qu'étaient les Saint-Simoniens. A quelqu'un qui, dans une réunion publique, l'interrompait pour lui demander de dire quel était leur but, Bazard répondait : Nous sommes tout à la fois les héritiers du catholicisme et les continuateurs de la Révolution ; nous voulons achever de détruire ce qui reste du trône et de l'autel, et sur ces débris reconstituer la société et l'autorité (1). La formule manque de précision ; elle est très large, et ce programme n'était pas propre au saint-simonisme. De plus, elle n'est peut-être pas entièrement exacte ; en tout cas, elle est incomplète. Tel fut pourtant, dans l'ensemble, le but du saint-simonisme. Il annonçait la fin de la guerre, « toutes les nations devenues sœurs parce qu'elles seront toutes filles d'une même église à la fois temporelle et spirituelle (2) », le règne de la science, des arts et de l'industrie, l'association universelle des races et des nations, l'affranchissement des femmes, l'émancipation des prolétaires ; il tournait toutes les forces religieuses scientifiques et industrielles vers l'accomplissement d'un but universel : l'amélioration la plus prompte et la plus rapide possible du sort de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse au triple point de vue physique, intellectuel et moral ; il réconciliait la religion avec la politique, prêchait un nouveau christianisme qui promettait le bonheur à l'homme non seulement dans le ciel, mais sur la terre, où il devait réaliser l'abolition des privilèges de naissance, le classement suivant la capacité, la rétribution suivant les œuvres, et proclamait la nécessité de la hiérarchie. Tels sont les principaux articles du credo saint-simonien. Tel fut le but commun, « but immense, but saint qui devait mettre les hommes en communauté avec l'humanité tout entière, qui devait les conduire à l'accomplissement des destinées que l'humanité poursuit depuis tant de siè-

(1) Cité par la *Revue*, 1855, p. 270.

(2) D'Eichthal à Mill. 30 avril 1830. *Lettres*.

cles (1) ». Et c'est l'amour de ce but commun qui tint pendant deux ans étroitement unis autour de la même tâche les esprits les plus différents. Malgré la divergence d'opinions et de croyances, on réussit, en vue de cet idéal commun, qu'on se proposait, et qu'on voulait réaliser, à improviser une hiérarchie; des chefs furent reconnus, des travaux distribués et acceptés, si pénibles qu'ils fussent, avec enthousiasme. Le succès de l'école fut inespéré (2). C'est en termes tout frémissants de lyrisme que les Saint-Simoniens célèbrent la jeunesse glorieuse de la doctrine qu'ils élaborent et disent leur enthousiasme pour leur vie nouvelle. « Lorsque je connus la notion du progrès indéfini et, comme Dieu, éternel, lorsque j'eus apprécié l'idée fondamentale de notre liberté et de l'avenir religieux dans cette parole du P. Enfantin : Dieu, père et mère de tous et de toutes, j'en éprouvais comme un éblouissement, je ressentis une joie immense en retrouvant en moi la pensée, le cœur et l'action libre en vertu de ces saintes formules. » Sincèrement et profondément convaincus qu'ils travaillent à « l'œuvre la plus belle et la plus grande qui fût au monde » (Charton, *ibidem*, p. 663), il leur semblait qu'ils vivaient corps et âme plus qu'il ne leur avait été donné de vivre en aucun moment de leur existence. C'était une régénérescence, une transformation absolue, une véritable convalescence morale, ou plutôt une résurrection (p. 665). Tel était l'enthousiasme, qu'on vit de ces jeunes gens, hommes ou femmes, sacrifier pour leur idéal leur situation matérielle ou mondaine (3), leur avenir,

(1) *Ibidem*.

(2) « Le bruit que fait la doctrine est prodigieux. On en parle partout. Nous marchons avec une rapidité qui nous paraît à nous-mêmes extraordinaire. » Enfantin, août 1830.

(3) *Le Producteur*, loin de rien rapporter à ceux qui l'ont écrit leur a coûté, au contraire, quoiqu'ils ne fussent guère tous ensemble que de *pauvres diables*, et encore aujourd'hui toutes les dépenses nécessaires pour la propagation de la doctrine, les envois de livres et manuscrits, le loyer de la salle pour nos séances publiques de la rue Taranne, le temps très considérable qu'ils consacrent

leur fortune, leurs amitiés et jusqu'à leur amour (Jules Lechevalier, Moïse Retouret et tant d'autres), et qu'on vit les plus craintifs et les plus timides de ces jeunes *bourgeois* faire bon marché de l'opinion publique.

Un grand nombre de personnes furent enlevées à leurs occupations pour être classées dans les différents services de prédication, missions, propagande, globe, enseignement (1). Le zèle le plus pur, le plus désintéressé inspire et dirige leurs efforts ; on croirait que, détachés du monde extérieur et planant bien au-dessus de la vie mesquine et terre à terre qu'ils méprisent, ils vivent uniquement dans la contemplation de leur idéal. « Il semblait, dit Charton, qu'on était transporté au belvédère élevé d'un phare, le bruit du monde ne parvenait pas jusque-là. » « Il y avait, écrit Dory, dans l'approche des Saint-Simoniens quelque chose de communatif et d'attrayant qu'on ne retrouvait pas ailleurs. » C'était le beau temps de l'école, celui des soirées familiales de la rue Monsigny, celui des fraternelles effusions, des amitiés enthousiastes ; « quelle plus douce, quelle plus vraie, quelle plus noble amitié peut-il exister que celle qui résulte d'une communauté de vues et de travaux sur le plus magnifique sujet qui soit donné à l'activité humaine ? (2) »

Mais ce beau temps dura peu. La communauté de vues et l'unanimité de l'école saint-simonienne furent courtes. Le lien d'affection, de doctrine et d'activité qui devait les unir, les faire marcher en paix avec ordre et amour vers une commune destinée et donner à la société

chaque semaine aux travaux de l'école. Tout cela est fourni par eux, sans aucune compensation pécuniaire quelconque, bien que pour la plupart d'entre eux cela soit pour ainsi dire pris sur leur pain et sur celui de leurs enfants. » D'Eichthal à Mill, 23 novembre 1829.

(1) « Pour prêcher et propager leurs chimères rien ne leur coûtait. Des chefs d'industrie quittaient leurs affaires, des ingénieurs donnaient leur démission et apportaient leurs économies, des fils de famille sacrifiaient leur fortune ; en deux ans, près d'un million et demi fut dépensé en missions, en journaux, en frais de propagande. » Guérault.

(2) D'Eichthal à Mill. *Correspondance*, 23 novembre 1829.

et au monde tout entier le caractère d'union, de sagesse et de bonté, qu'avait rêvées Saint-Simon, se relâcha bien vite et puis se rompit tout à fait.

« Le premier coup d'œil qu'on jetait sur l'école lui était extrêmement favorable. On la trouvait unie, courageuse, ardente, se recrutant sans cesse, disciplinée, faisant recevoir dans son sein des hommes dévoués corps et âme et des vocations éclatantes, présentant un front et une surface de doctrines positives symétriques et qu'à première vue on pouvait estimer complètes et nouvelles (1). » Mais Lerminier ajoute aussitôt que « le premier éblouissement passé, la réflexion et l'examen venaient ternir et décolorer les apparences et les impressions. Si l'école offrait les dehors de l'unité, de la concorde et de l'obéissance, considérée de plus près on y sentait l'existence d'un despotisme factice... cette association si compacte était tendue sans rien de naturel. » Quand on était sorti de cette « atmosphère de dévouement et d'amour » que nous décrit Charton, « dans laquelle la volonté était entraînée », et où il semblait qu'on obéît à une impulsion, où l'on agissait presque sans y avoir pensé, quand on n'était plus sous le charme du « transport délicieux de cette existence nouvelle (Dory) », quand la chaleur d'âme du néophyte « douce comme le merci du pauvre » (Charton), s'était affaiblie, que cet éblouissement philanthropique s'était dissipé et que cette griserie sentimentale et romantique était passée, il arrivait presque fatalement que « les doctrines elles-mêmes ne soutenaient pas dans leur ensemble et leurs décorations les regards d'un observateur qu'un premier désenchantement avait préparé à la défiance » (Lerminier). On s'apercevait alors qu'il y avait dans la doctrine saint-simonienne plus d'efforts individuels que d'unité et plus de tentatives que d'ensemble. « Sous une harmonie spécieuse et artificielle, continue Lerminier, on découvrait les pièces de

(1) Lerminier, *Lettres philosophiques à un Berlinoïse*.

rapport, les jointures mal assorties, les placages disgracieusement appliqués, les emprunts érigés en inventions, les contrefaçons préméditées données pour des créations de première venue ; on démêlait aussi une direction funeste imprimée à des principes élémentaires et générateurs. »

Et il y a sans doute dans cette appréciation de Lermnier un peu de malveillance, d'exagération et d'injustice. On sent trop que Lermnier, dont le passage dans le saint-simonisme avait été trop rapide pour qu'il eût le temps d'en faire une étude approfondie, n'est pas fâché de dénigrer la doctrine qui n'a pas su le retenir, et qu'il n'aime point les Saint-Simoniens, qui d'ailleurs le lui rendent bien (1). Mais il y a aussi un fond très certain de vérité. Ces accusations, d'ailleurs, nous les retrouvons non seulement sous la plume de Fourier, qui est extrêmement sujet à caution, sous celle d'Aug. Comte qui l'est un peu, sous celle de Lechevallier et de Transon, dont le témoignage pourrait paraître suspect et devoir manquer d'impartialité, mais encore sous celle de beaucoup de Saint-Simoniens et notamment de Jean Reynaud et de Pierre Leroux. Pour Jean Reynaud, la doctrine saint-simonienne n'était qu'une « collection d'idées ». Et Jules Lechevallier, qui a sans doute d'excellentes raisons pour le savoir, ayant été, si l'on en croit l'affirmation de P. Leroux et le témoignage de plusieurs Saint-Simoniens, l'un des collaborateurs les plus immédiats d'Enfantin, voit dans le saint-simonisme une « espèce de doctrine d'alluvion qui s'était agglutinée et agglomérée sous le nom de Saint-Simon *par les apports de ses principaux disciples* » (*Science sociale*, p. 18). Les adversaires du saint-simonisme ne déclaraient-ils d'ailleurs pas que le dogme saint-simonien n'était au fond qu'un syncrétisme, un assemblage plus ou

(1) Voir dans les notes inédites de Laurent, à l'Arsenal : « Lhermiuier (*sic*) sonore comme une cymbale, lançant de grands mots, assez vide et cependant très chaud. Voulait prêcher salle Taitbout sans préparation. Apprenez donc la doctrine, lui répondait-on. Ne savait pas le dogme du tout. »

moins confus, plus ou moins habile de doctrines philosophiques diverses ?

Le comte Henri de Saint-Simon avait jeté à pleines mains dans ses écrits, dans ses conversations, des idées qui, si elles étaient nouvelles, n'étaient pas toujours cohérentes et homogènes et parfois même étaient contradictoires (1). Bazard et Enfantin appelèrent leurs disciples en consultation, et c'est ainsi que la doctrine fabriquée pièce à pièce pendant six ans sous les yeux du public, se forma peu à peu, s'élabora lentement et que s'éleva l'école saint-simonienne dont Lamennais disait malicieusement qu'elle était un « club sous un clocher » ; chacun apporta sa pierre, les uns au club, les autres au clocher. Chacun errait dans l'œuvre de Saint-Simon, ainsi que dans une contrée diverse et mouvementée ; prenait dans l'amas de ses idées ce qui était à sa convenance, et sous prétexte d'interprétation, expliquait et traduisait à sa façon. On ajoutait, on retranchait, on abandonnait certains points de la doctrine (2). On en modifiait d'autres, cela s'appelait, en langage saint-simonien, « perfectionner ». « Modifier une doctrine, la moduler, écrivait un Saint-Simonien, ce n'est pas l'affaiblir puisque c'est la faire passer de l'abstrait dans le concret, de la contemplation dans l'action, c'est lui donner la vie » (Bourgeois). On se mettait d'ailleurs à l'aise et à l'abri de tout reproche, en disant que « sous aucun rapport possible la parole de Saint-Simon ne pourrait avoir une valeur absolue » (J. Lechevalier. *Note sur le nouveau christianisme*). Et on s'avisa que Saint-Simon ne pouvait parler en 1830 comme en 1825, que lui aussi était « progressif » comme la doctrine que l'on perfectionnait (3).

(1) Il n'y a en Saint-Simon qu'un mélange souvent confus de toutes les doctrines et un éclectisme sans fond ni rives où l'esprit peut errer et se perdre à l'aventure comme un vaisseau sans boussole sur une mer sans limite (Bourgeois, *Le Christ temporel*, p. xvi).

(2) Lettre de Stuart Mill à d'Eichthal : « Vous me dites que plusieurs autres points de la doctrine saint-simoniene ont été abandonnés. »

(3) « Gloire, gloire à ceux des disciples qui imitent le mieux la vie de leur

« On ne doit pas s'attendre, écrivait J. Lechevalier, à trouver dans le nouveau christianisme ni un DOGME ni L'ÉVANGILE de la foi saint-simonienne. » Le texte véritable c'est la parole vivante de L'ÉGLISE (1). On devait bientôt s'apercevoir que cette parole vivante elle-même n'avait pas une inflexible unité, et que nombreuses étaient ses variations. Ainsi donc, en vertu de ses principes mêmes, par une nécessité qu'il portait en soi et si je puis dire, inhérente à sa nature, le saint-simonisme avait changé et était condamné à changer toujours ; — il apparaît avant la doctrine de M. Bergson comme une philosophie de la mobilité. « Il est clair, disait un Saint-Simonien, que l'ambition des idées neuves nous a un peu trop animés. » On comprend dès lors que l'école saint-simonienne était loin d'avoir cette exacte homogénéité de principes, qu'Aug. Comte, dans une terminologie qui rappelle du reste celle de Saint-Simon, et dont on ne peut dire si c'est ce dernier qui la lui a empruntée ou qui la lui a donnée, déclare « indispensable à toute destination vraiment organique ». C'est ce défaut d'unité qui devait la perdre.

Sans doute, dans la doctrine, tout le monde était parti du même point, mais le chemin que chacun avait parcouru était différent ; chacun, selon son tempérament, sa tournure d'esprit, ses expériences, concluait, sans se préoccuper beaucoup de la doctrine. Plusieurs Saint-Simoniens, comme Carnot et Roux, donnaient pourtant des conseils très sages. « Je voudrais, messieurs, écrivait ce dernier, que chacun de nous, avant d'improviser une opinion nouvelle, veuille bien penser que sa création peut jeter des sentiments de dissolution dans notre asso-

maître mais dans sa perfectibilité et non dans son imperfection, qui partiront du point où Saint-Simon s'est arrêté, mais pour s'élancer bien au delà, non pour retomber jusqu'au point d'où lui-même est parti » (*Doct. Saint-Simonienne*, p. 33, 1828-1829).

(1) Les Saint-Simoniens disaient : « Nous sommes en communion avec Saint-Simon mais en progrès sur lui. »

ciation (1). » Mais ils n'étaient pas écoutés. Aussi, le saint-simonisme de Bazard ou de Michel Chevalier, n'était-il pas le même que celui d'Enfantin ou de Rodrigues, pas plus que le saint-simonisme scientifique et pratique de 1827, lequel ne défendait que des idées réalisables et fortement liées les unes aux autres, ne ressemblait — sinon de très loin — au socialisme religieux et utopique de 1831-1832, où des religiosités plus ou moins vagues avaient remplacé les vues industrielles des premiers temps, et où tous apercevaient des nécessités analogues.

Sans doute on restait vaguement d'accord sur les bases fondamentales de la doctrine, sur le but général à atteindre, sur la manière dont les questions devaient être posées, mais les avis différaient sur le point de savoir comment elles seraient définitivement résolues. Le point de vue saint-simonien était errant et vague ; il n'était pas assez étroitement délimité ; il en résultait que ses déplacements devaient fatalement devenir des occasions ou des prétextes de conflits. Les idées n'étaient pas formulées assez nettement ; elles l'avaient été plus ou moins obscurément, plus ou moins éloquemment dans des prédications ou des conversations, mais il y avait peu de chose d'écrit. « Rien n'était convenu, écrit Jean Reynaud, sur la manière dont l'humanité pourrait résoudre les grands problèmes et chacun, guidé seulement par la voix du *sentiment*, laissait son espérance flotter vers le pouvoir ou vers la liberté. » Certains qui, comme Lerminier, avaient passé plusieurs mois à étudier la doctrine, n'y avaient-ils pas vu un « sentiment profond de la liberté ? » ce dont on peut se montrer surpris. C'était donc affaire de sensibilité personnelle. Le Saint-Simonisme ouvrait des perspectives infinies aux rêveries individuelles. Dans cette doctrine, où la place prépondérante venait d'être donnée au cœur, où la raison était honnie, où la toute-puissance appartenait au

(1) Cette brochure a été attribuée à Buchez.

sentiment, et dont la substance très fluide et très nébuleuse, faite d'appels au cœur, à l'imagination et à tous les genres de sensibilité, s'incorporait assez facilement aux fantaisies du rêve, chacun, selon son tempérament, ses impressions, son humeur et ses caprices, variait, colorait, nuancait la vision de l'idéal commun. Et les nuances du Saint-Simonisme devenaient peu à peu presque aussi nombreuses que les adhérents à la doctrine. Chacun d'eux conservait son allure propre, celui-ci restant un mystique et cet autre un réaliste ; celui-là restant un philosophe et cet autre un homme religieux. Enfantin, d'ailleurs, s'en rendait compte, lorsqu'il écrivait mélancoliquement à Arlès-Dufour en 1844 : « Dans son temps de prosélytisme individuel, le Saint-Simonisme n'a pu convertir ni un vrai catholique, ni un vrai légitimiste. Je n'ai jamais pu détruire entièrement les racines révolutionnaires qui entouraient le cœur de Bazard, de Dugied, de Leroux (1), de Reynaud et de tant d'autres, ni le judaïsme de Rodrigue, tenace comme tout ce qui caractérise les races opprimées » (14 décembre). « Chacun de nous, écrit S. Voilquin, règle la propagation de ses idées *selon la forme qui convient le mieux à sa nature* » (*La Saint-Simoniennne en Egypte*, p. 95). Ajoutons d'ailleurs que la doctrine était généralement mal connue et que les conversions étaient la plupart du temps trop rapides pour être efficaces et pour n'être pas fragiles (2).

Qu'était-ce donc que le Saint-Simonisme ? C'était bien plutôt qu'une doctrine unique ; plusieurs doctrines, économique, philosophique, religieuse et morale, animées du même esprit ou d'un esprit analogue ; c'était un en-

(1) Pierre Leroux, tout en admettant le dogme, avait conservé son caractère républicain ; les formes trouvées pour la hiérarchie le révoltaient mais il s'y était soumis. *Notes sur Pierre Leroux*. Lambert. « J'ai rudement combattu... écrivait d'Eichthal à Stuart Mill, le 23 novembre 1829, j'ai eu des répugnances à vaincre, des obscurités à dissiper avant de me rendre complètement maître de la doctrine saint-simoniennne. »

(2) « Nous nous donnâmes corps et âme à cette nouvelle famille dont les principes sociaux et religieux furent nôtres dès le premier instant. »

semble de conceptions et d'aspirations qui se rattachaient à un ou deux principes sur lesquels l'accord s'était fait. Il est évident que le Saint-Simonisme de Bazard et celui d'Enfantin forment plutôt deux doctrines de tendances semblables animées d'un esprit analogue, qu'une doctrine unique. Mais il ne suffit pas de dire, comme on le fait ; il y a le Saint-Simonisme de Bazard et il y a celui d'Enfantin. Il y en a bien d'autres, et dans chacune de ces sous-doctrines, dans chacune de ces catégories, si je puis dire, sans parler des oppositions et des divergences qui tiennent à la nature même et à la singularité des tempéraments, mille nuances d'un Saint-Simonisme qui, pour l'observateur superficiel semble le même, distinguent les adeptes d'une même catégorie. Le Saint-Simonisme devint ainsi, selon le mot très juste de Jean Reynaud, « un ensemble insaisissable, variant de nuance de l'un à l'autre » (1) et, pourrait-on ajouter, d'un moment à l'autre. Bien plus qu'une doctrine, c'était un état d'esprit (2), dont les variations étaient assez nombreuses, un élan confus quant à ses moyens possibles d'action et d'expression.

Cette variété des opinions et des croyances, cette diversité, ces divergences de vue, ce défaut d'homogénéité et d'unité, le *Globe* lui-même, organe officiel de la doctrine, le trahissait publiquement. « Il changeait de couleur suivant que la main de l'un ou de l'autre des deux chefs avait pesé plus ou moins sur celle du rédacteur » (Jean Reynaud). Mais c'était surtout dans les missions de province, loin des regards des chefs, quand chaque prédicateur livré à ses propres inspirations, emporté par la chaleur de l'improvisation, obéissant aux mouvements désordonnés de sa sensibilité, laissait, au milieu des interruptions et des apostrophes, dans l'excitation de réunions le plus souvent mouvementées et agitées,

(1) Jean Reynaud, *Revue Encyclopédique*, 1832, p. 27.

(2) Voir P. Leroy-Beaulieu, *Leçon d'ouverture au Collège de France : Saint Simon le réformateur (Revue Bleue, 7 janvier 1911).*

apparaître sa personnalité et, pour me servir d'une expression saint-simonienne, « témoignait consciencieusement de sa propre personne et de sa propre pensée » que la diversité éclatait.

« En Belgique, la première partie de la mission était toute philosophique et positive, la deuxième toute mystique et religieuse ; à Paris, dans la même enceinte, où une dévotion toute catholique à la sainteté du révélateur ressuscitait avec emphase les formules d'adoration de l'église ou de la synagogue, des discours politiques sur la guerre étrangère ou la législation intérieure, ramenaient énergiquement la réalité et transformaient périodiquement en un club populaire le tabernacle pontifical » (1). A Lyon, l'hérésie était prêchée au nom de Saint-Simon, et les journaux libéraux eux-mêmes en étaient presque venus à réclamer pour les révélateurs hardiment ramenés au rang des philosophes. Jean Reynaud ne faisait d'ailleurs aucune difficulté pour reconnaître que les doctrines qu'il avait professées avec Pierre Leroux à Lyon et à Grenoble si elles étaient « d'accord sur les bases fondamentales avec celles qui étaient enseignées par le *Globe* sous le nom général de Saint-Simon, du moins en différaient sur plusieurs points » (2). « Leroux et moi, écrivait-il, nous n'avons reçu à Lyon de direction que de nous-mêmes » (3).

Ainsi la doctrine se trouvait abandonnée aux divagations et aux improvisations de chacun. Elle n'était pas assez systématique, assez rigide, elle était trop diffuse et trop fluide pour qu'on dût l'accepter ou la refuser tout

(1) Voir Louis Blanc, p. 449, 1882. *Histoire de 10 ans.*

(2) J. Reynaud, *De la société saint-simonienne et des causes qui amenèrent sa dissolution*, p. 27 et 28.

(3) *Le Précurseur*, dans un article écrit avec beaucoup d'amertume et d'aigreur... dévoilant la tactique ambitieuse des chefs de la doctrine, prenait acte contre les Saint-Simoniens de ce que leurs missionnaires avaient enseigné à Lyon que pour eux la révélation était l'opinion particulière d'un philosophe. Le *Journal du commerce* se plaignait également de ne pas rencontrer dans les discours des Saint-Simoniens le plagiat de l'ancienne forme religieuse.

entière, et pour qu'il fût impossible d'en détacher à sa guise des éléments constitutifs pour les remplacer par d'autres. « Aussi la doctrine saint-simonienne avait-elle en elle-même son terme », comme l'a écrit Jean Reynaud. Il était en effet presque fatal que le Saint-Simonisme vit son sens relâché jusqu'à la dispersion par l'abus de ce que l'on appelait un commentaire, une interprétation, et par l'abondance des perfectionnements qu'on lui fit subir. Le germe de dissolution se développait à mesure que grandissait la puissance de la doctrine ou du moins que s'accroissait le nombre de ses adhérents; l'action centrale du collège pouvait de moins en moins se faire sentir efficacement, il manquait la coordination étroite qui aurait été indispensable entre les Saint-Simoniens de province et le centre de Paris; l'école avait fini par échapper à toute direction. Et voici d'ailleurs que dans le sein même du collège l'anarchie allait éclater.

Aussi longtemps qu'il avait été possible de concentrer les discussions sur les points qui leur étaient communs, et qu'on l'avait limitée à ces points seuls, on avait pu maintenir l'accord, au moins relativement, car pour la plupart des Saint-Simoniens l'entente ne fut jamais complète et absolue et il est aisé de constater de nombreuses divergences sur des points fondamentaux de la philosophie ou de la religion. « On put ajourner après le succès quand la marche de la propagation serait bien engagée, les contestations relatives aux développements et aux perfectionnements ultérieurs de la doctrine. » Mais de graves questions s'étaient posées, qui allaient faire éclater les dissentiments latents.

Déjà la constitution de la classe directrice et de la hiérarchie (1), avait donné lieu dans le sein de l'école à de vifs débats. Le classement des disciples selon leurs capacités (2) qu'avaient fait Bazard et Enfantin, seuls,

(1) Carnot n'avait accepté « ces arrangements qu'avec regret ».

(2) « On a promis la rétribution selon les œuvres mais qui rétribuera ? celui qui aura fait les plus grandes œuvres. On a promis le classement suivant la

n'avait pas été sans provoquer des surprises et même des mécontentements. Et pourtant on n'avait pas encore touché aux problèmes les plus délicats et les plus difficiles, aux institutions les plus anciennes, aux sentiments les plus intimes, aux problèmes les plus angoissants : on ne s'était encore occupé ni du mariage, ni de la famille, ni de la vie sociale, ni de la vie future (1), ni de la religion. Duveyrier, le poète de Dieu, comme on l'appelait, reconnaissait que « la foi des Saint-Simoniens n'était pas précisée » qu'on n'avait pas « pénétré le mystère profond ». On s'était débarrassé des idées de création et de mort en disant que « ces deux inconnues étaient supérieures à l'intelligence humaine, d'où il résultait qu'elles devaient rester obscures et vagues » (Enfantin, lettre 1829). Mais d'autres questions qu'il était impossible d'éluder, celles du bien et du mal, de la loi morale, des relations individuelles d'homme à femme et de supérieur à inférieur étaient restées bien obscures. Sur tous ces points d'ailleurs, Enfantin avait une théorie complète en désaccord avec celle que professait Bazard. Il avait d'ailleurs plusieurs fois semblé y renoncer, et notamment lors de la lettre qu'il avait écrite avec lui dans les premiers jours d'octobre 1830 à la Chambre des députés (2). Mais il revenait toujours avec une ténacité

capacité. Mais qui classera la capacité ? La capacité. C'est un cercle vicieux. Aussi toute question importante en hiérarchie s'est-elle jusqu'ici terminée par une désassociation. Le fait est général et constant dans l'histoire du Saint-Simonisme. » P. 155. Lechevalier, *Science sociale*.

(1) L'école saint-simonienne n'a pas encore bien formulé cette croyance (à la vie éternelle). D'Eichthal à Mill, 1^{er} décembre 1829.

(2) Dans le cours de nos longues discussions, il arriva plusieurs fois qu'Enfantin parut renoncer à ses théories et notamment lors de la lettre que nous écrivîmes dans les premiers jours d'octobre 1830 à la Chambre des Députés, lettre que je rédigeai, qu'il signa avec moi et dans laquelle en disant, en termes généraux, comment nous entendions le mariage, nous repoussions hautement l'accusation de *communauté des femmes* qui avait été portée contre nous dans cette enceinte par MM. Manguin et Dupuis. Mais les moments de silence et de résignation étaient employés par Enfantin à élaborer, à perfectionner sa conception ; et chaque fois qu'il croyait avoir trouvé en sa faveur un argument nouveau, il le reproduisait avec plus de force que jamais. J'affirme enfin qu'il m'a déclaré

inlassable aux premières idées (1). Les discussions devaient fatalement éclater lorsqu'il s'agirait de préciser et de mettre au point la doctrine sociale et religieuse du saint-simonisme que le *Producteur* de 1826 avait sagement « réservé pour des temps meilleurs (2) ». D'ailleurs des schismes s'étaient déjà produits. Des défections avaient eu lieu : Cerclet, Dubochet, Rouen, Blanqui, Senty, Périn, Garnier, Halévy, Armand Carrel, Artaud, Rey (de Grenoble), Decaen du temps du *Producteur*; puis à partir du moment où la hiérarchie avait été fondée : Bucheu, Alisse, Bouland, Lerminier, Margerin (je ne cite que les principaux); mais on peut dire qu'à chaque mouvement hiérarchique de quelque importance, correspond une division, un schisme plus ou moins grave.

Ce n'était là d'ailleurs qu'un début et le prodrome de la crise terrible de novembre 1831, que je n'ai pas à raconter ici mais sur laquelle il faut au moins donner quelques explications générales, Saint-Simon mourant avait dit à Rodrigues en lui remettant le *Nouveau christianisme*, que, de l'aveu même de d'Eichthal, les Saint-Simoniens restèrent deux ans sans comprendre : « Toute la doctrine est là ». Enfantin s'autorisa de cette parole pour donner au saint-simonisme un caractère religieux qui se précisa peu à peu. Certains s'en montrèrent surpris. Auguste Comte écrivait à d'Eichthal dès le 6 décembre 1828 : « Imaginez-vous que leurs têtes se sont peu à peu exaltées à ce point qu'il ne s'agit rien moins que

plusieurs fois, et cela de la manière la plus formelle, encore peu de jours avant notre séparation, qu'elle n'était pour lui l'objet d'aucun doute. P. 26. Bazard.

(1) A. Carnot (qui fut Saint-Simonien) écrit dans le *Producteur* : « Nous n'avons usé qu'avec une extrême sobriété des pensées échappées à cette âme dévorée du besoin d'être utile. Nous avons distingué celles des opinions de Saint-Simon dont l'application est déjà possible, ou celles qu'une prévision trop active, n'a pu entourer de certitude, et dont la réalisation appartient à une époque beaucoup plus éloignée de nous » (*Producteur*, n° 10).

(2) Jules me disait un jour : J'aime mieux être écrasé par Bazard qui est une pierre, mais dont on peut au moins détacher une partie que d'avoir affaire à Enfantin. On l'entame un jour et le lendemain on le retrouve tout entier : c'est un morceau de gomme élastique. Lambert. Papiers personnels.

d'une véritable religion nouvelle, d'une sorte d'incarnation de la divinité en Saint-Simon. Enfin, il ne reste plus qu'à dire la nouvelle messe et cela ne tardera pas au train que prennent les choses. » Cela ne tarda guère en effet. On ajouta le panthéisme au système de physiologie sociale de Saint-Simon ; on revêtit la nouvelle science d'une forme religieuse, on couvrit le dogme matérialiste d'une couche de mysticisme ou plutôt de mysticité ; et après avoir professé pendant plusieurs années que la théologie et ses institutions, qui devraient être considérées comme des œuvres de l'enfance de l'esprit humain, feraient place dans l'avenir à une philosophie organique positive et à des institutions déduites de cette nouvelle doctrine, tout à coup les Saint-Simoniens revinrent au langage théologique. Ils parlèrent de Dieu et de la Providence et ces mots revinrent même avec insistance sur leurs lèvres ; l'école se transforma en église, la doctrine positive et scientifique en religion et les disciples du philosophe et de l'économiste Saint-Simon en prêtres qui laissaient à Aug. Comte tout le soin d'élaborer, de préciser et de développer leur ancienne théorie sur les passages successifs de l'esprit humain de la conception théologique à la philosophie métaphysique et de cette dernière à la philosophie positive, théorie dont Aug. Comte était d'ailleurs, sans doute, l'inventeur.

Quant à Enfantin, il devint tout simplement Père de l'Humanité.

« La doctrine qui d'abord, écrivait Claire Bazard à Transon, avait été à l'état de philosophie politique, après de rudes travaux et une immense élaboration des idées en était arrivée, après une crise épouvantable, à l'état religieux ; cette crise nous a coûté Buchez et quelques autres » (Lettre à Transon de Claire Bazard, 7 décembre 1831).

Enfantin fut aidé dans sa tâche par E. Rodrigues qui proclamait dans ses lettres la supériorité de la religion sur la philosophie et la science. Dès lors, le caractère de

la doctrine fut profondément modifié; non seulement la religion domina l'ordre politique, mais l'ordre politique devint, dans son ensemble, une institution religieuse. Le sentiment, la sensibilité furent considérés non seulement comme une force sociale, mais devinrent la force sociale par excellence, la seule qui comptât. Et l'on prêcha aux mathématiciens, aux ingénieurs et aux philosophes qui composaient, sinon la totalité, du moins la plus grande partie de l'école, la subordination absolue du raisonnement aux mouvements individuels de la sensibilité. Il ne s'agissait plus de comprendre ni de raisonner, (Claire Bazard, si fine et si sensible, écrivait à Transon ce mot surprenant : « On veut trop raisonner! ») mais simplement de sentir et d'aimer (1).

La doctrine avait complètement abandonné son caractère scientifique et philosophique pour devenir une religion à laquelle il fallait croire ou ne pas croire (2). Mais cela ne s'était pas fait brutalement et d'un seul coup; la transition s'était effectuée graduellement; le saint-simonisme était passé de la physiologie sociale de Saint-Simon au panthéisme mystique d'Enfantin, insensiblement et presque sans qu'on s'en aperçût, par des phases nombreuses : phase positive d'abord, puis philosophique et d'abstraction pure puis scientifique et mécanique; du matérialisme des écrivains du *Producteur* on avait insensiblement glissé au semi-panthéisme de l'*organisateur*, puis au panthéisme du *Globe*, et enfin à la mystique enfantinienne; tout naturellement le glissement allait se prolonger et de la mystique enfantinienne la doc-

(1) Dans les conditions nécessaires pour embrasser la foi saint-simonienne, vous donnez beaucoup trop d'importance à l'instruction *tandis que vous méconnaissiez celle de l'amour* (D'Eichthal à Mill, 30 avril 1830).

(2) On croit généralement aujourd'hui que c'est par la science qu'on mène les hommes et la lecture du *système de politique positive* a pu vous confirmer dans cette croyance. Rien n'est moins vrai cependant. C'est par le sentiment seul, c'est par une loi d'*amour*, comme je vous le disais au commencement de cette lettre, que les hommes ont toujours été conduits. Le *sentiment seul* indique et fait aimer le but; la *science* ne fait que régulariser les moyens de l'atteindre (D'Eichthal à Mill, 30 avril 1830).

trine allait tomber dans la sensualité et y sombrer, cet amalgame du mysticisme avec la sensualité aboutissant aux scandaleuses aberrations que l'on connaît sur le couple futur. Tels sont les stades de la pensée saint-simonienne. Telles sont les étapes de sa transformation qui fut voulue, conduite et dirigée par Enfantin.

C'était donc une doctrine toute nouvelle qu'il prêchait. Or, disait-il, « pour un dogme nouveau, il faut une morale nouvelle, il faut une LOI MORALE ». C'est pour la recherche de cette loi morale que les discussions s'engagèrent dans le courant de l'année 1831. O. Rodrigues et Claire Bazard furent seuls admis à ces graves débats où les pontifes espéraient se mettre d'accord; mais dans le courant de l'été, comme on ne parvenait pas, depuis près de six mois, à s'entendre, les questions furent portées devant le collège (1).

On tenta inutilement tous les moyens qui paraissaient propres à retenir ou à retarder une scission qui de plus en plus s'imposait et que l'imprécision de la doctrine et sa nature même, les oppositions de caractère et de tempérament, les désaccords, sinon de cœur du moins d'esprit, les dissentiments profonds des chefs sur les points les plus importants, le succès et les progrès des

(1) Lettre de Cl. Bazard à Transon (elle doit être de septembre 1831. Cela est inscrit en marge des archives saint-simoniennes). « Aujourd'hui, une sourde souffrance circule parmi les enfants de Saint-Simon. Abel, tel est notre état : La loi morale qui doit nous régir tous, qui doit nous enchaîner si doucement les uns aux autres, qui doit nous tirer de toute incertitude sur ce qui est bien ou sur ce qui est mal, cette loi morale ne nous est point donnée et nous sommes tous comme des aveugles cherchant à tâtons un chemin qu'un voyant, un Saint-Simon, nous a signalé. Cher enfant, tous nous avons senti cette précaire, cette inquiétante position, nous avons élevé nos voix, nos pères nous ont répondu et tous, nous nous occupons de trouver cette loi divine qui doit compléter la doctrine, cette loi avec laquelle nous nous présenterons enfin forts, puissants, forts comme des anges devant un monde aux accusations duquel nous n'avons pu répondre encore qu'en niant et non en affirmant. Mais ce ne sera pas sans travail, sans peine, peut-être même sans amère douleur que nous arriverons au but de nos efforts »

dernières années, rendaient inévitable (1). Mais ils étaient tous épuisés.

Il n'est pas dans notre dessein de raconter ici, puisque nous ne faisons qu'esquisser l'histoire des idées, les incidents violents et les épisodes dramatiques qui marquèrent ce conflit d'âmes exaltées et de sensibilités frémissantes et exacerbées, ni non plus, de signaler les contrastes violents qu'offrirent ces scènes agitées au cours desquelles se révélèrent parmi les transports et les divagations enthousiastes, mais pauvres, des générosités, des grandeurs, des héroïsmes réels, à côté de débilités, de névroses et d'hystéries véritables et peut-être même de supercheries. Les Saint-Simoniens ont d'ailleurs, dans de très nombreuses brochures, raconté tout au long l'histoire extraordinaire de cette phase du saint-simonisme (2), où les intelligences dévient, où l'extase, l'enthousiasme et la folie finissent par s'imposer aux cerveaux les plus lucides et les plus solides, déséquilibrés sous l'action d'un rêve mélangé d'éléments malsains et généreux, par détourner des voies saines et droites les plus nobles entraînements, et par jeter hors d'eux-mêmes des esprits déjà prédisposés par une phraséologie mystico-lyrique, pleine de couleur et d'une sorte d'harmonie vide de sens, par l'éloquence sonore et les phrases à effet.

Enfantin exposa d'abord ses théories dans le sein du collège, puis les résuma devant la famille entière. La rupture définitive eut lieu le 21 novembre 1831, dans une séance publique qui fut particulièrement orageuse. « Chacun des deux papes, frappant d'anathème la tête de

(1) Jusqu'ici nous avons marché d'une manière vraiment miraculeuse : accord, amour, unité, tout allait au mieux ; mais, vous le sentez, il était impossible que par l'action d'hommes si étroitement serrés les uns contre les autres, et enclins par conséquent à s'isoler et à se trancher par rapport au milieu social qui les entoure, il résultât un mouvement d'association large, plein, et de nature à satisfaire toutes les sympathies..... (Jean Reynaud, p. 47).

(2) Voir notamment ; Réunion générale de la famille. Séances des 19 et 21 novembre 1831 (chez Everat).

son ancien collègue, se posait chef suprême et révélateur de la loi nouvelle par droit d'hérédité saint-simonienne. Ce fut le signal; les membres du collège, noyau primitif de l'ancienne école, reprirent aux yeux de tous leur liberté civile et leurs droits individuels » (Jean Reynaud, p. 32; *Revue encyclopédique*, p. 53, 1832). Jean Reynaud, Pierre Leroux, Jules Lechevalier, Cazeaux, Carnot, Charton, Dugied, Claire Bazard, Cécile Fournel et plusieurs autres se séparaient du saint-simonisme, ou plutôt d'Enfantin, qui à leurs yeux représentait dans toutes ses conséquences ce qu'on nomme le saint-simonisme (1).

Le *Globe* du 29 novembre 1831 publia la protestation collective des 19 (2) et les dissidents les plus notoires

(1) C'est Enfantin qui à mes yeux représente dans toutes ses conséquences ce qu'on nomme le SAINT-SIMONISME, c'est-à-dire la doctrine qui donne le gouvernement à un homme au nom du progrès, qui abolit l'héritage et remet par conséquent l'investiture de la propriété et de la fonction au pouvoir social, la doctrine qui proclame que la société doit se composer de deux corps spéciaux (savants et industriels) liés par un corps universel, le sacerdoce; la doctrine qui unissant le temporel et le spirituel, et superposant la famille sociale à la famille consanguine, confond en la personne du prêtre la direction de toutes les affections individuelles et l'ordination de toutes les fonctions. Voilà ce qu'on appelle le Saint-Simonisme, quoique les textes et les paroles de Saint-Simon ne puissent justifier catégoriquement aucune des formules employées par ceux qui parlent en son nom. ... Or, je le répète, Enfantin est le seul qui professe rigoureusement et logiquement cette doctrine. 3^e séance, 26 février 1832. *Le Fouriérisme et le Saint-Simonisme*. J. Lechevalier, 1861, Br. 9. Arsenal, p. 138.

(2) Le *Globe* accompagnait d'ailleurs la publication de cette protestation d'une note ainsi conçue : « Nous recevons des 19 personnes qui se sont séparées de la hiérarchie saint-simonienne la pièce suivante qui caractérise très bien la situation de protestantisme dans laquelle ces personnes se sont placées vis-à-vis de nous. »

A Messieurs les Rédacteurs du *Globe*. Paris, 28 novembre.

Vous avez fait un appel au public dans le but, selon l'expression de vos orateurs, de fonder le crédit saint-simonien, la puissance morale de l'argent. Nous protestons contre cet appel et ses suites, en attendant, ce qui ne tardera point, que nous fassions connaître publiquement le grave dissentiment de doctrine qui existe entre vous et nous et qui justifie notre opposition présente à vos projets de finances. Le crédit saint-simonien ne peut-être fondé, l'argent ne peut revêtir la puissance que vous prétendez lui attribuer qu'autant que la nou-

exposèrent dans différentes brochures les raisons de leur séparation, que nous examinerons plus loin. Le lendemain, il publiait la protestation individuelle de Jean Reynaud, qui ne s'était pas retiré en même temps que les autres (1). Enfantin lui ayant donné à la réunion du 19 novembre la mission de haut protestantisme, Reynaud protesta effectivement à la séance suivante. Mais Enfantin déclara que la mission de J. Reynaud était inconciliable avec la dignité du temple, et Reynaud se sépara lui aussi de la doctrine. Peu de temps après, ce fut le tour de Laurent et de Transon.

« L'œuvre était terminée. Les hommes qui pour l'accomplir avaient momentanément réuni leurs voix et leurs efforts devaient rentrer dans l'indépendance de la vie et le silence du travail philosophique » écrivait Jean Reynaud. Et il ajoutait : « Les découvertes scientifiques ne se font pas de compagnie (2) ». Les dissidents s'en allè-

velle loi MORALE, celle qui doit enfanter la conception religieuse de Saint-Simon aura été proclamée ; or, cette loi vous ne l'avez point. La participation que nous avons prise au progrès de la doctrine de Saint-Simon jusqu'à ce jour, la responsabilité qu'elle fait peser sur nous, nous donnent le droit de vous demander l'insertion de cette réclamation et vous imposent le devoir de satisfaire à notre demande : L. Banet, Bazard, Claire Bazard, Palmyre Bazard, J. Buchez, H. Carnot, P. Cazeaux, Charton, Dugied, Adèle Eudes, Cécile Fournel, H. Fournel, A. Leroux, J. Leroux, Pierre Leroux, Maurize, J. Reynaud, A. Saint-Chéron, Claire Saint-Chéron (*Globe*, 29 novembre 1831).

(1) Elle était précédée de la note suivante : « On a pu juger de l'état de faiblesse où des hommes qui furent puissants tant qu'ils furent soutenus par le lien hiérarchique sont tombés, aussitôt qu'ils sont rentrés dans le pêle-mêle. C'est là une des faces du protestantisme. La protestation individuelle de J. Reynaud est empreinte d'un caractère de personnalité démesurée qui est l'autre face du protestantisme. C'est toujours le *je* et le *moi* en scène. Nous sommes d'ailleurs déterminés à clore là cette polémique dans l'intérêt des personnes qui se sont séparées de nous. Notre rôle à nous n'est pas de discuter contre le passé, c'est de fonder l'avenir. Nous ne voulons plus de lutte ; le but que nous nous proposons est d'attirer la société à nous par notre puissance pacifique. Nous n'avons rien de mieux à faire pour hâter le rapprochement des dissidents que de les tenir pendant quelque temps à l'écart de nous, afin qu'ils méditent sur les faits de notre apostolat.

(2) Aujourd'hui voilà la division du travail établie dans notre sein. C'est d'abord un chaos, mais avant la création le chaos. Jean Reynaud, *loco citato*, p. 47 et 48.

rent, chacun de son côté. Presque tous ils pensaient, comme Jules Lechevalier, que la scission qui avait eu lieu pourrait n'avoir pour effet que de « poser les *individualités* de la grande famille, c'est-à-dire des hommes capables d'élaborer et de perfectionner », et croyaient continuer dans la vraie voie saint-simonienne. Ceux qui restaient auprès d'Enfantin estimaient eux aussi que cette scission temporaire allait être pour la doctrine l'occasion d'un *grand* progrès. Ils croyaient à l'utilité pour l'école des modifications survenues : maintenant qu'ils ne travailleraient plus à propager leurs idées, ils allaient pouvoir élaborer.

L'élite saint-simonienne, peut-on dire, sauf quelques exceptions, se séparait d'Enfantin. Il restait pourtant autour du père quelques membres de l'ancienne école, un petit noyau d'exaltés : Duveyrier qui se dévouait à Enfantin, O. Rodrigues pour peu de temps, d'Eichthal, Barrault, Fournel, M. Chevalier, Talabot, Lambert, Hoart, Aglaé Saint-Hilaire et Bouffard, mais parmi ceux-là même qui ne l'abandonnaient pas, il n'en était pas un qui ne repoussât, avec des nuances différentes, certaines de ses idées et la conception morale qu'il proposait ; et on peut dire qu'ils se rangeaient moins à son opinion qu'à sa personne ; Enfantin était le seul qui professât rigoureusement et logiquement sa doctrine ; ils demeuraient pourtant sous son autorité, parce qu'ils le regardaient comme accomplissant l'œuvre la plus importante pour le progrès de la doctrine et s'efforçaient de croire davantage encore, redoublant de certitude ostensible. Certains même qui, comme Vinçard, partageaient dans le fond de leur pensée la répugnance des dissidents pour la nouvelle forme donnée à la doctrine et les théories émises par Enfantin, restaient cependant avec ce dernier par un entraînement presque instinctif et parce qu'ils avaient aveuglément confiance dans la sagesse, la science et la bonté de celui qu'ils appelaient « Le Père de l'Humanité ».

On avait beau dire que les dissidents avaient eu d'ex-

cellents remplaçants, Cavel, Delaporte et Lagarmitte, qui n'étaient « rien moins que des hommes ordinaires » (lettre du 30 mai 1832, Stuart Mill à d'Eichthal). Presque tout ce qui comptait dans le Saint-Simonisme, — ceux qui avaient le plus marqué dans l'enseignement, les prédications et les missions — abandonnait Enfantin ; mais celui-ci ralliait autour de lui la majeure partie des membres de la doctrine, particulièrement dans les degrés inférieurs, et se consolait de la défection de la plupart des membres de l'ancien collège, en déclarant qu'à une période nouvelle il fallait des hommes nouveaux. On ne peut nier, en tous cas, que la scission n'ait affaibli beaucoup le Saint-Simonisme.

Quant aux dissidents, ils allaient marcher dans des voies bien différentes. Chacun, en suivant son inspiration, allait travailler au perfectionnement de la doctrine dont aucun d'eux ne doutait que le vague et l'ampleur ne demandassent de nouveaux remaniements. Bazard, qui se croyait le véritable successeur de Saint-Simon et appelait à lui les dissidents, voulait essayer de fonder une hiérarchie sur des bases plus libérales. J. Reynaud et quelques autres retournèrent au spiritualisme, Pierre Leroux à l'utopie démocratique (1), d'autres même au catholicisme ; il en est qui s'attachèrent au positivisme. Enfin, Lechevalier et Transon vinrent à Fourier, à qui ils amenèrent d'assez nombreux Saint-Simoniens. Cette dernière évolution est sans doute la plus imprévue et celle qui surprend le plus. L'école saint-simonienne se dispersait ainsi avant de se dissoudre tout à fait. Mais tous les liens qui rattachaient les dissidents à la doctrine n'étaient

(1) Pierre Leroux, Carnot et Jean Reynaud publièrent la *Revue Encyclopédique*. Ils avaient la prétention d'organiser entre les numéros de leur recueil une doctrine nouvelle. Mais leurs principes étaient assez flottants et leur doctrine manque d'unité. Les idées générales les plus fréquemment exprimées furent en politique l'avènement du prolétariat et en religion l'appel à un panthéisme confus. On y retrouve un reflet assez prononcé des idées saint-simoniennes (Voir sur la *Revue Encyclopédique* un article de Sainte-Beuve, *Premiers Lundis*, t. 2, p. 91-100).

pas rompus ainsi que le constatait l'article intitulé : *A nos amis*, publié dans le dernier numéro du *Globe* (1).

Le Saint-Simonisme conservait toujours, à leurs yeux, une grande importance et ils gardaient plus ou moins et avec des nuances différentes les principes généraux de sa foi sociale et religieuse à laquelle ils apportaient seulement des corrections, des additions et des modifications. La plupart d'entre eux, un Bazard, un Reynaud, un P. Leroux, un Lechevalier même restèrent Saint-Simoniens par bien des côtés et ne réussirent pas à se détacher complètement de la doctrine. Le Saint-Simonisme allait ainsi avoir divers appendices et, s'il faut en croire P. Leroux, l'histoire de Fourier et du fouriérisme, ne serait que l'un d'entre eux (2).

(1) Dans le dernier numéro du *Globe* (20 avril 1832). « *A nos amis.* »

« ...Beaucoup sont venus et peu sont restés; mais aucun n'est parti si subitement qu'il n'emportât une portion du Trésor que notre Père amassait, et nul n'est allé si loin que nous ne le sentissions rattaché par un lien invisible au centre où il avait cherché la vie. N'est-ce pas pour nous un sujet d'action de grâce, ô mon Dieu, que de nous rappeler avec gloire les noms de ceux qui se sont ainsi dispersés et d'en compter fièrement le nombre et la valeur. Du jour où le *Producteur* cessa : Cerclet, Dubochet, Rouen, Blanqui, Senty, Peisse, Garnier, Halévy, A. Carrel, Artaud, Rey (de Grenoble), Decaen. Depuis le jour où la hiérarchie fut fondée : Buchez Alisse, Bouland, Lerminier, Margerin. Depuis le jour de l'avènement de notre Père, Bazard, J. Lechevalier, Transon, Leroux, Reynaud, Carnot, Dugied, Cazeaux, Rességuier, Borrel, Charton, Laurent, Rodrigues, Renouvier, Ribes. Or, aujourd'hui tous ces hommes actifs et puissants préparent par mille voies l'établissement de votre règne : philosophes, savants ou poètes, dans les chaires des écoles, les livres et les journaux, ils enseignent à épeler l'écriture de votre *Evangile nouveau*; ils ouvrent les yeux bien que ce soit pour les détourner de nous; mais les yeux ouverts le monde nous regarde. Et chaque fois le lien de votre amour fut plus fortement senti entre nous qui continuerons de creuser le sillon du maître, et ceux qui s'en allaient semant au dehors ce qu'ils ont glané de sa parole. Chaque fois la masse des idées communes s'élargissait, et aujourd'hui nous en sommes arrivés à ce point que là où il y aurait eu scission, il n'y en a pas. Chacun reçoit sa place, et tous demeurent unis, apôtres et disciples... A nos amis. Charles Duveyrier, apôtre. *Le Globe* du 20 avril 1832.

(2) « Je soupçonne pour ma part que l'histoire de Fourier et du fouriérisme pourrait bien dans ce plan venir se réunir comme un simple appendice à cette série de naufrages » (3^e *Lettre sur le fouriérisme*, t. I, p. 166).

CHAPITRE VI

Les effets du schisme Bazard.

L'effet produit par la nouvelle du schisme de Bazard avait été considérable : les églises en avaient été informées par le *Globe* et par une circulaire envoyée aux membres de la famille. Pour tous ces Saint-Simoniens, presque tous convertis récemment, ignorant tout des discussions de la rue Monsigny et qui apprenaient brusquement, en même temps que le schisme, les désaccords qui pendant près d'un an avaient existé au sein de la doctrine, ce fut un coup de massue terriblement rude. Tous ressentirent un véritable déchirement, il leur sembla que leur vie venait de se briser. « Un jour, écrit Charton, dans un style qui rappelle qu'on est en pleine crise romantique, devant moi quelques voiles brillants se sont détachés, j'ai été effrayé les voyant tomber ainsi, car d'abord j'ai cru follement que c'était l'azur même du ciel qui se déchirait » (1). Il suffit d'ailleurs, pour se faire une idée de leur état d'âme, qu'on a peine à imaginer, et pour connaître leur « état de souffrance » (2) et « le

(1) Charton, *Mémoires d'un prédicateur saint-simonien* (*Revue Encyclopédique*, 1831, p. 655-669).

(2) Charton. Lettre à Souvestre, 19 décembre 1831. Cahors, le 6 décembre 1831, au Père Olivier, *Auguste Bonamy*. Mon bon Olivier, que je vous sais gré d'avoir pensé à moi, au milieu d'événements si graves qui viennent de s'accomplir. Votre lettre m'a fait grand bien, mais le coup a été terriblement rude, et j'en ressens encore la commotion. Je n'ai douté un seul instant ni de Dieu, ni de Saint-Simon, ni de l'humanité ; mais au plus fort de l'agonie de

serrement douloureux » qu'ils éprouvèrent à « voir ainsi déchirer, salir leur bel avenir, leur beau ciel », de parcourir la correspondance nombreuse qui est à l'Arse-
nal. Elle est pleine de lamentations et de gémissements, et bien dans le ton du romantisme de 1830.

Le sentiment qui domina tout d'abord ce fut la surprise : La plupart ne s'expliquaient pas ou s'expliquaient mal les causes de la crise ; ils n'étaient informés que d'une manière fort incomplète de ce qui s'était passé et la circulaire qu'on leur avait fait parvenir était si vague que certains d'entre eux avaient pu s'imaginer que le Père Bazard se retirait dans la vie privée. Ils crurent qu'il ne s'agissait que de luttes d'intérêt personnel ou d'amours-propres froissés. « Comme tout cela me paraissait mesquin, écrit Bonamy, incompréhensible en regard de la grandeur de la conduite antérieure de nos pères, en regard de l'humanité à sauver ! » (Aug. Bonamy au Père Olivier, 6 décembre 1831). Aucun d'eux ne pensait qu'il pût s'agir de dissidences sur les points fondamentaux de la doctrine et de dissentiments profonds sur les principes les plus importants de leur foi. Et ceux-là même qui connaissaient vaguement le fond du débat ne se rendaient que très imparfaitement compte de son importance (1).

Mais bientôt les lettres des Saint-Simoniens de Paris, les brochures des dissidents, celle de Jules Lechevalier surtout qui fut le plus lue, parce que son auteur, qui avait évangélisé une grande partie de la France, était le membre du collège le plus connu personnellement et qu'il s'était acquis partout la plus grande confiance et la plus grande affection (Voir lettre de Renaud à J. Leche-

la vieille société, à la naissance de celle de l'avenir, cette dissidence, cette séparation entre les deux hommes en qui j'avais une confiance sans bornes m'a causé une vive douleur.

(1) « Lors de cette séparation des deux chefs suprêmes, beaucoup d'adeptes, comme moi très attachés à la société, ne se rendaient pas plus compte que je ne faisais de l'importance du sujet du litige » (Vincard, p. 50). *Mémoires d'un vieux chansonnier saint-simonien.*

valier, 25 mai 1832); enfin les déclarations d'Enfantin qui exposa dans différents enseignements ses idées morales contenues notamment dans l'appel aux femmes publié le 7 décembre 1831, vinrent apporter des éclaircissements sur la théorie d'Enfantin, préciser les divergences de vues et exposer les critiques des schismatiques. C'est à ce moment-là seulement qu'on put en province se rendre un compte exact de l'importance de la crise, de ses causes et des conséquences qu'elle pouvait avoir (1). Ce fut alors une véritable stupeur, un étonnement douloureux. On connaissait généralement mal les théories morales d'Enfantin (2), qui n'avait pas avant la crise exposé publiquement ses idées sur les rapports des sexes et le mariage (3), et qui s'était même bien gardé de les dévoiler publiquement aux personnes qui l'entouraient directement; la plupart ignoraient même absolument ses essais de morale théorique. Le *Globe* démolissait et critiquait avec ardeur mais ne se montrait pas d'une précision ni d'une clarté excessives sur l'organisation future et notamment sur la morale de l'avenir. Il couvrait d'un voile l'édifice qu'Enfantin bâtissait en secret. La révélation qui en fut brusquement faite choqua et alarma bien des Saint-Simoniens fervents (4). Presque tous furent effrayés et

(1) Depuis lors, une lettre de mon frère Eugène, la vôtre, la protestation de Reynaud, la protestation des 19 sont venues me secouer d'une rude façon; ainsi donc dissidence profonde sur des questions fondamentales; double centre d'action; unité brisée au moins aux yeux du monde extérieur.

(2) Je ne connaissais encore rien de la théorie morale, avoue Aug. Bonamy (lettre au Père Bouffard du 21 mars 1832), n'éprouvant ni sympathie, ni répugnance pour elle, prenant à la lettre les paroles du Père Enfantin je regardais le tout comme provisoire. J'admirais la sainte audace de notre Père Suprême donnant ainsi table rase à la femme. Il marchait plein de confiance en Dieu, sûr qu'il saurait bien marquer la femme élue du sceau divin, et que cette dernière aurait puissance de modifier, de transformer, s'il y avait lieu, le Père Enfantin selon les vues de la Providence.

(3) P. Leroux était parti en Belgique avec quelques saint-simoniens pour y prêcher la doctrine. Chemin faisant, l'un d'eux lui révéla quelques points secrets du dogme. P. Leroux indigné regagna Paris pour demander des explications à Enfantin qui désavoua les propos tenus à P. Leroux (Voir Eugène de Mirecourt. *Pierre Leroux*).

(4) J'ai eu un instant d'hésitation et de doute : les paroles étranges de la

repoussèrent avec indignation la débauche d'imagination et l'immoralité des théories qu'Enfantin leur proposait. D'autres y virent moins d'immoralité que d'erreur et d'aberration. « Leurs espérances sont monstrueuses, disait Charton, je ne crois pas que sérieusement quand ils invoqueront publiquement les principes de leur autorité rusée et voluptueuse, ils ne paraissent fous. »

Pour tout le monde ce fut une véritable stupeur lorsqu'on apprit le schisme et qu'on en connut les causes ; le désarroi fut grand dans l'église saint-simonienne (1). Les Saint-Simoniens de province correspondaient entre eux ; des entrevues avaient lieu ; aucun d'eux n'avait une idée bien nette de la voie qu'il fallait suivre. Certains marchaient avec Enfantin provisoirement parce qu'il « continuait l'œuvre », et « ils le faisaient sans combat, sans arrière-pensée, mais avec un enthousiasme bien refroidi » (Bonamy). Chacun des deux pères se proclamait d'ailleurs le seul, le vrai continuateur de Saint-Simon ; bientôt même Olin de Rodrigues prétendit lui aussi à la direction suprême de l'humanité, ce qui ne fit que compliquer la situation et aggraver le trouble des âmes : on doutait de la doctrine. « Ce n'est pas tout, car je dois tout vous dire : Je ne douterai jamais que Saint-Simon ait révélé à l'humanité le but vers lequel elle s'avance sans cesse. Mais êtes-vous la meilleure voie de réalisation ? Je n'en suis plus certain, surtout depuis qu'une partie des vôtres s'est séparée de vous, depuis que des hommes qui m'inspiraient tant de confiance, ceux

lettre de Reynaud publiée dans le *Globe* ont jeté le trouble dans mon âme (Pagnet, 9 janvier 1832, au Père Suprême).

(1) « A Metz, Enfantin ne compte plus que deux ou trois partisans qui sont des élèves de l'école d'application. Quant aux autres Saint-Simoniens de cette ville, il leur arriva ce que nous avons vu se produire pour plusieurs autour de nous ; les uns sont tombés dans le découragement et les autres se sont rejetés dans le christianisme ou le républicanisme, phénomène qui peut bien nous affliger sans doute, mais qui ne saurait nous surprendre, attendu que jusqu'à ce jour il a eu son analogue dans toutes les crises sociales et celle que nous venons de subir est bien assez grave assurément pour avoir momentanément porté le trouble dans quelques existences... (Bazard à Rességuier, 16 février 1832).

mêmes qui m'ont converti à la nouvelle religion, déclarent que vous n'êtes pas dans la ligne du progrès. Cependant, je suis bien loin de leur donner raison contre vous ; je ne possède aucun des éléments nécessaires pour juger, mais je doute (1) et ce doute m'est pénible, vous me rendriez un immense service si vous pouviez me rendre toute ma confiance en vous » (Hippolyte Renaud, lieutenant d'artillerie, Strasbourg, 15 novembre 1831).

Ils sont irrésolus et ne savent à quel parti s'arrêter. Les dissidents, après avoir abandonné Enfantin, se sont divisés. Certains en concluent que « la doctrine n'est pas en eux car la vie n'est pas en eux ». Il en est qui, tout en désapprouvant les vues d'Enfantin, « se plaisent à reconnaître ses bonnes intentions, sa puissance » ; ceux-ci trouvent Bazard et Rodrigues mesquins et haineux dans leurs procédés (Rességuier). Enfantin les attire, ils se sentent irrésistiblement entraînés vers lui : « Lors de la séparation des Pères Enfantin et Bazard, avoue Aug. Bonamy au Père Bouffard (lettre du 21 mars 1832), mon cœur me porta irrésistiblement vers le premier : instinct, amour pour sa personne, besoin absolu d'hierarchie m'entraînaient là » (2). Vinçard,

(1) Je doutais, j'enviais son bonheur et sa foi. Et pourtant plus je réfléchissais à la conception morale, plus j'en entendais parler, soit contre, soit pour, et plus le doute m'assiégeait. Sur ces entrefaites, la brochure de Jules vint augmenter le trouble de mon âme. De retour à Cahors, je réfléchissais sur ma position, je cherchais à formuler mon malaise et mes doutes pour vous les soumettre, quand votre lettre m'est parvenue. Sachez donc où j'en suis : la retraite successive des personnes qui n'avaient pas la foi à la théorie du P. Enfantin, la lettre du *Globe*, une conversation avec le Père Hoart, Jules et mon propre raisonnement m'ont appris que la division en *calmes*, *mobiles* et *constants*, ou plutôt en *prêtres*, *savants* et *industriels* (car dans ces derniers termes au moins l'harmonie est un peu plus concevable entre des fonctions qui indiquent une division du travail) que cette base, dis-je, découle logiquement, nécessairement du dogme, que c'est une partie essentielle du dogme lui-même ; eh bien ! ma confiance en cette base est chancelante » (Aug. Bonamy au Père Bouffard).

(2) L'amour, la confiance, l'instinct m'entraînent vers le Père Enfantin. Mais, vous l'avouerez je, mon cher Olivier, entre le présent et l'avenir je vois un abîme, j'ignore comment le franchir ; je ne conçois pas que le Père Enfantin le sache plus que moi. Quand je cherche à raisonner, à faire de la logique, je le trouve inconséquent. Je le suis en quelque sorte, endormi, sur de m'éveil-

qui avoue qu'il a partagé dans le fond de sa pensée la répugnance des dissidents pour la nouvelle forme donnée à la doctrine, a cependant une si grande confiance dans la sagesse, la science et la grande bonté du Père Enfantin, qu'il reste dans le groupe qui l'entoure (1). D'une façon générale, on peut dire que les membres de l'école qui restaient groupés autour d'Enfantin se rangeaient beaucoup plus à sa personne qu'à ces théories (2). Certains demeurent à ses côtés, comme Rigaud, parce qu'ils n'envisagent que le besoin d'unité de la doctrine, ou bien comme Paget parce que le succès de la foi leur semble exiger l'union et l'orthodoxie et qu'ils s'aperçoivent qu'ils ne peuvent cesser d'avoir foi en Enfantin, sans renier aussi le saint-simonisme (3). Et cela ils ne

ler au port. D'autres auront le mérite de rester constamment éveillés, cherchant eux-mêmes la route au milieu des écueils et ne se rallieront au vaisseau amiral que quand ils comprendront sa marche. Secourez-moi, mes Pères, car si l'état que je viens de vous dépeindre me suffit à peine pour moi-même, vous sentez qu'il me met dans une situation tout à fait pénible vis-à-vis des personnes auxquelles je parle doctrine (Bonamy).

(1) « Chacun des membres a senti décupler son amour pour le Père Suprême parce qu'il a apparu à tous cent fois plus moral et meilleur, cent fois plus grand et plus profond, cent fois plus puissant et plus beau, cent fois plus prêtre qu'il ne s'était révélé à eux. » *Globe*, 27 novembre 1831.

(2) « Je me suis laissé guider par mon cœur et il m'a conduit à vous, Père Enfantin. » Capella. Voici d'ailleurs un extrait d'une lettre que le même Capella envoyait au Père. Elle est très significative. « De ce jour, vous avez été pour moi, Père Enfantin, le père de l'humanité ; car vous avez senti la vie tout entière avec ses deux faces actuelles : vous avez affirmé et expliqué le protestantisme, eux ont nié sans comprendre le mouvement et quand au milieu de ces travaux où vos fils étaient plus ou moins découragés, je vous ai aperçu confiant et calme, j'ai espéré, j'ai cru en vous ; car c'est l'homme confiant et calme que Dieu a plus particulièrement marqué au front ; alors je vous ai aimé davantage, je vous ai reconnu avec transport, alors aussi j'ai aimé la loi vivante, car sans vous je ne voyais autour de moi qu'un vide immense avec toute son obscurité. J'aurais été bien faible si je n'avais pas été fort de votre confiance, bien irrésolu si je n'avais pas espéré de vos espérances, et si je n'avais senti sur mon front un reflet de votre calme. » Capella au Père Enfantin, 21 décembre.

(3) Lettre de Paget (1^{er} janvier 1832), *Globe*, 9 janvier 1832, p. 34. Au Père Suprême, le 1^{er} janvier 1832. J'ai eu un instant d'hésitation et de doute : les paroles étranges de la lettre de Reynaud publiées dans le *Globe* ont jeté le trouble dans mon âme ; mais je me suis bientôt aperçu que je ne pouvais cesser d'avoir foi en vous sans renier aussi la doctrine. Où se fût trouvée la continuité

peuvent se résoudre à le faire; se séparer de cette religion saint-simonienne, à laquelle ils se sont donnés parce qu'« en elle seule ils ont trouvé la vie » est un sacrifice au-dessus de leurs forces; ils ne peuvent plus ne plus croire à rien, ils ne veulent à aucun prix retomber dans le scepticisme d'où le saint-simonisme les a arrachés, dans cet état de doute qu'ils fuient par-dessus tout, dans l'isolement, car « l'isolement c'est l'impuissance et la mort (1) ». Or, ils veulent vivre, ils veulent croire et ils se raccrochent de toutes leurs forces à la doctrine saint-simonienne. « Tirez-moi du doute, écrit Bonamy, dans une lettre suppliante et angoissée, rendez-moi la foi et ma vie vous appartient. » Et certains restent auprès d'Enfantin, malgré leur répugnance, parce qu'ils ont besoin de confiance, de sympathie et d'amour. « Mes Pères, écrit un autre Saint-Simonien, je suis à vous car vous me parlerez encore de Dieu, d'amour, et les autres ne m'en parlent plus (2) ». Ainsi, d'assez nombreux Saint-Simoniens tout en déplorant la scission

de l'œuvre saint-simonienne ? et si elle est vraiment l'œuvre de Dieu ainsi que cela est écrit au fond de mon cœur, elle ne peut être un seul moment interrompue; un seul anneau de sa chaîne ne saurait être brisé; car en elle tout doit se tenir et se suivre selon la loi éternelle du progrès; l'unité détruite, il eût fallu la recommencer; et Dieu se recommence-t-il ? Il n'y avait donc point de terme moyen, point de voie intermédiaire. Il fallait aller avec vous ou renier Saint-Simon, quitter la route qu'il a tracée, car seul vous êtes le continuateur de son œuvre. Père, je ne saurais plus me détacher de vous. Je porterai aussi votre bannière. Je vous aime et j'ai foi en vous... Père, j'ai reçu plusieurs de vos lettres autographiées que vous avez fait adresser à vos enfants. Rien au monde ne m'est aujourd'hui un plaisir plus doux que cette communication; hélas ! encore bien imparfaite, avec une famille que je sens être la mienne plus que jamais et dont je ne me séparerais pas sans la plus vive et la plus profonde douleur.

(1) « Je ne m'étais pas détaché aussitôt que vous du centre de la rue Monigny. Les idées nouvelles que vous le premier aviez fait naître en moi, me tenaient tellement au cœur, qu'il me paraissait horrible de retomber dans le scepticisme dont vous m'aviez arraché » (Renaud à J. Lechevalier, 25 mai 1832). (Voir encore Capella) : « L'attente et le protestantisme c'était pour moi l'isolement, la mort. »

(2) « Je m'étais attaché à Enfantin, écrit Jaenger, parce que ni Rodrigues ni Bazard ne disaient rien qui puisse m'attirer à eux. »

qui s'était produite (1) restaient auprès d'Enfantin, momentanément du moins, car plusieurs qui, comme Paget ou Pellarin, écrivaient au Père dans des lettres enthousiastes qu'ils ne sauraient se détacher de lui, quittèrent quelque mois plus tard la doctrine pour passer au fouriérisme. D'autres ne prenaient aucune résolution, ils se refusaient à conclure (2); ils se tenaient à l'écart « ne voulant plus avancer avec aucune congrégation d'hommes sans être sûrs qu'ils ne donneraient plus leurs mains pour élever un pouvoir d'autocrate et placer une tiare sur un front, » ou se réfugiaient dans l'indifférence. D'autres, enfin, prétendaient simplement rester fidèles à l'ancienne doctrine et suivre la voie tracée par Saint-Simon. Beaucoup étaient désillusionnés, découragés, désarmés. Puisque des hommes dont les critiques étaient si précises et les vues si larges, l'enthousiasme si ardent et si généreux, le dévouement si aveugle, l'intelligence si pénétrante et si vigoureuse, étaient incapables de réaliser leurs propres conceptions, quelle espérance restait-il pour le reste de l'humanité? A quoi bon tous ces efforts, ces sacrifices, puisqu'ils échouaient si misérablement?

(1) « Avant-hier, ma bonne Anaïs, j'écrivais à Marie que tout en acceptant comme *théories* de morale celles du Père Enfantin, je lui exprimais aussi toutes les craintes que je ressentais à l'approche des souffrances et des désordres que pourrait occasionner dans le monde cette lumière que nous allions jeter dans les cœurs troublés et déjà flétris. On aurait dit que je pressentais quelque chose de nouveau et je ne me suis pas trompée car hier matin.... annonce une nouvelle dissidence. » Hortense Cazeaux à Anaïs (Cazeaux) (22 février 1832).

(2) Auguste Bonamy écrivait au Père Bouffard, le 21 mars 1832 : « Votre lettre m'a mis dans un état de souffrance bien pénible. Vous m'appelez à l'œuvre et je refuse, et dans quel moment ! Quand l'orage s'amoncèle (*sic*) sur vos têtes, quand le monde vous abreuve de mépris et d'injures. Ah ! je suis bien malheureux ! » Et encore : « Mon Père, vous voyez dans quel triste état je me trouve. Jusqu'ici j'ai fait bien peu pour mes semblables. Peu puissant, mais sûr de mes intentions et de mon cœur, il y a deux mois, à l'appel de mes pères j'aurais volé dans leurs bras sans hésiter, tout en pleurant amèrement sur ma pauvre mère qui a sacrifié toute sa vie à ses enfants et concentré en eux seuls ce qui lui reste d'existence. Aujourd'hui ma conscience m'a empêché d'aller à vous. »

« Cette séparation, écrivait Bonamy, a porté dans mon cœur un découragement, une défiance des hommes dont je m'étais délivré à tout jamais. » Beaucoup de Saint-Simoniens furent pris de misanthropie et de pessimisme; pour plusieurs, ce fut une vraie crise morale sur la gravité de laquelle des lettres, d'une douleur aussi sincère que celles de Charton, dont de larges extraits ont paru dans la *Revue de Paris* du 15 mars 1911, ne laissent aucun doute. Celle qu'il adressait à son ami Souvestre, le 20 décembre 1832 (plus d'un après la séparation) est d'un accent encore plus désespéré et donne l'impression de la plus grande misère intellectuelle et morale. « Moralement, écrit-il, je suis paralysé... J'espérais que mes plaies se ranimeraient. Non, la douleur est trop au fond. C'est la plaie incurable que m'a laissée Enfantin. Je suis dans un doute complet sur les plus simples notions de vertu et de devoir... Une seule chose me retient à la vie : c'est l'idée de mon père et de ma mère; s'ils meurent, je les suivrai... si je pense encore longtemps, gare à moi. Incertitude absolue, ténèbres, isolement, souvenirs qui me déchirent, aucune espérance. Le fond de ma maladie c'est le manque absolu de croyance morale. J'ai fait tout ce que j'ai pu croyant surmonter ma langueur... rien n'a changé ma disposition au marasme le plus complet... Je n'ai ni cœur ni âme et mon corps vous ferait peine à voir. Je me dis que plus tard peut-être il renaitra quelque enthousiasme, que quelque corde rompue se rattachera d'elle-même. Oh! cela n'est pas vrai. » Et il terminait : « Personne ne sait ce que je souffre (1). »

(1) Et dans une autre lettre de Charton : « J'ai le cœur désenchanté et flétri... j'ai juré un adieu à tout espoir, à tout amour... n'ayant pas assez de foi dans une tête pour rester dévoué à l'art... pour moi tout est fini... Je me traîne comme je peux... incroyable torpeur... Mon Dieu pas une étoile à mon ciel. Si elle tarde à percer, que deviendrai-je? Je ne puis pas, je ne veux pas être un Escousse : j'ai un vieux père et une mère adorée, un frère chéri, un ami et j'ai foi dans le progrès. »

Mais Charton revint au monde et à la vie pratique où il connut, comme tant de Saint-Simoniens, du succès. Chez d'autres, la crise fut plus grave ; elle bouleversa complètement leur existence ; les ressorts, pour ceux-ci, n'avaient pas seulement été détendus ou amollis, mais s'étaient cassés net. Des âmes faibles furent brisées par « le scandale que les Saint-Simoniens avaient étalé au monde ». La banqueroute du saint-simonisme fit sombrer dans le dégoût et le désespoir, dans le scepticisme et le nihilisme absolus, des esprits trop exaltés, des sensibilités trop aiguës, des âmes faibles et féminines, au point que plusieurs en arrivèrent au suicide : Claire Demare, Escousse, Jules Mercier et beaucoup d'autres.

Mais il y en eut qui ne désespérèrent pas et ce fut, sinon la majorité, du moins l'élite ; ceux-ci indomptables, obstinés et patients n'abandonnèrent pas le grand travail de régénération sociale auxquels ils s'étaient consacrés, ils ne se laissèrent pas décourager par un échec. Ils pensaient que tout ce qui avait été fait par eux ne pouvait pas être entièrement perdu et bien que la chute de leurs espérances leur ait été douloureuse, ils se remirent à l'ouvrage afin de poursuivre l'œuvre commencée. L'énergie de certains fut même retrempée par cette crise. L'expérience saint-simonienne avait manqué ; ils allaient continuer leurs travaux, mieux informés, croyaient-ils, et chercher, avec un enthousiasme presque aussi aveugle, une foi à peine moins ardente, une autre solution au problème social. La forme de leur dessein pourra changer mais leur dessein restera toujours le même. D'autres les suivront, perpétuellement en quête de nouvelles croyances. Ils ont pourtant été « déçus dans le plus violent de leurs désirs » ; les espoirs magnifiques qu'on a fait luire à leurs yeux se sont brusquement effacés, mais ils s'adressent à tout ce qui leur offre quelque espérance, « comme un valétudinaire à un remède nouveau », « ni fatigués, ni rebutés de tant d'efforts infruc-

tueux, ils soumettent avec confiance leur raison à l'épreuve des maximes d'un nouveau système d'où des hommes, naguère plongés comme eux dans le crépuscule du doute, ont tiré des lumières douces et consolantes » (Lettre de C..., chirurgien militaire).

CHAPITRE VII

Les raisons théoriques et pratiques du schisme de Bazard et des conversions au fouriérisme.

Nous verrons plus loin les conditions dans lesquelles Jules Lechevalier et Transon se séparèrent du Saint-Simonisme ; ils développèrent et précisèrent les raisons de leur scission dans deux brochures : la « *lettre sur la division survenue dans l'association saint-simonienne* », et le « *simple écrit* », qui parurent presque en même temps que les brochures de Bazard (*Discussions morales et politiques*) et de Jean Reynaud (*De la société Saint-Simonienne*) et qui forment avec celle-ci le réquisitoire complet des dissidents du schisme Bazard contre Enfantin.

Nous allons analyser rapidement les critiques qu'ils adressaient au Saint-Simonisme, ou plutôt à Enfantin. Mais il convient auparavant de dire quelques mots de la tournure nouvelle qu'avaient pris les enseignements saint-simoniens, au lendemain même du schisme. La société, dirigée par Enfantin, entraît dans une ère qui différait complètement de celle que les dissidents avaient parcourue avec lui : jusqu'alors, les hautes questions d'économie politique, d'histoire et de religion sociale avaient été l'objet principal des travaux saint-simoniens ; l'exposition doctorale des théories morales d'Enfantin succéda à celle des principes politiques et industriels. Il ne s'agissait d'ailleurs plus d'enseigner. « Jusqu'ici, disait Enfantin, nous avons été des publicistes et des philosophes. Nous avons *sapé* l'ordre politique *ancien* fondé

sur la transmission par *droit de naissance* et posé les fondements de l'ordre politique de l'avenir fondé sur l'association hiérarchique par *ordre de capacité*... Jusqu'ici le Saint-Simonisme a été une *doctrine* et nous avons été des *docteurs*. Nous avons *enseigné*, nous allons *réaliser*... nous allons *pratiquer* de toutes nos forces... l'émancipation MORALE *intellectuelle et physique* de l'individu, c'est-à-dire des industriels. Nous allons fonder le culte (1) (Cérémonie du 27 novembre). Il reconnaissait d'ailleurs qu'il y avait urgence à opérer cette réalisation. « Le temps presse, disait-il, et il faut plus que des leçons aux masses qui souffrent et à la bourgeoisie qui se trouble ou se roidit d'effroi(2). » O. Rodrigues fut promu à la dignité de chef du culte et fut donc appelé à représenter la partie politique et industrielle de la doctrine. Il fallait organiser l'association des travailleurs et fonder la puissance morale de l'argent, après quoi le culte, c'est-à-dire l'industrie nouvelle, allait naître. Ce fut l'objet de la réunion de la famille du 27 novembre et le 1^{er} janvier 1832 eut lieu l'inauguration de la phase nouvelle où entraît le Saint-Simonisme. O. Rodrigues exposa les bases d'un projet financier qui devait, dans son esprit, inaugurer la puissance morale de l'argent (3). L'association financière

(1) Nous n'enseignerons plus seulement par des paroles mais par des œuvres, disait Transon. Et Enfantin, à cette même *cérémonie* du 27 novembre déclarait : « Jusqu'ici nous avons été des publicistes et des philosophes ; nous avons sapé l'ordre politique ancien, fondé sur la transmission par droit de naissance et posé les fondements de l'ordre politique de l'avenir, fondé sur l'association hiérarchique par ordre de capacité. Grâce à nos efforts le monde est maintenant en possession d'un nouveau principe *social*... Nous allons faire pour la morale ce que nous avons fait pour la politique ; les liens individuels de la vieille société sont devenus des chaînes pesantes. Liens du supérieur avec l'inférieur, liens de famille, liens de l'homme avec la femme, nous allons successivement tout délier et tout relier.

(2) Les prédications du *Globe* ne parlent donc que de réalisation. Buchez, membre du 3^e degré, fait à l'Athénée des enseignements à ce sujet (20 novembre).

(3) L'acte passé devant notaire devait être signé par tous les membres de la famille saint-simonienne dont les biens réunis formaient le fonds social et qui tous répondaient des engagements contractés envers les tiers.

saint-simoniennes avait pour objet de travailler, par un ensemble de mesures exclusivement pacifiques, à l'amélioration physique, morale et intellectuelle de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, d'organiser des maisons d'éducation où les enfants des Saint-Simoniens seraient élevés sans distinction de fortune ou de naissance, de fonder des maisons d'associations industrielles pour les travailleurs convertis au Saint-Simonisme ; de subvenir transitoirement aux besoins de ces associations, et enfin de propager la doctrine de manière à remplacer l'anarchie industrielle par l'association religieuse des travailleurs. Elle avait, en un mot, pour but « la réalisation de la doctrine ». Si nous insistons sur ce point, c'est que cette question de réalisation tiendra une grande place dans les revendications et les griefs des dissidents.

Voyons, d'ailleurs, quelles étaient leurs critiques et leurs objections, et d'abord celles de Bazard. Voici son point de vue : Enfantin a dit qu'il fallait créer l'industrie saint-simonienne. Mais qu'entend-il par ce mot « Industrie saint-simonienne » ? Il ne faut pas qu'il y ait de confusion ; créer l'industrie saint-simonienne, cela ne veut pas dire « imaginer et pratiquer quelques expédients pour nourrir les apôtres et subvenir aux frais de leur parole » ; cela veut dire « réunir en un fonds commun une masse de capitaux, d'instruments de travail pour les appliquer à des entreprises agricoles, manufacturières ou commerciales dirigées et exploitées par des travailleurs saint-simoniens ayant pour tâche, en servant de modèle au monde industriel, de pourvoir à l'existence *matérielle* de la société, comme les artistes et les savants ont pour tâche de lui donner la vie *MORALE* et *intellectuelle*, en moralisant et en instruisant. » Tel est, selon Bazard, le vrai point de vue saint-simonien ; et Bazard reconnaît que cette œuvre de réalisation est extrêmement importante et nécessaire. C'est pour cela justement qu'il déclare qu'il est indispensable pour le Saint-Simonisme, avant de la tenter, de « donner foi au monde en la *mora-*

lité et en l'avenir de la doctrine ». Il faut donc que la LOI MORALE, la loi de l'individu traitant dans l'ordre physique des rapports d'inférieur à supérieur et dans l'ordre moral des relations privées et des affections intimes, inspire confiance. Or, cette loi morale, elle n'existe pas ; il n'y en a pas encore parmi les Saint-Simoniens, il faut d'abord la produire et lorsqu'elle le sera, alors, mais alors seulement, on pourra entreprendre de fonder l'industrie saint-simonienne. Cette question de la loi morale, c'est celle qui divise Enfantin et Bazard.

Mais dans cette question de la loi morale, c'est sur la solution à donner au problème des relations individuelles des hommes et des femmes, que le dissentiment entre eux est absolu ; sur ce point comme sur les droits réciproques des époux, la pudeur et la chasteté, la fidélité dans le mariage, les divergences de vues entre les deux papes sont irréductibles. Enfantin, qui voit partout une dualité, a découvert deux sortes de natures : les natures « *mobiles* », les Don Juan qui trouvent leur gloire et leur bonheur dans une ardente mobilité, et les natures « *immobiles* », les Othello qui mettent leur gloire et leur bonheur dans la constance, correspondant aux deux sortes d'affections : les affections vives et les affections passagères. La fidélité, dont on fait si grand cas, ne tient aucun compte des instincts profonds de la nature humaine. Ce qu'il faut donc, c'est élargir la loi du mariage et réhabiliter la chair. Dans la doctrine saint-simonienne la matière étant en effet essence de Dieu au même titre que l'esprit, il en résulte qu'il n'y a pas lieu de condamner les satisfactions sensuelles, ni non plus de les renfermer dans les limites étroites du mariage « si elles demandent une sphère plus étendue ». L'intimité entre les sexes, considérée comme n'ayant pas de légitimité, de sainteté, d'élévation, si ce n'est dans le mariage, ne devrait plus désormais être exclusive entre les époux : c'est à-dire que le supérieur (que ce soit le prêtre ou la prêtresse) lequel doit agir non seulement sur l'intelligence et l'es-

prit mais encore sur les sens, pourrait et même devrait, établir cette intimité entre lui et ses inférieurs, « soit comme moyen de satisfaction pour lui-même, soit dans le but, en déterminant de la part des inférieurs un plus grand attrait pour sa personne, d'exercer une influence plus directe et plus vive sur leurs sentiments, leurs pensées, leurs actes et par conséquent leurs progrès. » Ceux à affections vives et profondes, avides de constance, immobiles dans leurs affections, ont besoin de « l'éperon », les autres, légers et changeants dans leurs désirs, dans leurs jouissances, avides d'infidélité, impatients, mobiles, ont besoin du « frein ». Enfantin proclame donc les mariages « temporaires ou successifs » aussi légitimes que les autres. D'ailleurs en introduisant dans la loi morale la mobilité, en légitimant cet aspect de la vie, il ne prétend nullement apporter de modification aux sentiments et aux penchants de l'espèce humaine : bien au contraire ; il ne fait que substituer, — telle est du moins sa prétention, — l'ordre au désordre, la vérité au mensonge, la loyauté à l'hypocrisie, en consacrant et en légitimant ce qui existe dans la réalité. Il reconnaît pourtant la nécessité de poser certaines limites à cette mobilité, à cause des difficultés qui en pourraient résulter au sujet de l'incertitude de la paternité. Mais sur ce point, Enfantin ne s'explique pas : c'est, en effet, à la femme qu'il appartient, d'après lui, de poser ces limites.

Telles sont, brièvement résumées les idées d'Enfantin sur les relations individuelles des hommes et des femmes, sur les droits réciproques des époux, sur le rôle du prêtre et sur la fidélité dans le mariage ; ces idées ont, dans le courant des années 1830 et 1831, varié singulièrement dans les formes sous lesquelles elles ont été exposées ainsi que dans la systématisation et les justifications qu'il leur a données, mais elles n'ont jamais dans le fond subi de modifications importantes.

A cela, Bazard répond, suivant l'habitude saint-simonienne, par une discussion critique ou négative et par

une discussion organique ou positive. Voyons d'abord la partie critique de sa réponse : Mobilité et immobilité, dit-il en substance, sont deux états inférieurs et maladifs de la vie correspondant à l'agitation et à l'engourdissement, qui ne peuvent vraiment servir de base à une classification morale ; en admettant d'ailleurs que cela fût possible, il y aurait deux lois morales et même trois, celle du prêtre y compris ; il n'y aurait donc plus de notion commune, plus d'unité (Et l'on sait combien l'unité est chère au saint-simonisme ; elle est un des principes fondamentaux de la doctrine) ; et l'on arriverait fatalement à la promiscuité. Il insiste enfin sur l'interprétation fautive donnée par Enfantin du principe saint-simonien de la réhabilitation de la matière, — à laquelle il attribue une portée beaucoup moins grande qu'Enfantin, — en lui faisant dire simplement que l'élément industriel méconnu sera glorifié et sanctifié sous la loi nouvelle, et recevra de cette dernière le caractère religieux et social qui jusqu'alors lui a été refusé.

Quant à la partie organique de la théorie de Bazard, elle se réduit à ceci : Il est vrai que le mariage chrétien a fait son temps, mais le mariage doit être et rester indissoluble ; du jour où les peuples et les individus supérieurs seront associés selon la loi de leurs destinations réciproques, alors l'association universelle sera fondée et le mariage de l'avenir sera institué. Mais en attendant cette époque heureuse, l'individu tout en se rapprochant de plus en plus du type qu'il doit trouver, peut se tromper, alors le divorce est légitime « car il y a désharmonie sociale ; mais le divorce doit disparaître et disparaîtra graduellement, à cause du progrès de la société des individus ».

Il faut ajouter que Bazard reproche aux idées d'Enfantin sur le bien et le mal, de justifier tous les penchants, d'anéantir toute notion du juste et de l'injuste, et tout sentiment du devoir ; et à ses théories sur l'autorité d'être la négation de toute spontanéité, de toute liberté, de

toute dignité de l'individu, et de fonder le gouvernement des hommes sur la séduction, la corruption et la fraude.

Telles sont les objections principales faites à Enfantin par Bazard et si ce dernier n'approuve pas les émissions de rente de Rodrigues et les opérations et spéculations financières qui se font sous l'autorité d'Enfantin, ce n'est pas seulement parce qu'il en trouve le « mode vicieux et les formes repoussantes », mais encore et surtout parce les ressources qu'elles produiraient ne devraient servir qu'à la mise en œuvre des doctrines dangereuses, fausses et révoltantes qu'il combat.

L'attaque de Reynaud est plus ardente, et est faite dans un esprit un peu différent. Il proteste contre la doctrine d'Enfantin parce qu'il la juge « perverse », parce qu'elle lui a paru contraire à celle qu'il avait « sentie » (nous retrouvons ce mot sous la plume et dans la bouche de tous les Saint-Simoniens) et parce qu'elle lui a paru destructive de toute liberté et de toute dignité (1). Il repousse avec indignation ce « monde nouveau, cette humanité en trois castes et en trois morales, ces prêtres androgynes reliant leurs sujets par l'attrait d'une volupté sans limites, ces lois vivantes *devant lesquelles le Saint-Simonien se tient comme l'homme devant son Dieu*, cette adoration et cette promiscuité universelles ». Il dénonce enfin l'acte financier par lequel les Saint-Simoniens s'associent solidairement et collectivement sous la direction de O. Rodrigues. D'après lui, jusqu'à ce que la femme ait apporté la parole révélatrice de la morale nouvelle, la doctrine est dans l'impossibilité absolue de réaliser. Enfantin a sans doute proclamé que toute loi imposée par l'homme à la femme était impie ; que les femmes étaient libres, que de la voix de la femme ainsi affranchie,

(1) Si nous avons appelé de tous nos vœux l'amélioration des classes prolétaires, nous n'avons jamais pensé qu'elle pût être le prix d'une dégradante soumission, et l'accroissement de leur dignité et de leur indépendance nous a toujours paru chose plus précieuse encore que l'accroissement de leurs jouissances physiques et de leur bien-être matériel. Jean Reynaud, p. 30.

unie à celle de l'homme, que de la bouche du couple, du PRÊTRE sortirait la révélation de la morale de l'avenir; que jusque-là, la société demeure dans un état d'anarchie morale dont on ne peut sortir qu'à condition de briser la servitude où la morale chrétienne retient encore la femme. Mais il a prudemment ajouté, à la réunion du 19 novembre, que ce n'était point là une « loi » qu'il donnait, ni même une « doctrine », mais que c'était seulement l'opinion d'un homme qu'il exprimait, car la « loi morale ne peut être révélée sans la femme ». Jusqu'à cette révélation, tout acte qui, dans le sein de la doctrine, serait de nature à être réprouvé par les mœurs et les idées morales contemporaines serait un acte d'immoralité (1) ».

Telle est la thèse d'Enfantin. Et alors, dit Jean Reynaud, en présence de ces idées, à quoi bon vos prétentions d'organiser des maisons d'éducation, des maisons d'association d'ouvriers, de réunir des hommes; qu'allez-vous donc enseigner à ces enfants puisque vous n'avez pas de morale? Qu'allez-vous apprendre sur leurs rapports intimes à ces ouvriers?; quelle loi allez-vous leur proposer pour « les faire vivre dans une harmonie préférable à celle du vieux monde »? Et d'ailleurs, est-ce que l'amélioration morale des ouvriers qui, ne l'oublions pas, est une partie essentielle sinon la partie principale du programme saint-simonien, ne sera pas ajournée au jour problématique de l'arrivée de la femme?

Mais un autre point préoccupe Reynaud, ce sont les projets financiers de Rodrigues, et c'est même à cause

(1) Cfr. La manière dont Enfantin présente le mouvement nouveau est assez adroite; il dit: La loi morale est encore à faire; le fait fondamental de la morale individuelle c'est, d'une part, les relations d'hommes à femmes; d'autre part, les relations de supérieurs à inférieurs. Nous annonçons que la femme est libre, qu'elle est désormais l'égale de l'homme; donc nous ne pouvons faire la loi morale sans entendre sa voix (Lechevalier). Et encore: Enfantin affirme aujourd'hui qu'il abandonne toutes les idées qu'il a émises; qu'elles n'ont de valeur que pour délier la langue de la femme, que c'est de la femme seule qu'il attend la révélation. Evidemment ce n'est là qu'un vain subterfuge, un moyen transitoire, un *atermoiement*. Lechevalier (*Lettre sur la division*, p. 22).

d'eux qu'il s'est décidé à se séparer du saint-simonisme. O. Rodrigues, qui a « proclamé que sa mission commençait » veut fonder la « puissance morale de l'argent ». J. Reynaud ne nie pas que l'argent puisse avoir une puissance morale, si on le consacre à l'amélioration morale du peuple. Mais il reprend le même argument : Vous n'avez pas de morale définitive et c'est vous-même qui l'avez reconnu ; vous avez détruit l'ancienne et vous n'avez pas encore la nouvelle. En vertu de quelle morale s'opérera donc la transformation religieuse de l'argent ? Et Jean Reynaud proteste contre un acte qui ne tend, selon lui, qu'à « fonder l'association religieuse sans morale et à substituer à la conscience de l'homme la volonté du prêtre ».

C'est donc à cause du défaut de morale (1) que Jean Reynaud proteste. J. Lechevalier, qui reprend d'ailleurs une partie de ses arguments, et qui estime comme lui que les vues d'Enfantin sur l'avenir de la femme et le mariage ne sont qu'un détail, va beaucoup plus loin. Pour lui, le point fondamental c'est la question de la loi vivante et de la hiérarchie (voir p. 21). Ce n'est pas à cause de l'appel de la femme qu'il a pris la résolution par laquelle il déclarait « se séparer momentanément de toute hiérarchie » car il croit, lui aussi, à « la nécessité d'appeler la femme » et que « l'homme et la femme unis peuvent seuls donner la loi de l'avenir ». Il accepte donc pleinement la négation de la morale chrétienne, et il se sépare sur ce point des autres dissidents. Mais il estime, comme Jean Reynaud, que la grave erreur d'Enfantin fut « d'avoir cru à la possibilité de constituer une famille et d'avoir travaillé à la réalisation d'une société, avant que la loi morale fût trouvée ». « Oui, écrit-il, je pars de ce principe... que le problème social de l'avenir dont l'expression est *l'association la plus complète*,

(1) « Vous êtes encore, avait écrit le Père Enfantin à Jean Reynaud et à P. Leroux, trop imbus des préjugés du christianisme pour comprendre le saint-simonisme et pour vivre dans sa communion. »

l'abolition de toute exploitation, la constitution de l'humanité par le progrès ne peut être résolu que par l'établissement d'une *loi vivante*. J'admets que cette loi vivante ne pourra exister que par l'union de l'homme et de la femme. Je dis alors qu'il n'est pas possible de songer à constituer la famille saint-simonienne tant que cette loi vivante ne sera pas trouvée, et que même jusque-là, *la religion* et *la politique* tout aussi bien que *la morale* devront rester à l'état d'élaboration puisque la femme est l'égale de l'homme. » Car si Enfantin attend la femme pour la morale, il n'y a aucune raison valable pour qu'on ne l'attende pas également pour la politique et la religion. Que faudrait-il donc faire pour ramener la doctrine saint-simonienne dans la voie droite? Il faudrait, dit-il, « reconnaître comme une erreur la réalisation précoce que nous avons commencée, arrêter tout mouvement de réalisation intérieure jusqu'à la production de la loi nouvelle; séparer de nous sans douleur et sans froissement tout homme et toute femme non susceptibles par leurs capacités, par leur position sociale, par leur âge, de dévouement apostolique, c'est-à-dire total; continuer pendant ce temps par la presse et par la parole la propagation de ce que nous avons formulé pour l'avenir, » car il faudrait « ne plus chercher des sujets mais des apôtres » (p. 19 et 20). Il faudrait enfin procéder à un remaniement complet des vues antérieures et remonter jusqu'au dogme lui-même; mais cela, Enfantin ne le voudra jamais. « La théorie d'Enfantin étant complète et bien systématisée, un homme de cette force ne peut la mettre de côté sans se nier lui-même, sans s'anéantir, et surtout sans renverser la conception de Dieu qu'il a donnée dans la *communio générale* de la famille saint-simonienne ». Il perdra donc la doctrine. Quant à Bazard lui-même « qui aujourd'hui proteste et recule effrayé et qui a depuis longtemps perdu dans notre gouvernement l'initiative ou même le veto, il ne pourra entrer dans une voie opposée à celle où marche Enfantin sans nier ce qu'il a

enseigné naguère ». Car Enfantin ne fait que tirer logiquement toutes les conséquences des principes qu'ils ont ensemble enseignés d'accord sur la réhabilitation de la matière et l'avenir religieux de l'humanité.

Lechevalier concluait que la saint-simonisme, qui allait continuer dans la mauvaise voie où il s'était engagé, y échouerait fatalement : « 1^o parce qu'Enfantin voulait trôner avant le temps et qu'il marchait vers le *pontificat* avant que cette question fût éclairée; 2^o parce que les Saint-Simoniens n'étaient pas encore en mesure soit en hommes, soit en doctrines, soit en capitaux, de réaliser sur une grande échelle; 3^o parce que les théories sur la femme et le pouvoir indiquaient par les dernières conséquences du dogme posé, que tout devait être de nouveau élaboré et modifié; 4^o parce que l'appel de la femme n'était point fait d'une manière convenable et avec une *conception morale acceptable*; Enfin, parce que la liberté humaine et la dignité personnelle seraient complètement anéanties si pareilles idées étaient jamais adoptées » (lettre, p. 28 et 29).

On sent nettement déjà dans ces critiques l'influence de Fourier. Jules Lechevalier ne cache d'ailleurs pas que sa brochure a surtout pour but de faire connaître Fourier aux Saint-Simoniens (1).

Le *simple écrit* de Transon *aux Saint-Simoniens* (à Paris, chez Éverat, 1^{er} fév. 1832, broch. de 32 p.) a un caractère encore plus nettement et plus directement fouriériste. Transon n'a pas quitté le saint-simonisme en même temps que Lechevalier. Il en est parti parce qu'ayant assisté aux premiers essais de réalisation et ayant constaté leur peu d'efficacité, il est convaincu que

(1) Si je n'avais voulu qu'écouter mon propre désir, et même obéir à la loi de mon esprit, je me serais voué longtemps à la méditation et à l'élaboration des idées que je vous expose aujourd'hui; mais l'urgence de la situation saint-simonienne m'a décidé à vous parler et, je vous le répète, c'est parce que j'ai vu dans le système de M. Fourier, même pour ceux qui ne l'adopteraient pas, une raison suffisante de se détourner des préoccupations saint-simoniennes, que j'ai voulu immédiatement vous les faire connaître et attirer sur lui votre attention.

la doctrine saint-simonienne est impuissante à réaliser l'association. Il énumère les raisons de cette impuissance et indique ensuite la vérification scientifique très simple et très facile à laquelle doit satisfaire toute doctrine d'association ; il termine en montrant comment les Saint-Simoniens pourraient commencer immédiatement à réaliser l'association. Tel est le plan général de la brochure. Entrons maintenant dans le détail.

La plupart des critiques de Transon portent sur la question de réalisation. « Aussi longtemps que nous n'avons eu rien autre chose à faire que d'*annoncer* une transformation religieuse de l'humanité, j'ai donné en plein dans l'erreur générale qui nous faisait croire à tous que Saint-Simon nous avait légué la *science* universelle, l'organisation de l'*industrie* et la RELIGION définitive, mais depuis que nous sommes entrés dans l'*ère de réalisation*, mon *illusion s'est nécessairement dissipée, soit par l'éveil que m'avait donné J. Lechevalier, soit par l'impuissance où est la doctrine d'ASSOCIER réellement les hommes*, impuissance qui devenait chaque jour plus manifeste pour moi. » Ce qu'il faut faire c'est organiser le travail pacifique ; or, comme l'a dit Transon à Enfantin en se séparant du saint-simonisme : Saint-Simon n'a produit aucune idée neuve sur la nature et les destinées de l'*individu*, non plus que sur les relations intimes de l'*homme et de la femme*, sa doctrine ne peut donc fournir aucun procédé nouveau, aucune conception originale d'association⁽¹⁾ ; « elle nous laisse dans l'impuissance de rien réaliser comme association qui ne soit une copie du passé » (p. 5). D'ailleurs, les Saint-Simoniens ont-ils des travaux industriels communs ? « Il est trop clair qu'ils n'en ont pas et pourtant ils se croient associés. » La vérité est que l'industrie est comme la femme « sous le joug abrutissant de la MORALE chrétienne », de cette morale qui fait de la *constance* un devoir essentiel et uni-

(1) Phrase qui sert d'épigraphe à la brochure.

versel⁽¹⁾ (on sent ici l'influence de Fourier très nettement). Et Transon développe cette analogie⁽²⁾ en s'inspirant de la théorie des instincts fondamentaux : constance et mobilité qu'Enfantin, dans une lettre à sa mère du mois d'août 1831, avait formulée : « Le même homme avec la même femme toute la vie, voilà une des formes de la religion ; le divorce et une nouvelle union avec un nouvel époux, voilà une seconde forme de la religion. » Sans doute Enfantin cherche à réaliser et ce souci est louable. « Mais vous allez fonder, lui dit Transon, des ateliers de tailleurs et de cordonniers, et vous croirez avoir *affranchi* ces ouvriers parce que vous les aimerez comme vos enfants et vos frères ; ... montrez-moi donc l'homme ou la femme des classes privilégiées, fût-il Saint-Simonien, qui ne croirait pas entrer en SERVITUDE s'il lui fallait se résigner au travail de vos ateliers. » Les ateliers saint-simoniens ne différeront en rien des autres. Ils auront « nécessairement » l'uniformité « *monastico-chrétienne* qui est aujourd'hui le caractère général et spécifique de tous les travaux industriels » (p. 6 et 7). On constate ici très nettement l'influence de Fourier sur la critique de Transon qui reconnaît d'ailleurs l'exactitude sur ce point des objections et des critiques du pamphlet : *Pièges et Charlatanismes*. Relativement à la femme, dit Transon, il ne suffit pas de répéter après Saint-Simon, *l'individu social c'est l'homme et la femme*, car on pourrait très bien accommoder

(1) Le cordonnier, le tailleur, etc... sont mariés *chrétiennement*, c'est-à-dire sans divorce possible à l'UNIQUE métier qu'ils ont une fois épousé.

(2) On voit ici que Transon n'est pas de ces dissidents dont parle S. Voilquin qui quittèrent la doctrine parce qu'ils étaient « placés plus spécialement sous l'influence du spiritualisme chrétien ». Enfantin a nié la morale chrétienne et celle des philosophes ; il a annoncé hautement que tout est naturellement bon dans l'homme, qu'il faut donner satisfaction à la chair comme à l'esprit et que le problème social de l'avenir consiste uniquement à savoir diriger, ordonner, combiner les *appétits des sens* et les *appétits intellectuels*. Ces principes, Transon les a acceptés. « Pour moi, écrit-il, acceptant complètement la solution du problème social, d'ailleurs *n'imaginant pas d'autre solution* que celle du Père Enfantin, je le suivais. »

ce grand principe avec ceux du christianisme et du mariage. De même, relativement à l'industrie, il ne suffit pas, comme on l'a fait, d'ériger le travail industriel au rang de fonction sociale, car cela n'empêcherait point l'industrie de conserver son caractère « d'uniformité répugnante et abrutissante » de travail monastique. Ce qu'il faut donc, c'est rendre les travaux industriels attrayants et c'est ce dont Fourier a trouvé et indiqué depuis longtemps les moyens.

Nous avons vu l'analogie qu'établit Transon entre la question de l'industrie et celle de la femme. Mais il y a plus qu'une analogie, il y a entre les deux questions une dépendance certaine : l'organisation de l'industrie est étroitement liée à la condition sociale de la femme parce que la règle du travail aussi bien que la loi morale du mariage découle toujours de la conception morale sur la nature et les destinées de l'*individu*. C'est cette loi morale, cette théorie nouvelle sur les relations intimes de l'homme ou de la femme qu'il faut produire ou accepter, faute de quoi, on sera dans l'impossibilité de rien faire et on sera condamné à ne réaliser que de l'industrie *chrétienne* et *juive* (p. 10). On ne peut pas dire qu'Enfantin ait produit cette théorie nouvelle. Il n'a fait que *proposer* une nouvelle théorie morale, et nous avons vu qu'il ne l'a pas proposée comme une *doctrine*, comme une loi, mais simplement comme une opinion personnelle ayant pour unique objet de provoquer la femme à parler librement et à exprimer ses désirs ; il l'a fait simplement, ainsi qu'il l'a dit lui-même « pour enhardir la femme », pour lui « délier la langue » et « lui apprendre à ne pas rougir devant lui ». Il attend la femme pour trouver avec l'homme la loi définitive sous laquelle l'un et l'autre s'uniront et vivront dans une *sainte égalité* et, *en attendant*, il impose à la famille saint-simonienne la morale du monde extérieur. On peut donc dire que le saint-simonisme n'est pas plus dans *l'ère de réalisation* qu'avant le schisme de Bazard. Enfantin n'a fait que don-

ner un peu plus d'extension à ce que Transon appelle ses œuvres « chrétiennes et juives ». D'ailleurs, en elle-même, la doctrine saint-simonienne présente de graves imperfections, de grossières erreurs de méthode parmi lesquelles il faut signaler celle-ci : Après avoir reconnu que Dieu n'ayant rien fait en vain (encore une idée de Fourier), un ordre social vraiment conforme aux vues providentielles devra donner satisfaction à toutes les passions humaines, il semble que la première chose à faire était d'énumérer les passions, d'analyser le cœur de l'homme, en un mot de détailler la nature de l'INDIVIDU afin d'être à même de trouver les conditions d'association, d'harmonie, d'*engrenage* de tous les individus. Or, ce n'est pas l'INDIVIDU que le père Enfantin a étudié, décomposé, analysé, c'est l'HUMANITÉ (p. 13 et 14).

Et Transon conclut qu'au point de perfectionnement où elle en est arrivée entre les mains d'Enfantin et sous son impulsion, la doctrine saint-simonienne ne présente pas le caractère de la véritable doctrine de l'association, « qui, déclare Transon, étant la science du mouvement social, doit, à cause de l'unité du plan providentiel, donner la raison de tous les phénomènes, rendre facile et simple la science du mouvement universel » (on retrouve ici les termes mêmes de Fourier) (p. 20).

Mais un homme sur lequel les Saint-Simoniens ont porté depuis deux ans « les jugements les plus inconsidérés » a, d'après Transon, découvert cette véritable doctrine d'association. Il a, dès l'année 1808, proclamé l'*unité*, l'*harmonie*, l'*association universelle*..., dès cette époque, il a eu la vigueur peu commune de poser ce large principe auquel la Société saint-simonienne n'arrive en 1832 qu'à grand'peine et à travers une crise douloureuse (1) ». Pourquoi les Saint-Simoniens n'adoptent-

(1) Je trouve que dès cette époque (1808) un homme proposait le plan d'un ordre social où les passions humaines qui étant généralement faussées sont aujourd'hui une cause de désordre pour la société et de ruine pour les individus deviendraient les ressorts les plus puissants de l'*association* et les voies les plus

raient-ils pas ses idées? « Enfantin pourrait, avec les ressources pécuniaires et l'influence dont il dispose en raison des travaux antérieurs de l'apostolat, en suivant les idées de M. Fourier former des associations qui auraient de grands avantages (charmes des travaux, bénéfice par économie de l'association élevant les produits dans une proportion énorme; le grand problème du classement selon la capacité et de la rétribution selon les œuvres serait résolu très facilement). Et Transon adjure Enfantin, en terminant, de ne pas se borner à s'affilier des gens de toutes classes quand on lui apporte les moyens de les associer et quand Fourier lui présente les moyens de réaliser de véritables associations » (p. 25).

On voit que le *simple écrit* était presque une adhésion à la doctrine de Fourier, bien que Transon y déclare qu'il a pris des ouvrages de ce dernier une « connaissance trop imparfaite encore » pour être en état d'accepter entièrement sa doctrine, mais sa connaissance des œuvres de Fourier est suffisante au moins pour lui faire sentir « toute la pauvreté du saint-simonisme comme doctrine d'association (1) » (p. 13).

sûres de bonheur, de richesse et de santé. Je trouve que cet homme a présenté ses idées dans un ordre systématique et dans le plus grand détail en 1822 (*Traité de l'association domestique et agricole*) et sous une autre forme en 1829 (*Nouveau Monde industriel*), que dans ces divers ouvrages il offre des solutions sur plusieurs questions qui sont capitales en fait d'association, questions dont Saint-Simon ne s'est jamais occupé (moyens de répandre le charme dans les travaux de toute sorte, répartition des produits ou rétribution proportionnelle avec garantie de satisfaire tous les associés, éducation attrayante), p. 12 et 13.

(1) Il faut signaler aussi une autre critique de Transon qui, bien qu'elle n'ait pas la même importance au point de vue doctrinal que celles que nous venons d'exposer, ne manque pas d'intérêt au point de vue de l'histoire intérieure du Saint-Simonisme. Abel Transon s'était plaint amèrement, à la séance du 13 novembre 1831, de l'abus que le Père Suprême avait cru devoir faire, dans l'intérêt de la doctrine, des confessions particulières qu'il avait eu la puissance de provoquer. Enfantin avait, en effet, proposé que chacun des membres de la secte racontât sa vie devant ses frères; les confessions furent faites par chacun des membres des trois degrés, hommes ou femmes, personne n'avait pu s'en dispenser; mais non content de ces confessions publiques, qui ne firent qu'ag-

Nous avons vu les critiques adressées au Saint-Simonisme d'Enfantin par les principaux dissidents du schisme Bazard. Il est indéniable qu'elles eurent une influence considérable sur la décision prise par beaucoup de Saint-Simoniens de se séparer de la doctrine. Mais les objections que nous avons exposées ne sont pas les seules qui aient été formulées contre le Saint-Simonisme et Enfantin : depuis 1830, bien des protestations s'étaient élevées dans les églises de province, bien des observations avaient été adressées, des modifications proposées. Elles ont un caractère moins doctrinal, moins dogmatique, moins philosophique ou dialectique, que les critiques de Bazard, de Jean Reynaud, de Lechevalier et de Transon, elles sont infiniment plus pratiques et plus positives. Nous allons maintenant les résumer.

L'état d'esprit saint-simonien avait ses nuances et ses degrés. Tous les Saint-Simoniens n'avaient pas pour la doctrine la même foi aveugle, absolue et sans restriction : il y avait des fanatiques, des pratiquants, des croyants, des hérétiques, des indépendants, des tièdes, des hésitants, des demi-croyants. Les adhésions que le Saint-Simonisme recevait étaient « plus ou moins complètes » écrit Pereire dans un intéressant rapport paru dans le *Globe* du 1^{er} novembre 1831. On adoptait telle ou telle partie de la doctrine, on faisait certaines réserves, on adoptait tel principe et on rejetait tel autre (1). Les

graver la division déjà profonde des esprits, il avait, sous prétexte de connaître la moralité de tous ceux qui l'entouraient, provoqué « dans le sein de la famille des confidences sur leur vie antérieure. Beaucoup s'y étaient prêtés dans l'intérêt général », déclare Suzanne Voilquin, qui ajoute « qu'elle trouvait cette mesure très logique de la part du Père » (p. 83, *Souvenirs d'une fille du peuple*). Or, Enfantin dévoila ces confidences. « Le Père, écrit Louis Blanc, sut par le seul effet de son ascendant, pénétrer dans le secret des ménages ; il engagea des femmes à une confession publique et se fit faire des confidences redoutables dont il usa de façon à prouver le mérite de ses théories, prêt à se justifier du choix des moyens par la sincérité du but » (*Histoire de 10 ans*, p. 455).

(1) Gay, qui avait suivi les réunions du soir de J. Lechevalier, lui écrivait : « L'abolition de l'héritage et la liberté des femmes dans les rapports avec

uns étaient plus frappés par le côté pratique et industriel de la doctrine, les autres par son caractère religieux et social ; les uns plaçaient Saint-Simon parmi les philosophes entre Hegel et Royer Collard, les autres le considéraient plus volontiers comme un économiste et le mettaient à côté de Malthus et de A. Smith. Certains étaient séduits par la rigueur de la critique philosophique, sociale ou économique du Saint-Simonisme, d'autres l'étaient par l'ampleur des promesses et des vues qu'il ouvrait sur l'avenir. Et parmi ceux-là même qui étaient séduits (1) par le Saint-Simonisme, par sa doctrine d'association qui leur représentait quelque chose de neuf et d'original, tous n'avaient pas la foi (2). Ces Saint-Simoniens incomplets étaient de beaucoup les plus nombreux. Beaucoup d'entre eux avaient vu avec étonnement et avec peine le Saint-Simonisme s'engager dans la voie nouvelle où le conduisait Enfantin, ils pensaient qu'il compromettait la doctrine de Saint-Simon : « Tout cela m'intéresse beaucoup, écrit Vinçard, mais ne m'inspire aucune confiance. » « Mon opinion, écrivait Loutour à Jules Lechevalier, est que le plus grand malheur que les Saint-Simoniens aient éprouvé, c'est de s'être éloignés des principes professés par Saint-Simon lui-même. » « Cependant bien des choses m'apparaissaient dans le *Globe* qui, si elles ne me choquaient pas, ne parlaient pas à mon cœur (notons encore ce mot qui est bien caractéristique) comme la première parole que j'ai entendu prononcer au nom de Saint-Simon. » (Renaud à J. Lechevalier, 23 mai 1832) (3).

l'homme sont des principes saint-simoniens que je partage, bien que je n'aie pas la foi en une religion ni une hiérarchie motrice de toute impulsion. »

(1) « Seul mon cœur était touché, écrit un Saint-Simonien, et je me sentais entraîné plutôt par sympathie pour leurs discours que par conviction pour leurs principes. »

(2) Je me suis mis pendant quelque temps en relations avec les Saint-Simoniens parce que leurs théories généreuses m'avaient séduit ; mais je n'ai jamais eu la foi qu'ils réussiraient.... J'ai constamment senti que je n'avais pas la foi dans leur doctrine. Lemoyne (lettre, 22 juin 1832).

(3) Voir Hollard. *Lettre à MM. les Disciples de Saint-Simon sur quelques*

La partie religieuse de la doctrine avait été le plus grand obstacle à son développement, la pierre d'achoppement plus ou moins difficile à user, selon les tempéraments (1). Les effusions mystiques des Saint-Simoniens, leurs « verbeuses homélies » (G. Laury, lettre du 13 février 1833) effrayaient, inquiétaient (2) ou excitaient les railleries (3). A ce mot de religion « les uns hochaient la tête, les autres haussaient les épaules, quelques autres enfin

points de leur doctrine. « ... Tout cela fermentait dans ma tête, écrit Vinçard — qui, par la suite, devait devenir un Saint-Simonien très fervent et le rester jusqu'à sa mort — et luttait contre mes doutes d'une manière terrible; seul mon cœur était touché et je me sentais entraîné plutôt par quelque sympathie pour leurs discours que par conviction pour leurs principes... L'application de ces théories si attrayantes me semblait un rêve et l'idée que l'on pût jamais les mettre en pratique me laissait dans le doute sur leur valeur sociale... Cependant j'osai affirmer publiquement ma foi, et peu après mon initiation, je composai même un chant.... Mais l'avais-je cette foi que je chantais? Hélas! non (p. 49, *Mémoires épisodiques d'un vieux chansonnier saint-simonien*).

(1) Souvent même les vues que nous avions présentées... quelque radicalement opposées qu'elles fussent aux idées reçues avaient été accueillies dès leur début avec une faveur marquée. Tel n'a pas été le sort de nos prévisions religieuses. (17^e séance, *Doct. de Saint-Simon*, 1^{re} année).

(2) « La plupart de ceux qui, ainsi que moi, venaient de prendre connaissance de ce manifeste en entier, s'accordaient à considérer cet appel publié à des enseignements religieux comme une manœuvre de jésuites et à penser que c'était le parti prêtre qui faisait un essai de son influence sur le peuple de Paris » (Vinçard, *Loco citato*, p. 36). Après être allé à plusieurs reprises à leur enseignement, il écrit : « Je me fortifiais davantage dans cette idée que ces hommes poussés par les Jésuites ou appartenant eux-mêmes à cette secte, propageaient des principes excentriques dans l'espoir de capter la confiance aveugle et crédule des masses » (Vinçard, *Loco citato*, p. 39). Et encore : « Moi, qui avais tant redouté dans mon esprit défiant de rencontrer là (aux séances saint-simoniennes) le juste milieu doublé de jésuites, etc. (Suzanne Voilquin, p. 78, *Souvenirs d'une fille du peuple*). Et encore : « Une religion nouvelle, surgissant pour ainsi dire des pavés qui venaient d'écraser le droit divin... n'était pas faite pour inspirer tout d'abord une confiance sans borne.... j'étais porté à croire que ne pouvant plus s'imposer ouvertement, le parti vaincu s'était résigné à dominer sous le couvert d'une liberté religieuse. Le soupçon pénétrait chaque jour plus avant dans mon esprit » (Massol, p. 106, *Le Monde maçonnique*, t. VII).

(3) Nos révélateurs sont en retraite. Oui, Enfantin, le Dieu nouveau et son chœur d'anges ont pris leur essor vers les cieux d'où ils descendront pour juger les vivants et les morts. Ils sont *morts* juste le vendredi-saint. Est-ce imitation, est-ce hasard... Vraiment, ils sont fous! à quel titre veulent-ils faire une religion, une politique, tout enfin?... (Laisné à J. Lechevalier, 5 mai 1832).

riaient aux éclats » (1) (Massol, p. 106). Pereyre était bien obligé de constater dans son rapport du 1^{er} novembre 1831 que « l'identité de la religion et de la politique vivement sentie par quelques-uns n'était pas encore comprise par la majorité des lecteurs du *Globe* ».

Bien plus, certains Saint-Simoniens estimaient que le mot « religion » — appliqué à la doctrine n'avait aucun fondement sérieux, et ne se rendirent compte de son exactitude et de sa légitimité qu'après le schisme de Bazard.

Certains d'entre eux, comme Buchez, « à qui le mouvement religieux n'allait pas » s'étaient séparés dès qu'ils l'avaient vu s'ébaucher ; d'autres, comme Carnot, « étaient restés pour ne pas paraître lâches, fuyant une crise » (2), et aussi peut-être un peu par curiosité pour en voir l'issue. Les transports d'adoration dont on entourait le Père Enfantin, qui s'était promu lui-même à la dignité de PÈRE DE L'HUMANITÉ (3), n'étaient pas non plus vus très favorablement. La hiérarchie, les idées sur l'autorité sacerdotale (4), relevant non du vote de tous, mais de l'inspiration d'un seul qui s'en proclame digne, celles sur le classement des capacités révoltaient bien des gens (5).

(1) Vingard raconte que la plupart de ceux qui venaient de prendre connaissance d'un manifeste saint-simonien en entier s'accordaient à considérer cet appel public à des enseignements religieux comme une *manœuvre des jésuites*, et à penser que c'était le parti prêtre qui faisait un essai de son influence sur le peuple de Paris (Vingard, p. 36).

(2) Lambert. Papiers personnels.

(3) Enfantin disait à ses disciples : « Je vous ai dit que je n'étais pas pour vous un président d'assemblée ni même un tuteur, un enseignant. Je ne suis pas même un prêtre. Je suis le PÈRE DE L'HUMANITÉ ».

(4) Malgré mon initiation et ma profession de foi que j'ai présentée au collège des Saint-Simoniens, je ne pouvais me dissimuler que certains de leurs principes me répugnaient : Ainsi leurs idées sur l'autorité sacerdotale (*Loco citato*, p. 46-48, Vingard).

(5) Un Saint-Simonien nous parle de « l'impression fâcheuse que produisaient sur lui certaines formes surannées » ; « mais lorsque ces formes prévalurent définitivement et prirent le caractère d'une religion nouvelle, lorsqu'avec des éléments disparates on tenta de réaliser une hiérarchie nouvelle, la chose cessa de convenir à mes goûts, je ne voulus pas m'en occuper. »

Enfin la partie philosophique et morale de la doctrine avait aussi ses détracteurs. On lui faisait grief de son caractère théorique, sans application pour le présent. Renaud, Lemoyne et beaucoup d'autres ne pouvaient comprendre « pourquoi on agitait avec tant de complaisance des questions sur la morale de l'avenir sans application pour le présent dans des articles dont les auteurs ne donnaient aux lecteurs que leur rêveries puisque, d'après eux, cette morale n'était pas et ne pouvait pas être trouvée (1) ». Enfin, le fond même de la doctrine morale du Saint-Simonisme révoltait (2). « La loi vivante, le chef de la religion toujours enfermé dans un calme parfait me répugnait » (Renaud à J. L. C. 23 mai 1832). Certains Saint-Simoniens accusaient le Saint-Simonisme d'avoir soulevé sans nécessité la répugnance et le dégoût (3).

Au point de vue social, on reprochait au Saint-Simonisme sa témérité, ses vues « trop vastes, trop grandioses et trop boursoufflées », dont l'emphase paraissait aussi ridicule que nuisible aux bonnes idées qu'il con-

(1) Renaud à Jules Lechevalier, 23 mai 1832.

(2) « ...Malgré mon initiation à une profession de foi que j'ai présentée au collège des Saint-Simoniens, je ne pouvais me dissimuler que certains de leurs principes me répugnaient » (Vincard, *Loco citato*, p. 46).

(3) V. Lettre de Didion en réponse à une lettre de Pecqueur : « Moulins, 7 octobre 1831, à Michel Chevalier..... Résumons vos longs griefs ; vous avez soulevé sans nécessité des répugnances et des haines violentes qui vous retarderont. Vous vous êtes posés en face de la société de telle manière qu'on ne peut à mon avis prendre rang parmi vous sans dénouer de fait à peu près tous les liens qui nous rattachent à la hiérarchie ancienne. Je suis tout prêt à me porter aux derniers rangs si je vis encore quand l'organisation de l'avenir sera au moment de devenir sociale. Jusque-là c'est un camp au milieu de la France ; il sera attaqué et dans la lutte vous aurez contre vous ceux-là même que vous voulez émanciper, car ils ne peuvent vous comprendre. Ainsi votre marche aura provoqué des malheurs inutiles au progrès. Cette opinion n'est pas seulement la mienne, mais elle est celle de tous nos amis. Qu'elle pèse peu dans l'esprit de vos pères, je le crois ; ils ont réfléchi avant de brûler leurs vaisseaux et vous tous, exaltés par les puissantes sympathies qui vous environnent, vous ne concevez pas qu'au dehors il reste longtemps des yeux fermés et des cœurs endurcis. »

tenait (1). On trouvait vaine sa prétention de tout embrasser (2). On ne comprenait pas la nécessité qu'il y avait de créer une religion, une politique, une morale, une esthétique. Pourquoi tant d'ambition ? « Vraiment, ils sont fous ; écrivait Laisné à Jules Chevalier. A quel titre veulent-ils faire une religion, une politique, tout enfin ? Suffit-il pour cela d'un vague préambule, d'une simple déclaration des droits de la femme ? (3) » L'essai d'organisation sociale universelle tenté par Enfantin était trouvé prématuré, et nous avons vu que dans le sein même du collège, certains membres avaient fait leurs réserves sur un mouvement qu'ils trouvaient trop hâtif et trop précipité (4).

Sur ce point encore, on se plaignait de ce que la doctrine faisait fausse route, « les articles que j'ai lus dans le *Globe* concernant cette théorie (la théorie nouvelle d'Enfantin) m'ont convaincu que les directeurs actuels de la doctrine saint-simonienne se fourvoyaient dans une voie diamétralement opposée à celle du progrès » (Le Basteur, lieutenant d'artillerie à Jules Lechevalier, 24 mars 1832).

On regrettait de voir le Saint-Simonisme « s'éloigner chaque jour davantage du praticable » des simples améliorations (5) « tendant à obtenir plus d'ordre et de justice dans notre pays, pour parler du moment où l'humanité serait dirigée unitairement par le couple androgyne pontife-roi » (Lemoyne à X***, 14 juillet 1832). Des efforts

(1) Lemoyne, 14 juillet 1832, à X....

(2) Renaud à Jules Lechevalier, 25 mai 1833.

(3) Lettre du 5 mai 1832.

(4) Voir Didion.

(5) Le journal *Le National* du 4 septembre 1842 regrette « qu'au lieu de prêcher une religion incompréhensible et une morale fort extraordinaire, les Saint-Simoniens n'appliquent pas leur talent et leur volonté à développer les progrès de la politique industrielle ; qu'ils rentrent dans cette voie dont ils n'auraient pas dû sortir ils y trouveront plus de gloire et la société plus de profit. » Péreire était entré au *National* où il défendait les idées saint-simoniennes.

nombreux avaient été faits auprès d'Enfantin pour le détourner des spéculations métaphysiques et dogmatiques, et l'attirer particulièrement vers les améliorations spéciales d'ordre économique ou industriel prochainement réalisables(1). Beaucoup pensaient qu'Enfantin perdait son temps en paroles ou plutôt en discours, en homélies et en bénédictions, et qu'une expérience ferait bien plus de prosélytes que toutes les phrases du monde. Ils sont nombreux ceux qui, comme Lanet, écrivent : « Mais fondez quelque chose, ayez des fabriques, faites de l'agriculture » (22 juin 1832).

Ce n'était pas les propositions qui manquaient. « De toutes parts, on nous sollicite, écrit un Saint-Simonien, pour fonder des établissements industriels et agricoles. Des propositions nous sont faites de divers points, et notamment du Berri et de la Bretagne par des propriétaires qui voudraient réaliser sur leurs terres une exploitation saint-simonienne. Dans le Bas-Rhin on est prêt à fonder des ateliers sous notre patronage. » Lautour et quelques autres désiraient qu'on fit particulièrement un essai agricole. « Depuis un an, écrit-il à J. Lechevalier(sans date), j'avais désiré que l'association saint-simonienne commençât un centre d'association agricole. Je fis même l'offre de mes services comme vétérinaire mais il me fut répondu par l'organe de M. Paul Justin que malgré ses rapides progrès la doctrine n'était pas en mesure de songer à la réalisation d'un pareil projet. » Enfantin, qui accueillait ces offres avec un mépris non dissimulé, les trouvait mesquines et puériles. Il ne tenait aucun compte des avertissements qu'on lui prodiguait et des

(1) Barrault parlant à la cérémonie du 4 décembre du « conseil que quelques hommes curieux amateurs de la doctrine, sincèrement émerveillés de la beauté de ses plans mais inquiets de la possibilité de sa réalisation ont souvent donné aux Saint-Simoniens de se transporter dans une vallée, dans une île déserte, afin d'y tenter une expérience qui pût décider ensuite la société à adopter leur religion » « déclare que la religion saint-simonienne est plus réalisable sur une vaste échelle que dans ces étroites dimensions. »

protestations qui s'élevaient de tous côtés : Il s'était déifié et fermait l'oreille à tout avis, le cœur à toute prière. La religion saint-simonienne n'était réalisable que sur une vaste échelle et ne pouvait se contenter des étroites dimensions d'une vallée ou d'une île déserte qu'on lui offrait afin de tenter une expérience : « Il ne s'agit pas pour nous, disait-il, de faire une fabrique ou un chemin à ornières, ni même de fonder un phalanstère quand bien même nous aurions les instruments de travail pour fonder l'une ou l'autre de ces œuvres. Aussi m'inquiète-je peu du règlement des fonctions fixes et variables, d'ordonner les occupations et les plaisirs, le travail et le loisir d'un atelier pacifique qui nous fasse connaître des travailleurs » (Enfantin à Capella, 30 avril 1832). (Voir encore prédications de Barrault du 4 décembre).

Ainsi les Saint-Simoniens, bien qu'ils aient dit et répété depuis le mois de novembre 1831 que « la phase des docteurs était finie, que celle des praticiens commençait » n'avaient rien fait de pratique, malgré toutes les réclamations et les exhortations qu'on leur adressait de divers côtés. « C'est là, écrivait Lanet à Jules Lechevalier, l'objection misérable, contre laquelle est venu se briser le Saint-Simonisme. »

Telle est la critique qu'on retrouve le plus généralement sous la plume de presque tous les Saint-Simoniens incomplets qui bornaient leur assentiment aux vues industrielles et financières de la doctrine et qui n'en acceptaient que la partie scientifique. Telle est leur objection fondamentale, — ayant un caractère avant tout pratique —, qui, vers le milieu de l'année 1832, quand ils voient après la séparation de Bazard, après celle du chef du culte, O. Rodrigues, l'élément industriel languissant dans la doctrine, le problème du prolétariat rentrant dans l'ombre, les prédications n'ayant plus aucun rapport avec la politique industrielle, le Père Enfantin absorbé dans la question de l'affranchissement des fem-

mes et dans l'attente de la mère, et tous les actes des Saint-Simoniens conçus sous cette inspiration presque exclusive : que diront les femmes ? Comment nous faire connaître d'elles ? — décide de nombreux jeunes gens, presque tous ingénieurs, anciens élèves de l'École polytechnique, ou des Ponts et Chaussées, à se séparer du Saint-Simonisme : ils ont subi son empreinte, ils ont approuvé sa critique sinon entièrement, du moins en grande partie ; ils ont adopté ses vues sur l'antagonisme du passé et du présent, sur la désunion des sciences, sur l'état de guerre de l'industrie, sur le vide et l'anarchie de l'éducation ; ils ont accepté quelques-unes de ses constructions, mais non le diadème ou plutôt la mitre qui couronne l'édifice.

Ce qu'ils cherchaient, c'était un « plan d'association », un moyen de réaliser leurs vœux philanthropiques et leurs espérances généreuses et « d'améliorer le sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre » (Imbert à Jules, 16 août 1832). Le but qu'ils poursuivaient c'était de « remédier aux douleurs qui résultaient de l'état de morcellement et de duplicité en toutes relations (*Ibidem*). Or, ce plan d'association, ils avaient cru le trouver ; ce but, ils avaient cru pouvoir le réaliser en adhérant au Saint-Simonisme, dont les moyens avaient paru sinon toujours excellents, du moins bons faute de mieux ». Ils s'aperçurent bientôt, quand leur griserie sentimentale et romantique se fut dissipée, qu'ils étaient « illusoire » et qu'il y avait une barrière infranchissable entre l'objet de leur désir, leur rêve d'association universelle et les moyens qu'on leur proposait (Jaenger, 5 juillet 1832). Et comprenant que le Saint-Simonisme était impuissant à satisfaire leur raison, leur aspiration vers l'harmonie sociale et leurs espérances généreuses, ils passèrent à d'autres doctrines, impatients de trouver au problème social qu'ils s'étaient posé une solution immédiate. Il leur semblait, en venant au fouriérisme, qu'ils optaient pour une fin certaine contre les moyens illusoi-

res, et qu'ils sacrifiaient leur sentimentalisme aux réalités sûres.

La lecture des brochures des dissidents du Saint-Simonisme et surtout de Jules Lechevalier et de Transon, qui les avaient presque tous amenés au Saint-Simonisme et qui s'étaient eux-mêmes convertis au fouriérisme, leurs enseignements, leur correspondance, la lecture même des ouvrages de Fourier, du journal le *Phalantère*, et des diverses publications fouriéristes, achevèrent de détacher les hésitants du Saint-Simonisme (1) et leur révélèrent dans la doctrine de Fourier une doctrine qui, bien loin d'être comme le Saint-Simonisme, « en formation », en perpétuel devenir, si je puis dire, était une « science fixe », fortement constituée en ses parties, nette et précise, et qui laissait loin derrière elle les vagues et nébuleuses aspirations du Saint-Simonisme. Ceci déjà n'était pas un mince mérite aux yeux de ces dissidents impatientes de réalisation. « Au moins Fourier a un système, une constitution, une charte d'humanité toute écrite, si bien que chacun n'a plus qu'à prendre sa place » (2). Les moyens de Fourier paraissaient supérieurs, et plus faciles, que ceux du Saint-Simonisme. « Le système de Fourier, écrivait Eugène Niboyer à Jules Le Chevalier (16 juillet 1832) est un et indivisible, et l'on conçoit la possibilité de son application. » Et il semblait à Lemoyne que « de toutes les issues de la civilisation, la plus prompte, la plus certaine, celle qui doit nous conduire à l'échelon le plus élevé » était l'association agricole (3 juillet 1832).

Les Saint-Simoniens avaient reconnu que l'individualisme était intolérable, que seule l'association pouvait faire cesser le malaise général, mais ils n'avaient voulu ou su présenter que « le plan d'une association, absolue,

(1) « De suite, j'ai compris combien était vaine la prétention du Saint-Simonisme de tout embrasser, puisqu'ils laissaient en dehors d'eux tant de données, larges, fécondes et selon moi de la dernière évidence..... » (Renaud à J. Lechevalier, 25 mai 1832).

(2) Laisné, lettre à Jules, 5 mai 1832.

universelle », et qui par conséquent ne serait réalisable que bien loin dans l'avenir si jamais elle l'était, ou bien que présenter des moyens de transition légaux. Ils avaient prêché que rien ne pouvait être entrepris sans une conception religieuse, seul lien capable d'unir et d'accorder ces hommes, seule force assez puissante pour concilier l'intérêt individuel avec l'intérêt collectif ; ils avaient compté pour réaliser l'association sur la seule puissance de la foi religieuse commune (1). Il fallait donc, avant de songer à réaliser, avoir des individus préalablement imbus de la foi saint-simonienne et rendus disciplinables par elle, qui devenait ainsi un élément prépondérant et indispensable de la réalisation du système. On devrait donc commencer, avant toute autre chose, par inculquer les DOGMES à tous les individus qu'on voulait associer ; il fallait enseigner, prêcher, convertir, car on ne pouvait associer saint-simoniennement que des hommes déjà Saint-Simoniens de cœur et d'âme. Pour associer phalanstériennement, au contraire, il n'était pas besoin de croire. Il importait peu que les associés fussent ou non des sectaires de la doctrine fouriériste, eussent ou non la foi phalanstérienne. On n'avait pas besoin d'un schisme religieux, d'un nouveau dieu ou d'une religion nouvelle « procédant plus ou moins à la manière du christianisme » et d'ailleurs on ne demandait point aux nouveaux adhérents un acte de foi mais une adhésion complètement réfléchie et même on ne leur demandait que d'accepter la doctrine sous bénéfice d'inventaire. « Que deviendrions-nous, écrivait Paget (16 juin 1832) grand Dieu ! s'il nous fallait passer par les interminables lon-

(1) Paget. Lettre..... « J'ai trouvé les Saint-Simoniens à Dijon disputant sur la dualité ; ils sont toujours préoccupés de l'idée que rien ne peut être entrepris sans une conception religieuse..... J'avais cru comme eux, mais je m'aperçois aujourd'hui que cette manie de conciliation ne se concilie guère avec le principe de l'unité. Aussi suis-je totalement revenu de la foi que j'avais de la nécessité d'une religion nouvelle procédant plus ou moins à la manière de celle du christianisme..... »

guez de l'établissement d'une religion pour opérer la réforme des vices sans nombre qui rongent la société ? Vingt fois peut-être celle-ci périrait de misère avant qu'on ne fût parvenu à en convertir moitié à la nouvelle croyance. Mais heureusement nous n'en sommes pas réduits là. Une autre route est ouverte qui nous conduira, je l'espère, plus sûrement et plus promptement au but que nous avons en vue. » Grâce à la conception de Fourier « l'organisation industrielle » n'avait pas besoin « pour s'harmoniser » de passer « par une filière religieuse » (1). Il est inutile dans la théorie sociétaire de remplacer les croyances et les cultes qui existent.

Et il était inutile aussi de remplacer aucune coutume, ni aucune loi. Les Saint-Simoniens avaient présenté des moyens de transition : projets de banques, destinés à fournir des instruments de travail aux ouvriers, réformation du code hypothécaire et mobilisation de la propriété foncière, abolition des successions en ligne collatérale et établissement d'un impôt sur les successions, abolition des impôts directs, formation d'armées industrielles, projets sur l'éducation, etc... Mais ce programme provisoire et minimum, combien de temps leur faudrait-il pour le faire adopter ? Où trouver une chambre des pairs qui consente à les voter ou même à les discuter, et à adopter quelques-unes seulement de ces mesures ? Les Saint-Simoniens eux-mêmes se rendaient si bien compte de leur difficulté d'application — et, pourtant ces mesures étaient bien modestes eu égard à leur rêve d'association — qu'ils avaient prêché le « coup d'État industriel » favorable à « l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse, qu'ils avaient annoncé ensuite qu'il fallait un « Napoléon pacifique ». Tous ces moyens étaient mauvais parce que leur réussite n'était pas certaine, parce qu'elle

(1) Eugénie Niboyet à J. Lechevalier, 16 juillet 1832. « Comme M. Paget, je crois que l'organisation industrielle n'a pas besoin pour s'harmoniser de passer par une filière religieuse. »

était peu probable. Il semblait que Fourier eût mieux que cela à offrir « car il ne comptait pas, lui, sur un pouvoir quelconque pour instituer l'association, » « pour nous sortir de la société civilisée » (1); « c'est en cela qu'il est admirable; qu'une phalange soit fondée, par souscription ou autrement, c'est tout ce qu'il faut, et qui a intérêt à s'opposer à cette institution ? Personne » (Lemoine Rochefort, 22 juin 1832, aux Réd. de « La Phalange »).

La réforme économique proposée par Fourier et l'école sociétaire n'exigeait aucune modification, elle adoptait les formes gouvernementales actuelles, respectait toute position sociale; elle ne portait pas atteinte à la propriété; loin de l'attaquer elle prétendait s'efforcer de la répandre chez le peuple même par le régime actionnaire; elle ne portait pas non plus atteinte à ce que Fourier appelle les sentiments naturels; elle ne visait pas à changer la nature humaine mais se contentait modestement d'employer les hommes tels qu'ils sont. Ce n'est, en effet, qu'aux passions que Fourier fait appel. Sa théorie n'est pas à proprement parler une théorie d'organisation du travail; elle est avant tout une organisation des passions. Fourier ne se propose pas comme les Saint-Simoniens de faire une conversion morale (2), de faire prendre à ses disciples des habitudes de corps et d'esprit qui leur soient propres, qui les caractérisent. La méthode de Fourier

(1) « Sur ce terrain, écrivait un Saint-Simonien qui venait de se convertir au fouriérisme, on ne rencontre au moins ni partis, ni sectes, ni pouvoir à combattre et sans qu'ils le soupçonnent ou s'en défient, on marche à la conversion d'une manière plus sûre que par la voie sans fin du prosélytisme. »

(2) Paget à J. L. C. (16 juin 1832), *Le Phalanstère*, p. 56. « Naguère encore je croyais qu'aucune grande réforme sociale ne pouvait avoir lieu que préalablement il n'y eût eu conversion morale des masses à quelque croyance nouvelle sur l'ordre des relations individuelles. Cette méthode, qu'employaient les Saint-Simoniens, me semblait loi de l'humanité; c'était à mes yeux la seule qu'on pût suivre. Je n'imaginais pas qu'il fût possible de réaliser avec les hommes tels qu'ils sont aujourd'hui un ordre de chose tout nouveau qui serait lui-même moyen direct de conversion des masses et de réforme des idées politiques et morales de notre époque. Grâce à la conception de M. Fourier, je pense tout différemment aujourd'hui. »

n'exige aucun changement important dans les conditions de vie. Fourier « ne transforme pas, il ne refait pas ce qui *est*, car selon lui tout ce qui est a son utilité » (1). Il s'agit seulement de savoir utiliser les passions. Or, la manière dont Fourier en tire parti est « admirable » (Lemoyne) (2). « ...Avec quelques actionnaires, le peuple, pris comme il est, avec ses vices et ses mauvaises passions, comme on dit, il y a de quoi changer la face du monde, aussi bien sous le rapport moral que sous le rapport matériel et cela sans secousses, sans bouleversements. Pour cela, que faut-il faire ? Tourner un moment le dos à la politique et à la religion pour aller à l'industrie. C'est de la réforme industrielle que dépend le sort de l'humanité. Cette réforme commencée — et c'est par elle qu'on doit commencer — tout change de soi-même » (3). Du moins, Paget, ni les Fourieristes, ni surtout Fourier, n'en doutaient pas un seul instant. La doctrine de Fourier paraît donc infiniment moins complexe, infiniment plus simple, plus naturelle que le système saint-simonien. Elle est aussi plus large et plus complète, plus claire et plus précise. Le principe que les Saints-Simoniens ont proposé comme base de l'association, à savoir que celle-ci doit avoir pour but l'amélioration morale intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse, paraît vague, imprécis, et infécond (4). Il ne jette aucun jour nouveau sur la question de l'association. Le principe de l'attraction passionnée lui est certainement supérieur et semble devoir aboutir à des conséquences plus pratiques. Il doit faciliter la solution de la question de hiérarchie. « J'ai senti, écrit Renaud à J. Lechevalier, combien parmi des hommes travaillant *passionnellement* se trouvait simplifiée la question si épineuse de la hiérarchie. Enfin je

(1) Eugénie Niboyet à Jules Lechevalier, 16 juillet 1832.

(2) Lettre à B....

(3) Lettre de Paget à J. Lechevalier, 16 juin 1832.

(4) Cfr. Transon, *Revue Encyclopédique*, 1832, p. 279.

suis convaincu que la nature ou la providence avait en vue en formant l'humanité une société où toutes les passions seraient le ressort indispensable et serviraient toutes à procurer aux hommes l'abondance et le bonheur » (1). Dans l'association harmonienne, ce n'était plus le prêtre qui liait comme dans le système d'Enfantin mais l'essor des diverses passions. Le système de Fourier devait de plus rendre le travail attrayant et c'est le grand point; c'est le nœud de la question. « Les mœurs du Phalanstère devaient rendre le travail aimable, nécessaire à l'individu » (2). Dès lors, les attaques incessantes que les Saint-Simoniens avaient dirigées contre les oisifs apparaissaient comme absolument inutiles; il n'était plus besoin de la moralisation de quelques oisifs puisque tout le monde travaillerait par plaisir.

Enfin la méthode de Fourier paraissait de réalisation beaucoup plus facile que le programme saint-simonien. « Avant de commencer une seule réalisation pratique les Saint-Simoniens demandaient un royaume et presque la terre entière; ils *chantaient* l'association universelle de tous les peuples; nous, disait Fourier, nous ferons acheter ou louer par une compagnie d'actionnaires une lieue carrée de terrains et même un espace moins étendu. Nous y réaliserons l'association domestique agricole et manufacturière afin d'attirer de proche en proche à l'imitation et nous ne disons pas comme les Saint-Simoniens: apportez-nous votre argent pour que nous fondions un journal ou des enseignements, pour que nous fassions des conférences par toute la France; nous disons même: ne confiez à personne votre fortune, régiez vous-même, par des syndics de votre choix, l'établissement d'épreuve sociétaire — et tenez-vous-en à la religion de vos pères, car le mécanisme sociétaire ne réprouve que les religions qui admettent le sacrifice de victimes humaines.

(1) Lettre à J. Lechevalier, 25 mai 1832.

(2) Lettre de Gay à J. Lechevalier, 12 août 1832.

Tels sont les principaux arguments dogmatiques, — et surtout pratiques — en faveur de l'association phalanstérienne, émis dans la correspondance des Saint-Simoniens dissidents qui venaient au fouriérisme, et qui, s'ils ne trouvaient pas tous la doctrine d'association de Fourier parfaite à tous égards, l'estimaient du moins supérieure à celles qui avaient été proposées jusque-là (1); il leur semblait que Fourier exposait les vues « les plus lumineuses et les plus ingénieuses » qu'on eût encore vues, sur un système d'association.

« Nous nous sommes ralliés à Fourier, écrivaient J. Lechevalier et Abel Transon (*Le Phalanstère*, p. 69), parce qu'il nous représente pour ce but le plus Saint-Simonien et le plus noble qu'on puisse se proposer (remédier aux douleurs qui résultent de l'état de morcellement et de duplicité en toutes relations) des moyens incontestablement supérieurs et incomparablement plus faciles, plus sensés, plus actuels. » C'était, s'il faut les en croire, pour « tenir la sainte promesse » qu'ils avaient faite de l'association, de la liberté, du progrès, de l'amélioration du sort de la classe la plus pauvre et la plus nombreuse qu'ils s'étaient convertis (2).

Eux aussi, comme Bazard, comme Reynaud, comme tous les dissidents étaient persuadés qu'ils continuaient Saint-Simon, et ils en persuadaient quelques-uns, convaincus comme Didion, « qu'au génie original de Fourier devait appartenir la RÉALISATION DES PROMESSES générales faites par le saint-simonisme (3) » (Didion à Transon, 2 juillet 1832).

(1) « L'intérêt que m'inspire votre entreprise va toujours en s'accroissant. Je ne vois que cela à faire dans le présent; il n'y a pas d'autre œuvre d'utilité publique dans laquelle il me paraisse y avoir de l'avenir » (Peiffer à Transon, 22 décembre 1832).

(2) Je sais, — écrivait J. Lechevalier à Fourier, 16 janvier 1832, — que vous avez donné au monde ce que je lui avais promis au nom de Saint-Simon. »

(3) « Ils ont promis l'association, la liberté, le progrès, l'amélioration du pauvre, l'émancipation de la capacité et c'est pour TENIR enfin cette sainte promesse qu'ils se rallient à M. Charles Fourier » (Introduction au *Phalanstère*).

La réalisation, c'est le grand mot. Les fouriéristes l'attendent comme Enfantin attend sa femme libre, disait spirituellement Lemoyne à Pellarin, et j'ajoute : avec beaucoup plus d'impatience. Ce qui tentait ces ingénieurs, ces élèves de l'école des mines ou des ponts, et de l'école polytechnique, dont l'instinct positif, déçu par le saint-simonisme trop vague, trop ample et trop lointain, faisait mesurer les efforts, c'est cet essai de réalisation qui était peut-on dire l'unique idée de Fourier. Il était d'ailleurs facile, car que fallait-il pour le tenter ? Fourier l'avait dit : un hameau, 100 familles agricoles, un tiers de lieue carrée et 2 mois d'expériences y suffiront (1) ».

Considérant, Lechevalier, Transon et les nouveaux convertis comprirent d'ailleurs si bien que c'était là l'énorme avantage de la doctrine, qu'ils en firent, si je puis dire, le point central, le nœud de leur propagande. L'Introduction du 1^{er} numéro du journal le *Phalanstère* était à cet égard particulièrement significative, et insistait très nettement sur le caractère pratique de la nouvelle doctrine : « Ce n'est pas, disait-elle, une théorie abstraite que nous venons enseigner, c'est une fondation dont nous exposons les devis, nous apportons un FAIT aux hommes avides de faits et de réalités ; aux théoriciens intrépides chercheurs de vérités nous présentons un résultat qui sans doute fera diversion à leurs préoccupations métaphysiques et mettra fin à leurs incertitudes ; assez de systèmes ont été proposés, discutés, assez de belles paroles jetées au vent Toutes ces conceptions ont échoué au contact de la réalité... Aussi bien l'agitation au milieu de laquelle nous

(1) Lettre de Billaut à J. Lechevalier. Nantes, 9 juin 1832. « Je t'ai vu avec un vif plaisir abandonner la méthode saint-simonienne ; comme tu le professes fort bien maintenant, ce n'est point une doctrine de progrès. Celle de M. Fourier m'a étonné par la profondeur de sa combinaison et je t'avoue que je suis fort curieux de voir la réalisation expérimentale de cette théorie ; et ce n'est pas un petit avantage que de pouvoir pratiquer immédiatement sur une petite échelle cette expérimentation... »

vivons est très défavorable à l'élaboration et même à la propagation des idées » (Introduction du *Phalanstère*, t. I, p. 2). C'était le meilleur moyen de faire naître le désir d'une étude sérieuse de la doctrine dans l'esprit de ces jeunes hommes « positifs » à qui l'introduction du *Phalanstère* faisait appel. « Nous ne voulons aujourd'hui que provoquer l'expérience de la méthode de Fourier appliquée à l'art d'associer les travaux d'industrie et de ménage ; nous désirons qu'on néglige tout autre aspect de nos vues. » Et le journal insistait sur le fait que c'était une « entreprise industrielle qu'on montait » et pour laquelle on appelait des actionnaires aux conditions strictes usitées dans les affaires. Il n'avait d'ailleurs pas été fondé pour exposer la théorie de Fourier, mais uniquement pour rendre compte de l'expérience qui allait être faite. Et le premier numéro du *Phalanstère* se bornait à publier le programme de la fondation proposée ainsi que les statuts de la société de fondation. Ainsi pour aboutir à la réforme universelle la doctrine de Fourier prenait l'humanité où elle en était : aux sociétés en commandite et au désir de gros dividendes. Plus de « roucoulements de sympathie », disaient les phalanstériens ; nous parlons à des intérêts matériels. Et vous n'avez aucun danger à courir. Nous ne vous demandons pas comme les Saint-Simoniens de nous confier vos capitaux. Nous achetons une lieue carrée de terrain, pour laquelle nous créons des actions ; nous appelons pour l'exploiter des familles pauvres, et nous organisons cette colonie d'après les règles de la science sociétaire. Le caractère pratique et réaliste du programme phalanstérien était donc très net. Et il ne semblait point que ce fût à une secte religieuse ni politique qu'on adhérât en se convertissant au fouriérisme, parce que au rebours du saint-simonisme, il ne faisait dépendre la réforme sociale d'aucune innovation religieuse quelle qu'elle fût, puisque la doctrine de Fourier prenait son point d'appui en dehors de toutes opinions politiques ou religieuses ;

ce n'était pas davantage à une secte sociale, puisque Fourier ne songeait pas — comme Enfantin — à former des partisans de ses idées une corporation, une communion vivant d'une vie spéciale au sein de la société ; c'était purement et simplement, disait le *Phalanstère*, à une école scientifique qui, dans le domaine des *faits intellectuels*, exposait ses idées sur Dieu, sur l'Homme et sur l'Univers, idées sur lesquelles on pouvait faire des réserves (1), et qui, dans le domaine des *faits pratiques*, dans le domaine social, se proposait de faire l'application de son principe scientifique à une opération uniquement économique (2) et industrielle.

Cet appel fut entendu par ceux des Saint-Simoniens dissidents qui se souciaient peu des discussions théologiques qui s'étaient élevées dans les conciles de la rue Monsigny ; ne voulant plus admettre que des données précises, ils demandaient seulement qu'on tentât l'expérimentation locale de la seule théorie de progrès et de réforme qui pût être présumée réalisable (3). « Enfin voici du vrai et du positif », écrivait Lanet à Jules Leche-

(1) Vous dire, déclarait Jules Lechevalier dans sa première leçon aux Saint-Simoniens, que... je les adopte ou même que je les comprends entièrement (les vues de Fourier) ; vous dire que... tout m'a paru clair, serré, prouvé, voire même probable, ce serait passer bien loin au delà de ma conviction actuelle. À part ces vues sur les passions, sur l'association, sur l'ordre social en général qui pour la plupart sont vraies, fécondes et plus facilement réalisables que le Saint-Simonisme, toutes les inductions *cosmologiques* et *analogiques* ne me paraissent encore qu'étranges. 1^{re} Leçon.

(2) Cela est si vrai que le journal la *Réforme Industrielle* ou le *Phalanstère* (1832-1833) n'était pas considéré comme un journal politique par le ministère public ni soumis comme tel au dépôt d'un cautionnement.

(3) ...Je ne suis contenté longtemps d'espérer que tout au plus la France profiterait de quelques parcelles des idées saint-simoniennes, l'association universelle me semblait une sorte de limite théorique ; je voyais des raisons pour s'en tenir toujours à une distance finie tout en s'en approchant sans cesse (c'était donc non pas une asymptote mais une parallèle de l'asymptote de la civilisation) et je trouvais maladroit d'en parler comme si elle était réalisable. Aujourd'hui je vois autrement (Lemoyne à B..., 14 juillet 1832). L'ordre civilisé ne peut pas conduire à l'association universelle ; j'avais raison en cela ; mais un autre ordre social peut y conduire et y conduira promptement ; c'est l'ordre HARMONIEN de Fourier (*Ibidem*).

valier⁽¹⁾. Il ne s'agissait plus comme l'écrivait Peiffer à Transon (lettre du 22 décembre 1833), « de discuter sur les doctrines », il s'agissait « de faire une expérimentation qui avancerait plus le bonheur de toutes les classes et la science même que toutes les discussions auxquelles il était facile de se livrer ». On voyait enfin dans la doctrine phalanstérienne « l'aurore d'une prochaine réalisation sociale dans l'intérêt de cette classe la plus pauvre et la plus nombreuse pour laquelle on n'avait encore fait que des discours » (J. Lechevalier, p. 156).

Tel était le mérite essentiel de la théorie de Fourier : elle offrait la possibilité d'une réalisation quasi-immédiate. Qu'est-ce que Fourier demandait ? à « *prouver* que l'ordre sociétaire est la destinée normale de l'homme », et qu'il avait trouvé les conditions de cet ordre. Pourquoi ne pas permettre à cet inventeur, ne pas lui donner les moyens de faire la preuve qu'il sollicitait, puisque d'ailleurs son essai devait s'accomplir sans léser aucun intérêt matériel, sans blesser aucune conscience ? Il ne s'agissait que d'une expérience, d'une vérification de théorie. C'est ce qui intéressait avant tout, et la plupart du temps c'est cela *seul* qui intéressait — car sur bien des points de la doctrine, nous verrons que l'accord entre le maître et les néophytes était loin d'être absolu. « Voilà com-

(1) Lanet à J. Lechevalier : « J'ai lu tes leçons et le début du *Phalanstère*. Enfin voici du vrai et du positif. Quand tu étais Saint-Simonien et qu'en partageant vos désirs de transformation pour notre misérable humanité je vous écoutais avec ravissement, je te disais toujours : Mais fondez quelque chose, ayez des fabriques, faites de l'agriculture, etc... et c'est l'objection misérable contre laquelle est venu se briser le Saint-Simonisme. Voici Fourier et dès les pages de Transon j'ai applaudi et partagé vos louables désirs de réalisation.... Tu as pu voir à Paris qu'en suivant habituellement les séances Taitbout et Monsigny, moi, homme d'imagination pourtant, je n'ai jamais pu me faire illusion au point de me penser et de me dire Saint-Simonien et cependant j'avoue encore que parmi les hommes que j'ai vus et connus vous étiez les seuls qui m'inspiriez réellement de la sympathie. Mais les mots me mettaient en haleine comme un coursier que le clairon anime. La prédication ou la conversation terminée et seul avec moi-même je rentrais dans le doute et je me disais : il faut attendre.... »

ment je vous suis acquis, écrivait Peiffer à Transon, quoique à vrai dire, il n'y ait pas conformité parfaite (1) entre ma pensée et celle de l'inventeur de la théorie sociétaire » (lettre du 22 décembre 1832).

La question de réalisation était donc la grosse question, mais il y en avait une autre : celle de la liberté et de l'autorité, elle aussi très importante. Enfantin l'avait bien compris, puisqu'il la considérait comme fondamentale. « Depuis 1830, disait-il, le problème politique est ainsi posé : quelle est la mesure de liberté et quelle est la mesure d'ordre que comporte la société actuelle ? » Le Saint-Simonisme avait cru le résoudre en prétendant essayer de concilier l'autorité et la liberté par l'amour sacerdotal. Mais cette solution n'avait pas été du goût de tout le monde ; elle avait, comme la question de la hiérarchie, de l'attribution des pouvoirs, et la manière dont les Saint-Simoniens l'avaient posée, suscité dans l'école de nombreux mécontentements (2). Cette question de l'autorité et de la liberté avait-elle été une autre cause de discorde : elle avait été le motif de la scission de Transon, qui abandonna le Saint-Simonisme lorsqu'il lui fut prouvé qu'il n'y avait « pas de milieu possible entre le despotisme et la liberté » (3). Sur ce point encore la doctrine de Fourier apportait une réponse franche et nette en prétendant qu'il ne s'agissait pas de concilier ces deux termes : autorité et liberté, mais de choisir entre eux ; et en

(1) Lemoyne, dans une lettre du 22 juin 1832, adressée aux rédacteurs du *Phalanstère*, écrivait : « Je crois qu'il y a des choses bizarres qui nuisent plus qu'elles ne servent aux bonnes idées de M. Fourier, et certainement je n'adopterai jamais les analogies générales qu'il voit entre toutes choses, ni son système cosmogonique. »

(2) Transon, p. 107, *Le Phalanstère*.

(3) Beaucoup de Saint-Simoniens tout en « approuvant entièrement le but dont il s'agissait ainsi que presque tous les dogmes qui étaient mis en avant, avouaient franchement qu'il leur semblait qu'on pouvait atteindre l'objet qu'on avait en vue par des formes qui offriraient une plus vaste latitude à la liberté, à la volonté des individus et qu'on éviterait par là une hiérarchie funeste peut-être tôt ou tard au bien-être de la réunion » (G. H. Stokholm, 19 novembre 1831).

choisissant la liberté, et non pas celle « abstraite et vide qui n'est qu'une caricature, qu'un mensonge de liberté », mais la liberté absolue d'où devait résulter la réalisation du bien général, et qui nulle part n'avait été obtenue avec les moyens connus. Cette solution d'ensemble présentait un intérêt considérable par les solutions plus simples et plus naturelles qu'elle imposait à chaque problème particulier. Prenons par exemple la question de l'éducation. Le Saint-Simonisme, qui s'en était longuement occupé, avait professé que c'est au corps enseignant à apprécier les aptitudes et les penchants de l'enfant, à *révéler* la capacité, à indiquer la fonction. Dans le régime sociétaire au contraire les enfants manifestaient eux-mêmes leur penchant par le désir et l'exercice libre et le prouvaient ensuite auprès de leurs anciens par leurs œuvres et les examens qu'ils passaient. De même en ce qui concerne la solution de la femme : Enfantin avait voulu lui faire dire ce qu'elle voulait. Dans le phalanstère la femme était simplement mise à même de faire ce qu'elle voulait. Ainsi la solution fouriériste du problème social apparaissait comme plus intelligible, plus accessible, plus visible à tous, plus libérale et en même temps plus naturelle et plus pratique, plus facilement réalisable que celle du Saint-Simonisme. Telles furent les principales raisons des conversions, j'entends les raisons intellectuelles, car en ce qui concerne les ouvriers qui vinrent au fouriérisme, ils y vinrent, sauf quelques-uns qui étudièrent la doctrine (1), comme ils avaient été au Saint-Simonisme parce que la nouvelle doctrine tout comme l'ancienne leur promettait un plus grand bien-être (2).

(1) Voir sur ce point le rapport de Lesbazeilles sur l'état moral des ouvriers : « La plupart des conversions étaient fragiles et reposaient sur de singuliers motifs : l'espoir d'un plus grand bien-être et la haine du prêtre, voilà les deux sentiments les plus fréquemment exprimés dans la correspondance ouvrière. »

(2) Paris, 18 avril 1833. A. Fourier. « J'ai appris par un journal que vous

Ajoutons enfin aux raisons de ces conversions celles infiniment plus sentimentales qu'intellectuelles qui firent que beaucoup allèrent au fouriérisme comme d'autres au christianisme, parce qu'ils avaient besoin de croire à quelque chose, parce qu'ils voulaient fuir cet état de doute où les avait jetés la séparation de Bazard et d'Enfautin, ou même parce que tel de leurs amis y allait lui-même et les y appelait (1). Quelles que fussent d'ailleurs les raisons des conversions, tous désiraient l'essai, et l'appelaient de tous leurs vœux. « Il est facile, écrivait Eugénie Niboyet, de parler des théories de M. Charles Fourier et de leur application. Tout le monde la désire : nul n'y répugne. » Et Considérant déclarait : « Somme toute chacun souhaite que nous ayions raison, chacun *désire* l'essai » (5 janvier 1832) (2). Celui de Condé-sur-Vesgres allait être pour les transfuges du saint-simonisme une nouvelle désillusion.

vous disposiez à former près de Paris une colonie industrielle. Je connais peu vos procédés. J'ai assisté à six ou sept soirées chez M. Considérant à Metz. J'étais encore tout épris du Saint-Simonisme. Et j'écoutais les développements de M. Considérant avec trop de prévention. Cependant il m'en reste le désir de mieux connaître. » *Brunel-ouvrier*.

(1) Bonamy, dont j'ai plus haut cité deux lettres, écrivait à Jules : « Ce que vous avez dit du Saint-Simonisme (dans les leçons sur Fourier), sa marche actuelle, mes propres réflexions m'ont conduit à un *état de doute bien pénible* dans lequel je végète depuis plusieurs mois ; indiquez-moi, je vous prie, les moyens d'entrer plus à fond dans le système auquel vous venez de vous vouer, les ouvrages qui m'éclaireront le mieux » (Bonamy, 18 juin 1832). Dans la même lettre, Bonamy souscrivait aux leçons de Jules Lechevalier et ajoutait : « Je ne vois point le mobile qui imprime le mouvement au système [de Fourier] et pourtant j'ai grand besoin de me rattacher, d'avoir confiance en quelque chose » (*Ibidem*).

(2) Je ne connais que superficiellement le système de M. Fourier, mais ce que j'ai pu en apprendre par le *Phalanstère* m'a rempli d'admiration pour ce grand homme ainsi que pour les personnes qui travaillent à la réalisation de ses idées. Je désire de tout mon cœur que l'essai que vous vous proposez de faire soit couronné d'un plein succès (Carnau à Jules, 13 décembre 1832).

CHAPITRE VIII

Deux transfuges : Lechevalier et Transon.

Nous voudrions esquisser rapidement la figure des deux principaux transfuges du saint-simonisme qui passèrent au fouriérisme : Jules Lechevalier et Abel Transon ; et dire un mot de la place qu'ils occupèrent dans la doctrine saint-simonienne et des conditions dans lesquelles ils se séparèrent d'Enfantin pour venir à Fourier. Beaucoup d'autres Saint-Simoniens, nous le verrons, les suivirent dans leur évolution, mais nous n'étudierons spécialement que Jules et Abel qui ont joué un rôle important dans les deux doctrines. Ils sont, en effet, dans les galeries saint-simonienne et fouriériste, qui contiennent tant de figures intéressantes, deux des plus originales ; en eux sont venus se condenser avec toute leur force les traits épars autour d'eux. Sans doute, il y eut, parmi les sectateurs saint-simoniens ou fouriéristes, des hommes qui les égalèrent par le talent, l'éloquence ou le dévouement, mais il n'y en eut pas, je crois, qui incarnèrent de façon plus complète ce que j'appellerai l'état d'âme socialiste de 1830. Et à ce point de vue, leur biographie intellectuelle et morale est du plus haut intérêt.

Cette étude aura de plus l'avantage de nous permettre de jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire intérieure du saint-simonisme : chacun d'eux personnifie d'ailleurs avec une intensité particulière l'une des deux faces de cette doctrine : l'un, la face religieuse, l'autre

la face philosophique, et ils nous en offrent, si je puis dire, deux images symétriques et complémentaires. Ils présentent comme une synthèse, comme une réalisation en deux esprits de l'état d'âme du socialisme romantique.

I

JULES LECHEVALIER:

Il naquit à la Martinique le 21 avril 1806, et non en 1800, comme l'écrivent plusieurs de ses biographes (1) (Voir le Calendrier saint-simonien). C'était un homme d'initiative, très actif, généreux, mais d'humeur inconstante, un peu capricieux et, suivant son propre aveu, de « caractère désordonné (2) », imprévoyant et prodigue, aimant le confort et la vie large, qui connut toute sa vie les embarras d'argent (voir Pellarin, *page d'histoire*). Doué d'une organisation intellectuelle que tous ceux qui l'ont approché ont déclarée admirable, d'une étonnante facilité à saisir et s'assimiler rapidement les idées d'autrui, d'une flexibilité (3), d'une malléabilité d'esprit, grâce à quoi il se convertit à une doctrine aussi vite qu'il en quitte une autre, touchant à tout, prenant toutes les impressions, au demeurant plus imitateur, adaptateur ou vulgarisateur qu'inventeur. Esprit complexe, « génie trop mobile » (le mot est de P. Leroux : *Lettre sur le fouriérisme*, p. 103, tome I), que sa complexité, sa curiosité placent au passage de toutes les influences intellectuelles et morales de son siècle, on le considé-

(1) Il était avocat et n'était pas sorti de Polytechnique comme le dit Charlety.

(2) Lettre à Clarisse Vigoureux (20 août 1832).

(3) J. Lechevalier, esprit simple et caractère facile jusqu'à la faiblesse — porté au sensualisme. Ce qui le distinguait, c'était surtout sa dialectique subtile et habile et sa connaissance de la philosophie allemande. Massol.

rait, dans l'école, comme d'esprit exalté, mais de « cœur froid ». De fait, il était dépourvu de ces solides attachements de cœur qu'Enfantin prisait au plus haut prix et qu'il exigeait de tous ses disciples. « C'est un homme que l'idée pousse, écrivait P. Leroux (*lettre sur le fouriérisme*, p. 61). Enfantin disait que chez lui « la tête emportait le cœur (1) », et Cazeaux « que sa science était plus étendue que son sentiment » (lettre à Jules Lechevalier, 24 juin 1832).

Tout jeune, il a lu Rousseau, en qui il a admiré « le premier des philosophes qui ait senti la civilisation dans toute sa hideur ; le premier qui se soit insurgé contre l'hypocrisie et la perversité de ses mœurs » (*Le Phalantère*, t. I, p. 64). Puis, il a essayé, comme Saint-Simon, de se donner des connaissances scientifiques complètes et a étudié pendant huit ans à la Faculté de droit, à celle des lettres et des sciences et à l'École de médecine (voir un article de l'*Organisateur*, p. 185, 1831). Mais ce sont les études philosophiques et métaphysiques qui l'attirent surtout ; il torture, dans une frénésie de curiosité intellectuelle, toutes les doctrines, tous les systèmes pour les forcer de répondre au besoin de certitude qui le ronge, comme tous ses contemporains. « La vérité, écrivait-il, fut toujours le but de ma vie » (*Organisateur*, *ibidem*). Cette vérité, il la cherche tout jeune dans la philosophie du XVIII^e siècle et surtout chez les sensualistes, chez Condillac et Destut de Tracy ; puis (lorsqu'il se fut mis au courant de tous leurs travaux philosophiques), chez Cousin, dont il fut quelque temps l'élève et qui cherchait alors à fonder une religion « qui eût les conclusions du christianisme sans être le christianisme(2) » : c'était une bonne

(1) « Enfantin m'a outragé souvent sur le point le plus sensible de mon âme ; il se permettait chaque jour de me juger et de me présenter comme un homme dont la tête emporte le cœur..... Je repousse ce jugement comme une calomnie. » Dimanche 26 février 1832. (*Le Fouriérisme et le Saint-Simonisme*, Lechevalier, 7861, Br.).

(2) Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. II, p. 263.

préparation au saint-simonisme. L'éclectisme qui poursuivait alors « le but décevant d'amalgamer ensemble les contraires » fit sur lui une impression profonde et, peut-on dire, ineffaçable, car bien qu'il ait médité plus tard des « bouffissures » (*Science sociale*) de cette « quasi-doctrine (1) » il restera au fond toute sa vie un éclectique. Dans l'école saint-simonienne on l'appelait un « homme de juste milieu ».

Victor Cousin, après avoir étudié la philosophie écossaise, s'était hâté de passer en Allemagne en 1817 et en 1818. Il avait vu Hegel et Schelling et avait contribué à mettre à la mode la pensée allemande. C'est sans doute ce qui décida Jules Lechevalier à y aller lui aussi. Il partait pour l'Allemagne « convaincu, disait-il, que le véritable mouvement des idées était en France et devait s'opérer en continuant à un point de vue plus élevé et en ordre inverse les travaux du XVIII^e siècle » ; il y resta deux ans, puis revint en France, ayant visité les principales universités, étudié les doctrines, s'étant lié avec les hommes, « persuadé qu'il n'y avait chez nos voisins que d'immenses matériaux accumulés, mais que le principe destiné à les mettre en œuvre manquait complètement ». « Il y a, ajoutait-il, entre l'Allemagne et la France aussi bien dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre politique, la grande distance que la révolution française a mise entre la France et toutes les nations rivales. »

La philosophie allemande l'impressionna pourtant vivement : il avait lu Kant, Fichte, Schelling et Hegel, — qui devait avoir sur lui une très réelle influence, — et était devenu « zélé sectaire de la philosophie allemande » qu'il s'était assimilée parfaitement [Voir Lambert, *Papiers personnels aux archives saint-simoniennes*].

A son retour à Paris, en 1826, il entendit parler, chez quelques jeunes gens où il fréquentait, d'une école philosophique encore peu connue mais dont les initiés disaient

(1) *Phalanstère*, p. 63.

et promettaient merveille. Elle avait depuis un an un journal *Le Producteur* qui avait pour but de « répandre les principes d'une philosophie nouvelle ». Cette philosophie, basée sur une nouvelle conception de la nature humaine, disait l'introduction du journal, reconnaissait que la destination de l'espèce sur le globe était « d'exploiter et de modifier à son plus grand avantage la nature extérieure ». Elle déclarait donc que l'avenir était à l'état industriel. Mais cette doctrine ne s'occupait pas seulement d'économie politique, elle répondait à tout, embrassait tout; elle pensait accomplir une révolution aussi bien dans la conception des idées que dans la satisfaction des besoins, et s'occupait de l'industrie, de la science et des beaux-arts, « comme des trois facultés : physiques, intellectuelles et morales qui constituaient l'homme ».

L'introduction du *Producteur* déclarait enfin que « ses travaux dans cette direction suivraient une progression toujours constante..... parce que des notions toujours plus exactes de ses destinées et de ses forces le conduisaient à améliorer incessamment l'association : un de ses moyens les plus puissants ».

Jules Lechevalier fut séduit par ce programme. Il lut le *Producteur* avec intérêt, puis sur la recommandation de ce journal les ouvrages de Saint-Simon à qui O. Rodrigues consacrait une série d'articles, et qui « révélait à la jeunesse qui avait été élevée dans les écoles muettes de l'Empire toutes les idées qui avaient été agitées dans les années qui avaient précédé la Révolution et dans les jours de son triomphe » [Buche, *Introduction à la science de l'histoire*, t. I, p. 136]. Il fut frappé des idées et des préoccupations qu'exprimaient ces différents ouvrages et bientôt un de ses amis, métaphysicien comme lui, Charles Duveyrier, le convertit au Saint-Simonisme. C'est ainsi que Jules Lechevalier forma avec Cazeaux, Transon et Enfantin, qui habitaient alors avec lui l'ancien hôtel de Gesvres près du passage Choiseul, le premier noyau de la rue Monsigny.

Il est heureux ; il croit être à l'abri du doute. Il pense avoir trouvé dans le Saint-Simonisme « une pensée et un but dignes de la génération qui a à accomplir l'œuvre que les vrais grands hommes du dernier siècle ont entrevue dans toute sa grandeur », et être désormais en possession de ces principes directeurs qu'il a cherchés dans la philosophie allemande, où il ne les a pas trouvés, ce qui l'a empêché de s'y rallier complètement, et dans l'éclectisme qui n'a pas réussi non plus à le satisfaire pleinement. Et tout de suite, avec son habitude mobilité, et son enthousiasme pour les idées nouvelles, il s'enflamme pour cette doctrine. Il n'hésite pas à annoncer « une ère nouvelle pour la France et pour l'humanité ». Il ne s'agit rien moins que d'une « réorganisation intégrale de la société parmi les hommes en donnant à chaque humain le DROIT et les MOYENS de développer toutes ses facultés. Ce qu'on veut, c'est RÉALISER, organiser, faire passer dans la pratique les résultats les plus importants de la science sociale ». Tout de suite, à peine né à la doctrine, il écrit des articles et comme il a la vocation et le besoin de faire des prosélytes, de convertir, en mars 1830 il a déjà « à ses trousses une dizaine de néophytes qu'il endoctrine chaudement (Lettre d'Enfantin) ». Nous avons fait en Jules, écrit Enfantin qui s'en félicite, une bonne acquisition ». Et en effet l'école n'a qu'à se louer de ce catéchumène dévoué, enthousiaste et actif ; cependant, il encourt un léger reproche : ses pères — et surtout Enfantin — le trouvent encore trop imprégné de philosophie et pas assez religieux. Mais les dernières vapeurs de philosophie qui obnubilent encore l'esprit de Lechevalier vont bientôt se dissiper complètement (du moins les Pères le croient). Au mois de mai 1830, Enfantin écrit avec joie : « La métaphysique de J. Lechevalier est décidément enfoncée ; nous avons l'autre jour, Bazard et moi, retourné le portrait de Hegel qui était dans sa chambre et écrit sur le dos : Saint-Simon, religion, science et industrie. » Et dans une autre lettre :

« La séance d'hier a été bonne. Jules Lechevalier a enterré tous les métaphysiciens, Bazard, Rodrigues et Margerin l'entendaient de ma chambre. » Aussi gravit-il rapidement le cursus honorum et les degrés de la hiérarchie. Le 24 décembre, il entre au collège avec Carnot ; peu après, la direction du deuxième degré lui est accordée, ainsi qu'à Duveyrier. Cet avancement rapide ne fut d'ailleurs pas vu d'un très bon œil par tous les sectateurs (1), et c'est sans doute pour cette raison et non pour celle qu'il en donna, que Lechevalier se démit tout aussitôt de ses fonctions de directeur du deuxième degré (2).

On voit donc qu'il occupait un rang fort important dans la doctrine. Les historiens du Saint-Simonisme n'ont pourtant parlé de lui que brièvement. Et il y a lieu de s'en étonner d'autant plus que l'influence de Jules Lechevalier sur la formation du Saint-Simonisme est très réelle et très certaine. Sa science philosophique avait, en effet, fait tout de suite de lui un des métaphysiciens les plus écoutés de la doctrine qui comptait encore dans ses rangs Duveyrier, Hoart et plusieurs autres. Et ici le témoignage que nous apporte Pierre Leroux est formel. Pierre Leroux, esprit fumeux sur lequel l'Allemagne et les idées allemandes exercèrent aussi une grande influence, qui assista à la confection et à l'élaboration de la doctrine saint-simonienne, n'hésite pas à dénoncer en Jules Lechevalier « un homme dont le génie trop mobile après avoir gravité dans l'orbite de Hegel s'attacha malheureusement pour Saint-Simon à l'école de ce philosophe » (*Lettres sur le Fourierisme*). Nous avons vu plus haut que P. Leroux accusait Enfantin d'avoir « accouplé la doctrine de Fourier et la métaphysique de Hegel, par un

(1) Ce classement était l'œuvre des deux chefs de la doctrine, le collège en avait ignoré la préparation et n'en fut instruit que dans la réunion générale. Enfantin « constate lui-même l'impression peu favorable que cette création inattendue produisit sur plusieurs membres de la famille saint-simonienne ».

(2) « Mais en réalité, je n'ai jamais pu le diriger ; convaincu de mon insuffisance, je me démis de cette fonction. » J. Lechevalier.

étrange amalgame, aux vérités de Saint-Simon ». Ce serait, s'il faut l'en croire, Jules Lechevalier qui se serait chargé de fournir à Enfantin « une partie des ressources nécessaires à ce mélange », et qui se serait fait son collaborateur ou, plutôt son complice dans cet arrangement et dans la préparation de cette « olla podrida ». Telle est l'affirmation de Pierre Leroux ; il n'y a aucune raison sérieuse de la mettre en doute et il n'est pas téméraire de penser, étant donnée la formation philosophique de Lechevalier (Victor Cousin et Allemagne) qu'il eut une part sinon prépondérante du moins importante dans l'élaboration de la religion et de la métaphysique saint-simoniennes, et tout spécialement dans celle de l'espèce de mysticisme philosophique qui est le fond de la doctrine et du panthéisme qui en est une des caractéristiques. Jules Lechevalier ne se défendait d'ailleurs que mollement d'avoir joué ce rôle. « On m'a classé comme théologien, disait-il, le jour où il se sépara définitivement du Saint-Simonisme : je veux bien n'avoir été qu'un théologien. » Il serait d'ailleurs intéressant, mais délicat et difficile, pour ne pas dire impossible, d'essayer de démêler dans le Saint-Simonisme l'apport personnel de chacun des principaux disciples, de délimiter leur influence propre et leur action individuelles, de déterminer avec précision en quoi et comment par exemple, Enfantin a introduit la philosophie sensualiste dans la doctrine et Jules Lechevalier les idées allemandes, — comment E. Rodrigues, Lambert et Duveyrier ont influé sur le développement théologique du dogme nouveau.

Ce qu'on ne saurait, en tous cas, exagérer, ce qui est formellement établi c'est l'importance du rôle de Jules Lechevalier dans la propagation de la doctrine. Esprit brillant, alerte et fin, « l'un des plus subtils de notre époque », dit Pierre Leroux, dialecticien vigoureux, logicien et raisonneur, expert à la discussion, il se distinguait très nettement des autres prédicateurs habituels du saint-simonisme : il n'avait certes pas l'éloquence vibrante et

pathétique d'un Barrault, ni l'élévation de Jean Reynaud, ni le charme grave et féminin de Transon, ni la rudesse de Baud ; ses prédications contiennent moins de méditations lyriques et d'invocations mystiques, moins de tirades ampoulées ou brillantes, moins d'emphase et de « morceaux » à effet ; en un mot, elles sont moins religieuses et moins romantiques, de forme tout au moins. Ayant une élocution assez simple, une « facilité intarissable », dit Pellarin, une aptitude indéniable à présenter les idées des autres, de telle façon qu'elles semblaient sortir de sa tête et lui appartenir en propre, à exposer avec une clarté relative des idées très nuageuses, il avait toutes les qualités qu'il faut à un vulgarisateur, et il en fut un merveilleux, résumant avec verve le dogme saint-simonien pour ceux qui n'étaient pas encore initiés ; aussi l'employa-t-on surtout dans les missions de province bien plus qu'à Paris. Il y obtint d'ailleurs du succès et beaucoup de lettres des archives saint-simoniennes proclament son talent. Truitt vante « l'irrésistible puissance de sa parole prenante » (voir aussi lettres de Bardin à Michel, et de Paul de Boureulles), et Vinçard parle avec admiration de celui qu'il appelle le « savant enseigneur ».

Ajoutons qu'il faisait preuve de talent dans la discussion (1) et qu'il n'était pas dépourvu d'esprit. « Souvent, écrit Pellarin, lorsqu'il y avait plusieurs prédicateurs on le réservait pour la réplique aux contradicteurs qu'il donnait piquante. »

Il avait à Bordeaux fondé avec Rigaud un enseignement où il avait par des expositions et des conférences multipliées réussi à propager la connaissance de la religion nouvelle ; puis, il s'était rendu à Toulouse pour y faire l'ouverture de l'enseignement saint-simonien. Le 20 janvier 1831, il avait commencé l'enseignement cen-

(1) « Jules a été superbe dans la discussion » (Enfantin à Rességuier, 29 janvier 1831).

tral qui devait être fait par lui et Carnot une fois par semaine. Puis, au printemps de cette même année 1831, il avait dirigé avec Guérout la mission de l'Ouest qui avait parcouru Rouen, le Havre, Dieppe, où il avait obtenu de grands succès, et pendant l'été la mission de l'Est au cours de laquelle il avait visité, avec Capella et Robinet, Dijon, Besançon, Arbois, Salins, Mulhouse, Colmar, Strasbourg et Metz. — Dans tous ces voyages, il avait fait de très nombreuses conversions, et avait contracté des amitiés fidèles. Il faut ajouter pour être complet que c'est surtout à Jules Lechevalier, ainsi qu'à quelques-uns de ses camarades, parmi lesquels je dois citer Carnot et Lagarmitte, qui avaient des relations en Allemagne, que le saint-simonisme doit d'y avoir été étudié avec beaucoup de sympathie (1), et qu'il attira à la doctrine saint-simonienne quelques jeunes gens qui, comme lui, s'étaient intéressés à la philosophie allemande (2).

Si j'ai insisté un peu longuement sur toutes ces pérégrinations de Lechevalier, c'est pour montrer l'activité énorme qu'il dépensa au service de la doctrine, surtout en l'année 1831. Mais il convient de noter ici un incident important, — non seulement pour Lechevalier, mais encore par les conséquences qu'il devait avoir sur l'histoire générale du saint-simonisme, — qui se produisit au début de cette année 1831. Jules Lechevalier, qui avait alors 25 ans à peine, s'était épris d'une jeune et célèbre actrice, Léontine Fay, dont il voulait demander la main. Ce dessein, qu'il avait communiqué au collègue, avait soulevé une très vive discussion. C'est même lui qui fit éclater visiblement et publiquement pour la première fois la mésintelligence de Bazard et

(1) On avait envoyé aux principaux professeurs des universités allemandes le *Nouveau Christianisme* avec une note explicative où J. Lechevalier exposait le but et les progrès de l'école, en ajoutant qu'elle deviendrait bientôt une société religieuse, scientifique et industrielle.

(2) « Jules a beaucoup contribué à la venue de Lherminier (*sic*) par le lien commun de l'Allemagne. » Lambert, papiers personnels (1835).

d'Enfantin (1). Ce dernier consentait au mariage contre lequel Bazard et sa femme élevaient des objections qui finalement prévalurent. Claire Bazard surtout avait combattu le projet de Lechevalier avec énergie, et même avec âpreté et avait écrit à cette occasion une lettre curieuse par les doléances qu'elle y exprimait sur l'admission à l'apostolat saint-simonien des femmes mondaines et déclassées. On ne se borna pas d'ailleurs à discuter sur le mariage de Jules Lechevalier. Le débat fut étendu et considérablement amplifié ; la question fut généralisée : en parlant du théâtre on parla du mensonge, et du mensonge on en vint à la morale. En discutant du projet de mariage de Jules Lechevalier, on posa la question du mariage, des relations sexuelles et de la femme en général. C'est ainsi que débuta la dissidence qui devait amener la rupture définitive entre les deux pontifes. Finalement, Jules Lechevalier renonça au mariage comme Eugène Rodrigues l'avait déjà fait sur le désir d'Enfantin, et il commença de nouvelles tournées de propagande. Il avoua plus tard, le 19 novembre 1831, le jour de la scission, que « depuis le moment où il s'était avoué *missionnaire* et où il avait *préféré* cette fonction à toute autre, il avait commencé de douter ». On a en effet l'impression qu'il essaie par l'activité débordante qu'il déploie en cette année 1831 de s'étourdir, de se griser, et qu'il entreprend, en s'efforçant de convaincre les autres, la tâche plus difficile de se convaincre soi-même. C'est dans cet état d'esprit, qu'il entendit parler pour la première fois, au cours d'une de ses missions, au mois de juin 1830, de Fourier et de ses œuvres qu'il ignorait complètement ; mais ce qu'on lui en dit ne parvint pas à exciter sa curiosité ; il demanda pourtant aux chefs de la doctrine s'ils les connaissaient. Ceux-ci se contentèrent de lui répondre qu'ils « avaient vu Fourier, que dans ses ouvrages

(1) La première discussion sur les femmes eut lieu au sujet du projet de visite de Lechevalier à l'actrice.

l'état actuel de la civilisation était *assez bien critiqué*, mais que ses vues sur l'avenir étaient sans aucune importance et étroites, mesquines, perdues dans de menus détails; qu'il n'avait fait que coordonner et régulariser les passions telles que la société les présentait aujourd'hui ». Jules Lechevalier passa outre; quelque temps après *le Nouveau Monde Industriel* lui tomba sous la main; mais la terminologie nouvelle et le vocabulaire de Fourier le « rebutèrent au lieu de le frapper par leur rigueur, leur justesse, leur précision... » (1). Quelques mois plus tard, au mois de mai 1831, il prit pourtant connaissance des ouvrages de Fourier, mais « préoccupé d'autres idées et plein de foi (du moins, il le dit), dans un mouvement dont il ne sentait pas encore le vice mortel », il glissa légèrement sur une première lecture; il acceptait « le *préjugé saint-simonien* sur la valeur de la théorie sociétaire ». C'est sur ces entrefaites qu'il partit en mission dans l'Est de la France. A Dijon, il fit la connaissance de Gabet, l'un des premiers fouriéristes. Gabet lui parla beaucoup de Fourier, le pressa d'étudier ses œuvres, lui assurant que quand il les connaîtrait il renoncerait au saint-simonisme pour adopter le système de Fourier (lettre de Gabet à Fourier). Mais Jules Lechevalier « rejetait bien loin de lui une pareille apostasie ». Il se permettait de « trancher légèrement sur la découverte de Fourier ». Il avait déjà pourtant que ce dernier était « doué d'un grand talent et qu'il y avait dans ses écrits des choses excellentes, qu'il serait bien aise de le connaître et qu'il ferait tous ses efforts pour le voir à son retour » (Lettre de Gabet à Fourier, 2 août 1831) (2).

(1) Lettre de Lechevalier à Fourier (Paris, 16 janvier 1832).

(2) « Quoiqu'il y ait peu de temps que j'ai eu l'honneur de vous écrire, je crois ne pas devoir différer à vous instruire de ce qui s'est passé ici à votre égard. J'ai eu de nouveaux entretiens avec J. Lechevalier, père Saint-Simonien, à votre sujet. N'est-ce pas, me disait-il un jour, que notre système est bien plus grand, tellement supérieur au vôtre que je suis convaincu que lorsque vous le connaîtrez bien vous-même, vous serez de mon avis. — Cela me paraît bien difficile..... Malheureusement, notre conversation a été interrompue. Mais

A Besançon, où il alla ensuite prêcher le saint-simonisme il rencontra J. Muiron, le premier disciple de Fourier (1814) qui avait écrit en 1824 un ouvrage intitulé *Aperçus sur les procédés industriels*, dans lequel il voulait faire connaître et vulgariser la théorie sociétaire. Muiron fit sur Lechevalier une très forte impression. « Pour la première fois depuis longtemps, écrit-il à Fourier, je rencontrais un homme fort, il me parut enthousiaste, ardent, dévoué ; ce fut un premier éveil pour mon cœur et pour mon esprit. De longs entretiens avec M. Muiron et M^{me} Clarisse Vigoureux me firent enfin sentir la haute portée de vos vues. Je me liais d'affection avec votre disciple : nous nous reconnûmes pour des hommes dévoués destinés à marcher dans la même voie et à nous rencontrer un jour. » Jules Lechevalier croyait alors que Muiron viendrait « apporter le tribut de son talent au saint-simonisme et enseigner aux Saint-Simoniens les idées de Fourier ». Il lui promit d'examiner sérieusement les ouvrages de Fourier et d'en rendre compte dans le *Globe*, et pr luda en effet par une annonce qui parut dans le journal. Il était cette fois décidé à une étude approfondie, et com ença par lire tout d'un trait les deux gros volumes du *Système d'association*. « Je fus saisi, écrit-il à Fourier, de ce que ce livre contient de neuf, de profond, d'immense et pourtant je ne songeais encore à vous considérer que comme un des satellites de l'astre saint-simonien. J'écrivis aux chefs de la doctrine que je vous regardais comme le *savant perfectionnant* dont nous avions besoin : c'était encore une application de notre absurde méthode de classement. (1) » Il ne reçut des Pères aucune réponse. De mauvaises nouvelles lui arrivaient d'ailleurs

le lendemain, elle reprit, non sur le même sujet, mais sur votre personne. Il m'avoua que vous étiez doué d'un grand talent, etc... » (Lettre de Gabet à Fourier, 2 août 1831).

(1) Voir sur toute cette partie la lettre de J. Lechevalier à Fourier du 16 janvier 1832, à laquelle sont empruntés les éléments d'une partie de ce récit.

de Paris. Chaque jour, les discussions et les dissentiments devenaient plus âpres et s'aggravaient ; et, de guerre lasse, les questions avaient dû être portées au sein du collège. A Strasbourg, Lechevalier apprend la maladie de Bazard causée par les orages et les violences du débat. Il apprend en même temps la suspension du *Globe* ou du moins la probabilité de cette suspension ; il se décide alors à partir pour Paris. Mais au moment de partir, il reçoit une lettre de Duveyrier lui annonçant que Bazard et Enfantin se sont enfin mis d'accord, qu'en présence de tout le collège, ils se sont embrassés et que les fils ont suivi l'exemple des pères. Transporté de joie, Jules Lechevalier écrit alors aux Pères une lettre enthousiaste, et accourt à Paris pour les embrasser. Mais l'accord avait été bref. Déjà les discussions avaient recommencé ; elles étaient dans toute leur force quand il arriva. Désolé de ce qu'il appelait « la résurrection du bas-empire », persuadé qu'il avait à « remplir une œuvre de missionnaire et d'annonciateur et qu'il en savait assez long pour faire beaucoup de bien à ses semblables », il repart alors et recommence ses courses apostoliques — jugeant inutile d'insister pour faire adopter par Enfantin les idées qu'il avait émises sur Fourier et sur son traité d'association. Le moment était mal choisi. Mais il n'abandonnait pas cette idée qui le hantait depuis quelques mois qu'on pouvait « harmoniser Fourier et Saint-Simon (1) ». Ceci ressort très clairement des lettres de Victor Considérant à Fourier et de celles de Lechevalier lui-même qui écrit : « J'étais arrivé à avoir la plus haute idée des vues pratiques du traité de l'association et de profit que le saint-simonisme pourrait en tirer... » Et il avoue un peu plus loin qu'il ne « songeait qu'à absorber la science positive et fixe dans le nuage du progrès ».

C'est dans ces dispositions d'esprit que Jules Leche-

(1) Considérant. Lettre du 13.

valier rencontra Victor Considérant à Metz. Il le vit souvent, et se lia avec lui (1).

Considérant n'aimait point le Saint-Simonisme. Il faisait depuis quelque temps déjà des réunions contradictoires dans lesquelles il exposait le système de Fourier et s'était heurté dans sa propagande au petit groupe Saint-Simonien de Metz (2). Il eut néanmoins la meilleure impression de Jules Lechevalier qui lui parut un « homme loyal, un homme d'intelligence et de cœur, un homme de foi et d'espérance et d'amour et dont l'intelligence était ouverte, la tête bonne. » (Lettre de Fourier.) Il avait vu d'ailleurs Lechevalier à la tâche, et comprenant le parti qu'on pouvait tirer d'une telle recrue, il fit tous ses efforts pour hâter et achever la conversion du prédicateur Saint-Simonien qui, d'ailleurs, « marchait à grands pas vers le fouriérisme. » Le moment était opportun. Il le voyait, en effet « désabusé et dégoûté du bagout saint-simonien. » Jules Lechevalier ne lui avait pas caché la fâcheuse situation dans laquelle se trouvait le saint-simonisme, les difficultés au milieu desquelles il se débattait, les discussions qui l'épuisaient. « Jules Lechevalier, écrivait Considérant tout joyeux à Clarisse Vigoureux, m'a fait des révélations uniques ; il y a détresse dans la doctrine, détresse d'argent, division du sacré collège. Cela finira mal. » Et encore : « Nous avons déjà les Saint-Simoniens et les Saint-Simonistes ; nous aurons bientôt un nouveau schisme, et par le fait il existe. Jules Lechevalier lui a déjà donné un nom ; il appelle les *non divorcistes* catholiques et les *divorcistes*

(1) « A son voyage à Metz, écrit Lambert, il a été rudement frotté par Considérant. » Papiers personnels.

(2) « Quelques-uns de mes camarades [de l'école d'application] ont été accaparés par les Saint-Simoniens de Paris. Ils ont ici formé une petite secte qui s'apprête aussi à faire son développement et à bien m'écouter pour me combattre. Je prévois que la question de hiérarchie sera vivement débattue ; car c'est là toute leur affaire sociale à eux ; elle n'est pas difficile à attaquer la leur ! Mais je voudrais être tout à fait en état d'établir la nôtre sans qu'il n'y ait rien de louche ni d'arbitraire dans son organisation ». Metz, 27 septembre 1831, Considérant à Fourier.

païens. » Lechevalier penchait vers Fourier mais il hésitait encore. L'ancien élève de Cousin était toujours obsédé par l'idée qu'il y avait une œuvre magnifique à faire en alliant, en « harmonisant » Saint-Simon et Fourier. « M'est avis, écrivait Considérant à Fourier, qu'il changerait de drapeau dès aujourd'hui s'il n'était pas si lancé et s'il n'avait pas l'idée qu'on pût harmoniser Fourier et Saint-Simon. » Il ajoutait : « Il m'a promis pour bientôt une étude sérieuse et profonde. Il m'a dit que s'il avait une foi nouvelle, il tâcherait de la faire passer chez ses pères et les quitterait plutôt s'il n'y pouvait réussir ». « Je crois bien, concluait-il, que nous l'aurons. »

Les événements qui se déroulaient à Paris, les discussions enflammées de la rue Monsigny, dont l'écho parvenait jusqu'à lui, entamaient de plus en plus la foi de Jules Lechevalier dans la doctrine et « détruisirent même entièrement la confiance » déjà fort ébranlée qu'il avait encore dans ses chefs (Lettre à Fourier). Considérant le « frottait rudement » et Lechevalier faiblissait de plus en plus. « Dans la discussion, écrivait Considérant, je ne lui ai pas fait une concession, il m'en a fait de puissantes et même de décisives parce qu'elles contiennent des déductions opposées à son salmis social et religieux..... je crois que nous l'aurons bientôt » (Lettre à Clarisse Vigoureux du 13, sans autre date). Le lendemain, il écrivait : « J'ai revu ce matin Jules Lechevalier. Je le regarde comme un homme à nous ; c'est inmanquable, il en admet parfaitement la possibilité ; voire même il en étale le désir » (Lettre à Clarisse Vigoureux). Quand Jules Lechevalier partit de Metz pour revenir à Paris, « Considérant le regardait ouvertement devant beaucoup de monde comme entièrement gagné au fouriérisme. Il n'y avait plus que quelques liens à rompre dans le Saint-Simonisme et il répondait du reste » (1).

A son retour à Paris, Jules Lechevalier parla peu de ses

(1) Lambert. Notes manuscrites.

entrevues avec Considérant ; mais « il déclara fortement la valeur de Fourier » ; il dit qu'il serait bon d'exposer ses idées aux Saint-Simoniens, et demanda à en être chargé (Lambert). Mais cet accès de fouriérisme parut intempestif et on le lui refusa ; quelques jours après (c'est Lambert qui le raconte dans ses papiers personnels, d'après un récit qui lui aurait été fait par Jean Reynaud), Lechevalier alla trouver Leroux et Reynaud et leur proposa purement et simplement de se mettre à la tête de la doctrine. « Vous êtes fou, lui dit Reynaud, il faut quelque chose de neuf pour cela, un principe, une révélation. » « S'il n'y a que cela qui vous gêne, aurait alors répondu Jules Lechevalier, attendez une heure et je reviens avec une proclamation. » On crut alors, rue Monsigny, que Jules Lechevalier voulait se poser comme pape et révélateur (1). Lechevalier protesta d'ailleurs toujours avec force contre cette accusation. « C'est un enfantillage, disait-il, je ne veux de papauté ni pour moi, ni pour personne, encore moins de révélation (2). » J'ignore si son intention était de se poser comme pape ; mais il n'est pas téméraire de supposer que Lechevalier songeait peut-être alors, en bon élève de Victor Cousin, à réaliser son fameux projet de conciliation et d'harmonisation.

Le 19 novembre eut lieu une réunion générale de la famille. Quand Enfantin eut exposé les raisons de la retraite de Bazard, Leroux, Carnot et J. Lechevalier déclarèrent qu'ils se séparaient de la famille. Lechevalier protesta en termes mesurés mais énergiques. Il déclara : « J'ai dit, le jour où j'ai été converti à la doctrine, qu'au nom de Dieu je mettais ma destinée entre les mains de Bazard et Enfantin.... ; ils ne sont plus d'accord...., je me retire.... ; je ne reconnais plus la famille saint-simonienne. Oui, je doute. J'avoue que je suis

(1) Olivier... a eu la terrible manie de croire à la papauté pour lui. Il a été écrasé comme Jules et Dugied (Enfantin).

(2) P. 39 et 40 de sa brochure : *Lettre sur la division*,

arrivé au DOUTE, au doute *complet* sur toute la doctrine, à l'état où je me trouvais avant d'être Saint-Simonien. Je doute même de Saint-Simon. Je doute de ceux qui l'ont continué ; je doute de tout... je suis encore une fois seul dans le monde. » Puis Lechevalier expliqua longuement les causes de sa séparation qui différaient, comme nous l'avons vu, sensiblement de celles des autres dissidents (Voir : Réunion générale de la famille. Séance des 19 et 21 novembre 1831). Enfantin lui répondit : « J'accepte ta défection, Jules ; tu raisones trop, tu es trop positif pour nous suivre dans la voie où nous entrons. »

Le lundi 21 novembre, Jules Lechevalier alla à la deuxième réunion. Le soir, il alla trouver Enfantin et « faire, comme il disait, une dernière tentative ». « Le Père le secoua trop rudement, sans doute sur sa faculté de théologien ; il ne revint plus » (Lambert). Comme tous les dissidents, il envoya au *Globe* sa déclaration de séparation, en même temps qu'une lettre curieuse qu'il adressait à Enfantin (1). Mais la sienne ne fut pas insé-

(1) Cette lettre a été insérée à la fin de la brochure de Jules Lechevalier. *Lettre sur la division*, mais le véritable texte de la lettre qui est à l'Arsenal diffère un peu de celui de la brochure. Voici à titre de curiosité la lettre intégrale :

Au Père Enfantin, son fils Jules,

Vous que j'aimerai toujours, vous auquel je vais porter peut-être un coup cruel, ne repoussez ni par le dédain, ni par la préoccupation de votre œuvre actuelle, les lignes que je livre aujourd'hui à la famille saint-simonienne. Depuis plusieurs jours, j'ai écrit une partie de ce que vous lirez ; j'ai changé [modifié] quelque chose, mais je n'ai pu TOUT EFFACER [malgré les émotions que j'ai ressenties], malgré cette journée de dimanche [qui m'avait entraîné si fatalement vers vous. Si, dans l'intimité, vous étiez demeuré tel que je vous avais vu devant le monde, malgré ce pauvre Transon qui de toutes ses forces m'attirait vers vous... Adieu, je travaillerai quelque temps loin de vous... Je m'isole, ce n'est pas votre influence que je fuis ; ce sont ces frères et sœurs, ces fils et ces filles qui de leur amour aveugle m'empêcheraient de les servir en vous ARRÊTANT, malgré cette journée de dimanche] qui m'avait entraîné si fatalement vers vous, et dont votre conversation intime a détruit l'effet, malgré ce pauvre Abel dont la souffrance m'afflige et qui de toute sa douleur et de toute ma responsabilité personnelle m'attirait à vous.

Si je ne parlais aujourd'hui, il serait trop tard demain, car je ne veux être

rée. Peut-être espérait-on qu'il ferait amende honorable et qu'il reviendrait à la doctrine. Peut-être aussi craignait-on l'effet que pouvait avoir sa déclaration sur les nombreux néophytes qu'il avait convertis dans ses missions de province et qu'il avait amenés à la doctrine.

confondu avec personne de ceux qui sortent ou de ceux qui restent. Bazard rappelé à l'ordre par *Péireire* ! BANET et Bazard ! Oh ! c'est trop fort que cet oubli de toute convenance, de tout amour, de toute religion ! C'est trop fort que le protestantisme *alphabétique* !

Ecoutez-moi, je vous supplie ; vous m'entendrez toujours avec une parole d'amour, mais vous ne m'entendrez plus sous la forme de *lettre privée* et de quelques jours vous ne me verrez pas. Je vous l'ai dit dimanche : Mon bonheur et mon malheur c'est d'avoir AIMÉ tout le monde et d'avoir cru longtemps à la sincérité de chacun, du moins quant aux articles fondamentaux de notre foi. Ce qui me sépare aujourd'hui de vous, c'est que des deux parts je sens la haine cachée sous les formes mensongères et mortelles ou de l'AMOUR ou de la FORMULE.

Vous croyez que je n'ai jamais été *religieux*, et qu'est-ce donc que d'avoir obéi si longtemps à deux hommes radicalement *divisés* et de les avoir UNIS dans mon amour ? C'est vous qui n'avez jamais été *religieux* et qui ne pourrez plus ni l'un ni l'autre prétendre à la religion avant de vous être embrassés et confondus chacun pour votre part dans le même *mea culpa* et devant tous ; votre part à vous P. Enfantin sera et devra être la plus *lourde*, si vos prétentions actuelles sont vraies et datent du jour même où vous avez, dites-vous, appelé l'homme irreligieux à vos côtés. Ah ! puisque depuis deux ans votre vie a été un effort de *ruse* et de *finesse*, pour arriver à vous montrer tels que vous êtes, mon Père, je crains cette habitude pour vous, et sur mes pères, sur mes fils, sur moi-même, j'en sens chaque jour les effets. Mon Père, mon Père, Dieu n'est pas avec vous ! Dieu se retire des hommes qui ont osé donner pour l'association l'antagonisme, pour la vie la mort. Dieu est la vérité, Dieu est l'amour ! Et s'il n'est pas donné à l'homme de tout aimer, de tout connaître, il est ordonné à l'homme de dire toujours où il en est, où il en veut venir.

Dimanche, j'ai eu encore un moment d'*illusion*, non sur le fond des choses puisque vous n'avez touché à rien de ce qui m'embarrasse mais tous ces membres de la famille qui m'entouraient, tous les actes de dévouement dont j'étais témoin m'ont enivré jusqu'aux larmes. Ma volonté allait fléchir pour leur malheur, pour le vôtre, pour le mien ? Ma conversation intime avec vous a été un utile et dernier avertissement, non que j'aie tout vu en cet instant, mais après de longues réflexions que vos paroles ont soulevées en moi et cet avertissement je l'ai tiré plutôt de tout le mystère qui est resté entre vous et moi, après tous les efforts de mon cœur et de ma tête, plutôt de tout ce MYSTÈRE ! que de ce que vous m'avez dit explicitement et que je suis loin d'avoir trouvé bon. Oui, de toute mon âme, j'aurais voulu contribuer à l'*action* que vous entreprenez. Si l'acte d'Olinde eût été signé de tous les hommes auxquels j'ai cru et si encore je croyais ENTièrement à la force et à la clairvoyance des hommes qui signent aujourd'hui j'aurais voulu mettre ma vie au bas. C'est là ce que je

(« On vous laisse ignorer ce qui se passe à Bordeaux, dont l'Église est maintenant dissoute ; on refuse à plusieurs reprises de faire connaître à douze villes où j'ai porté la parole que je me suis séparé de la hiérarchie. ») Jules Lechevalier, pour mettre au courant des événements qui

demandais depuis longtemps. Non plus des *leçons* ni des *articles de journaux*, mais des actes, fussent-ils passés deyant *notaire* ! Ce qui me paraissait grand il y a six mois m'effraie aujourd'hui parce que je suis certain de l'effroi que va produire sur le public la divulgation de ce que vous appelez vos idées nouvelles.

D'ailleurs je n'en connais pas même l'ensemble de ces idées nouvelles. Je ne puis croire qu'elles s'effacent jamais de votre *tête* et je n'attends pas grand chose de cette FEMME que vous appelez pour tout dire et tout faire, même pour vous attirer l'amour de ceux que vous avez *manqués* et qui pourtant n'ont jamais désiré que de pouvoir se livrer entièrement à vous, autant du moins qu'ils pensent POUVOIR et DEVOIR se livrer à une LOI vivante ; loi vivante qui *vit au jour le jour*, loi vivante qui cherche la VIE, la voie, la vérité ! Non, vous n'avez qu'un désir et partant sous vos doigts et sous vos pas, je ne vois qu'un effroyable tâtonnement et ce *désir* même que vous avez, ce désir, *votre seule révélation*, je ne saurais l'éprouver comme vous car je me méfie et de votre *vie passée* et de la *miennne*.

Vous avez eu, ce me semble, un entêtement bien coupable, si comme je pense vous marchez, ne voyant l'humanité qu'à travers une nature peu *humaine*, aussi bien dans sa force que dans ses faiblesses. Vous êtes un Cyclope !

Olinde croit pouvoir vous retenir ou vous modifier, il se trompe ! il est préoccupé d'une seule œuvre bien digne de sa capacité, mais il ne voit pas qu'à mesure qu'il essaie d'appeler, vous allez DÉTOURNER ! Pour moi vous avez refusé de m'entendre et vous ne pouviez le faire car je ne suis à vos yeux qu'un enfant, un enfant perdu de *science*, un *hydrocéphale* et vous qui voulez de l'action vous êtes à vous même votre seule sagesse et vous vous passez *volontiers* d'hommes qui ont quelque chose à vous *dire*. Vous êtes un faux Christ, car vous ne laissez pas venir les enfants vers vous et vous ne recherchez pas en eux vos révélations. Il ne vous faut que des *agents* (?) et moi je n'aurais pu vivre avec vous qu'à condition de vous *mouvoir* un peu.

Seul pour cette œuvre je suis trop FAIBLE ! Adieu, je travaillerai quelque tems loin de vous, mais pour vous, mais pour tous. Aimez-moi comme un homme sincère et dévoué, si ENFIN de votre œil de cyclope vous pouvez me sentir et me voir tel que je suis.

Je m'isole ; ce n'est pas vous que je *crains* ni que je *fuis*. Ce sont ces *frères* et *sœurs*, ces *filis* et *filles* qui de leur amour AVEUGLE abuseraient de mon cœur et m'empêcheraient de les *servir* en vous ARRÊTANT.

J. LECHEVALIER.

Je vous prie de vouloir bien expédier ma DÉCLARATION avec le *Globe* de demain. Je n'ai pas de quoi en payer le port. 29 novembre 1831. Au Père Enfantin, son fils Jules. [Papier à en-tête : Religion Saint-Simonienne.]

venaient de se passer, ses amis et les disciples qu'il venait de convertir; publia alors une *lettre sur la division survenue dans l'association saint-simonienne* qu'il avait adressée le 20 décembre 1831 à Curie, apôtre saint-simonien à Mulhouse. Cette lettre qui, s'il faut l'en croire, n'avait pas été écrite pour le public (1), mais qui parut en librairie chez Everat (2) quelques jours après avoir été écrite, est, avec les brochures de Bazard et notamment ses « *discussions morales et politiques* », et de Reynaud « *de la société Saint-Simonienne, causes de sa séparation* » ce qui a été écrit de plus intéressant sur cette phase du Saint-Simonisme. Jules Lechevalier y expose son état d'âme et sa position personnelle: il reprend et réédite, dans une forme plus étudiée et en les développant, les raisons qu'il a de se séparer du Saint-Simonisme — et que nous avons exposées. Mais J. Lechevalier n'était point découragé, comme l'étaient plusieurs des dissidents. De nouveau, il « se vouait à rechercher la solution du problème social ». Et il concluait: « Je vais m'occuper de présenter mes idées d'une manière plus ferme, plus étendue et d'entrer au fond des questions. Mais, ajoutait-il, avant de continuer directement dans la voie saint-simonienne, je veux m'arrêter devant un homme inconnu encore qui me paraît avoir apporté une grande et belle part à l'œuvre de l'avenir: cet homme est CHARLES FOURRIER (*sic*) de Besançon, auteur de la *Théorie des quatre mouvements* publiée en 1808 et d'un *Traité d'association* publié en 1822. La valeur du système exposé dans ces ouvrages a été fort mal appréciée jusqu'ici, même par les Saint-Simoniens. J'ai promis aux disciples de rendre hommage et justice à leur maître, et de réparer la faute des hommes du progrès. Mon premier écrit sera donc un examen détaillé du système social et cosmogonique de

(1) « La principale valeur de ce travail, écrit-il, est de ne pas avoir été écrit pour paraître au grand jour; c'est ma conscience prise sur le fait », p. 7.

(2) *Lettre sur la division survenue dans l'association saint-simonienne*, in-8, Paris, Everat, 1831. Br. 56 pages.

Charles Fourier. Je n'ignore pas qu'en prononçant ici ce nom, je puis diminuer ou même détruire sur un grand nombre d'entre vous l'effet de cette lettre (1), mais *je ne sais pas reculer devant un devoir pour obéir à un préjugé*. Attendez patiemment ». Le 10 janvier, il écrivit au Père Enfantin une lettre d'un ton violent (2) qui brisa défini-

(1) Je sais que d'avoir pris le nom de Saint-Simonien et de me laisser donner par qui voudra et tant qu'on voudra le nom de fouriériste, ce sera sur mon front un signe indélébile, de quoi les vrais philosophes me prodiguent chaque jour leurs condoléances. Jules Lechevalier, *Science sociale*, p. x, *Introduction*.

(2) Nancy, 10 janvier 1832. A celui que j'ai appelé Père. Jules Lechevalier.

Vous venez de me faire autant de mal que vous m'avez fait de bien et pourtant je ne vous refuse rien de la reconnaissance que je vous dois, et que je conserverai toujours, pour votre passé, quel que puisse être votre avenir !

Vous m'aviez demandé à Paris si je regrettais d'avoir donné mon patri-moine. Alors votre position était celle d'un malade. Vous aviez mal parlé mais vous n'aviez pas encore mal agi. Je vous répondis de manière à vous faire sentir que je n'étais pas capable de me repentir jamais d'un acte de dévouement.

Aujourd'hui la position n'est plus la même. Vous avez fait en même tems un mauvais livre et une mauvaise action ; aussi je ne puis résister au désir comprimé longtems de vous dire que si j'ai le cœur trop élevé pour rien regretter de mon action, pourtant j'avoue que j'aimerais mieux que vous y fussiez resté étranger, parce que je ne vous considère plus comme ayant été à *aucun instant* de notre existence commune assez religieux pour vous trouver autorisé à provoquer un pareil acte. Réfléchissez-y et demandez-vous s'il a tenu à vous que tous dans la famille ne s'en montrassent aussi peu dignes que vous lorsque vous lui prêchiez la li... (un mot illisible).

Je vous parle sévèrement et j'en ai le droit. Je vous ai donné avec joie le nom de Père. C'était alors mon sentiment qui parlait. Aujourd'hui, au nom de mon sentiment, je me constitue votre juge, car mon cœur est plus infaillible que votre tête et mon amour de l'humanité m'élève au-dessus de votre métaphysique dédaigneuse. Je suis du nombre de ces enfants que votre logique *a vus dans tous les degrés de la hiérarchie* et je m'en fais gloire puisque vous ne voyez d'hommes que parmi ceux dont la tête est monstrueusement démesurée.

Tant que vous n'avez été que faible je vous ai plaint. Aujourd'hui vous êtes vicieux, je vous blâme, non pour vous flétrir (je me montrerais aussi irreligieux que vous) mais pour vous relever. L'aiguillon dans les mains d'un enfant peut relever le bœuf qui a failli. C'est votre cœur que j'interroge car il y en a encore chez vous, et c'est *pour vous* que je vous invite à y descendre, pour vous qui n'avez pas su vous rattacher un seul homme, pas même Capella ou moi, *pour vous*, qui avez la volonté, j'ose le dire, mais non la puissance de nuire. Jugez-vous vous-même, mesurez de l'œil de votre conscience toute l'énormité

tivement tout lien entre lui et le Saint-Simonisme. Il acheva de lire les ouvrages de Fourier et se rendit compte de la « supériorité incomparable » de ses moyens sur tous ceux que les Saint-Simoniens avaient proposés (1). Il poussait déjà même tous les Saint-Simoniens qu'il croyait capables de les comprendre, à étudier les œuvres de Fourier.

Le 16 janvier, il écrivait à Fourier, à qui il avait envoyé sa *lettre sur la division* et à qui il pouvait déjà « rendre hommage de toutes les critiques qu'il avait à faire des Saint-Simoniens » une lettre où il lui exposait les raisons de sa retraite et lui donnait son adhésion définitive à la doctrine. « Pour moi, ainsi que vous avez dû l'apprendre par M. de Précorbin, je fais chaque jour de nouveaux pas vers vous. Les nuages se dissipent, mes idées se coordonnent et déjà l'admiration la plus vive a succédé au doute. Je sens que vous avez *donné* au monde ce que je lui avais *promis* au nom de H. Saint-Simon : le bonheur,

de votre faute, jugez de la profondeur de votre chute puisque moi je vous refuse le nom de Père, et que je me crois votre supérieur en moralité.

Je disais à *Dijon* en répondant à quelqu'un qui me parlait de la division : Pour se faire suivre il faut de la moralité et l'homme moral ne se sépare pas. Je ne suis pas un profond penseur, mais mon sentiment cette fois ne m'a point trompé. Osez dire que j'ai eu tort. Vous consentiez à obéir à deux chefs ; et vous vous séparez parce qu'il n'y en a plus qu'un seul. Vous fussiez-vous retiré si l'un d'eux fût mort ou reconnu incapable. Vous raillez la loi vivante, et vous l'avez enseignée telle qu'elle a été formulée, âpre et despotique, et vous la refusez lorsqu'elle s'incarne dans la personne de l'homme qui a su adoucir sa rudesse primitive.

Homme religieux, vous descendez au sarcasme ! vous vous moquez de celui que vous appelez Père, de celui qui a pour fils tous les enfants de la famille saint-simonienne ! Vous vous moquez de vous-même et votre présent qui est si digne de compassion insulte à votre passé qui mérite l'admiration des hommes.

Encore une fois, jugez-vous vous-même, ou si vous êtes partial envers vous, acceptez la juste condamnation portée contre vous par ces hommes que vous avez naguère éclairés et dont pas un n'a pu échapper à cette pitié qu'inspire l'état d'abaissement dans lequel vous vous êtes jetés.

Je vous ai parlé du fond du cœur en vous livrant à vous-même. Le jour de votre résurrection sera pour moi un jour de joie. Jusque-là croyez que je ne suis pas ingrat.

(1) *Science sociale*, p. 17-23.

l'association, la liberté, la VÉRITÉ, la vérité surtout et l'abolition du mensonge et de la fourberie, résumé de tous les vices de la société *subversive*. Aussitôt que je me suis senti dans cette croyance, je me suis empressé d'en faire part à M. J. Muiron, auquel je dois d'avoir pu marcher si vite dans une voie meilleure que celle où j'étais entré tout d'abord. Ma lettre est partie aujourd'hui. Maintenant j'ose venir droit à vous. Monsieur, je suis bien jeune, mais ma vie tout entière est vouée au bonheur de mes semblables et au culte du génie qui travaille pour l'humanité. Saisi de vos grandes idées, convaincu de leur puissance, je veux employer tous les faibles moyens que je puis avoir à vous faire rendre justice par le monde qui vous a si longtemps méconnu. Je veux lever le voile que l'ambition sacerdotale a jeté sur les yeux d'hommes pleins de mérite et de dévouement. Je suis très loin d'adopter toutes vos idées, puisque vous-même n'avez pas exposé directement votre méthode, votre *théorie transcendante*, non plus que *l'échelle des caractères*, mais par ce que j'ai appris déjà, je suis persuadé que l'œuvre sociale la plus importante en ce moment c'est de faire connaître votre doctrine. En conséquence, je mets à votre disposition ma parole et ma plume. J'arriverai à réparer envers vous les torts de mes anciens maîtres ; mon dévouement s'accroît de cette injustice dont vous avez été l'objet. J'ai beaucoup de questions à vous adresser ; si ma lettre vous inspire quelque bienveillance, je serais heureux de m'entretenir quelquefois, avec vous. Recevez, Monsieur, l'assurance de ma profonde admiration et de mon dévouement sincère » (La lettre est signée : Lechevalier, rue du Port-Mahon n° 9).

Fourier et plus encore ses amis (1) furent ravis de cette

(1) En apprenant la conversion de J. Lechevalier, Gabet écrivait de Dijon à Fourier pour lui dire toute la joie qu'il éprouvait de ce « triomphe ». « J'ai pressé Jules L. C. d'étudier vos écrits et je lui ai annoncé que quand il les connaîtrait il renoncerait au Saint-Simonisme pour adopter votre système. Apôtre de Saint-Simon, il a rejeté loin de lui une pareille apostasie et aujour-

conquête. Le 21 janvier, Fourier écrivait à Considérant : « J'ai reçu une lettre fort honnête de J. Lechevalier. Il paraît bien désabusé du Saint-Simonisme. J'ai remis ma réponse à son portier ce matin et je lui dis en terminant que je lui ferai une visite demain pour lui donner, ainsi qu'il le désire, les éclaircissements un peu étendus qu'exige sa lettre. » Il y avait deux mois à peine que Lechevalier s'était séparé du Saint-Simonisme ; il était déjà fouriériste.

Quelques jours après la conversion de Lechevalier, une deuxième conversion avait lieu : celle de Transon.

II

ABEL TRANSON.

« Je me trouve depuis plus d'un an en relations très intimes avec un des membres de la doctrine. — Il m'a nommé son ami, son protecteur. Il a voulu attacher sa vie à la mienne. Dans tous ses moments de souffrance, c'est à moi qu'il a eu recours. Je me suis toujours efforcé de l'aider et de le servir..... » C'est d'Abel Transon (1) que Jules Lechevalier parlait en ces termes dans la déclaration qu'il fit le jour de la scission. — Il est difficile d'imaginer deux hommes plus différents l'un de l'autre que Lechevalier et Transon. Ils étaient pourtant unis d'un attachement réciproque, — lien d'amitié, d'une amitié enthousiaste et presque malade de la part de Transon, dont l'admiration pour Lechevalier s'exaltait jusqu'à devenir presque de l'adoration et de l'idolâtrie. Depuis le jour où ils se connurent rue Monsigny, où tous deux habitaient l'hôtel de Gesvres (2), en compagnie de

d'hui cependant il m'envoie lui-même de Paris sa lettre dans laquelle il m'annonce qu'il quitte son ancien maître pour écouter vos leçons. » 11 février 1832.

(1) A. Transon était né à Versailles le 25 décembre 1805. C'était un ingénieur.

(2) « C'est là qu'avait commencé cet amour singulier de Transon pour

Cazeaux et d'Enfantin, leurs vies avaient été étroitement mêlées. Étrange nature, et pleine de contradictions, que celle de ce savant, de ce mathématicien à l'« âme presque féminine » (1), sensible et nerveux jusqu'à la maladie, affecté d'une « misanthropique sentimentalité », (le mot est de Jean Reynaud qu'il convertit à la doctrine) — dévoré d'un éternel désir de certitude, qui par beaucoup de traits rappelle Pascal, un Pascal qu'auraient contaminé le mal du siècle et la « mélancolie » romantiques. Il était de santé très faible et son organisme morbide, sa débilité pourraient expliquer, en partie du moins, sa perpétuelle inquiétude, ses fréquentes langueurs, ses crises d'extrême sensibilité, ses bizarreries de caractère dont il souffrait tout le premier, et le défaut d'équilibre de son esprit. Incapable plus qu'aucune autre Saint-Simonien — et nous avons vu qu'ils l'étaient tous, de supporter les mortifications et la monotonie de la vie banale et ordinaire, brûlé de fièvre, « rongé du besoin d'agir sur les hommes » (2), hanté d'un rêve de gloire qu'il désespère d'atteindre jamais, « se dépitant au moindre obstacle comme un enfant gâté » suivant le mot de Claire Bazard qui semble l'avoir beaucoup, très tendrement et très maternellement aimé, il cultive la solitude morale et les susceptibilités silencieuses, il se montre irritable et ombrageux ; il est extrêmement sensible à toute piqûre, souvent aigri et blessé, toujours déçu, les moindres contrariétés lui sont de réelles souffrances, et chaque difficulté à laquelle il se heurte le fait gémir. C'est un passionné et un nerveux, tantôt violent et emporté, exigeant et volontaire, sec et cassant, impérieux et dominateur,

J. Lechevalier, dans les accès duquel Transon était comme fou, qui n'allait jamais jusqu'où on pourrait le croire et pour lequel Transon redoutait si fort l'œil perçant de Cazeaux » (Lambert).

(1) Transon, la plus charmante nature qu'il fût possible de rencontrer, esprit net, facile et plein de grâce, caractère tendre et en quelque sorte féminin. Massol.

(2) Enfantin. Lettre à Transon 11 août 1831. Dans la même lettre, il parle de « son front brûlant ».

tantôt découragé et repentant, humble et soumis, timide et sans volonté, tantôt ambitieux et tantôt modeste, hésitant entre le suicide et l'action, passant, et presque sans transition, de l'exaltation la plus frémissante à la dépression la plus profonde, à l'abattement, à la prostration, au découragement, et de l'enthousiasme le plus vibrant et presque du fanatisme à l'indifférence et à la négation. Il se dévoue corps et âme à la cause qu'il défend ; puis à ces fougues insensées succèdent des moments de faiblesse et de désespoir, de doute et d'angoisse, des accès de mélancolie, des crises de larmes ; sa correspondance est remplie de plaintes douloureuses, d'un accent triste et frémissant.

Portant en lui d'inquiètes tendresses, ayant besoin d'amitiés, d'effusions sentimentales, il faut qu'il aime et plus encore qu'il soit aimé ; il ne vit que d'affection, il a besoin de douceur, de soutien, de confidences. « Ce corps usé, cette tête si belle et si monstrueuse d'intelligence avaient besoin de caresses, d'animation, des conseils de chaque jour ; et souvent un rien suffisait pour le ressusciter : une parole de Jules surtout » (Lambert, *Papiers personnels*).

D'abord incapable de parler en public, il était très vite devenu l'un des prédicateurs les plus écoutés (il fit neuf prédications sur cinquante et une) et les plus acclamés de la salle Taitbout : « Transon a tellement remué un auditoire nombreux, hier, écrit *Enfantin* le 12 juillet 1830, il a été si grand et si beau qu'il est monté le jour même au collège » (1). Sa parole était éloquente et per-

(1) Voici à ce propos quelques extraits d'une lettre bien curieuse de *Claire Bazard*. « Nous avons fait un grand pas depuis votre départ, nous sommes admises aux prédications de M. Transon, et quelles prédications, ma fille, et quel prédicateur ! il faut l'avoir vu, il faut l'avoir entendu pour s'en faire une juste idée ; tout ce que je pourrais vous en dire serait tellement au-dessous de lui que je ne l'essayerai même pas ; je me bornerai tout simplement à vous parler de l'impression qu'il a produite sur moi et sur tous ceux qui étaient là et cette impression je l'affaiblirai pourtant encore en cherchant à vous la faire comprendre : c'était un véritable délire et jamais vous n'avez rien vu de semblable.

suasive ; elle avait quelque chose de grave, de religieux, de tendre et d'enthousiaste qui charmait ; Enfantin l'appelait en plaisantant « l'apôtre des dames » (Les dames viendront entendre Transon dimanche [7 juillet 1830].) Sa parole émouvante et prenante eut une grand part dans le succès de l'apostolat saint-simonien en 1830.

Sa foi était pourtant par moment singulièrement chancelante et ce fut un disciple bien intermittent. Il se livra à soi-même de rudes combats pour acquérir et surtout pour garder la foi saint-simonienne ; et toute sa correspondance exprime la douleur qu'il ressent de n'en pouvoir goûter tous les charmes et les délices et de voir entraver par sa débilité, par les luttes perpétuelles de son intelligence en révolte et de sa sensibilité délicate, l'essor et la libre expansion de tout son être vers les jouissances sublimes, qu'il en attend. Le 4 janvier 1831, il écrivait de Versailles aux Pères un lettre bizarre où il annonçait qu'il se retirait. « Je me retire, disait-il, parce qu'il n'y a plus de force en moi, parce que je succombe à l'obéissance, comme auparavant j'ai succombé à l'autorité que vous m'aviez donnée, parce que je suis trop faible et trop vicieux et que je sens trop et ai trop montré que je ne pouvais rien faire de bon..... Oui la mission que Jules m'avait donnée était belle et je devais obéir entièrement et je devais obéir sur un simple geste..... Je supplie celle qui est sa sœur dans la hiérarchie d'ai-

Tous étaient magnétisés par cette figure dont l'émotion n'excluait pas le calme, par cette voix un peu voilée et dont chaque inflexion était un appel d'amour même lorsqu'elle s'adressait à ces hommes qui sont tout souillés encore et de haine et de sang... Mais toute la joie de cette prédication a été doublée encore parce qu'il l'a suivi : nos pères ont appelé immédiatement dans le collège le jeune prédicateur et celui qui hier encore avait couvert toutes les femmes de gloire en s'adressant d'une manière si touchante à une mère et à des sœurs, dans la prédication prochaine n'aura plus à s'adresser qu'à une sœur et à des filles non moins glorieuses de lui appartenir à ces titres nouveaux.... Je regrette bien de ne pouvoir vous rapporter tout ce qu'il y avait de beau, de grand, de sublime dans cette prédication (de Barrault) mais je suis encore tout étourdie, tout étonnée de celle d'hier et je sens qu'il faut défendre un peu ma tête car elle finira par n'être pas la plus forte. » Claire Bazard à Mme Saint-Hilaire.

mer Jules, qui mérite un meilleur fils que moi. » Mais l'influence du Père Enfantin était sur lui très grande. Ce dernier exerçait sur lui comme sur plusieurs Saint-Simoniens une véritable suggestion, une sorte de fascination. Il lui répondit par une lettre se terminant ainsi : « Viens donc chercher ta condamnation ou ton absolution, là seulement où Dieu absout et condamne. Viens me réveiller demain en m'embrassant. » Et Transon, repentant, contrit, répond tout de suite la lettre suivante qui est une prière : « J'ai péché, car j'ai manqué de foi envers vous qui m'aviez déjà une fois donné la vie. Je me suis trouvé bien faible en présence des événements qui m'ont pris au dépourvu dans la politique et surtout dans ceux qui m'attendaient dans une autre famille ; mais je sens bien que ma véritable faute c'est d'avoir oublié que vous pouviez me donner la force dont j'ai besoin. Quand vous m'appeliez, quand vous me tendiez les bras, je me suis éloigné de vous. Mon Père, je reviens à vous, que votre cœur ne me soit pas fermé. J'ai manqué de confiance et de soumission. J'embrasserai avec joie tous les moyens que vous me donnerez d'effacer mes torts. » « Vous pouvez disposer de moi tout entier, car je n'attends plus le bonheur d'autre part et il n'y a plus rien qui puisse me tenir attaché en dehors de votre famille. » En août 1831, il eut pourtant un nouvel accès de doute. Il sentait sa foi s'ébranler. « Il partit un beau jour, raconte Enfantin (note de Sainte Pélagie, 1833), sans rien dire, trompant même ses frères et particulièrement Talabot qui le veillait de près et qui ne put pourtant l'atteindre qu'au moment où il montait dans sa voiture pour Bruxelles, au faubourg. Il ne voulut pas faire d'esclandre, il le laissa partir. Abel affecta de nous écrire une lettre très posée contenant une argumentation froide mais forte sur la vie future, comme pour nous rassurer sur l'état de sa tête. Je lui répondis la lettre suivante que Bazard désira ne pas voir partir, craignant très faussement selon moi, qu'elle ne déterminât Transon à prendre les armes.

J'étais sûr du contraire, rien qu'en songeant à l'effet que produirait la dernière phrase. » (Voici cette dernière phrase : « mais n'oublie pas surtout que si tu vas là pour te faire tuer, tu as entrepris l'impossible. Un fils de Saint-Simon ne se *suicide pas* et il ne se fait pas non plus *sacrifier* ; il MEURT, sa vie est à Dieu, il la donne et ne l'abandonne point SANS RETOUR. Tu sortiras du combat peut-être blessé, mutilé ; mais tu n'y auras point laissé la vie. Dieu ne se retire pas ainsi de ses envoyés » [11 août 1831].) Comme Enfantin l'avait espéré, Transon ne prolongea pas son séjour en Belgique et revint bientôt à Paris où il eut de nouveaux succès salle Taitbout. Mais sa foi était très chancelante. Dans une lettre, qui doit dater de septembre 1831 (indication portée sur les registres des Archives saint-simoniennes) Claire Bazard lui faisait un pressant appel, elle le suppliait de revenir au collège. « Abel, des discussions vives, brûlantes, ont eu lieu déjà. Nous fuirez-vous quand vous pourriez nous aider ? Est-ce au moment du danger que le soldat abandonne son poste. Oh ! non ! non ! Je vous ai trop aimé, je vous aime trop pour que vous soyez capable de cette lâcheté ; mon ami, mon Abel, je vous en supplie, je vous en conjure. Venez où l'honneur vous appelle, où votre mère vous attend, où elle est sûre, parfaitement sûre, que vous êtes nécessaire. Oui, cher enfant, vos idées, vos douces sympathies nous sont indispensables. On veut trop raisonner (1). Abel, venez, venez, qu'on entende sortir de votre cœur un cri tout sympathique. » Il reçut aussi d'Enfantin des lettres affectueuses et pressantes dans lesquelles celui-ci faisait appel à son sentiment religieux. Ses amis, Eugène Human et d'autres (2), s'in-

(1) Retenons ce mot de Claire Bazard : il est très symptomatique, il n'indique pas seulement l'état d'esprit instinctif de la femme très distinguée et très fine qu'elle était. Il a une portée plus générale : Il pourrait servir d'épigraphe à une histoire du Saint-Simonisme depuis Enfantin. Il dénonce la subordination de la raison au sentiment et la confiance absolue et illimitée dans les inspirations de la sensibilité.

(2) « Que fait Transon ? a-t-il repris la bannière dont-il se disait dernière-

quiétaient à son sujet. Transon était désespéré, angoissé ; il ne croyait plus à la vérité des dogmes saint-simoniens. Le 7 octobre, il écrivait de Versailles au Père une lettre découragée : « Mon bon père, je ne vous ai pas encore écrit parce que je suis toujours dans le même état.... Je sens que je suis coupable, ayant une œuvre si grande à accomplir, de n'y être pas tout entier, de n'être pas soutenu par elle,.... mais voilà je crois 18 mois d'épreuve à mon impuissance, n'est-ce pas assez ? Je ne sais que devenir,.... je suis un prédicateur !.... Mais pourquoi suis-je vide et inutile le lendemain d'une prédication.... L'œuvre du collège est fort belle ; mais ce que vous m'avez dit de moi m'étonne. Quelle mission puis-je remplir n'ayant aucune foi, aucune conviction intime sur ce qui s'y discute. Le jour où j'aurai senti profondément une vérité nouvelle, je crois que je serai fort.... Pardonnez-moi d'être si peu Saint-Simonien. Pourtant, je ne puis vivre que par vous et par Jules, mais je suis sans courage. Adieu, mon Père, je vous aime. »

Quand J. Lechevalier se fut décidé à quitter le saint-simonisme, il en informa Transon et lui fit connaître les motifs de sa résolution « *lui disant où il n'allait pas* » et lui demandant où « *il voulait aller* ». Transon lui répondit : « Puisque vous n'êtes plus avec le Père Enfantin, je me sépare de lui mais je ne puis pas vous suivre » (J. Lechevalier). Il alla, comme Jules, à la séance du 19 novembre (séance de la scission) et parla après lui. « Moi, dit-il, je ne suis pas philosophe, je suis un homme religieux ; c'est vous, Père Enfantin, qui me l'avez appris. Oui, je suis un homme religieux et c'est précisément parce que je ne vois pas de religion ni en Bazard ni en vous que je me retire... j'irai où je verrai une religion. » Et il exposait les raisons de sa dissidence : « Tout ce qui m'a répugné, tout ce qui a fait que je

ment le porteur ou nie-t-il qu'il existe une barrière sur laquelle l'avenir de l'humanité soit inscrit ? » (à M. Chevalier).

me sépare de vous, c'est qu'ayant eu la puissance de provoquer des confessions particulières, vous les avez divulguées ; vous en avez fait usage sans le consentement de ceux qui les ont faites ; il y a là mépris de la dignité humaine... c'est parce que l'individualisme n'est pas assez respecté que je me retire (1). »

On essaya de retenir Transon, qu'on aimait, qu'on regrettait (2) et qu'on savait de volonté faible. Des émissaires lui furent envoyés. Barrault le suppliait et le pressait de revenir à la doctrine. « Non, Transon, ta place est auprès du Père Enfantin, auprès de moi. Je l'ai senti, tu ne saurais nous quitter ; car tu es religieux, tu ne suivras pas Jules, car Jules a dit que la doctrine est à l'état de faillite et de liquidation. Tu voudrais nous quitter, non, tu ne le pourrais pas. » Et il essayait de le prendre par les sentiments : « Tu aimes les ouvriers, les petits enfants, ceux qui souffrent. Tu viendras avec le P. Enfantin, car il nous porte dans son cœur ; il veut réaliser la doctrine et ne pas faire de mysticisme philosophique. » Transon était tout près de se laisser fléchir mais la séparation de Jules Lechevalier l'avait brisé ; il avait inutilement essayé de le retenir et de le ramener à la doctrine. Le 26 novembre, il écrivait au Père : « Je vous en prie, n'abandonnez pas Jules, car c'est vrai qu'on n'a pas senti combien il a fait dans ses missions... si vous avez le temps, écrivez-moi un simple mot ; car, lui, il me laisserait, je crois, sans y penser. » Il était déchiré par ces tiraillements, mais il finit par céder aux adjurations passionnées de Barrault et à ses supplications et il revint encore une fois à Enfantin.

Sa foi s'affermir et s'exalta. Il écrivait au Père Enfantin :

(1) Notons d'ailleurs que c'était là une opinion absolument individuelle qui n'était pas partagée par les dissidents, et que le théologien J. Lechevalier notamment prétendait que « ces confessions ayant été faites au Père par des hommes qui avaient accepté son autorité, celui-ci avait le droit d'en faire ce qu'il voulait ».

(2) Voir de nombreuses lettres aux Archives saint simoniennes. « Ce n'est pas sans une vive douleur que j'ai vu Transon, le porte-bannière de la doctrine, à côté duquel j'ai marché, se séparer de nous. »

tin : « Mon père, j'ai été remué jusqu'aux entrailles sur ce que vous m'avez dit sur le crime de lèse-majesté. Je ne vous avais pas encore aimé comme je vous aime, car je sens que c'est la *vie* que je vous dois. Je m'en montrerai digne... adieu, père. » Et il terminait avec allégresse : « Je suis en bon train. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je sais bien que vous n'abandonnerez pas mon cher Jules » (8 décembre 1831).

Il acceptait les doctrines nouvelles et les théories d'Enfantin. Le 11 décembre, il fit une prédication sur « le nouveau caractère de l'apostolat saint-simonien et la morale nouvelle » qui fut suivie d'une allocution de Laurent. Il y faisait sa confession, il avouait que « sa foi comme celle des dissidents un instant s'était trouvée en défaut », que comme eux il avait renié celui à qui il devait plus qu'aucun d'eux peut-être », et il trouvait des accents religieux pour le célébrer : « car je lui dois tout ce que je sais de Dieu et ce que je puis valoir aujourd'hui pour l'humanité, car la vie m'échappait et il me l'a rendue et il m'en a donné une, pleine de gloire et de bonheur... Et c'est pourquoi je vous dois, mon Père, et je dois à tous ceux de votre famille ici présents, à ceux surtout qui malgré leur présence nous sont encore absents de cœurs, je dois à tous et je dois à moi-même de montrer comment aujourd'hui plus que jamais ma conscience est assurée. » Et il expliquait la dernière évolution de la doctrine.

Mais les dissentiments ne tardèrent pas à recommencer. Transon, timide, hésitant et incertain, était devenu ambitieux et volontaire. Il reconnaissait de « graves imperfections dans la doctrine » et voulait modifier « la direction *théorique* et *pratique* de la société saint-simonienne » dans les points où cette direction lui paraissait « factice ». Il écrivait au Père le 20 décembre 1831 : « Mon Père, vous êtes fatigué de nous entendre Laurent et moi critiquer sans cesse ce qui se fait dans la doctrine. Je vous assure que pour ma part je suis aussi très fatigué

d'un tel rôle et si vous ne pouvez pas marcher quand v^{os} fils vous poursuivent de leurs doléances, croyez bien que je ne pourrais pas tenir longtemps une pareille vie, et que les dix jours qui viennent de s'écouler m'ont plus usé que l'auraient fait six mois d'un travail assidu et actif... Ceux qui ne savent qu'écrire n'ont pas à se mêler de l'apostolat qui se fait par la parole, de la *prédication*, mais ceux qui savent écrire et parler ont le droit de parler et d'écrire. Ils peuvent se mêler de la prédication et du *Globe*. Ceci n'est pas pour vous demander la permission d'écrire des articles au *Globe*. C'est pour vous en demander la direction. Car nous ne pouvons pas juxtaposer notre action et la subordonner à ceux dont la manière de sentir est très différente de la nôtre (Notons ici, encore une fois, en passant, le mot de « sentir » ; pour un Saint-Simonien, pour un Transon, la politique est bien en effet une affaire de sensibilité, je dirais presque d'humeur). Transon exposait ensuite comment Laurent et lui, car la lettre était contresignée par Laurent, « entendaient le *Globe* de 1832 ». Et il demandait en terminant que Stéphane Flachât leur fût associé. Peut-être bien aussi que Transon, romantique, religieux et sentimental, n'aimait pas beaucoup le vieux « voltairien » positif qu'était M. Chevalier.

Enfin, il pensait qu'on ne faisait pas droit à sa capacité, comme on n'avait pas fait droit à celle de Jules et il exprimait cette idée dans un jargon bien saint-simonien : « Puisqu'il faut que chacun s'affirme et se pose, disait-il, je vais aussi me poser et m'affirmer. La raison de ma puissance comme orateur c'est que j'ai le don de sentir (notons encore une fois ce mot) et d'exprimer ce qui convient à tous. D'où il résulte pour moi, c'est-à-dire de la volonté de Dieu (puisque nul de nous n'est hors de lui) le besoin de m'inspirer du mouvement social et le droit de me mettre à la tête de l'action politique de la doctrine » (Cité par Charléty, p. 194 et 195).

Bientôt les discussions s'envenimèrent. « Quand Lau-

rent et Transon parlèrent au Père de la fausse direction du *Globe*, selon eux, le Père répondit qu'il avait alors l'œil plus sur la morale que sur la politique qui d'ailleurs lui paraissait aller bien. Les discussions s'allongèrent, d'Eichthal survint. Après quelque temps, d'Eichthal dit : « Père, je vous demanderai de dire quelque chose qui pourra abrégé cette discussion et la rendre nette. Je ne conçois pas que les choses puissent aller quand deux hommes qui vous appellent PÈRE sont tous deux dans votre chambre, devant vous, le chapeau sur la tête. Transon très vexé, sortit ». (Journal de Lambert, 1835. Papiers personnels. Notes biographiques. Arsenal.)

Enfantin fut cassant et sec. Le Père n'avait jamais aimé la discussion ; maintenant qu'il était le père de l'humanité, adoré de ses sujets, il ne pouvait plus la supporter. Transon lui écrivit : « Mon Père, si l'émotion que m'a causée la parole d'Eichthal ne m'avait pas fait vous quitter, j'aurais eu quelques mots à vous dire sur ce sujet. Je vous plains, mon Père, si vous ne pouvez plus entendre la vérité sur ce qui vous manque. Je vous plains si vos fils ne peuvent plus approcher qu'avec des paroles d'admiration dans la bouche. Entre ces hommes et nous, vous avez choisi » (Lettre non datée, décembre 1831).

Le 1^{er} janvier 1832, Transon fit une prédication très applaudie sur « l'affranchissement des femmes ». Ce devait être la dernière. Il y annonçait « la loi nouvelle, basée à la fois sur l'égalité sociale de l'homme et de la femme et de la réhabilitation des besoins et de la jouissance de la chair (1) », et se montrait respectueux de la « divine

(1) ... J'ai hâte de montrer tout ce que la condition actuelle de la femme produit dans la société : de douleur et de désordre, de tyrannie et de mensonge ; j'ai hâte de vous faire pressentir comment la noblesse, la loyauté, la pureté, le bonheur reparaîtront dans toutes les relations des deux sexes, aussitôt que la loi du mariage établie par le Christ et ses successeurs aura été modifiée en ce qu'elle a de contraire à la nature humaine et remplacée par une loi nouvelle basée à la fois sur l'égalité sociale de l'homme et de la femme et sur la réhabilitation des besoins et des jouissances de la chair. *Le Globe*, lundi 2 janvier 1832. *Prédication du 1^{er} janvier*.

orthodoxie » du saint-simonisme le plus récent ; mais il lut un récit de Fourier renfermant des vues très avancées sur la même question, ce qui, paraît-il, ne fut pas vu d'un très bon œil.

J. Lechevalier qui pressait Transon d'étudier Fourier et s'efforçait de le convertir, écrivit à Fourier : « Transon a commencé à vous rendre justice ; il a eu à cet égard quelques difficultés avec ses chefs » (J. Lechevalier, lettre à Fourier). Un dernier incident survint, que, Lambert raconte ainsi : « Je ne sais si les dernières circonstances déterminantes de la sortie de Transon ont été écrites, je veux dire ses relations avec Mme Hubault (1) et son désir de diriger le *Globe* avec Laurent. En voici les traits principaux : Jallat vint dire un jour au Père que Mme Hubault avait exercé à l'égard de Transon la fonction de prêtresse ; elle-même le lui annonça quelques jours après ;... quand Mme Hubault donna ces détails au Père, elle reçut un sermon serré ; puis vint le tour de Transon à qui le Père rappela les paroles de la salle Taitboutp (2) ; il le traita rudement. »

Transon quitta la doctrine ; il en donna comme motif qu'il avait éprouvé depuis deux mois qu'en restant sous l'autorité d'Enfantin, il était « impuissant à modifier la direction théorique et pratique de la société saint-simonienne dans les points où cette doctrine lui paraissait factice ». Il lui était devenu « évident qu'il ne pouvait plus rester dans la hiérarchie ni continuer de prendre part à ses travaux » (simple écrit, p. 23).

Cette fois encore, on essaya de le retenir. On lui proposa même de partir en mission en Angleterre pour y prêcher le saint-simonisme. Il refusa ; « ce qui cessait d'être vrai pour lui à Paris, ne pouvant pas être vrai à Londres ».

(1) Cette dame Hubault était directrice du degré des ouvriers dans le 12^e arrondissement.

(2) Ceci fait allusion à la théorie d'Enfantin suivant laquelle jusqu'à la révélation tout acte de nature à être réprouvé par les mœurs et les idées morales contemporaines serait un acte d'immoralité.

Au début de janvier 1832, il écrivit au Père une lettre très ferme, très froide et très mesurée : « Je reçois à l'instant la lettre que vous m'avez adressée à Versailles et je suis profondément touché de ce dernier témoignage de votre affection, mais je ne puis répondre à votre question qu'une chose : *c'est que vous ne me comprenez plus du tout* J'ai bien souvent manqué de force pour pratiquer ce qui me paraissait bien ; mais quoi qu'il puisse m'arriver aujourd'hui, je ne me rallierai pas à vous, n'ayant plus de foi dans votre œuvre... » Et il ajoutait : ... « Si en retour de l'affection que vous venez d'avoir pour moi, vous me permettez de vous adresser un bon et franc conseil, je vous prie de songer que n'ayant pas *une vraie doctrine sociale*, possédant une économie politique qui, pour être supérieure à celle des libéraux, n'en sera pas moins trouvée bientôt quelque chose de très faible, je dis que je vous prie dans l'intérêt de votre gloire de songer que Fourier a été *personnellement* repoussé par Bazard lorsque vous étiez chef avec lui et plus que lui, de songer que Michel a inséré dans son journal une lettre que Fourier n'avait pas écrite pour le public, et que cette lettre a été insérée (*à votre connaissance*) dans l'intention personnelle d'écraser Fourier par le ridicule. Je vous prie enfin de songer que Rodrigues a dit au public *devant vous*, et imprimé dans le *Globe* que Fourier était courbé sous le joug des sciences mathématiques. Je vous supplie dans l'intérêt de votre gloire de réparer, pendant que vous le pouvez encore, les déplorables effets de votre préoccupation. S'être mépris sur les destinées de l'humanité, ce ne sera qu'une erreur, mais avoir repoussé la lumière, ce serait quelque chose de plus grave devant Dieu et devant les hommes. »

La rupture de Transon avec le saint-simonisme était définitive et J. Le Chevalier pouvait écrire à Fourier : « Je vous annonce avec plaisir que séparé de ses chefs à cause de leur aveuglement, sur la valeur de votre

système, il publie un écrit où il combat *l'industrie monastique* et le mariage selon Enfantin, au moyen des vues nouvelles qu'il tient de vous » (Le Chevalier. Lettre à Fourier).

Trançon d'ailleurs n'abandonnait le saint-simonisme qu'à regret. « Vous savez, écrivait-il à Aglaé Saint-Hilaire le 14 mars, que ce n'est pas sans douleur et sans combat que j'ai quitté la doctrine. Aussi je regretterai toujours de n'avoir pu continuer de vivre avec ceux qui sont à la rue Monsigny; au reste ma conviction est de les voir très prochainement ralliés à la vérité. Seulement j'ai de la peine en voyant à quelles conditions ils risquent d'acheter cette vérité. Vous vous étonnez que j'aie pu abandonner tels ou tels qui m'aimaient. « Cependant il me semble d'abord qu'il ne s'agissait pas avant tout d'une œuvre personnelle; puis j'ai eu l'occasion depuis 3 ou 4 mois d'apprécier et de mesurer certaines puissances, certaines loyautés et certaines amitiés. En fait de frères et sœurs, il y a de bons cœurs comme vous et Talabot, que je ne cesserai jamais d'aimer.

« Pour ceux qui m'ont appelé leur père, s'ils ont pour moi quelque sentiment de fils, ils auront sans doute tenu quelque compte de l'avertissement que je leur ai donné. *Je leur prouverai la continuation de mon affection en m'efforçant autant qu'il sera en mon pouvoir de prévenir les déboires que leur préparent l'obstination et l'impéritie d'Enfantin.* » Et il terminait ainsi sa lettre: « Adieu, je vous embrasse et je vous aime! Soyez sûre que mon opposition sera très franche et que je n'y emploierai rien qui ressemble aux lâches et frauduleuses manœuvres du *Globe* (1). »

(1) Bazard et Jean Reynaud se plaignaient comme Lechevalier et Trançon des attaques qu'Enfantin dirigeait contre eux; Bazard répondait à Ressayre: « Tout ce qui rend aujourd'hui la violence détestable ne peut-il pas se retrouver sous d'autres formes et d'une manière plus dangereuse, plus détestable encore? Relisez par exemple les articles du *Globe* où Enfantin parle ou fait parler de

Quelque temps après, ayant appris la nouvelle du décès de la mère d'Enfantin qui mourut le 20 avril, le jour même où paraissait le dernier numéro du *Globe*, il adressait au Père Enfantin des lettres affectueuses et écrivait à cette même Aglaé : « Versailles, lundi matin 23 avril 1832, ma chère Aglaé, je viens d'apprendre le malheur qui est arrivé à Enfantin. Je sens qu'il doit bien souffrir et vous aussi. Je sens que *en dehors de toutes les questions qui m'ont éloigné de lui, il reste un lien pour moi qui durera...* Pourquoi mon Dieu tant d'illusions ont-elles été détruites ? Je sens que nos regrets d'être ainsi dispersés seront cuisants à chaque douleur qui affligera l'un de nous. Mais sans doute tous ceux qui sont de bonne foi se retrouveront un jour. Adieu, je vous embrasse et je vous aime. »

« Les dissidents, déclarait Enfantin, après la crise n'ont jamais senti qui je suis ; tous sont susceptibles du plus généreux dévouement pour les principes et les idées, mais ils auraient honte de confesser le même amour pour les hommes comme si Dieu n'incarnait pas son verbe. Aucun d'eux n'a jamais été religieux » (*Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin, livre XVII, p. 136. Enseignements d'Enfantin*). Et il disait encore : « Parmi les dissidents nous n'avons pas vu seulement des défenseurs de la foi ancienne, des *légitimistes* de l'ordre MORAL, nous avons vu aussi nos hommes de *mouvement*, nos républicains⁽¹⁾, nos révolutionnaires qui trouvent dans nos *théories* un DESPOTISME, une *sacerdoterie* qui les a repoussés. Ils re-

oe qu'il appelle les dissidents et demandez-vous si son doux langage, ses insinuations, ses réticences à leur égard, si la manière larmoyante et *paternelle* dont il les caractérise ne sont pas de nature à produire mille fois plus de mal que ne pourraient le faire les injures les plus grossières, les accusations les plus violentes. »

(1) Jules Lechevalier le reconnaissait : c'étaient écrivait-il les *républicains* qui se retiraient.

jettent la LOI VIVANTE dans l'ordre MORAL comme les autres l'avaient rejetée dans l'ordre POLITIQUE et ils rêvent une *indépendance* d'amour qui leur fait mériter ce reproche de PROMISCUITÉ que le monde nous adresse. TRANSON et JULES en sont là et c'est pourquoi ils se sont rattachés aux idées de M. Fourier » (Œuvres, t. 17, p. 65). Duveyrier donnait d'autres raisons à la scission de Lechevalier et de Transon dans une lettre écrite du ton apocalyptique qui était habituel au « poète de Dieu ». « ... Bazard est évidemment en retraite ; mais Jules, Transon et Laurent sont pleins d'avenir et le principe de leur séparation tient beaucoup plus à l'absence de certains hommes et de certaines femmes autour de vous qu'à vos paroles et à vos actes, qui sont en vérité à leur insu ce qu'il y a de mieux pour grossir la famille des capacités qui lui manquent. Il est évident même que ce qui trouble les trois frères, car jamais je ne pourrai leur donner un autre nom, c'est d'être en réalité plus enfantiniens qu'Enfantin. Vous leur avez révélé que l'apostolat devait spécialement élever l'industrie et la femme et agir sur le présent, et l'un d'eux s'en est allé à Fourier, l'autre au mouvement et celui que vous aimez tant : Dieu sait où... » (Duveyrier au Père. Londres, janvier 1832).

Enfantin souffrit beaucoup de la séparation des dissidents (1). Celles de Jules Lechevalier et surtout de Transon lui furent particulièrement sensibles. « Transon, écrivait-il à Cécile Fournel, plus d'un an après la scission de celui-ci (3 mars 1833), m'a délaissé, renié,

(1) Le Père à Lechevalier. Ménilmontant 31 juillet 1832 (en réponse à la lettre que Lechevalier lui avait écrite le 25 juillet pour le dissuader d'assister aux obsèques de Bazard). « Jules, je t'envoie copie d'une lettre que j'écrivais, il y a quelques jours à mon père. Peut-être te fera-t-elle comprendre la nature du *mal* que Bazard m'a fait ; à ce *mal* je n'ai pas su et ne saurai pas succomber car je ne succombe à rien ni au *bien* ni au *mal*, mais je veux que tu y réfléchisses car tu as besoin d'en prendre ta part, et de connaître aussi celui que toi, que Transon, que Reynaud m'avez fait, Toi qui dis que je sacrifie et ne sais point me sacrifier, et Transon qui m'a écrit qu'il y avait aussi l'infanticide, et Reynaud ! »

repoussé », et le pape faisant son examen de conscience écrivait : « J'ai pu être dur avec Bazard, avec Rodrigues même et encore avec Raynaud, lorsque celui-ci brisa publiquement les vitres de notre foi, mais je ne l'ai jamais été ni avec Transon ni avec Jules » (Lettre à Holstein).

D'ailleurs le vide causé par leur absence, et particulièrement par celle de Jules Lechevalier était difficile à combler, et Jules Lechevalier et Abel Transon furent unanimement regrettés :

« Une place est vide : celle de Jules, de mon bon frère ; je l'aime beaucoup car il m'a beaucoup donné ; je m'étais développé à ses côtés et quoique sa vie puissante eût quelque temps absorbé ma vie native, je recueillis aujourd'hui le fruit de ses leçons. J'entendais sortir de ma bouche des paroles qui étaient à moi, que je lui rapportais avec plaisir. Et maintenant qu'il n'est plus dans notre sein, il me semble qu'il emporte avec lui une partie de mon existence ; il me semble qu'il m'arrache violemment tout ce qu'il m'avait donné. Voilà mes peines, Père Enfantin, elles vous révèlent mes vœux. Jules vous aime bien, il reviendra, et si je m'étais trompé je sens que j'aurais plus qu'un autre besoin de vos consolations car je serais plus malheureux » (Capella).

CHAPITRE IX

La propagande de Lechevalier et de Transon.

On imagine aisément la joie avec laquelle les fouriéristes accueillirent la nouvelle du schisme Bazard. « Le moment est venu de frapper fort, écrivait Considérant à Fourier, et la publication intégrale de votre système est je crois le meilleur moyen de réussir et d'écraser ces pirates saint-simoniens. » Déjà ils escomptaient la disparition complète du saint-simonisme et de ses adeptes ; ils l'annonçaient partout. « Le *National*, écrivait — de Metz — Devoluets à Olivier (24 février 1832), m'avait appris la scission survenue à la tête de la doctrine et une lettre d'un phalanstérien de Paris annonçait que tout était perdu pour les Saint-Simoniens, que le matériel du *Globe* allait devenir la proie de Fourier (*sic*), etc... » En tous cas, les fouriéristes, comprenant que le moment était opportun, s'agitaient pour recruter des disciples : « je ne peux pas absolument quitter Paris dans ce moment écrivait Considérant à sa sœur Julie ; nous devons concentrer tous nos efforts dans ce moment que nous saurons bientôt rendre décisif. » Le phalanstère allait enfin naître ; du moins les fouriéristes le croyaient. Mais ils se hâtaient un peu trop de triompher. Quoi qu'il en soit, la conversion de Lechevalier suivie de peu de celle de Transon leur fit concevoir les plus belles espérances.

Quelques jours après avoir adressé à Fourier son adhésion, J. Lechevalier lui écrivait la lettre suivante (samedi 28 janvier) : « Je songe plus que jamais à l'exposition de

votre doctrine en présence des Saint-Simoniens. Ils sont tous fort avides de l'entendre. Le Père Suprême est, je crois, embarrassé de ce petit obstacle que nous allons lui mettre entre les jambes, mais comme ce n'est pas l'adresse qui lui manque, il fait semblant d'être parfaitement content et m'offre un local. Je ne donnerai pas dans ce piège ; nous aurons, je l'espère, la salle de M. Cassin, rue Taranne, qui contient 200 personnes. Je commencerai dès que ma voix me le permettra. » On voit qu'il ne perdait pas de temps. Il estimait, en effet, qu'il y avait urgence à faire connaître Fourier aux Saint-Simoniens. Et puis, sans doute, il n'était pas fâché d'ennuyer un peu Enfantin. Il fait donc, à la hâte, toutes les démarches, prépare ses leçons et, le 3 février, il écrit à Fourier pour lui annoncer que tout est prêt et que le cours commencera le 5 février(1). L'ouverture en fut retardée

(1) Paris, vendredi 3 février 1832.

Monsieur,

Je vous annonce avec plaisir que dimanche 5 février, nous pourrons commencer l'exposition que j'ai promis de faire aux Saint-Simoniens et à quelques-unes des personnes les plus avancées de la société actuelle. J'ai refusé le local du père suprême. M. Cassin n'a pas consenti à me prêter la salle de la rue Taranne heureusement nous en avons trouvé une autre à louer, cour des fontaines. On ne sera admis à la réunion que sur billets que nous distribuerons.

Je travaille à un plan général que j'espère vous transmettre avant la 1^{re} séance. Voici au reste le sujet de la leçon de dimanche :

Ma position par rapport aux Saint-Simoniens. *Ma position vis-à-vis de vous comme simple annonciateur de votre découverte*, laquelle est à mes yeux plus large, plus complète plus facilement réalisable que le Saint-Simonisme, promet tous les avantages moins les inconvénients, enfin résout le problème de la destinée de l'individu sur lequel nous barbotons depuis si longtemps sans rien produire. Après je ferai connaître votre but, l'ensemble de vos vues et de vos moyens mais je résumerai tout dans la fondation de l'association, de la phalange industrielle, que vous résumez si bien l'âme intégrale. Ce sera là l'objet spécial et primordial de mon enseignement. Il sera donc intitulé : *Leçons sur l'art d'associer les individus et les masses*. Exposition du procédé découvert par Ch. Fourier. Les Saint-Simoniens et autres personnes qui se feront connaître pourront demander des éclaircissements.

Deux de mes amis sténographes se proposent de recueillir le cours, s'il vous paraît bon et si le résumé est bien fait, nous pourrons essayer de le faire paraître par voie de la presse, afin de nous emparer en même temps des provinces. Je ne ferai rien sans votre agrément et vos conseils et j'ai le plus vif désir de

d'une semaine et n'eut lieu que le 12 février 1832. J. Lechevalier en informa les Saint-Simoniens par une note très courte qu'il adressa à Lambert et qui est ainsi conçue : « Je prévien les Saint-Simoniens et les Saint-Simoniennes, que je commence demain à *midi précis* l'exposition des vues de M. Fourier sur l'ASSOCIATION. Je ferai 12 *séances*. Elles auront lieu à l'amphithéâtre Guesneville, rue du Colombier, n° 23. Je les prie de vouloir bien y assister avec attention et je leur témoigne le vif désir qu'ils étudient avec soin les ouvrages de M. Fourier (1) » (J. Lechevalier. Paris, 11 février 1832).

L'enseignement fut suspendu après la cinquième leçon le 25 mars 1832, à cause de quelques difficultés avec la police et surtout de l'épidémie de choléra qui sévissait alors sur Paris (ces cinq premières leçons (2) furent

causer avec vous quelques instants. Je vous serais bien reconnaissant si vous aviez la bonté de venir demain : je ne sortirai pas de toute la matinée. J'ai copié votre tableau du progrès *passé* et à *venir* qui sera de la plus grande utilité pour le cours. Je vous serais bien obligé si vous vouliez bien me confier le tableau qui représente les divers ralliements. Je ne doute pas, Monsieur, que d'ici un mois nous ne soyons en état de bien marcher.

Je crois que vous approuverez mon idée de ne donner vos principes généraux et votre synthèse universelle que superficiellement : il sera meilleur de n'aborder cette partie ardue que dans une autre série de leçons. J'avoue d'ailleurs que sur ce point je ne suis pas aussi ferme que sur les autres.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mon respect et mon dévouement. Lechevalier.

(1) Transon de son côté insistait beaucoup auprès des Saint-Simoniens avec lesquels il était resté en correspondance pour qu'ils étudiassent Fourier : il écrivait à Aglaé Saint-Hilaire : (14 mars) je vous invite toujours à étudier Fourier ; parce que je n'ai pu en une heure vous le faire comprendre ce n'est pas une raison à donner... Mais encore une fois au nom de Dieu et dans l'intérêt de ceux que vous aimez rendez-vous un peu compte de ce que c'est que Fourier (*sic*).

(2) *Cinq leçons sur l'art d'associer, ou réfutation du Saint-Simonisme au moyen de la théorie sociétaire de Ch. Fourier.*

« Ces leçons ont été écrites dans toute la première chaleur de mon enthousiasme par la science d'association. Elles appartiennent à un moment de crise intellectuelle où je brisais en mille pièces le fallacieux système au moyen duquel le Saint-Simonisme voulait confisquer à son profit la liberté et le progrès de l'esprit humain. En détrônant l'usurpation et réintégrant dans tous ses droits de supériorité et d'initiative celui qui, dès 1808, avait produit une théorie homogène et compacte, je remplissais un double devoir pour lequel je n'ai aucune

publiées par livraisons, puis réunies en volume en 1832)(1).

Le *Phalanstère* (t. I, p. 24) déclarait que « les leçons reprendraient mais que l'ouvrage ne serait plus publié en livraisons. « La publication, ajoutait-il, trop dispendieuse et trop hâtive, ne nous a été utile que pour le temps où les idées de M. Fourier n'avaient pas encore d'organe périodique et tant que le saint-simonisme avait conservé le sien. » Mais l'interruption qui devait d'ailleurs être de courte durée se prolongea, Jules Lechevalier ayant dû s'occuper d'organiser le journal et de préparer la fondation de la société.

Ces leçons furent faites « devant un assez nombreux auditoire » et furent suivies spécialement par des Saint-Simoniens. C'est d'ailleurs à eux qu'elles étaient destinées; Lechevalier déclare qu'il les entreprenait surtout pour attaquer les solutions proposées par le saint-simonisme (2). Elles paraissent avoir eu le plus grand succès. Gabet et Muiron, ainsi que presque tous les amis de Fourier, étaient enchantés de leur nouvelle recrue. « J'ai reçu vos deux leçons qui ont rempli mon attente, car connaissant le talent oratoire de M. J. Lechevalier, je m'attendais à être pleinement satisfait... Mais ce qui est pour vous d'un grand intérêt, c'est que pour bien se pénétrer de votre magnifique système, il faut en répéter les leçons

récompense à demander; mais les causes de ce changement auraient dû empêcher qu'on imputât, chez moi, à une mobilité capricieuse et inconséquente, ce qui était un pas de plus et un degré plus avancé dans une même route où beaucoup sont restés en chemin. » *Sommaire explicatif*, pages xiv et xv.

(1) (Études sur la science sociale. Cet ouvrage donnait pour la première fois, sous une forme accessible à tous, un exposé méthodique de la doctrine de Fourier; réédité en 1834, mais épuisé depuis longtemps, souvent redemandé.) Toutefois, J. Lechevalier avait dégagé la réimpression de ses leçons de beaucoup de détails et de controverses qui n'avaient d'intérêt qu'au point de vue polémique « qui avaient, dit-il, leur opportunité en 1832 mais étaient aujourd'hui sans valeur ».

(2) « J'ai attaqué écrivait-il le 13 décembre 1832 bien rudement la famille saint-simonienne. Ce sont les principes que j'ai attaqués et non pas les hommes. »

dans le silence du cabinet, et si votre auditoire est nombreux, le débit en doit être considérable » (Gabet). Muiron (1^{er} mai 1832) n'était pas moins enthousiaste : « Le livre de Jules m'est parvenu hier ; on ne peut mieux dire ni mieux faire. J'ai été enchanté ; je suis content même de ses réserves, de ce qu'il ne se présente point comme admettant tout. Il est bien positivement dans la bonne voie, il écrit à ravir... » Et dans une autre lettre : « Les leçons de Jules font merveille ici » (à Clarisse Vigoureux, 10 mars 1832). Seul, Gréa n'était pas dithyrambique et ne partageait pas l'enthousiasme général. « Gréa m'a écrit que le bel orateur parle très bien mais qu'il est long et qu'il y a trop de vague dans ses discours, qu'on sent trop qu'il ne connaît pas à fond ce qu'il professe » (Muiron à C. Vigoureux, 10 mai 1832).

A la vérité, ces leçons écrites avec verve, où Lechevalier exposait le duel entre les doctrines de l'école saint-simonienne et de l'école sociétaire, avaient le tort de développer peut-être trop exclusivement, sous leur aspect métaphysique, les principes de Fourier (1). Il se tenait peut-être un peu trop sur le terrain de l'abstraction (2).

Il est bien certain néanmoins que l'influence personnelle de J. Lechevalier sur la propagande fouriériste fut énorme. « Ses leçons, écrit Pellarin, contribuèrent beaucoup à dissiper les idées saint-simoniennes. » Il apporta d'ailleurs dans son nouveau rôle avec son talent d'exposition, sa clarté, sa forme incisive, sa « dialectique fine et puissante » (Pellarin), une activité plus grande (3) encore

(1) L'Introduction au *Phalanstère* qui est due à la plume de Lechevalier a un caractère nettement plus pratique.

(2) Je voudrais pouvoir vous montrer immédiatement ce qu'il y a de social, de vraiment réalisable dans les vues de M. Fourier. Mais par la nature de vos préoccupations et par les habitudes de votre esprit qui sont beaucoup plus scientifiques que les hommes à sympathie ne les croient, je suis obligé encore aujourd'hui de me tenir exclusivement sur le terrain de l'abstraction... Séance du 7 février 1832.

(3) « Je sais, actifs amis, que vous vous surpassez dans le saint courtoisie. Succès, succès, succès, vous en méritez tant ! » Muiron à J. Le Chevalier 20 juin 1832.

que celle qu'il avait dépensée au service du Saint-Simonisme. Et c'est avec une ardeur pleine d'allégresse qu'il prêche le fouriérisme, qu'il organise le journal (1), qu'il prépare la fondation des sociétés. « A aucune époque de ma vie, écrivait-il à Clarisse Vigoureux (20 août 1832) la réalisation n'a cessé d'être mon œuvre favorite... La meilleure harmonie sociale règne entre nous. Fourier est charmant depuis quelques jours. Abel et Victor s'aiment et se conviennent et moi je m'entends très bien avec eux, ma position pécuniaire est tout à fait changée et me permet enfin de travailler au Phalanstère d'une manière tout à fait désintéressée. »

Son zèle, la publicité qui s'était attachée à son nom, et sans doute aussi les sympathies dont il était entouré, amenèrent au fouriérisme de nombreux Saint-Simoniens. Beaucoup de ces derniers qu'il avait convertis, et qui lui en avaient conservé des sentiments d'affection et de reconnaissance, le suivirent dans son évolution et on peut dire qu'il entraîna avec lui une grande partie des débris du Saint-Simonisme en déroute. Tout compte fait, il eut, dans la constitution de l'école, le rôle le plus actif. Jusqu'alors la propagande de la doctrine de Fourier avait été très peu importante et même nulle. Pendant 23 ans, privée de journal, elle avait été seulement renfermée dans les livres de Fourier qui rebutaient, et dans ceux de Miron (qui était depuis 1814 son disciple), lesquels étaient méconnus. La presse, sauf quelques très rares journaux, n'en avait pas soufflé mot. Des tentatives nombreuses avaient pourtant été faites auprès des publicistes et des principaux journaux pour obtenir un examen, une critique, ou tout au moins un résumé ou une annonce. Mais ces démarches avaient été infructueuses, et on peut dire que pendant 23 ans la doctrine n'avait pas gagné un pouce de terrain dans le domaine de la publicité. Ce n'est qu'à partir de 1832, lorsque Fourier a

(1) Il en devint directeur le 22 novembre 1832.

recueilli une partie des débris du naufrage saint-simonien, que sa doctrine entre en pleine activité et en pleine propagation, et que datent les premiers succès de l'école sociétaire. C'est surtout à J. Lechevalier qu'elle les doit.

« Il y a dix ans, lui écrit Imbert.... que la théorie des *quatre mouvements* était pour moi un sujet de rire et de plaisanterie.... grâce à vous, j'y vois à présent un des ouvrages les plus étonnants qui soient sortis d'un cerveau humain. Il avait besoin d'être traduit et commenté. Vous vous êtes chargé de ce rôle ingrat et vous vous en êtes acquitté avec le talent dont vous avez déjà donné tant de preuves. » Lyon, 16 août 1832. Imbert à Jules (1).

L'inaptitude de Fourier à exposer sa doctrine était en effet remarquable. Julien, directeur de la *Revue encyclopédique*, qui « connaissait depuis longtemps M. Fourier » et appréciait tout le mérite de ses travaux « sentait qu'il avait besoin de s'associer des interprètes et des propagateurs pour populariser sa doctrine, la rendre facilement intelligible et immédiatement pratique » [Lettre à J. Lechevalier, 18 juin 1832].

Ces propagateurs et ces interprètes il les trouva dans Jules Lechevalier, Transon et aussi dans Considérant qui furent pour lui des auxiliaires très dévoués, et qui eurent le mérite de chercher dans leur propagande à attirer l'attention sur les moyens d'association de Fourier et sur ce qui parmi ceux-ci paraissait d'une utilité

(1) Béranger écrit : « M. Jules Lechevalier dans un cours public a expliqué et propagé les idées de M. Charles Fourier, et sans lui peut-être ne saurions nous pas encore ce que l'inventeur a entendu par *Phalanstère* (groupe, fonctions attrayantes) etc... et il ajoute : « Sans M. Lechevalier et Transon j'aurais été condamné à ne pouvoir me rendre compte de la portée scientifique de son œuvre. »

Danrio écrivait à Muiron : vous savez que la doctrine de Fourier n'est entrée réellement dans le monde que par les efforts de J. LC. Et Eugénie Niboyer écrivait à Jules : Macon, 16 juillet 1832 : « Toutefois, il (Fourier) est bien heureux d'avoir un vulgarisateur tel que vous ; cela le fait marcher à pas de géant et je ne doute pas que vous fassiez des prosélytes partout où vous irez faire entendre une parole dont l'esprit et le cœur sont également satisfaits. »

incontestable et d'une application immédiate. Mais Lechevalier déploya une telle activité et un tel zèle que beaucoup de gens le considéraient comme le chef de l'école fouriériste (1). L'activité de Transon fut moins grande. Néanmoins le *simple Écrit* eut du succès auprès des Saint-Simoniens. Borel et Rességuier le trouvaient « très bien (2) ». Il faut de plus signaler qu'il écrivit en février et en mai 1832 dans la *Revue Encyclopédique* de Jean Reynaud dont il avait été l'initiateur au Saint-Simonisme et qui sans admettre les vues fouriéristes avait pourtant consenti à leur prêter le concours de sa publicité une *exposition succincte de la théorie sociétaire* qui était regardée par Fourier comme la meilleure analyse qu'on ait donnée de son système, et dans lequel l'auteur cherchait à donner un aperçu des éléments de la science sociale et à en présenter les principales applications. Cette exposition résumée de la théorie sociétaire, claire, élégante et précise est restée dit Pellarin « l'une des meilleures qu'on ait faite (3) ».

Il faut d'ailleurs ajouter que si Lechevalier et Transon montraient beaucoup de zèle dans la propagation de la doctrine, les nouveaux convertis ne restaient pas inactifs. Lautour écrivait à J. Lechevalier : « Je vous promets autant de zèle que j'en déployais pour la propagation du Saint-Simonisme, car celui-là s'étendit autant que mes forces et les occasions le permirent. » Et Eugénie Niboyet : « Pour moi qui ai suivi de très loin et longtemps la même route que vous, disposée à l'œuvre nouvelle, vous me trouverez prête quand ma participation pourra vous être utile ; déjà j'ai fait un bon usage

(1) Voir FERRARI, L'école de Fourier. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1845.

(2) Lettre de Borel 26 octobre 1832. Et le Saint-Simonien Bourgeois, architecte à Lagny, écrivait au fouriériste Eudes architecte à Paris : « J'ai enfin la brochure de Transon. Elle est fort bien ; mais elle ne donne qu'une idée tout à fait imparfaite de Fourier. Comme elle est, elle est cependant indispensable pour commencer avec fruit la lecture de Fourier. »

(3) Transon avait été désigné comme gérant du journal. Et il remplit à Condé-sur-Vesgres les fonctions d'ingénieur.

des journaux et des livres.... je compte vous amener M. Arlès, jeune Saint-Simonien très distingué, riche et qui habite Lyon.... il n'a jamais été hiérarchisé dans la doctrine, c'est un avantage pour porter la nouvelle parole.... Je vais tâcher d'enrégimenter mes sœurs que j'ai rendues saint-simoniennes zélées et je me trompe fort ou elles vous seront un jour acquises ». E. Niboyet [à J. Lechevalier, 16 juillet 1882]. « Soyez assuré, écrivait-elle (sans date) qu'à Lyon et à Mâcon nous ferons tout ce qu'il sera humainement possible de faire pour servir une cause qui est aussi la nôtre. »

Il faut reconnaître d'ailleurs que Fourier ne facilita pas la tâche de ses disciples. Les diatribes violentes et les injures qu'il avait lancées contre les Saint-Simoniens et continuait de lancer presque chaque jour contre eux dans le *Phalanstère* portèrent un grand préjudice à la propagande de la doctrine. De nombreux Saint-Simoniens, qui ne voyaient pas d'un mauvais œil les doctrines de Fourier et qui, à moitié détachés du saint-simonisme, les auraient volontiers étudiées, en étaient empêchés par l'indignation réelle qu'ils éprouvaient de l'attitude de ce dernier vis-à-vis des Saint-Simoniens. « Ce que Fourier a écrit contre eux est infâme et m'a profondément indigné, s'écriait Gérardin » (Besançon, 28 juillet 1832). Les plus modérés pensaient avec Lautour, vétérinaire à Laigle, « que l'auteur de la *théorie des quatre mouvements* supposait aux Saint-Simoniens des torts qu'ils n'avaient réellement pas » (Sans date. Lettre à J. Lechevalier). D'autres, comme Rességuier, souffraient de la rage violente de Fourier : « ... Fourier nous amuse beaucoup par sa rage atrabilaire contre le saint-simonisme et les Saint-Simoniens. Il nous fait passer des moments assez gais ; cet homme sent instinctivement que malgré la crise qu'il subit, le saint-simonisme est encore puissant. Il a raison, mais il a tort de s'en dépitier. Cela ne changera rien au cours des événements » (Lettre à Jules).

La scission des Saint-Simoniens et la désagrégation de la doctrine n'avaient, en effet, pas désarmé Fourier qui répétait, en les aggravant dans ses articles, les injures de ses premiers écrits. Cela gênait, retardait ou même empêchait les conversions. « Il est un peu pénible pour d'anciens Saint-Simoniens, qui sont justement les hommes les plus disposés à vous comprendre, d'entendre anathémiser si fort les doctrines qu'ils ont professées et pour lesquelles il ne leur est guère possible de ne pas conserver une véritable affection », écrivait de Lyon le 18 juin 1832 Peiffer à Jules. Il leur était douloureux « de voir » des imputations de fourberie tomber sur la tête « d'hommes qu'ils avaient aimés et suivis », et « le saint-simonisme traité avec une rigueur et un mépris tout à fait injustes. »

« La lecture de votre journal que je poursuis avec intérêt m'a néanmoins fait éprouver déjà plusieurs fois un sentiment bien pénible. L'article intitulé « Utopies du xix^e siècle » qui paraît dans les derniers numéros n'a su ni me plaire, ni m'attacher, ni me convaincre et je ne puis vous dissimuler que le dernier article surtout a achevé de me ravir toute estime pour M. Fourier et toute la confiance que j'avais en lui... Est-ce par un langage aussi hostile qu'on fait connaître les grands novateurs ? Sans parler du jugement qu'il porte sur le saint-simonisme et les chefs de cette association (1), qui, est logiquement faux sous plus d'un rapport, cette aigreur qu'il y exprime, cet acharnement qu'il y manifeste contre tout ce qui n'est pas lui, ne peuvent que vous faire douter de la mission de M. Fourier » (25 juillet 1832).

On reconnaissait généralement qu'il était vrai que les Saint-Simoniens avaient eu le grand tort de repousser Fourier, « mais du moins ne pouvait-on leur reprocher

(1) « M. Fourier attaque le Saint-Simonisme sans lui reconnaître aucune bonne face et mes opinions sont toutes différentes » (Lemoyne à Transon, 16 juillet 1832).

celui d'avoir avili et traîné dans la fange ceux qui différaient d'opinion par leurs principes et leurs sentiments. Au contraire, écrivait Fanny Schmalzigang, « ce qui « m'attache à eux, c'est surtout un esprit de paix et de « conciliation envers tous les partis et tous les individus. » Et comme Brisbane, elle reprochait à Fourier « son principe d'exclusivité » (Cfr. Lettre de Brisbane à Lechevalier, juin 1832). Les plaintes sur ce point, et je n'en cite que quelques-unes au hasard, sont unanimes, et il est hors de doute que l'attitude de Fourier nuisait aux conversions. Ceux qui faisaient de la propagande pour lui s'en plaignaient. « Je vous donne l'adresse d'un M. Gérault que je connais de réputation seulement. Il désire l'association la plus prompte et la plus efficace pour le bien des masses. La personne dont je vous parlais tout à l'heure lui a annoncé la nouvelle œuvre de Fourier qu'il désire connaître. Je vous invite à lui envoyer le prospectus et non le dernier numéro du *Phalanstère* qui pourrait ne pas faire bon effet sur son esprit saint-simonien (le numéro 8) (Thomas à Transon 18 juillet 1832). » Et Peiffer écrivait à Jules et à Transon que « peut-être il serait préférable pour la cause qu'ils avaient embrassée d'apprécier le saint-simonisme que de le déprécier ».

J. Lechevalier s'était déjà expliqué sur son attitude, — et celle des fouriéristes sortis comme lui du saint-simonisme, — vis-à-vis de la doctrine, dans un passage de l'introduction du *Phalanstère*. « Pour le fond des idées, écrivait-il, le 1^{er} juin 1832, nous admettons la critique de Fourier et la condamnation dont il frappe et la doctrine de M. Owen et celle des Saint-Simoniens. Mais sur plusieurs points, nous accordons à ces derniers une valeur qui leur est déniée par celui que nous servons comme notre maître en science et en association et qui ne s'arroge point pour cela la MAINMORTE de nos principes et de nos sentiments. » « Qu'il nous suffise de dire que plusieurs d'entre nous sont sortis du saint-simonisme et

que pour avoir reconnu la supériorité et l'antériorité là où elles sont éclatantes et sans réplique, *ils sont loin de répudier la responsabilité des premières paroles qu'ils ont portées* » (Le *Phalanstère*, t. I, p. vi. L'introduction est signée J. Lechevalier et V. Considérant, membres de la Commission de propagation).

Il avait été encore plus net dans son exposition aux Saint-Simoniens où il avait déclaré (3^e séance, 26 février 1832) que le saint-simonisme conservait toujours à ses yeux une grande importance. « Les principes généraux de la foi sociale et religieuse de tous ces hommes sont encore les miens. Toujours association, liberté, progrès ; en adoptant les vues de M. Fourier, je suis persuadé de n'avoir fait qu'étendre et préciser la signification de ces grandes idées qui sont la vie de notre siècle. Loin de vouloir détruire le saint-simonisme, je cherche à sauver ce qu'il a de vraiment bon, je cherche à le pousser dans les conséquences extrêmes de son dogme favori en lui faisant faire un PROGRÈS qui en ce moment de dissolution doit être une transformation radicale. » P. 132, 7861, Br. 9 (1).

Les protestations unanimes des Saint-Simoniens blessés par les attaques de Fourier décidèrent Lechevalier et Transon à désavouer formellement et publiquement Fourier. Déjà, au cours de la 3^e séance (du 26 février 1832), Fourier ayant pris la parole suivant son usage pour expliquer certains points spéciaux de la doctrine, avait entremêlé et parsemé son discours de quelques critiques sévères sur Saint-Simon et sur ses disciples ; Jules Lechevalier avait cru devoir s'en expliquer : « J'ai besoin de vous dire, avait-il dit, que je suis loin d'accepter les opinions de M. Fourier touchant les doctrines ou les hommes du saint-simonisme... La position de M. Fourier n'est point la même que la mienne. Il est, il veut rester un homme *sui generis*. Il apporte une

(1) *Fouriérisme et Saint-Simonisme*.

doctrine qu'il regarde comme très supérieure aux autres, il critique sévèrement ceux qui l'ont méconnu et dédaigné ; il proclame hautement et sans réserve que les Saint-Simoniens n'ont fait que des *promesses* et qu'ils n'ont pas de moyens pour les réaliser... Sur le fond, je partage son opinion, et pour la forme je l'excuse parfaitement ; car à cet égard les Saint-Simoniens n'ont rien à revendiquer envers M. Fourier quoiqu'ils se prétendent des apôtres d'amour et de justice... » (Le fouriérisme et le saint-simonisme. Conférence de J. Lechevalier, 3^e séance).

Mais ces déclarations manquaient encore de netteté. Elles ménageaient la chèvre fouriériste et le chou saint-simonien ; seulement, elles montraient un peu plus d'indulgence pour la chèvre. Et pourtant, J. Lechevalier, au cours de ses conférences sur le saint-simonisme, l'avait traité sans aucun ménagement et n'avait pas été tendre pour ses adhérents. Il en reçut lui aussi des reproches nombreux (1). « J'ai lu les leçons de Jules... elles m'ont fait plaisir, sauf le ton qu'il a pris à l'égard des Saint-Simoniens (ou plutôt des Enfantinistes), que je ne saurais approuver même en tenant compte des griefs qu'il peut avoir contre eux » (Borel à Transon, 5 juillet 1832). Carnau, Brisbane écrivaient la même chose (2). Et Ressé-

(1) 3^e séance. Dimanche 26 février 1832. « A la fin de la 3^e séance, Lambert, membre du collège de la religion saint-simonienne s'est levé pour témoigner de sa douleur et de sa surprise d'entendre J. Lechevalier attaquer avec chaleur et en termes *peu religieux* des principes que lui-même avait naguère professés et enseignés. Lambert a déclaré de plus que J. L. lui paraissait avoir oublié le Saint-Simonisme et qu'il aurait l'occasion de le faire remarquer *dans la discussion publique qui s'engagerait entre les Saint-Simoniens et les partisans du système de M. Fourier...* J. L. a annoncé qu'il ferait appel à la discussion publique, aussitôt que ses leçons *rédigées et imprimées* pourraient présenter la seule base solide sur laquelle il soit possible d'asseoir un jugement, la parole fixée par l'écriture... »

(2) Carnau à Jules « ... J'ai lu vos vives attaques dirigées contre le Saint-Simonisme et principalement contre les hommes généreux qui sont à notre tête. Je trouve beaucoup de talent dans vos écrits, mais aussi un peu de méchanceté. J'aurais mieux aimé entendre des paroles de conciliation que de critique. »

Et Brisbane. Lettre à Lechevalier, juin 1832 : « Vous les attaquez (ceux qui représentent le Saint-Simonisme, le parti d'Enfantin) de temps en temps

guier désapprouvait très nettement Lechevalier à qui il envoyait même une lettre de reproches assez vifs : « Vos écrits sur le saint-simonisme et surtout sur les Saint-Simoniens étaient maladroits et peu convenables ; vous avez voulu prouver le contraire, vous n'y avez pas réussi ; je ne comprends même pas votre aveuglement à ce sujet ; vous reconnaissez une grande valeur à l'œuvre que vous avez accomplie ensemble. Saint-Simon est pour vous un homme de génie. Vous déclarez sans détour que vous devez à Enfantin bon nombre de vérités ; vous avez même pris l'engagement dans une lettre de conserver toujours pour lui des sentiments de reconnaissance et d'affection et néanmoins vous traitez le saint-simonisme comme le font ceux qui n'y ont jamais vu que des folies, et l'homme dont je vous ai vu solliciter la bienveillance et les faveurs, celui que vous avez nommé longtemps votre père et qui l'était en effet, vous le traitez avec injustice, légèreté, aigreur et mépris, et vous voudriez encore légitimer votre conduite. Jules, cela devient difficile. » Ces reproches furent sans doute sensibles à J. Lechevalier car il devint bientôt plus réservé et parla du saint-simonisme et des Saint-Simoniens en termes plus mesurés. Il reconnut même dans une lettre à Laurent que Fourier supposait aux Saint-Simoniens des « torts qu'ils n'avaient réellement pas ».

Enfin, il fit paraître dans le *Phalanstère*, à la suite d'un article sur les Saint-Simoniens intitulé : *Revue des utopies du XIX^e siècle* (3^e article) où Fourier se montrait particulièrement violent (1), une note signée de lui et de

avec amertume ; voilà ce qui me fait de la peine. Cela montre d'abord qu'il y a un principe d'exclusivité quelque part chez vous, et d'ailleurs Enfantin et ceux qui sont avec lui travaillent sans aucun doute avec la plus grande pureté de sentiment pour le plus grand des buts qui est aussi le vôtre, qui est celui de l'humanité ; vous différez en détails de systèmes. Mais le parti d'Enfantin a le bon sens de ne pas attaquer les autres. »

(1) Voici ce que Fourier y écrivait : « Mais leurs chefs, au lieu de spéculer sur l'art d'associer des masses de 1 500 à 2 000 personnes en travaux de culture, ménage et fabrique, n'étaient préoccupés que de cette utopie religieuse dans

Trançon dans laquelle ils protestaient contre les termes de l'article de Fourier (1) ». Celle-ci est beaucoup plus

laquelle ils ont persisté jusqu'au bout. Il eût été commode à eux de se distribuer des prélatures, des *archevêchés* simoniens ; ce projet perçait dans toute leur tactique, ils voulaient greffer le jésuitisme sur le jacobinisme ; car ils se disaient TRIBUNS ; ces prétentions n'étaient qu'un vacarme étudié pour attirer la foule par une teinte d'originalité, de romantisme, de grandiose démocratie... — ... Ils flattaient les femmes pour mettre à profit l'influence du sexe en intrigues de schisme religieux... — ... Il n'existe dans la politique des Saint-Simoniens qu'une seule utopie celle de renverser la religion chrétienne et de l'introniser à sa place ; amener à eux les donations qui dans la France catholique s'élèvent à 4 millions par an, et se former une église bien dotée, bien pourvue... (p. 66). — ... C'était un aliment qu'on donnait au vulgaire, un os à ronger, [l'abolition de la propriété, la distribution des revenus, etc...] — ... Un grain d'analyse suffit à la faire crouler [la doctrine saint-simonienne] comme un château de cartes. Sur quoi repose-t-elle ? Sur la prétention de tout prendre, tout envahir, l'autorité, les revenus, les propriétés et mêmes les femmes : un congrès de cosaques et de bédouins n'aurait pas mieux opiné. — Les hyperjésuites (c'est le vrai nom des chefs saint-simoniens). — ... Le projet d'une nouvelle religion qui aurait nanti ses chefs de bonnes prélatures. — Quel est donc le « vice » de cette doctrine, et de celle d'Owen ? « Toutes deux ont empêché l'examen et l'essai de la vraie théorie sociale, elles ont favorisé la philosophie obscurante, qui redoutant une invention de l'art d'associer, machine en secret pour étouffer ma découverte, et accréditée sous le nom d'association cent jongleries scientifiques, afin de dégoûter de la chose par abus du mot et de détourner toute recherche exacte sur ce problème, le seul important, l'unique planche de salut pour les riches et les pauvres ». Fourier reconnaît d'ailleurs « leur vogue passagère », mais « Le Saint-Simonisme est une bulle de savon brillante qu'une chiquenaude fait évanouir. » — « Eux-mêmes ne croient pas un mot de leur doctrine, qu'ils ont fort bien nommée *transitoire*, car elle varie comme la girouette. » — Cosaques dans toute leur carrière dogmatique, ils n'ont jamais eu une idée de leur crû, tout est d'emprunt chez eux ; ils n'ont eu que l'art des rhapsodes et arrangeurs. Ils ont pris de ma théorie beaucoup de pierres d'attente, comme l'idée d'armées industrielles, abolition de la guerre et de l'aumône... — Le caractère le plus visible de leur secte est l'incapacité en fait d'invention ; stériles en ce genre, ils ont bonne grâce à s'ériger en juges suprêmes de toutes les capacités, eux qui nient la mienne en invention (p. 68). — On prétend qu'ils ont donné à l'opinion une impulsion qui favorise ma découverte, et que je leur en dois de la gratitude : ils ont au contraire donné la direction la plus vicieuse en renforçant les antiques préjugés qui supposent la providence limitée, incomplète, impuissante, et qui placent la voie du progrès dans l'attaque des gouvernements, des religions et de la propriété, au lieu de spéculer sur la réforme des quatre industries, culture, fabrique, ménage et commerce (p. 69).

(1) Après avoir vainement essayé de ramener M. Fourier à de meilleures idées sur la doctrine saint-simonienne et sur la personne de ses chefs, nous croyons devoir déclarer en notre nom comme en celui de tous les saint-simoniens

nette : elle contient un désaveu formel de Fourier, et indique avec beaucoup de précision les divergences de vues qui existaient déjà entre ce dernier et ses disciples (*Phalanstère*, 19 juillet 1832).

En tous cas elle reçut le meilleur accueil et fit une excellente impression : « J'ai vu avec bien de la satisfaction, écrit Fanny Schmalzigang, que ni vous ni Transon n'acclamiez la manière de voir, d'agir et de juger de Fourier... » (25 juillet 1832). Et Peiffer : « Je vous remercie

qui se sont unis à nous, que nous n'acceptons en aucune façon les termes de l'article qui précède. Comme appréciation de doctrine, la critique de M. Fourier nous paraît bien inférieure à celle qui peut être faite au moyen de toutes les grandes idées émises dans le *Traité d'association* et le *Nouveau Monde Industriel*. Comme jugement sur les hommes et sur leurs intentions nous affirmons que M. Fourier est dans la plus grande erreur.

La scission qui a éclaté dans le sein de l'association saint-simonienne, au moment où son mouvement extérieur était le plus prospère, et qui a eu lieu au grand détriment de l'aisance et du bien-être des chefs du Saint-Simonisme atteste bien évidemment que pour eux il s'agissait avant tout de principes de vérité, de bien et de mal. A ce titre de conscience et de haute bonne foi, jamais doctrine ne mérita mieux le nom de religion que le Saint-Simonisme. Les chefs, suprêmes ou non, ont pu manifester des prétentions exorbitantes, bien au-dessus de leur valeur personnelle, bien au-dessus même de l'humanité, et à cet égard leur conduite envers M. Fourier infirme honteusement le droit qu'ils s'arrogeaient de classer tous les hommes et de gouverner pour le progrès. Mais s'ils ont été injustes envers M. Fourier, celui-ci le leur rend à usure et à outrance. C'est un fait que nous recommandons à l'attention de ceux qui seraient tentés de croire à l'universalité d'un homme quelconque.

Pour nous, ce n'est point à ce que l'auteur du *nouveau monde industriel* comprit ou ne comprit pas le Saint-Simonisme que nous avons attaché quelque importance. Il ne s'agit pas du tout en ce moment de se bénir ou de se glorifier les uns les autres. Il s'agit de mettre fin à la crise violente où se trouvent les Peuples, il s'agit de remédier le plus directement, le plus promptement possible aux douleurs qui résultent de l'état de morcellement et de duplicité en toutes relations. Nous nous sommes ralliés à Fourier parce qu'il nous présente pour ce but le plus saint et le plus noble qu'on puisse se proposer, des moyens incontestablement supérieurs et incomparablement plus faciles, plus sensés, plus actuels. Quant au reste, nous prions de noter une fois pour toutes que nous faisons les plus larges réserves. Lorsqu'on cherche à nous rendre solidaires de ce qu'on trouve d'amer et de faux dans les critiques de M. Fourier sur tous les partis et sur toutes les opinions, nous croyons que l'on doit nous savoir gré de sacrifier ainsi quelques sentiments personnels aux grands intérêts de l'humanité qui nous sont encore plus chers... Signé : Jules Lechevalier, Abel Transon.

des explications que vous m'avez données dans votre dernière lettre et je vois avec plaisir que vous avez compris combien il est pénible de voir attaquer avec rigueur et sans ménagement des doctrines que l'on a propagées soi-même » (Juillet 1832). Rességuier lui aussi le félicitait lui et les fouriéristes « de bien bon cœur d'avoir enfin abandonné ce ton d'aigreur, de malveillance qui les avait trop longtemps dominés et qui n'était pas propre à attirer à eux ».

CHAPITRE X

L'état d'esprit des Saint-Simoniens convertis.

L'effet de la propagande extrêmement active de Jules Lechevalier et d'Abel Transon ne tarda pas à se faire sentir. Quoi qu'en dise M. G. Weill, les conversions au fouriérisme furent nombreuses dans les rangs saint-simoniens⁽¹⁾ à partir du mois de mai 1832 ; je dirai même que c'est presque uniquement dans les rangs saint-simoniens qu'elles eurent lieu. Les disciples de Fourier et ce dernier lui-même le reconnaissent d'ailleurs et dans une note du *Phalanstère* précédant la publication d'une lettre d'Amédée Paget, on peut lire la déclaration suivante : « Il faut le dire à la louange des hommes qui se montrent fidèles au principe du progrès et de l'amélioration effective des classes pauvres ⁽²⁾ : Presque toutes

(1) *Le Phalanstère*, p. 55. Le 5 juillet 1832, le *Phalanstère* écrit triomphalement : « Une fois désabusés, bon nombre de Saint-Simoniens sont venus retrouver parmi nous d'anciens amis dont ils n'avaient pas d'abord compris les avertissements, et ils reconnaissent dans M. Fourier l'homme qui semble destiné à résoudre au profit de la liberté et par des moyens tout à fait inoffensifs de grandes questions qui d'autre part n'ont été encore que soulevées avec fracas et même fort mal posées. »

(2) Voir *Revue des utopies du XIX^e siècle*. 3^e article. *Les Saint-Simoniens*. ... La masse des Saint-Simoniens, écrit Fourier, ne connaissait point le plan des chefs ; elle avait de très bonnes intentions ; nous en avons chaque jour la preuve ; surtout dans les provinces, ils se réunissent franchement à nous, et écrivent : « Nous voyons que vous avez un procédé neuf pour réaliser le mécanisme sociétaire que d'autres nous promettaient sans moyen de l'établir, sans aucun ressort pour aller au but, au quadruple produit et à l'industrie attrayante. » Un tel langage prouve que ceux qui se rallient à nous ont l'intention sincère d'agir, de ne pas perdre des années en prédications qui ne réalisent rien. Page 66.

nos adhésions nous viennent de personnes qui avaient naguère étudié et en partie embrassé le Saint-Simonisme, adoptant le but mais faisant pour l'avenir de grandes réserves quant aux moyens proposés. »

C'est surtout parmi les officiers — ceux du génie ou de l'artillerie — et aussi dans le corps des ingénieurs des ponts et des mines que l'école fit la plupart de ses recrues les plus sérieuses (1). J. Lechevalier se félicitait pour l'avenir de la doctrine que l'école ne renfermât aucun littérateur ou philosophe, et en effet elle n'en comptait aucun, sauf lui-même (2). On peut s'étonner tout d'abord de ce que le plus fantaisiste et le plus baroque des sociologues ait justement recruté presque tous ses disciples parmi des esprits formés aux dures disciplines des sciences exactes. Mais rappelons que l'École Polytechnique avait déjà été la grande pépinière de disciples pour le Saint-Simonisme (3) : c'est d'elle que lui étaient venus M. Chevalier, Jean Reynaud, Fournel, Lambert, les frères Talabot, Transon, tous ingénieurs. Enfantin lui-même était un ancien Polytechnicien. C'est l'esprit mathématique (4), c'est la méthode mathématique, qu'ils avaient apportés dans l'étude des faits sociaux. « C'est l'abus de la méthode mathématique en matière sociale qui a amené l'école à des erreurs graves », disait M. Chevalier en 1838. Il en fut de même pour le fouriérisme ; s'il est peut-être, s'il est certainement exagéré de dire que la théorie fouriériste a dans ses parties essen-

(1) Il y avait aussi beaucoup de médecins.

(2) « Nous nous félicitons de compter un grand nombre de disciples dans des rangs où on est habitué de trouver réunis l'esprit positif, le courage et le dévouement à l'humanité. C'est nommer l'école polytechnique.

(3) *Il faut, avait dit Enfantin, que l'école polytechnique soit le canal par lequel nos idées se répandront dans la société. C'est le lait que nous avons sucé à notre chère Ecole qui doit nourrir les générations : Nous y avons appris la langue positive et les méthodes de recherches et de démonstrations qui doivent aujourd'hui faire marcher les sciences politiques. »*

(4) Sur l'esprit mathématique dans le Saint-Simonisme. Voir *Revue de Paris*, 15 mai 1894 : *L'Ecole polytechnique et les Saint-Simoniens*, par Pinet.

tielles le caractère d'une science, du moins en a-t-elle les apparences ; ces mathématiciens devaient être séduits par l'appareil scientifique que revêtait cette « science du mouvement social » et par son caractère synthétique, et leur curiosité, tout au moins, devait être éveillée par des titres comme celui de « *Théorie des quatre mouvements* » par ces séries, ces échelles, ces tonalités, ces ressorts, mécanismes, pivots et contre-pivots, dont était pleine la doctrine de celui qui prétendait être l'inventeur du « calcul mathématique des destinées » (1). Enfin Fourier procédait, ou tout au moins prétendait procéder « à la manière des savants et des ingénieurs qui apportent une découverte, et en demandent la vérification expérimentale » (p. 95 du manifeste de l'école phalanstérienne) « et non à la manière des réformateurs politiques ou religieux qui ont agi ou prétendu agir sur la société en formulant des lois, des croyances, des obligations, un culte, des droits, des devoirs nouveaux et en imposant leurs réformes par une législation ou une foi nouvelle » (*Ibidem*) (2). En moins de trois ans, on devait arriver à des données *expérimentales* et certaines sur tous les menus détails d'équilibre (Fourier, *Œuvres complètes*, p. 552, t. IV). Fourier insistait sur le caractère scientifique et mathématique de sa découverte. Son ambition était, disait-il, d'apporter la précision mathématique

(1) Un calcul qui est inconnu et qui s'annonce revêtu de théories géométriques et d'application aux sciences physiques.

(2) « C'est de la nécessité d'une réforme universelle et entière que nous parlons — bien que nous différons radicalement de tous sur la manière de l'accomplir et sur le fait le plus capital : le point par où il faut la commencer. Nous aussi nous avons senti toutes les douleurs du pauvre et du riche, etc... Mais nous serons sobres de lamentations et de déclamations ! Assez de Jérémies pleurant sur les ruines de Jérusalem ; assez d'autres prophètes regardant la *Jérusalem nouvelle* suspendue dans les airs le premier sentiment de notre âme c'est le dédain pour tout ce langage d'amour et de sympathie qui ne décèle qu'ignorance et impuissance. » *Le Phalanstère*. Introduction. « Quand nous parlerons nous ferons de la science positive et rigoureuse. Quand nous agirons, nous fonderons un établissement *productif* organisé suivant le procédé dont nous provoquons l'application. *Ibidem*. »

dans le monde social. Il faisait « le calcul analytique et synthétique de l'attraction passionnée », « l'emploi de tous les ressorts » se trouvant déterminé dans son système avec une « rigueur analogue à celle des sciences mathématiques » ; il prétendait, en « fournissant les preuves mathématiques de sa découverte, n'apporter que de la justesse arithmétique. « Dans cette nouvelle science, écrivait-il, on verra toujours l'arithmétique en alliance avec le merveilleux (1). »

La science sociale qu'il avait découverte était « géométrique », « mathématique ». Il n'y a donc pas lieu de se montrer surpris de l'enthousiasme des polytechniciens. Ce qui les séduisait dans Fourier, c'était ses *théories générales touchant à toutes les sciences* : l'histoire, les mathématiques, l'industrie, les lettres, la philosophie, sa méthode de recherche suivant une règle analogue à celle d'un problème mathématique. Ils étaient convaincus comme lui que si l'humanité ne marchait pas bien, c'est qu'on s'obstinait à lui donner une impulsion contraire à l'impulsion divine, « laquelle veut laisser à tous les penchants même mauvais un emploi nécessaire à la destination générale des êtres... » Ils regardaient l'homme et son organisme comme la donnée d'un problème, la forme sociale comme l'inconnue qui devait être déterminée par les conditions de l'action des passions considérées comme des forces (G. Pinet)

Voyons maintenant quels sont les principaux convertis. C'est d'abord Pellarin (2), qui occupe une place impor-

(1) *Traité universelle*, v. I., p. 59. Avant-propos.

(2) Il collabora successivement au *Phalanstère*, à l'*Impartial*, à la *Réforme Industrielle*, à la *Phalange*, à la *Démocratie pacifique* et à la *Science sociale*. Parmi ses ouvrages, il faut citer : *Fourier, sa vie et sa théorie*, dont la 1^{re} édition parut en 1839 et la 5^e en 1871. *Sur le droit de propriété* avec épigraphe : « Le Capital, c'est le travail accompli » (1840, brochure). *Allocutions d'un socialiste* (1847). *Essai critique sur la philosophie positive* (1864). *Souvenirs anecdotiques* (1868). *Qu'est-ce que la civilisation* (1867). *Idée que le fouriérisme met sous le nom de civilisation. Critique du déterminisme ethnique absolu de certains anthropologistes. Considérations sur le progrès et la classification des sociétés* (1872).

tante dans la doctrine qu'il n'abandonna jamais. Il était chirurgien de la marine. Il avait assisté en 1831 aux leçons qui avaient été faites à Brest par E. Charton et le Dr Rigaud. Le 1^{er} avril 1832, Talabot, dans une lettre enthousiaste, avait annoncé au Père sa conversion : « ...Mes pressentiments sur Pellarin se vérifièrent. La vie nouvelle venait de pénétrer en lui et l'agitait d'un saint enthousiasme. Il était décidé qu'il partirait pour Brest dans la soirée. Il vint vers moi avec émotion et me dit : « Père, je ne partirai pas sans vous avoir ouvert mon cœur. » Sa face, sur laquelle il y a tant de bonté, de mobilité et de finesse, mais sur laquelle était encore jeté un voile de tristesse et de défiance, s'était épanouie de franchise et de bonheur. Sa confession suivit. Il vous écrit son acte d'amour.... » (Ker. Emma, 1^{er} avril 1832). Le *Globe* du 15 avril 1832 annonçait que Pellarin et Rousseau avaient été consacrés à Brest par Talabot (1). Pellarin était très convaincu. Il donna sa démission de chirurgien de la marine, vendit une petite ferme qu'il avait héritée de sa mère et vint en offrir le produit aux Saint-Simoniens. Il fut quelque temps à Ménilmontant où il alla malgré les efforts que fit, pour l'en empêcher, Charton qui repoussait les théories morales d'Enfantin (2), et où il retrouva Talabot et Rigaud qui l'avaient converti.

Tous ces volumes ou brochures contiennent les vues de l'école sociétaire. Il faut citer aussi les discours et allocutions que prononçait Pellarin à chaque anniversaire de Fourier.

(1) De la profession de foi de Pellarin, j'extrais ces lignes : « Dieu est tout ce qui est. Il se manifeste en moi par mes désirs. ... L'harmonie règne aujourd'hui dans tout mon être. Je ne serai plus en proie aux tiraillements douloureux que tout homme éprouve à des degrés différents dans la société actuelle » (Profession de foi, 19 avril 1832).

(2) ... Lambert, que sa douceur faisait nommer la mère de la famille saint-simonienne, me fut à raison de cette disposition donné pour directeur spirituel. Il avait dans sa cellule un exemplaire du traité de l'*association domestique agricole* de Fourier qui me tomba entre les mains. Je dévorai l'ouvrage et après deux jours d'une lecture ininterrompue, je pris congé des moines de Ménilmontant guéri à tout jamais de la manie sacerdotale. Pellarin. *Essai critique sur la philosophie positive*, p. 133.

Mais il ne tarda pas à inquiéter ses pères. Michel Chevalier écrivait à Rousseau de Brest pour lui recommander de veiller sur Pellarin qui avait quitté Ménilmontant. « Je recommande Pellarin à votre surveillance paternelle. Songez qu'il y a peu de temps vous l'appeliez avec orgueil « mon fils » ; chez lui le cœur est excellent mais la tête est faible. » Les pressentiments de Chevalier devaient en effet bientôt se réaliser, car Pellarin quitta peu après le Saint-Simonisme pour se convertir au fouriérisme. Plusieurs de ses amis suivirent son évolution : Foucaut, le maire de Guipavan, qui possédait une petite exploitation près de Brest et dont la mission saint-simonienne avait changé la direction de la vie en le convertissant au Saint-Simonisme en même temps que Pellarin ; — Morcellet, un des combattants de juillet qui s'était épris comme lui de la doctrine saint-simonienne, l'abandonnèrent bientôt l'un et l'autre pour le fouriérisme (1).

C'est Paget, lui aussi docteur en médecine (2) ; — Pec-

(1) D'une lettre de *Brisbane* publiée au n° 102 de la *Démocratie pacifique* « sur les progrès de la théorie de l'association aux Etats-Unis »... *C'est en 1831 qu'après avoir examiné divers systèmes en France et en Allemagne, j'ai découvert les ouvrages de Fourier. Je fus profondément frappé de cette haute raison, de cette grandeur de vues qui se trouvent réunies en Fourier à ce bon sens qu'on pourrait appeler la simplicité du génie ; je crus trouver dans ses découvertes les principes fondamentaux, la véritable base d'une nouvelle organisation sociale.* » 10 octobre 1844. — Vincennes, 2 juillet 1832, à Jules : ... J'ai écrit une lettre à d'Eichthal avant de quitter Paris, le 26 dernier, lettre d'explication sur ma position actuelle-vis-à-vis du Saint-Simonisme. Je lui ai fait connaître positivement que *je quitte définitivement cette voie pour suivre celle du Phalanstère.* ... Aujourd'hui je suis, comme vous voyez, suffisamment satisfait et convaincu que vous êtes dans la voie du progrès puisque j'ai pris la détermination de me séparer de mon premier chef de file pour suivre le vôtre. » Delatour (2).

(2) Il est mort le 28 juillet 1841. Sous des dehors un peu froids, A. Paget cachait un cœur bienveillant, affectueux où dominait une exquise délicatesse. Là régnait aussi l'enthousiasme, le signe divin des créatures immortelles, suivant la belle expression de M^{me} de Staël ; mais profond autant qu'énergique, ce noble feu pouvait échapper aisément à un observateur superficiel. Caractère habituellement calme et égal, Paget n'était pas cependant sans souffrir lui aussi de ce mal d'isolement si bien exprimé par un poète, notre ami, sorte de nostalgie sentimentale à laquelle succombent tant d'âmes d'élite au milieu de notre société morcelée et méfiante... Ce n'est point à dire qu'il n'ait point eu

queur, qui fut d'abord Saint-Simonien, puis fouriériste pendant deux ans, et qui collabora au *Phalanstère* avant d'élaborer lui-même une doctrine d'association. Gérardin, dont Renaud annonçait à Lechevalier au mois de mars 1832 qu'il « tournait au fouriérisme » ; Jaenger, Renaud, Capella, Didion, Lemoyne, Thomas, Delatour, l'Américain Brisbane (1), Rousseau, Imbert, Bayle, de Boureulles, Lanet, Gay, Lautour, Peiffer, de l'église de Montpellier, Berbrugger, Billaud, Bonamy, Guillemain, Tamisier, Husson, Bureau, Devoluets, tous ou presque tous anciens élèves de l'École Polytechnique ou des Ponts et Chaussées, tous Saint-Simoniens (2). Parmi les femmes qui se convertirent, il faut citer Eugénie Niboyet (3), dont la correspondance fouriériste est intéressante, Fanny Schmalzigang, Désirée Veret, Marie-Reine Guindorf (4), presque toutes collaboratrices de

ses heures d'épreuve où le courage et l'espérance étaient sur le point de l'abandonner. *Démocratie pacifique*, 20 juillet 1844. Article signé Pellarin.

(1) Brisbane... « à qui l'on vient d'offrir 200 000 francs d'un petit carré de 100 pieds sur 200, qui lorsqu'il partit pour l'Europe, il y a 9 ans, ne valait que 15 à 20 000 francs, Brisbane a refusé et va prendre immédiatement des mesures pour bâtir sur ce terrain un théâtre, six magasins immenses, dont il retirera une rente de 30 000 francs tous frais payés. *Brisbane est tout entier à vos principes. Toute sa pensée ne roule que sur un phalanstère d'essai en deçà de l'Atlantique* et si tôt que ses moyens le lui permettront, il mettra le fer au feu, et nous l'aiderons de tout notre pouvoir. J. Manesca. Février 1835, New-York. Lettre à Fourier. Le 30 janvier 1836 le même Manesca écrivait à Fourier : « Brisbane s'enrichit tous les jours... il m'écrivait l'autre jour : je n'ai qu'une seule pensée, je ne tends qu'à un seul but, c'est de me mettre à même de transmettre la pensée de Charles Fourier à mes compatriotes : je passerais marché à n'avoir que dix années à vivre pourvu que je puisse réussir dans cette entreprise. »

(2) Il faut encore citer un romantique convaincu, poète de talent, Ausone de Chancel, qui toucha au Saint-Simonisme puis au Fouriérisme et qui ne pouvant s'assimiler les doctrines nouvelles retombait dans des accès de dévotion et des crises morales, dont il sortait avec éclat.

(3) Eugénie Niboyet avait fondé en 1832 un journal féministe la *Mosaïque des Femmes*. En 1848, elle dirigeait un autre journal féministe : *La Voix des Femmes*. Elle fonda également un « Club des femmes ».

(4) Marie-Reine avait collaboré au journal féministe qui s'appela successivement la *Femme libre* et la *Tribune des femmes*. Elle s'était mariée avec un Saint-Simonien, Fléchi, qui avait suivi en 1833 la mission de Barrault à Constantinople. Il fut entraîné par sa femme, plus forte de volonté et plus intelli-

journaux féministes, imbus des idées saint-simoniennes.

Je me contente de citer ici les noms des principaux correspondants de Lechevalier et de Transon, dont les lettres figurent aux archives fouriéristes. Mais il y eut bien d'autres conversions plus humbles. Dans certaines villes, à Besançon, à Metz par exemple, et dans certaines régions presque tous les anciens Saint-Simoniens passèrent au fouriérisme. M. Bourgin cite d'ailleurs dans son livre (p. 437) une lettre de M. Paul Müller qui écrit : « Je crois que dans le Haut-Rhin on a commencé par le saint-simonisme et terminé par le fouriérisme. En tout cas, M. Scheurer père et mon oncle ont fait l'évolution ». Ils furent loin d'être les seuls et cette évolution fut extrêmement fréquente (1).

Les conditions des conversions furent très variées. Il en y eut d'immédiates, et, si je puis dire, instantanées, comme celle de Lanet, et de plusieurs autres qui pas-

gente que lui, vers le système social de Fourier. Suzanne Voilquin, qui fut l'amie et la collaboratrice de Marie-Reine nous raconte sa vie : « Marie-Reine était dominée par un homme intelligent, beau parleur, mais sans foi et sans conscience, littérateur assez médiocre, lorsqu'il était livré à ses propres forces ; M. R... B... était à ce moment un ardent disciple de Fourier ; il faisait chez lui des conférences afin de vulgariser les théories du maître. Ce qui animait son zèle, c'était surtout l'espoir de faire partie du premier phalanstère ; l'ardeur des fouriéristes ayant converti à cette foi des capitalistes, un essai d'organisation semblait prochain, et M. R... B... se voyait déjà lui et sa nombreuse famille [il était marié et père de famille], débarrassés des préoccupations de la vie matérielle ; mais lorsque le premier phalanstère eut échoué, l'on vit clairement à quoi tenaient ses convictions ; il se hâta de passer aux jésuites et d'écrire sous leur inspiration, au grand mépris des fouriéristes et de ses amis de la presse. Dès mon installation chez elle, la bonne Marie-Reine me parlait chaque jour de cet homme avec admiration. Je voulus savoir comment il justifiait ce sentiment. Je me laissai donc entraîner plusieurs fois aux conférences qu'il dirigeait avec esprit et gaieté. En raison de la *papillonne* (terme fouriériste) qu'il disait avoir en dominante, M. R... B... faisait une cour très prononcée à tout son auditoire féminin ; n'aimant personne que lui-même, il cherchait à se faire aimer de toutes ». Quelques mois plus tard, Marie-Reine quitta son mari et se suicida (*Souvenirs d'une fille du peuple*).

(1) Ballanche racontait qu'un maître ouvrier qui demeurait près de l'arsenal à Paris avait pris l'habitude de réunir chez lui un certain nombre de ses ouvriers et de leur faire là une sorte de cours de philosophie à leur usage. Il avait commencé par le Saint-Simonisme, dont il n'avait pas tardé à se séparer, et s'était mis à professer la doctrine de Fourier.

sèrent au fouriérisme tout de go, qui y furent comme projetés, mais ces conversions rapides et entières, d'ailleurs infiniment moins enthousiastes presque toujours que les conversions au Saint-Simonisme furent rares (1). La plupart n'y vinrent que lentement, avec précaution, rendus méfiants par l'épreuve saint-simonienne. Fanny Schmalzigang et Hyppolite Renaud hésitaient, louvoyaient. « Je ne comprends rien à ma position actuelle : d'une part, je me sens attirée par les Saint-Simoniens, de l'autre vers Fourier » (à Jules, 20 mai 1831, Fanny). « Cependant, quoique je ne sois plus Saint Simonien, quoique le traité d'association m'ait souvent pénétré d'admiration, je ne puis pas me dire fouriériste » (à Jules, 25 mai 1832. H. Renaud). Presque tous trouvent dès l'abord « des choses remarquables dans le fouriérisme » (2) ou tout au moins intéressantes. Le Saint-Simonien Drouot écrivait à Michel Chevalier : « Je lis en ce moment Fourier (*sic*) et j'y trouve du bon et des suppositions bien gratuites » (23 février 1832). Lemoyne écrivait à Transon (3 juillet 1832) : « A mes yeux Fourier est double ; il y a en lui un homme doué d'une immense sagacité, un homme qui a raison de s'assimiler à Christophe Colomb, mais il y a aussi un autre homme, celui aux analogies, que je serai tenté d'appeler nouveau poète fantastique, un créateur de poésie. »

Ils ne comprennent pas tout. Certaine partie du système les étonne et les surprend. Bonamy, qui souscrit aux leçons de Jules Lechevalier et à qui on a envoyé les

(1) « Sans embrasser le système de Fourier écrivait-il dans son ensemble, dans l'impossibilité d'en saisir les détails, je vois qu'une route se trace et que les obstacles seront vaincus dès son commencement... » Lanet déclarait dans la même lettre : Voici Fourier et dès les pages de Transon j'ai applaudi et j'ai partagé vos louables désirs de réalisation sinon avec l'enthousiasme nuageux du sectaire saint-simonien du moins avec un commencement de conviction qui de suite a poussé racine » (22 juin 1832).

(2) J'ai communiqué à diverses personnes tes leçons successives et s'il n'y a point eu de conviction immédiate et entière, du moins n'a-t-on pu s'empêcher de convenir qu'il y avait des choses remarquables (Billaud à J. Lechevalier, de Nantes, 9 juin 1832).

premiers numéros du *Phalanstère*, écrit à Jules Lechevalier : « J'ai reçu en double exemplaire le numéro premier du *Phalanstère* dont je vous remercie bien. Vos leçons m'ont vivement intéressé. Je n'ai pas tout bien compris sans doute. Je ne sens pas encore l'unité du système ; les détails de la machine me semblent ingénieux et beaux ; mais je ne sens point la liaison qui existe entre les rouages. Je ne vois point le moteur qui imprime le mouvement au système » (Bressuire, 18 juin 1832) (1). Certains, bien qu'ils aient quitté le Saint-Simonisme, conservent pourtant encore des principes saint-simoniens et sont préoccupés de les mettre d'accord avec la nouvelle doctrine. C'est ainsi que Gérardin écrit qu'il a été « arrêté quelque temps sur un point capital de la théorie de M. Fourier, — la dualité d'essor, — parce qu'il était en opposition directe avec la religion du progrès telle qu'elle avait été formulée par Saint-Simon. » D'autres retrouvent avec surprise et avec plaisir dans le fouriérisme des principes saint-simoniens. « ... Quant à l'idée de voir dans la passion une révélation permanente, il me semble que cette idée est saint-simonienne et je l'ai toujours eue étant Saint-Simonien ; j'ai même fait un enseignement là-dessus » (Borel à Transon). La plupart discutent, font des objections, demandent des éclaircissements, ajoutent des correctifs (2). Mais à mesure qu'ils étudient Fourier et le comprennent mieux, les difficultés s'aplanissent et la conversion paraît plus facile. Fanny Schmalzigang, comme Jaenger « apprécie de plus en plus le système de Fourier et sentent de plus en plus la valeur des remèdes qu'il offre pour guérir le mal qui ronge la

(1) Votre attraction industrielle est une très belle chose, mais je ne vois pas fonctionner votre machine, mon esprit n'est pas satisfait (Borel à Transon).

(2) « Vos idées sur les passions (révélation permanente) je les adopterais pourvu que vous admettiez avec moi qu'il y a beaucoup de passions qui disparaîtront et qu'il faut faire disparaître, parce qu'elles tiennent à une organisation sociale vicieuse, et qu'elles seraient des obstacles puissants et gêneraient la marche d'une organisation nouvelle... Vous me trouverez peut-être bien arriéré, je vous prie de m'éclairer » (Borel à Transon. Toulouse, 5 juillet 1832).

société » (25 juillet 1832. Lettre de Fanny Schmalzigang). « A mesure que j'avance, écrit Jaenger, dans l'étude de la théorie sociétaire, je reprends espoir et confiance dans le succès de la cause de l'association et de la liberté » (17 juin 1832). D'ailleurs Transon et surtout Lechevalier leur adressent des appels réitérés et pressants dans leurs lettres comme dans le journal (1). Ils exigent des réponses immédiates (2). Les uns, comme Gérardin, arrivent à concilier les débris de leur credo saint-simonien avec les doctrines fouriéristes : « Aujourd'hui, je regarde l'erreur comme une loi universelle qui s'applique à l'enfance, la vérité n'est la loi que des âges subséquents. Voilà les deux formes du dualisme » (3) (Lettre à Jules 28 juillet 1832). D'autres viennent au fouriérisme, ce qui ne les empêche point de conserver encore des principes saint-simoniens en contradiction avec les principes essentiels de la doctrine qu'ils embrassent : Gay, par exemple, qui avait suivi, les réunions du soir de J. Lechevalier lui écrivait : « L'abolition de l'héritage et la liberté des

(1) Et maintenant j'ose en appeler directement à la bonne foi de tous ceux qui sur divers points de la France ont répondu aux appels du Saint-Simonisme en témoignant par des actes qu'ils veulent travailler directement à une transformation sociale. Que ceux-là méditent profondément sur les travaux d'un homme qui, dès l'année 1808, prévoyait et *nommait* (bien nommer, c'est juger) la déception qui devait entraîner tant d'esprits consciencieux. Extrait d'un article : « Vice radical de la politique saint-simonienne », par A. Transon. Page 40, *Le Phalanstère*, tome IV.

(2) « Vous paraissez fâché de ce que je n'ai pas répondu plus tôt à la lettre que vous m'avez écrite sur Fourier et sa doctrine. J'avais prié Jules de vous expliquer mon silence qui durera tant que je ne verrai pas plus clair dans l'organisation de l'industrie attrayante. Ce problème résolu pour vous me paraît encore une belle promesse. Vous ne trouverez plus étonnant que dans cette position j'attende de plus amples développements pour me prononcer pour ou contre... » (Lettre de Borel).

(3) Certains arrivent à Fourier par un principe saint-simonien : celui de l'unité notamment (E. Niboyet et Paget). « Soyons païens, déistes ou chrétiens quel que soit notre culte, nous honorons le même Dieu et celui qui le comprend le mieux est celui qui se rapproche le plus de l'UNITÉ D'ACTION. M. Fourier a donc ce me semble saisi mieux qu'aucun autre la pensée divine en travaillant à développer dans leur plus grande étendue toutes les facultés humaines. » E. Niboyet, 16 juillet 1832. Lettre à Jules, Mâcon.

femmes dans les rapports avec l'homme sont des principes saint-simoniens que je partage quoique je n'aie pas la foi en une religion ni une hiérarchie motrice de toute impulsion » (12 août 1832. Lettre à J. Le Chevalier). C'est un des écueils de ces conversions un peu hâtives et si j'ose dire approximatives. D'ailleurs le Saint-Simonisme devait toujours être un sujet de mésentente entre Fourier et ses nouveaux disciples.

Enfin certains, qui ne comprennent pas tout, qui n'admirent pas tout, troublés par certains détails ou certaines parties de la théorie, en font pourtant bon marché et, estimant, comme Marie Reine, que « nier l'ensemble à cause des détails, ce n'est pas faire preuve de jugement » se convertissent pourtant au fouriérisme dont ils n'envisagent que le but. Plusieurs de ces néophytes voient dans le système de Fourier un appendice, un complément au système de Saint-Simon. « Et je reviens sans cesse à dire que le système de Fourier pourrait servir de complément au Saint-Simonisme. Il a su analyser et résoudre clairement là où ce dernier n'a fait que des questions et nous a laissés pour ainsi dire en suspens... » Ils reprochent aux Saint-Simoniens d'avoir été trop exclusifs. Le fouriérisme, pensent-ils, aurait pu leur apporter d'utiles matériaux. « M. H. Lagarmitte, avec lequel j'ai eu le plaisir de m'entretenir pendant son court séjour en cette ville, a été tout à fait d'accord avec moi sur ce point ; comme moi, il blâmait les Saint-Simoniens d'avoir repoussé Fourier au lieu de chercher à le comprendre et à s'en servir » (1). Rességuier estime, lui aussi, qu'il y a des lacunes dans le Saint-Simonisme, que notamment une des deux faces « la face individuelle » est encore à élaborer, et que « Fourier par ses habiles critiques, et par quelques vues justes et profondes » pouvait lui fournir « d'utiles matériaux » (2). Mais Fourier encourt le

(1) (Fanny Schmalzgang à Jules, Strasbourg, 20 mai 1832). Voir aussi Renaud.

(2) Je suis d'ailleurs disposé à reconnaître que le fouriérisme peut être considéré

même reproche que les Saint-Simoniens. Comme eux, il est « trop exclusif ». « Il croit qu'il a découvert seul toute la vérité et que dans l'application l'expérience même n'apportera à son plan aucune modification... il pourrait prendre même quelques idées aux Saint-Simoniens qui dans quelques cas rares me paraissent encore supérieurs à lui » (Renaud à Jules. Strasbourg 23 mai 1832). Le Moyne de Rochefort pense la même chose et le 22 juin 1832 il écrit aux rédacteurs du « Phalanstère » : « Je vous en avertis, je crois que vous avez aussi quelque chose à prendre chez eux (les Saint-Simoniens) ». Ainsi se prépare déjà une sorte de fusion des deux doctrines. Certains Saint-Simoniens pensaient que le fouriérisme, dans lequel ils voyaient uniquement un système industriel, conformément à l'orthodoxie, ne serait mis en valeur et appliqué que par le Saint-Simonisme dans lequel ils voyaient avant tout une religion. « J'ai sur lui (Fourier) et Saint-Simon, sur nous Saint-Simoniens une idée mère, j'attends pour la mettre au jour le résultat de la ferme de Condé. Car je ne puis appeler ce qui va être fondé un Phalanstère. Le véritable Phalanstère sera fondé au nom de Saint-Simon, il sera le phalanstère *saint-simonien*, comme il y eut autrefois le *monastère chrétien*.... C'est la foi nouvelle qui fera passer le fouriérisme de l'état *public* et *politique* à l'état *religieux* sans lequel on ne bâtit rien de solide... Un jour viendra où les disciples de Fourier étonnés du vide immense que le sentiment religieux laisse dans la conception de leur maître, reviendront à la foi nouvelle et lui prêteront un nouvel appui (1).... « La découverte de Fourier, absolument

comme la contre-partie du Saint-Simonisme ; en effet les Saint-Simoniens ayant été jusqu'à ce jour presque exclusivement absorbés par la face sociale ont beaucoup plus senti l'importance de l'autorité que celle de la liberté. Fourier, au contraire, ayant presque entièrement méconnu la valeur de ce bienfait pour donner une grande extension à l'autre, on peut dire avec quelque raison que sa doctrine est sous ce rapport la contre-partie de la nôtre (Rességuier, réponse à J. L., 4 août 1832).

(1) Confer. Lettre au « Père Cazeaux ».

autochtone, est un immense instrument, mais instrument qui ne sera mis en valeur *que par des hommes religieux* (1). »

C'est pour démontrer cette vérité qui lui paraissait indiscutable que le Saint-Simonien Cognat de Lyon, qui appréciait surtout le caractère positif et réaliste du fouriérisme demandait à entrer dans l'organisation phalanstérienne. Il écrivait à Transon (12 février 1833) : « Je suis Saint-Simonien, mais comme je crois me rappeler que les doctrines religieuses ne sont pas un obstacle pour entrer dans l'organisation phalanstérienne je viens vous prier de me dire si je ne pourrais pas compter parmi les colons associés, quoique je sois dans l'intention de conserver ma foi et mon costume, qui l'indique à tous les yeux... Je désire, tout en me conformant avec fidélité aux règlements divers, faire sentir à chaque instant qu'il manque chez vous un LIEN nécessaire pour harmoniser les différentes natures, et que la femme n'a pas encore toute l'émancipation qui lui est due selon DIEU. » J'ignore si Cognat fut reçu au Phalanstère, mais la Saint-Simonienne Julie Fanfernot alla dans la même intention s'installer à Condé-sur-Vesgres où elle demeura quelques mois. « J'ai été assez heureuse, écrivait-elle au Saint-Simonien Vinçard, pour convaincre tous ces messieurs que le dévouement, le sentiment religieux seuls enfantaient de grandes choses, et que n'étant point invoqués par eux, leur organisation n'était qu'un amas de machines sans mouvement et frappées d'impuissance. » Mais toutes ces illusions devaient bientôt s'envoler et elle quittait peu après le Phalanstère, qu'elle n'avait pas eu comme elle l'espérait la puissance de régénérer et de modifier, pleine de mépris pour ces hommes qui avaient prétendu « qu'avec le sentiment au lieu d'argent, le phalanstère serait une œuvre avortée ». Plusieurs Saint-

(1) Lettre de Bourgeois, saint-simonien, architecte à Lagny, à Eudes, fouriériste, architecte à Paris.

Simoniens, parmi lesquels, Desrochers-Latif ingénieur des mines à Rodez, eurent l'idée et proposèrent d'amalgamer les deux systèmes. « Charles Fourier, écrivait ce dernier à Transon (8 juillet 1832), est éminemment un homme d'exécution ; il entre fort avant dans les petits détails ; il semble être le ministre du « *pontife-roi* » Saint-Simon. On ne saurait les séparer. L'un a certainement des vues d'ensemble plus vastes, l'autre est plus riche sans doute en moyens d'exécution variés. Mais tous deux doivent marcher de pair : il faut marier leur système dans un même ouvrage qui se pourrait intituler le « *concilia-teur* ». Les Saint-Simoniens essentiellement religieux et qui soupirent après une prompte réalisation ne sauraient manquer à l'appel de Ch. Fourier. » Ceci n'est point d'ailleurs une opinion isolée. Presque tous, Saint-Simoniens comme Rességuier, Cazeaux ou Tourneux, ou fouriéristes comme Renaud et Le Moyne, voient dans le Saint-Simonisme et le fouriérisme des matériaux, des éléments épars, qu'il s'agit de réunir, d'arranger, d'amalgamer afin d'en composer un tout. Presque tous, ils attendent pour constituer la doctrine de l'avenir le puissant génie qui révélera le meilleur mode de combinaison et de réalisation de tous ces travaux préparatoires, qui réunira avec art ces fragments ne demandant qu'un habile arrangement pour former un seul tout, et qui les fondera dans un vaste corps de doctrine, en les rattachant au principe commun que tous ils proclament, et sur lequel l'accord est fait, l'association universelle des individus et des pensées, lequel est à leurs yeux le but social le plus élevé et le plus raisonnable qu'il soit possible à l'intelligence humaine de poursuivre sur la terre.

Beaucoup de Saint-Simoniens, sans embrasser le fouriérisme et sans y adhérer complètement, lui étaient pourtant très sympathiques et regardaient avec curiosité et parfois même dans un état d'esprit manifestement bienveillant les efforts de la nouvelle doctrine que quelques-uns même encourageaient. Ils pensaient, comme la

Saint-Simonienne, Marie Reine, laquelle devait d'ailleurs devenir fouriériste, qu'il était « du devoir de tout homme qui a entrepris cette grande tâche de procurer au peuple les moyens de sortir de l'état de misère et d'incertitude où il est, d'examiner tous les systèmes qui tendent au même but » et se déclaraient « disposés à encourager et à suivre toute entreprise qui leur paraîtrait de nature à les pousser vers le but généreux qu'ils se proposaient tous » (Rességuier). Pénétrés de ces idées, ils estiment que Fourier a droit « à un libre examen sérieux » (Marie Reine. Lettre au *Phalanstère*, 1^{re} année, p. 208). Ils lisent donc ses œuvres, les brochures et les ouvrages de ses disciples, s'abonnent même au *Phalanstère* comme Borel et Rességuier. Ils entretiennent avec leurs amis Transon et Lechevalier qui, les sentant déjà un peu détachés du saint-simonisme, font les plus grands efforts pour les en séparer tout à fait et les convertir au fouriérisme, une correspondance suivie dans laquelle ils exposent leur état d'âme, leur doute et leurs critiques. Jules Lechevalier et Transon discutent leurs objections, dissèquent les arguments ; leurs réponses, la lecture journalière des ouvrages de l'école sociétaire font qu'ils se rapprochent insensiblement des opinions fouriéristes. Certains d'entre eux allèrent même jusqu'au seuil de la doctrine, on peut les considérer comme des demi-fouriéristes. La correspondance de Borel, de Cazeaux et surtout celle de Rességuier, qu'on trouve aux archives fouriéristes, est à cet égard tout particulièrement intéressante. Les lettres de Rességuier notamment peuvent servir à déterminer ce que fut à l'égard du fouriérisme l'opinion de ces demi-dissidents du saint-simonisme, qui sont comme en marge du fouriérisme ; ils ne se sont éloignés ou plutôt écartés de la doctrine de Saint-Simon qu'à regret, ils en conservent les principes généraux et gardent la plus grande amitié pour ceux qui la leur ont révélée ; tout en ne comprenant plus Enfantin et les quarante qui l'ont suivi, ils « désirent encore avoir de leurs

nouvelles » ; ils correspondent avec les Saint-Simoniens de Ménilmontant, mais ils suivent en même temps l'expérience fouriériste avec toute la curiosité inquiète et la sollicitude anxieuse d'hommes qui y rattachent toutes leurs espérances d'une prompte et rapide amélioration de la nature humaine ; et ils cheminent à mi-voie entre ces deux doctrines.

C'est Rességuier (1) qui, « de tous les Saint-Simoniens qu'il connaît dans le Midi, accorde le plus de valeur à Fourier ». Il expose dans ses premières lettres son état d'esprit, ses doutes, les raisons pour lesquelles il étudie Fourier, et est disposé à encourager la tentative de réalisation phalanstérienne. Tout d'abord, il reconnaît (dans une lettre écrite quelques jours après la mort de Bazard) que la doctrine saint-simonienne ne le satisfait pas entièrement ; il expose ses lacunes et ses imperfections et les modifications qu'elle doit subir. « La doctrine saint-simonienne n'étant pas complète, toute tentative d'organisation devait échouer ; notre société a donc dû se dissoudre dès qu'on a voulu dépasser le but provisoire que nous aurions dû simplement nous proposer. Aujourd'hui, nous avons à nous expliquer, à préciser, à développer la plupart de nos idées, à en modifier quelques-unes, peut-être, à produire celles sans lesquelles tout essai de réalisation sera chimérique. Selon moi de nombreux travaux d'élaboration sont encore à faire, car je n'aperçois ni dans Fourier ni ailleurs tout ce qui nous manque avant de pouvoir réaliser. Bazard, Enfantin, les dissidents de toutes nuances, Fourier et d'autres peut-être fourniront d'utiles matériaux ; quand la tâche sera assez avancée viendra l'homme puissant qui saura unir tous les travaux divers, ébranler les masses et entrer avec elles dans la voie spacieuse de l'avenir. » Mais en se déclarant « pénétré de ces idées », il craint d'être

(1) Il avait été un des premiers abonnés du *Producteur* et s'était bientôt converti complètement au Saint-Simonisme à qui il avait amené tout un groupe de ses amis.

accusé d'éclectisme, et s'en défend en analysant son état d'esprit : « Vous êtes donc éclectique, me direz-vous. Je suis surtout un homme qui ne s'effraie pas des épithètes. Si par éclectique vous entendez désigner celui qui, dépourvu de toute conception générale, amalgame sans discernement pêle-mêle des fragments confus de divers systèmes opposés se heurtant et se contrariant, se détruisant l'un l'autre, je ne suis point éclectique. Mais si pour éviter cette épithète, il fallait comme Fourier anathémiser tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, refuser toute valeur aux travaux des savants, aux spéculations des philosophes, voir des plagiats partout où se trouve une idée qui se rapproche des nôtres et nier qu'en dehors de la sphère où je me trouve il puisse y avoir quelques vues justes et grandes, je déclare que je suis éclectique et que je tiens à honneur de mériter cette qualification. » Et il conclut : « J'ai un but fixé devant moi ; quant aux moyens de l'atteindre, je me trouve heureux de posséder une conception générale qui me permette d'apprécier les efforts qui se font dans cette direction, de recueillir et de classer toutes les vues nouvelles de quelque importance qui peuvent hâter l'accomplissement de mes vœux. »

C'est donc à un point de vue purement pratique, au point de vue positif de la réalisation que se place surtout Ressayier. Et à cet égard, ce qui l'intéresse avant tout dans le fouriérisme, ce qui l'intéresse uniquement dans le fouriérisme, pourrais-je dire, c'est l'entreprise industrielle « sur laquelle repose tout le bagage des fouriéristes et qui est l'objet principal de leurs travaux actuels » et sur laquelle roulent ses discussions avec Lechevalier. Aussi désire-t-il qu'on en fasse une fois pour toutes l'expérience (1) dont il attend les résultats avec une impatience non dissimulée.

Il est d'ailleurs loin d'envisager cette expérience comme aussi décisive et triomphale que la prévoient les

(1) Je désire autant que vous qu'elle puisse avoir lieu ne fût-ce que pour mettre fin à une bonne partie de nos discussions.

fouriéristes (1). Il craint, il redoute sinon un insuccès complet, et l'avortement de la tentative, du moins des résultats médiocres, dont il donne les raisons. Sans doute il reconnaît que « les fouriéristes pourront obtenir une grande économie dans la consommation, et quelque léger accroissement de la production double l'avantage qui doit résulter de tout mode d'association », « mais ces résultats seront compensés par de graves inconvénients provenant de l'agglomération confuse et désordonnée qui est la conséquence inévitable du système de Fourier ». Et il prévoit l'essai malheureux de Condé-sur-Vesgres. « Votre phalange, si elle s'organise et se soutient quelque temps, vivra languissante et stationnaire sans trouver des imitateurs. » Voilà le résultat qu'il redoute bien plus qu'il ne l'espère, « ce n'est pas, écrit-il, un désir que j'exprime. Je voudrais au contraire que toutes vos espérances fussent dépassées, que l'âge d'or naquit pour votre *Phalanstère*, et ce que je souhaite par-dessus tout c'est l'amélioration des classes nombreuses dont je puis mieux qu'un autre apprécier la misère et l'abrutissement ». Il termine cette première lettre en disant que « s'il ne se joint pas aux fouriéristes, c'est qu'il ne croit ni à leur théorie ni à leur art ». Et il résume son état d'esprit : « Vous savez à présent où j'en suis : sans foi dans votre œuvre en tant qu'œuvre générale et définitive, mais plein d'entrain pour elle et d'affection pour vous » (lettre sans date). La correspondance ne s'arrêta pas là ; Rességuier « étudiait sans cesse Fourier ». J. Lechevalier tentait de le convertir, et lui reprochait ses préjugés saint-simoniens. A quoi Rességuier lui répondait, non sans impatience : « Vous me parlez de mes préjugés saint-simoniens qui sont un obstacle, dites-vous, à l'appréciation complète de vos idées, et vous ne dites rien de vos préjugés fouriéristes qui vous entretiennent dans les

(1) Vous comprendrez sans peine que je suis loin de l'envisager sous le même aspect que vous.

inexcusables illusions qui vous absorbent. Sentons une fois pour toutes que ce langage n'aboutit à rien. Vous et moi cherchons la vérité. Où est-elle ? Avec Fourier, avec Saint-Simon, ou ailleurs, voilà toute la question. » Néanmoins, le ton de Ressayguier devient plus bienveillant au fur et à mesure qu'il avance dans l'étude de Fourier. Sans doute ses idées n'ont pas changé sur le fond, et il croit toujours à la stérilité et à l'impuissance de la doctrine fouriériste en tant que conception sociale complète et définitive. Mais il avoue que le *Phalanstère*, dont il demande un abonnement de six mois (lettre du 26 juin 1832) lui « plaît », « qu'il développe avec habileté les avantages matériels de l'association (1), qu'une partie de ce que les Saint-Simoniens apprenaient au monde depuis deux ans s'y trouve exposé avec plus de précision et d'étendue ». « Aujourd'hui qu'il connaît un peu mieux Fourier » (lettre du 26 juin 1832), il reconnaît que c'est un homme de mérite qui apportera « d'utiles matériaux à la grande œuvre qui se prépare » et que « Bazard et

(1) « Quant aux détails purement économiques de l'association domestique et agricole nous reconnaissons volontiers qu'ils partent d'un esprit ingénieux et délié en déclarant toutefois que nous ne prenons pas l'ampleur pour de la grandeur, ni la richesse d'imagination pour de la richesse de pensée. L'idée de l'industrie attrayante par séances variées et de courte durée nous paraît neuve et d'une portée fort étendue si elle conduit effectivement à d'heureux résultats dans la pratique. L'idée de liberté peut assurément se concilier avec l'idée de travail si la peine de la production est équilibrée ou dépassée par le plaisir de la consommation qu'elle procure ; mais organiser la production de manière à en changer la peine en plaisir serait certainement ouvrir à l'industrie une carrière toute nouvelle d'activité et de jouissance, nous approuvons donc comme une des entreprises industrielles les plus importantes de notre époque, l'essai que M. Fourier veut faire du procédé dont il est l'inventeur, persuadés que la nature d'esprit de ce philosophe le met à même plus que tout autre de construire et de diriger un établissement de ce genre, et persuadés en outre que toute tentative ayant pour but de faire travailler les prolétaires sous la loi de l'association au lieu de les faire travailler uniquement sous la loi de la propriété ne peut être que fort avantageuse pour le succès et la propagation des théories de l'économie politique nouvelle. Nous acceptons et nous encourageons l'expérience du phalanstère, convaincus que tout perfectionnement dans la construction des villages et la disposition des travaux agricoles se trouve placé sur la voie du progrès social. »

Enfantin ont eu le tort de ne pas lui accorder assez de valeur ». Sans doute il juge toujours aussi sévèrement la théorie sociale de Fourier qui « lui paraît après long et mûr examen aussi creuse qu'il soit possible de l'imaginer » et il s'étonne de l'enthousiasme excessif que J. Lechevalier semble manifester à son endroit. « Votre aveuglement m'étonne. Le temps, ce grand correcteur, vous désillusionnera lorsque vous aurez fait tout ce qu'il y a à faire encore pour répandre la partie saine des travaux de Fourier. » Il reconnaît d'ailleurs qu'il y a dans ces travaux certaines vues du plus haut intérêt. Mais il n'a pas changé d'avis sur les mérites de l'entreprise industrielle fouriériste. « Quant à votre entreprise industrielle, sur laquelle vous faites reposer votre bagage, je ne serais point étonné, si vous parveniez à l'organiser, qu'elle donnât quelques résultats matériels satisfaisants, car le principe d'association pour la production et la consommation sur lequel elle repose, étant évidemment juste et fécond, il doit se produire quelques avantages. Mais le gâchis qui doit nécessairement naître dévoilera bientôt la stérilité et l'impuissance de votre théorie en tant que conception sociale complète (1). »

Son admiration grandit à mesure qu'il entre plus avant dans l'étude de Fourier et qu'il compète ses études sur le fouriérisme par la lecture des œuvres de ce dernier et notamment du *Nouveau Monde Industriel*, des diverses brochures des fouriéristes et de la *Réforme industrielle*, qu'il suit très exactement et qui lui apprennent tout ce que les fouriéristes enseignent. « Fourier, écrit-il, est un homme prodigieux qui a, plus nettement que nous ne l'avons fait, posé la question industrielle ; il aura une grande part à la grande œuvre qui se prépare, mais il n'a pas puissance d'engendrer la société future. Il apportera seulement d'utiles matériaux. »

(1) Rességuier à Jules, 26 juin 1832

Mais si ses sentiments sont devenus plus sympathiques et plus enthousiastes, ses idées n'ont pas suivi la même progression. « ... Vos travaux faits consciencieusement et avec soin n'ont presque rien changé à ma manière d'apprécier votre doctrine. » Il est tout aussi persuadé qu'auparavant que l'issue de la tentative d'expérience phalans-térienne sera malheureuse, mais il la désire néanmoins et l'appelle de toutes ses forces car « l'essai que vous allez tenter, écrit-il, fera faire un pas de plus ; il fournira d'utiles données positives ou négatives. » Sans partager la croyance de Transon et de Lechevalier sur la valeur intrinsèque du système sociétaire et sur la facilité de sa réalisation, il reconnaît qu'il contient des choses excellentes et il désire qu'on en fasse l'essai et que l'expérience pratique tire de la théorie et révèle tout ce que celle-ci peut avoir d'heureux, de bienfaisant et tout ce qui peut servir à améliorer le sort des malheureux. « Membre du parti nouveau, relié à jamais à la bannière de l'association, je suis disposé à favoriser toute entreprise qui aura pour objet direct ou indirect de nous tirer de l'état de morcellement et d'individualité où nous croupons. Je n'aperçois encore nulle part dans ce parti nouveau le flambeau qui, suivant Béranger, doit guider le monde ; mais convaincu que de toutes les lumières éparses qui brillent plus ou moins aujourd'hui doit sortir prochainement le météore régénérateur, je suis disposé, en attendant qu'il paraisse, à favoriser de tous mes moyens les tentatives partielles ou complètes ou préparatoires qui auront pour objet de hâter son avènement » (à Jules Sorréze, 15 février 1833). Aussi voudrait-il apporter au fouriérisme à défaut de sa conversion, du moins son concours moral et surtout pécuniaire, et regrette-t-il très sincèrement de ne pas pouvoir le faire (1). Tel est l'état d'esprit de Rességuier.

(1) « Je regrette d'être complètement épuisé par les sacrifices antérieurement faits. Si j'avais disposé de quelques fonds, je les aurais envoyés non pour faire un bon placement mais une bonne œuvre. »

Mais, c'est avec des nuances l'état d'esprit de bien d'autres qui cheminent à mi-voie entre le Saint-Simonisme et le fouriérisme. C'est l'état d'esprit de Borel, qui écrit à Transon en termes presque identiques à ceux de son ami Rességuier : « ... Je vous prie de nous abonner au *Phalanstère* Rességuier et moi... Fourier, malgré ses défauts, me paraît un homme prodigieux. Sa cosmogonie, si elle ne dénote pas autre chose, dénote une imagination sans égale, et une originalité qui a bien sa valeur. Je lis avec plaisir les articles qu'il met dans *Le Phalanstère*. Comme critique de l'ordre actuel je le trouve parfait. Il est souvent injuste et surtout envers nous, mais sa critique de la civilisation me paraît très bonne... Où en est votre entreprise du Phalanstère, que je voudrais bien voir se réaliser quoiqu'à dire vrai je ne pense pas que vous réussissiez aussi bien que vous l'espérez... J'ai vu Rességuier qui s'occupe de votre système. Nous avons beaucoup parlé de vous et de Jules et nous sommes enchantés que vous nous ayiez fait connaître un homme de la trempe de Fourier (1) (Borel à Transon, 26 octobre 1832). C'est celui de la saint-simonienne Marie-Reine qui écrit dans *La Femme nouvelle* pour recommander la lecture des œuvres de Fourier. « Je ne crois pas pourtant que ce système soit tout ce qu'il faut à l'humanité, car en cela je ne partage pas les idées de M. Fourier ni de ceux qui les enseignent.... Je suis Saint-Simonienne. Mais c'est précisément pour cela, ajoute-t-elle, que je voudrais attirer l'attention sur un système dont on s'est occupé si peu jusqu'à présent » (2) (Cité par *Le Phalanstère*, p. 208). Et

(1) Dans une lettre non datée mais écrite quelques jours après la mort de Bazard (29 juillet 1832), Rességuier écrivait : « Je dois vous dire que de tous les Saint-Simoniens que je connais dans le Midi, je suis celui qui accorde le plus de valeur à Fourier. Il faut en excepter pourtant l'ingénieur Borel qui me paraissait incliner vers vous la dernière fois que je le vis. J'ignore ce qu'il est devenu depuis. Mais je sais qu'il a une grande propension à aller là où est Transon. »

(2) Cfr. Silberling. Lettre à Jules Lechevalier du 13 décembre 1832 : « Je vous dirai que la formation du Phalanstère me fera grand plaisir : il a beaucoup d'analogie avec le plan d'association que je me suis fait sur les bases émi-

c'est aussi celui de la *Revue Encyclopédique* qui, bien qu'estimant que les doctrines cosmogoniques de Fourier sont complètement étrangères à l'esprit scientifique actuel, qu'elles ne sont pas basées sur l'observation des faits, mais déduites d'un principe général arbitrairement posé, que sa méthode le conduit à des aberrations singulières, que ses doctrines historiques ne sont pas plus sérieuses que ses doctrines cosmogoniques, se déclare pourtant toute prête à encourager l'essai d'association que veut tenter la société constituée par Fourier. « Nous voyons bien plutôt, écrit la *Revue Encyclopédique*, dans l'intention des actionnaires, l'application de l'attraction industrielle que l'application de la théorie universelle ou même passionnelle. Nous sommes convaincus que le phalanstère, par la nécessité de sa conservation, serait incessamment obligé de dévier sa ligne théorique pour finir par se rapprocher plus ou moins des sociétés coopératives d'Angleterre (1). »

Mais les phalanstériens n'eurent pas seulement ces encouragements et ces approbations. Ce que ses ressources ne permettaient pas à Ressenat de faire en faveur de la doctrine fouriériste, d'autres Saint-Simoniens le firent, qui n'étaient pas plus convaincus que Ressenat de la vérité du fouriérisme — et qui même ne s'étaient pas comme lui séparés du Saint-Simonisme, et étaient restés des enfantiniens convaincus et même pratiquants. « Le Père Cazeaux, tout absolutiste qu'il est en enfantinisme, écrivait Lanet à Fourier, est fort séduit par la lecture de vos idées. » Pour lui, il ne voit qu'une chose, c'est que le but des doctrines de Fourier est identique à celui des Saint-Simoniens, qu'il

ses par vous de concert avec les autres disciples de Saint-Simon et que j'entendais pour la première fois de votre bouche lors de votre mission à Strasbourg. Je suis encore Saint-Simonien. Le système de M. Fourier ne me paraît pas encore supérieur à la religion. Il est vrai que je n'en connais que la partie industrielle. »

(1) *Revue Encyclopédique*, 1831, p. 60.

est « tout à fait Saint-Simonien » [il le répète dans toutes ses lettres] (1).

Dans une lettre du 23 juillet 1832, adressée au Père Rigaud, il essayait de calmer l'inquiétude que les Saint-Simoniens de Paris éprouvaient au sujet de son orthodoxie. « La doctrine de Saint-Simon est complètement incarnée en moi, et il n'y a plus moyen de m'en dépouiller. Il est bien vrai que j'ai pris trois actions de propagation du Phalanstère, mais c'est précisément dans un but tout saint-simonien, puisque l'association que ce journal provoque est une des faces saint-simoniennes. Dites à Hortense de vous dire ce que j'écrivais à Jules en lui demandant ces trois actions (2) ; qu'elle vous communique aussi ce que

(1) « Jules est venu prêcher ici [à Bordeaux] les doctrines de Fourier, dont le but est identique avec le nôtre. Mais il n'a pas fait de prosélytes. Lorsqu'il est parti pour Paris je lui ai prêté et j'ai grande foi à cette prédiction qu'avant six mois, lui et tous les dissidents demanderaient à rentrer au giron » (Cazeaux père à Hoart, 17 octobre 1833).

(2) Voici la lettre de Cazeaux à Jules à laquelle il est fait allusion. « Quoi-que vous soyez séparé de la bannière sous laquelle vous m'avez rangé vous-même, mon cher Jules, je ne vous en aime pas moins que par le passé et si j'ose dire je vous en estime davantage puisque vous avez su sacrifier aux inspirations de votre conscience (selon moi pourtant mal éclairée) des amis parmi lesquels vous brilliez au premier rang. Votre science plus étendue que votre sentiment avec lequel l'équilibre a été rompu par l'effet de votre individualité plus ou moins liée à telles ou telles individualités du monde extérieur vous a seule arraché à l'apostolat saint-simonien. La séparation de Bazard, d'Olinde Rodrigues, de Transon, d'Euryale et de tous mes autres enfants n'a pas d'autre motif à mes yeux, de sorte qu'au lieu de m'en alarmer je me plais au contraire à la considérer comme un événement providentiel propre à hâter la réalisation du but qui a été indiqué par Saint-Simon et que nul de nous n'a pas un instant perdu de vue. La conception de Dieu, esprit et matière tout à la fois et seule individualité infinie dans laquelle toutes les individualités se confondent et se perfectionnent incessamment, l'unité de la famille humaine méconnue et brisée dans le passé, révélée dans le présent et inévitablement assurée dans l'avenir ; l'extinction de tous les privilèges de la naissance sans exception, le classement selon la vocation, la capacité et le sentiment, la récompense selon les œuvres et l'amélioration successive sous le rapport moral intellectuel et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre sont des vérités et des espérances que tous les dissidents et vous surtout, mon cher ami, vous partagez avec moi et tous les orthodoxes ; plus que moi et avec non moins de puissance que les autres, il vous est malheureusement donné de faire comprendre les unes et de préparer la réalisation des autres. Voilà pourquoi je suis enchanté de voir

je lui ai écrit à elle-même concernant Fourier et vous verrez, j'en suis sûr, que nous sympathisons toujours fort bien, car nous sommes l'un et l'autre également religieux, et l'un et l'autre également convaincus que le Père Suprême et les apôtres sont pleins de la foi la plus digne et la plus consciencieuse. Cette foi finira par embraser; soyez-en sûr, et tous les premiers dissidens que la science a égarés et tous les gentils plus ou moins liés par leurs préjugés, leur personnalité, leur égoïsme et même leur vertu au monde ancien qui s'écroule. Fourier lui-même et ses disciples nous viendront car le sentiment seul, la religion a puissance d'exciter et d'harmoniser l'intelligence et la force ou en d'autres termes la science et l'industrie; il m'est démontré qu'avec tout son fatras, Fourier ne pourra jamais associer puisque ce n'est qu'un mécanisme inintelligible à tous autres qu'à lui. Mais, comme ce *fatras* s'appuie admirablement bien sur les *incongruités* de l'ordre social ou plutôt du *désordre social* actuel il met à jour de la manière la plus pittoresque et la plus originale les fausses bases de l'ancienne morale faite au préjudice de tous pour le bonheur partiel de quelques-uns. La lecture de ses ouvrages me rend chaque jour plus Saint-Simonien, et je ne conçois pas comment lui-même et surtout Jules et Transon ne s'aperçoivent pas que la solution de leur problème est seulement facile au moyen de la Religion née de la Révélation de Saint-Simon, car je le répète, il n'y a que le sentiment qui puisse entraîner les hommes (1). »

par le prospectus du journal *Le Phalanstère* que vous et Transon êtes les principaux rédacteurs de ce journal destiné à faire valoir la théorie sociale de M. Ch. Fourier et à provoquer la fondation d'une phalange agricole et manufacturière. Comme ce but est tout à fait saint-simonien, je me hâte de vous annoncer que je veux m'intéresser à la société de propagation et je viens vous prier en conséquence de me faire inscrire pour trois actions de 100 francs.... indépendamment de ces trois actions, je désire être abonné au journal..... »

(1) Cazeaux écrit au Père Enfantin le 29 mars 1834 : « Les ouvrages ciniques (*sic*) et bizarres de Fourier sont pleins d'un nombre infini de pierres pré-

Ainsi sans partager la foi de Transon et de J. Lechevalier dans l'œuvre de Fourier, trouvant même parfois certaines parties de son système dépourvues de sens commun, les Saint-Simoniens reconnaissent pourtant qu'elle n'est pas dépourvue de mérites. Sans doute ils ne sont pas entièrement convaincus de la justesse de ses vues, ils ne sont pas persuadés de la vérité de son corps de doctrine, mais ils pensent que la vérification de ses propositions est de la plus haute importance ; ils regardent les principes généraux de Fourier comme capables d'exercer une heureuse influence et non seulement ils ne refusent pas de collaborer avec les fouriéristes, mais encore ils contribuent au développement de l'œuvre, ils s'associent même pécuniairement à la propagation de la théorie, ils « aident dubitativement », et en faisant leurs réserves relativement aux points de la doctrine sur lesquels ils ne sont pas suffisamment édifiés ou qui leur apparaissent comme erronés ; et ceux qui ne vont pas aussi loin portent tout au moins intérêt aux travaux des fouriéristes, comme Stuart Mill qui écrivait à d'Eichthal en 1831 (1^{er} mars) : « Bien que je ne sois pas Saint-Simonien, ni probablement sur le point de le devenir, je tiens bureau de Saint-Simonisme chez moi », et le 30 novembre 1831 : « Bien que je sois loin d'être entièrement d'accord avec vous, je me suis habitué à considérer l'œuvre de Saint-Simon comme l'œuvre de régénération sociale sans contredit la plus importante qui se poursuive aujourd'hui. » Certains Saint-Simoniens firent plus et ne se contentèrent pas de ces manifestations, si j'ose dire, platoniques. J'ai dit déjà que Julie Fanfernot vécut quelques mois au Phalanstère. D'autres Saint-Simoniens y furent avec elle. Certains même y restèrent (1).

cieuses qui dans leurs formes brutes servent merveilleusement à faire ressortir l'éclat et à confirmer la solidité et la pureté des diamants que les publications saint-simoniennes présentent à foison. Aussi tous les fouriéristes disent-ils qu'ils adoptent les vues des Saint-Simoniens, sauf leur ridicule et inutile religion... »

(1) Vinçard, qui faisait partie du voyage, nous a raconté, et l'anecdote vaut d'être citée, le départ pour Condé-sur-Vesgre de Julie Fanfernot accompagnée

D'autres enfin, comme Guérout, qui s'attachent surtout au respect de la personnalité humaine et de la liberté, — tout en trouvant son système social ridicule, professent pour Fourier la plus grande admiration parce qu'ils sont séduits par « cette merveille de la liberté au nom de laquelle tout est permis ». Guérout qui s'était séparé des Saint-Simoniens à la scission et était journaliste au *Temps*, écrivait à Lambert : « Pour ne pas toujours respirer l'air de cette caverne (le journal *Le Temps*) j'ai été voir Carnot qui me prendra de mes articles dans sa revue. Il y a chez lui une odeur d'honnête homme qui m'a fait du bien. Ce brave Jules aussi je l'ai vu en compagnie de Considérant qui a entrepris de me convertir à Fourier (*sic*). C'est un brave et digne jeune homme. Nous avons causé ensemble cinq heures en deux fois. Son *système* social comme système n'a pas le sens commun, mais en réalité il y a chez ce diable de Fourier de belles idées : ce qui me plaît surtout c'est cette exal-

de cinq ou six Saint-Simoniens « curieux ou amateurs » et son arrivée : « Je me rappelle encore la profonde déception que nous éprouvâmes à l'aspect morne et glacial du lieu et des gens qui l'habitaient ; le terrain nouvellement défriché était nu et noir, comme si l'incendie y eût passé. Pendant le repas, auquel nous assistâmes, un silence profond régnait chez tous ; point de causeries, point de rire, point d'abandons entre tous ces travailleurs réunis. A la fin du dîner, Julie m'engagea à chanter quelques couplets de nos chants habituels : je ne me fis pas prier ; j'étais agacé de cette réserve austère et j'avais le désir de provoquer des épanchements réciproques, ce qui ne fut pas difficile. Je chantai le *Bon Ange* et tout le monde sortit de sa léthargie : on causa, on me fit répéter ma chanson, et on m'applaudit à outrance. J'avais remarqué que pendant le cours de ma chanson, M. Baudet Dulary, propriétaire et directeur de la colonie, était resté les deux coudes appuyés sur le table, la tête dans ses mains et réfléchissant profondément ; lorsque j'eus terminé il se leva et dit avec émotion : Voilà ce qui nous manque ici, c'est l'entrain, l'expansion. — Eh quoi, lui dis-je, vous n'avez donc pas d'hommes et d'heures de plaisir, de musiciens pour faire danser le dimanche, quelques joyeux refrains pour donner du cœur au travail ? Mais alors, vous lutterez vainement contre le vieux monde qui dispense tant de jouissances aux oisifs qu'ils en sont rassasiés et qu'il n'en donne pas aux travailleurs ! Laborieux pionnier de l'association, vous mourrez à la peine ! » « ... C'est ce qui arriva plus tard après bien des essais et de longues tribulations. » Voir *Mémoires d'un vieux chansonnier saint-simonien*. Vingard aîné, p. 158-160.

tation, cette apothéose audacieuse de la liberté humaine ; en ma qualité de *libéral* cela me touche beaucoup, j'aime beaucoup comme poésie le vagabondage d'une personnalité sans limites, qui prend son caprice pour loi, qui vexe les étoiles et leur fait faire la cabriole dans le ciel dans des rêves d'astronomie fantastique. Pour cela, mon cher ami, c'est superbe.... Plaisanterie à part, il a cet homme un sentiment de la liberté que je voudrais vous voir méditer. C'est le seul moyen de rendre votre atmosphère respirable aux hommes de votre trempe pour lesquels je professe, tu le sais, une estime toute particulière. Or, je crains toujours que vous ne tourniez au catholicisme » (1832, sans autre date).

Ainsi donc, beaucoup de Saint-Simoniens furent impressionnés d'ailleurs plus ou moins vivement par les idées de Fourier, et c'est surtout parmi eux que se recrutèrent les premiers adhérents au fouriérisme. Peut-être leurs conversions furent-elles un peu trop brusques ; leur croyance était trop récente pour être profonde ; beaucoup faisaient des réserves, plus ou moins importantes sur des théories particulières ou même sur l'ensemble de la doctrine ; ils y ajoutaient des principes saint-simoniens (1) ; ils en supprimaient d'essentiels qu'ils gênaient et montraient en un mot la plus grande liberté de critique. Ils déclaraient en se convertissant qu'ils étaient « bien loin de répudier la responsabilité des premières paroles qu'ils avaient portées » et que Fourier ne « s'arrogeait point la *mainmorte* de leurs pensées et de leurs sentiments ». Ils ne l'auraient d'ailleurs pas souffert. Aussi, dès les débuts, l'accord est-il loin d'être absolu. Le fouriérisme perdit tout de suite sa précision et sa netteté en se mêlant d'éléments saint-simoniens, malgré toutes les précautions que V. Considérant avait prises pour conserver une ligne de démarcation

(1) « J'aime toujours à penser qu'un jour tous les privilèges de naissance doivent disparaître. »

très nette entre les deux doctrines (1) ; ajoutons que les nouveaux convertis embrassaient avec tant de hâte les idées de Fourier que pour la plupart ils les étreignaient fort mal ; c'est ce qui explique, que beaucoup d'entre eux ne firent que passer dans l'école fouriériste qu'ils abandonnèrent après l'essai malheureux de Condé-sur-Vesgres.

(1) Considérant insistait pour qu'on ne fit aucune concession aux anciens Saint-Simoniens. « ...Toutefois je crois qu'il ne faut faire avec les transfuges simoniens (*sic*) aucune concession et conserver une ligne de démarcation entre le Simonisme et la science du mouvement aussi distincte dans les apparences qu'elle l'est dans la réalité. Il faut bien se garder de nous laisser englober dans leur ridicule. » Metz, 5 janvier 1832. Considérant.

CHAPITRE XI

La riposte des enfantiniens.

La scission de Jules Lechevalier et de Transon, leur adhésion complète à la doctrine de Fourier, les conférences qu'ils entreprirent pour sa propagation et surtout les conversions nombreuses qui en résultèrent, émurent les Saint-Simoniens. Certains d'entre eux, au début, ne voyaient pas d'un trop mauvais œil les sympathies fouriéristes et estimaient que les « petits mouvements fouriéristes » n'offraient pas grand danger ; mais encore fallait-il qu'ils fussent arrêtés à temps (1). On avait fait des efforts pour essayer de rattraper Transon, incertain comme toujours (2). Et l'on essayait aussi de retenir ceux que l'on voyait hésitants, à moitié détachés de la doctrine et qu'on sentait capables de sympathies fouriéristes. Le Père Enfantin, répondant le 30 avril 1832 à une lettre que Capella avait écrite à Bouffard, et qui « avait

(1) D'Eichthal à Talabot. Paris 24 mars 1832.... J'ai vu Anaïs (c'est Anaïs Cazeaux) hier ; elle avait assez bonne mine, elle continue de se promener tous les jours. Il me semble qu'Euryale [son frère] exerce quelque ascendant sur son esprit de manière à l'attirer un peu au fouriérisme et qu'Hortense même n'échappe pas entièrement à cette influence. Les sœurs de Michelle trouvent aussi. Anaïs m'a dit entre autres choses qu'il y avait certainement des lacunes dans la doctrine. Cela est vrai dans plus d'un sens mais il faut bien en prendre son parti. Ce petit mouvement fouriériste ne saurait avoir d'inconvénient pourvu qu'il soit arrêté à temps...

(2) « Une aimable lettre de Transon vient de m'arriver. Retrempez son courage de toutes vos forces ; ce qui lui arrive m'est arrivé à son âge. Les forces ne s'acquièrent que graduellement ;... qu'il tienne bon envers les enfantinistes. » 24 février 1832. Muiron à Cl. Vigoureux.

affligé la famille » lui écrivait : « Tu es préoccupé d'un besoin de réalisation industrielle soit par le souvenir de nos séances d'ouvriers de la salle Taitbout et de ce qui s'y rattachait, soit par l'influence des idées de Fourier et de la correspondance de Jules. Tu as même tant soit peu pris la langue de ceux-ci : *l'harmonie, l'accord, le concert social, la variété des fonctions*. Avant d'examiner ta lettre en détail, je suis bien aise de te demander si tu connais dans le monde une fonction plus variée que celle de nos apôtres et surtout que la mienne. Je te demanderai encore avec quels *instruments de travail* tu voudrais que nous fissions une œuvre industrielle. Je désirerais aussi, si tu connais de meilleurs moyens que les nôtres pour se procurer des instruments de travail, que tu nous les indiquasses, car c'est ce qui manque totalement à Fourier, à Jules, aussi bien qu'à Coessin.. Prends garde en te creusant la tête d'accoucher d'un Phalanstère... Tu veux que nous complétions notre marche en donnant au *principe industriel* le rang qu'il mérite, en l'entourant du *prestige des arts*. Ce prestige coûte cher, et je te le répète : les millions n'abondent pas ; leurs possesseurs sont difficiles à convertir ; tu en sais quelque chose car je ne sache pas que tu aies encore converti un seul propriétaire. Fourier et Jules n'en convertissent pas beaucoup non plus » (30 avril 1832). Et quelques jours plus tard, comme Capella tendait de plus en plus vers le fouriérisme : « Pauvre garçon, tu souffres, j'en suis sûr et dans quelques instants de rêve solitaire tu fais des plans d'organisation industrielle, tu descends jusqu'au plus petit détail des jardins et de la cuisine, tu vois les peuples transformés en un clin d'œil du monde *civilisé* au monde *sociétaire* ; tu ne songes pas à ce qu'il faut qu'on dise à Rome et à Constantinople et à Tombouctou et à New-York pour que les écosseurs de pois puissent former un *groupe harmonique*... Songe que tu me quittes parce que tu ne me vois plus marcher et que tu attends quelqu'un qui marchera. Or, je te demande qui te pré-

sente plus que nous des chances de course glorieuse. Je ne pense pas que tu en soies à croire que Transon et même Jules aient meilleures jambes que moi. Ce serait trop fort ! Si tu crois les avoir meilleures, à la bonne heure ! qûe si tu penses à Fourier, rappelle-toi que Jules qui certes s'y est jeté à corps perdu, ne se déclare pas même le disciple de cet homme de génie ; tires-en la conclusion pour l'homme et la doctrine » (6 mai 1832).

Dès le mois de janvier 1832 d'ailleurs, certains Saint-Simoniens se montrèrent bons joueurs. Ils firent contre mauvaise fortune bon cœur et annoncèrent dans le *Globe* les leçons de J. Lechevalier, à qui nous avons vu qu'Enfantin avait offert une salle pour y exposer la doctrine de Fourier tout comme Owen l'avait fait au mois de septembre précédent en mettant à la disposition de la mission saint-simonienne le local de son institution. Espéraient-ils comme M. Chevalier que celui-ci ferait pour les Saint-Simoniens « l'effet d'un repoussoir » [lettre à Brisbane, 24 mai 1832] (1). Au fond, je pense que le Père Enfantin et les Saint-Simoniens ne s'attendaient pas au succès de la doctrine ; aussi commencèrent-ils à s'inquiéter quand ils virent les premiers effets des conférences de Lechevalier, l'intérêt qu'elles éveillèrent chez les Saint-Simoniens et les conversions nombreuses à la doctrine qu'il prêchait qui en résultèrent (2).

(1) Cette lettre est curieuse : il faut au moins citer le début : Michel Chevalier à Brisbane, citoyen des Etats-Unis à Berlin. 24 mai 1832. « ... Il n'est pas hors de propos que la société cuve un peu dans le mystère la pâture dont nous l'avons gorgée : la révélation morale lui est restée dans le gosier mais elle passera... L'indissolubilité du mariage constitue les deux époux en un déplorable état d'atonie et d'indifférence... Heureusement Fourier est venu juste exprès pour faire paraître très modestes les prétentions de la morale nouvelle. Fourier n'a compris qu'un des faits de la morale la mobilité et il l'exalte exclusivement. De là les relations éminemment licencieuses des hommes et des femmes. Fourier fera pour nous l'effet d'un repoussoir. »

(2) « Fourier n'est pas sans prendre aujourd'hui quelque importance, autant qu'en peut acquérir son bizarre système bâti en l'air. » Lettre de M. Chevalier à Brisbane 24 mai 1832.

Des efforts avaient d'ailleurs déjà été faits, dès le début, par les Saint-Simoniens pour prévenir l'offensive des nouveaux fouriéristes (1). C'est ainsi que le 23 janvier 1832, Félix Tourneux, le chef de l'église de Metz, écrivait au Père suprême : « Nous recevons de Jules une lettre par laquelle il nous annonce son intention de prêcher le système de Fourier. Il nous déclare que ce savant lui paraît plus grand que Saint-Simon et ses enfants et que sa part dans l'histoire de l'humanité sera probablement beaucoup plus belle que la nôtre... Comme ses travaux sur ce sujet devront nécessairement embrasser comme œuvre principale la comparaison de notre religion avec le système de Fourier, il m'a paru bon de le prévenir dans cette voie en nous pressant plus que lui ; c'est pourquoi je vais m'occuper immédiatement de cette

(1) A la cérémonie du 1^{er} janvier 1832, O. Rodrigues avait cité Fourier pour le comparer à Saint-Simon. « Saint-Simon avait appelé à la fois les savants, les artistes, les industriels, et ainsi que Fourier et Coessin courbé un moment sous le joug des sciences physiques et mathématiques il n'avait placé et compris le sentiment qu'en deuxième ligne. Dans le *Nouveau Christianisme*, il place en tête du clergé saint-simonien des hommes qui éprouvent et font éprouver des émotions morales. Aussi a-t-il fondé une société et une religion ce que n'ont pu faire ni Coessin, ni Fourier (*Globe* 1832, 3 janvier, page 3). Le même jour dans sa prédication sur les femmes la dernière qu'il ait faite chez les Saint-Simoniens, Transon parlait également de Fourier « ... C'est l'occasion de vous faire connaître un homme dont le nom est encore assez obscur dans le monde qui nous entoure, et que même la plupart d'entre nous ont ignoré jusqu'ici et méconnu. Je veux parler de Ch. Fourier (*sic*). Dans un ouvrage publié en 1808 et qui a pour titre *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales* M. Ch. Fourier a fait la critique la plus vigoureuse de la condition des femmes dans les sociétés civilisées. De plus il annonce dans cet ouvrage une ère sociale nouvelle dans laquelle la femme sera l'égale de l'homme. En 1822 M. Ch. Fourier développa ses idées dans un autre ouvrage, et M. Just Mui-ron les reproduisit dans une forme plus simple et beaucoup plus facile à saisir. L'ouvrage de M. Just Mui-ron (sur les vices des procédés industriels publié en 1824 et du vivant de Saint-Simon) offre un plan d'association dans lequel toute fonction principale est remplie par un couple *homme et femme*. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner et d'apprécier les idées de M. Fourier. J'aurai l'occasion d'y revenir dans une autre circonstance. Je me contenterai de vous lire un passage de son livre qui pourra vous mettre à même de juger la force de ses pensées et de ses expressions... » (*Globe*, lundi 2 janvier 1832) « Transon eut à cet égard quelques difficultés avec ses chefs » (*Lechevalier*, 16 janvier 1832).

comparaison... D'ici à 15 jours au plus, mon travail peut être fait et imprimé, il sera court...; soyez sûr que si j'avais le moindre doute sur quelques points, je vous soumettrais le tout avant de l'émettre. Mais je crois aujourd'hui savoir assez la doctrine de Fourier pour faire voir quels sont les points de contact et les différences toutes à notre avantage entre les deux systèmes » (Lettre du 23 janvier 1832. Tourneux à Enfantin).

Considérant était précisément à cette époque à Metz où s'engagèrent des réunions contradictoires dans lesquelles fouriéristes et saint-simoniens bataillèrent pour leur Dieu, ou tout au moins pour leur prophète. — Le 24 février, il écrivait à Cl. Vigoureux : « Je dois assister ce soir à une séance dans laquelle un élève saint-simonien appelé Tourneux doit juger Fourier. Il m'a dit que ses paroles seraient orthodoxes, et qu'il croyait qu'elles étaient réellement l'expression de la pensée saint-simonienne à son égard. Nous verrons bien, il est probable que je ferai une réponse. Une très grande quantité d'élèves se propose de venir dans l'espérance de voir s'engager le combat ». Il semble bien qu'à Paris on n'ait pas vu d'un très bon œil l'initiative qu'avait prise Tourneux. Peut-être craignait-on que V. Considérant exerçât sur lui et le groupe Saint-Simonien de Metz, assez important, l'influence qu'il avait eue sur Lechevalier, et qu'il gagnât encore dans ces conférences contradictoires quelques adeptes. Peut-être avait-on des doutes ou des craintes sur l'orthodoxie de Tourneux, « qui avait de fâcheuses dispositions à la rébellion (1), » « au protestantisme »

(1) Tourneux discutait, il était mécontent : « Encore deux mots, je ne suis pas dans mon jour de flatteries ; l'état d'oppression permanente dans lequel me tient ma position et celui de la doctrine à Metz, ont rendu à mon cœur un peu de son âpreté républicaine. Je veux donc faire ici *acte d'opposition* et vous dire que moi personnellement je n'acclame point à la proclamation qui vient d'attirer plusieurs membres du 2^e degré au sein du collège. Ce n'est pas ainsi qu'on remplace les Jules, les Transon, les Raynaud, etc... En général, à la tête de la doctrine se trouvent des hommes faibles ; par la seule composition

comme disait Enfantin. Peut-être voulait-on ne pas attirer l'attention sur Fourier. Quoi qu'il en soit, Tourneux fit quelques conférences sur Fourier (1).

Je n'ai pas eu connaissance de leur texte; mais, Tourneux indique dans ses lettres quel en fut l'esprit, et les idées principales qu'il y développa. Il montrait aux fouriéristes que la différence entre eux et les saint-simoniens consistait en ce qu'il n'y avait pas chez eux de place pour le dévouement, ni pour la constance, qu'en conséquence leur analyse passionnelle était incomplète. « Ils ne veulent point, ajoutait-il, de l'abolition de l'héritage, leur dogme est spiritualiste. Ils prennent l'association par la queue lorsqu'ils s'imaginent de commencer par l'organisation de la *commune* et non point par celle du *Globe*. Enfin ils négligent le développement historique de l'humanité et mieux par là virtuellement la Providence ».

Il fait d'ailleurs dans une lettre qu'il adresse aux Pères un aveu qu'il faut retenir : « ... du reste *leur loi de la série, leurs travaux attrayants et tout ce qui s'ensuit est bon à prendre*; nous l'avons déjà en germe au moins et il ne s'agira que d'appliquer lorsque les matériaux seront entre nos mains. « Voilà, disait-il, comment j'envisage Fourier, voilà comment il m'est toujours apparu. »

Telles furent les idées que développa Tourneux dans ses conférences. Les fouriéristes lui répondirent que ces leçons prouvaient qu'il ne connaissait pas Fourier, qu'il ignorait tout de lui, et ajoutèrent qu'en « leur faisant du reste si belle part, il était loin de l'orthodoxie saint-simonienne »; reproche qui indigna fort Tourneux : « A qui cependant, disait-il, doivent-ils s'en rapporter à Metz au sujet de la doctrine? — A nous probablement qui la représentons » (lettre du 2 mars 1832).

Dans la même lettre, Tourneux qui vient de recevoir la

de notre collègue nous pouvons écarter des hommes de mérite et ce sont ceux dont nous avons besoin » (12 mars 1832, au Père).

(1) « J'ai fait vendredi dernier une séance aux fouriéristes sur leur doctrine et la nôtre » (4 avril 1832).

première leçon de Lechevalier reproche très vivement aux Saint-Simoniens leur attitude à l'égard de Fourier. « De tous côtés en ce moment pleuvent sur la doctrine les accusations de mauvaise foi à l'égard de Fourier et des dissidents. Sans y croire, je vous dirai hautement que beaucoup d'entre nous me semblent à l'égard de Fourier dupes d'une prévention que je n'ai jamais partagée : Je retrouve cette prévention dans le silence du *Globe* à l'égard de ce GRAND homme. Ils me semblent se conduire vis-à-vis de lui comme les libéraux vis-à-vis de nous, conspiration de taciturnité (*sic*)... C'est en partie pour faire cesser ces clameurs que je me suis cru obligé de consacrer il y a huit jours une séance au fouriérisme malgré que je sente tout ce que ma science et mon discours avaient d'incomplet ».

Sont-ce les lettres de Tourneux qui émurent les Saint-Simoniens de Paris ? ou bien les accusations auxquelles il faisait allusion ?

Quoi qu'il en soit, le *Globe* répara bientôt l'oubli, ou l'omission dont se plaignait le chef de l'église de Metz, et parla de Fourier, comme nous le verrons tout à l'heure (1). Et Lambert entreprit à Paris sur l'ordre d'Enfantin un cours sur le fouriérisme ; j'ignore quel fut le nombre des leçons qu'il y consacra, mais la leçon d'ouverture, dont j'ai pu retrouver les notes aux archives saint-simoniennes, est du 25 février (Papiers personnels de Lambert, 7 feuillets, fonds Enfantin, 7803, 1322. Enseignement de Fourier).

« Le Père Enfantin, dit-il en commençant, vous a prévenus que nous nous réunirions dorénavant tous les samedis pour que je vous entretienne du système de

(1) « ... J'ai prononcé tout à l'heure le nom de Fourier, LAMBERT nous fera une instruction sur ses ouvrages, car il est nécessaire que vous compreniez bien comment des hommes qui ont eu un nom parmi vous, des hommes tels que JULES et TRANSON se sont rattachés aux idées de M. FOURIER et, de toutes manières il est bon que vous connaissiez ses travaux. Février 1832 rue Mon-signy (Oeuvres de Saint-Simon et Enfantin, p. 75 et 76, t. 17, vol. III).

Fourier. *La chose devient tout à fait urgente.* Il se passe des faits qui rendent indispensable une connaissance générale des idées de Fourier. « Lambert ne précise pas quels sont ces faits. Mais il reconnaît « l'importance que prend en ce moment dans les esprits le système de Fourier » et ne cache pas que le but de ses leçons est avant tout « d'empêcher quelques-uns d'entre les Saint-Simoniens de tomber trop vite comme cela est arrivé à nos camarades des ponts ». Cette première opposition est d'ailleurs vague, imprécise, et un peu incohérente. Elle donne l'impression que Lambert ne connaît que très superficiellement la doctrine de Fourier, et que sa préparation est un peu hâtive. Lambert, que le Père Enfantin avait chargé de « clarifier son eau trouble », n'avouait-il pas d'ailleurs dans des conversations familières qu'il avait étudié Fourier pour toute la famille, sans y rien comprendre (1)? Mais malgré le caractère nuageux de cette leçon, elle est du plus grand intérêt parce qu'elle exprime l'opinion officielle et indubitablement orthodoxe des Saint-Simoniens sur Fourier (2). Lambert commence par déclarer qu'il sera juste et impartial, qu'il ne fera pas œuvre de polémiste, et qu'« il aura soin de faire remarquer les beautés qui se trouvent dans les ouvrages de Fourier aussi bien que ce qu'ils ont de ridicule ». Les beautés de l'œuvre de Fourier, c'est surtout selon lui la partie

(1) M. Chevalier déclarait qu'il n'avait jamais pu « lire quatre pages de son bizarre système bâti en l'air. »

(2) Cfr. ce que disait Enfantin : « J'ai prononcé tout à l'heure le nom de Fourier, je vous l'ai déjà dit ; vous y trouverez de grandes choses ; par exemple sa critique du monde actuel sous le rapport économique, son analyse du temps perdu par suite de la concurrence et sa mordante satire contre la MORALE CHRÉTIENNE vous seront très profitables. Et vous verrez d'ailleurs toute l'exagération du sentiment de la MOBILITÉ et cela vous fixera davantage sur la légitime part que ce SENTIMENT prendra dans la morale de l'avenir » (février 1832, rue Monsigny) *Saint-Simon et Enfantin*, p. 75-76, t. 47, vol. III. — M. FOURIER au reste est une tête très puissante, ses facultés d'analyse sont prodigieuses, ses prétentions colossales, mais il ignore complètement ce que c'est qu'un PRÊTRE il ne sait pas ce qui constitue le lien harmonique entre deux natures distinctes ni surtout qui est ce lien.

critique: il reconnaît que dans « *la théorie des Quatre Mouvements*, Fourier critique d'une manière assez énergique et très amère les désordres moraux actuellement existant dans la société: dès 1808 il a critiqué avec une puissance prodigieuse le mariage chrétien. Il signale d'une manière très remarquable les inconvénients et les anomalies que peut présenter cette sorte d'union lorsqu'elle a lieu par exemple entre deux êtres qui ne se conviennent pas. Il a traité fortement et énergiquement la question de l'affranchissement des femmes. Il présente encore dans le même ouvrage une critique large et vigoureuse du système commercial, de l'industrie morcelée. »

Puis Lambert essaie de situer par rapport aux Saint-Simoniens avec lesquels il le compare, d'apprécier par rapport à Saint-Simon, Fourier, en qui il voit un « homme, qui est au milieu de la société dans une position analogue à celle où est Saint-Simon. » On remarque d'ailleurs dans toute cette leçon le souci évident et constant de rattacher Fourier à Saint-Simon, et à son école. « Fourier, dit Lambert, se rattache pour ainsi dire à l'un des pôles du saint-simonisme, à la partie mobile, à la partie où la mobilité trouve son développement et sa spontanéité dans la variation des affections et des fonctions, mais il s'est mis par rapport à nous dans l'autre extrémité de la balance et en voulant critiquer le mariage chrétien il n'a pas tenu compte de ce qu'il avait de bon, il l'a détruit complètement dans son système. »

Ce qui le frappe, ce qui lui apparaît comme la caractéristique de la doctrine de Fourier, c'est la liberté, la mobilité. « On peut dire que le caractère permanent de Fourier c'est la liberté, la mobilité; c'est une exaltation de la liberté, de l'ambition et de l'amour, exaltation qui va presque jusqu'à l'absurdité. » — Lambert s'explique ensuite sur l'objection si souvent faite aux Saint-Simoniens de la réalisation. « Certainement nous sommes arrivés à une époque où nous osons désirer une réalisa-

tion prochaine. Cependant nous devons avoir égard à l'élément de *tems*. Il faut un certain *tems* pour réaliser, tandis qu'il faut des hommes pressés de jouir, des hommes mobiles; le fouriérisme est dans ce cas. Il voudrait réaliser en 3 semaines l'association universelle. » Il reproche à Fourier d' « oublier toujours complètement la contre-partie de la passion sur laquelle il raisonne comme par exemple dans le papillonne, il oublie toujours la constance et la fidélité... il s'ensuit qu'il y a exclusion d'une face de la vie par l'autre »; il lui fait un autre reproche: « il a réellement quoique dise Jules de sa prétention à ne s'être occupé que de l'infiniment grand, il a réellement le défaut de s'être occupé de l'infiniment petit...., ses exemples sont tous tirés de la botanique ». On voit que ces critiques ne sont pas très profondes. Et il conclut que « le système est exclusif par rapport au Saint-Simonisme...., parce qu'il exalte les goûts mobiles, la spontanéité et la liberté absolues que notre foi et notre raison nous apprennent à satisfaire dans le saint-simonisme, mais par une coordination....; dans le saint-simonisme la mobilité ne sera satisfaite que par l'intervention du prêtre....., dans Fourier, cette idée fait tomber dans l'anarchie au lieu de la liberté, le dévergondage au lieu de la spontanéité amoureuse. »

Lambert s'émerveillait en terminant de voir « comment le Saint-Simonisme fournissait lui-même les chefs des partis nouveaux dans la société ». Il prévoyait que cette doctrine chercherait « dans un avenir prochain à concilier les partis », qui auraient « développé à part leur aspect exclusif » en leur faisant voir que « leurs prétentions exclusives seraient encore mieux remplies dans le sein de la doctrine qu'elles ne le seraient si elles se mettaient en état d'hostilité l'une par rapport à l'autre. »

Enfin le *Globe* du 27 mars 1832 publiait un article intitulé: « Système de M. Charles Fourrier (*sic*) » signé de Guérout. Après avoir, dans l'introduction de cet article,

résumé l'histoire des trente premières années du XIX^e siècle, qui d'après lui avaient été employées à propager d'une part les principes révolutionnaires du siècle précédent et d'autre part à rechercher les bases d'un ordre social nouveau il décrivait l'extraordinaire floraison de systèmes éclos, au milieu de laquelle s'élevait le plus grand d'entre eux, celui de Saint-Simon bien entendu. « En France, écrivait-il, de nombreuses idées fermentent ; tandis que Saint-Simon animé dans tous ses travaux du besoin de mettre un terme à la crise européenne provoque inutilement dans la science une rénovation capitale par sa conception sur la méthode, produit sur l'industrie, la politique et l'histoire les vues les plus hautes et les plus fécondes, remue les hommes et les idées et se prépare ainsi à ébaucher dans le *Nouveau christianisme* une solution du passé et de l'avenir religieux de l'humanité, d'autres hommes placés moins haut que lui, mais préoccupés du besoin de rénovation, taillent déjà quelques-unes des pierres qui doivent entrer dans la constitution du nouvel édifice. » Parmi eux, il cite Azaïs, Wronski, Ancar, Coessin, Senancour, et enfin Charles Fourier qui « met au jour dans la *théorie des 4 mouvements* le système remarquable sur lequel, disait-il, nous attirons aujourd'hui l'attention de nos lecteurs ». Il déplorait que « la plupart de ces hommes fussent restés incompris, que de plusieurs on eût admiré le talent, puis qu'on les eût laissés là ». « Les autres, stigmatisés du titre de rêveurs par le positivisme du siècle ont à peine trouvé grâce auprès de quelques esprits éclairés avides de nouveauté et d'invention. De ce nombre est M. Charles Fourier. » Et il concluait : « Le jour est venu pour nous, disciples d'un homme qui vécut et mourut méconnu si ce n'est de quelques-uns, d'appeler la lumière et la justice sur les écrits d'un homme dont les idées ont un rôle important à jouer dans l'œuvre que nous accomplissons aujourd'hui ; [reconnaissons ici en passant l'opinion de Tourneux que certains principes de Fourier sont bons à prendre, et le

désir de conciliation de Lambert]. Si nous ne nous sommes pas plus tôt occupés de M. Fourier, c'est parce que l'examen de ses ouvrages n'était ni utile ni possible pour nous. Avant de faire connaître, d'apprécier, de juger, de classer les hommes par rapport au mouvement qui s'accomplit aujourd'hui dans la société, nous avions nous-mêmes à nous faire connaître, à constater nettement aux yeux de tous les partis notre valeur politique, morale, religieuse, à prendre un caractère, une attitude, un nom ; maintenant que cette tâche est suffisamment avancée, il nous sera permis d'appeler sur d'autres la publicité que nous avons eue à conquérir pour nous ». Guérout annonçait qu'il commencerait dans un prochain article « l'examen du système de M. Charles Fourier. Nous nous bornerons aujourd'hui, disait-il, à l'annonce de ses ouvrages (voir les annonces) » (1).

Ce serait mal connaître Fourier que de penser que l'article de Guérout le satisfait ; il lui déplut même. « Les Saint-Simoniens, écrivait-il, ont gasconné dans leur journal cette semaine un article insidieux en deux fortes colonnes signé *Guérout*. Il a pour titre : SYSTÈME de M. Fourier. On n'y voit pas un mot de moi. Au contraire, on passe en revue tous les sophistes modernes et à la suite de cette galerie à la fin des deux colonnes, on articule enfin mon nom comme pour le colloquer dans la kyrielle de ces sophistes et insinuer que j'ai ajouté un système de *rapsodies* (*sic*) et controverses métaphysiques ou économiques à leurs nombreux et inutiles systèmes. » On sait le mépris et la haine que Fourier nourrissait à l'endroit des économistes et des métaphysiciens ; Rien ne pouvait lui être plus désagréable que d'être cité

(1) Dans les annonces, on lit : « Ouvrages de M. Ch. Fourrier. *Théorie des Quatre-Mouvements* (1808). *Traité d'association domestique agricole* (1822). *Le Nouveau Monde Industriel* (1829), à Paris, chez Bossange ».

« Tous les dimanches, à midi enseignement sur les doctrines de M. Fourier par M. J. Lechevalier. Salle de la Redoute, rue de Grenelle Saint-Honoré, n° 45. »

en leur compagnie. Il se méfiait donc pour la suite de l'étude annoncée. « Je les vois bien venir. Après avoir imbu de cette opinion leurs 4 000 lecteurs, ils donneront sur ma doctrine un simulacre d'analyse — où ils travestiront tout et prouveront que leur nouveau Dieu Saint-Simon avait tout prévu, que je ne suis qu'un de ses échos et qu'ils daigneront m'agréger au Saint-Simonisme si je fais mes soumissions..... » Il attendait donc avec curiosité et impatience les travestissements que Guérout allait apporter à sa doctrine. Mais c'est bien à tort qu'il se méfiait. Car, je ne sais pour quelle raison, la suite de l'article de Guérout ne devait jamais paraître.

Les amis de Fourier jugèrent différemment cet article dont le maître s'indignait si fort. Muiron en fut tout heureux. « L'article signé Guérout dans le *Globe* du 27 mars m'a beaucoup plu, moins parce qu'il annonçait les œuvres de Fourier que par la *manière fort judicieuse dont il s'exprime* (1). *C'est parler fort pertinemment* sauf les *adorations* Saint-Simoniennes qu'il faut bien passer quelque temps encore à ces Messieurs..... » Il se réjouissait, il croyait à la conversion en masse des Saint-Simoniens, ou tout au moins à leur évolution vers le fouriérisme. « Voilà bien le rôle que vous leur avez depuis longtemps assigné. La transition est, ce me semble, en train. J'aime autant les voir ainsi passer de notre côté graduellement que de les y voir tout à coup. La marche progressive est encore la meilleure » (Muiron, 21 mars 1832).

Il est vraisemblable que Muiron se faisait des illusions sur l'état d'esprit des Saint-Simoniens vis-à-vis de Fourier, en leur attribuant des dispositions bienveillantes et favorables à l'égard de ce dernier.

La vérité c'est que la doctrine de Fourier commençait à être connue, que Lechevalier faisait une propagande acharnée, qu'on reprochait aux Saint-Simoniens

(1) On voit que même les meilleurs amis et les plus vieux disciples de Fourier étaient loin d'être toujours de son avis.

leur silence vis-à-vis de Fourier, et qu'enfin ils ne pouvaient plus ne pas en parler. Quoi qu'il en soit, et quel qu'ait été d'ailleurs le but des Saint-Simoniens, il est certain que cette publicité que donnait le *Globe* aux idées de Fourier, et qui est d'autant plus intéressante qu'elle vient d'un adversaire, fut loin de nuire à Fourier. « Les Saints-Simoniens publient enfin que Jules fait des leçons : ils lui envoient du monde », écrivait Muiron, tout heureux, le 31 mars 1832, et Lemoyne, dans une lettre aux rédacteurs du *Phalanstère* (22 juin 1832), signalait que c'était « d'après la recommandation des Saint-Simoniens, qu'il s'était procuré les ouvrages de Fourier » que « quelques-uns des derniers écrits des Saints-Simoniens avaient signalés comme très remarquables ». Consciemment ou non, les Saint-Simoniens servirent donc Fourier, de l'aveu même des phalanstériens.

CHAPITRE XII

Jules Lechevalier et Transon abandonnent le fouriérisme.

Le caractère de Fourier était plutôt difficile : il n'avait pas comme Enfantin le don de se faire aimer (1). Fanny Schmalzigang lui reprochait « beaucoup d'absolutisme dans le caractère » (25 juillet 1832, lettre à Jules Lechevalier), et ses disciples ne faisaient aucune difficulté pour reconnaître l'amertume de ses critiques, son intolérance, sa rudesse, ses façons brusques et peu expansives, sa verve misanthropique, auxquelles d'ailleurs l'indulgence de quelques-uns cherchait et trouvait des excuses. « C'est un Épiménide d'harmonie, disaient-ils avec bienveillance, tout à fait dépaycé en civilisation. » Fourier avouait d'ailleurs lui-même que la nature ne lui avait pas donné la « souplesse des caméléons littéraires » et ne faisait aucune difficulté pour reconnaître « la bizarrerie qui lui était naturelle ». Aussi les dissentiments ne tardèrent-ils pas à s'élever entre Fourier et ses nouveaux disciples ; les uns naquirent à propos du saint-simonisme, les autres à propos du journal et de sa rédaction. Quel ton, quel aspect fallait-il

(1) Lemoyne écrivait à Jules Lechevalier : « Je désire beaucoup vous aller tous voir et surtout venir contempler la figure de celui qu'on pourrait bien appeler le vrai rédempteur de l'humanité. Ne croyez pas à ces mots que j'aille l'adorer. Je m'imagine d'après vos récits que tout en l'admirant, c'est un homme que sous beaucoup de rapports j'aurai en antipathie... » « Je m'imagine, — ajoutait-il, — que quand nous serons comme je l'espère tous au Phalanstère, je serai plus souvent groupé contre que pour Fourier » (2 juillet 1833).

lui donner? Fallait-il prendre les formes de publicité auxquelles on était généralement habitué? Fallait-il ne faire que de la théorie sociétaire proprement dite? et ne traiter que des sujets de théorie pure? ou bien fallait-il ne traiter que des sujets accessibles au public? faire de l'actualité, donner des nouvelles, suivre le cours des discussions publiques, rendre compte des événements et se contenter d'appliquer le principe de la théorie sociétaire à l'élucidation de toutes les questions qui préoccupaient l'opinion?

Fourier voulait un journal de pure théorie, et ses amis l'en blâmaient. Ils lui reprochaient de ne pas se mettre suffisamment à la portée du lecteur, de l'entraîner dans la région de la théorie, de l'effrayer par un appareil trop technique, trop nouveau et trop systématique, de le rebutter par un vocabulaire rébarbatif et bizarre. Ils auraient voulu parler au peuple sa langue, aller sur le terrain où le public se trouve, et à propos des questions de tous ordres que les événements posent chaque jour, et qui l'occupent, lui montrer par une solution ou une critique appropriées la valeur d'application du principe sociétaire. Certains, — des ingénieurs, — auraient même voulu faire du *Phalanstère* un journal « riche de littérature et de poésie » (1). Mais Fourier ne voulait consentir aucune concession aux idées vulgaires, et ses principes théoriques et doctrinaux prédominaient dans le journal sur les idées pratiques.

(1) Lettre de Lemoyne à J. Lechevalier, qui lui avait demandé des articles pour le *Phalanstère* : « ...J'ai l'esprit essentiellement géométrique, ce n'est pas ce qui va le mieux à un journal. Les Saint-Simoniens n'ont jamais été si brillants que dans leur dernière période sous l'inspiration d'Enfantin. Jamais aussi ils ne se sont moins piqués de raisonner, de suivre un dogme, d'enseigner quelque chose de scientifique. Les trois natures se plaquaient comme une feuille d'acajou sur un mauvais assemblage; sondez leurs ouvrages écrits sous cette inspiration; c'est faux, c'est mauvais.... quel pitoyable centre que la MOBILITÉ, l'IMMOBILITÉ, le CALME pour y ramener bon gré, mal gré l'orient, l'occident, les chemins de fer et le système méditerranéen! mais au dehors cela est très brillant. Il est fâcheux que notre *Phalanstère* ne puisse pas être comme l'a été *Le Globe* un journal riche de littérature et de poésie. » Lemoyne déclarait le journal « indigestible ».

Les principaux des articles étaient du maître qui y écrivait chaque semaine. Beaucoup avaient des titres baroques : (Les torpilles du progrès. — Guerre des quatre sciences rebelles contre les quatre sciences fidèles. — 85 fermes modèles et 85 folies. — Le concert des hauts aveugles. — Les épiciers détrônés, etc....) qui n'étaient pas de nature à attirer les lecteurs. Tout le monde reconnaissait d'ailleurs l'inaptitude de Fourier à exposer sa propre doctrine à des lecteurs ou à des auditeurs qui ne fussent pas déjà à moitié convertis (1). « Je connaissais depuis longtemps Fourier et j'appréciais tout le mérite de ses travaux, mais je sentais qu'il avait besoin de s'associer des interprètes et des propagateurs pour populariser sa doctrine, la rendre facilement intelligible et immédiatement pratique », écrivait le 18 juin 1832, Jullien directeur de la *Revue Encyclopédique* à Jules Lechevalier et Considérant. Les meilleurs et les plus vieux amis de Fourier s'en étaient rendus compte depuis longtemps : « Je suis tenté de croire qu'autant M. Fourier est habile à découvrir de savantes combinaisons dans les sciences mises par lui en lumière, autant il laisse à désirer en pratique et appréciation pour leur faire faire du chemin dans notre monde civilisé. Personne mieux que lui ne fait voir qu'il faut mener les gens du connu à l'inconnu, leur faire goûter le vrai, le beau, le bien, par le charme et par l'attraction, et personne peut-être ne s'écarte davantage de cette voie si naturelle et si sage. » Voilà ce qu'écrivait en termes mesurés Muiron à Gréa. Les jeunes disciples, les dissidents du saint-simonisme se montraient infiniment plus sévères dans leurs appréciations.

Ainsi, les disciples de Fourier, jeunes ou vieux, ne se faisaient pas d'illusion sur les talents de propagandiste et de vulgarisateur de leur maître. Ils pensaient tous

(1) Sa pensée, écrivait un fouriériste, est tellement incrustée et identifiée à lui, qu'il faut l'avoir saisie d'ensemble et s'être bien acclimaté dans l'atmosphère nouvelle pour en apprécier la forme.

comme Gérardin que « personne n'était moins propre que lui à la propagation de ses propres idées » (1). Avec un tel état d'esprit, ils en arrivèrent vite à croire que Fourier leur nuisait, ou tout au moins nuisait à la propagation de sa doctrine, et au développement de l'école, bien plus qu'il ne leur servait. « Nous ne pouvons, nous ne devons pas agir sans Fourier et souvent Fourier nous nuit », écrivait à Pellarin Lemoyne tout fraîchement converti. Ils incriminaient son vocabulaire baroque, la bouffonnerie de son style, sa phraséologie inusitée, la bizarrerie des titres de ses articles, ses violences de langage. « Je n'ose montrer à personne le dernier journal, à cause des articles de Fourier et cependant ce journal est un des plus remarquables. Jules s'y est surpassé. Victor et Dulary y parlent parfaitement bien. Mais la note de Fourier sur les épiciers, bien qu'on ne puisse lui reprocher que du mauvais goût littéraire, révoltera beaucoup de susceptibilités. L'article sur la tragédie en 40 actes est une bouffonnerie qui ne convient pas à notre grave journal. Enfin quelques passages de l'article de Fourier sont incompréhensibles pour tous autres que ses disciples (2) » (Lemoyne à Pellarin, sans date). Aussi voit-on bientôt cette chose admirable : les disciples de Fourier faisant tous leurs efforts pour empêcher le maître d'écrire, tout au moins dans le journal. « J'avais écrit à M. Fourier, mais mécontent de ma lettre, je l'ai déchirée ; unissant mes efforts aux vôtres, je voulais le dissuader d'écrire dans le *Phalanstère* » (3) (Gérardin à Jules Lechevalier, 21 juillet

(1) Gérardin à Jules Lechevalier. Besançon, 28 juillet 1832. « A l'égard des civilisés comme il les appelle, il est plus civilisé qu'eux-mêmes. »

(2) Et encore : « Je suis très fort d'avis qu'il faut soutenir le journal, mais il n'aura jamais d'autres abonnés, même d'autres lecteurs que les disciples, les fervents disciples, tant qu'il sera indigestible..... Sa lecture est un travail qui n'a un peu d'attrait que pour celui déjà un peu passionné pour le *Phalanstère*. »

(3) Qu'il soit donc l'inspirateur du journal, écrit Lemoyne à Transon (18 juillet 1832), mais qu'il écrive moins qu'il ne fait.

1832). Ainsi les disciples morigènent le maître, qui ne les satisfait que trop rarement (1).

On comprend que Fourier — le chef d'école — surtout quand on connaît son caractère, ait eu quelque difficulté à supporter ces prétentions un peu anormales de ses disciples. Ceux-ci impatentaient pour le moins autant le maître que ce dernier les impatientait eux-mêmes. Aussi ce sont des froissements continuels, des dissentiments incessants. Un jour, Fourier ayant « jugé à propos » comme disent ses disciples, de protester contre un article de Pellarin sur la doctrine phrénologique de Gall, les rédacteurs de la *Réforme Industrielle* publient dans le *Phalanstère* du 29 mars 1832 une note dans laquelle ils tiennent à préciser certains principes « qu'il est important que les lecteurs du journal ne perdent jamais de vue ». « Il est fort bien, écrivent-ils, que Fourier use, comme il l'entend, du droit de distinguer ses vues de toutes les autres et de manifester les différences qui existent entre lui, *l'inventeur du procédé sociétaire*, et ceux qui s'efforcent de faire entrer cette grande découverte dans le domaine de la réalité. » Ils signalent ensuite qu'ils se font — eux les disciples — un « religieux devoir » de publier *tel quel* (et ils soulignent ces mots) tout ce qui sort de la plume de Fourier. « Quand nous pensons avoir quelques observations à faire à M. Fourier, dans l'intérêt de l'œuvre de réalisation *qui nous est commune avec lui* (2), nous les lui adressons; s'il n'y obtempère pas, ce n'est point à nous de lui demander compte de sa volonté. De même quand nous ne cédon pas aux désirs qu'il nous témoigne, c'est que nous avons par devers nous de bonnes raisons, et que nous voulons

(1) Lemoyne écrit de Rochefort, le 17 juillet 1833 : « Je suis bien aise qu'on ait réduit le journal.... je n'ai plus de mauvaise humeur contre la rédaction depuis quelque temps. Notre maître ne nous impatiente plus; il apprend à se retenir, à s'accommoder au goût des civilisés; s'il avait toujours été ainsi, il aurait bien des partisans qu'il n'a pas; mais se maintiendra-t-il dans cette voie? J'en doute. » Lemoyne avait raison d'en douter.

(2) Ces mots ne sont pas soulignés dans le texte.

remplir les devoirs qui tiennent à notre position. » Et ils déclarent : 1° Qu'ils ont « un rôle inverse de Fourier » ayant pour mission de renouer la chaîne solidaire qui « rattache les œuvres du grand homme aux travaux antérieurs de l'humanité » (ce qui devait faire bondir Fourier qui repoussait, comme on sait, toute solidarité avec les sciences fausses et mensongères), « d'ajouter, s'ils le peuvent, de nouveaux anneaux à la chaîne continue de la *science humanitaire* » ; 2° Que chacun d'eux, pour tout ce dont ils ne demandent pas l'exécution et la pratique actuelle, a, sous la garantie de sa signature individuelle, la parole entièrement libre. « Nous ne sommes pas une association mais un groupe isolé qui provoque l'expérience du procédé d'association et qui veut donner à l'inventeur le moyen de faire ses preuves. » « Cette explication, déclarent-ils, est nécessaire à la liberté de notre association et à notre liberté personnelle, et surtout à la liberté personnelle de M. Fourier. »

Cette notice était d'ailleurs suivie d'un article intitulé « les Alliés malencontreux » dans lequel Fourier rappelait l'histoire de l'ours et de l'amateur de jardins (l'amateur de jardins, c'était bien entendu lui-même) qui se terminait ainsi : « Tel est le genre de service que me rendent certains amis malencontreux qui m'assassinent en croyant me faire valoir. » « Je dispense, écrivait-il, tout officieux personnage de faire fraterniser ma doctrine avec celle des sciences conjecturales et incertaines. »

Une autre fois, c'est un article encore plus violent intitulé : « Les disciples aventureux » (*Phalanstère* du 5 juillet 1833) à propos d'articles parus dans le *Phalanstère* sous la signature de deux nouveaux fouriéristes anciens Saint-Simoniens : Bucellati et Paget (1). Ces deux articles ne sont d'ailleurs pas seuls à encourir le blâme de

(1) L'article de Bucellati était intitulé : A quoi faut-il attribuer ce qu'on appelle perversité humaine ? Celui de Paget : Le bonheur du peuple.

Fourier qui en vise bien d'autres parus dans le *Phalantère* (1). Fourier y gourmande ses disciples avec rudesse. Il se plaint de « l'irrégularité des articles insérés ». « La plupart, écrit-il, compromettent, dénaturent notre théorie et ne servent qu'à prêter le flanc aux détracteurs. » Et il signale impitoyablement les théories de ses disciples aventureux chez qui il croit reconnaître à tort ou à raison des vestiges et des relents de saint-simonisme.

« Si, au lieu d'aller droit au but, écrit-il, par une voie large, un procédé facile et neuf, on s'engage dans la phraséologie morale, ainsi que M. B..., on finit par devenir l'écho des sophistes et dénaturer une doctrine au lieu d'en être l'organisateur. C'est ce qui arrive à M. J. B... *tout imbu de formules saint-simoniennes* ; il veut m'y associer, y appliquer ma théorie en disant qu'elle doit améliorer le sort physique, intellectuel et moral de l'espèce humaine. Ces expressions sont celles du grimoire saint-simonien dont je ne veux pas m'affubler ; je sais bien exposer ma théorie sans recourir à des sophistes qui attaquent la propriété, l'hérédité, les religions, les gouvernements ; je ne veux rien de commun avec eux. » Et Fourier explique qu'il ne peut « laisser sans réplique ces travestissements de sa doctrine » « car les lecteurs du journal n'y comprendraient plus rien au bout de quelque temps ». Il annonce même en terminant que désormais il sera plus sévère et plus scrupuleux sur l'admission des articles : il vaut mieux, écrit-il, en donner quel-

(1) « Nous devons des remerciements à ceux de nos partisans qui commentent notre doctrine et s'efforcent de la répandre par l'insertion de quelques articles dans notre journal ou autres. C'est pour les favoriser que vous avez depuis six mois ajouté une demi-feuille à notre journal ; mais elle est devenue une source d'abus par l'irrégularité des articles recommandés et insérés... Je prends au hasard et sans choix les plus récents, ceux contenus aux nos 25 et 26, sous les noms P... et B..., le premier en demi-aberration, le deuxième en pleine erreur. Ces deux écrivains ne devront pas s'étonner que le chef de la doctrine use de son droit de signaler les hérésies ; ce sera une glose instructive pour des adeptes moins exercés. »

ques-uns de moins que d'être dans le cas de les réfuter (1).

Ce nouvel incident émut les disciples qui jugèrent maladroite et inopportune cette philippique du maître. « Peut-être apprendrez-vous avec étonnement, écrit un disciple à Fourier, qu'un des écrivains qui se font le mieux comprendre du public (je parle ici des lecteurs non initiés ou peu initiés) c'est ce même. M. A. Paget auquel vous avez cru devoir, dans l'intérêt de l'orthodoxie du journal, adresser des reproches en public, reproches qui, je dois le dire, ont paru un peu durs et qui ont produit un mauvais effet (2). »

Une autre fois, c'est un disciple qui se plaint de ce que Fourier a corrigé et modifié sans l'en prévenir un de ses articles et qui proteste vivement : « Il faut que je vous dise que je ne veux pas que M. Fourier change ce que je vous enverrai désormais » (Guillemin à Transon, 7 juillet). Il y eut bien d'autres dissentiments à propos du journal, mais il serait sans intérêt de les citer tous. Bientôt l'expérience de Condé-sur-Vesgre dont on sait

(1) Le journal fut en effet réduit d'une demi-feuille. Mais pour effacer sans doute la mauvaise impression produite par cet article de Fourier, J. Lechevalier écrivait dans le *Phalanstère* du 19 juillet 1883 : « Nos amis peuvent errer quelquefois sur la manière de comprendre ou de présenter la théorie de M. Fourier. Mais nous pensons qu'il faut dire comme Jésus que toute œuvre faite au nom du vrai principe d'association est un acheminement à notre but. Nous accepterons donc toujours avec empressement ce qui nous sera présenté, et quand nous refuserons une insertion c'est qu'elle contredira formellement notre manière de procéder et qu'elle tendra à nous faire aborder des questions dont le jour n'est pas venu. » Il rendait compte en même temps des changements qui s'étaient opérés dans le journal et sa rédaction ainsi que des raisons qui les avaient déterminés. La publication du journal était restreinte parce que les fouriéristes croyaient avoir tout dit de ce qu'il fallait dire, au moins jusqu'à la démonstration expérimentale. D'ailleurs le *Phalanstère* ne faisait pas ses frais et il était préférable, pensait-on, d'employer le surplus des fonds qui lui étaient destinés à la colonie — qui n'était pas très brillante; enfin « pour ce qui n'est pas de genre science et théorie, écrivait-il, plusieurs d'entre nous ont trouvé issue à leurs travaux dans des feuilles où la publicité est plus étendue. »

(2) Signé J... à Fourier. 24 juin 1833 (je pense que la lettre est de Lechevalier).

qu'elle n'aboutit point, donna naissance à de nouvelles difficultés et fut un autre sujet de discorde qui vint s'ajouter aux précédents (1).

On ne s'étonnera point que l'humeur plutôt indépendante de Jules Lechevalier ou de Transon ait supporté avec difficulté l'inflexibilité rigoureuse de la nouvelle « loi vivante ». Ces perpétuels tiraillements, ces désaccords continuels, ces dissentiments presque permanents firent qu'ils se détachèrent peu à peu de Fourier. Jules Lechevalier prêchait le fouriérisme avec sa fougue, et son dévouement, mais aussi avec son indépendance habituelle, et sans doute en le défigurant quelque peu (2). Fourier voyait-il cette indépendance d'un bon œil ? Il est permis d'en douter. On peut croire qu'entre le maître et le disciple l'accord ne fut pas toujours parfait et il faut sans doute lire avec le « cum grano salis » cette phrase de l'introduction de la *Science sociale* de Lechevalier : « j'abandonne désormais l'exposition *directe* d'une théorie que son auteur seul peut enseigner dans toute son originalité. »

Jules Lechevalier aurait désiré qu'on lui laissât un peu de liberté d'allures. « Que tous ceux, écrivait-il, qui apprécient nos travaux veuillent bien avoir confiance en notre activité et nous laisser un peu libres sur les moyens d'action. Pourquoi nous faut-il par des explications rassurer quelques amis dont les fausses alarmes voient une absence de zèle dans ce qu'ils n'auraient dû considérer que comme la division en rôles divers d'un plus grand travail ? » Ses amis, connaissant sa mobilité, avaient

(1) « Telle est la farce qu'on me prépare, écrivait Fourier (10 juillet 1833), mais j'ai vu clair avant même qu'on eût levé le masque..... Mes collègues Transon et Lechevalier, Considérant et Pellarin sont sur ce point des aveugles qui ne voient pas à quatre pas d'eux. »

(2) « En un mot, écrit Tourneux, il se montre aussi fouriériste qu'il peut l'être, c'est-à-dire conservant toujours ses sentiments d'indépendance et faisant de l'éclectisme. » « Lechevalier expose avec simplicité, d'une façon persuasive et sympathique la doctrine de Fourier que d'ailleurs il altère en bien des points. » Ferrari, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1845.

prévu d'ailleurs que son séjour ou plutôt son passage dans l'école fouriériste ne serait que de courte durée. « Jules, lui écrivait Rességuier le 4 août 1832, vous avez prêché le saint-simonisme avec autant d'ardeur que vous enseignez aujourd'hui le fouriérisme. Vous vous êtes néanmoins détaché de la première de ces doctrines. Qui oserait affirmer qu'avant peu vous ne reniez pas la deuxième ? » Cela, en effet, ne tarda guère. A partir de juin 1833 (1), il n'écrivit presque plus au journal, comme Transon d'ailleurs (2).

Le 19 juillet 1833, *Le Phalanstère* contenait une note ainsi conçue : « Depuis quelque temps, il s'est opéré certaines modifications dans la rédaction du *Phalanstère*. Les noms qui paraissaient si souvent dans la première année sont devenus plus rares : Transon et Jules Lechevalier écrivent très rarement. Le journal repose principalement sur Fourier et Pellarin maintenant. Jules Lechevalier a trouvé pour organe de nos idées un journal répandu dans un monde de lecteurs où les nouvelles doctrines produiront d'immenses résultats, dès qu'on les aura comprises et qu'on aura vu qu'elles travaillent aussi bien pour les riches que pour les pauvres. » Il adressait alors de préférence ses travaux à l'*Europe littéraire*.

Le 16 août 1833 (3), Jules Lechevalier écrivait : « Aujourd-

(1) Le dernier article doctrinal de Lechevalier est du 21 juin 1833.

(2) *Le Phalanstère* du 17 mai 1833 annonçait que J. Lechevalier se portait candidat à la chaire d'Économie politique vacante par suite du décès de J.-B. Say. J. Lechevalier avait publié un programme adressé par lui au ministre de l'Instruction publique. *Le Phalanstère* recommandait la candidature de J. Lechevalier « car les vues émises dans son programme sont à la fois dans l'intérêt de la société à laquelle le professeur demande la parole, et dans l'intérêt de nos propres convictions. » Il avait fait quelque temps auparavant un cours sur la *Science de l'humanité* (qui comprenait deux parties : l'homme et l'association). « Ce n'est pas, disait-il, une encyclopédie que je prétends faire, c'est un plan d'étude » (1^{er} février 1833).

(3) Le même jour, Fourier annonçait la transformation du journal hebdomadaire en mensuel. Il parut alors dans le journal la note suivante de Lechevalier.

« Le changement survenu dans la publication de notre feuille exige de notre

d'hui que la société après avoir eu quelque vent du monde sociétaire vous appelle à lui en parler, selon sa langue usuelle, nous avons tout avantage à nous servir des instruments de publicité déjà constitués (1). » Quelques mois après (21 novembre 1833) il écrivait dans la préface de la *Science sociale* (page ix) : « Il y a deux ans, j'identifiais la théorie de Fourier avec la science sociale. Aujourd'hui, conservant au grand homme son droit de premier occupant, je place ses travaux dans le domaine général de l'esprit humain. » Il ajoutait d'ailleurs que c'était là « l'ordre naturel des idées ». Sa conviction n'avait pas changé ; mais sa vue s'était étendue par l'exercice.

part quelques réflexions qui ne se rattachent pas seulement aux nécessités matérielles. Un moment nous avons cru pouvoir et devoir continuer aux mêmes conditions que celles de l'année précédente, et c'est alors que fut insérée dans le journal une note sur le mouvement général de nos travaux, note dans laquelle je promettais en mon propre nom une nouvelle série d'articles. D'autres circonstances ont fait changer ma détermination mais le fond de la note demeure vrai et valable : *l'œuvre de propagation ne sera pas discontinuée ni interrompue*. Seulement nous irons chercher ailleurs une publicité plus large pour les mêmes doctrines. Les travaux du *Phalanstère* et de la *Réforme Industrielle* n'eussent-ils en pour résultat que de nous conduire à ce point auraient déjà beaucoup servi la cause de l'Association.

Ce n'est en effet pas seulement en raison des travaux de Condé ni par défaut de ressources financières que nous changeons la période hebdomadaire du journal, c'est parce que le premier effet qu'il devait produire est accompli, c'est parce qu'il a parcouru la sphère de publicité qu'il pouvait atteindre sous cette forme. »

(1) Lechevalier déclarait que la publicité qu'avait pu se procurer jusqu'ici la *Réforme Industrielle*, journal tout à fait spécial, dont les masses ne s'occupaient pas encore avec grand intérêt, étaient assez restreinte. « Si Transon, Considérant et moi, écrivait-il, nous écrivons moins fréquemment, il faut bien croire que ce silence a pour causes d'autres occupations. Après avoir essayé de poser clairement les questions et d'exposer les principes, je poursuis à l'extérieur les voies et moyens d'exécution qui sont en rapport avec mon caractère... Transon est occupé à la colonie... Maintenant le journal repose principalement sur MM. Fourier et Pellarin... J'ai trouvé pour organe de nos idées sur les questions du présent et les diverses manifestations du mouvement social un journal répandu dans un monde de lecteurs où les nouvelles doctrines produiront d'immenses résultats dès qu'on les aura comprises et qu'on aura vu qu'elles travaillent pour les riches aussi bien que pour les pauvres, pour les puissants aussi bien que pour les faibles ? J'adresse de préférence *mes travaux de transition* à l'Europe littéraire.... » Il annonçait ensuite une série d'articles sous le titre d'*Études spéciales sur l'Association*.

« L'horizon s'est élargi devant moi et je puis lever la tête, regarder en avant, à côté, en arrière, tandis qu'autrefois, plié sous mon fardeau, je ne sentais et voyais que lui. » « Le temps, la réflexion, la continuelle rumination de ces nouvelles idées, le contact avec les hommes et les choses ont tellement modifié mes pensées et mes sentiments qu'il me serait impossible de continuer sous la même forme..., les grands principes de la théorie de Fourier ont définitivement pénétré mon esprit, ils se sont assimilés à ma propre substance et je suis bien moins préoccupé de les enseigner tels quels que d'en déduire les applications et les conséquences ultérieures » (p. xi, *Ibidem*).

Ainsi, encore une fois, cet excellent disciple de Cousin, qui était bien mal venu à « médire des bouffissures de l'éclectisme », redevenait philosophe. De l'amalgame des idées allemandes, de celles de Hegel, de Saint-Simon, d'Enfantin et de Fourier il allait composer ses études sur la science sociale. Il venait à peine de quitter Fourier que déjà il exposait ses idées personnelles dans de nouvelles conférences. Un fouriériste, Guillaud, en informait Fourier dans une lettre indignée : « Voici qu'aujourd'hui un économiste, M. Jules Lechevalier, qui se dit avoir été naguère zélé sectaire de la philosophie allemande de Kant, Fichte, Schelling et puis de Saint-Simon et enfin de votre doctrine dont il a donné l'exposé succinct dans le *Phalanstère*, se présente dans nos murs pour nous inculquer si faire se peut *ses propres idées sur la science sociale* ; ce sont ses propres termes » (Guillaud à Fourier. Nantes, 2 décembre 1833). Déjà il ne considérait les cinq ou six années qu'il avait passées parmi les Saint-Simoniens et les fouriéristes que comme une période d'élaboration théorique, d'expériences et d'innovations. Là d'ailleurs ne devait pas s'arrêter l'histoire des pérégrinations intellectuelles de ce philosophe capricieux et mobile. Lorsqu'il se fut séparé de Fourier, il écrivit au *Journal des Connaissances utiles*, puis à la *Revue*

du progrès social, au *Moniteur du Commerce*, à *La Paix*, au *Journal de Paris doctrinaire*, à *la Presse*. Il s'occupa successivement d'économie sociale, puis de questions coloniales, et enfin de travaux pratiques d'économie commerciale, de finances, d'institutions de crédit et de questions monétaires (*La Phalange*, t. 2, p. 283, août 1840). Et il erra de système en système. Un ancien Saint-Simonien, Guérault, avec qui il était resté en relations, lui écrivait en 1857 : « Es-tu Saint-Simonien, proudhonnien, anglican ou catholique ? Je ne suis pas ennemi des changements, mais tu conviendras que ces changements absolus, radicaux de fond en comble de toutes tes opinions passées, n'offrent pas pour le présent de bien grandes garanties de rectitude. En 1836, tu célébrais M. Guizot; en 48, tu marchais à la suite de Proudhon; en 1852 tu m'as fait cadeau d'une bible protestante et tu m'as conduit aux offices de l'église anglicane. Aujourd'hui tu me prêches le catholicisme. Je ne t'ai pas suivi à ces diverses époques dans tes pérégrinations intellectuelles et tu dois trouver aujourd'hui que je n'ai pas eu tort. Je ne puis davantage te suivre aujourd'hui dans une évolution que tu désavoueras probablement demain... Toi-même, permets-moi de te le dire, tu n'es pas plus catholique aujourd'hui que tu n'étais anglican hier ou proudhonnien avant-hier et sous les costumes si divers que tu as revêtus, si je te trouve fidèle à quelque chose, c'est à quelques lambeaux de saint-simonisme qui seul t'a donné force et valeur auprès des divers partis que tu as traversés, et auquel tu reviendras, je l'espère, comme à ton point de départ. » Il revint en effet sinon au saint-simonisme du moins aux Saint-Simoniens.

Il fréquenta à nouveau chez eux et renoua des relations avec le Père Enfantin à qui il écrivait amicalement. Il avait passé par bien des vicissitudes. Il avait fait en 1838-1839 un voyage aux Antilles et à la Guyane, avait été nommé secrétaire de la Commission coloniale en 1843, puis avait été rédacteur en chef de dif-

férents journaux. Obligé de se réfugier en Angleterre après les événements du 13 juin 1849, il y était devenu surintendant d'une association de tailleurs organisée d'après la méthode de Louis Blanc. Ayant demandé sa grâce le 15 décembre 1852, il ne l'obtint que le 23 novembre 1857 et revint en France. Il mourut à Paris le 10 juin 1862 d'une maladie de cœur. Il était dans une grande détresse. Émile Pereire dut faire les frais de sa dernière maladie et de ses funérailles. Il suivit le convoi avec Enfantin, Barrault, Félicien David, Guérout, Cazeaux, Fournel et plusieurs autres Saint-Simoniens. Les fouriéristes étaient beaucoup moins nombreux ; ils n'étaient que deux ou trois dont Pellarin, lui-même ancien Saint-Simonien.

Trançon, lui aussi, se sépara du fouriérisme. Il avait eu des difficultés avec Fourier à propos du journal : « C'est une chose que nous déplorons *tous*, lui écrivait-il (sans date), et moi en particulier, de *nous trouver si souvent en opposition avec vous*... Je sais que vous avez peu de confiance en ceux dont le plus grand désir est de vous faire rendre justice par vos contemporains et qui même attachent à cette œuvre toute la gloire personnelle qu'ils peuvent ambitionner en ce moment. Depuis un mois les trois collaborateurs du journal, ainsi que M. Dulary, ont reconnu unanimement qu'il y avait lieu de vous marquer comme *limite* un espace de 4 colonnes par semaine. » Et voici le tableau que donnait Trançon :

Fourier.. . . .	4
Lechevalier. . . .	3
Considérant. . . .	3
Trançon.	3
Beudet-Dulary.. .	2
Pellarin.	2
Pecqueur.	2
TOTAL.	20

« Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer, ajoutait-il, que l'indication précédente ne peut entraîner de *limite* fixe que pour vous puisque vous êtes le seul qui écriviez régulièrement toutes les semaines. Mes articles à moi ou ceux des autres collaborateurs peuvent bien *dépasser* les proportions indiquées sans que les indications marquées ci-contre soient réellement transgressées, attendu que nous n'écrivons pas chaque semaine (1). » A ces discussions au sujet du journal s'ajoutèrent les dissentiments au sujet de l'expérience de Condé-sur-Vesgres. Transon s'y était rendu avec Considérant pour s'y occuper des travaux d'ingénieur. L'échec de cette tentative lui fit perdre son illusion des premiers temps de sa conversion sur la facilité et la rapidité d'application de la théorie fouriériste. Et il abandonna Fourier. Sa dernière manifestation phalanstérienne eut lieu dans l'hiver 1833-1834 où il fit, à la Société de civilisation qui siégeait à l'abbaye, cinq conférences sur les avantages que procurerait, au point de vue économique, l'annexion à l'agriculture de certains travaux de fabrique.

Au fond, Transon était, comme il le dit lui-même, une nature essentiellement religieuse ; il avait exposé aux polytechniciens la religion saint-simonienne, et nul mieux que lui, s'il faut en croire Enfantin, n'avait « démontré l'existence d'un Dieu infini par la double autorité de la foi et de la science, de la conviction et du talent ». Dans une prédication du 11 décembre 1831 il avait déclaré qu'en dehors du sentiment religieux la science est sans appui pour remuer le monde. La question religieuse avait toujours inquiété ce savant : il avait entretenu des relations avec Coessin (2), avait étudié les ouvrages d'Huet, de Bordas, de Dumoulin et de Wronski.

(1) Ce programme semble d'ailleurs avoir été appliqué. On lit dans le *Phalanstère* du 27 décembre 1832 : « L'article que M. Charles Fourier donne habituellement pour chaque numéro n'a pu trouver place aujourd'hui ; l'espace qui était réservé dans la mise en page n'étant pas suffisant »

(2) Coessin, ancien polytechnicien, enseignait un système théologico-scienti-

En 1835, peu de temps après qu'il se fut séparé du fouriérisme, et alors qu'il était déjà un peu dégoûté de réforme sociale, survint la mort de sa mère. C'était une femme d'une grande distinction, et pieuse, qu'il aimait tendrement. Il en fut très douloureusement affecté et c'est peut-être ce qui détermina sa conversion. Il revint donc au christianisme comme Pascal de qui parfois ce savant romantique et inquiet évoque l'image. Il ne devait plus le quitter. C'était là pour Transon le terme nécessaire et presque fatal d'une évolution. De lui aussi on pourrait dire ce que M^{me} de Staël écrivait au sujet d'un de ses amis qui venait de se convertir : « Son imagination (et j'ajouterais pour Transon : son inquiétude et sa mobilité) lui rendait la religion catholique indispensable. Il avait besoin d'être appuyé de toutes parts. »

A partir de ce moment, Transon a trouvé un refuge *Invenit portum*. Le calme et le repos succèdent à l'agitation et à l'inquiétude perpétuelles ; ses doutes, ses hésitations sont définitivement envolés. Sur la fin de sa vie, il avait même, dit Pellarin, des tendances à incriminer son passé socialiste. Il se reprochait la part qu'il avait prise à la propagation des idées saint-simoniennes et fouriéristes, et en conservait des remords. Il fit même des efforts nombreux et inutiles pour arracher à ces deux écoles ses anciens camarades, et notamment Pellarin et Renaud (1).

fique dans lequel il s'efforçait de réconcilier la science et la foi. Il était allé à Rome pour tâter le Sacré-Collège et en était revenu excommunié.

(1) Il avait en 1841 été nommé répétiteur général d'analyse à l'École Polytechnique. En 1858, il succéda à Aug. Comte dans la place d'examineur d'admission. Il mourut d'une maladie de cœur et de l'aorte.

CHAPITRE XIII

Relations de Fourier et des fouriéristes avec les Saint-Simoniens à partir de 1832.

Le *Phalanstère* salua d'un article, un peu vague et emphatique, mais bienveillant et élogieux, les Saint-Simoniens « morts ou du moins entrés vivants dans un tombeau ». L'auteur, Aynard de la Tour du Pin, reconnaissait les « incontestables mérites de ceux qui venaient de disparaître ». Et il concluait : « Si l'on faisait leur inventaire pour arrêter la balance de leur avoir et de leur doit envers la société, on ne trouverait dans les deux colonnes que quelques erreurs de chiffres, peut-être, qui se sont introduites dans la solution de leurs beaux et grands problèmes. Dans le premier, le dévouement, le désintéressement, l'éloquence, la capacité et les hautes conceptions formeraient encore un brillant héritage. C'est une riche succession qu'ils lèguent aux hommes les plus actifs et les plus habiles dans les recherches sociales. S'ils ont travaillé avec ardeur et amour au bien-être de leurs semblables, c'est là un mérite qui leur appartient en propre et qui ne peut leur être ravi. S'ils n'ont pas rempli complètement la tâche qu'ils s'étaient proposée, que ceux qui ont tenté autant, et mieux réussi, leur jettent la première pierre » (le *Phalanstère*, 5 avril 1833, p. 161-164).

On comprend que Fourier n'ait pu supporter un tel éloge des Saint-Simoniens dans son journal. « L'éclatant naufrage du saint-simonisme » ne l'avait pas

désarmé et n'avait pas diminué sa verve batailleuse. Il répondit à l'article de son disciple par un article intitulé : « Sur un éloge de la théocratie et de la main-morte » du 12 avril 1833, où il reprenait contre les Saint-Simoniens les critiques qu'il avait tant de fois formulées (1). « Une apologie des Saint-Simoniens, écrivait-il, a figuré au n° 14, elle ne doit pas rester sans réplique... Du reste, c'est bien mal placer l'encens que d'en donner à une secte stérile qui n'a su que réchauffer les vieilles hérésies démagogiques tendant à spolier les riches pour doter les pauvres. Lorsque de tels prédicans sont tombés, ils ne méritent plus de critique sérieuse, et je n'en ferais pas le sujet d'un article si je n'étais obligé de démentir ceux qui accusent ma théorie de contact avec le saint-simonisme, et qui pourraient croire à un rapport en voyant une apologie des Saint-Simoniens insérée dans notre journal, sans aucune réplique » (le *Phalanstère*, p. 176 et 177). La rédaction du *Phalanstère* s'excusa presque dans une note d'avoir publié l'article. « En insérant l'article de M. la Tour du Pin, disait-elle,

(1) « Leur secte à qui on suppose du désintéressement et de hautes conceptions n'a pas eu une seule idée neuve ; elle n'a dû sa vogue éphémère qu'au besoin de nouveauté qui travaille les esprits, et qui les pousse comme le noyé à se cramponner à ce qu'ils peuvent saisir. C'est ce qui mit en crédit tant de novateurs qui n'ont que de l'esprit sans génie, qu'un talent banal de controverse, et pas une invention praticable. ...C'est à leurs œuvres qu'il faut les juger. Eh ! qu'a fait la secte de Saint-Simon ? Rien, pas le moindre essai de ses dogmes, pas une tentative d'association sur un millier de villageois, elle ne l'a même pas proposée..... Ces prédicans de philosophie (Saint-Simon) qui n'apportant aucune idée neuve, remanient sans cesse leurs doctrines, changent de système et de dogme selon les chances du moment ; Les Saint-Simoniens.. c'était une réunion qui tâtonnait, sondait sur tous les points pour trouver des idées neuves, des moyens de se mettre en scène. Ils ne surent que tout travestir. Leur système est l'habit d'Arlequin cousu de toutes pièces ; en bons caméléons, ils abjurent au besoin leurs dogmes. Certains articles du *Globe*, adressés au roi et aux députés, admettaient la transmission héréditaire. Puis la semaine suivante ils proscrivaient de nouveau l'hérédité, ensuite ils la rétablissaient en prenant de ma théorie les adoptions et legs en continuation d'industrie ; bref ils cherchaient une doctrine et n'ont qu'un salmigondis de plagiat. » Il faut signaler que Fourier avait félicité le gouvernement des poursuites qu'il avait intentées contre les Saint-Simoniens.

nous n'avons entendu remplir qu'un devoir de publicité et donner une leçon de justice à la presse obscurante. » Elle reconnaissait pourtant aux Saint-Simoniens « la bonne volonté, le courage et le mérite d'une grande et malheureuse tentative de rénovation sociale. »

Mais il est très certain qu'il se produisit peu à peu un rapprochement entre les deux doctrines. Les Saint-Simoniens disaient en effet être frappés plus que personne de la coïncidence des vues de Fourier avec celles que leur maître émettait vers la même époque. « Plusieurs Saint-Simoniens, loin de nous être hostiles, nous témoignent des sympathies », écrit un fouriériste. Et Berbrugger en mission en Angleterre, déclare (lettre de Londres, 12 mai 1834) : « J'assiste assez régulièrement aux séances saint-simoniennes et avec d'autant plus d'intérêt qu'ils gravitent maintenant vers votre théorie sociétaire, planche de salut qu'il leur a bien fallu saisir dans leur naufrage, et à laquelle ils ne manqueront jamais d'avoir recours toutes les fois qu'ils voudront sortir du vague indéfinissable de leurs doctrines primitives ». Et il concluait : « Je pense que le moment n'est pas éloigné où les disciples de Saint-Simon et les vôtres se rencontreront sur une même route où ils seront arrivés par des sentiers différents. »

C'est un premier pas vers le « rapprochement des partisans chaque jour plus nombreux des réformes pacifiques », et vers l'union des réformateurs qu'on verra peu à peu se dessiner. Mais Fourier, quoi qu'en disent ses disciples, qui prétendent qu'à la fin de sa vie il revint à de meilleurs sentiments sur le compte des Saint-Simoniens, ne changea nullement sa manière de voir. Et pourtant « à ses funérailles les disciples de Saint-Simon se faisaient remarquer par la vraie douleur qu'ils témoignaient de la perte d'un philosophe dont les idées progressives se rattachaient aux idées de toutes les écoles »... Ils étaient, écrit un autre fouriériste, amenés par un sentiment élevé et pieux sur la tombe du grand RÉVÉLA-

TEUR social que Saint-Simon avait invoqué, et qui vivait à côté de lui, inconnu de lui, dans la grande cité qui a un boisseau pour toute lampe de vérité. » Pellarin, p. 277, André Delrieu (voir les discours ou invitations pour les banquets anniversaires de la naissance de Fourier).

Les anciens Saint-Simoniens, préoccupés avant tout de l'urgence d'une rénovation sociale pacifiquement poursuivie par différentes écoles, virent peu à peu dans les novateurs contemporains de Saint-Simon leur maître ou d'eux-mêmes, plutôt des auxiliaires possibles que des adversaires irréconciliables. Enfantin lui-même, qui avait, après le licenciement de l'apostolat de Ménilmontant et la dispersion des disciples, gardé l'intégrité de sa foi sur la mission rénovatrice qu'il s'était assignée depuis 1825, comprenait que le monde ne pouvait être transformé aussi vite que l'aurait voulu son enthousiasme religieux. Et il portait désormais ses préoccupations sur la conversion graduelle des nouvelles générations aux idées de réforme sociale. Il s'intéressait aux efforts des fouriéristes, et il écrivait à leur sujet à Arles Dufour en 1838 une lettre un peu désabusée (1). Deux ans après, il écrit : « Nous ne pouvons faire que la société soit prête aujourd'hui pour s'organiser saint-simoniennement, aussi personne de nous ne fait-il plus un saint-simonisme typique d'apostolat. Mais nous cher-

(1) A Arles, 15 janvier 1838. « J'ai bien reçu les papiers de M. Laperrière... Il désire que je lui communique par votre intermédiaire ma pensée sur ce qu'il m'a envoyé. Remerciez-le, je vous prie, d'abord de son attention à répondre à ma demande et à me mettre au courant de ce que font lui et ses amis. Quant à mon opinion particulièrement sur la tentative qu'ils font pour continuer par une espèce d'association intellectuelle l'élaboration et la propagation des idées de Fourier, la voici : Je crois que pour eux comme pour nous en 1832, l'élaboration est assez avancée par voie d'association et que ce qui le prouve c'est la scission qui a eu lieu ; que pour la propagation, leur association semi-mystérieuse est un faible et même un mauvais moyen ; enfin, je les crois arrivés comme nous en 1833 à la nécessité de la *dispersion* et par suite au *retour à la vie pratique du monde*, aux carrières qu'il offre à chaque capacité afin d'arriver à prévoir celle qui pourrait savoir ce qu'il faut faire pour le bonheur de l'humanité. »

chons les moyens de faire marcher avec le moins de désordre possible la société vers cette organisation, et pour cela nous voudrions imposer... non pas l'amour du but complet que nous désirons, ce serait trop beau, mais au moins l'envie de quelques-unes des mesures qui nous paraissent les plus capables de conduire le peuple vers ce but. » Il constatait avec satisfaction qu'il était « généralement reçu aujourd'hui que Fourier et Saint-Simon étaient deux fameux gaillards » (à Arlès, 17 octobre 1840) et il adoptait même quelques-unes des vues de Fourier (1).

M. Charléty (p. 361) écrit : « On comprend *l'indifférence* d'Enfantin pour le fouriérisme ressuscité. » C'est une erreur. Le fouriérisme n'était point indifférent à Enfantin qui suivait sa marche avec intérêt ainsi que le prouve sa correspondance. En 1841, dans une lettre à Arlès, il discute encore une fois cette question de la liberté de tester qui sépare les deux doctrines : « A propos du fouriérisme, il prend, ce me semble, quelque consistance à s'approcher assez de son fameux essai pratique. Je m'étonne toujours que le nombre et la qualité des hommes qu'il a acquis ne lui aient pas permis encore de faire cette tentative, ou plutôt je comprends très bien que la foi qu'il inspire ne détermine pas d'assez grands *aventuriers* à risquer tout ce qu'ils possèdent dans cette entreprise, à commencer par Consi [Considérant] et sa belle-mère Vigoureux. Quoi qu'il en soit, l'article de la *Presse* qui recommande cet essai, me paraît représenter une opinion déjà assez répandue qui serait favorable à la formation d'un Phalanstère. Il y aura bonne

(1) « D'un autre côté, je dirai un peu comme les fouriéristes ; il y a pourtant dans cette écume (élément de ce que Fourier appelait ses *hordes de salops*) des qualités, une valeur qui tournent au mal tandis qu'elles pourraient tourner au bien si elles étaient employées avec art, et surtout si l'on parle de former un *corps* de ces *individualités* qui sont d'autant plus mauvaises qu'elles sont *isolées* et d'autant meilleures qu'elles sont réunies (Enfantin, Lettre à X..., 8 octobre 1840).

occasion pour que les grands problèmes économiques et moraux soient repris *théoriquement* à propos d'un fait qui les soulèvera tous d'une façon palpitante. C'est surtout sous le rapport religieux et moral que ce sera immédiatement très drôle, car pour la question d'héritage il faudrait plusieurs générations pour juger des inconvénients propres à la solution de Fourier, inconvénients d'ailleurs beaucoup moindres que ceux de la constitution actuelle de la propriété puisqu'en définitive il n'y a pas dans le *Phalanstère* propriété personnelle et directe du sol et de l'habitation et que les *capitalistes* sont seulement des *actionnaires*. Sur ce dernier point de vue, la solution de Fourier est une escobarderie fort ingénieuse ou même un acheminement progressif fort adroit, auquel je ne donnerais certes pas la main, mais que je suis bien aise de voir propager et pratiquer parce que cela est très supérieur à la propriété *foncière* personnelle et directe de nos jours, cela correspond même très bien au but que nous nous proposons dans le *Producteur* et le *Globe* quand nous traitons de la *mobilisation* de la propriété et de la baisse progressive de l'intérêt des capitaux... Procédé, et benin, pour enfoncer progressivement les hommes qui possèdent les ateliers de travail, ne les administrent pas et n'usent de leur *droit* que pour *exploiter* les travailleurs... On les réduit en un mot à la fonction d'oisifs par excellence. »

Dans une autre lettre, il soulevait un autre sujet de division entre les deux doctrines : la question du capital (A Arlès, Enfantin, 25 avril 1841 :) « ...Vous aurez probablement dans le congrès des fouriéristes qui diront : *prenez mon ours*. Je vous engage à vous tenir en mesure de les faire s'expliquer sur une question que vos deux termes : *maîtres et ouvriers* ne soulèvent pas directement mais qui jouent pourtant un rôle *capital* dans le fait industriel : c'est celle du *capitaliste* un peu directeur de travail. » « Vous savez que les fouriéristes veulent que le *capital* produise *revenu* à son propriétaire indépendam-

ment de toute espèce de *travail* et de *talent* de la part dudit propriétaire par cela seul qu'il est propriétaire ; d'où par conséquent *oïseveté ignorante* et *riche* et d'où aussi *héritage*... C'est là où les fouriéristes commettent leur plus grosse erreur industrielle ; de ce qu'il y a dans l'industrie une fonction indispensable qui consiste à *distribuer*, à placer le capital (c'est à-dire les instruments et ateliers) ils en concluent que c'est le capital qui mérite salaire et attribuent ce salaire à l'homme qu'ils continuent à appeler *capitaliste*. Ils ont donc trois rétributions : celle du capital, du talent, du travail, trois termes mystiques qui cachent une grosse erreur et qui devraient être remplacés par ceux-ci : rétribution au *distributeur* des instruments et ateliers, au directeur de travail ou maître, et enfin à l'ouvrier, »

Mais malgré ces divergences les saint-simoniens et les fouriéristes ne faisaient pas mauvais ménage ; entre eux la paix était faite. Ils se voyaient, ils se fréquentaient. « Charles Duveyrier est plein d'activité, d'entrain, et remue beaucoup d'hommes et d'idées ; il *voit assez les fouriéristes et ce contact est bon* » (19 octobre 1843, à Arlès). D'ailleurs les divergences entre les systèmes s'atténuaient. P. Leroux remarquait du reste la tendance de tous les systèmes de son temps à fusionner comme les Compagnies de finances, « à faire en un mot du syncrétisme. » C'était ce que rêvait Lechevalier (1). L'union des réformateurs s'accomplit bientôt pour former le parti social. « Il existe actuellement, écrivait Lechevalier, dans la société française deux opinions parfaitement tranchées et présentant chacune plusieurs nuances. Ces deux opinions sont représentées l'une par les divers partis politiques, l'autre par un parti qui se forme à peine : le parti qui a posé la *question sociale*. De ce côté se trouvent les hommes, qui croient à une transformation intégrale de la société et qui donnent pour

(1) Dès juillet 1833, J. Lechevalier faisant au Congrès scientifique de Caen un rapport « sur l'état actuel des théories scientifiques » demandait « l'union de toutes les forces de l'intelligence pour le perfectionnement social ».

base à la forme nouvelle : *l'association* (25 octobre 1832, J. Lechevalier, *Parti social*).

En termes généraux et sauf des différences plus ou moins considérables sur les voies et les moyens à mettre en usage pour la réalisation, Fourier et ses disciples, « Enfantin et sa sainte famille », la *Revue encyclopédique* et l'*Européen* étaient d'accord entre eux ; ils demandaient la même chose : le bonheur pour l'individu et l'ordre pour la société, et proposaient comme moyen l'association. De tous les éléments si divers que représentaient ces doctrines il se forma une sorte de compromis et un état d'esprit moyen qui aboutit au socialisme de 1848.

CHAPITRE XIV

Le fouriérisme a-t-il nui ou été utile au Saint-Simonisme ?

Les fouriéristes ont souvent prétendu que le Saint-Simonisme avait nui à la doctrine de leur maître et qu'il avait fait « plus de mal que de bien » (1). P. Leroux prétend, au contraire, que « sans Saint-Simon, Fourier n'existerait pas », et que sans les disciples d'Enfantin il n'y aurait jamais eu d'école sociétaire. On a beaucoup discuté sur la question de savoir ce que le Saint-Simonisme peut devoir au fouriérisme, ou celui-ci à celui-là. Nous voudrions examiner, pour conclure, ce qu'il y a de fondé dans ces assertions, voir si le Saint-Simonisme a été nuisible, ou au contraire s'il a été utile au fouriérisme, et essayer de déterminer dans quelle mesure il l'a été.

D'abord que reproche-t-on au Saint-Simonisme ? Surtout, d'avoir mis la société en défiance des novateurs, quels qu'ils fussent, d'avoir créé contre eux des préventions qui auraient été longues à se dissiper, et d'avoir déconsidéré les doctrines au profit desquelles il prétendait se dévouer. Sans doute le Saint-Simonisme avait inspiré de vives alarmes à la propriété, dans les milieux bourgeois. Sa prétention de fonder une religion et d'établir une théocratie, ses divagations extatiques et religieuses, son caractère mystique avaient inquiété et écarté de lui beaucoup de gens, dans le monde ouvrier surtout (2).

(1) Jules Lechevalier, *Science sociale*, p. 123.

(2) « Les dogmes religieux et jusqu'au costume adopté par les adeptes avaient

« Ils ont beau matérialiser leur soi-disante religion, écrivait G. Laury à Ch. Fourier (Toulon, 13 février 1833), ce seul mot m'épouvante, car il m'est impossible de ne pas attacher à ce mot le sens que le vulgaire y attache. »

Mais c'est peut-être la position ultra-féministe qu'avait prise le saint-simonisme, proclamant que c'est par l'affranchissement complet des femmes que serait signalée l'ère Saint-Simonienne, qui avait jeté sur lui le plus de discrédit. On lui reprochait d'ailleurs d'avoir lui-même porté un grave préjudice à la cause du féminisme naissant. « Par la manière dont en dernier lieu sous la direction d'Enfantin il parla de l'émancipation des femmes, le Saint-Simonisme a rendu ridicule un des aspects de la question sociale et ce n'est pas le moindre de ses torts » (1)

fait du Saint-Simonisme une secte en dehors de la société » (Souvenirs d'un prolétaire, cité par Buffenoir. *Revue bleue*, 18 septembre 1909).

(1) Cfr. « En 1830, les prédications des Saint-Simoniens surtout réveillèrent chez un certain nombre de femmes des idées d'émancipation. Malheureusement les vérités contenues dans la doctrine saint-simonienne furent rapidement perverties par l'influence personnelle de quelques sectaires, qui confondaient toutes les lois naturelles et sociales dans un mysticisme de voluptés inacceptable pour la conscience moderne. Les femmes qui s'étaient jetées dans le Saint-Simonisme sans bien comprendre le sens mystérieux de certaines formules se troublèrent ; leur imagination exaltée par des rites et des cérémonies, où le magnétisme jouait un rôle principal, entra en lutte avec leur raison et la délicatesse de leurs instincts. Beaucoup d'entre elles après des combats intérieurs douloureux, rentrèrent dans le sein de l'Eglise catholique, d'autres plus faibles ou plus intrépides se donnèrent la mort. Le discrédit dont furent frappés les mystères du Saint-Simonisme rejaillit pour longtemps sur toutes les idées favorables à l'amélioration du sort des femmes » (M^{me} d'Agoult) *Histoire de la révolution de 48*. Daniel Stern, p. 157, 158, t. 2.

« Les Saint-Simoniens seuls ou plutôt les enfantinistes ont abordé pleinement le sujet de la condition actuelle des femmes mais autant ils se sont montrés justes et solides dans la partie critique de leurs théories, autant ils se sont montrés inhabiles et grossiers dans la partie créatrice et affirmative ; leurs principes n'ont abouti qu'à faire monter la rougeur au front des femmes et à leur faire souhaiter qu'on ne s'occupât point de leur sort plutôt que de s'en occuper pour un tel scandale » (Condition sociale des femmes au xix^e siècle par Marie de G... 1831. *Revue encyclopédique*.) L'auteur ajoute d'ailleurs que « les théories absurdes de M. Enfantin avaient du moins servi à fixer l'attention d'un grand nombre sur la question toute nouvelle de l'amélioration du sort des femmes ». La féministe Hortense Allart elle-même écrit : « Je crois que les femmes doivent beaucoup de reconnaissance aux Saint-Simoniens quoiqu'ils aillent

(Pellarin, p. 111). On se faisait d'ailleurs dans ce qu'on est convenu d'appeler le grand public une idée pas toujours précise et assez fantaisiste des Saint-Simoniens qui passaient pour des philosophes politiques, ou pour des agitateurs professionnels, et de la doctrine qu'ils professaient, qui était soumise à des altérations importantes et à laquelle on attribuait gratuitement les pires extravagances. « Ce que j'ai pu en saisir, écrit le Dr Poumiès de la Siboutie (*Souvenirs d'un médecin de Paris*) m'a paru être une réalisation de la République de Platon combinée avec un retour à la vie primitive, naturelle et sauvage. »

Telle était l'invraisemblable conception que se faisait du Saint-Simonisme un homme cultivé, — qui prétendait avoir assisté à plusieurs séances saint-simoniennes. Ne nous étonnons pas dès lors que la foule de ceux que les Saint-Simoniens appelaient des cœurs froids, des égoïstes, des « bourgeois » comme on disait alors, qui ne lisaient pas le *Globe*, et ne s'aventuraient pas aux prédications saint-simoniennes, qui ne connaissaient la doctrine que par leurs journaux — catholiques ou libéraux —, dans lesquels elle était criblée de railleries et d'invectives (1), en aient eu une notion qui les effrayait d'autant plus qu'elle était plus confuse.

De quoi n'accusait-on pas le Saint-Simonisme, et les Saint-Simoniens ? De vouloir en abolissant la propriété, dépouiller les familles, de demander la loi agraire et de ne pas se contenter de la communauté des biens mais d'exiger encore celle des femmes. La doctrine nouvelle, disait-on, glorifiait l'inconstance et ne tendait rien moins

peut-être plus loin qu'elles ne voudraient. La voix des femmes si on l'écoute sera là pour les retenir ». Dans la même lettre adressée à Enfantin, Hortense Allart écrit : « Vous le dirais-je, je ne sais si vous avez beaucoup envie de trouver la femme libre ? »

(1) Certains journaux n'allaient-ils pas jusqu'à accuser le Saint-Simonisme de vouloir « soulever le peuple contre les riches » pour les forcer « le poignard sur la gorge à partager avec eux leurs biens et leur argent ».

par la réhabilitation de la chair qu'à établir le règne du plaisir, elle soumettait le mariage à l'exercice d'un droit qui rappelait le droit du SEIGNEUR et confiait au PRÊTRE la mission de régulariser et de développer les appétits intellectuels et charnels. Telles étaient les « idées inquiétantes », les « doctrines perverses », les « conceptions hideuses » que professait le Saint-Simonisme sur l'avenir des sociétés et sur celui des individus — ou tout au moins qu'on lui attribuait ce qui revient au même — et que M. l'avocat général Delapalme dénonçait dans son réquisitoire au nom de la société qu'il représentait, et de l'opinion publique dont il était le très fidèle interprète, pour justifier l'accusation d'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs qui avait été lancée contre les Saint-Simoniens. Il n'est donc pas surprenant que le Saint-Simonisme, peut être mal expliqué et déformé par ses adeptes, et peut-être mal compris par ses auditeurs, ait répandu dans certains milieux, catholiques ou conservateurs ou même libéraux une épouvante et un affolement qui dans quelques villes de province affectaient une forme légèrement comique (1). « Quand on dit : voilà un Saint-Simonien ; chacun l'exorcise, fait le signe de la croix en disant damnation, tandis que d'autres moins superstitieux mais non moins crédules se croient dépouillés de leur patrimoine ou pensent voir arriver à grand pas la Loi agraire, la promiscuité, que sais-je ? Enfin tous les maux dont Dieu dans sa colère peut selon eux nous gratifier » (2). Et Victor Considérant écrivait que « beaucoup de gens feraient volontiers « le coup de fusil contre le Saint-Simonisme » (3). Il exagérait peut-

(1) La Saint-Simonienne Désirée Véret déclare dans une lettre que son père ne « veut pas croire au choléra » (c'était le moment où sévissait à Paris l'épidémie). Il est « persuadé dit-elle qu'on empoisonne ». Il me dit que « je soutiens les empoisonneurs, que les Saint-Simoniens sont complices, etc... » (lettre 16 avril 1832).

(2) Eugénie Niboyet, lettre sans date à Jules Lechevalier.

(3) « ... On repousse et bafoue le Saint-Simonisme contre lequel on ferait volontiers le coup de fusil, s'il devenait fort, ce qui n'est pas à craindre, vu le

être un peu, mais pas énormément, et si les prédicateurs saints-simoniens qui parcouraient la France ne furent que rarement accueillis à coups de fusil, du moins leur arriva-t-il souvent de l'être à coups de pierres(1). Il est certain que le Saint-Simonisme s'était attiré l'animosité et l'aversion, souvent même la haine violente de bien des gens. Plusieurs Saint-Simoniens le reconnaissaient eux-mêmes en se séparant de la doctrine. « Le Saint-Simonisme, écrivait Didion à Pecqueur, a soulevé *sans nécessité* des répugnances et des haines violentes » (17 octobre 1831).

Il avait fait peur. Il fit rire, ce qui est plus grave (2). L'exode solennel du Père vers Ménilmontant, la vie emphatique et baroque qu'y menaient les fidèles, l'attitude singulière du Père Enfantin sur les bancs de la Cour d'assises, les incidents du voyage de Barrault et de ses frères partis vers Constantinople à la recherche de la mère, semblèrent les épisodes plus comiques qu'héroïques d'un véritable roman, bons tout au plus à servir de matière à la verve satirique des caricaturistes et des chansonniers. On tourna le Saint-Simonisme en dérision, et c'est finalement parmi les railleries et les risées des uns et sous le sourire ironique des autres que sombra la doctrine.

Il semble donc que le saint-simonisme ait rendu par ses outrances le plus mauvais service à la cause de la réforme sociale en alarmant inutilement les esprits, en rendant ridicules certains aspects de la question sociale, le féminisme notamment (3) et j'ajoute en cau-

ridicule dont il vient de se couvrir et l'extrême confusion qui doit bien faire désirer à ces Messieurs Papes et Cardinaux d'être débarrassés du fatras absurde de leurs créations philosophiques ou religieuses ». 5 janvier 1832.

(1) Voir dans Vinçard, le récit de l'échaffourée de Charenton, p. 85 et sqd. *Mémoires d'un vieux chansonnier saint-simonien*.

(2) « Bref, je ris des Saint-Simoniens en voyant qu'autour de moi tout le monde en riait. » G. Laury à C. Fourier.

(3) Personne n'ignore, écrit le secrétaire de Saint-Simon de quelle défaveur,

sant parfois le plus grave tort à ceux qui s'y étaient fourvoyés (1).

De plus son insuccès, sa faillite retentissante ne devaient certes pas faciliter la tâche des réformateurs qui briguaient sa succession. Le saint-simonisme avait en effet inspiré confiance à beaucoup de jeunes hommes avides de progrès. L'éloquence et le zèle de ses disciples avaient fini par avoir raison de l'indifférence railleuse ou hostile de la foule et avaient obtenu du crédit pour la nouvelle doctrine qui, d'abord accueillie avec un étonnement mêlé de curiosité, avait bientôt éveillé l'attention sérieuse de tous ceux qui désiraient « autre chose » et qui avait excité chez une élite de jeunes gens instruits et cultivés la plus grande sympathie et même un réel enthousiasme. « Le saint-simonisme, s'écriait avec admiration un néophyte, accomplit tout ce que depuis des siècles la religion, la philosophie, l'éducation, la politique ont tenté en vain : il porte un remède à nos maux et nous laisse entrevoir un avenir tel que nos rêves les plus ambitieux n'eussent pas cru l'espérer... » (*Globe*, p. 227, année 1832). Pour les croyants et peut-être davantage encore pour les nouveaux convertis, qui montraient dans leur ardeur de néophyte le plus grand dévouement, qui sacrifiaient leur fortune, leur situation, qui renonçaient à l'affection de personnes qui leur étaient chères, brisaient des liens qui leur étaient précieux pour se livrer à la propagande de la nouvelle doctrine, pour ceux-là qui avaient la foi, qui attendaient la réalisation promise avec une impatience d'autant plus grande que leur conviction était plus récente, la déception fut immense de voir le Saint-

de quel ridicule cette doctrine a été frappée par les extravagances de ces enthousiastes connus sous le nom de Saint-Simoniens.

(1) Les quelques ouvriers qui avaient fait partie de l'école saint-simonienne se plaignaient du préjudice qui leur avait été causé par leur adhésion à la doctrine : « depuis que je me suis déclaré Saint-Simonien écrivait l'ouvrier Baron qu'en résulte-t-il ? j'ai perdu toute la confiance des personnes qui me faisaient gagner le peu de moyens, et présentement je me vois abandonné de toutes parts. »

Simonisme se dissoudre. Et il faut lire la correspondance de Charton, de Dory et de tant d'autres pour se rendre un compte exact de la poignante émotion, de la sensation d'écroulement qu'ils éprouvèrent lorsqu'ils apprirent la scission de Bazard. « Quand on a vu tous ces colosses devenir nains, quand là où on croyait saisir quelque chose, on n'a vu qu'une ombre s'évanouir, le découragement et la défiance se sont emparés de tous les cœurs, et chacun s'est demandé : où donc est Dieu ? puisqu'il n'est pas avec ces hommes (1) ? » La désillusion et l'abattement furent d'autant plus grands chez certains que leurs espérances et leur enthousiasme avaient été plus ardents. Comme Bazard l'avait prévu, le scepticisme et le dédain contre lesquels le saint-simonisme avait eu tant de peine à lutter à ses débuts se reproduisirent avec plus de force (2). « Le zèle est bien refroidi, écrivait de Nevers Drouet à Michel Chevalier (23 février 1832), tout le monde doute et moi-même je suis toujours de ce nombre. » Dans certaines régions on ne voulait plus entendre parler du saint-simonisme (3) ; et Eugénie Niboyet nous dit qu'il fallait « un véritable courage pour le défendre » (4) ; ce n'était d'ailleurs pas seulement du saint-simonisme qu'on ne voulait plus entendre parler, mais de toute

(1) Eugénie Niboyet. Mâcon à J. Lechevalier, 16 juillet 1832.

(2) Le secrétaire de Saint-Simon écrit très exactement : « Lorsqu'on eut signalé les défauts (des nouvelles théories), démontré les inconvénients, le bon sens et la raison égarés ou surpris retrouvèrent leur action un moment suspendue et ces élucubrations d'esprits prévenus ou d'imaginations surexcitées perdirent bientôt leur crédit : la plupart de leurs partisans s'en détachèrent ; à l'engouement succéda le dégoût, la réaction fut complète ; elle fut excessive comme l'opinion à laquelle elle succédait, comme le sont toutes les opinions soudaines et irréflechies. »

(3) Eugénie Niboyet. « On ne veut plus que je parle du Saint-Simonisme » [Eugénie Niboyet avait été directrice du degré des ouvriers dans le 4^e et le 5^e arrondissement. Elle était membre du 3^e degré]. Voir la liste des membres de la famille dressée par d'Eichthal (Arsenal).

(4) « Je jouis ici par moi-même et par la position de mon mari de l'estime et de la considération générales ; malgré tout cela on ne me pardonne pas de défendre un ami vaincu :... on livre guerre ouverte à M. Enfantin et il faut l'avoir aimé beaucoup pour aujourd'hui le soutenir encore ».

doctrine de réforme sociale. « La plupart des hommes, écrivait Bureau, si souvent leurrés.... par les philosophes ne veulent voir maintenant qu'illusion et rêverie dans tout ce qui a trait à une amélioration du sort de la société...; une résignation morne a fait place à l'espérance. » Il semble donc, comme l'écrivait Lerminier en 1832, au début d'une étude déjà citée sur le saint-simonisme, que ce soit avec raison qu'on l'ait accusé d'avoir « décrié les idées qu'il prétendait servir, d'avoir par ses folles exubérances, répandu dans les cœurs le scepticisme et le dégoût, si bien que les sentiments et les opinions en pleine déroute n'auraient plus su où se rallier ».

Les fouriéristes en venant prêcher une nouvelle doctrine de réforme sociale pouvaient donc redouter légitimement qu'on confondit dans le même discrédit la doctrine qui venait d'échouer si malheureusement avec celle qui naissait. Ils s'en rendaient d'ailleurs bien compte et écrivaient dans le *Phalanstère* au premier numéro : « En venant encore parler d'association, nous avons à craindre d'être confondus avec ceux qui l'ont prêchée sans la réaliser et qui faute de la bien comprendre eux-mêmes n'ont pas su la faire comprendre à leurs contemporains » (1). Là en effet était l'écueil, et ce qui faisait l'objet de leur crainte ne manqua pas d'ailleurs de se réaliser. On accusa la théorie de Fourier de contact avec le saint-simonisme. Eugénie Niboyet se plaignait de ce qu'elle avait « grand mal à faire comprendre que l'école de Fourier n'avait aucun rapport avec la doctrine saint-simonienne. Chacun veut y trouver des rapprochements » ajoutait-elle (16 juillet 1832, à Jules Lechevalier). Et Fourier lui-même reconnaît qu'on faisait dans le public couramment cette confusion, qui le désespérait(2), et qu'on fit long-

(1) Cfr. « J'eus peur que dans leur naufrage ils n'entraînaient toute votre belle doctrine dont ils avaient pris toute la pensée mère. » G. Laury à Fourier.

(2) Voir le *Phalanstère*, t. 2, p. 76 et 177 : Sur un éloge de la théocratie et de la mainmorte.

temps(1). Bien plus, il arriva qu'on prit Fourier pour un dissident du saint-simonisme, pour le chef d'une des sectes hétérodoxes de la doctrine, écrit un fouriériste (2). Cela se disait et s'écrivait. « Après 1830, j'entendis parler de M. Fourier et de son école, mais dans le public on disait qu'il était le chef d'une secte hétérodoxe du saint-simonisme et je ne fus pas tenté de lire ses écrits et ceux de ses disciples car le saint-simonisme me répugnait extrêmement » (lettre non signée) (3). Ainsi donc, la confusion que craignaient les fouriéristes fut faite : et elle n'était certes pas de nature à accroître le nombre des phalanstériens, elle détourna même bien des gens d'étudier la doctrine de Fourier, qu'ils prenaient pour un Saint-Simonien. « Les Saint-Simoniens avec leur *Globe* et leurs séances mystiques n'étaient parvenus qu'à m'effrayer sur l'avenir de votre doctrine, écrit G. Laury à Fourier (Toulon, 13 février 1833) (4). — C'est d'ailleurs ce qui mettait Fourier si fort en colère ; « on s'appuie, s'écriait-il, sur l'insuccès de cent folles entreprises pour persuader que l'art d'associer est introuvable, que tant de perfection n'est pas fait par les hommes, que la nature est couverte d'un voile d'airain, que les destinées sont impénétrables, que l'homme n'est pas fait pour sonder la profondeur des décrets divins, etc... (5) ». Et il redoutait tellement qu'on le confondît avec la « coterie saint-simonienne » qu'il modifia son vocabulaire. « Ce mot d'association

(1) En 1840, dans une discussion sur la réforme électorale, Arago confondait dans une même réprobation, et sans les distinguer les uns des autres, les Saint-Simoniens et les fouriéristes, et dans une lettre aux *Débats* du 5 février 1840, les rédacteurs de la *Phalange* déclaraient que « beaucoup de personnes qui n'avaient pas étudié la théorie sociétaire étaient portées à la confondre et la confondaient avec celle des Saint-Simoniens ».

(2) De nos jours il arrive encore fréquemment de voir Fourier pris pour un disciple de Saint-Simon. M. Abensour a commis tout récemment cette erreur.

(3) Voir aux archives fouriéristes plusieurs lettres en ce sens.

(4) « Les malheureux, me disais-je, ils nous gâtent toute cette belle doctrine de Fourier : ils nous la travestissent grotesquement avec leur papé et leurs prêtres grand dénicheurs et déclarateurs de capacité. »

(5) Fourier. Notes manuscrites.

est tellement prostitué et compromis qu'il est devenu synonyme de rébellion et de machination désastreuse (grâce aux coterie philosophiques qui ont discrédité et déshonoré l'esprit sociétaire). On ne peut plus en faire usage et après l'avoir employé dans mon traité de 1822 je suis obligé d'y renoncer et de la remplacer par le mot « combinaison » (1).

On pourrait donc au premier abord être tenté de voir avec Eugénie Niboyet dans l'avortement de la tentative saint-simonienne « le plus fâcheux antécédent pour Fourier ». Mais ce ne serait qu'à moitié exact. Le saint-simonisme nuit au fouriérisme ; cela est incontestable. Mais il le sert sans doute plus encore.

« Trop de questions ont été soulevées, trop de problèmes jetés au milieu de la société française. Trop de jeunes esprits émus, réveillés pour ne pas estimer considérable l'influence du saint-simonisme. » Ces lignes sont de Lerminier, qui n'est pas suspect de partialité en faveur des Saint-Simoniens mais qui est bien forcé de reconnaître ce qui est. Tous les efforts des Saint-Simoniens s'ils n'avaient pas abouti n'avaient pas du moins été absolument perdus ; tout n'avait pas été vain et stérile dans le saint-simonisme. Qu'en restait-il donc ? Les questions qu'il avait formulées, les problèmes qu'il avait posés et les idées qu'il avait agitées. On pouvait penser comme M. de Rémusat que les Saint-Simoniens étaient « stupides », qu'ils n'indiquaient « que des remèdes insensés », mais on était bien obligé d'avouer avec lui qu'« ils étaient dans la question ». L'école saint-simonienne avait contribué à éclairer la position de la société, et à préciser les questions à résoudre ; elle était arrivée à donner une règle aux recherches de l'esprit humain en les dirigeant vers la solution de ces problèmes (2). Le saint-simonisme

(1) Fourier. *Manuscripts*.

(2) Jean Reynaud. *De la société saint-simonienne*, p. 19. « Quelque opinion

avait « fixé l'attention d'un bon nombre sur la nécessité d'une large réforme » (Thomas à Transon, 28 juillet 1832) et provoqué la « curiosité de tous⁽¹⁾ » (Lerminier). Sans doute, il n'avait pas apporté au problème social qu'il avait cru pouvoir résoudre la solution définitive qu'il rêvait qu'il avait promis et que tout le monde attendait. Mais les enseignements et les prédications, les missions, les écrits divers des Saint-Simoniens et surtout le *Globe* écrit avec un talent auquel ses adversaires eux-mêmes rendaient hommage, avaient déposé le germe des idées saint-simoniennes dans beaucoup d'esprits et provoqué l'intérêt; ils avaient jeté dans la circulation beaucoup d'idées nouvelles. Ils avaient fait accepter l'idée d'association universelle qu'ils avaient indiquée comme la destination de l'humanité. « Bien des cœurs sont préoccupés des sentiments d'association que nous avons répandus » (*Le Globe*, 20 avril 1822, M. Chevalier); celle de transformation sociale; ils avaient excité la sympathie pour les classes malheureuses; ils avaient analysé avec force les vices de l'organisation sociale contemporaine; ils les avaient dépeints avec éloquence; ils avaient porté les coups les plus rudes aux croyances superstitieuses du libéralisme et de l'économisme sur la critique du laissez faire et du morcelle-

qu'on puisse se former des travaux de l'école, écrivait très justement le Saint-Simonien d'Eichthal à son ami Stuart Mill le 23 novembre 1829, du moins ne peut-on pas lui contester le mérite d'avoir dans les six années écoulées depuis 1823, abordé successivement tous les problèmes philosophiques d'une véritable importance, soit dans les publications de Saint-Simon et de Comte, soit dans le *Producteur*, soit dans les discussions hebdomadaires et les travaux manuscrits qui en sont résultés. »

(1) « J'ai été à Dieuze... j'y ai passé 15 jours : en revenant j'ai trouvé la mission saint-simonienne... il y avait dans la salle du spectacle une affluence énorme; elle était ouverte à tout venant et présentait l'aspect le plus plein, le plus étouffant et le plus bizarre possible, car le bonnet grassey de la cuisinière luisait tout près du chapeau élégant de la dame, les autorités militaires à la grosse épaulette montraient leur tête à côté de celles des soldats et des scieurs de bois... Lechevalier et Hoart étaient seuls sur la scène [lettre de Considérant, samedi 13 sans autre date.]

ment; enfin, plus que toute autre doctrine, ils avaient persuadé le public de l'insuffisance radicale et de l'impuissance absolue de tous les partis politiques, quels qu'ils fussent, à porter remède aux maux qu'ils signalaient; ils avaient eu le mérite de faire saisir la nécessité d'une réforme sociale comprenant l'organisation du travail et de l'industrie et de concevoir, d'indiquer et de proposer certaines réformes morales religieuses ou mentales qui, malgré les erreurs qu'on a pu et qu'on peut leur reprocher, n'étaient pas toujours dépourvues de mérite ni d'opportunité. Tels étaient en un mot les thèmes que les Saint-Simoniens avaient fait connaître dans toute la France et qui grâce à eux étaient entrés entre 1830 et 1832 dans la discussion publique; ils avaient profondément modifié les termes des disputes politiques, philosophiques, économiques et historiques; la presse périodique s'en était emparée (1), les discours de la tribune politique s'étaient eux-mêmes empreints des préoccupations que la doctrine avait jetées dans les esprits. Les missions saint-simoniennes avaient au point de vue social provoqué à certains égards une sorte d'éveil, disons plutôt d'excitation intellectuelle; elles avaient remué les

(1) Cazeaux au Père Enfantin. Bordeaux, 25 mars 1834... « Tous ceux de vos puissants disciples que des nécessités individuelles ou familiales ont détournés de votre voie active, n'ont pas pu se dépouiller entièrement de leurs convictions, et chacun d'eux selon sa capacité et ses goûts répand dans le monde qui l'entoure la portion de doctrine dont il est imbu, et cette doctrine est d'autant plus appréciée qu'elle n'est plus reguë comme la perfide combinaison d'une Société prêchant la communauté des biens et des femmes, mais bien comme le produit d'une conviction personnelle jalouse de détruire toute idée d'immoralité. La *Revue encyclopédique* de Carnot et Leroux, l'*Histoire du peuple en France*, par Cavel, le *Magasin pittoresque*, par Euryale [Cazeaux] et Charton, les *Archives littéraires et politiques*, par J. Lechevalier, les *lettres du journal des débats*, par M. Chevalier, les articles financiers d'Emile Pereire dans le *National*, mille autres publications périodiques à la rédaction desquelles quelques Saint-Simoniens contribuent, et enfin le *Phalanstère* de Fourier imprègnent incessamment l'atmosphère d'un grand nombre d'idées progressives qui, sans être complètement orthodoxes ne laissent pas que d'ébranler les intelligences et de les pousser par l'inévitable effet d'une rigoureuse logique vers l'orthodoxie de nos doctrines. »

idées, créé un courant d'opinion, un état d'âme, et préparé les esprits à « un changement nécessaire ». Fourier lui-même le reconnaît, le saint-simonisme avait « façonné le siècle à reconnaître qu'il faut un changement dans l'ordre industriel ». Il avait, ajoute Transon, « posé le problème social et préparé les esprits à sa solution (1) » ; il avait prédisposé toute une partie du public — et la plus cultivée — à accepter la vue générale et la position des questions sociales. C'est de cet état d'esprit — dont le saint-simonisme est le seul auteur — que l'école de Fourier allait profiter.

La parole ardente du saint-simonisme avait mis le feu à des esprits déjà surexcités. Parmi tous ces jeunes hommes qui n'avaient pu se défendre d'une longue préoccupation ou d'émotion secrète aux discours enflammés de la salle Taitbout, qui avaient assisté aux soirées et aux fêtes de la rue Monsigny, qui avaient chanté les hymnes de F. David à Ménilmontant, quelques-uns sans doute furent découragés par le retentissant échec de la doctrine en laquelle ils avaient mis toutes leurs espérances, et désespérés, les se réfugièrent dans la religion ou le scepticisme ; mais la plupart de ceux-là qui avaient désiré l'amélioration du sort moral, physique et intellectuel de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre ne se laissèrent pas abattre par cet échec ; ni fatigués, ni rebutés de leurs efforts infructueux, ils ne bornèrent pas leurs efforts à cette première tentative de construction si malheureusement avortée et n'abandonnèrent pas leur rêve de transformation sociale ; et même ceux-là qui comme Charlon avaient désespéré de la vie en voyant s'écrouler leur rêve gardaient encore au fond de leur cœur leur amour des classes malheureuses (2). Et puis ils avaient

(1) *Revue Encyclopédique*, t. 54, 1832, en note, p. 291.

(2) Plus ma conviction est devenue vague et générale, plus les détails du Saint-Simonisme se sont effacés de ma tête et plus j'ai senti le besoin de me maintenir dans une tendance d'où s'éloignent peu à peu les écarts de mon ima-

besoin de croire (1), de se dévouer, ils étaient impatients d'agir (2). Ce furent eux qui suivirent les premières expositions qu'on fit de la doctrine de Fourier; « qu'il est heureux écrivait Gabet à Fourier (13 mars 1832) que votre cours soit suivi principalement par les Saint-Simoniens accoutumés à réfléchir sur les grandes questions d'intérêt social. » Et Thomas écrivait à Transon : « Il est fâcheux que M. Fourier soit si peu connu de ces amis du progrès qui seuls peut-être sont faits pour le comprendre (3). »

Somme toute, la chute de l'utopie saint-simonienne ne découragea pas de l'esprit d'utopie ces jeunes hommes dont les prédications saint-simoniennes avaient enflammé l'esprit; elle ne leur servit aucunement de leçon comme on pourrait le penser. Ils crurent qu'on s'y était mal pris, qu'on s'était trompé sur la solution, et, ne songeant qu'à recommencer, qu'il fallait en trouver une autre, sans tarder. Et comme une solution toute prête s'offrait à eux, qu'on la leur faisait voir susceptible de réalisation presque immédiate, ils passèrent de l'une à l'autre presque sans transition. C'est ainsi que la décadence de l'association industrielle des Saint-Simoniens attira à Fourier nombre de personnes curieuses de solutions immédiates du grand problème social. Ces croyants, qui embrassèrent le fouriérisme avec la même confiance

gination. Pitié pour les misères humaines; Pitié même pour l'égoïsme et le privilège. C'est un cercle immense. Lettre de Charton, 11 août 1832.

(1) « Et puis j'ai grand besoin de me rattacher, d'avoir confiance en quelque chose ». Bonamy à Jules Lechevalier, 18 juin 1832.

(2) J'ai pris une part trop active à l'œuvre saint-simonienne pour ne pas embrasser avec empressement toute doctrine d'amélioration sociale. Saint-Simon a mis sur la voie et éveillé l'attention de tout ce qui porte un cœur généreux. C'est déjà une belle tâche : n'en perdons pas le souvenir. Maçon, 16 juillet 1832. Eugénie Niboyet à Jules Lechevalier.

(3) « J'étais hier chez un ami auquel je communiquai le numéro 8 du *Phalanstère*; mais de grâce qu'avais-je à lui répondre lorsqu'il me dit au sujet de l'article du numéro (je cite les expressions): Quoi est-il vrai que M. Fourier courtise la robe noire et qu'il réprouve *l'habit bleu, barbeau, les hommes qui peuvent le mieux lui être utiles*. » Thomas à Transon (sans date).

qu'ils avaient embrassé deux ou trois années auparavant et quelquefois moins le saint-simonisme, mais qui l'embrassèrent avec seulement un peu moins d'enthousiasme, — car le fouriérisme n'exerça jamais la prestigieuse influence du saint-simonisme, — avec un état d'esprit assagi si je puis dire, furent suivis par les esprits curieux, les cœurs larges, « prompts à accueillir, à comprendre et à embrasser » ou tout au moins à accepter et à encourager tous les essais de réformation sociale, toutes les transitions possibles du vieux monde dont ils ne voulaient plus au nouveau qui leur était annoncé et qui pour cela s'ouvraient à toutes les philosophies, à tous les systèmes où ils croyaient pouvoir découvrir et retenir la moindre parcelle de vérité. Ils n'avaient pas partagé toutes les erreurs du saint-simonisme mais en avaient partagé les nobles aspirations, ou tout au moins s'étaient passionnés avec lui pour la justice et le progrès, s'étaient intéressés à la doctrine et avaient subi plus ou moins son influence. Ceux-ci devaient tout naturellement s'attacher volontiers à tout mouvement d'idées nouveau pourvu qu'il fût généreux, qu'il aspirât à la justice et à la paix sociale. Le saint-simonisme avait en somme préparé un public au fouriérisme.

Mais ce ne sont pas là les seuls profits que Fourier tira du saint-simonisme. Il est très certain que lorsque Lechevalier et Transon, ainsi que plusieurs autres transfuges du saint-simonisme, reconnaissant la supériorité de Fourier, commencèrent de prêcher sa doctrine, la publicité qui était attachée à leur nom de propagateurs du saint-simonisme et leur autorité personnelle servirent beaucoup à Fourier à qui ils apportaient avec leur adhésion non pas seulement leur talent mais leurs noms qui étaient connus du public, la notoriété dont ils jouissaient, l'influence qu'ils avaient sur un certain milieu et aussi leur expérience. Et il est très certain que si ce n'avait pas été Lechevalier qui eût prêché la doctrine fouriériste, les conversions saint-simoniennes eussent été infini-

ment moins nombreuses ; et Transon peut-être n'aurait jamais été fouriériste. L'un et l'autre firent bénéficier le fouriérisme du prestige de leur nom.

Enfin, il n'est pas douteux que le saint-simonisme servit le fouriérisme en ce qu'il l'avait précédé — et en ce que les fouriéristes qui venaient de passer par le saint-simonisme cherchèrent dans la propagande de la nouvelle doctrine à utiliser les leçons de l'expérience. Ils mirent à profit l'exemple du saint-simonisme, cherchèrent à l'imiter dans ce qu'il avait eu de bon, évitèrent de tomber dans ses erreurs, de commettre les fautes qu'il avait commises et surent se garder des outrances et des témérités qui l'avaient perdu. Les fouriéristes dans leur propagande furent certainement beaucoup plus habiles, plus accommodants, que ne l'avaient été les Saint-Simoniens. Enfantin s'en rendait bien compte, et il l'écrivait à Arlès Dufour, — en 1843 il est vrai — : « Le fouriérisme n'a pas eu envers la propriété et la religion nos prétentions novatrices ; après 1830, son langage a été plus aimable que le nôtre pour la noblesse et le clergé. » De même, pour les théories qui pourraient paraître au public choquantes ou immorales, les disciples de Fourier les élaguent, les négligent ou en tous cas se gardent bien d'y insister. Et le fouriérisme qui n'était pas moins immoral que le saint-simonisme — mais qui sut être plus prudent — évita les démêlés avec la justice qui avaient causé au saint-simonisme un si grand préjudice. Il est assez curieux d'observer dans la correspondance fouriériste combien les nouveaux convertis sont obsédés par les souvenirs du *Globe*. Ils veulent l'imiter. « Il est fâcheux, écrit Lemoyne à J. Lechevalier, que notre *phalanstère* ne puisse pas être comme l'a été le *Globe* un journal riche de littérature et de poésie. » Transon dans une note manuscrite trace ainsi le programme de ce que devra être la *Réforme industrielle* : « Notre but doit être de donner au journal de la RÉFORME INDUSTRIELLE le même rang dans l'opinion que l'ancien *Globe* avec toute la supé-

riorité que nous donne une théorie régulière appuyée d'un essai pratique... Nous avons au moins autant de points de contact, autant de moyens d'engrenage avec le public, qu'en avait l'ancien *Globe*. Nous arrivons à notre temps comme lui au sien (Note de Transon). » Il n'est pas niable que ce fut le saint-simonisme qui prépara le terrain aux différentes écoles socialistes et surtout à Fourier.

Victor Considérant lui-même reconnaît d'ailleurs dans une lettre à Fourier que « la mission saint-simonienne a été comme une manœuvre qui a changé la *position des esprits* ». Et il est bien forcé d'avouer les services positifs que lui rend la propagande saint-simonienne. Dans une autre lettre il écrit : « La mission saint-simonienne est très utile pour nous, elle a remué les idées, piqué la curiosité ; on veut savoir ce que c'est que le Phalanstère, et on repousse le saint-simonisme (Considérant à Fourier, samedi 13, sans autre date). Et Gréa déclare également dans une lettre à Fourier que les Saint-Simoniens ont « bien mérité de l'humanité (1) ». C'est en profitant de l'impulsion donnée par leurs prédications que Considérant, Gabet et quelques autres essaient de commencer à faire connaître Fourier. C'est si je puis dire à l'ombre du saint-simonisme que débute leur timide propagande. « C'est la mission (saint-simonienne) qui m'a fait naître l'idée de profiter de l'impulsion qu'ils avaient donnée par leurs prêches pour faire connaître votre *Nouveau Monde Industriel*, et le 22 juillet j'ai inséré dans le journal de la

(1) « Les Saint-Simoniens en venant dans notre ville professer avec un grand talent leur doctrine au milieu d'un concours prodigieux d'auditeurs généralement éclairés ont produit le plus grand bien en soulevant de hautes questions d'intérêt public et en les plaçant sur un terrain où jusqu'à présent on n'est pas accoutumé à les chercher. Ce n'est pas en effet de la seule manière dont sont organisées les autorités que peut découler la prospérité d'une nation mais de celle dont les ménages peuvent s'y conduire pour opérer leur bien-être, et sous ce rapport ces nouveaux apôtres ont bien mérité de l'humanité en nous apprenant que la société doit être constituée sur le travail et sur les œuvres, que chacun doit y être placé suivant son talent et récompensé suivant son travail. »

Côte-d'Or la lettre suivante... », écrit Gréa à Fourier. Tels sont donc les avantages que Fourier a tirés de la propagande de ses prédécesseurs, avantages que la plupart de ses amis ne nient point. Mais Fourier se met fort en colère: il n'admet point qu'on ose écrire que lui, Fourier, doit quelque chose à ses ennemis. « On prétend, écrit-il, qu'ils ont donné à l'opinion une impulsion qui favorise ma découverte et que je leur en dois de la gratitude. Ils ont au contraire donné la direction la plus vicieuse en renforçant les antiques préjugés qui supposent la Providence limitée, incomplète, impuissante, et qui placent la voie du progrès dans l'attaque des gouvernements, des religions et de la propriété, au lieu de spéculer sur la réforme des industries » (19 juillet 1832).

On pourrait faire observer que ces lignes sont écrites en 1832, c'est-à-dire au plus fort de la bataille, et penser que quelques années après, Fourier revint à une plus saine appréciation du rôle des Saint-Simoniens, et se rendit un compte plus exact de ce qu'il leur devait. C'est du moins ce qu'écrivent ses disciples. Mais c'est une erreur; et en 1834, Fourier se plaint en termes aussi amers de la prédominance et de la survivance de l'esprit saint-simonien qui subsiste encore à cette date dans certains milieux, et de l'empreinte ineffaçable qu'il a laissée sur l'opinion publique: « ici, on ne voit surgir dans toutes les assemblées que l'esprit saint-simonien, la manie d'abolition de la propriété », écrit-il le 4 janvier à Muiron (1). Ceci est exact d'ailleurs; et nous avons sur ce point des témoignages précis qui

(1) « *Malgré cette prédominance du Saint-Simonisme*, disait Fourier, *les auditeurs reviennent en grand nombre à moi. Je m'en suis convaincu à ma leçon d'hier. Déjà les deux zôles principaux D... et L... n'ergotent plus contre moi, et, pour les intimider, j'ai hier fait une dénonciation régulière de l'économie politique, et prouvé que sur neuf conditions dont se composait sa tâche, elle n'a satisfait à aucune* ». Pellarin, *Page d'histoire du Saint-Simonisme et du Fourierisme*.

nous montrent clairement que les effets du saint-simonisme pourtant agonisant n'étaient pas arrêtés, « que le feu qu'il avait allumé dans les esprits et dans les cœurs n'était pas encore éteint ». Son influence pour longtemps encore devait rester active et sensible (1) : « On a proposé, écrit Transon (5 avril 1833), une organisation sociale dans laquelle la propriété individuelle aura disparu. Cette dernière opinion survit au saint-simonisme. » — A la même date presque (19 avril 1833), Paget écrit : « ... Mais ces hommes dont nous nous empressons de reconnaître les vues progressives sont tous plus ou moins enclins à une erreur grave : à des degrés divers, ils inclinent presque tous vers la politique industrielle et financière qu'ont enseignée les Saint-Simoniens comme moyens de transition à un ordre social plus régulier. » Et la *Revue encyclopédique*, qui n'était ni saint-simonienne, ni fouriériste, le constatait aussi : « Chose étrange, il est encore des hommes qui professent publiquement la doctrine économique saint-simonienne bien qu'ils en aient repoussé les prémisses (2). »

Il est possible, il est même certain que Fourier a eu à souffrir de ces vestiges du saint-simonisme. Plusieurs des opinions que cette doctrine avait propagées dirigeaient vers 1832-1834 la presse périodique à Paris comme en province. Les idées qu'elle avait exposées se sont infiltrées un peu partout. « Plus de 12 journaux de province marchent dans les voies que nous avons ouvertes, écrivait fièrement Enfantin à Thérèse Nugues, sa cousine. La *Revue encyclopédique* y conduit. *Le Temps* a trois rédacteurs anciens saint-simoniens, Pereire, Lagarmitte et Guérout. *La Tribune* est dirigée par des hommes qui glissent tant qu'ils peuvent des idées économiques aux

(1) S'il est bien, écrit Fourier, que la thèse des journalistes soit aujourd'hui changée et qu'elle porte sur l'objet essentiel, encore faut-il qu'elle soit bonne. Tel n'est pas le caractère de la thèse saint-simonienne qui *perce plus ou moins dans tous les journaux* dans ceux de l'opposition surtout. 22 mars 1833.

(2) *Revue encyclopédique*, mars 1833.

idées saint-simoniennes. » Mais il n'en reste pas moins que Fourier doit beaucoup aux Saint-Simoniens.

Ce sont des Saint-Simoniens qui ont donné à l'école fouriériste, avant 1831, si faible, si fragmentée — presque inexistante, — si terne et si incolore, sa force et sa cohésion et aussi son brillant, et sans aller aussi loin que P. Leroux et dire avec lui que le fouriérisme n'est qu'un appendice, qu'une hérésie du saint-simonisme, — ce qui est un peu exagéré, — il n'est pas téméraire de dire que sans l'ébranlement causé par le saint-simonisme, Fourier avec l'impuissance que nous lui connaissons à exposer sa doctrine, serait resté toute sa vie dans son isolement, petit vieillard aigri entouré de quelques disciples, ne laissant après lui que la réputation d'un utopiste maniaque à moitié fou, d'un penseur bizarre et solitaire, connu seulement de quelques curieux ; si la foule eût retenu quelque chose de son système, ç'aurait été sans doute ses bizarreries : ses océans de limonade, ses antibaleines et ses anti-hippopotames, ses hommes affublés d'une queue armée d'un œil, ses aurores boréales éternellement lumineuses.

« Fourier devrait reconnaître que sans les Saints-Simoniens on ne s'occuperait pas de lui. Leur mission a été de lui préparer la voie : cette mission est remplie », écrivait Le Moyne à Transon. C'est en effet le saint-simonisme qui a déclanché le mouvement de réforme sociale ; si Fourier a pu créer une école c'est aux Saint-Simoniens qu'il le doit, aux Saint-Simoniens qui avaient changé l'orientation des esprits, qui avaient su créer un mouvement d'opinion, un état d'esprit, qui avaient intéressé les gens à la discussion des problèmes sociaux, qui avaient obligé quiconque les lisait ou les écoutait à réfléchir, à faire son examen de conscience, qui avaient chauffé l'enthousiasme de toute une partie de la jeunesse, qui avaient formé des hommes très sincèrement et très profondément animés de l'esprit de réforme, qui avaient vulgarisé l'idée que l'association est le grand

moyen d'action pour les travailleurs et avaient jeté avec éloquence à tous les coins de l'horizon la semence et le ferment nécessaires pour secouer l'apathie et l'égoïsme des masses qu'ils habituèrent à l'idée de rénovation sociale. C'est en un mot de la ruine et de la débâcle du saint-simonisme qu'est née l'école de Fourier.

CHAPITRE XV

Le Saint-Simonisme et le fouriérisme, doctrines religieuses et romantiques.

Essayons maintenant de déterminer quels sont les caractères communs à ces deux doctrines et l'état d'esprit qui les inspira.

La lecture de la correspondance saint-simonienne et des lettres d'adhésion à la doctrine ne laisse aucun doute à cet égard. Ce qu'elles expriment toutes, c'est le besoin de croire et d'aimer⁽¹⁾. Le Saint-Simonisme y répondait parfaitement. Ce n'est pas seulement l'attrait de la nouveauté qui avait attiré à ses enseignements ; ses doctrines « répondaient, écrivait Warnkœnig, à un besoin moral qui au milieu des agitations de l'époque se faisait tous les jours sentir de plus en plus dans la partie éclairée de la nation française⁽²⁾ ». Il semble que la doctrine de Fourier avec son vocabulaire rébarbatif, ses conceptions avant tout pratiques, ses « détails de ménage », son minutieux formalisme, et les bizarreries dont four-

(1) « Je ne demande plus une conviction scientifique ; mon esprit est satisfait depuis longtemps : c'est de sentiment, c'est d'amour, c'est cette charité qui coulait avec tant d'ardeur du sein des saint Jean, des saint Paul, des saint Chrysostome, etc.... » *Organisateur*, p. 3, 24 juin 1830, de H..., lettre à C... — Deux vieillards, le jour de leur initiation à la foi saint-simonienne, s'écriaient : Nous avons plus besoin que les jeunes de croire à quelque chose ; nous voulons mourir tranquilles. *Globe*, 17 décembre 1831.

(2) *Kritische Zeitschrift*, IV^e vol., 1^{re} livraison, 1831 : *De la philosophie du droit en France*, 3^e article.

mille sa construction, n'ait pas fourni à ses sensibilités exacerbées, à ces âmes de jeunes gens, en quête d'une croyance, l'élément mystique qu'elles recherchaient, et qu'elle ait dû bien plutôt les rebuter. « Il aurait fallu à Fourier, disait Jules Simon, le style de Bernardin de Saint-Pierre pour populariser ce qui dans ses rêveries répondait aux besoins religieux de ses contemporains. Car c'était un besoin religieux plus encore qu'un besoin philosophique qui agitait toutes les âmes » (Notice sur M. Chevalier).

« La grande question qui travaille le monde est toute religieuse et n'est que cela », écrivait Lamennais en 1827 (Lettre à Cottu) (1). Nous avons vu que vers 1796, de nombreux esprits furent repris du désir de croire. Chateaubriand allait bientôt publier le *Génie du Christianisme* —, et comme écrit Jules Lemaître : « Tout le monde portait en soi le *Génie du Christianisme* en attendant qu'un seul l'écrivît (2). » Peut-être serait-il plus exact de dire que tout le monde, sentant que l'absence d'une foi religieuse faisait un vide profond dans les âmes, aspirait à la croyance, éprouvait le besoin d'une religion (3). Le Saint-Simonisme et le fouriérisme sont un témoignage de ce besoin de croyance qui se réveille et auquel ils cherchent à répondre. « Il me

(1) « Le vide laissé par cette immense destruction (celle du christianisme), ce vide est partout, il est dans tous les cœurs, il est obscurément senti par les masses, comme il est plus clairement senti par les esprits distingués. Ce vide il faut le remplir, tant qu'il ne sera pas rempli je prétends que la société ne sera pas calmée... Telle est la profonde, la véritable cause de l'inquiétude sociale. » Discours de Joubert. « Le sentiment vrai c'est le sentiment du vide ; c'est un besoin inquiet de croyance, c'est une sorte d'étonnement et d'effroi, à la vue de l'isolement où la philosophie du XVIII^e siècle a laissé l'homme et la société : l'homme aux prises avec ses passions sans règle qui les domine, aux prises avec les chances de la vie, sans appui qui le soutienne, sans flambeau qui l'éclaire ; la société aux prises avec les révolutions sans une foi publique qui les tempère et les ramène du moins à quelques principes immuables. » De Sacy.

(2) 5^e conférence sur Chateaubriand.

(3) « Nous étions à l'affût de toutes les manifestations philosophiques ayant une tendance religieuse. » Carnot ; sur le Saint-Simonisme, *Sciences morales et politiques*, année 1887, p. 125, t. 128.

semble —, dit de Maistre, — que tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses : ou qu'il va se former une nouvelle religion, ou que le christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire. C'est entre ces deux suppositions qu'il faut choisir suivant le parti qu'on a pris sur la vérité du christianisme (1). » Le Saint-Simonisme et le fouriérisme furent bien en effet de « nouvelles religions » ; ils eurent leurs fidèles, leurs hérétiques, leurs fanatiques, leurs dupes, leurs pontifes, leurs dogmes, et même à l'occasion leur inquisition.

Sur le caractère religieux du Saint-Simonisme, il est inutile, je crois, d'insister longuement. H. Carnot déclarait qu'il était « né du besoin qu'éprouvent le cœur et l'esprit des hommes de se rattacher à une pensée religieuse » (2). Dès 1802, Saint-Simon considérait la religion comme « l'institution la plus générale qui tende à organiser l'humanité » (3). « Elle est, disait-il, sous quelque rapport qu'on l'envisage, la principale institution politique ». Dans le *Nouveau Christianisme* il avait adapté, traduit, la « haute loi morale de l'Évangile dans le langage de l'industrialisme. » A son lit de mort, il avait prononcé la parole fameuse : « On s'est trompé, la religion ne peut disparaître du monde, elle ne fait que se transformer... Rodrigues, ne l'oubliez pas. » Les Saint-Simoniens suivirent, religieusement si j'ose dire, le conseil du maître ; ils ne finirent pas comme lui par la religion, ils commencèrent par elle. Dès 1829, la rénovation religieuse est leur but avoué ; c'est le problème qui englobe tous les autres et dont la solution donnera à tous les faits humains un nouvel aspect ; le Saint-Simonisme à cette époque est déjà une religion ; il ne tarda pas à vouloir

(1) *Considérations sur la France*, ch. v (V. édit. 1796).

(2) *Sur le Saint-Simonisme* (3^e lettre, 1802). Académie des Sciences morales, 1887, t. 128, p. 122.

(3) « La religion, écrit-il encore, seule nature d'institution politique qui tende à l'organisation générale de l'humanité. »

devenir une église (1) — et c'est ce qui le perdit; les Saint-Simoniens fondèrent une théocratie nouvelle dont ils se sacrèrent les prêtres. Il suffit d'ailleurs pour se rendre un compte exact de l'importance qu'eut dès le principe la face religieuse du saint-simonisme de lire les discours que Transon adressait aux élèves de l'école polytechnique. « L'association humaine, leur disait-il, ne sera pas scientifique, pas industrielle, elle sera RELIGIEUSE »; et encore : « en dehors du sentiment religieux, la science est sans appui pour remuer le monde » (Prédication, 11 décembre 1830), paroles qui peuvent sembler étranges venant d'un mathématicien et s'adressant à des jeunes gens accoutumés aux disciplines des sciences exactes et qui ont eu pour maîtres les philosophes de la fin du XVIII^e siècle.

Le Saint-Simonisme dédaigne d'être une conception philosophique; il est une conception religieuse et il n'est que cela; et il s'en fait gloire (2). Et cela est

(1) « Le seul temple béni de Dieu est celui où nous prêchons, la seule hiérarchie bénie de Dieu celle qui nous inspire l'obéissance pour nos supérieurs, et pour nos inférieurs une douce autorité, nos réunions intérieures sont des solennités saintes; nos paroles sont une liturgie, nos actes des sacrements. » Ch. Duveyrier.

(2) « Vous vous faites une fausse idée, mon cher Stuart Mill, de la nature de l'entreprise où nous nous sommes engagés; vous ne concevez pas que ce soit autre chose que la propagation d'une théorie philosophique et dans cette hypothèse vous nous recommandez avec raison de procéder avec beaucoup de réserve et de ménagements, de prendre bien garde à ne point choquer les préjugés, à ne point heurter les amours-propres, d'entamer les hommes par leurs propres idées afin de leur insinuer doucement nos doctrines à la suite des leurs etc... Tout cela, je vous le répète, peut être fort sage pour la propagation d'une doctrine philosophique, mais pour nous ce n'est pas notre affaire. Sans négliger les précautions que nous commandent en chaque occasion le tact et les convenances, l'idée que nous avons de la sainteté, de la grandeur, de l'infailibilité de notre mission nous oblige à aller plus droit au but. Nous venons dire aux hommes ce que leur ont dit tous ceux qui leur ont fait faire un pas dans la voie du progrès, ce que leur ont dit tous les législateurs païens mais surtout les législateurs éminemment providentiels, Moïse, Jésus-Christ; nous leur disons : « Aimez-vous les uns les autres ; car c'est là toute la loi et les prophètes. » Et ces mots dans notre bouche ne veulent plus dire seulement comme autrefois : « Aimez votre famille, aimez votre cité, aimez votre patrie, aimez votre église », ils veulent dire : aimez l'humanité tout entière, et réalisez votre amour; accomplissez ce que Moïse a promis, ce que Jésus-Christ a pré-

si vrai qu'aussi longtemps que la solution que les Saint-Simoniens ont donnée du problème religieux ne sera pas admise, ils estiment qu'il n'y aura rien de définitivement établi quant aux idées qu'ils ont exposées, parce que celles-ci ne sauraient être comprises dans toute leur étendue qu'en les rapportant précisément à cette solution qu'ils proposent et qui en forme le lien et la sanction (Voir 17^e séance. *Doctrine Saint-Simonienne*, 1^{re} année, p. 414.)

Mais il est inutile d'insister plus 'longuement sur ce qu'a de religieux le Saint-Simonisme, on l'a maintes fois signalé. On a au contraire très peu parlé du caractère religieux de la doctrine de Fourier (1). Il est pourtant

paré. Commencez avec nous l'association universelle qui doit un jour couvrir la face entière du globe; organisez-vous pour les travaux de la paix; qu'une corporation *religieuse* s'alliant à une corporation *scientifique* et à une corporation *industrielle* fasse mouvoir l'un et l'autre dans le but d'améliorer chaque jour les *sentiments* des hommes par les progrès de la *science* et ceux de l'*industrie*; QUE L'ÉGLISE ET L'ÉTAT DEVIENNENT IDENTIQUES, QUE TOUT BIEN SOIT BIEN D'ÉGLISE; QUE TOUTE PROPRIÉTÉ PARTICULIÈRE NE SOIT QU'UN BÉNÉFICE; que la femme devienne l'égale de l'homme; que chacun soit récompensé selon ses œuvres. Pour annoncer de pareilles choses, mon cher Mill, de longs détours ne sont pas nécessaires; on fait comme Jésus le disait à ses apôtres: *on va prêcher sur les toits ce que l'on vous a dit à l'oreille*; on sent que les doctrines d'amour dont on est l'apôtre vous donnent un tel ascendant sur ceux qui vous écoutent qu'on ne craint pas de leur faire voir en face tout le NÉANT de leur existence actuelle; on ne craint pas que le *sentiment de leur défaite*, pour me servir de vos expressions, *s'allie chez eux avec l'adoption d'une vérité*, car on a puissance de leur *faire* chérir leur défaite même et c'est quand ils viennent nous la raconter avec des larmes de joie que nous connaissons qu'ils sont véritablement convertis. D'ailleurs le succès justifie notre foi par delà même tout ce que nous avions espéré.... » G. d'Eichthal parle ensuite des « *religieux transports* des réunions, et des résultats inespérés de la propagande ».

(1) Il faut pourtant signaler que le philosophe Renouvier qui a consacré à Fourier une longue étude dans la *Critique Philosophique* déclare que celui-ci n'est pas « aussi absolument écarté qu'il le paraît à première vue des idées fondamentales qui ont guidé les spéculations des penseurs religieux... Sa conception, dit-il, est du genre de celles qu'on a coutume d'appeler mystiques » (*Critique Philosophique*, p. 217, t. 12, 1883). Et M. Seillère écrit que « deux influences semblent s'être emparées à son insu de ses facultés mentales, et d'abord la plus dominante, la plus universelle de toutes dans notre civilisation européenne, l'idée chrétienne avec son finalisme providentiel et les attraites de son mysticisme attendri » (*Le Mal romantique*, p. 23).

impossible de n'en être pas frappé pour peu qu'on l'étudie. Sans doute, Fourier ne rêve point, comme les Saint-Simoniens, d'un « Nouveau Christianisme » (ou tout au moins, s'il y rêve, il ne donne pas le même sens à l'expression). Il n'a pas tenté comme eux de fonder une religion nouvelle ; je ne dis pas qu'il n'en ait jamais eu l'idée, mais enfin la réforme religieuse lui paraît inutile : « Il n'en est, dit-il, aucun besoin. » Je présente, ajoutait-il, la méthode opposée (à celle des Saint-Simoniens) qui est d'écarter tout plan de réforme administrative et de ne s'occuper que de la réforme industrielle et domestique ». Mais il faut pour cette réforme « un retour à l'esprit religieux, à la défiance des dogmes philosophiques, à la confiance aux promesses de Jésus-Christ » (1), car « le christianisme s'allie à toute doctrine d'harmonie, pourvu qu'on accepte la prédiction des saintes écritures et qu'on pratique selon le droit sens les trois vertus théologiques » (2). Fourier, qui ne cesse de répéter qu'il ne veut pas du « rôle banal de chef de secte » (3), et n'a qu'une crainte : celle d'être « confondu avec les fabricateurs de systèmes et de religions » (entendez les Saint-Simoniens), fait, tout comme eux, concourir la puissance du sentiment religieux à l'harmonie sociale » et professe que « toute doctrine sociale pour se mettre d'accord avec le système du monde doit être une doctrine religieuse. » L'idée de Dieu, il le dit lui-même, est sans cesse présente dans ses écrits et à sa pensée. Cette idée, il la considère comme indémontrable ou plus exactement il tient pour certain qu'il n'y a pas besoin de la démontrer (4), qu'elle est indiscutable. La notion de Dieu est la clef de voûte, ou pour employer une expression qui lui est chère, le pivot de son système. C'est de Dieu que

(1) *F. Ind.*, t. II, p. 515.

(2) *F. Ind.*, t. II, p. 457-516.

(3) *F. Ind.*, t. II, p. 387.

(4) « Nous ne pouvons avoir la prétention... de leur démontrer ce qui ne se démontre pas, l'existence de Dieu. »

vient l'attraction, c'est de lui que viennent les passions. Or Dieu fait bien tout ce qu'il fait. Il faut donc rechercher les dispositions sociales conformes à ses vues. Tel est le raisonnement de Fourier, qui part du principe de l'universalité de la Providence et dont toute la science, comme celle des Saint-Simoniens, ne se présente que comme « le moyen donné à l'esprit humain de connaître les lois par lesquelles Dieu gouverne le monde », de connaître en d'autres termes « le plan de la Providence ». Cela Fourier et les Saint-Simoniens l'ont dit cent fois, en termes absolument identiques.

Aussi Fourier pense-t-il qu'il est absurde de ne pas croire en Dieu ; il considère que c'est l'esprit irréligieux qui est l'une des causes de l'impuissance et de l'inertie sociales ; il a horreur de l'athéisme et il n'est pas éloigné de croire, comme les Saint-Simoniens que l'athéisme conduit à l'immoralité (1) ; il qualifie le matérialisme et les dictionnaires d'athées « d'immondices très modernes » (2), avec aussi peu de ménagements qu'Enfantin lorsqu'il parlait de la philosophie athée et voltairienne du XVIII^e siècle, « de la bave de Voltaire et des ordures de ses sales successeurs » (3). Dans le régime harmonien d'ailleurs les athées disparaîtront : « Les harmoniens aimeront Dieu dès le jeune âge en reconnaissance du bonheur dont ils jouiront et du bel ordre qu'ils verront régner dans les conceptions *sociales divines*. Ils l'aimeront dans l'âge déclinant par conviction des nouveaux biens qu'il nous prépare en migration ultra-mondaine (4) ». Et Fourier tient pour assuré que dès que l'épreuve de l'association aura été faite sur un village, les athées, les matérialistes, ou les indifférents en matière de religion seront tellement « convaincus de la générosité divine et de l'harmonisabilité des passions » qu'on les verra tout

(1) *Doctrine des Saint-Simoniens*, 1^{re} année, p. 392.

(2) Fourier, *Unité universelle*, p. 83, 2^e volume.

(3) Enfantin. Lettre à Arles Dufour, 25 octobre 1835.

(4) P. 343. *Prolégomènes. Un. Un.*, t. II.

aussitôt transformés en pieux et fervents admirateurs de Dieu, et « s'honorant de cet esprit religieux qu'on les voyait quelques instants auparavant repousser et baffouer » (Voir *Unité Universelle*, t. II, p. 46) (1).

Pour Fourier, l'intervention active de Dieu dans « le Code social » n'est donc pas niable (2) et le secours principal qui a manqué aux philosophes et aux réformateurs qui l'ont précédé, c'est « l'esprit religieux, la confiance en la Providence » (3). La théorie de Fourier, elle, « marche en tous point dans le sens de la religion » (4). La science qu'il a créée est « voie de Dieu. La « vraie association », — celle de Fourier, bien entendu —, sera donc « religieuse par *passion* ; le culte public sera pour elle un besoin (5) ».

On ne peut guère contester, après ces citations, prises un peu au hasard de la lecture dans l'œuvre de Fourier, le caractère religieux de sa doctrine. Mais il y a lieu de rappeler aussi qu'il a utilisé — et largement — dans son système le « ressort » religieux, et qu'il s'est proposé d'employer « l'esprit religieux », qui engendre le « dévouement de charité générale » selon les convenances du nouvel ordre. On n'ignore pas que Fourier érige en philanthropie religieuse l'exercice des fonctions triviales qui excitent une répugnance directe. « Quelques fonctions domestiques, écrit-il, nous semblent ignobles, avilissantes, comme l'enlèvement des boues, immondices, ce service devient dans l'harmonie une œuvre pie, exercée

(1) L'athée voyant le bel ordre de l'harmonie sociétaire, saisi d'un *pieux enthousiasme*, courra au temple s'écrier avec Siméon : « Seigneur, j'ai assez vécu puisque j'ai vu le chef-d'œuvre de votre sagesse. *Unité universelle*, t. II, p. 60.

(2) *Un. Un.*, p. 70.

(3) *Un. Un.*, t. I, p. 182.

(4) *Œuvres complètes*, t. VI, p. 163.

(5) *Nouveau Monde*, p. 473. Loin de supprimer les cultes, il faudra même leur donner plus de lustre « parce que l'esprit religieux deviendra *passion* et non *devoir* chez des peuples qui verront l'intervention active de Dieu pour le bonheur de l'homme et qui recueilleront à chaque instant les fruits de sa providence... » p. 55.

par une série d'enfants des deux sexes, enfants voués *par religion* aux passions les plus répugnantes (1). » Et Fourier ne se lasse pas de célébrer son invention des petites « hordes », « *congrégation* de philanthropie unitaire », leur zèle *religieux* pour toutes les fonctions répugnantes. Il nous les décrit « courant frénétiquement au travail qui est exécuté comme *œuvre pie, acte de charité*, envers la Phalange, *service de Dieu et de l'Unité*. » Et il exalte leur vertu (car « les petites hordes sont le foyer de toutes les vertus sociales *au sens religieux* et civique »). J'ai cité l'exemple des petites hordes; mais on en pourrait citer d'autres. D'une façon générale on peut dire que toutes les fois que dans son système Fourier désire donner plus de relief à un exercice quelconque, fût-ce à la « fonction d'opéra », il en fait immédiatement un « accessoire du culte religieux » (2).

La vie au Phalanstère sera d'ailleurs une vie religieuse : la déité, c'est-à-dire en termes civilisés le repas matinal, est suivie de parade et d'hymne à Dieu ; après quoi les groupes partent au travail — Certains groupes — les vestales par exemple — sont l'objet d'un *culte semi religieux*, d'une « idolâtrie générale » (3). Il faudrait ici examiner plus à fond cette organisation religieuse et sociale « d'où naîtra, si l'on en croit Fourier, *l'enthousiasme pour Dieu* auteur d'un si bel ordre » et décrire d'après le tableau enchanteur qu'il en a tracé les délices de la vie des harmoniens où s'entremêleront à tous les plaisirs et à toutes les voluptés de perpétuelles louanges à Dieu. Maints détails seraient intéressants à analyser. Il y aurait lieu notamment d'étudier « la régie passionnelle » qu'exerce la « noblesse amoureuse » par « droit de nature », l'institution du « confesseur sympathiste », — dont Fourier parle dans ses manuscrits, sans y insister longuement. En ana-

(1) *Un. Un.*, t. III, p. 351.

(2) *Unité universelle*, livre 2, t. III, p. 79.

(3) *Œuvres*, vol. IV, p. 236.

lysant ces détails, et en allant au fond des choses, on arriverait sans doute à penser que la doctrine de Fourier n'est pas aussi différente et aussi éloignée de celle des Saint-Simoniens qu'on le croit souvent (1). Elles ont l'une et l'autre ce caractère commun d'être d'essence religieuse.

Il faut d'abord constater que l'idée de Dieu ne diffère guère chez les Saint-Simoniens et chez Fourier. Celui-ci, comme ceux-là, rejette toute intervention surnaturelle de la divinité. Dieu, pour les disciples de Saint-Simon « c'est cet être infini qui nous enserre, nous embrasse, réagit sur nous dans tous les sens, qui se *manifeste* à nous par cette apparence matérielle qu'on appelle ordinairement l'univers, *comme nous nous manifestons nous-mêmes les uns aux autres par nos apparences matérielles...*; tout ce qui nous entoure, les corps inanimés, nous-mêmes, nos semblables, sommes une portion de Dieu (2) », (décembre 1829, Lettre de d'Eichthal à Stuart Mill). Sans doute, Fourier n'exprime pas dans une langue aussi philosophique sa conception. Son Dieu n'a pas une forme aussi métaphysique. « Chez Fourier, écrit M. Seillère (p. 60), c'est encore le Dieu du christianisme vu à travers Jean-Jacques et son vicaire savoyard, le Dieu du déisme diminué et mis à la mesure du petit bourgeois maniaque qui l'invoque; c'est presque le Dieu

(1) Voir par exemple comment les chefs se décideront à « opérer pour la masse, à lui sacrifier leurs intérêts personnels. » Ils le feront « soit par raison » soit « par *inspiration divine* » (Fourier, *Œuvres complètes*, t. IV, p. 581).

(2) « Dieu est un, disent les Saint-Simoniens; Dieu est tout ce qui est, tout est lui;.... Dieu c'est l'être infini, l'amour infini se manifestant comme esprit et matière, intelligence et force, sagesse et beauté. » Pereyre écrit : « Dieu vit aussi dans la matière car tout est lui, c'est la manifestation *matérielle* de Dieu lui-même qui par l'INDUSTRIE est embellie. » L'univers, l'immensité des mondes qui remplissent l'espace, et dans ces mondes, tout ce qui aime, pense et agit, cette terre et sur elle toute la famille humaine, et vous qui m'écoutez, et moi qui vous parle; tout cela, tout n'est qu'un seul être, qu'un être infini, immuable, éternel, simple, unique, indivisible, vivant, vivant d'une vie qui lui est propre, et c'est lui que nous appelons DIEU. » (*Exposition*, 1^{re} année, p. 20.) Et Jules Lechevalier disait à l'enseignement central que « l'humanité et le monde étaient en Dieu »; (c'est presque dans les mêmes termes que V. Cousin — son ancien maître — avait exposé le spinozisme dans son cours de 1829).

des bonnes gens de Béranger. » Cela, je ne le crois pas, car qu'est-ce que Dieu pour Fourier? C'est l'harmonie des douze passions, leur développement complet et sans aucun conflit. Dieu, c'est l'unité sociétaire. Et l'amour de Dieu chez Fourier, comme chez les Saint-Simoniens, se confond avec l'amour du genre humain. En réalité, Fourier a professé comme les Saint-Simoniens ce que ceux-ci appelaient d'un mot forgé par eux et à la création duquel Fourier n'était peut-être pas entièrement étranger, « le panthéisme d'harmonie ».

Leur conception de Dieu est donc sinon la même, du moins très voisine; leur conception de la religion est identique (1). C'est une religion sans surnaturel, sans prière, sans culte presque (2), sans paradis et sans enfer, faisant abstraction de toute cause première. « La religion (3), disent les Saint Simoniens, n'est plus pour nous ce lien vague et mystique qui attache l'individu à un Dieu pur esprit, cherche à le séparer du monde et lui fait envisager la magnificence et la beauté que la nature déploie incessamment devant lui comme les pompes de Satan. Notre conception de la religion est bien plus élevée. La religion c'est ce qui lie les hommes entre eux et avec le monde extérieur. Or, tout progrès vers l'*association*, tout progrès dans l'exploitation du globe terrestre est un progrès éminemment religieux » (Pereyre). La religion est un lien puissant qui combine en un faisceau indissoluble les volontés, les idées et les

(1) La religion de l'avenir ne doit pas être conçue comme étant seulement pour chaque homme le résultat d'une contemplation intérieure et purement individuelle, comme un sentiment, comme une idée, isolés dans l'ensemble des idées et des sentiments de chacun; elle doit être l'expression de la *pensée collective* de l'humanité, la *synthèse* de toutes ses conceptions, la *règle de tous les arts*. *Doctrine*, p. 416, 17^e séance, 1^{re} année.

(2) Le meilleur culte, c'est celui que les hommes peuvent PRATIQUER le plus facilement sans faire violence à leur nature. J. Lechevalier, *Exposition saint-simonienne*. Rouen, mai 1831.

(3) Sur la religion saint-simonienne, voir *Carlyle et le Saint-Simonisme*, par Eugène d'Eichthal, qui contient des lettres de Carlyle à d'Eichthal, du 9 août 1830 et du 17 mai 1831, très intéressantes.

actes de tous. Ainsi donc, pour les Saint-Simoniens, la religion est un sentiment social (1), exactement comme pour Fourier, aux yeux de qui la foi sociale se confond presque avec la foi religieuse, le sentiment religieux avec l'unitéisme, et qui écrit presque indifféremment les trois mots : *social*, *passionnel* et *religieux*, M. Bourgin écrit très justement : « Cette religion (de Fourier) sera tout intellectuelle et sentimentale ; elle ne connaîtra pas de pratiques ; elle ne connaîtra pas d'autre culte matériel que celui des hommes qui ont servi l'humanité en perfectionnant l'industrie, l'économie, la société » (p. 366). Les Saint-Simoniens et Fourier entendent donc le mot religion dans le sens où l'entendait Fénelon ; la religion c'est ce qui rattache ; leur religion a les caractères que J.-J. Rousseau donnait à la religion civile qu'il rêvait : Ce n'est pas, disait-il, un dogme de religion métaphysique ou surnaturelle mais des sentiments de sociabilité sans lesquels il est impossible d'être fidèle citoyen ; telle qu'ils l'entendent, elle est presque une organisation administrative, elle fait office de religion plutôt qu'elle n'est une religion. Ils envisagent les croyances religieuses d'une façon très sensiblement analogue (2), au point de vue de l'utilité sociale qu'on en peut tirer (3). Au fond, comme les Saint-Simoniens, c'est bien d'une organisation religieuse que Fourier rêve, et c'est presque une théocratie religieuse que, sans qu'il s'en vante, (car enfin il l'a trop souvent reproché aux Saint-Simoniens), il veut instaurer. M. F. Strowski prétend que lui font défaut

(1) Le fait primordial essentiel de toute religion, c'est la production d'une conception qui établisse un *lien commun* entre l'homme et ce qui l'entoure. Transon aux Élèves de l'École Polytechnique, p. 8.

(2) L'amour, disent les Saint-Simoniens, ne sera plus un sentiment purement individuel, mais *social*, par conséquent *religieux*.

(3) « ... Si les croyances religieuses, écrit d'Eichthal à Mill (1^{er} décembre 1823) n'ajoutent rien à nos *connaissances*, elles influent sur nos sentiments ; elles nous donnent une énergie, une activité, un aplomb que nous n'aurions pas sans elles et c'est pour cela que sans être l'instrument immédiat de nos progrès de toute espèce, elles en sont néanmoins la condition *médiante* indispensable. *Ibidem*.

l'instinct religieux, le mysticisme. Je crois que c'est une grosse erreur. Presque tous les commentateurs de Fourier ont parlé de son « culte mystique pour la liberté », « du mysticisme matérialiste qu'il appelle la théorie des accords » (P. Leroux, 8^e lettre). Renouvier parle dans la *Critique philosophique* (1883, p. 12) de la philosophie théiste, optimiste, et *essentiellement mystique* de Fourier (p. 212). Enfin M. Seillère a consacré tout un chapitre de son étude sur Fourier à son mysticisme social qu'il appelle « le mysticisme de l'harmonie naturelle ». Je crois quant à moi que Fourier n'a rien à envier au mysticisme des Saint-Simoniens les plus religieux; il est comme eux — et peut-être plus qu'eux — un mystique du matérialisme.

D'ailleurs Fourier est convaincu, au moins autant que Saint-Simon et qu'Enfantin, qu'il accomplit une *mission* divine. Visionnaires passionnés et intraitables, ils inspirent tous trois à leur entourage, à leurs disciples une foi absolue en leur mission et leur personne (1). Ces réformateurs se considèrent comme des révélateurs. Cela a été contesté souvent pour Saint-Simon (2); plusieurs de ses élèves, qui n'avaient pas voulu suivre Enfantin, déclarent en effet que Saint-Simon s'était contenté de se poser « comme l'analogue de Socrate », et font observer que du vivant de leur maître il n'y eut pas de religion saint-simonienne —; sans doute, mais on ne peut nier que Saint-Simon n'ait dit en termes exprès dès 1802: « *c'est Dieu qui m'a parlé*: un homme aurait-il pu inventer une religion supérieure à toutes celles qui ont existé? », (3^e lettre, 1802) et un peu plus loin: « Regardez comme le précepte est

(1) Fourier conteste d'ailleurs ce titre à Saint-Simon avec la plus grande énergie. Les Saint-Simoniens nomment « Saint-Simon révélateur divin ». « On est révélateur divin quand on découvre une des lois de Dieu sur le mécanisme de l'univers, sur les vérités sphériques et mathématiques...., je le suis sur le calcul des destinées sociales, des causes et des fins du mouvement universel. »

(2) Nous avons eu l'honneur de connaître M. de Saint-Simon comme un homme d'esprit très supérieur et visant peut-être un peu à l'originalité. Nous pouvons affirmer que de son vivant il n'eut jamais la moindre prescience de son apostolat posthume. E. de Girardin, *La république et les républicains*.

clair dans la religion *qui m'a été révélée* » (*Ibidem*). On exagère donc quand on dit que ce sont les élèves de Saint-Simon qui ont seuls « révélé le dogme prétendu saint-simonien ». Ce qui est exact c'est qu'ils l'ont considérablement amplifié. Enfantin, dès 1828 (t. XXV, 95. Lettre du 15 nov.), écrivait : « nous parlerons au nom de Dieu... et sa parole dans notre bouche sera aussi miraculeuse, plus miraculeuse mille fois que ne l'a jamais été aucune de ses paroles révélées jusqu'à nous par la bouche des prophètes et des apôtres. » Notez bien qu'à cette date le caractère religieux de la doctrine n'était qu'à peine ébauché. Enfantin n'était pas encore monté sur le Sinai; il n'avait pas contemplé face à face la majesté du Très-Haut. Il ne s'était pas encore proclamé le « chef, le roi, le pontife de la Jérusalem nouvelle » (janvier 1830) (1). Quant à Fourier, il a proclamé maintes fois sa mission divine. Il est un « serviteur de Dieu », de Dieu qui « a voulu.... que la théorie du *mouvement universel* échût en partage à un illettré » (*sic*). Et il ajoute modestement cette réflexion : « Eh ! ce n'est pas la première fois que Dieu se sert de l'humble pour rabaisser le superbe et qu'il fait choix de l'homme le plus obscur pour apporter au monde le plus important message » (*quatre mouvements*). Il est un serviteur de Dieu, il se baptise « l'Augustin social » expression qui revient souvent sous sa plume (Voir *Nouveau monde*, p. 423-450); *Unité universelle*, t. I, p. 187). Il est le révélateur annoncé et promis par Jésus-Christ lui-même pour la partie industrielle (2). Comme Saint-Simon, comme Enfantin, il est un révélateur, un prophète, — un prophète qui n'est pas loin de se croire un

(1) Enfantin est « celui que Dieu aime par-dessus tous les hommes, parce qu'il est le plus aimant de tous... le chef, le roi, le pontife de la Jérusalem nouvelle, celui par lequel Dieu donne la vie au monde » (Lettre à Thérèse Nugues).

(2) Le traité d'attraction de Fourier est « interprète divin sur les harmonies sociales comme la révélation est oracle divin sur les choses religieuses. » *Unité universelle*, t. I, p. 187.

Dieu. Sans doute, il a protesté qu'il n'était pas « divin » comme Enfantin qu'il raillait de ses prétentions. Il n'est même pas un messie comme Saint-Simon. Il se contente modestement du titre de sous-messie, « d'hypomessie », de vice-messie qu'il s'attribue.

Le messie Saint-Simon (1), le pape Enfantin, l'hypomessie Fourier se considèrent comme les continuateurs de Jésus et de Moïse ou du moins se présentent comme les apôtres d'un nouveau messie envoyé à l'humanité pour lui révéler sa destinée. L'évangile de Jésus n'est qu'une « sublime préface ». « Le règne de Dieu sur la terre a été préparé par Jésus, attendu par toute l'humanité et réalisé par Saint-Simon. » Voilà ce qu'écrit Enfantin à Thérèse Nugues en janvier 1830. Et Fourier dit la même chose en remplaçant seulement le nom de Saint-Simon par le sien propre. Aussi Enfantin et Fourier se croient-ils autorisés à « transfigurer (2) la parole chrétienne » (ils emploient tous deux ces mêmes mots). Peut-être serait-il plus exact de dire qu'ils la défigurent. Ils commentent les évangiles, ils en donnent de nouvelles interprétations, car l'Écriture, dit Fourier (t. VI, p. 367) dans certains passages mystérieux a « besoin d'un interprète guidé par des connaissances nouvelles (3) ». Ils s'y cherchent des justifications. Le véritable christianisme, disent-ils, doit rendre les hommes heureux non seulement dans le ciel mais sur la terre. Le royaume de Dieu est hors de ce monde, mais il est aussi dans ce monde, et c'est ce que l'Évangile a enseigné en disant que la volonté de Dieu doit se faire sur la terre comme dans le

(1) Ce serait une curieuse étude à faire pour un pathologiste de l'esprit que celle de la confiance qu'eurent en eux-mêmes un Saint-Simon, un Enfantin, un Fourier et en général tous les réformateurs de 1830 à 1848, de la foi absolue qu'ils eurent que leur mission était providentielle, et de la hantise qui les obséda de leur messianisme.

(2) Ma théorie se rallie en tous points aux principes de Jésus-Christ que je vais extraire de l'Évangile. *F. Ind.*, t. I, p. 463.

(3) « Qu'est ce que l'Esprit Saint ou Justice mathématique, dit Fourier ? C'est la connaissance du mécanisme sociétaire. » *La Phalange*, 1848, p. 391-392.

ciel. Enfantin pense que Jésus a dit : Mon royaume n'est pas *maintenant* de ce monde (Cfr. Enfantin et Isaac Pereire). Quant à Fourier, il déclare en propres termes que c'est la destinée sociétaire que Jésus-Christ a annoncée, paraboliquement sous le nom de royaume des cieux (*Nouveau Monde*, p. 361) (1). C'est Jésus-Christ qui, selon lui, a prédit et « provoqué la découverte du mécanisme d'industrie combinée et attrayante » ; c'est Jésus-Christ lui-même qui « prend la défense de Fourier » (*F. Industrie*, t. I, p. 464). Enfantin et Fourier se vantent d'ailleurs, l'un comme l'autre, d'avoir été « les seuls qui aient rigoureusement suivi les instructions de Jésus-Christ » (F. t. II, p. 479) (2) ; ils se proposent tous deux d'établir le christianisme « général et définitif ».

D'ailleurs, les disciples de Fourier ne s'y trompèrent pas. Ils n'ont pas voulu créer une secte religieuse à la façon des élèves de Saint-Simon, ils n'ont pas proposé l'adoption d'un nouveau culte, ils n'ont fait dépendre la religion sociale d'aucune innovation religieuse, quelles que soient les religions admises dans le pays où elle se développe, et quelles que puissent être les opinions des membres de l'École sur les DOGMES de telle ou telle de ces religions (voir le manifeste de l'École sociétaire) ; cela est certain ; mais ils regardèrent leur maître avec une véritable vénération. Fourier, c'était pour eux le messie lui-même (lettre de Clarisse Vigoureux à Fourier). « C'est le vrai rédempteur du monde et de l'humanité » (Lemoyne à

(1) « J'essaie de dessiller leurs yeux dans cette homélie où j'expliquerai le sens mystérieux d'une parabole non comprise jusqu'à ce jour, celle du ROYAUME DES CIEUX que le Messie conçoit en double sens ; il annonce le royaume de Justice en l'autre monde et celui-ci. » *Oeuvres complètes*, t. VI, p. 358. Confirmation tirée des Saints-Évangiles. Cfr. *Nouveau Monde industriel*, p. 357 et suiv.

(2) Sur ce point, voir le chapitre intitulé : Doctrine de Jésus-Christ, p. 477. *Fausse industrie*. « C'est vraiment par l'harmonie sociétaire que Dieu nous manifeste l'immensité de sa providence et que le Sauveur, selon sa prophétie, vient à nous dans toute la gloire de son père. C'est le règne du Christ. » *Nouveau Monde*, p. 380.

Jules, 2 juillet 1833), et c'est encore de nos jours pour quelques fouriéristes attardés le révélateur qui a apporté la vérité (voir Limousin). C'est en termes religieux qu'ils célèbrent en lui « l'inventeur des lois d'harmonie et des destinées universelles, l'architecte du bonheur sur la terre ». Et il faut lire les qualificatifs dithyrambiques (1) que lui décernent ses disciples, les litanies et les invocations mystiques (2) qu'ils lui consacrent, pour se rendre compte qu'il ne fut pas moins adoré que le Père Enfantin. Un adversaire de Fourier pouvait, sans exagérer, écrire dans la *Revue des Deux Mondes*, dans un article sur l'École de Fourier en parlant des phalanstériens de son temps « que ce n'était pas des disciples, c'était des croyants égarés aux yeux desquels Fourier apparaissait comme une créature toute spéciale, une Divinité venue sur terre pour enlever aux hommes la cataracte qui leur couvrait les yeux » (Ferrari, 1^{er} août 1845). Et un fouriériste convaincu et pratiquant nous avoue qu'il y eut une véritable « église phalanstérienne » (Ch. Limousin, *Le fouriérisme*). Il y eut donc autour de Fourier aussi bien qu'autour d'Enfantin et de Saint-Simon (3) un véritable culte.

C'est précisément à cause de cette partie religieuse qui occupe une place prédominante dans la doctrine saint-simonienne, et presque aussi importante, nous venons de le voir, dans la doctrine fouriériste, où elle est moins connue, — parce que les disciples dans leur vul-

(1) « Fourier... génie de premier ordre... possesseur d'une lumière nouvelle... etc... » *Œuvres complètes de Fourier*, t. I, p. 3, préface.

(2) « Fourier, verbe de l'homme... roi des intelligences... prince des génies... Dieu d'un monde inconnu. »

(3) Saint-Simon est l'« homme divin », « l'homme Dieu » ; il a été élu Dieu pour devenir l'organe d'une révélation nouvelle, il est le continuateur du Christ » (et ce n'est pas dans le *Globe* comme on pourrait le croire qu'on lit ce dithyrambe, mais dans l'*Organisateur* du 17 mai 1830 : A un catholique). La vie de Saint-Simon est pour nous un *type*, un *emblème* de sa doctrine car elle est le *type*, l'*emblème* de la perfectibilité, base de notre religion nouvelle. — En ce qui concerne Enfantin, il suffit de rappeler que son disciple Jourdan l'appelait « mon Christ bien aimé ». Lambert, écrivait M. du Camp, parlait d'Enfantin « comme un dévot parle de son Dieu ».

garisation n'insistent guère sur ce point, — que beaucoup de réformateurs Saint-Simoniens ou fouriéristes désabusés, revinrent au catholicisme. Il serait extrêmement curieux d'étudier les emprunts faits par le saint-simonisme à de Maistre et à la philosophie catholique contemporaine, leurs rapports et leurs relations (1). *L'organisateur* manifestait « sa prédilection pour l'institution catholique ». On sait qu'Enfantin ne faisait aucune difficulté pour reconnaître que c'était dans Maistre et les Pères de l'Église qu'il avait trouvé « à peu près tout ce qu'il avait enseigné et même pratiqué sur l'autorité et la liberté (2) » (Enseignement, p. 116). O. Rodrigues recommandait vivement la lecture de de Maistre. Les Saint-Simoniens avaient eu pour lecteurs des disciples de Bonald et de de Maistre (3). Sans doute, il n'y avait pas identité entre les deux doctrines et l'on ne peut sérieusement soutenir que tout ce qu'ont écrit les Saint-Simoniens soit conforme à l'orthodoxie romaine ; c'est même loin de l'être ; mais du moins une pensée hostile à l'institution catholique ne saurait leur être attribuée, et ils penchent même vers elle de bien des manières et sur bien des points. Sans doute ils ne dissimulent pas ce qu'il y eut de défectueux et d'imparfait par rapport à l'avenir dans les institutions du Christianisme ; mais ils exaltent ce qu'il eut de grand dans le passé. Ils estiment que « le point de vue catholique est arriéré, incomplet (4) » ; mais ils reconnaissent qu'il est

(1) Il faut aussi signaler l'influence très profonde et très réelle au point de vue religieux des écrits de Ballanche. C'est la lecture de ses *prolégomènes* qui, vers 1828, contribua fortement à inspirer le souffle religieux à l'école saint-simonienne encore matérialiste (Voir Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, p. 329).

(2) Plusieurs Saint-Simoniens se plaignaient vivement de « l'envahissement exagéré des pensées de Maistre et de Lamennais ».

(3) « D'autres le lisent plus sérieusement (votre journal) notamment M. Valette, lieutenant de frégate, ancien élève de l'école, qui trouve votre système très intéressant, la plupart de vos idées fort justes. Ses doctrines sont cependant celles de M. de Maistre et de Bonald » (Levesque, ingénieur de la marine. La Calypso en station au Levant, 19 décembre 1831, à M. Lechevalier).

(4) En effet « les chrétiens ont divinisé Dieu et n'ont adoré qu'une de ses

« le seul qui puisse satisfaire des cœurs aimants, et les esprits éclairés auxquels la loi nouvelle n'a pas encore été annoncée (1) » (Lettres à un prêtre catholique, 3 novembre 1829. H. F.). Aussi paient-ils au catholicisme « leur tribut d'amour et d'admiration ». Ils ont avec les catholiques des sentiments et des principes communs (2) : la haine de l'anarchie individualiste, l'idée que l'égoïsme tue les sociétés dont la religion ne fait plus la vie, et ils ont aussi le sentiment profond de la nécessité absolue d'un même but, d'une foi religieuse commune et d'une discipline imprimant aux volontés individuelles une direction commune pour que l'ordre et l'harmonie s'établissent ; ils ont le sentiment profond qu'il faut effacer, faire disparaître, tuer en soi la personnalité ; ils ont comme eux le sens social, c'est-à-dire le sens de la subordination nécessaire du bien individuel au bien collectif, le sentiment très

deux faces ». Le Christianisme ne voyait dans l'homme que la face *esprit*, et détournait les yeux de la face *matière*, et si, quoi qu'il pût faire, il se trouvait malgré lui ramené à elle, il criait anathème aussitôt qu'il l'apercevait. Ce dédain de la *matière* se retrouvait dans tous les ordres des conceptions humaines : dans la politique, dans la morale individuelle, dans la poésie. (D'Eichthal à Mill, 1^{er} décembre 1829). La doctrine religieuse des Saint-Simoniens a ce caractère *unitaire* qui doit rallier autour d'elle les hommes de l'avenir. Elle ne met ni l'*esprit* au-dessus de la *matière* ni la *matière* au-dessus de l'*esprit*. Elle les regarde comme entièrement unis l'un à l'autre, comme étant la condition l'un de l'autre, comme étant les deux modes par lesquels se manifeste l'*être*, l'*être vivant*, l'*être sympathique*... Elle pense que dans l'ordre *politique* comme dans l'ordre *poétique* nous devons également tenir compte des facultés *spirituelles* et *matérielles* de l'humanité afin de produire son bien-être moral (Eichthal à Mill, 1^{er} décembre 1829).

(1) Pour pratiquer Saint-Simon il faut avoir été chrétien et ne plus l'être. Il faut avoir puisé dans les instructions d'un ministre de l'Évangile, à quelque secte qu'il puisse d'ailleurs appartenir, ce besoin d'amour, de fraternité que la parole chrétienne fait naître dans le cœur des hommes et auquel aucune des sectes chrétiennes existantes ne donne aujourd'hui satisfaction.

(2) « Le Saint-Simonisme c'est une religion moins un Dieu, c'est le christianisme moins la foi qui en est la vie ; c'est l'Évangile moins la raison et la connaissance de l'homme ». (Lamartine). Ozanam dans l'étude qu'il consacre aux Saint-Simoniens déclare qu'ils se rattachent sur plus d'un point aux traditions chrétiennes et qu'ils veulent seulement donner de nouveaux noms à d'anciennes vertus, changer les conseils de l'Évangile en préceptes et fixer sur terre l'idéal du ciel.

profond des responsabilités que tous ont dans le bonheur ou le malheur du prochain, le souci d'une distribution des biens telle que nul n'en soit dépourvu et que le partage en soit de plus en plus équitable ; le désir de l'accroissement continu de l'ordre, de l'égalité réalisable, de la paix entre les peuples et de la confraternité des hommes, et la même sympathie pour la misère des pauvres, le même dévouement pour leur amélioration morale. Ils comprennent que dans la société, telle que les événements, et les doctrines l'ont faite, on ne peut exercer d'action que si on porte au cœur ce goût, cet amour, cette intelligence du peuple, et que l'on ne peut résoudre le grand problème social que si l'on est profondément religieux. Sur tous ces points, catholiques et Saint-Simoniens ne diffèrent que par des nuances (1). Aussi les Saint-Simoniens, qui étaient d'ailleurs attaqués très violemment par certains journaux catholiques, critiqués sérieusement par d'autres qui, tout en ne méconnaissant pas la générosité de leurs illusions, en voyaient le danger, étaient-ils jugés avec plus d'indulgence par ceux qui catholiques (2) et libéraux, partagés

(1) « L'église, écrit un Saint-Simonien, c'est une institution qui est fondée sur la prétention à l'universalité et par un charpentier ; qui ne pratique pas la conscription ; qui ne reconnaît pas de castes ni même de race parmi ses membres ; qui n'admet ni l'hérédité des fonctions ni l'hérédité de fortune, ni même la propriété privée ; qui a réalisé l'association de travaux et de vie ; c'est cette association qui nous a donné le goût de toutes les bonnes choses. »

(2) Montalembert écrit dans *l'Avenir* : « n'est-ce pas la foi incomplète, incertaine, égarée, mais toujours elle, qui reparaît dans ce groupe d'hommes nouveaux, parmi ces Saint-Simoniens qui tout bafoués qu'ils sont et quelque répugnance qu'ils nous inspirent, méritent au moins notre étonnement puisqu'ils viennent parler au monde de foi et qu'ils se disent prêts à affronter le martyre, oui le martyre, le cuisant et impitoyable martyre de notre société : le ridicule. ». *Avenir*, 3 août 1831. N'est-ce pas en effet le ton d'un apôtre que celui d'Enfantin ? Il écrivait : « Non, le ridicule, la honte même, que dis-je, la diminution de l'affection des personnes qui nous aimaient et que nous chérissions toujours quelle que soit leur froideur pour nous, ne nous feraient pas garder dans le secret de notre pensée le nouvel Évangile qui doit sauver tous les hommes, ceux mêmes qui nous lapideront. ... Les stoïciens naquirent par une admirable lassitude de Dieu qui ne parlait pas, des hommes qui se disputaient entre le despotisme et l'anarchie un vil pouvoir. Or, la même misère qui les à pro-

entre deux-amours, celui de la religion et de la liberté, voulaient comme Montalembert les concilier, et montrer que « leur union est non seulement chose possible, mais chose nécessaire », et qui étaient intéressés ou étonnés par le saint-simonisme et ses progrès. Certains même, comme l'abbé Jacques, ancien professeur de l'Université, comprenaient et expliquaient fort bien les causes de son succès qui venait, selon lui, « d'une magnifique couleur de philanthropie, des idées de progrès, de perfectionnement de l'espèce humaine qui, à les en croire, ne pouvaient se réaliser que par leur système » (Cité par Buffenoir, *Les Saint-Simoniens à Lyon*, 1831-1834. R. bleue, 18 septembre 1905).

Les analogies entre la doctrine catholique et celle des Saint-Simoniens « ces pieux ajusteurs de l'église catholique aux besoins de la philosophie nouvelle », comme

duits autrefois a créé aujourd'hui les libéraux de Saint-Simon. Comme les stoïciens, ceux-ci ont désespéré de Dieu et de la république ; ils ont fait un schisme avec tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce que le xix^e siècle espère ; ils ont compris que cette triple cause était perdue et laissant la foule s'enivrer des mensonges d'une société finie, ils se sont réfugiés dans leur cœur pour y chercher quelque chose qui fût puissance et vérité. Mais au lieu que les stoïciens ne crurent pas possible un dieu nouveau ni une société nouvelle, les libéraux de Saint-Simon éclairés par le miracle du christianisme ont conçu le dessein de retremper leur œuvre en refaisant Dieu. C'est-à-dire qu'ils ont compris juste ce qui manque à la société moderne pour être une société, la foi. Curieux événement sans doute. Pendant qu'on sonne partout les funérailles de Dieu, voici de nos contemporains, des jeunes gens comme nous, dont l'incrédulité mal à l'aise soupire après la foi jusqu'à s'en faire une, jusqu'à se soumettre à une hiérarchie religieuse et à prêcher des dogmes au peuple. Lacordaire, 13 novembre 1830. *L'Avenir*.

Toutefois ils ne travaillent pas pour eux. Ils séduiront peut-être beaucoup d'âmes, car des temps approchent où quiconque parlera de Dieu aux hommes les fera pleurer tant le cœur humain sera las des hommes. Mais un obstacle plus invincible encore dans les temps éclairés qu'aux époques d'ignorance empêchera toujours la propagation d'une foi fondée sur le seul raisonnement. Le libéralisme de Saint-Simon n'est trop visiblement qu'une philosophie, qu'une politique recouverte de prétentions religieuses qui ne subsisteront pas devant l'examen et qui prouvent seulement la nécessité de la foi semblable à ces astres longtemps l'effroi du monde, dont la lumière errante laisse entrevoir celle de l'étoile immobile. Lacordaire, *Ibidem*. « Ce qu'ils sont et ce que nous sommes » : *L'Avenir*.

dit spirituellement M. Dolléans, étaient telles que des Saint-Simoniens restés libéraux s'en inquiétaient : « je crains toujours, écrivait Guérout à Lambert, en 1832, que vous ne tourniez au catholicisme. » Lamartine avait prédit que le saint-simonisme « hardi plagiat qui sortait de l'évangile y reviendrait (1) ». C'est ce qui arriva du moins en partie : lorsque plusieurs Saint-Simoniens se rendirent compte après le schisme de Bazard de l'impossibilité qu'il y avait à fonder quelque chose sans la tradition et contre elle, ils se convertirent au christianisme ; les uns allèrent à un christianisme vague, les autres à un catholicisme fervent. C'est le saint-simonisme qui les y conduisait ; c'est lui qui amena Buchez à son seuil — et qui ramena avec éclat dans le giron de l'église catholique le carbonaro Dugied. « Nous sommes passés près de la demeure de M. Dugied fervent Saint-Simonien sous le règne de M. Bazard, écrivait la Saint-Simonienne Suzanne Voilquin partant en Égypte pour y retrouver le Père ; aujourd'hui on nous le fait remarquer sombre et recueilli ; il revenait de l'église entendre la messe ainsi qu'il le fait chaque jour. Est-ce une pose ? est-ce une conviction ? me suis-je demandé en voyant cet ex-apôtre ?... » Il y eut d'ailleurs parmi les Saint-Simoniens bien d'autres conversions : celle de Margerin (2), celle de Claire Bazard, et celle de son gendre

(1) Tout ce qu'il y a en lui de sincère, d'élevé, d'aspiration à un ordre terrestre plus parfait et plus divin, s'apercevra bientôt qu'il ne peut marcher sans base, qu'il faut toucher au ciel par ses désirs, mais à la réalité humaine par les faits, et reviendra au principe qui donne à la fois la vérité spéculative et la force pratique, l'espérance indéfinie du perfectionnement des sociétés civiles, et la règle, la morale et la mesure, qui peuvent seules les y diriger ; ce principe d'où nous émanons tous, croyants ou sceptiques, amis ou ennemis. C'est le christianisme !... (Lamartine, *Politique rationnelle*, cité par Dory, p. 246-247).

(2) « Margerin écrit dans l'*Université catholique*, espèce d'enseignement encyclopédique publié par l'abbé Gerbet, Montalembert, Cazalis et autres. J'ai vu Margerin plusieurs fois : son attitude comme catholique m'a paru équivoque et diplomatique. Il n'a pas reculé, m'a-t-il dit, sur aucun des points capitaux de ses anciennes convictions et il croit y arriver plus vivement par le catholicisme

Saint-Chéron, qui devint rédacteur à l'*Univers religieux*, celle de Dory qui publia une brochure (*retour au Christianisme de la part d'un Saint-Simonien*, par A. Dory, avocat, Marseille, 1834) — celle de Chéruel et de tant d'autres. D'autres, sans revenir au catholicisme pratiquant devinrent des admirateurs du catholicisme. « Disons-le une fois pour toutes, écrivait un Saint-Simonien : par la doctrine de Saint-Simon, nous avons compris tout ce qu'il y avait eu de grand, de sublime dans les institutions que notre éducation nous avait fait méconnaître. Remplis d'une admiration sainte, nous avons senti toute la valeur des mythes chrétiens, nous avons compris que par eux seulement la divine morale du Christ avait pu se réaliser (1). » Cerespect et cette admiration du catholicisme, la compréhension de son rôle historique et social furent pour plusieurs une étape sur la voie du retour à la religion catholique.

Il semble bien que l'individualisme de Fourier n'avait pas avec le catholicisme l'affinité qu'avait le sens social

qui professait depuis longtemps *in petto* toutes ces nouveautés ! (Guérout à Lambert, 5 mai 1836). Margerin devint bientôt professeur dans une université catholique en Belgique. »

(1) « Aucun de ceux qui ont passé par le Saint-Simonisme ou qui y ont touché d'un peu près n'y ont passé impunément, dit Sainte-Beuve.

En dehors de la direction industrielle et économique, il donna à plus d'un qui en manquait l'idée d'une religion et le respect de cette forme sociale la plus haute de toutes. » Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, IV, 146.

Ayant passé moi-même en si peu de temps grâce au saint-simonisme de l'athéisme à un sentiment contraire. D'Eichthal à Mill, 1^{er} décembre 1829.

J'ai vu 20 jeunes Français qui, d'antagonistes moqueurs du christianisme, sont devenus grâce à l'influence de Saint-Simon des admirateurs sincères de cette noble religion. Du Saint-Simonisme. *Gazette d'Augsbourg*.

D'ailleurs tout le monde constate entre 1832 et 1835 la renaissance du sentiment religieux. « Il se passe, écrit Dupanloup en 1835, et s'accomplit depuis un certain temps quelque chose d'admirable parmi nous ; les influences religieuses ont repris leur empire, au fond il y a toujours un mouvement religieux, vague pour plusieurs, mais irrésistible et de plus un retour certain et sérieux pour un grand nombre. » Et déjà en 1832 le philosophe rationaliste Jouffroy constatait avec surprise le changement d'orientation des esprits. « Messieurs, disait-il à ses élèves, il y a 5 ans je ne recevais que des objections dictées par le matérialisme... aujourd'hui les esprits ont bien changé : l'opposition est toute catholique. »

des Saint-Simoniens. Les disciples de Fourier prétendaient pourtant que la théorie de leur maître tout en n'étant « hostile à aucune religion » « impliquait sympathie et vénération toutes spéciales pour le christianisme », car il existe une concordance magnifique entre l'enseignement évangélique et l'unité harmonienne de Fourier [Victor Hennequin]. La *Phalange* allait plus loin encore en constatant « l'identité du but de l'école sociale avec celui du christianisme ». Peut-être y a-t-il là un peu d'exagération — mais ce que le fouriérisme avait de commun avec le christianisme, ainsi que M. Charles Gide l'a signalé, c'est surtout sa foi dans l'existence d'un plan providentiel préétabli dont l'homme s'est éloigné et qu'il s'agit de retrouver. Plusieurs fouriéristes déçus et désabusés et qui avaient un « besoin impérieux de culte » devinrent d'ailleurs des catholiques pratiquants. La conversion la plus notoire fut celle d'Abel Transon en 1835. Il annonçait à Julie Considérant son retour au christianisme, et l'attribuait à ses convictions fouriéristes : « Je suis devenu chrétien. La foi religieuse m'a été rendue ; et quand on est phalanstérien, on ne peut être que catholique. L'église est le foyer même de cette idée de *l'unité universelle* que Fourier a ramenée au monde philosophique, et quant à l'espérance d'une harmonie sociale elle n'est dans aucune des autres opinions, puisque aucune d'elles n'a de pivot terrestre. L'église catholique seule a l'idée de bâtir pour l'éternité » (sans date).

Plusieurs fouriéristes le suivirent d'ailleurs dans son évolution : d'Eyzalguier, Veran Sabran, Laverdant, et d'autres (1) encore. Laverdant, bien que redevenu catholique, se réclamait toujours de Fourier : « Si j'adore

(1) Laverdant écrivait « qu'il y avait dans l'école un petit nombre de phalanstériens qui tendaient au catholicisme s'ils n'y étaient déjà comme Girot, Alfred Adiran, Le Morvonnais, Margolin. » Le Morvonnais était venu d'ailleurs au fouriérisme pour un motif, écrivait-il aux rédacteurs du *Phalange*, qui pourrait « sembler à beaucoup bien étrange... parce que je suis chrétien et que vous êtes harmoniens. »

désormais ce que j'ai brûlé, ce Christ que j'avais oublié, cependant je ne suis pas de ceux qui brûlent ce qu'ils ont honoré. Fourier reste mon maître naturel et respecté et je vois en lui le plus vigoureux génie qui se soit hors de la loi sacrée lancé vers l'éternelle vérité ; quoi qu'on ait pu dire, *les attractions sont proportionnelles aux destinées* dans le sens large et profond de ces mots, *la série ne cesse pas de distribuer les harmonies*. Enfin *l'analogie universelle* complète cette triple et féconde méthode d'intégrale investigation. »

Certains membres de l'école phalanstérienne auraient souhaité qu'on cherchât à concilier les dogmes du catholicisme avec la théorie harmonienne. Varin, ingénieur des mines, écrivait à Considérant en 1837 : « *dans l'intérêt de la réalisation* j'aurais désiré vivement que quelqu'un de vos collaborateurs eût dirigé ses recherches vers le but de concilier en tout la conception de Fourier avec les dogmes précis du catholicisme et qu'il en eût montré la connexité avec une religion à laquelle les uns (et je suis du nombre) croient d'une manière religieuse, et à laquelle les autres rendent justice comme au plus vaste et au meilleur système qui ait depuis l'origine réuni les hommes dans des pensées et des actions communes. » Il est d'ailleurs remarquable que le fouriérisme inclinait vers le christianisme (1). Déjà Fourier s'était engagé à assurer aux prêtres une situation considérable dans l'ordre nouveau qu'il rêvait, ce qui faisait dire à certains qu'il « courtisait la robe noire » (voir lettre de Thomas à Tran-son, sans date). Mais l'école fouriériste s'était rapprochée de plus en plus du catholicisme. La *Phalange* (2) cherchait des analogies entre la Doctrine de Jésus et celle de Fourier : « ce que Jésus a réprouvé sous le nom de

(1) Nous pouvons citer beaucoup d'athées que la conversion à nos idées a ramenés à la foi (*Phalange*, 1^{er} novembre 1838). Le même numéro contient une lettre de curé qui porte ce titre un peu surprenant : conversion d'un curé à la croyance en Dieu par la lecture de Fourier.

(2) Voir nos 48, 53, 57, 62 bis, 68.

civilisation ; ce que nous voulons avec Jésus c'est ce que Jésus a voulu sous le nom de *royaume de Dieu* et de l'*établissement de sa justice* (*Phalange*, 3^e série, t. VII, p. 2002). « Chaque jour, lit-on dans la *Démocratie pacifique*, l'école arrive à des solutions évidemment chrétiennes sinon catholiques. » Le même journal publiait des articles dont les titres : « les disciples de Fourier sont-ils chrétiens ? » ou bien encore « accord de l'évangile avec la théorie de Fourier » indiquent très nettement la nature religieuse des préoccupations des phalanstériens. « Si la théorie sociétaire se réalise, écrivaient-ils, c'est la RÉALISATION universelle du royaume de Dieu et de sa justice, c'est la réalisation universelle de la véritable et sainte pensée du christianisme, l'union, l'association des hommes entre eux sur la terre et l'UNION de L'HUMANITÉ avec Dieu par l'amour de Dieu et la pratique de ses lois » (*Manifeste de l'école sociétaire*) ; et encore : « C'est un devoir pour chaque homme *vraiment religieux*.... de contribuer en proportion de ses moyens à l'acte décisif qui peut mettre un terme à toutes souffrances individuelles et à toutes misères sociales » (*Manifeste de l'école sociétaire*). Certains passages de la *Démocratie pacifique* pourraient presque être considérés comme du socialisme chrétien. « Nous avons à réaliser une *démocratie* chrétienne où la liberté, l'égalité, la fraternité ne soient pas de vains mots, où l'accomplissement de ces principes évangéliques constitue l'unité » (*Démoc. pacif.*, t. II, p. 133).

A la même époque, l'architecte Bourgeois, ancien Saint-Simoniens, dans une brochure intitulée le *Christianisme temporel* où figure une note sur « l'église selon saint Jean » ou « réalisante » s'adressait aux Saint-Simoniens et aux Saint-Simoniennes pour leur faire part de la nécessité et de la possibilité qu'il y avait de rallier la doctrine de Saint-Simon à la foi chrétienne, au christianisme temporel et aux écritures (1).

(1), « L'auteur, écrivait-il, ne cherche pas à faire secte ; c'est au contraire

Ainsi les doctrines saint-simonienne et fouriériste se rapprochaient très nettement et très sensiblement du christianisme. D'un autre côté, l'élite des catholiques tendait à évoluer sous l'impression des doctrines saint-simonienne et fouriériste, et subissait peut-être inconsciemment leur influence. « Le *Producteur*, écrivait M. Chevalier, prêchait la baisse de l'intérêt, la déconsidération sociale des oisifs et la prééminence de l'industrie. Les écrivains des journaux catholiques sont entrés en rapport avec nous, ils nous étudient avec curiosité, avec étonnement, ils modifient insensiblement leurs idées par les nôtres. » Le fouriériste Considérant se rencontrait en 1833 avec le saint-simonien Lerminier chez le catholique Montalembert où il fréquentait, et où ils discutaient tous trois des solutions à donner à la question sociale, et s'entretenaient de la « misère actuelle du peuple », dont ils tiraient « de sinistres présages pour l'avenir ». Tout le monde d'ailleurs constate ce rapprochement du christianisme et des doctrines des différentes écoles socialistes.

Le 5 mai 1836 Guéroutl écrivait à Lambert : « Il se fait un mouvement dans l'opinion qui semble annoncer du nouveau. En religion par exemple il s'opère un grand rapprochement entre les catholiques et nous et ceux qui ont été rattachés de nos idées. Les prédicateurs catholiques donnent aujourd'hui en chaire une deuxième édition sous une forme beaucoup plus philosophique des prédications

pour mettre fin à la secte saint-simonienne qu'il a écrit ce petit ouvrage en le faisant rentrer quant aux données principales dans la doctrine du Christ..... Nous voudrions voir les Saint-Simoniens complètement ralliés à la doctrine du Christ qui délivre de toute erreur et rachète toute chair, p. xiii..... Car c'est seulement par cette doctrine qui pose pour base du progrès social la loi de l'existence simultanée du VERBE et de la CHAIR, manifestée dans l'humanité par l'Eglise et l'Etat que les Saint-Simoniens parviendront au but qu'ils s'étaient proposés d'associer respectivement (et sans les confondre ni les subalterner exclusivement l'une à l'autre) la puissance des intérêts matériels à la direction bien entendue de l'intelligence, ou comme disent les Saint-Simoniens de réhabiliter la CHAIR pour l'unir harmonieusement et pacifiquement, religieusement avec l'ESPRIT. »

de Barrault, Laurent et Transon et obtiennent un succès de surface par ce moyen. Le clergé d'ailleurs par ses membres éclairés travaille beaucoup. » Quelques années plus tard, Michel Chevalier, « vieux voltairien » comme disait Enfantin, s'apercevant que « sans l'intervention de la religion il sortirait du système manufacturier un régime d'anarchie brutale », constatait avec joie que « l'église catholique était au moment de se réconcilier avec les tendances novatrices de l'époque... », et que « le clergé français dirigeait son attention et ses efforts du côté de l'industrie » (1). Enfantin accentua d'ailleurs ce rapprochement vers le catholicisme. Il écrivait en 1843 (1^{er} novembre) à Arlès Dufour, son disciple : « Il faut faire prêcher le saint-simonisme de 1843 aux nobles et aux *curés* puisque les bourgeois qui ont entendu celui de 1830 n'osent pas le pratiquer », et lui recommandait de suivre avec soin le mouvement du clergé vers les idées populaires.

Il serait intéressant d'étudier plus à fond ces mouvements qui jetteraient un jour nouveau sur les origines de ce qu'on appelle le socialisme chrétien. Mais ceci nous écarterait un peu de l'objet que nous nous étions proposé, lequel était strictement de montrer que les doctrines que nous avons étudiées avaient au fond un caractère religieux bien que, comme nous l'ayons vu, les phalanstériens n'aient généralement pas envisagé le fouriérisme sous cet aspect et n'aient pas même entrevu son caractère religieux. On a dit souvent que le socialisme était une religion (Gustave Le Bon) et M. Dolléans a écrit que lorsqu'on voulait ramener à l'unité ses variantes, on pouvait dire qu'elles présentaient avant tout un caractère religieux (Owen, p. 6). Cela est parfaitement exact et peut être vérifié sur le socialisme de 1848 notamment, lequel a un caractère très nettement religieux ; c'est encore plus vrai du saint-simonisme

(1) Organisation du chemin de fer de Strasbourg à Bâle (2^e lettre, 1841).

et du fouriérisme. Il faut d'ailleurs remarquer que vers 1830, toutes les doctrines — et non pas seulement les doctrines socialistes — ont un caractère religieux : Wronsky (1), Azaïs, Coëssin, aboutissent à des religions, et Auguste Comte lui-même qui, après avoir déclaré à propos des Saint-Simoniens que le retour à la théologie de la part de gens qui en étaient sortis était à son avis un signe irrémédiable de médiocrité intellectuelle et peut-être même un manque de véritable énergie morale, finira, par créer la religion positive, après avoir tenté une alliance avec les catholiques.

Mais ces doctrines, dans lesquelles se manifestent nettement une religiosité et un mysticisme qui répondent aux aspirations sentimentales et constituent ce qu'on a appelé le socialisme utopique et sentimental ont de plus une valeur, une signification documentaire ; elles sont le témoignage de leur époque ; et leur caractère commun, celui qui les oppose à celle des réformateurs de l'époque suivante ou tout au moins les en distingue nettement, c'est d'être romantiques.

Cette aberration orgueilleuse, cette hypertrophie du moi que nous avons signalées au cours de cette étude chez Saint-Simon, Fourier et Enfantin, — ce messianisme social, qui leur est commun, cette religiosité plus ou moins vague, plus ou moins confusément panthéistique, ce matérialisme mystique, ces plagats évangéliques adoucis de rêveries utopiques de paradis ou d'Edens sensualistes, ces débordements de sensibilité, ces dérèglements moraux, cette « omnigamie » comme dit Proudhon, que sont-ils sinon les symptômes caractéristiques, aisément reconnaissables et qui ne trompent point, du romantisme, tels que ses plus récents et plus lucides historiens, au tout premier rang desquels il faut citer M. Pierre Lasserre, nous les ont décrits. Tout le roman-

(1) Wronsky est un révélateur. Il expose « l'effroyable antinomie sociale », et promet la destruction finale (il attaquait d'ailleurs avec violence le Saint-Simonisme). Voir *Bulletin union antinomienne, Messianisme* (1833).

tisme social et philosophique est dans ces doctrines et tous ses traits y sont très fortement marqués.

Mais c'est sans doute chez Fourier qu'ils le sont le plus nettement et le plus profondément. M. Seillère, dans son livre intitulé *le Mal romantique*, a étudié Fourier comme le représentant d'un des aspects essentiels selon lui de la psychologie romantique, qui lui semble incarner dans toute sa perfection ce qu'il appelle « l'impérialisme irrationnel des pauvres ». Et M. Fortunat Strowski analysant cette année le *Romantisme humanitaire et philosophique*, choisissait comme représentant de ce grand mouvement Fourier parce qu'« en lui l'utopie sociale apparaît, disait-il, plus pure, plus radicale et en même temps plus poétique. » — C'est peut-être lui faire beaucoup d'honneur, — bien qu'il se soit dans un passage de ses œuvres proclamé « le suzerain du romantisme », que de faire de Fourier « le grand vulgarisateur de tous les excès de la psychologie romantique au XIX^e siècle » (Seillère, p. 223). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on retrouve chez lui, et dans son œuvre, comme chez les Saint-Simoniens et dans leurs œuvres, les caractéristiques les plus essentielles, les symptômes du romantisme (1); nous avons déjà signalé leur égotisme, leur émotivité mystique : mais le trait principal qui apparaît chez eux, c'est la suprématie de la passion, et de l'affectivité sur la raison. Chez Fourier comme chez les Saint-Simoniens, le sentiment et la passion sont glorifiés. Ne sont-ils pas tout, en effet, puisque la production économique elle-même exigera pour atteindre son maximum « le plus haut degré de sentiment ! » Fourieristes et Saint-Simoniens se disputent la paternité de l'idée que « la passion est une révélation permanente ». Et la raison est presque aussi maltraitée par les Saint-Simoniens, qui sont des hommes

(1) « On est de fait partisan de la théorie sociétaire, disait Fourier, si on est partisan du genre romantique. » Les Saint-Simoniens se proclament aussi romantiques. « Le Saint-Simonisme c'est le romantisme des savants » (Voir *Exposition*, 1^{re} année, p. 396).

de science ne l'oublions pas que par Fourier. « On veut trop raisonner » écrit à plusieurs reprises Claire Bazard qui combat cette « manie de philosophie, ce désir de tout creuser, de tout approfondir » ; et cela n'est point une opinion individuelle. Enfantin, Transon, E. Rodrigues, Jean Reynaud le répètent sur tous les tons ; et l'ex-Saint-Simonien Pierre Leroux a vraiment mauvaise grâce à reprocher à Fourier « de nier la raison et de ne connaître que ce qu'il appelle les passions », reproche exact d'ailleurs, car Fourier proclame que « la raison est ennemie de Dieu » (*Harmonie universelle*, I, 25), et constate avec joie que « dans tout cas c'est la passion qui triomphe, et jamais la raison qu'elle bat partout à plate couture » mais qu'il n'appartenait guère à un disciple d'Enfantin de formuler — car le saint-simonisme tout comme Fourier subordonne à la sensibilité l'intelligence, à l'imagination la raison, à l'instinct la réflexion et à la sympathie la science (1). Ainsi les deux doctrines affaiblissent, suppriment le contrôle de la raison au profit des passions (2) ; il en résulte une exaspération de l'individualisme fondamental de la nature humaine.

M. Espinas professe que le socialisme est l'expression

(1) « Nous avons vu... le principe le plus général et le plus vulgaire de la simple morale individuelle, la subordination nécessaire des passions à la raison, directement dénié par de prétendus novateurs qui, sans s'arrêter à l'expérience universelle rationnellement sanctionnée par l'étude positive de la nature humaine, ont tenté au contraire d'établir comme dogme fondamental de leur morale régénérée, la systématique domination des passions, dont l'activité spontanée ne leur a point paru sans doute assez encouragée par la simple démolition philosophique des barrières destinées à en contenir l'impétueux essor puisqu'ils ont cru devoir en outre la développer artificiellement par l'application continue des stimulants les plus énergiques. » Aug. Comte, p. 69, t. IV. *Cours de philosophie positive*.

(2) Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait rien de raisonnable ni même de rationnel chez eux. On retrouve dans leurs œuvres non seulement les « velléités rationnelles » que M. Seillère constate chez tous les romantiques et leurs sophismes, mais encore très souvent une dialectique habile et ingénieuse à laquelle Fourier et surtout les Saint-Simoniens ont souvent recours pour donner à leurs vues les plus chimériques et à leurs rêveries les plus audacieuses une apparence rationnelle.

suprême de l'individualisme révolutionnaire. Et cela est si vrai que M. Jaurès lui-même déclare dans un article de la *Revue de Paris* que : tous les penseurs socialistes ont affirmé la liberté nécessaire de l'individu (Socialisme et liberté. *Revue de Paris*, 1^{er} décembre 1898). Il déclare d'ailleurs que malgré l'apparence autoritaire de leur doctrine les Saint-Simoniens étaient « hautement individualistes ». « Sans doute, écrit-il, ils combattaient l'anarchie bourgeoise, le désordre de la production et de l'échange et ils voulaient y substituer l'harmonie de la production collective sous l'autorité des plus savants et des plus sages, mais cette autorité ne pouvait avoir son fondement que dans la libre volonté des associés et elle ne pouvait avoir d'autre effet que l'entier développement de toutes les facultés individuelles. Transfigurant, comme dit le *Producteur*, la parole évangélique, ils disaient : tous seront appelés, et tous seront élus, mais élus à une vie d'action et de liberté. » Ainsi le fouriérisme et le saint-simonisme sont des produits de l'individualisme révolutionnaire. Ce n'est donc pas par pure coïncidence que Saint-Simon qui d'ailleurs est selon le mot de ses disciples « homme de raison beaucoup plus que de sentiment » et dont l'œuvre a un caractère beaucoup moins nettement romantique que celui de ses disciples, fit appel à M^{me} de Staël dans les termes étranges que l'on sait — et que les Saint-Simoniens firent offrir par A. Guérault à George Sand, qui d'ailleurs refusa un tel honneur, de l'élever à la dignité de « Mère » ; de même que ce n'est point par l'effet d'un merveilleux hasard que Fourier admirait Rousseau — dont il est indubitablement l'héritier et le continuateur — et que ses théories offraient avec les vues sociales de Senancour une analogie telle que les contemporains la signalaient plusieurs fois à l'auteur des *Mouvements* lequel contre son habitude voulut bien reconnaître et admirer « la précision » avec laquelle l'écrivain romantique — dont entre parenthèses il n'avait jamais entendu parler — « avait défini le régime

d'harmonie passionnelle ». Car ce n'est pas seulement dans la littérature que se manifestent les sentiments et les idées qu'on s'accorde à qualifier de romantiques mais aussi dans la philosophie, la politique et la sociologie. Les théories sociales, philosophiques et littéraires de 1830 procèdent du même état d'esprit. Et c'est ce qui fait qu'un Hugo, une Sand, un Vigny (1), un Senancour, un Béranger, sont tout prêts, à comprendre, à admirer, et même à se faire les interprètes, les traducteurs éloquents ou lyriques de ces utopistes avec lesquels, dit M. Fortunat Strowski, ils sont « de plein pied ». Chez les uns comme chez les autres on retrouve le même dédain du réel, le même désir de vivre, et de faire vivre l'humanité tout entière, malgré elle s'il le faut, dans un monde irréel et harmonieux qu'ils créent eux-mêmes de toutes pièces par la force de leur imagination et de leur cœur — ou si l'on préfère, qui leur a été révélé et dont ils prophétisent l'avènement, car eux aussi, les poètes romantiques, sont des prophètes; et Hugo est comme Fourier et Enfantin la « bouche de Dieu »; écrivains

(1) Vigny a consacré aux Saint-Simoniens dans « l'Élévation » qui a pour titre « Paris » quelques vers qui ne sont pas d'ailleurs parmi ses meilleurs

...Derrière eux, s'est groupée une famille forte,
Qui les ronge et du pied pile leur œuvre morte,
Écrase les débris qu'a faits la Liberté,
Y roule le rouleau qu'on nomme Égalité (p)
Et veut les mettre en cendre, afin que pour sa tête
L'homme n'ait d'autre abri que celui qu'elle apprête.
Et c'est un temple : un temple immense, universel,
Où l'homme n'offrira ni l'encens, ni le sel,
Ni le sang, ni le pain, ni le vin, ni l'hostie,
Mais son temps et sa vie en œuvre convertie,
Mais son amour de tous, son abnégation
De lui, de l'héritage et de la nation.
Seuls sans père et sans fils soumis à la parole
L'union est son but et le travail son rôle
Et selon celui-là qui parle après Jésus,
Tous seront appelés et tous seront élus.

Quant à George Sand, elle a exposé dans plusieurs de ses romans (voir notamment : la *comtesse de Rudolstadt* et le *péché de M. Antoine* une sorte de socialisme religieux qui s'inspire à la fois du Saint-Simonisme, du fouriérisme — et surtout de la doctrine de P. Leroux — qui est elle-même un semi-Saint-Simonisme.

ou réformateurs, ils ont la même prétention d'imposer — par la force ou la persuasion — au monde, à la société, à la nature même les caractères, les lois et l'ordonnance des créations poétiques que leur imagination plus ou moins déréglée a rêvées (1). Leur doctrine, ces réformateurs la prouvent par des élans de sensibilité ou par des peintures poétiques. « S'il nous était, écrit sérieusement Fourier, donné d'entrevoir le nouveau monde sociétaire dans toute sa gloire, il est hors de doute que beaucoup de personnes tomberaient frappées de mort par la violence de leur extase, beaucoup d'autres tomberaient malades de saisissement et de regret en voyant subitement tout le bonheur dont elles auraient pu jouir et dont elles n'auraient pas joui ».

En des temps réguliers, ces doctrines en admettant du moins qu'elles se fussent produites eussent passé sinon aperçues, du moins n'auraient vraisemblablement pas eu l'extraordinaire destinée qui était réservée au saint-simonisme et au fouriérisme. Mais dans une période agitée, comme le fut ce commencement du xix^e siècle, dans la fermentation d'un monde nouveau qui s'élabore, où l'individu qui a reçu le même ébranlement que le corps social tout entier, est en quête de croyances, où les doctrines les plus folles et qui promettent parmi les choses les plus merveilleuses le bonheur absolu, se produisent à la fois, où les remèdes les plus miraculeux sont en même temps proposés aux infirmités sociales, des systèmes comme le saint-simonisme ou le fouriérisme ont un public tout prêt pour les comprendre, disons plutôt pour les sentir, car, comme nous l'avons vu, les Jean Reynaud, les Pierre Leroux, les Jules Lechevalier ne se

(1) Karl Marx faisait de ces « inventeurs de systèmes socialistes » une critique sévère : « L'activité sociale doit céder la place à leur activité cérébrale personnelle, les conditions historiques de l'émancipation à des conditions fantastiques, l'organisation graduelle et spontanée du prolétariat en classe à une organisation fabriquée de toute pièce par eux-mêmes. L'histoire du monde se résout pour eux dans la propagande et la mise en pratique de leurs plans de Société. »

servent que de ce mot : « sentir » la doctrine. Et il est indéniable que le saint-simonisme et le fouriérisme, non seulement forcèrent l'attention, eurent du succès mais encore firent fureur, et qu'ils inspirèrent des enthousiasmes prodigieux, voire même apocalyptiques, — le saint-simonisme surtout, car la fortune du fouriérisme si elle fut plus durable fut certainement infiniment moins brillante. « Ceux qui s'en défendent le mieux, écrit un contemporain, leur abandonnent encore quelque chose..., il y a foule, peu de clients, beaucoup de curieux, si on ne se livre pas, on écoute. C'est un pas de fait. Ce succès serait plus grand encore sans la lutte qui s'établit d'orchestre à orchestre, de tréteau à tréteau. Le bruit de l'un couvre la voix de l'autre ; il y a conflit d'élixirs, c'est-à-dire de systèmes. Le public n'échappe au tribut qu'à la faveur de cette rivalité. » Il n'y a pas lieu de s'étonner outre mesure de cette emprise de ces systèmes : la révolution avait permis aux esprits de penser qu'on pouvait d'un seul coup et facilement renverser de fond en comble l'organisation sociale pour la refaire à son gré suivant un plan idéal ; aussi les innombrables révélateurs ou réformateurs, qui surgissaient alors, croyaient-ils percevoir au fond d'eux-mêmes un pouvoir mystérieux et divin au nom duquel ils répandaient la vérité sociale économique, philosophique et religieuse qui, tombant ~~comme~~ coup de foudre, les avait illuminés, éblouis, et souvent même complètement aveuglés.

Ainsi ces deux doctrines — fouriérisme et saint-simonisme — qui se firent l'une à l'autre l'âpre concurrence, qu'elles blâmaient, sont intimement parentes, bien qu'elles paraissent au premier abord très éloignées l'une de l'autre, et qu'elles semblent aboutir à deux formes contradictoires également monstrueuses qui, d'ailleurs, se confondent l'une avec l'autre⁽¹⁾ : l'anarchisme indivi-

(1) « Pour certains centralisateurs, écrit Proudhon — qui a porté de si rudes coups à ses amis comme à ses ennemis (et qui n'a point ménagé Fourier notam-

dualiste, et le despotisme d'état (1), ce qui pratiquement revient fatalement au même. On a parlé de l'anarchie de Fourier ; on a dit que « nul n'était plus libéral que ce socialiste-là. » « Ce n'est pas, écrit M. Dolléans (*Revue d'écon. polit.*, p. 436, année 1906), de l'anarchie de Fourier qu'il convient de parler, mais de son « *omniarchie*, c'est-à-dire d'un régime où l'autorité est partout ». Non seulement dans la phase transitoire du garantisme Fourier fait appel à des mesures coercitives, mais même l'organisation harmonienne ne pourrait subsister que par un constant appel à la contrainte, et en réalité sous les premières apparences d'un régime où tout est liberté, on se trouve en présence d'un régime où tout est autorité. » De même M. Cauwès pense que le « despotisme gouvernemental est en germe dans la doctrine de Fourier ». En réalité le fouriérisme et le saint-simonien sont des doctrines destructives, et cette assertion eût bien surpris Saint-Simon et Fourier, et Enfantin lui-même, car ils avaient très nettement senti l'impérieuse nécessité de l'ordre, et l'avaient très formellement exprimée ; ils avaient l'ambition d'être des constructeurs, et ils se prenaient de très bonne foi pour tels. Ils ont pris de la destruction pour de la création, de la régression, comme

ment) la société ou l'État est tout, l'individu rien ; la première absorbe le second. — Pour vous la société n'est rien ; l'individu seul existe, mâle ou femelle ; la société est un mot qui sert à désigner l'ensemble des rapports des individus entre eux, comme si des individus pouvaient soutenir des rapports et ne pas créer *ipso facto* un tout concret, une réalité supérieure qui les dépasse. Les premiers aboutissent au communisme, ce qui est la même chose que le despotisme ; les autres à l'anarchie ou à la fantaisie ; mais comme l'anarchie et la fantaisie sont impraticables dans leur nature, force est à ces nominalistes de faire appel à la force ; c'est ainsi que partant des deux points extrêmes de l'horizon, on arrive à la tyrannie. Toujours le pêle-mêle, toujours la promiscuité, gouvernée par les jouissances, par l'idéalisme des voluptés, appuyée au besoin de la force. »

(1) Nous avons vu surtout une secte éphémère [lisez le Saint-Simonisme] dans ses vains projets de régénération ou plutôt de domination universelle offrir pendant quelques années à l'observateur attentif par un concours d'aberration qu'on avait cru jusqu'alors impossible l'étrange conciliation fondamentale de la plus licencieuse anarchie avec le plus dégradant despotisme (Aug. Comte. *Philosophie positive*, t. IV, p. 69).

Fourier qui nie la civilisation et veut la supprimer, pour du progrès — et de la servitude comme les Saint-Simoniens pour de l'affranchissement. « En rêvant la réorganisation..., ces sectes insensées n'ont su dans leur superbe médiocrité développer réellement que la plus dangereuse anarchie », écrit très justement Aug. Comte (*Cours de Philosophie positive*, t. II, p. 69).

Ces réformateurs ont cru à la nécessité non pas d'innover dans telle ou telle partie, d'apporter à l'organisation sociale tel ou tel perfectionnement sur un point particulier, limité et défini, ce qui leur eût paru mesquin et indigne d'eux, mais de tout remettre en question, de tout bouleverser, le monde moral (Saint-Simoniens) et le monde physique (Fourier), et qu'ils pourraient ensuite reconstruire d'un seul coup et de toutes pièces l'édifice social qu'ils brisaient avec une si joyeuse allégresse ; ils croyaient pouvoir organiser après avoir procédé avec leur chimérique enthousiasme à la désorganisation. Tâche impossible, comme le leur montrèrent durement les succès et les échecs de leurs expérimentations. Aussi le règne de ces utopies fut-il court ; et l'on vit beaucoup de Saint-Simoniens et de fouriéristes abjurer leurs illusions de jeunesse, mettre un frein à leurs espérances illimitées, déclarer qu'ils s'étaient trompés en croyant, avec une sincérité incontestable dans un grand effort d'idéalisme, il faut le reconnaître, et dans un bel élan de générosité, à la réalisation actuelle et absolue de l'œuvre pour laquelle ils s'étaient dévoués. Ils avaient levé les bras et les yeux vers l'absolu, et guéris de leur chimère — on peut même dire de leur folie puisqu'Enfantin lui-même le disait, — ils les ramenèrent vers la terre, ils renoncèrent à ces doctrines, qui parlaient au moins autant sinon plus à leur cœur qu'à leur esprit, pour s'en tenir à l'opinion commune ; sortis du tourbillon où quelques-uns d'après l'aveu d'un Saint-Simonien avaient failli « perdre la cervelle (1) », ils se résignèrent à reve-

(1) M. du Camp raconte dans ses souvenirs que lorsqu'il parlait à Enfantin

nir à la vie, à l'activité utile, au bon sens, fort surpris de ce qu'ils venaient de faire (1). Et chose surprenante, ces rêveurs, ces utopistes devinrent presque instantanément des hommes d'action ; c'est ainsi que d'anciens Saint-Simoniens devinrent de grands entrepreneurs ; ils fondèrent des banques, des institutions de crédit, des compagnies de chemin de fer et de navigation donnant un peu raison à la prédiction de Fourier (2). Les fouriéristes ne se distinguèrent pas autant dans les affaires ; mais ils portèrent leur attention sur le mouvement coopératif et sur des œuvres de coopération pratique comme Godin qui fonda en 1846 le familistère de Guise, où il tenta d'appliquer quelques-uns des principes de l'économie sociétaire (3). Il y eut donc un saint-simonisme pratique et il y eut aussi un fouriérisme pratique, et l'on pourrait croire, chose curieuse, que ce bain d'utopie et d'idéalisme avait été pour les disciples de l'un et de l'autre système la meilleure des préparations à la vie pratique et à l'action.

Tout n'était d'ailleurs pas chimérique dans les doctrines où ils avaient passé et que nous nous sommes efforcés d'étudier impartialement. Elles renferment à côté d'extravagances, d'erreurs, de sophismes, d'idées trop absolues, des vues générales exactes, des critiques judi-

vieilli de Ménilmontant celui-ci lui disait : « Tais toi, ma folie va me reprendre. »

(1) Lorsque j'y réfléchis et qu'aujourd'hui je me trouve si différent de ce que j'étais, je ne puis m'empêcher de croire qu'il y avait en moi quelque chose de plus que moi. J'obéissais à une impulsion plus forte que tout ; ma volonté était entraînée, j'agissais presque sans y avoir pensé, p. 73 (*Retour au Christianisme de la part d'un Saint-Simonien*, Dory).

(2) « Si le génie saint-simonien s'organisait, disait Fourier, on n'est point du tout sûr que l'amélioration de la classe laborieuse en résulterait. Le seul effet certain serait de concentrer au bout d'un demi-siècle, toutes les propriétés capitaux, domaines, usines, fabriques entre les mains d'un nouveau prêtre. Quand les Saint-Simoniens tiendraient tout ils sauraient bien traiter le peuple comme l'ont traité tous les théocrates. »

(3) En ce qui concerne notamment la répartition des bénéfices il accordait : 50 pour 100 au capital et au travail ; 25 pour 100 à la capacité et à la direction ; 25 pour 100 au fonds de réserve.

cieuses et pénétrantes, des projets féconds. Si elles ont échoué, l'âme de vérité qu'elles portaient en elles a survécu à leur naufrage ; et il faut reconnaître que sur bien des points l'évolution économique contemporaine a donné une confirmation certaine à plusieurs de leurs prévisions ; c'est ainsi que les Saint-Simoniens avaient prévu les transformations de la société industrielle qui se sont opérées dans le cours du XIX^e siècle, l'étatisation croissante de l'industrie, l'accroissement constant du domaine de l'État, et que la coopération de production ou de consommation, la participation aux bénéfices, les banques populaires sont des applications plus ou moins éloignées des idées de Fourier qui, sur beaucoup de points, mérite presque le titre de « prophète de notre temps » que lui donna Renan ; M. Gide n'a-t-il d'ailleurs pas parlé « des prophéties de Fourier » ? Et il serait injuste de ne pas reconnaître aussi la noblesse des intentions, la sincérité et le désintéressement des hommes qui se dévouèrent à ces deux doctrines.

VU :

Le Président de la thèse,

AUG. DESCHAMPS.

VU :

Le Doyen,

P. CAUWÈS.

VU

ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

Pour le Vice-Recteur,

L'Inspecteur de l'Académie,

FONTENÉ.

INDEX DES OUVRAGES CONSULTÉS

I. — OUVRAGES COMMUNS AU SAINT-SIMONISME ET AU FOURIÉRISME

- ADAM, *La philosophie en France, 1^{re} moitié du XIX^e siècle* (1893), 8^e édition.
- BLANC (Louis), *Histoire de 10 ans* (1882).
- CONSIDÉRANT (Victor), *Le socialisme devant le vieux monde ou les vivants devant les morts* (1848).
- COURSON (A. de), *Les réformateurs des temps modernes* (1848).
- DOLLÉANS (Édouard), Le caractère religieux du socialisme (*Revue d'économie politique*, 1906) (existe également en brochure).
- FAGUET (Émile), *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, 2^e série (articles sur Saint-Simon et sur Fourier) (1898).
- FERRAZ, *Études sur la philosophie en France au XIX^e siècle : Le socialisme, le naturalisme, le positivisme* (1877).
- FOURNIÈRE, *Théories socialistes au XIX^e siècle de Babœuf à Proudhon* (1904).
- GIDE et RIST, *Histoire des doctrines économiques* (1909).
- ISAMBERT (Gaston), *Les idées socialistes en France de 1815 à 1848*.
- JAURÈS, *Histoire socialiste 1789-1900* (1^{er} volume) (1901).
- LE BON (Gustave), *Psychologie du socialisme* (1898).
- LEVASSEUR, Les études sociales sous la Restauration (1909) (broch.) (Extrait de la *Revue internationale de sociologie* (1902).
- LOMÉNIE (Louis de), Saint-Simon et Fourier (extrait de la *Galerie des contemporains illustres par un homme de rien*, t. X).
- LOUIS (Paul), *Histoire du socialisme français* (1901).
- MALON (Benoît), *Histoire du socialisme* (1882).
- MICHEL (Henry), *L'idée de l'état* (1895).

REYBAUD (Louis), *Etudes sur les réformateurs socialistes modernes* (1837) (1).

THUREAU-DANGIN, *Histoire de la monarchie de juillet*, 2 vol. (1883).

II. — OUVRAGES SUR SAINT-SIMON ET LE SAINT-SIMONISME(2)

A. — OUVRAGES DE SAINT-SIMON.

Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains (1802).

Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle (1808), 2 vol.

Lettres au bureau des longitudes (2 parties) (1808).

Nouvelle encyclopédie (Prospectus et 1^{re} livraison) (1810).

Mémoire sur l'encyclopédie (1810).

Mémoire sur la science de l'homme (1811).

Mémoire sur la gravitation (1811).

De la réorganisation de la société européenne ou de la nécessité

(1) Je ne cite que les ouvrages qui m'apparaissent comme les plus intéressants parmi ceux dont il m'a été possible de prendre connaissance. Une bibliographie qui voudrait être complète devrait d'ailleurs comprendre de très nombreux ouvrages étrangers. Mais je n'ai consulté parmi ceux-ci — et encore en partie — que *Geschichte der sozialen Bewegung in Frankreich* de Lorenz von Stein (1851) dont il n'existe pas de traduction.

(2) Il est également impossible ici de donner une bibliographie qui ait la prétention d'être complète. Une bibliographie saint-simonienne dressée par le Saint-Simonien Fournel (Paris, Johanneau, in-8, 1833) comprend l'énumération de tous les ouvrages relatifs à la doctrine de 1802 à la fin de l'année 1832. La Bibliothèque de l'Arsenal possède, outre de nombreuses brochures et plaquettes concernant le Saint-Simonisme, tous les registres formés de copies exécutées pendant la période saint-simonienne ou de pièces détachées qui ont été reliées à une époque postérieure (notamment 9 volumes de la Correspondance du *Globe*, 7 volumes contenant des lettres de Saint-Simoniens, les registres fondamentaux de la religion [livres des enseignements et grand livre de la doctrine] ; elle renferme également 5 volumes des archives contenant des pièces diverses que les Saint-Simoniens considéraient comme la base de la doctrine, et 8 volumes de correspondance des principaux Saint-Simoniens de 1832 à 1845. Il existe d'ailleurs un catalogue très utile (catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal, fonds Enfantin, par Henry-René d'Allemagne, Plon, 1903, 126 pages). Il faut également signaler que la Bibliothèque Nationale possède de très nombreuses brochures saint-simoniennes (214). Voir le grand catalogue de l'Histoire de France, 1858, t. 5. Histoire religieuse.

- et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique en conservant à chacun sa nationalité*, par HENRI SAINT-SIMON et AUG. THIERRY (1814).
- Lettre de Henri de Saint-Simon à M. Comte et Dunoyer (t. III, du *Conteur européen*) (1814).
- Prospectus d'un ouvrage ayant pour titre: le défenseur des propriétaires des domaines nationaux* (1815).
- Professions de foi des auteurs de l'ouvrage annoncé sous le titre: Le défenseur des propriétaires des domaines nationaux* (1815).
- Opinions sur les mesures à prendre sur la coalition de 1815* (1815).
- Profession de foi du comte de Saint-Simon au sujet de l'invasion du territoire français par Napoléon Bonaparte* (1815).
- Quelques idées soumises par M. de Saint-Simon à l'assemblée générale de la Société d'instruction primaire* (1816).
- L'industrie ou discussions politiques, morales et philosophiques dans l'intérêt de tous les hommes livrés à des travaux utiles et indépendants* (épigraphe : Tout par l'industrie, tout par elle), 1817.
- La politique par une société de gens de lettres* (12 livraisons parues de janvier à avril 1819).
- L'organisateur*, par H. de SAINT-SIMON (dans la 1^{re} livraison : « parabole de Saint-Simon ») (1819 et 1820).
- Lettres de Henri Saint-Simon aux jurés qui devaient prononcer sur l'accusation intentée contre lui* (1820).
- Système industriel*, par H. SAINT-SIMON (1821), 1^{re} partie.
— — — (1821), 2^e partie.
— — — (1821), 3^e partie.
- Des Bourbons et des Stuarts* (1821).
- Catéchisme des industriels* (1822-1823), 4 cahiers.
- Opinions littéraires, philosophiques et industrielles* (1826).
- Nouveau christianisme* (1825).
- Œuvres complètes* (Collection Enfantin), 1868-1875, 10 vol.
- Une grande édition des œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin a été faite dans un but de propagande par le comité exécutif des dernières volontés d'Enfantin institué après lui. La publication a été dirigée par Laurent (de l'Ardèche), 47 vol. in-8, Paris, 1865.

B. — OUVRAGES DES SAINT-SIMONIENS.

Exposition de la doctrine de Saint-Simon (3^e édition), août 1830, déc. 1830, août 1832 (1^{re} année).

Exposition de la doctrine de Saint-Simon (2^e année), 2^e édition.

Lettre au Président de la Chambre des députés (1^{er} oct. 1830).

Résumé du 1^{er} volume de l'exposition par Carnot (*Revue encyclopédique*).

Économie politique et politique, par ENFANTIN (1830).

ENFANTIN, *Morale* (1832).

Œuvres concernant le schisme Bazard (toutes très intéressantes):

ENFANTIN, *Réunion générale de la famille*, br. (1831-1832).

Discussions morales et politiques par BAZARD (br.).

LECHEVALIER, *Lettre aux Saint-Simoniens sur la division survenue dans l'association saint-simonienne*, 20 décembre 1831 (br.).

TRANSON (A.), *Simple écrit*.

REYNAUD (Jean), *Cérémonie du 27 novembre*.

— De la société saint-simonienne (*Revue encyclopédique*, janvier 1832).

CHARTON, *Mémoires d'un prédicateur saint-simonien* [anecdotique], 1832.

A ces brochures, il faut ajouter :

BAZARD, *Saint-Simon* (extrait de la *Biographie des contemporains*, 1829).

BOURGEOIS, *Aux Saints-Simoniens et Saint-Simoniennes*. Sur la nécessité et le possibilité de rallier la doctrine de Saint-Simon à la foi chrétienne et au christianisme temporel annoncé dans les écritures (1837) (br.).

CARNOT, *Sur le Saint-Simonisme* (lecture à l'Académie des sciences morales et politiques (1887).

COGNAT, *Les Saints-Simoniens !!!* (1832) (br.).

DORY, *Retour au Christianisme de la part d'un Saint-Simonien* (1834).

DEMAR (Claire), *Appel d'une femme du peuple; sur l'affranchissement de la femme* (1833, br.).

DUGUET, *Adieux au Saint-Simonisme*, 2 brochures (1834).

HOLLARD, *Lettres à MM. les disciples de Saint-Simon sur quelques points de leur doctrine* (1831) (br.).

LAMBERT, *Notes manuscrites d'un Saint-Simonien rédigées en Égypte en 1835* (Biblioth. de l'Arsenal) [très intéressant.]

MASSOL, *Le monde maçonnique* (souvenirs) t. VII [intéressant, anecdotique].

R... (P.-C.) (attribué à Roux; — le *Globe* l'attribue à Buchez), *Lettre d'un disciple de la science nouvelle aux religionnaires prétendus saint-simoniens, de l'Organisateur et du Globe*, 1831 (br.).

VINÇARD aîné, *Mémoires épisodiques d'un vieux Chansonnier saint-simonien* (1877), vol.

VOILQUIN (Suz.), *Souvenirs d'une fille du peuple, ou la saint-simonienne en Égypte* (1865) vol. (1).

Voir aussi les journaux : *Le Producteur* (1825-1826).

L'Organisateur (1829-1830) (1830-1831).

Le Globe (1830-1832).

C. — AUTEURS NON SAINT-SIMONIENS.

CHARLÉTY, *Histoire du saint-simonisme* (thèse, Faculté des lettres) [très intéressant; indispensable].

M. COIGNET, *Saint-Simon et les Saint-Simoniens* (*Nouvelle revue*, XX, p. 125).

DUBEDAL, *Le procès des Saint-Simoniens* (br.).

DU CAMP (Maxime), *Souvenir littéraire* (1832-1833).

DUMAS (G.), *Psychologie de deux messies positivistes : Saint-Simon et Aug. Comte* (1905) (intéressant).

FIDAO, *La portée actuelle de la doctrine de Saint-Simon* (*Revue : La quinzaine*, 1^{er} juin 1902).

G. GOYAU, *Le catholicisme social* (1^{re} série), 1898.

GUÉROULT, *Saint-Simon et le saint-simonisme* (*Revue*, XXII, p. 292).

HALÉVY (E.), *La doctrine économique de Saint-Simon* (*Revue du Mois*, 10 octobre 1907) (intéressant).

— *La doctrine économique des Saint-Simoniens*. *Revue du Mois*, 10 juillet 1908 (intéressant).

HUBBARD, *Saint-Simon, sa vie et ses travaux* (1857).

JANET (Paul), *Saint-Simon et le saint-simonisme* (1878).

(1) Il faut voir aussi à l'Arsenal la correspondance saint-simonienne et les copies des lettres écrites par de nombreux Saint-Simoniens entre 1828 et 1832, très intéressantes au point de vue de l'histoire de la doctrine.

- LERMINIER, *Lettres philosophiques adressées à un Berlinois* (1833).
LEROY-BEAULIEU, Cours du Collège de France sur Saint-Simon et les Saint-Simoniens, 1910-1911. Leçon d'ouverture (*Revue bleue*, 31 décembre 1910).
PEREIRE (Alfred), *Autour de Saint-Simon*, 1912.
PICAVET, *Saint-Simon et son œuvre* (*Revue de la Société des études historiques* (juillet 1894)).
PINET (G.), L'école polytechnique et les Saint-Simoniens (*Revue de Paris*, 15 mai 1894).
SAINTE-BEUVE, *Nouveaux lundis*, t. 2 et 4.
SIMON (Jules), *Notices sur M. Chevalier et Charton*.
STUART MILL, *Correspondance inédite avec G. d'Eichthal*, 1898 (intéressant).
WEILL (Georges), *Un précurseur du socialisme. Saint-Simon et son œuvre*, 1894 (intéressant).
WEILL (Georges), *L'école saint-simonienne, son histoire, son influence jusqu'à nos jours*, 1896 (intéressant).
WITT (DE), *Saint-Simon et le système industriel* (thèse). Paris, Faculté de droit.

III. — OUVRAGES SUR FOURIER ET LE FOURIÉRISME

A. — OUVRAGES DE FOURIER (1).

- Théorie des quatre mouvements et des destinées générales, prospectus et annonce de la découverte* (1808).
Traité de l'association domestique agricole (1802).
Le nouveau monde industriel ou sociétaire ou invention du procédé de l'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées (1829) (2).
Pièges et charlatanismes des deux sectes Saint-Simon et Owen qui promettent l'association et le progrès (Paris, 1831) (br.).
Lettre aux rédacteurs du journal le Globe.
Collaboration au *Phalanstère*, où il publie de très nombreux articles (1832-1834).

(1) Fourier a écrit jusqu'en 1808 un assez grand nombre d'articles et de brochures que je ne cite pas parce qu'ils sont à peu près sans intérêt.

(2) Toutes ses publications sont précédées, accompagnées et suivies de prospectus, livret d'annonces, instructions, appendices ou suppléments qu'il est inutile d'énumérer.

La fausse industrie morcelée, mensongère et l'antidote, l'industrie naturelle, combinée, attrayante, véridique (1835-1836), 2 volumes.

Publication des manuscrits (1851-1858), 4 volumes.

Œuvres complètes (1841-1845) 6 volumes (manque le pamphlet : *pièges et charlatanismes*).

Œuvres choisies, par Ch. GIDE.

Le socialisme sociétaire (extrait des œuvres complètes). Bourgin.

B. — OUVRAGES DES FOURIÉRISTES.

ALHAIZA (A.), *Historique de l'école sociétaire fondée par Ch. Fourier suivi d'un résumé de la doctrine fouriériste et du sommaire du garantisme élucidé par H. Destrem* (1894).

CONSIDÉRANT (F.), *Destinée sociale* (intéressant), 1836.

— *Exposition abrégée du système phalanstérien de Fourier, Défense du fouriérisme* (sans nom d'auteur), 1841 (br.).

LECHEVALIER (Jules), *Cinq leçons sur l'art d'associer les individus et les masses. Exposition du système social de Ch. Fourier* (intéressant).

— *Le fouriérisme et le saint-simonisme*. 2 br. (à l'arsenal 7861, Br. 9).

LIMOUSIN (Ch.-M.), *Science sociale. Le fouriérisme*, bref exposé. *La prétendue folie de Fourier*. Br. 1898.

PAGET (Amédée), *Introduction à l'étude de la science sociale* (1838).

FELLARIN (Charles), *Charles Fourier, sa vie et sa théorie* (voir surtout la 2^e édition et la 5^e plus complètes), 1843 (intéressant).

TRANSON (Abel), *Théorie sociétaire de Charles Fourier ou art d'établir en tout pays des associations domestiques agricoles de quatre à cinq cent familles*, 1832 (intéressant).

JOURNAUX : *La réforme industrielle ou le Phalanstère* (1832-1834).

— *La Phalange* (1836-1840).

C. — AUTEURS NON FOURIÉRISTES.

BOURGIN, *Fourier. Contribution à l'étude du socialisme français*. Thèse. Faculté des Lettres), 1905. [Très documenté, indispensable].

DESSIGNOLE, *Le féminisme d'après la doctrine socialiste de Fourier* (Thèse (Lyon), 1903.

- FERRARI, *Fourier et son école depuis 1830* (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1845).
- GIDE (Ch.), *Les prophéties de Fourier* (extrait, coopération, 1900).
- JANET (Paul), *Philosophie de Ch. Fourier* (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1879).
- LAFONTAINE (A.), *Charles Fourier*, 1911 (exposé philosophique).
- LERMINIER, *Fourier et son école* (*Tablettes européennes*), 1850.
- LEROUX (Pierre), *Lettres sur le fouriérisme. Revue sociale*, 1846-1847.
- LEROY-BEAULIEU, Cours sur Fourier 1909-1910. Leçon d'ouverture. *Revue bleue*, 25 décembre 1909.
- MASSIAS, *Note sur l'école de Charles Fourier* (Souveraineté du peuple, 1833, p. 211-291).
- RENOUARD (Pierre), *Saint-Pierre, Fourier et Charles Fourier. Contribution à l'étude des origines de la mutualité*. Thèse, (Paris), 1904.
- RENOUVIER, *Philosophie de Fourier*. Critique philosophique, t. 23 et 24, 1883.
- SAMBUC, *Le socialisme de Fourier*. Thèse (Aix, Marseille), 1899.
- SEILLÈRE, *Le mal romantique* (1908).
- SILBERLING, *Dictionnaire de sociologie phalanstérienne*, 1911.
- VILLEY (E.), *Ch. Fourier, l'homme et son œuvre*. *Revue d'économie politique*, 1897 et 1898.
-

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

L'ESPRIT DE 1830.

La crise du début du XIX^e siècle, p. 7 : politique, p. 9 ; religieuse, p. 18 ; morale (égoïsme), p. 12 ; la révolution économique, p. 14 ; la question sociale, p. 16.

L'état des esprits, p. 19 ; le besoin de nouveauté, p. 23 ; la jeunesse de 1830, p. 24 ; les tendances nouvelles : réaction contre le rationalisme, p. 26 ; le libéralisme, p. 27 ; les préoccupations morales, p. 29 ; moralisation de l'économie politique, p. 31 ; religieuses, p. 32 ; attente d'une rénovation, p. 34 ; l'abondance des systèmes, p. 36 ; leur succès, p. 39.

CHAPITRE PREMIER

DEUX RÉFORMATEURS : LE COMTE DE SAINT-SIMON ET CHARLES FOURIER.

Fourier et Saint-Simon. Différences des origines, p. 46 ; des existences, p. 47 ; des caractères, p. 48 ; mais l'idée fixe de la réforme, p. 50 ; la différence des formations, p. 51 ; et de leur éducation, p. 52.

Leur point de contact : ce sont des hommes du XVIII^e siècle, p. 53 ; les méthodes, p. 54 ; les modes d'exposition, p. 56 (les variations de Saint-Simon et l'unité de Fourier, p. 58).

Les œuvres, p. 59 ; ce qu'ils constatent : le désordre économique et social, p. 60 ; à quelle cause ils l'attribuent, p. 60 ; la critique des idées et des faits chez Saint-Simon et Fourier, analogies et différences, p. 61 ; leur mépris de la politique, p. 62 ; leur critique des principes révolutionnaires, p. 63 ; et des révolutions, p. 65 ; ils sont des hommes d'ordre, p. 66 ; ils veulent le bonheur universel, p. 67 ; leur différence de conception au sujet de la morale, p. 68.

Leur but : réorganiser, p. 68 ; leur point de départ : l'attraction, p. 69 ; un seul ordre de choses : l'ordre physique, p. 70 ; leur conclusion : l'association universelle, p. 70 ; l'idée du pouvoir spirituel de Saint-Simon, p. 71 ; (liberté n'existe pas dans Saint-Simon, p. 71) ; elle est tout, dans Fourier, p. 72 ; analogies du gouvernement de Fourier et de Saint Simon, au moment où ce

dernier fréquente les libéraux, p. 72 ; l'industrialisme de Saint-Simon, p. 73 ; comparaison des idées économiques, p. 74 ; politique : science de la production, p. 74 ; le problème de l'organisation du travail et de la production, p. 75 ; la répartition, p. 75 ; la propriété, p. 76 ; le fonctionnement de l'association, p. 76 ; ressemblances et différences, p. 77 ; le rôle de l'histoire dans Saint-Simon, p. 78 ; il est un philosophe et prétend continuer les philosophes, p. 78 ; contre Fourier, p. 78.

CHAPITRE II

LA DOCTRINE DES SAINT-SIMONIENS.

Le saint-simonisme est un développement des vues de Saint-Simon, p. 79 ; l'importance de l'histoire dans la doctrine des Saint-Simoniens, p. 81 ; la critique, p. 82 ; a) des idées, p. 82 ; b) des faits, p. 83 ; la construction : la notion d'ordre et de hiérarchie, p. 85 ; les Saint-Simoniens en arrivent à une théocratie, p. 85 ; leur programme économique, p. 86 ; suppression de la propriété et de l'hérédité, p. 86 ; l'amélioration des classes les plus pauvres, p. 87 ; le rôle de l'état chez les Saint-Simoniens, p. 87 ; et de l'autorité, p. 88 ; l'importance de l'éducation, p. 88 ; l'affranchissement des travailleurs et des femmes, p. 89 ; la perfectibilité, p. 90 ; comparaison avec Fourier, p. 90.

CHAPITRE III

LES RELATIONS DE FOURIER AVEC LES SAINT-SIMONIENS AVANT LE SCHISME DE BAZARD.

Saint-Simon ignore Fourier, p. 91 ; appréciation de Fourier sur Saint-Simon, p. 92 ; débuts des relations de Fourier avec les Saint-Simoniens, p. 93 ; son impression, p. 95 ; ses espérances, p. 97 ; la note à Enfantin, p. 98 ; la réponse d'Enfantin, p. 99 ; échange de lettres, p. 100 ; les arguments, p. 101 ; la correspondance de Fourier avec ses amis sur les Saint-Simoniens, p. 104 ; le succès du saint-simonisme, p. 107 ; le pamphlet, p. 110 ; son but, p. 111 ; analyse, p. 111 ; l'effet du pamphlet auprès des Saint-Simoniens, p. 124 et des amis de Fourier, p. 125 ; les incidents de Dijon et de Besançon, p. 128 ; lettre de Fourier au *Globe* du 15 septembre 1831, p. 133 ; son insertion dans le *Globe*, p. 134 ; le découragement de Fourier, p. 140 ; l'attitude des Saint-Simoniens et de Fourier, p. 144.

CHAPITRE IV

LES ACCUSATIONS DE PLAGIAT.

I. Contre les Saint-Simoniens.

L'article du *Mercury*, p. 146 ; les accusations de Considérant et de ses amis, p. 147 ; l'opinion des anciens Saint-Simoniens, p. 149 ; Enfantin lisait Fou-

rier, p. 151; peu de plagiat en matière économique, p. 152; cependant l'idée des armées industrielles, p. 152; du travail attrayant, p. 154; les adoptifs industriels, p. 155; le plagiat de la psychologie, les facultés et les passions, p. 156; importance du féminisme dans les deux doctrines, p. 158; l'idée que « l'individu social doit être un couple », p. 159; l'attraction passionnelle, p. 160; le programme de la religion saint-simonienne élaboré par Fourier, p. 161; l'importance des plaisirs chez Fourier et chez les Saint-Simoniens, p. 163; l'origine fouriériste de la « réhabilitation de la chair », p. 164; Damoisellat, omniphilie, etc. et théories saint-simoniennes, p. 165; coïncidences ou plagiat², p. 167; en réalité ce sont de « menus plagiat² » de l'aveu même de Fourier, p. 168.

II. Contre Fourier.

Les accusations de P. Leroux, p. 170; sur quoi elles reposent, p. 174; elles paraissent injustifiées, p. 175.

CHAPITRE V

L'ÉCOLE SAINT-SIMONIENNE, SES VARIATIONS ET SES SCHISMES.

Ce qu'étaient les Saint-Simoniens, p. 177; difficulté d'une définition, p. 177; variétés des opinions et des croyances, p. 178; les principaux articles du Credo Saint-Simonien, p. 180; l'enthousiasme et le dévouement des Saint-Simoniens, p. 181; la doctrine saint-simonienne n'est qu'une collection d'idées, p. 184; comment s'est fait le saint-simonisme, p. 105; le saint-simonisme « progressif », p. 186; le point de vue saint-simonien n'est pas délimité, p. 187; chacun conserve son allure propre, 188; le saint-simonisme est plutôt un état d'esprit qu'une doctrine, p. 189; la diversité dans les missions, p. 190; nécessité de schismes, p. 191; les premiers schismes, p. 193; transformation de la doctrine sous l'influence d'Enfantin, p. 195; le schisme de Bazard, p. 198; les dissidents s'en vont dans des voies différentes, p. 201.

CHAPITRE VI

LES EFFETS DU SCHISME BAZARD.

Un véritable déchirement, p. 203; la surprise, p. 204; l'incertitude, p. 207; le découragement, p. 209; certains se remettent à l'ouvrage, p. 212.

CHAPITRE VII

LES RAISONS THÉORIQUES ET PRATIQUES DU SCHISME DE BAZARD ET DES CONVERSIONS AU FOURIÉRISME:

La nécessité de la réalisation, p. 214; le projet financier de Rodrigües, p. 215; objections de Bazard, p. 216; de Reynaud, p. 220; de Lecheva-

lier, p. 222; de Transon, p. 224; les protestations et objections ayant un caractère pratique, leur importance, p. 230; objections contre la religion, p. 230; contre les vues trop vastes du saint-simonisme, p. 234; le désir des réformes pratiques, p. 235; les avantages du fouriérisme, p. 239; moyens de Fourier plus faciles, plus sensés, plus actuels, p. 239; inutilité de la foi et de la religion, p. 240; inutilité des modifications légales, p. 241; l'utilisation des passions, p. 242; le travail attrayant, p. 244; le côté « pratique » dans la propagande, p. 246; la question de l'autorité et de la liberté, p. 250.

CHAPITRE VIII

DEUX TRANSFUGES DU SAINT-SIMONISME. JULES LECHEVALIER ET TRANSON.

Utilité de cette monographie, p. 253.

I. Jules Lechevalier.

Son tour d'esprit et son caractère, p. 254; sa formation (Cousin et Allemagne), p. 255; son adhésion au saint-simonisme, p. 257; le rang qu'il y occupe, p. 259; son rôle dans la formation de la doctrine saint-simonienne, p. 260; dans les missions, p. 261; l'incident de son mariage, p. 262; il prend connaissance des ouvrages de Fourier, p. 263; les relations avec les amis de Fourier, p. 264; avec Considérant, p. 267; la séparation du saint-simonisme, p. 268; il rend hommage à Fourier de ses critiques contre le saint-simonisme, p. 274.

II. Transon.

Son caractère, p. 277; ses prédications, p. 279; sa foi chancelante, p. 280; ses accès de doute, p. 281; il se sépare du saint-simonisme, p. 283; causes et motifs de la séparation de Transon, p. 287.

La scission de Lechevalier et Transon jugée par Enfantin, p. 292; et les Saint-Simoniens, p. 293.

CHAPITRE IX

LA PROPAGANDE DE JULES LECHEVALIER ET DE TRANSON.

I. La propagande.

Lettres de J. Lechevalier à Fourier, p. 295; les leçons de Lechevalier, p. 296; l'influence personnelle de Lechevalier sur la propagande, p. 298; celle de Transon dans la propagande, p. 301; l'activité fouriériste des nouveaux convertis, p. 302.

II. Les obstacles aux conversions.

Les injures de Fourier contre les Saint-Simoniens, p. 302; l'attitude de Lechevalier et ses déclarations, p. 304; protestation de Lechevalier et Transon, p. 308.

CHAPITRE X

L'ÉTAT D'ESPRIT DES SAINT-SIMONIENS CONVERTIS.

Conversions surtout parmi les élèves de Polytechnique et des Mines, p. 311; le caractère scientifique ou tout au moins pseudo-scientifique de la doctrine de Fourier, p. 313; les principaux convertis, p. 314; caractères différents des conversions, p. 318; ceux qui désirent l'amalgame du saint-simonisme et du fouriérisme, p. 323; ceux qui sont en marge du fouriérisme, p. 326; Résséguier, son état d'esprit, p. 327; ce qui intéresse le caractère pratique, p. 328; le Père Cazeaux, p. 334; Guérault, son admiration de la liberté chez Fourier, p. 338.

CHAPITRE XI

LA RIPOSTE DES ENFANTINIENS.

L'embarras des Saint-Simoniens, p. 340; lettres d'Enfantin à Capella, p. 342; l'initiative de Tourneux, p. 344; l'opinion officielle des Saint-Simoniens sur Fourier: le cours de Lambert aux Saint-Simoniens, p. 347; l'article de Guérault dans le *Globe* du 27 mars 1832, p. 350; l'impression de Fourier, p. 352; et de ses amis, p. 353.

CHAPITRE XII

JULES LECHEVALIER ET TRANSON ABANDONNENT LE FOURIÉRISME.

Le caractère de Fourier, plutôt difficile, p. 355; les dissentiments avec ses disciples, p. 356; au sujet du journal, p. 357; les prétentions des nouveaux disciples, p. 358; les « disciples aventureux », p. 360; Lechevalier cesse sa collaboration au *Phalanstère*, p. 363; il exprime ses idées personnelles sur la science sociale, p. 366; ses pérégrinations intellectuelles, p. 367; la séparation de Transon, p. 368; sa conversion au catholicisme, p. 370.

CHAPITRE XIII

RELATIONS DE FOURIER ET DES FOURIÉRISTES AVEC LES SAINT-SIMONIENS A PARTIR DE 1832.

L'article de la Tour du Pin sur les Saint-Simoniens dans le *Phalanstère*, p. 371, la riposte de Fourier, 372; le rapprochement des deux doctrines à partir de 1834, p. 373; Enfantin et les fouriéristes, p. 374; l'acheminement vers « l'union des réformateurs », p. 377.

CHAPITRE XIV

LE FOURIÉRISME A-T-IL NUI OU ÉTÉ UTILE AU SAINT-SIMONISME ?

On reproche au saint-simonisme d'avoir mis la société en défiance des novateurs, p. 379; d'avoir jeté le discrédit sur la question féministe, p. 380; l'opinion qu'on avait dans le public du saint-simonisme et la terreur qu'il inspirait, p. 381; le ridicule dont il se couvre, p. 383; mais, il inspire confiance à beaucoup de jeunes hommes, p. 384; leur désillusion devant la faillite saint-simonienne, p. 385; Fourier craint d'être confondu avec les Saint-Simoniens et il l'est en effet, p. 386; les questions agitées par le saint-simonisme, p. 388; l'éveil intellectuel qu'il provoque, p. 390; la chute de l'utopie saint-simonienne ne décourage pas de l'idée d'utopie, p. 392; le fouriérisme profite aussi de la publicité qui s'attache aux noms de Lechevalier et de Transon, p. 393 et de leur expérience, p. 394; mais, Fourier se heurte dans sa propagande à la survivance de l'esprit saint-simonien, p. 397; somme toute, sans le saint-simonisme, l'école fouriériste n'aurait pas existé, ou tout au moins ne se serait pas fait connaître, p. 398.

CHAPITRE XV

LE SAINT-SIMONISME ET LE FOURIÉRISME, DOCTRINES RELIGIEUSES ET ROMANTIQUES.

Caractère commun des deux doctrines, p. 399; ce sont des doctrines religieuses, p. 401; le saint-simonisme, doctrine religieuse, p. 402; la doctrine de Fourier, doctrine religieuse, p. 405; le conception de Dieu dans les deux doctrines, p. 406; de la religion, p. 407; Enfantin et Fourier sont des révélateurs, p. 412; ils transfigurent la parole chrétienne, p. 414; le retour au catholicisme de plusieurs Saint-Simoniens après le schisme de Bazard, p. 417; le retour de plusieurs fouriéristes au catholicisme, p. 424; le rapprochement des doctrines saint-simonienne et fouriériste avec le christianisme, p. 424; ce sont des doctrines romantiques, p. 428; leur caractère romantique, p. 429; conclusion, p. 436.

